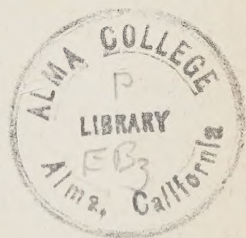


REVUE
DES
ÉTUDES BYZANTINES

TOME IX

ANNÉE 1951



Publié avec le concours du Centre National
de la Recherche scientifique.

INSTITUT FRANÇAIS
D'ÉTUDES BYZANTINES

P A R I S

1952

38426

v. 9
1951

L'ILLYRICUM DE LA MORT DE VALENTINIEN I^{er} (375) A LA MORT DE STILICON (408)

La situation de l'Illyricum dans le dernier quart du IV^e siècle et son partage entre l'Orient et l'Occident ont fait l'objet d'un certain nombre de recherches soit dans des monographies spéciales, soit dans le cadre d'une œuvre plus générale (1). Le silence ou du moins l'imprécision des sources sur certains points, leur contradiction sur d'autres ont donné lieu au désaccord entre les érudits sur ces problèmes. Si nous nous en occupons à notre tour, c'est en consé-

(1) Voici une liste des travaux les plus importants :

- G. RAUSCHEN, *Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Theodosius dem Grössen*. Freiburg im Breisgau, 1897. Cité ci-dessous seulement par le nom de l'auteur.
- O. SEECK, *Geschichte des Untergang der antiken Welt*, tome V, Berlin, 1920.
- O. SEECK, *Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476*. Stuttgart, 1919.
- Andreas ALFÖLDI, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, t. I, Berlin, 1924.
- E. STEIN, *Untersuchungen zur spätromischen Verwaltungsgeschichte*. Reinische Museum, N. F. 74, 1925, p. 347-394.
- E. STEIN, *Geschichte des spätromischen Reichs*, I, Wien, 1928.
- J.-R. PALANQUE, *Essai sur la préfecture du Bas-Empire*, Paris, 1933. Sur cet ouvrage capital, voir les discussions qu'il a provoquées dans Byzantion, Stein, t. IX, et Higgins, t. X, avec les réponses de Palanque. Voir aussi la recension de W. Ensslin, *Byz. Zeitschr.* 35, 1935, 396-400.
- J.-R. PALANQUE, *Saint Ambroise et l'empire romain*, Paris, 1933.
- F. LOT, *La « Notitia dignitatum utriusque imperii »*. Revue des Études Anciennes, 38, 1936, 285-334.
- J.-R. PALANQUE, *Collégialité et partages dans l'empire romain aux IV^e et V^e siècles*. Revue des Et. Anc., 46, 1944, 47-64, 280-298.
- Santo MAZZARINO, *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio*, Roma, 1942. Cité ci-dessous seulement sous le nom de l'auteur.
- S.-L. GREENSLADE, *The Illyrian Church and the Vicariat of Thessalonica*, 378-395. *J. of theol. Studies*, 46, 1945, 17-30.
- André PIGANIOL, *L'empire chrétien 325-395* (coll. Glotz), Paris, 1947. Cité ci-dessous sous le seul nom de l'auteur.
- E. DEMOUGEOT, *Les partages de l'Illyricum à la fin du IV^e siècle*. Revue historique, juillet-septembre 1947, 16-31.
- E. DEMOUGEOT, *A propos des partages de l'Illyricum en 386-395*. Actes du Congrès int. d'ét. byzant., Paris, t. I, p. 87-92.
- E. DEMOUGEOT, *Note sur la politique orientale de Stilicon*, Byzantion, XX, 1950, 27-37.
- E. DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'empire romain 395-410*. Paris, 1951. (Dans les pages qui suivent, le renvoi à Demougeot, sans autre précision, concerne cet ouvrage).
- Nota.* Zosime est cité ci-dessous d'après l'édition de Bonn; et Sozomène d'après P. G., t. 67; le Cod. Theodos., d'après l'édition de Mommsen.

quence de notre dessein d'étudier le sort de l'Illyricum oriental au point de vue ecclésiastique depuis Théodose le Grand jusqu'au rattachement de cette contrée au patriarcat de Constantinople. Il nous a paru en effet nécessaire de connaître auparavant quel était au début sa situation sur le plan politique. La divergence des auteurs nous a imposé l'examen des sources. Et l'examen des sources nous a conduit, touchant certains problèmes, dont quelques-uns de première importance, à des solutions nouvelles, et, dans l'ensemble, à une construction qui nous a paru plus cohérente que celles qui ont servi de point de départ à nos recherches.

Je ne saurais dire combien je dois à divers auteurs qui ont projeté sur cette période agitée et confuse les lumières de leur érudition et de leur esprit critique. Je me plais à nommer ici Stein, Palanque, Piganiol, Mazzarino, Demougeot. Si la présente étude a quelque valeur et trouve crédit, c'est en grande partie à eux qu'en revient le mérite.

* * *

On sait que Constantin divisa l'empire en plusieurs grands ressorts administratifs à la tête desquels étaient placés des préfets du prétoire et qui pour cela prirent le nom de préfetures.

Quoi qu'il en soit du nombre et de la répartition territoriale des préfetures à leur origine (1), il est sûr que sous les successeurs de Constantin, ce nombre fut fixé à trois avec la répartition suivante : 1) la préfecture des Gaules, comprenant la Bretagne, la Gaule, l'Espagne; 2) la préfecture d'Italie — Illyricum —, Afrique; 3) la préfecture d'Orient, comprenant la Thrace, l'Asie Mineure, l'Orient proprement dit, et l'Égypte (2).

Les plus anciens documents qui nous renseignent sur la place de l'Illyricum dans cette organisation nous le montrent comme faisant partie de la préfecture centrale. Et par Illyricum, il faut entendre alors l'Illyricum en son entier, composé des diocèses de Pannonie, de Dacie et de Macédoine.

L'Illyricum fut séparé pour la première fois de l'Italie durant l'hiver 356-357 pour constituer une préfecture à part (3) : elle dura jusqu'à l'avènement de Julien (en 361), qui rétablit l'ancien ordre de choses.

(1) STEIN, *Geschichte...* 178-180; PALANQUE, *Essai...*, p. 1-16; PIGANIOI, *L'empire chrétien*, 323-24.

(2) PALANQUE, *Essai...* 17-19; PIGANIOI, 324-325.

(3) PALANQUE, *Essai...*, 35-36, montre que cette préfecture d'Illyricum a dû être créée pour satisfaire des ambitions rivales.

A la mort de Jovien, successeur de Julien, l'armée porta au pouvoir le général Valentinien. Le nouveau maître de l'empire s'associa son frère Valens, à qui il confia la préfecture d'Orient, gardant pour lui les deux autres, et par conséquent l'Illyricum, qui continuait à faire partie de la préfecture centrale.

La mort de Valentinien (375) faisait de Gratien, déjà Auguste depuis 367, son successeur normal pour les parties occidentale et centrale de l'empire. Mais elle faisait aussi de Valens l'empereur aîné, à qui une répartition des territoires plus avantageuse ou tout au moins mieux équilibrée pouvait paraître souhaitable. L'ambition de Justine, la seconde femme de Valentinien, simplifia le problème. Avec le concours de Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie, elle fit proclamer empereur son fils Valentinien, âgé de quatre ou cinq ans, par l'armée réunie à Aquincum, sur le Danube. Gratien accueillit assez mal la nouvelle, mais ne put faire autrement que d'acquiescer. Il assumait la tutelle de son jeune collègue, et exerça le pouvoir dans les mêmes territoires que le souverain défunt. Ce n'était cependant pas dans les mêmes conditions. A Valentinien II qui n'était pas un simple Auguste héritier, mais un empereur régnant, il fallait un territoire où régner. Gratien lui attribua l'Illyricum avec Sirmium pour résidence impériale (1). C'est ce que l'on doit déduire de la création d'une préfecture spéciale pour cette contrée, détachée ainsi de la préfecture d'Italie (2). Gratien exerçait son pouvoir sur les deux préfectures d'Italie-Afrique et des Gaules sous son nom propre et sur celle d'Illyricum par tutelle. A ce titre, il nommait les préfets de ce territoire.

Cette préfecture d'Illyricum est attestée d'une manière certaine par le double témoignage du poète Ausone et d'un texte épigraphique (3). Ils nous livrent le nom de deux titulaires de cette charge : l'un est le propre père du poète, Julius Ausonius (4), et l'autre, Q. Clo-

(1) L'information de Zozime, IV, 49, sur un partage qui serait survenu alors entre Gratien et Valentinien II, attribuant au premier la Gaule, l'Espagne et la Bretagne, et au second, l'Afrique, l'Italie et l'Illyricum, ne peut être retenue. Cf. Ammien Marcellin, XXX, 10, 4 et Philostorge, IX, 16. Zosime anticipe ici sur ce qui eut lieu réellement plus tard, en septembre 380.

(2) Nous suivons ici Piganiol, p. 203, note 12.

(3) La loi Cod. Theod. X, 49, 8 du 13 août 376, où est employée la formule : *per Macedoniam et Illyrici tractum*, ne suffit pas à prouver l'existence de cette préfecture, car elle n'exclut pas de soi l'appartenance de ces territoires à la préfecture d'Italie. Quant à la préfecture seulement illyrienne de Probus qu'on a placée vers cette époque (378 ou 376), elle ne paraît établie ni par les textes juridiques, ni par les textes épigraphiques sur lesquels on s'appuie. Voir à ce sujet les remarques de S. Mazzarino, *Stilicone*, p. 8-21.

(4) AUSONE, *Epicedion in patrem* (vers 51-52) : *ipse nec adfectans nec detractator honorum*

dus Hermogenianus Olybrius (1), qui devait être consul en 379. Vu l'extrême vieillesse du premier, mort nonagénaire vers l'automne 378 (2), on doit croire qu'un autre titulaire lui fut adjoint en même temps ou presque aussitôt pour exercer la fonction — ce fut peut-être déjà Olybrius — et qu'ainsi tous deux furent préfets en collégialité.

Nous ne savons pas d'une manière positive quand ces deux préfets connus furent nommés. On doit présumer, pour Julius Ausonius tout au moins, que ce fut dès la création de la préfecture, car l'ancien précepteur de Gratien n'a pas dû tarder à user de son influence sur son élève devenu empereur pour faire accorder cet honneur à son père, qui, vu son âge très avancé, ne pouvait guère attendre. Il a certainement dû le pourvoir avant, ou du moins, peu après son fils Hespérius, qu'on voit en possession de la préfecture d'Italie dès janvier 378 (3). De plus, la présence d'Euromius, premier gendre du poète, au poste de *praeses Dalmatiae* en 376, et de Thalassius, son second gendre, à celui de *vicarius Macedoniae* en mai 377 (4) supposent le vieil Ausone déjà à la tête de la préfecture d'Illyrie. Ces indications confirment la création de cette préfecture dès 375, après la proclamation de Valentinien II. Seul, en vérité, un événement de cette importance était susceptible d'imposer une telle modification dans ce qui était auparavant la *pars* de Valentinien I^{er} (5). Il n'y a aucune raison de la reporter après la mort de Valens (378), car la disparition de cet empereur n'affectait aucunement la *pars imperii* gouvernée par Gratien : celle-ci ne put être modifiée que par l'accord avec Théodose, dont nous allons bientôt parler.

Quand mourut Valens (9 août 378), la carte administrative de l'empire était la suivante : préfecture des Gaules, préfecture d'Italie (sans l'Illyricum), préfecture d'Orient, préfecture de l'Illyricum.

praefectus magni nuncupor Illyrici. Ed. K. SCHENKL. M. G. H., Auct. Ant. t. V, 2^e partie, 1883, p. 34; P. L., 19, 879 B.

(1) CIL, VI, 1714 : ...Q. Clodi Hermogeniani Olybrii... *praef. praet. Illyrici, praef. praet. Orientis*...

(2) AUSONE, *Epicedion* (vers 45-46) : *Hujus* (le poète Ausone) *ego et natum et generum pro consule vidi; consul ut ipse foret, spes mihi certa fuit*. Ausone père a connu la désignation de son fils comme consul en août ou septembre 378; il est mort avant son entrée en fonctions : il avait 90 ans : *nonaginta annos... exegi*. *Ibid.*, v. 61-62; éd. SCHENKL, p. 34; P. L., 19, 879 C.

(3) O. SEECK, *Regesten*, 72, 18; 248.

(4) S. MAZZARINO, 28-31.

(5) Il n'y a pas lieu en conséquence de recourir comme le fait S. Mazzarino, p. 32, à un simple caprice du souverain — car c'en serait un — dans le but de donner satisfaction à des ambitions privées, qu'il y avait, du reste, moyen de contenter autrement. Ce qu'on peut dire, c'est qu'une fois la préfecture créée, l'ancien précepteur d'Ausone a usé de son influence sur Gratien pour la faire attribuer à son père et pour faire donner d'honorables emplois à ses deux gendres l'un après l'autre.

Gratien choisit pour succéder à Valens le général Théodose, qui fut proclamé empereur le 19 janvier 379.

L'avènement de Théodose ne changeait rien à la division de l'empire. Gratien gardait les Gaules et l'Italie-Afrique; Théodose recevait la part de Valens, tandis que l'Illyricum restait l'apanage de Valentinien II. Ce qu'il y eut de nouveau, c'est que Gratien qui exerçait la tutelle de Valentinien II, et, à ce titre, avait en charge l'administration de l'Illyricum, en céda une partie, la partie orientale, à son nouveau collègue pour un temps défini, probablement jusqu'à ce que fut rétablie la sécurité des territoires danubiens, mais peut-être aussi jusqu'à l'avènement effectif du jeune Valentinien. En tout cas, cette situation était incompatible avec l'existence d'une préfecture spéciale à l'Illyricum, un même préfet ne pouvant relever à la fois de deux autorités suprêmes. Aussi ne trouvons-nous plus de préfets d'Illyricum après la proclamation de Théodose comme empereur (1). Ce qui demeurait dans la partie de Gratien fut rattaché à la préfecture italienne : nous en avons pour garant la loi Cod. Theod. XIII, 1, 11 (5 juillet 379) (2). Pour la partie confiée à Théodose, nous avons une loi de cet empereur, Cod. IX, 35, 4 (27 mars 380), adressée, non à un préfet, mais au vicaire du diocèse de Macédoine, qui, sans nul doute, relevait directement de lui, le territoire dépendant toujours nominalement de Sirmium. Absolument rien ne nous autorise à parler pour cette époque d'une préfecture de l'Illyricum oriental.

C'est dans la perspective de cette situation provisoire qui n'affectait point l'appartenance respective des *partes imperii* qu'il faut interpréter les données divergentes des historiens. Orose (3), qui achevait son œuvre historique en 418, dit que Gratien, après avoir donné la pourpre à Théodose, le mit à la tête de l'Orient et de la Thrace. Il n'y a aucune raison de croire qu'il est incomplet. L'Illyricum oriental, car c'est ce territoire qui est en question, n'est pas un petit morceau facile à oublier ou à négliger : il est environ double de la Thrace, spécialement mentionnée. Zosime (4) fournit le même renseignement,

(1) C'est alors qu'Olybrius, demeuré probablement seul après la mort de son collègue, quitta la préfecture d'Illyricum pour recevoir, ou aussitôt ou très peu de temps après, celle d'Orient.

(2) Cette loi, adressée à Hespérius, préfet d'Italie, parle de *lustralis collatio per Illyricum et Italiam*. Il ne peut s'agir ici que de la partie de l'Illyricum gouvernée alors par Gratien.

(3) OROSE, VII, 34 : *Theodosium... apud Sirmium purpura induit, Orientisque et Thraciae simul praecepit imperio*. P. L. 31, 1148 B; éd. ZANGEMEISTER, Vindob. 1882, p. 512.

(4) ZOSIME, IV, 24 : ἐπιστήσας δὲ τοῖς κατὰ Θράκην αὐτὸν καὶ τὴν ἑῴαν πράγμασιν. Bonn, 201, 1-2.

et pourtant il connaît bien le séjour de Théodose à Thessalonique et les impôts levés par lui à cette époque en Thessalie et en Macédoine. S'ils n'ont pas, l'un et l'autre, dans la part de Théodose, inséré l'Illyricum oriental, c'est qu'à leurs yeux, ce territoire ne lui avait pas été attribué, quoiqu'il en eût un temps l'administration, car ce n'était pas à titre propre qu'il le gouvernait, mais en quelque sorte par dérivation de la tutelle sur Valentinien exercée par le premier empereur. Un seul auteur, Sozomène (1), affirme la cession par Gratien à Théodose de l'Illyricum. L'expression dont il use : « les Illyriens » est imprécise, et, normalement, elle devrait, dans sa généralité, signifier l'Illyricum en entier; mais il n'est pas douteux que c'est l'Illyricum oriental, celui qui appartenait de son temps à l'empereur d'Orient, que notre historien entend désigner. Il nous paraît évident que Sozomène a mal compris le sens des changements qui se firent à l'avènement de Théodose. Il interprète comme une véritable cession ce qui n'est qu'une consignation; selon lui, il y eut alors partage proprement dit, et définitif. Et de fait, il ne revient plus sur ce sujet, à la différence d'autres auteurs qui nous renseignent, directement ou indirectement, sur la répartition qui se fit plus tard entre les deux fils de Théodose (2). Il semble que Sozomène ait été trompé par le fait du séjour à Thessalonique de Théodose, séjour rendu célèbre par le baptême qu'il y reçut, trompé peut-être aussi par le fait que durant les huit dernières années de règne de cet empereur, l'Illyricum se trouve sous son administration effective.

Le savant Tillemont (3) s'est laissé imposer par Sozomène. De lui procède la tradition érudite qui persista jusque vers la fin du XIX^e siècle (4), d'après laquelle le partage de l'Illyricum et la cession de sa partie orientale à l'empire d'Orient, à titre définitif, remonte à l'avènement de Théodose, en 379.

G. Rauschen (5) a, le premier, en 1897, contesté cette conclusion; il a reporté jusqu'après la mort de Théodose, mais sans fournir de date précise, ce partage et cette cession. Sa critique, cependant,

(1) Sozomène, VII, 4 : Ἰλλυρίους καὶ τὰ πρὸς ἤλιον ἀνίσχοντα τῆς ἀρχῆς Θεοδοσίου ἐπιτρέψας : P. G., 67, 1421 D.

(2) Voir ci-dessous, p. 20-21.

(3) TILLEMONT, *Histoire des empereurs*, t. V, 717-718, note 14; éd. de Bruxelles, t. V (1732), *Notes et éclairc.*, p. 26-27.

(4) Toute une série d'historiens anglais, à commencer par Bury (J. of R. Stud. X, 1920, 130-132), jusqu'à une époque récente, ont continué à suivre Tillemont. Voir la liste dans S.-L. Greenslade, J. of Th. St., 46, 1945, p. 20-21; le dernier nommé est Jalland, *Church and papacy*, 1944.

(5) RAUSCHEN, *Jahrbücher...*, 469-475.

pour ce qui concerne la répartition de 379, n'a pas observé les nuances de la situation politique, et quant à l'intervalle jusqu'en 395, n'a tenu compte des fluctuations provoquées par les usurpations et les morts tragiques d'empereurs, ni des problèmes que posent certains textes, sur lesquels, du reste, l'accord des historiens n'est pas encore obtenu.

Reprenons notre exposé :

Nous avons vu que Gratien et Théodose, en 379, s'étaient distribué l'administration de l'Illyricum, territoire qui restait nominativement la *pars* de Valentinien II. Une telle situation, qui, dans le désarroi provoqué par le désastre d'Andrinople, était explicable et tolérable, ne pouvait manquer, en se prolongeant après le danger passé (1), de prendre l'aspect d'un partage définitif, évinçant Valentinien II, et, par suite, de provoquer l'irritation de Justine et de tous ceux qui avaient contribué à la proclamation du jeune prince : membres influents de l'aristocratie, hauts fonctionnaires, armée, l'armée surtout, si facile à remuer et si prompte en ses changements. On doit même penser, tant la chose est naturelle, que Justine et son entourage ont escompté, à la mort de Valens, que Gratien partagerait l'empire avec son frère, dont le domaine deviendrait ainsi beaucoup plus considérable, et qu'ils furent désappointés quand ils virent la *pars Orientis* confiée aux mains de Théodose. Ils devaient donc assurément désirer d'un grand désir, non seulement le rétablissement en un tout de l'Illyricum, mais aussi l'attribution d'un territoire proportionné en étendue à ceux des empereurs collègues, et, d'une manière plus précise, l'adjonction à l'Illyricum, sous l'autorité de Valentinien II, des autres contrées de l'ancienne préfecture centrale.

Prévenir vaut mieux que guérir, et guérir n'est pas toujours possible. Gratien comprit qu'il ne pouvait sans danger maintenir le régime établi au début de 379. Il convoqua Théodose à Sirmium, et là, vers le 8 sept. 380 (2), furent prises de concert les mesures qui devaient assurer la concorde entre les empereurs.

Le point essentiel était de supprimer le spectacle de l'Illyricum, apanage de Valentinien, partagé entre ses deux collègues. L'unité administrative de cette contrée fut donc rétablie. Cela comportait

(1) AUSONE, *Ad Gratianum imperatorem gratiarum actio*, prononcé vers septembre 379, loue l'empereur d'avoir, après la mort de Valens, pacifié, en une seule année, les frontières du Danube et du Rhin, éd. E.-F. CORPET (Panc Koucke), 1843, t. II, 260; éd. SCHENKL, p. 20; P. L. 19, 937 D.

(2) E. Stein, le premier, a relevé l'importance de cette entrevue en y rattachant la suppression du dédoublement administratif de l'Illyricum. E. STEIN, *Untersuchungen... I. Die Teilungen von Illyricum in den Jahren 379 und 395*. Rein. Museum, 1925, p. 347 sq.

le retrait de Théodose. De fait, il ne fit, après Sirmium, que passer à Thessalonique, évidemment pour donner avis de la nouvelle situation, et après son retour à Constantinople, ne parut plus dans l'Illyricum, jusqu'au jour où il alla rendre visite, dans la capitale de la Macédoine, à Valentinien II, qui avait fui devant l'usurpateur Maxime : à savoir en automne 387. Son administration, à en juger par le Code, en est absente de même durant tout ce temps, sauf pour la courte période anormale située entre la mort de Gratien et la reconnaissance de Maxime.

De ce retour de l'Illyricum oriental à l'Occident, il y a d'autres preuves que ces indices négatifs. On en a avancé un certain nombre, de valeur inégale (1). Tout d'abord, divers textes relatifs aux conciles de Constantinople et d'Aquilée en 381. Plusieurs auteurs les ont déjà signalés et l'on s'y reportera (2). J'attirerai ici l'attention, parce qu'elle est plus particulièrement significative, sur la loi du 30 juillet 381, portée à la suite du dit concile de Constantinople (3). L'objet en est la remise de toutes les églises aux évêques qui professent la foi nicéenne. Théodose, légiférant pour tout son territoire, indique pour chacun des diocèses l'évêque ou les évêques dont la communion est une garantie d'orthodoxie. Or, dans cette énumération n'est inclu aucun diocèse de l'Illyricum, aucun évêque de cette contrée, quoique cependant Théodose eût en particulière vénération Acholius de Thessalonique, qui l'avait baptisé, et que, seul des évêques d'Occident, il avait appelé au concile de Constantinople. On ne comprendrait cette abstention que si, comme dans la loi du 27 février en 380 (4), la communion de l'Église romaine avait été, elle aussi, mentionnée comme garantie d'orthodoxie, Thessalonique faisant partie du ressort ecclésiastique de Rome; mais, pas plus que Thessalonique, Rome n'est ici mentionnée. Ainsi, l'argument garde toute sa valeur, car, s'agissant, pour Théodose, de mesures d'ordre pratique destinées à assurer l'unité religieuse dans toute sa part d'empire, il est inconcevable qu'il n'y eût pas inclus l'Illyricum oriental, s'il lui avait alors appartenu.

L'appartenance de l'Illyricum oriental à l'Occident après l'entrevue

(1) Voir RAUSCHEN, *loc. cit.*; F. LOT, *Date du partage...*, R. des Et. anciennes, 38, 1936, article dont la tendance est de minimiser la portée des témoignages, au moyen parfois de suppositions sans portée; S.-L. GREENSLADE, *J. of th. St.*, 1945, 18 et suiv.

(2) Voir note précédente.

(3) Cod. Theod. XVI, 1, 3. — Rauschen, l. c., signale bien cette loi, mais sans en montrer la valeur probante. F. Lot et S.-L. Greenslade omettent d'en parler.

(4) Cod. Theod. XVI, 1, 2.

de Sirmium est encore attestée par d'autres lois du Code. Laissons de côté Cod. Theod. XI, 16, 15 (9 décembre 382), adressée à Hypatius, préfet du prétoire d'Italie (ou d'Illyrie), loi qui, en exemptant certaines catégories de personnes des *munera sordida*, excepte de cette exemption les charges concernant le *limes Raeticus* et l'*expeditio Illyrica*; car une loi semblable, contenant les mêmes exceptions, est adressée en 390 au préfet du prétoire d'Orient (1) : par où il appert, puisque le *limes Raeticus* n'a jamais fait partie de la préfecture d'Orient, qu'il s'agit dans ces deux lois de mesures générales, partout valables, pour la défense commune de l'empire, et qu'on ne peut rien en conclure pour le rattachement de ces pays à l'une ou l'autre préfecture (2). Mais nous pouvons faire appel à Cod. XII, 1, 89, loi portée le 5 juillet 382, à Viminacium, qui se trouve dans l'Illyricum oriental. Et surtout l'on aurait tort de ne point tenir compte de la loi Cod. Theod. XI, 13, 1, adressée le 19 janvier 383 au préfet (d'Italie) Probus, et où il s'agit de mesures à prendre *per omnem Italiam, tum etiam per urbicarias Africanasque regiones et per omne Illyricum*. Mazzarino (3) déclare qu'on pourrait interpréter *omne Illyricum* de tout l'Illyricum soumis à Gratien, désignation qui resterait vraie même dans le cas où il n'eût possédé alors que l'Illyricum occidental. A cela s'oppose le parallèle même des expressions *per omnem Italiam*, *per omne Illyricum* sur lequel le critique italien appuie son doute. Il y a en effet une raison pour l'emploi de l'expression : *omnem Italiam*, c'est que le diocèse d'Italie comprend deux ressorts administratifs : l'un qui groupe les provinces annonaires, et qui, pour cela, est appelée Italie annonaire, soumise au *Vicarius Italiae*, et l'autre qui groupe les provinces dites urbicaires, parce qu'elles sont soumises au *Vicarius Urbis Romae*. C'est cet ensemble que désigne l'expression *per omnem Italiam*. Les *regiones urbicariae*, elles, désignent les environs de Rome jusqu'au centième mille, soumises au préfet de la Ville de Rome. L'expression parallèle *per omne Illyricum* doit s'expliquer par une raison semblable. Elle doit désigner un territoire partagé, avant la subdivision provinciale, en plusieurs secteurs administratifs. Ce n'est pas le cas de l'Illyricum occidental constitué par les cinq provinces du diocèse de Pannonie groupées ensemble dans le même ressort. Mais c'est bien le cas de l'Illyricum pris en son entier, composé des trois diocèses de Pannonie, de Dacie et de Macédoine, et présentant

(1) Cod. Theod. XI, 16, 15.

(2) S. MAZZARINO, 42.

(3) S. MAZZARINO, 39-40.

même, en Macédoine, une province soustraite au vicaire de ce diocèse, et gouvernée par un proconsul, l'Achaïe. C'est à cet Illyricum que s'applique, à n'en pas douter, le texte « per omne Illyricum » de Cod. Theod. XI, 13, 1.

Il est donc acquis que l'Illyricum en son entier fut rendu à Valentinien. Mais sous quelle forme fut-il reconstitué? est-ce comme préfecture séparée, ou comme partie de la grande préfecture centrale d'avant 375? Et d'abord, est-ce l'Illyricum seulement qui fut déterminé comme la *pars* de Valentinien II, ou ne serait-ce pas toute la préfecture centrale? Parmi les historiens, je ne vois que Zosime à nous renseigner à ce sujet. Parlant de Maxime qui projetait d'envahir le territoire de Valentinien, il dit : « Maxime, estimant qu'il n'était pas digne de lui de n'avoir à commander que les peuples gouvernés précédemment par Gratien, méditait d'évincer Valentinien de tout son empire (1). » Or, Maxime ne possédait alors que la préfecture des Gaules. Ainsi donc, selon Zosime, Gratien n'avait dans sa *pars*, quand il mourut, que cette même préfecture. A Valentinien, par suite, appartenait toute la préfecture centrale (Italie — Illyrie — Afrique). Ce ne pouvait être que par suite de l'accord de Sirmium. Rien, dans les autres sources, ne contredit le témoignage de Zosime. Certains indices l'appuieraient plutôt. Ainsi, l'on voit, d'après Socrate et Sozomène, ici, c'est tout un, que Justine et Valentinien, qui avaient quitté Sirmium pour Milan après la défaite d'Andrinople en 378, ne sont pas retournés dans la capitale illyrienne après l'accord de septembre 380 (2). De plus, la loi Cod. Theod. XI, 13, 1, dont nous avons discuté ci-dessus, nous montre toute l'Italie, l'Afrique et toute l'Illyrie sous l'autorité d'un même préfet, ce qui marque certainement l'unification de tous ces diocèses dans une même *pars imperii* et dans une même préfecture.

Il est toutefois possible qu'avant ce recollement en une préfecture, l'Illyricum ait continué quelque temps, même après septembre 380, à posséder son préfet particulier. Ainsi s'expliquerait la multiplicité, à cette époque, de préfets occidentaux dont les dates sont rapprochées et chevauchantes (3), à moins qu'il ne faille recourir, ce qui simplifierait grandement le problème, à l'explication de la collégia-

(1) ZOSIME, IV, 42 : Bonn, p. 224.

(2) On voit en effet Justine, après cette date, toujours à Milan, où elle continue sa politique arienne, cf. PALANQUE, *Saint Ambroise et l'empire romain*, Paris, 1933, 72-73. Et elle est encore à Milan avec son fils quand survient l'usurpation de Maxime. SOCRATE, V, 11; SOZOMÈNE, VII, 13.

(3) Cf. PALANQUE, *Byzantion*, IX, 1934, 712.

lité; celle-ci, du reste, paraît s'imposer pour expliquer la simultanéité des gestions de Probus et d'Hypatius (1), à moins de vouloir corriger les données du Code, ce qu'on ne peut faire sans vraie nécessité.

La nouvelle distribution des *partes imperii* établie en septembre 380 ne pouvait avoir de résultat effectif pour Valentinien II; elle lui donnait un apanage agrandi, mais il n'était pas en âge de le gouverner : il avait dix ans à peine. Gratien dut donc lui continuer sa tutelle et poursuivre l'administration de ses territoires. Et de fait, il reste de cet empereur à cette époque plusieurs lois datées de Trèves, adressées soit au préfet du prétoire d'Italie, soit au préfet de la ville de Rome (2). A partir de mars 381, nous voyons Gratien à Milan, d'où il rayonne en Italie et jusqu'en Illyrie.

Mais bientôt un pronunciamiento remettait tout en question. Pendant que Gratien, durant l'automne de 382, repoussait en Rhétie une attaque des Alamans, l'armée de Bretagne proclamait empereur son général le comte Maxime, et passait sur le continent. L'armée de Germanie imita cette défection. Gratien, accourant, rencontra l'usurpateur à Paris, mais, abandonné par les siens, s'enfuit à Lyon, où il trouva une mort tragique, le 15 août 383 (3). La voie était libre devant Maxime. Il commença par réclamer la venue auprès de lui, à la cour de Trèves, de Valentinien II; cette démarche devait être comme la consécration de son pouvoir et la remise en ses mains, à titre de gérance, de la *pars* du jeune empereur. Grâce à l'habile médiation de saint Ambroise, Valentinien put, en gagnant du temps, éviter ce voyage et cette tutelle : il dut cependant, quoique à contre-cœur, reconnaître Maxime pour collègue (4).

Quant à Théodose, on peut bien qualifier de réaliste la politique qu'il pratiqua en ces circonstances. Déjà, à la nouvelle de l'insurrection, il avait proclamé Auguste son fils Arcadius (5). En apprenant le meurtre de Gratien, il se trouvait placé devant de graves responsabilités, car il ne pouvait se désintéresser du sort de Valentinien dont il devenait normalement le tuteur, ni surtout du sort de son

(1) Lois adressées à Hypatius le 10 janvier 383 (Cod. VI, 2, 13) et le 18 avril 383 (XII, 1, 99, 100) et à Probus le 19 janvier 383 (XI, 13, 1). Il n'y a pas lieu, pensons-nous, de reporter cette loi en 384, en expliquant cette préfecture par la faveur de Justine, devenue régente après la mort de Gratien, car Gratien lui-même a très bien pu faire cette nomination. On voit en effet qu'il avait cessé de tenir rigueur à Probus de son initiative de 375 par le fait qu'il lui a confié la préfecture d'Italie en 380. Cf. PALANQUE, *Essai...*, 69-70 et Byzantion IX, 1934, 709, dont l'hypothèse toutefois demeure possible.

(2) Du 14 octobre 380 au 27 février 381 : voir SEECK, *Regesten*, p. 254, 256.

(3) PIGANIOL, 241.

(4) PALANQUE, *Saint Ambroise et l'empire romain*, 122-129.

(5) Le 19 janvier 383, 4^e anniversaire de son propre avènement. RAUSCHEN, *Jahrbücher*, 146.

territoire, qu'il ne fallait pas laisser tomber entre les mains de Maxime. Aussi s'empressa-t-il, s'il ne l'avait déjà fait, d'installer son autorité dans tout l'Illyricum. Ainsi faut-il expliquer les émissions de monnaies à son nom que l'on constate à cette époque, tant à Siscia (Illyricum occidental) qu'à Thessalonique (Illyricum oriental) (1). En même temps qu'il accroissait son potentiel devant les forces de l'usurpateur, Théodose préparait contre lui une expédition militaire (2). L'armée se concentra probablement à Héraclée (3). Elle s'y trouvait sans doute encore, ou du moins n'était pas loin de Constantinople, quand une ambassade de Maxime se présenta à Théodose (4). Celui-ci, toujours réaliste, jugea qu'un accord valait tout de même mieux qu'une guerre, dont l'issue, après tout, n'était pas tellement assurée. L'essentiel était, pour Maxime, d'être reconnu empereur, et, pour Théodose, que fussent sauvegardés les droits et les territoires de Valentinien II. L'accord stipula, sans nul doute, que ni l'un ni l'autre des deux contractants n'interviendrait dans le domaine de leur collègue, sinon pour la défense des frontières et sur son appel (5). Qu'il en fut bien ainsi, on le voit, du côté de Théodose, par une loi du 29 juillet 386 (6), qui nous montre l'Illyricum passé, même dans sa partie orientale, sous l'administration de Valentinien, et, du côté de Maxime, par le fait qu'il cessa dès lors d'exiger la venue à Trèves du jeune empereur (7). Ainsi prit fin la tutelle impériale sur Valentinien, alors âgé de quatorze ans. Elle fut remplacée par celle, morale seulement, de sa mère Justine, qui, avec lui, réside à Milan. Justine, arienne zélée, inspire les mesures prises alors en faveur de sa secte : c'est l'époque des luttes religieuses où s'illustre l'évêque Ambroise (8).

L'accord de Maxime et de Théodose n'avait fait que remettre en vigueur la répartition des territoires antérieure à l'usurpation, Maxime succédant à Gratien dans sa part d'empire, mais non dans l'administration du domaine de Valentinien. La date de cet accord doit être certainement placée au plus tard durant l'été 384. Aussi

(1) J.-W.-E. PEARCE, *Notes on some aes of Valentinian II and Theodosius*. Numism Chron. 1934, 114.

(2) THEMISTIUS, op. XVIII, éd. HARDUINUS, 220; éd. DINDORFF, 268-269.

(3) Plusieurs lois sont datées d'Héraclée du 10 juin au 25 juillet 384. SEECK, *Regesten*, p. 265.

(4) ZOSIME, IV, 37 : Bonn, 217.

(5) On a généralement admis à la suite de Seeck, *Geschichte...* V, 197, 513, que Théodose est venu dans la Haute-Italie pour conclure ce traité avec Théodose. Nous ne pouvons croire à la réalité de ce voyage pour plusieurs raisons que nous exposerons à part.

(6) Cod. Theod., I, 32, 5.

(7) PALANQUE, *Saint Ambroise...*, 168.

(8) PALANQUE, id. 139-164.

n'est-il pas possible de reporter en 385 la loi Cod. Theod. VIII, 4, 17, intéressant l'*Officium inlustris per Illyricum praefecturae*, adressée à Cynégius, préfet du prétoire d'Orient, et datée faussement du 27 juin 389, ce personnage étant sûrement mort en mars 388 (1).

La politique arienne de la cour de Milan donna à Maxime sujet ou prétexte d'intervenir en Italie. Se posant en défenseur de l'orthodoxie nicéenne, il envoya vers la fin de 386, à Valentinien II, une lettre menaçante (2). Justine et son fils prirent peur (3). Une ambassade, confiée au syrien Domnin, se présenta à Trèves. Maxime, usant de ruse, combla l'envoyé d'honneurs et de présents. Et comme justement la Pannonie était alors fortement attaquée par les barbares, il offrit et fit accepter des renforts destinés à les repousser, et Domnin les emmena avec lui. En réalité, ils étaient l'avant-garde de l'invasion. Maxime les suivit de près avec le gros de son armée et se précipita vers Milan, puis vers Aquilée, où se trouvait Valentinien. L'infortuné souverain eut le temps de s'embarquer avec sa famille et se réfugia à Thessalonique (4). Il ne sortait pas de son domaine (5).

(1) La date de 385 pour cette loi est proposée par O. Seeck, *Regesten*, 91, 269, à cause de sa similitude avec une autre loi, Cod. Theod. XI, 1, 21 datée du 23 décembre 385; une troisième loi, Cod. XI, 2, 5, de même objet, est datée, comme Cod. VIII, 4, 17, de 389, mais du 18 décembre. Seeck considère ces trois textes comme faisant partie d'une même loi, qu'il date, au moyen de corrections, du 18 décembre 385. Cette solution, qu'embrasse aussi E. Stein, Byzantion, IX, 343-345, est attirante, mais elle se heurte à l'accord intervenu entre Théodose et Maxime, qu'il n'est pas possible de reculer jusqu'en 385. Et c'est pourquoi nous proposons pour Cod. Theod. VIII, 4, 17 une autre date : entre août 387 et mars 388 (déjà suggérée par S. Mazzarino, p. 45, note 3) pour les raisons suivantes. Du fait que cette loi est adressée à un préfet du prétoire d'Orient et non à un préfet d'Illyricum ou ayant l'Illyricum dans son ressort ordinaire, on doit conclure qu'elle l'a été dans un moment où ce territoire était dans une période de transition, ou de situation anormale. Dans le temps que Cynégius est préfet de prétoire d'Orient, cela ne se vérifie que de l'été 387 à mars 388. Maxime vient d'envahir l'Italie, Valentinien a dû s'enfuir. Dès lors, le gouvernement de l'Illyricum est en déshérence, ou en péril proche de passer à l'usurpateur. Théodose a hâte d'intervenir et d'y installer son administration, qu'il confie, en attendant la conclusion des événements, au préfet d'Orient. Ajoutons que l'objet même de la loi cadre avec cette situation. Elle concerne des dispositions fiscales destinées à l'armée, et convient donc parfaitement à ce temps où Théodose prévoit ou prépare la guerre contre Maxime. La similitude avec la loi XI, 1, 21 s'explique bien par le fait que Théodose étend et précise pour un nouveau territoire des mesures déjà appliquées dans la préfecture d'Orient. Quant à la loi IX, 2, 5, mise de même faussement en 389, il y a tout lieu de la relier avec celle VI, 4, 17 et de les placer toutes deux, au moyen d'une légère correction, à la même date, en décembre 387 (soit le 18, soit le 28), qui convient bien, puisque à ce moment, Théodose est déjà résolu à la guerre.

(2) Lettre *Nisi clementiae* (coll. Avellana : éd. Guenther, I, 88-90). Cf. RUFIN, XI, 16 et Théodoret, V, 14.

(3) Palanque met ici la seconde mission de saint Ambroise auprès de Maxime. Nous donnons ailleurs nos raisons de la placer en automne 384.

(4) Zosime, IV, 42-43 : Bonn, 224-227.

(5) A cela s'oppose saint Augustin montrant Théodose accueillant l'empereur fugitif dans son domaine, *Valentinianum... in sui partes imperii... excepit*. De civ. Dei, V, 26. Mais ce texte ne saurait prévaloir contre le document législatif, Cod. Theod. XI, 13, 1 daté de 386, qui nous fait voir l'Illyricum oriental dépendant de Valentinien. On pourra l'expliquer soit,

C'était fin mai ou juin 387. Il lança de là un appel à Théodose. Celui-ci, déjà informé, venait de lui envoyer une lettre où il l'invitait à considérer son malheur comme une punition de son « impiété » (1), c'est-à-dire de son arianisme (2). Il alla cependant, sur l'avis de son conseil, lui rendre visite, accompagné de plusieurs membres du sénat. C'est durant ce séjour dans la capitale macédonienne, qu'après bien des hésitations — car Maxime, de son côté, lui avait envoyé une ambassade (3) où sans nul doute étaient mis en avant les intérêts de l'orthodoxie — que fut prise la résolution et de venger le meurtre resté impuni de Gratien et de rétablir Valentinien dans son pouvoir (4). Le jeune prince dut auparavant renoncer à son « impiété » (5). La campagne, soigneusement préparée, fut menée avec vigueur et rapidité. Elle se termina par la victoire décisive de Poetovio, que suivirent, à Aquilée, le jugement et l'exécution de l'usurpateur (28 août 388). Entre temps, Valentinien, avec sa mère, débarquait en Sicile, puis à Ostie sur la flotte impériale (6).

Théodose est désormais maître de tout l'empire, et il en dispose à son gré. Zosime dit qu'il rendit à Valentinien tout le domaine qui avait appartenu à son père (7) : or, ce domaine comprenait la préfecture des Gaules et toute la préfecture centrale.

Ce ne dut être, si le renseignement est exact (8), qu'une restitution symbolique, car jamais l'administration effective de Valentinien, quand il la récupéra, ne comprit une telle extension.

Théodose, après sa victoire, fixa à Milan sa résidence, qu'il inter-

comme Mazzarino, p. 48-49, d'une situation de fait, Théodose ayant mis la main sur l'Illyricum dès la nouvelle de l'invasion de Maxime, soit en supposant que saint Augustin, dont le but ne dépasse pas l'apologétique, aura projeté sur les événements qu'il relate la répartition territoriale en vigueur quand il écrit, vingt ans plus tard, la *Cité de Dieu*, sans qu'il ait soupçonné qu'elle fut autre auparavant. Cette deuxième explication est à appliquer aussi au texte similaire de la Vie grecque de saint Ambroise, 16 : P. L., 14, 53 C.

(1) Vie grecque de saint Ambroise, 15 : P. L. 14, 53 BC; THÉODORE, V, 15 : PARMENTIER, 304-305.

(2) Cet arianisme n'était pas un arianisme de conviction : il consistait dans la faveur accordée à la secte contre les intérêts catholiques sous l'influence de Justine. Cf. PALANQUE, *Saint Ambroise...*, 165-168.

(3) SOCRATE, V, 12 : P. G., 67, 597C.

(4) D'après Zosime, IV, 44, il ne s'y est décidé que pour obtenir la main de Galla. Les auteurs diffèrent sur le crédit à accorder à cette anecdote, qui a contre elle le comte Marcellin pour qui le mariage eut lieu l'année précédente (386). Jean d'Antioche, 187 : FGH, 609 a, s'accorde avec la chronologie de Zosime. Peut-être dépend-il de cet auteur. Cf. Ensslin, RE Wissowa, R. II, XIV, 2224, 1-5, qui admet le fait rapporté par Zosime.

(5) THÉODORE, V, 15 : PARMENTIER, 305; Vie grecque de saint Ambroise, 16 : P. L., 14, 53 C.

(6) PIGANIOL, 254.

(7) ZOSIME, IV, 47 : Bonn, 231.

(8) Voir la critique de S. Mazzarino, p. 49, note 5.

rompit parfois par un séjour en quelque autre ville d'Italie. Pendant environ un an encore, il garda Valentinien auprès de lui, et gouvernait alors tant l'Occident que l'Orient. Le 13 juin 389, il fit à Rome une entrée solennelle. Il avait, pour cette circonstance, fait venir de Constantinople Honorius, son deuxième fils, qui n'avait pas encore achevé sa cinquième année, et c'est l'ayant tout près de lui, sans Valentinien, qu'il célébra son triomphe. Cette conduite de Théodose révèle alors chez lui des visées dynastiques devant lesquelles devront céder les droits symboliquement reconnus de Valentinien. En appelant Honorius seul à Rome dans cette grande circonstance, Théodose, sans nul doute, lui destine déjà cette *pars imperii* (1). Rien n'est n'est plus vraisemblable que la combinaison tripartite que Von Campenhausen (2) prête à l'empereur à ce moment de son règne : sous sa direction suprême, Valentinien II gouvernerait la préfecture des Gaules, Honorius celle d'Italie, Arcadius, celle d'Orient. Un commencement de réalisation se dessine, que seul le jeune âge d'Honorius empêche de parfaire. Tandis qu'Arcadius, en l'absence de Théodose, gouverne déjà, en second, l'empire d'Orient (3), Valentinien se voit assigner la résidence de Trèves avec le gouvernement des Gaules; dès juin 389, on le voit légiférer de cette ville (4). Théodose, lui, comme pour préparer la place à son plus jeune fils, reste en Italie, d'où, avec l'Orient, il administre toute la préfecture centrale. Celle-ci continue à comprendre l'Illyricum, comme on le voit par les lois Cod. Theod. XV, 1, 26, et XV, 1, 28, adressées à Polemius, *ppo. Illyrici et Italiae* : l'une du 16 janvier 390, et l'autre, du 4 avril suivant.

Le séjour de Théodose dans la péninsule dura jusqu'au milieu de 391, où des querelles de famille le rappelèrent à Constantinople (5). Ce départ allait étendre l'aire d'administration de Valentinien. Elle ne dut certainement pas inclure toute la préfecture centrale. On ne peut concevoir en effet que Théodose ait abandonné à son jeune collègue la majeure partie de l'empire, qui était aussi la plus exposée. Il était naturel, par ailleurs, que la partie déjà destinée à Honorius fût, en attendant, répartie entre les deux empereurs effectifs. Et de fait,

(1) Cf. CLAUDIEN, *De sexto consulatu Honorii Augusti panegyris*, vers. 72-91; Th. BIRT : MGH, AA, t. X, Berlin, 1892, p. 238.

(2) HANS VON CAMPENHAUSEN, *Ambrosius von Mailand*, Berlin-Leipzig, 1929, 244; suivi par PALANQUE, 252-253.

(3) JEAN D'ANTIOCHE, 186 : FHG, 608 b, SOCRATE, V, 12, et SOZOMÈNE, VII, 14, disent que Théodose, quittant Constantinople pour combattre Maxime, y laissa Arcadius régnant, *ἔατο ἡγεμονεύοντα*.

(4) SEECK, *Regesten*, 274.

(5) PIGANIOL, 259.

c'est à cela que répondent les quelques renseignements que nous pouvons recueillir sur l'activité impériale relative à cette préfecture centrale entre le départ de Théodose et la mort de Valentinien II. Nous avons une loi datée de Constantinople le 15 février 392, adressée à Apodemius, *ppo. Illyrici et Africae* (1), qui nous montre ces deux diocèses unis ensemble en une préfecture et rattachée à la *pars* de Théodose, tandis que Valentinien règle les affaires de l'Italie tant religieuses (à propos de l'autel de la Victoire et des dépenses du culte païen) (2) que militaires (défense des frontières italiennes du côté du Danube) (3). Nous voyons donc ici la préfecture centrale répartie entre les deux cours de Trèves (puis Vienne) et de Constantinople, l'Italie ressortissant à la première, l'Illyricum et l'Afrique à la seconde. Il est difficile de déterminer si par Illyricum il faut entendre alors l'Illyricum entier ou seulement sa partie orientale, l'autre restant rattachée à l'Italie. On a supposé que les prisonniers relâchés par les Barbares en 392 (4) parce qu'ils étaient « italiens » étaient des habitants de la Pannonie (5) : cela signifierait évidemment, mais ce serait la seule preuve, que l'Illyricum occidental était alors rattaché à l'Italie. Or, rien ne nous en assure, et l'on peut tout aussi bien supposer que l'attaque se fit en Rhétie, ou mieux, à la fois en Rhétie et en Norique, des deux côtés de la rivière Aenus, et que les Barbares relâchèrent les prisonniers faits en Rhétie, sur représentation soit du gouverneur de la province, soit des envoyés de Valentinien. Le comma « excusans quod ignorasset Italos » n'exprime pas nécessairement une ignorance véritable, mais peut fort bien être une formule diplomatique : d'une telle diplomatie tout le monde est capable. Par ailleurs, la Rhétie appartient bien à l'Italie administrative, mais non à l'Italie proprement dite, de sorte qu'Ambroise peut dire que grâce à Valentinien, la Gaule n'a pas connu d'ennemi qui l'attaquât et l'Italie a repoussé l'ennemi qui la menaçait (6).

Si Valentinien gouverne l'Italie, il ne semble pourtant pas qu'il ait la faculté ou la possibilité de s'y fixer ou de s'y rendre lui-même. Il y a toute apparence que Théodose l'en empêcha, sans doute pour réserver la future part d'Honorius, dont, de son côté, il détenait une partie. Ce n'est pas pour rien que, choisissant un général tout dévoué

(1) Cod. Theod., XIII, 5, 21.

(2) Saint AMBROISE, *epist.* 57, 5 : P. L. 16, 1176 A.

(3) Saint AMBROISE, *De obitu Valentiniani*, 4 et 23 : P. L., 16, 1359 AB. et 1366 A.

(4) *De obitu Valentiniani*, 4.

(5) PIGANIOL, 262.

(6) *De obitu Valent.*, 68 : P. L., 16, 1379 A.

à ses intérêts, le comte Arbogast, il le plaça auprès de Valentinien, soi-disant pour modérer son ardeur et prévenir des désordres au palais (1), en réalité pour empêcher son émancipation politique. C'est Arbogast, qui, sans Valentinien, et même contre lui, distribuait les charges, et, en fait, exerçait le pouvoir. Cette surveillance, cette tutelle pesait au souverain. Les rapports s'envenimèrent : l'empereur ne put empêcher le meurtre d'Harmonius, fils d'un consul, qu'il couvrait de son manteau de pourpre contre l'épée d'Argobast. Peu après, il tendit au comte en plein consistoire sa feuille de destitution : le comte la déchira, ripostant que ce n'est pas de lui qu'il tenait ses pouvoirs. Valentinien écrivit à Théodose lui demandant de rappeler Arbogast (2). Théodose n'en fit rien. Le prince cherchait une occasion de secouer le joug. Averti d'une attaque des barbares du côté du Danube, il annonça à Milan qu'il accourait défendre l'Italie, tandis qu'Ambroise était sur le point de franchir les Alpes pour l'en prier. Mais voici qu'Arbogast intervient : il s'oppose formellement au départ ou du moins, ce qui pour Valentinien revenait au même, il veut imposer sa présence. Le conflit est à l'état aigu. Valentinien lance un appel à Ambroise, et, pour être sûr qu'il vienne, précise que c'est pour recevoir le baptême. Ambroise part. Trop tard. Il apprend en route la mort mystérieuse de son impérial ami (15 ami 392). La rumeur publique accuse Arbogast. Arbogast répand le bruit du suicide (3). Suicide ou non, le comte était responsable du tragique dénouement. Pour montrer son loyalisme dynastique, il aurait fait frapper des monnaies au nom d'Arcadius qu'il supposait devoir succéder au défunt (4).

En recevant la nouvelle de cette mort violente, Théodose hésita longtemps sur le parti à prendre. Ou se priver d'un serviteur fidèle, coupable, après tout, d'un excès de zèle, ou paraître, en le laissant impuni, couvrir le crime et attirer ainsi les soupçons du public, qui ne manquerait pas, en ce cas, de relever combien la disparition du jeune prince servait les intérêts dynastiques de l'empereur survivant. Trois mois après l'événement, Théodose n'avait pas encore fait connaître sa pensée. Ce n'est qu'en septembre qu'Ambroise reçut avis de faire donner à la dépouille de Valentinien les honneurs impériaux (5).

(1) *De Arbogaste fragm.* : FHG. IV, 37 (n. 53).

(2) JEAN D'ANTIOCHE, n. 187 : FHG, IV, 609; Zosime, IV, 53.

(3) PHILOSTORGE, XI, 1, 2 : éd. BIDEZ, 132-133; ZOSIME, IV, 54; JEAN D'ANTIOCHE, *ibid.*; saint AMBROISE, *De obitu Valentiniani*, 22-26. Cf. PALANQUE, *Saint Ambroise...*, 264-268; PIGANOL, 262.

(4) PEARCE, *Numismatic Chron.* 1934, 114; Piganol, 263. Mais Ulrich-Bansa, *Moneta Mediolanensis*, Venise, 1949, 135-136, attribue cette émission à Eugène.

(5) PALANQUE, *Saint Ambroise...*, 270, 542.

Mais déjà Arbogast, n'augurant rien de bon pour lui du long silence de Constantinople, avait pris une décision. A Valentinien II, il avait donné un successeur. C'était Eugène, ancien professeur, et ci-devant fonctionnaire à la cour de Vienne. Il fut proclamé le 22 août 392 (1).

Eugène désirait avant tout sa reconnaissance comme empereur par la cour de Constantinople. Une ambassade partit vers le Bosphore dans ce but (2). En attendant, Eugène frappe des monnaies aux noms de Théodose et d'Arcadius, mais refuse, semble-t-il, cet honneur à Honorius, quand il apprend son élévation à l'augustat (3), où il peut voir une riposte à son usurpation (4). Théodose fait attendre l'ambassade, d'abord, peut-être, comme dit Zosime, parce qu'il hésite (5). Il la renvoie enfin, avec des présents et de bonnes paroles (6). Elle dut revenir près d'Eugène, vers février. Eugène, qui s'attendait à recevoir le consulat, selon l'usage, comme signe de sa reconnaissance, fut déçu. Alors, de lui-même s'il ne l'avait déjà fait entre temps, il prit le consulat pour l'Occident. Mais pour ne point couper les ponts, il reconnut le consulat de Théodose en première place (7).

En été 393, il descendit en Italie et se fixa à Milan (8); il maintint Nicomaque Flavien préfet du prétoire (9). En 394, il passa à l'hostilité ouverte en refusant les deux consuls nommés par Théodose, qui n'étaient autres que les deux Augustes Arcadius et Honorius, et nomma un consul pour l'Occident (10). A la saison favorable (mai 394), Théodose se mit en campagne, fit une longue halte à Sirmium, où il procéda à une émission de pièces d'or destinées aux troupes (11) et enfin rencontra l'armée d'Eugène et d'Arbogast dans la vallée du Frigidus, affluent de l'Isonzo. C'est là que, le deuxième jour de la bataille, Théodose remporta une victoire décisive (6 septembre). Eugène, pris, fut tué par les soldats. Arbogast se donna la mort (8 sept.) (12).

(1) PIGANOL, 263.

(2) JEAN D'ANTIOCHE, n. 187; ZOSIME, IV, 55; OROSE, XI, 31 : éd. MOMMSEN, 1036 (Eusebius Werke, II, II) PG., 21, 538.

(3) Du moins, ne connaît-on aucune monnaie frappée par Eugène au nom d'Honorius.

(4) PHILOSTORGE, XI, 2 : éd. BIDEZ, 133, 12-13.

(5) ZOSIME, IV, 55.

(6) ZOSIME, IV, 57; JEAN D'ANTIOCHE, n. 187 : FHG, IV, 609 b, 18-20.

(7) SEECK, *Regesten*, 281.

(8) PALANQUE, *saint Ambroise...*, 547-548; PIGANOL, 264.

(9) RUFIN, XI, 33 : MOMMSEN, 1037 (Eusebius Weske, II, II) = P. L., 21, 539; SOZOMÈNE, VII, 22.

(10) SEECK, *Regesten*, p. 283.

(11) D'après Alföldi, Pearce, Elmer. — O. Ulrich-Bansa, *Moneta Mediolanensis*, Venise, 1949, p. 156, voit au contraire dans S/M les initiales de *Sacra Moneta*, mais sans fondements suffisants. Voir ci-après, le compte rendu de cet ouvrage.

(12) PIGANOL, 266-268.

Ces événements écoulés depuis le retour de Théodose à Constantinople en 391 ont naturellement exercé des fluctuations sur le sort des territoires intéressés. Avant le départ de Théodose, l'administration de l'empire avait été partagée, nous l'avons vu, entre lui et Valentinien de telle manière que Valentinien tenait les Gaules et l'Italie, tandis qu'à Théodose ressortissaient, outre la préfecture traditionnelle d'Orient, l'Illyricum et l'Afrique, constitués en une préfecture, chacun des deux empereurs administrant ainsi une part du domaine alors prévu d'Honorius. La mort de Valentinien mit nécessairement fin à cet état de choses. Le plan du gouvernement de l'empire, de tripartite, devenait bipartite. Une nouvelle répartition des territoires, équilibrée autrement, s'imposait. Il y a tout lieu de croire que c'est alors que Théodose dessina le partage, entre ses deux fils, de l'Orient et de l'Occident : à Honorius, l'Occident, comprenant la préfecture des Gaules et celle d'Italie-Afrique; à Arcadius, la préfecture d'Orient et celle de l'Illyricum. Cette dernière est attestée par la loi du 28 juillet 392 (1) dont l'adresse est *Apodemio ppo. per Illyricum*. La mention de l'Afrique, présente dans la loi du 15 février précédent, est ici absente, par suite évidemment du récent partage qui rend ce diocèse à la préfecture d'Italie. Cette explication a pour elle l'avantage de s'accorder à la conjoncture historique sans nécessiter aucune correction ou surcharge dans les adresses et les dates des lois.

L'exécution du plan de partage fut entravée par l'insurrection d'Eugène. L'usurpateur, maître des Gaules, le devenait ensuite, au moins dès le printemps 393, de l'Italie (2). Malgré ses avances, Théodose refusa toujours de le reconnaître et dut, par suite, pourvoir à l'administration des territoires. Il remit aussitôt sur pied la ci-devant préfecture d'Illyricum-Afrique, qu'il confia de nouveau à Apodemius. Il est très possible que l'adresse de la loi du 9 juin 393 : *Apodemio ppo. Illyrici et Italiae II* est pour : *Apodemio ppo. Illyrici et Africae II* (3), car à cette date, l'Italie est alors occupée par Eugène, et, par ailleurs, l'heure n'est pas encore venue pour Théodose, qui prépare secrètement la guerre, de déclarer aussi ouvertement son opposition. Quoi qu'il en soit, c'est un fait qu'Apodemius, même s'il était nommé aussi pour l'Italie, ne peut aucunement l'administrer, tandis qu'alors il peut administrer l'Afrique, encore soumise à Théodose, ce qu'atteste la loi du 30 décembre 393 adressée *Gildoni com. et mag(is) tro utrius-*

(1) Cod. Theod., XII, 12, 12.

(2) Inscription du 14 avril 393 : DE ROSSI, *Inscr. christ. urbis Romae*, I, 179, n. 410.

(3) Cf. PALANQUE, *Essai...*, 77, qui dans sa correction laisse tomber *II*.

que mil. per Afric. (1). Ce n'est qu'en 394 que l'Afrique passa à Eugène, comme nous l'apprenons par le *Carmen in Flavianum* (2).

La victoire de la Rivière-Froide eut naturellement pour effet de laisser libre champ à l'exécution du plan bipartite et à la répartition des territoires qu'il comportait. Théodose fit donc aussitôt venir en Italie celui de ses deux fils à qui il destinait la *pars occidentalis* de l'empire. Honorius arriva vers la fin de 394 ou tout au début de 395. Avec lui, Théodose célébra à Rome son second triomphe (3). Peu après, il tombait malade à Milan et mourait le 17 janvier 395. Mais toutes ses dispositions étaient prises. Déjà, avant de quitter Constantinople pour aller combattre Eugène, il avait laissé à son autre fils Arcadius le règne effectif de la *pars orientalis* (4). Peut-être que s'il eût encore vécu, Théodose serait resté en Italie pour gouverner directement à la place d'Honorius encore trop jeune (5). Il confia ce soin au général Stilicon, mari de sa nièce et fille adoptive Serena.

Divers auteurs nous représentent Théodose, à la veille de sa mort, soucieux de ne laisser aucun germe de dissensions après lui. C'est Rufin qui dit : « Comme l'empereur, après cela (c'est-à-dire après la victoire sur Eugène), en prévision de l'avenir, était soucieux des dispositions à prendre pour le bien de la République, il envoie des ordres en Orient, où, avant de partir à la guerre, il avait laissé ses fils en garde sûre. Il confirme l'Auguste Arcadius dans le royaume qu'il lui a déjà livré, et ordonne à Honorius, revêtu de la même dignité, de venir au plus tôt à l'empire d'Occident » (6). Socrate, à son tour, déclare que Théodose, sentant venir la fin de sa vie, « paraissait plus soucieux des affaires de l'État que de sa mort prochaine, consi-

(1) Cod. Theod. I, 9, 7.

(2) Versus 78 : L. DELISLE, *Invective contre Nicomaque Flavien* (Bibliothèque de l'École des Chartes, Série VI, t. III, 1867, p. 297 sq.) = MOMMSEN, *Hermes*, IV, 350 = *Anthologia latina*, t. I (A. RIESE), 1894, p. 23. En 394, le préfet du prétoire d'Eugène, Nicomachus Flavianus, engage Marcianus à renoncer à la foi chrétienne en lui promettant le consulat d'Afrique. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait pensé le gagner en ne lui offrant qu'une nomination fictive. Cf. *Marcianus* : RE. Wissowa, XIV, 1513, n° 25.

(3) Ce second séjour à Rome est controversé. Cf. Piganiol, 268. Ajouter, pour l'affirmative, le témoignage de Jean d'Antioche, qui mentionne les triomphes à Rome (fragm. 187 ad finem), et surtout celui de Claudien lui-même, si, comme il semble, il faut entendre *per urbem* (*De tertio consul. Honorii*, vers. 129) de la ville de Rome; comme il semble, dis-je, car le poète (vers. 122-123) suppose qu'Honorius a traversé le Pô, ce qu'il n'aurait pas eu à faire si la ville désignée ici était Milan. Voir aussi la preuve numismatique dans O. Ulrich-Bansa, *op. cit.*, p. 148, n. 5.

(4) Nous avons deux lois de Constantinople en 394 après le départ de Théodose : Cod. Theod. XV, 1, 31 (5 juillet) et XVI, 5, 24 (9 juillet).

(5) Zosime, cependant, croit qu'il se disposait à retourner à Constantinople quand il tomba malade (ZOSIME, IV, 59 ad finem).

(6) RUFIN, XI, 34 : MOMMSEN p. 1039-1040 (Eusebius Werke, II, II, Leipzig, 1908).

dérant les grands et nombreux malheurs qui suivent d'ordinaire la mort d'un empereur » (1). D'autres auteurs marquent ce souci simplement par l'acte de partage de l'empire, tels Théodoret (2), Zosime (3). Quant à saint Ambroise (4), il dit que Théodose, au moment de mourir, « ne fit point de testament selon la forme commune : il n'avait, en effet, rien de nouveau à établir pour ses fils, à qui il avait tout donné, sinon de les confier à leur parent présent » (c'est-à-dire Stilicon, mari de Serena, nièce de Théodose, qui l'avait adopté pour fille); et en faveur de ses sujets, son testament fut une loi écrite, pour une remise d'impôts et une amnistie (5). Il est clair que ce passage de saint Ambroise ne signifie point qu'il ne prit aucune mesure pour la succession de l'empire (6), mais, au contraire, que ses dispositions étaient déjà prises : quelques lignes plus haut, il est dit expressément qu'il leur avait déjà tout donné, *regnum, potestatem, nomen augusti* (7). Ce ne sont ici sans doute que des indications générales : mais elles supposent nécessairement des modalités concrètes. Nous y reviendrons plus loin. Arrêtons-nous, pour le moment, sur la mission confiée à Stilicon, que signale saint Ambroise, mais dont il ne dit rien de précis. Il importe pour la suite des événements de nous en faire une juste idée. Deux auteurs la caractérisent. C'est d'abord Olympiodore (8) qui nous dit que Stilicon fut établi tuteur, ἐπίτροπος, d'Arcadius et d'Honorius par leur père lui-même Théodose le Grand (9). Puis surtout Claudien.

Selon le poète, Théodose, victorieux d'Eugène, ne veut point quitter cette vie sans remettre à Honorius l'univers pacifié. Il le fait venir, célèbre avec lui son triomphe à Rome (10), et après avoir congédié

(1) SOCRATE, V, 26.

(2) THEODORET, V, 25.

(3) ZOSIME, IV, 59 ad finem.

(4) *De obitu Theodosii*, 5 : P. L., 16, 1388 A.

(5) PALANQUE, *Saint Ambroise...*, 298-299.

(6) Je ne sais comment de ces mots : *de filiis enim nihil habebat novum quod conderet*, Mazzarino, 57, suivi par E. Demougeot, p. 145, note 138, a pu conclure que rien n'avait été prévu pour les limites des deux *partes*. Si Théodose n'avait rien de NOUVEAU à établir, c'est qu'il y avait quelque chose d'établi, c'est que déjà toutes les dispositions étaient fixées.

(7) *De obitu Theodosii*, 4.

(8) OLYMPIODORE, 2 : FHG, IV, 58.

(9) Zosime, *loc. cit.*, restreint la tutelle de Stilicon à Honorius et son commandement militaire aux troupes d'Occident. La première affirmation ne saurait prévaloir contre l'autorité commune de saint Ambroise, d'Olympiodore et de Claudien; et la seconde, qui se heurte à Claudien, tombe par le fait que la régence de tout l'empire comporte aussi la disposition de toutes ses forces. Par ailleurs, Zosime lui-même, V, 4, nous dit que Stilicon affirmait que Théodose lui avait confié la tutelle de ses deux fils. Il connaissait donc le renseignement, mais ne voulait pas y croire.

(10) Voir note 3 de la p. 24.

le cortège qui l'accompagne au palais, il confie à son gendre dans un discours la tutelle de ses enfants et le soin de l'empire. Voici le passage essentiel :

Or done, puisque la cour céleste me réclame,
Hérite de mes soins, veille sur nos enfants,
Toi seul; et que ton bras protège les deux frères (1).

On voit ici que la mission confiée à Stilicon faisait partie des mesures prises à l'avance pour la sécurité de l'empire. En donnant à ses fils *regnum, potestatem, nomen augusti*, il leur assurait en même temps, en la personne de Stilicon, un gardien de cet héritage.

Dans un autre passage, Claudien trace avec plus de précision et de relief le rôle de Stilicon.

C'est à toi, Stilicon,
Qu'est commise dès lors la puissance romaine,
A toi l'autorité suprême de l'État.
A toi sont confiés les deux Augustes frères,
A toi les légions de l'un et l'autre empire (2).

Ce qu'il faut retenir de ces témoignages, c'est que Stilicon est investi par Théodose de la régence de l'empire tout entier et non pas seulement de l'Occident. L'intention de Théodose était d'assurer à la fois l'unité de l'empire et la continuité dynastique. Le choix de Stilicon comme régent de tout l'État répondait à ce double but : son origine barbare l'écartait du trône et l'empêchait donc d'y aspirer, et son alliance avec Serena l'attachait à la famille de Théodose et le dressait naturellement contre tout usurpateur éventuel où qu'il surgit. L'intention de Théodose était encore de maintenir l'intégrité du territoire contre toute invasion. Là encore, le choix de Stilicon était heureux. Barbare par son origine, mais romain par alliance, et cette alliance était impériale, il s'imposait également aux légions romaines et aux contingents barbares. Ceux-ci étaient nombreux. C'était la politique de Théodose vis-à-vis des barbares, de les utiliser pour le bien de l'empire, au lieu d'avoir à les combattre; de les assimiler peu à peu et de les romaniser : au fond, beaucoup ne demandaient

(1) *De tertio consul. Honorii*, vers. 151-153 : BIRT, 146.

(2) Jamque tuis, Stilicho, Romana potentia curis
Et rerum commissus apex : tibi credita fratrum

Utraque majestas, geminaeque exercitus aulae. (*In Rufinum*, II, vers. 4-6 : éd. BIRT, p. 34).

pas mieux. Stilicon, barbare romanisé lui-même, ne pouvait ici que continuer Théodose (1).

Une condition essentielle pour la réalisation de tout ceci, qu'on pourrait appeler, dans un sens large, le testament de Théodose, c'était que Stilicon eût en main toutes les forces de l'empire; et cela aussi lui fut donné (2). Elles se trouvaient alors réunies en Italie après la victoire sur Eugène, à l'exception évidemment des postes de frontière.

Théodose a tout prévu, sauf une chose : l'hostilité du préfet du prétoire d'Orient Rufin à l'égard de Stilicon, ou s'il l'a connue, il a sous-estimé l'influence du personnage sur Arcadius, que des liens de parenté semblaient devoir attacher de préférence à Stilicon. Entre le régent qui prenait sa mission à cœur, donc au sérieux, et Rufin, qui pratiquement exerçait la tutelle sur Arcadius, le conflit était inévitable. La première manœuvre de Rufin, comme nous le verrons plus loin, allait être d'ôter à son rival le commandement unique des armées, qui faisait toute sa force, et sans lequel il lui était impossible d'exercer sa régence dans les deux moitiés de l'empire.

Quoique Stilicon disposât, de par la volonté de Théodose, du gouvernement et des forces de l'empire, son pouvoir était limité par sa mission. Il devait garder l'ordre des choses établi par Théodose, en particulier garantir à chacun des deux héritiers la part d'empire qui lui était échue. Il ne lui était certainement pas loisible de disposer des territoires de son propre chef et de les transférer de l'un à l'autre Auguste.

Venons-en maintenant au point important du partage de l'empire entre les deux fils de Théodose. On ne saurait nier que la répartition des territoires fût l'une des conditions essentielles de la paix intérieure de l'empire que le grand monarque voulait assurer après sa mort. Mais pour qu'elle eût son effet, il était nécessaire que les *partes*, équilibrées aussi bien que possible, fussent nettement délimitées. Cela est de toute évidence. Et il serait inconcevable que Théodose ne s'en fût point avisé, inconcevable, en particulier, que des diocèses entiers — nous songeons à l'Illyricum — aient été laissés sans attribution. Et le sort de cet Illyricum avait trop varié durant le règne de Théodose pour qu'il ne lui donnât pas une assiette stable et durable, autant du moins que le règne, espéré long, de ses deux fils, dont l'aîné n'avait pas vingt ans.

(1) S. Mazzarino, dans son livre *Stilicone*, a bien montré la fidélité de son héros à la politique du grand empereur.

(2) *In Rufinum*, II, vers. 6, cité ci-dessus p. 26, note 2.

Nous pouvons donc tenir pour assuré que Théodose a procédé à un partage équilibré pour le mieux et à une délimitation précise des *partes imperii* laissées à ses héritiers. De toute évidence, l'équilibre n'eût pas été obtenu si sur les trois grandes préfectures, de valeur censément égale, qui partageaient l'empire, l'un des deux héritiers en avait reçu deux entières à lui seul. C'est ce qui rend absolument invraisemblable que tout l'Illyricum, y compris la partie orientale, soit échu à Honorius. Seul le partage de la préfecture centrale pouvait réaliser l'équilibre, l'Italie avec l'Afrique, grenier de Rome, étant réunie aux Gaules, et l'Illyricum allant à l'Orient. Mais il saute aux yeux qu'il ne peut s'agir ici d'un Illyricum tronqué de sa moitié occidentale, et qui, par suite, représenterait moins du quart du territoire à distribuer : un tel partage n'est évidemment pas équilibré. C'est donc, on doit absolument le présumer, l'Illyricum entier qui devait revenir à Arcadius.

Les raisons et présomptions ci-dessus concernant la division de l'empire par Théodose entre ses deux fils sortent des situations elles-mêmes. Quelques textes nous renseignent aussi à ce sujet. Ils ne sont certes pas concordants — c'est l'Illyricum, on s'y attend, qui est le point de désaccord — mais il est assez facile de voir où est la vérité.

Parmi les historiens, Olympiodore (1) est le seul à prétendre que Théodose, avant de mourir, avait attribué à Honorius l'Illyricum (même oriental). Olympiodore veut justifier Stilicon dans sa tentative en 407 de rattacher l'Illyricum oriental à la *pars occidentalis*. Mais cette prétention est démentie par la conduite de Stilicon lui-même qui jusqu'alors avait reconnu l'autorité d'Arcadius dans cette région. Elle est contredite de plus par les témoignages suivants.

Jean d'Antioche (2), en parlant de la campagne de Stilicon contre Alaric en Grèce, relève que Stilicon l'entreprend, bien que la Grèce n'appartint pas aux territoires de l'Occident. Ce témoignage ne vaut évidemment que pour l'Illyricum oriental. C'est déjà du moins cela.

En outre, nous avons une loi d'Arcadius du 17 janvier 396, adressée à Martinien, comte des largesses sacrées, et concernant l'armée d'Illyricum (3). Nous ne pouvons pas savoir par ce texte même s'il s'agit de l'Illyricum entier ou de l'Illyricum oriental seulement. Rien ne nous autorise à exclure de cette loi l'Illyricum occidental. Certes, il est généralement admis qu'à la mort de Théodose, tout au

(1) OLYMPIODORE, 3 : FHG, IV, 58.

(2) JEAN D'ANTIOCHE, 190 : FHG, IV, 610.

(3) Cod. Theod., VII, 6, 4.

moins, l'Illyricum occidental appartenait à Honorius; on en a jugé ainsi d'après les données de la *Notitia dignitatum imperii romani*. Mais les dates des diverses parties de cette *Notitia* sont établies ou doivent l'être d'après des événements ou des situations historiques connus par ailleurs (1). Et il n'est pas exclu que, pour une courte période à déterminer, l'Illyricum entier ait appartenu à Arcadius. Ce qui nous conduit à soulever cette question, c'est le témoignage de deux auteurs très divers dont l'accord ne peut manquer d'être frappant : Zosime et Claudien.

Zosime (2) détaille expressément les territoires que Théodose, après sa victoire sur Eugène et sur le point, dit-il, de retourner en Orient, laisse à Honorius. Ce sont : « les peuples de l'Italie, les Ibères, les Celtes et toute la Libye (par où il faut entendre assurément l'Afrique) ». Pas un mot ici sur l'Illyricum.

Ce témoignage n'est contredit par aucun autre. Certes, à lui seul, il n'emporterait pas facilement l'adhésion. Il a pour lui d'être corroboré par celui de Claudien : cette autorité devra nous convaincre.

Le texte de Claudien est loin d'être inconnu. Mais une correction malheureuse d'un éditeur critique qui a trébuché sur un mot qui ne lui paraissait pas s'accorder avec le contexte, l'a fait pratiquement délaissé. Le passage concerne la campagne de Stilicon contre Alaric en 395. Stilicon avait à la fois sous ses ordres l'armée d'Occident et celle d'Orient, restées en Italie après la victoire sur Eugène. Alaric est encerclé dans la plaine de Thessalie et ne peut plus éviter la défaite. Mais voici que Rufin, le préfet du prétoire d'Orient, ennemi acharné de Stilicon, veut à tout prix empêcher cette victoire, où il voit le prélude de sa perte. Par ses insinuations insidieuses et ses instances, il obtient d'Arcadius un ordre de rappel immédiat de l'armée d'Orient. Voici, d'après Claudien, le langage qu'il lui a tenu au sujet de Stilicon. (Nous citons toute la partie principale) (3) :

Il aspire aux deux moitiés du ciel,
Ne souffre point d'égal, fait tout plier sous lui;
Il régit l'Italie et subjugue l'Afrique.
Il commande à l'Espagne, il commande à la Gaule.
De tout ce que renferme et le ciel et la terre,

(1) Les recherches de F. LOT, *La « Notitia dignitatum utriusque imperii »*, R. des Et. Anc., t. 38, juillet-sept. 1936, l'ont conduit à conclure que « tel que nous le possédons, il (l'ouvrage) a été exécuté entre 379 et 406-408 ».

(2) ZOSIME, IV, 59 ad finem : Bonn, 246.

(3) CLAUDIEN, *In Rufinum*, II, vers. 152-162 : éd. BIRT, p. 31-32.

Rien ne peut l'assouvir. Et les forces qu'ici
 L'Auguste (1) réunit et qu'accrut sa victoire,
 Il les garde lui seul : ce qu'il tient une fois
 C'est leurre de penser que jamais il le rende.
 Ainsi donc, lui jouirait d'une paix assurée
 Et des assauts sans fin seraient notre partage! (2)
 Pourquoi met-il la main sur cette part d'empire?
 Qu'il quitte l'Illyrie (3) et rende à l'Orient
 Enfin ses légions, et qu'entre les deux frères
 Il fasse également le partage des lances.

Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas de savoir si les propos rapportés, si vraisemblables qu'ils soient, sont bien ceux de Rufin, mais de relever ce que Claudien connaît de la répartition des territoires de l'empire au moment qu'il considère.

Et d'abord, *Illyricos fines*, en soi, ne saurait désigner une partie seulement de l'Illyrie, qui serait l'Illyrie orientale, mais bien toute l'Illyrie. Pour quitter les régions illyriennes, Stilicon devra donc retourner jusqu'à la frontière de l'Italie. On n'en doutera pas si l'on se rapporte aux vers où Claudien met dans la bouche de Rufin le détail des pays où commande déjà Stilicon : l'Illyricum n'y figure pas. Si l'Illyricum, au moins occidental, lui eût été soumis, Rufin n'eût pas manqué de le signaler : il eût parlé de la Pannonie, diocèse presque aussi grand que celui d'Italie. Son intention, en effet, est de

(1) Théodose, avant sa campagne contre Eugène.

(2) C'est ainsi que nous comprenons ce passage : *Scilicet ille quidem tranquilla pace fruatur, Nos premat obsidio*. Dans l'édition de Panckoucke, il est traduit : « Qu'il jouisse donc des bienfaits de la paix et nous laisse soutenir notre siège sans convoiter aussi ton héritage ». La leçon *fruatur* nous semble préférable à *fruetur*, choisi par Birt.

(3) *Quid partem invadere temptat? Deserat Illyricos fines...* « Fines » a ici le sens de « régions », non de « frontières » : l'armée de Stilicon ne se trouve pas aux frontières, mais en plein cœur de l'Illyricum; Rufin réclame l'évacuation de ces régions. — *Partem* est la leçon des manuscrits et celle des anciennes éditions. Ce mot a été justement compris, du moins dans l'édition, que j'ai sous les yeux, de Caspar Barthius, Francfort, 1650, *Animadversiones*, p. 1215, comme désignant la partie orientale de l'empire. J. Koch (ed. Teubner) l'a remplacé par *Thracam*. Il a voulu sans doute éviter une contradiction chez Claudien, qui nous montre Stilicon en Illyrie, donc déjà dans la *pars Orientis*. Mais il n'y a pas contradiction si l'on prend *invadere*, non dans un sens tout matériel, mais dans celui, qu'il a fréquemment, de s'emparer indûment, d'usurper. Stilicon n'était pas entré dans le domaine d'Arcadius dans le but de lui arracher des provinces, mais uniquement, comme régent de l'empire et chef des armées, pour combattre un ennemi commun. C'est Rufin qui, malignement, lui prête ce dessein hostile. Th. Birt, MGH, Auct. Ant., t. X, 1892, a fort bien fait de rétablir la leçon des manuscrits. La correction : Pontum, de H.-L. Levy, *In Rufinum*, New-York, 1935, ne mérite aucune considération. E. Demougeot, p. 152, note 177, suit J. Koch. — Quant aux traducteurs de l'édition de Panckoucke, ils ont rendu *Quid partem invadere tentat?* par une généralité : « qu'il nous laisse soutenir notre siège sans convoiter aussi ton héritage ».

montrer que Stilicon possède assez de territoires pour devoir s'en contenter. Mais voici qui est encore plus décisif.

Lorsque Rufin apprend la retraite de Stilicon et l'approche de l'armée d'Orient, il chante victoire et lance cette apostrophe à son ennemi :

Va donc, va loin de nous méditer notre perte;
C'est en vain, Stilicon, en vain, car désormais
Une immense longueur de terre nous sépare
Et les flots de la mer mugissent entre nous.
Tant que me restera quelque souffle de vie,
Tu ne franchiras plus la muraille des Alpes.
Pourras-tu m'enfoncer tes flèches d'aussi loin? (1)

L'immense étendue, *longissima tellus*, ici désignée, c'est tout le territoire compris entre le Danube et la mer Adriatique; et les Alpes, voilà la limite du domaine occidental où commande Stilicon. Rien de plus clair pour signifier que l'Illyricum tout entier échappe à son autorité.

A cette conclusion paraît s'opposer un autre texte de Claudien (2). Dans le poème consacré au consulat de Mallius Théodore, où il retrace sa carrière et ses mérites, il en vient à la préfecture d'Italie exercée par lui en 397. Le poète nous montre la Justice offrant à Théodore, et celui-ci acceptant la fonction suprême. Voici le passage :

Des mains de la déesse, il prend les quatre rênes
Qui flottent au timon du grand char de l'État.
La première retient le Padus et le Tibre
Et l'Italie où brille un peuple de cités;
La seconde régit la Libye et Carthage;
La troisième s'étend au monde illyrien,
Et la dernière tient la Sardaigne et la Corse,
La Sicile en triangle et tout ce que les flots
Thyrrhéniens, Ioniens, font gémir de rivages (3).

(1) I nunc, exitium nobis meditare remotus
Incassum, Stilicho, dum nos longissima tellus
Dividat, et mediis Nereus interstrepit undis.
Alpinas transire tibi me sospite rupes
Haut dabitur. Jaculis illinc me figere tempta. (*In Rufinum*, II, vers. 301-305, éd. BIRT, p. 45).

(2) Nous laissons de côté les vers où Claudien célèbre la tranquillité rendue à la Pannonie et à la Savie : *De consulatu Stilichonis*, II, 191-197, car, au cas possible où le poète ferait allusion à des événements de l'année 395, ces vers auraient leur explication suffisante dans le fait que Stilicon agissait comme s'estimant chargé des intérêts de tout l'empire. On n'en peut donc rien conclure sur l'appartenance de ces régions à Honorius ou Arcadius.

(3) CLAUDIEN, *De consulatu Mallii Theodori*, vers. 198-205; éd. BIRT, p. 183.

Nous voyons donc ici l'Illyricum, du moins une partie — car l'expression du poète : *Illyrico se tertia porrigit orbi*, n'implique pas le gouvernement de l'Illyricum entier —, inclus dans la préfecture du prétoire de notre Théodore, contrairement au passage cité plus haut de l'invective contre Rufin. Pour résoudre cette difficulté, il nous faut nous replacer au moment où Mallius Théodore reçut la préfecture. C'est un moment de parfaite concorde entre les deux cours de Milan et de Constantinople, et même entre Stilicon et Eutrope. Celui-ci, en effet, vient de nommer Gennade, un ami de Claudien et par suite de Stilicon, proconsul d'Achaïe (1), et, par un décret du 31 décembre 396, Arcadius envoie un préteur, comme délégué officiel, aux fêtes natalices d'Honorius (2). Cette paix est célébrée, sous la plume de Claudien, dans le discours où la Justice invite Théodore à accepter la fonction suprême.

Ne vois-tu pas que la Clémence, notre sœur,
Émousse le tranchant des glaives abhorrés,
Que la Piété se lève, enlaçant dans ses bras
Les frères souverains, et que la Perfidie
Pleure et porte le deuil de ses armes brisées.
La Bonne Foi triomphe avec la Paix. Nous toutes,
Avons quitté les cieus et portons librement
Nos pas dans les cités d'où la discorde a fui (3).

Il est évident que cette parfaite paix a dû être précédée d'un accord pour lui donner naissance. On en connaît par déduction quelques points. Ainsi, l'établissement à Constantinople de la collégialité préfectorale, qui, en partageant la fonction entre deux titulaires, empêchait la toute-puissance d'un seul (4). Ainsi encore la désignation des consuls, un pour chaque *pars*, répartie entre les deux empereurs, alors qu'auparavant le droit de nommer les deux consuls appartenait exclusivement à l'Auguste le plus ancien (5). C'étaient là des avantages seulement moraux. On a pensé qu'ils étaient accordés en compensation de l'abandon par Stilicon de l'Illyricum oriental (6). Nous avons peine à croire à un tel désistement (7). Quoique Théo-

(1) CLAUDIEN, *Carmina minora*, XIX (XLIII : Koch), éd. BIRT, p. 296. Cf. S. MAZZARINO, 372, 379.

(2) Cod. Theod., VI, 4, 30.

(3) CLAUDIEN, *De consul. Mallii Theodori*, vers. 166-172; éd. BIRT, p. 182.

(4) PALANQUE, *Essai...*, 92.

(5) PALANQUE, *Collégialité et partages...*, R. des ét. anc. 1944, 287.

(6) E. DEMOUGEOT, 361.

(7) Pour E. Stein, le régent « espérait en tout cas obtenir une influence déterminante

dose ait fait de Stilicon le tuteur de ses deux fils, la position où il se trouvait et la tournure des événements faisaient qu'il était d'abord et principalement celui d'Honorius et le gardien de tous ses droits, au premier desquels nous devons compter l'intégrité de sa part d'empire. On sait comment il a réagi lorsque Gildon, attiré par Eutrope, a voulu rattacher l'Afrique à la part d'Arcadius. Il n'est pas vraisemblable, si l'Illyricum oriental eût appartenu à Honorius, que Stilicon l'eût sacrifié pour les faibles avantages ci-dessus indiqués. Il ne s'en connaissait certainement pas le droit, et il est par ailleurs inconcevable qu'Arcadius, de son côté, ait pu donner un ordre qui lésait si ouvertement et si gravement les droits de son frère. Mais le cas n'eût pas à se poser, puisque, nous l'avons vu, non seulement l'Illyricum oriental, mais tout l'Illyricum appartenait à Arcadius.

Pour bien comprendre sur quelles bases a dû se faire l'accord, il faut mesurer quelles conséquences avait eu l'obéissance de Stilicon aux ordres d'Arcadius. Le renvoi des bataillons d'Orient, en privant le général d'une victoire éclatante, lui causait un double dommage : il empêchait l'extension effective de sa régence sur l'autre partie de l'empire et il affaiblissait sa puissance en lui ôtant la disposition de l'armée d'Orient. Mais ce n'était pas seulement l'intérêt personnel de Stilicon qui était en jeu. L'ordre d'Arcadius, lancé en pleine bataille, signifiait la suppression de l'unité de commandement des forces militaires, et pis encore, la fin de la solidarité dans la défense du monde romain, chacune des deux *partes imperii* gardant sa propre armée pour la protection de ses seules frontières. C'était là, à n'en pas douter, un notable affaiblissement de la puissance de l'empire et de sa force de résistance devant la pression croissante des barbares. C'était alors sur le Danube qu'elle se faisait le plus fortement sentir et c'est là aussi que la nouvelle politique orientale sortait le plus directement son effet. Des deux parties de l'empire, celle qu'elle lésait le plus gravement était la partie occidentale. Du fait que l'Illyricum entier appartenait à Arcadius, c'était à son armée qu'incombait la défense du Danube depuis la Rhétie jusqu'au Pont-Euxin. La tâche était certainement au-dessus de ses forces. C'était par ailleurs une nécessité

sur le gouvernement oriental, s'il était dirigé par Eutrope, et cela lui parut un gain pas trop cher acheté par le renoncement oriental ». *Geschichte...*, 352. Vraiment, nous ne comprenons pas. Ainsi donc, en récompense de son concours, ce n'était donc pas assez pour Eutrope, l'eunuque, de parvenir au sommet du pouvoir; il fallait encore laisser entre ses mains deux diocèses entiers. Comme si celui qui avait subi des dommages et qui avait droit à des compensations n'était pas Stilicon lui-même, doublement frustré, et de sa régence directe à la cour d'Orient et de son commandement suprême de toutes les armées.

pour l'Italie d'avoir contre l'invasion barbare son propre boulevard, en prolongement de la Rhétie, au nord et au nord-est de sa frontière alpestre. Ce sont de telles considérations qui ont dû porter Stilicon à demander le partage de l'Illyricum : le diocèse de Pannonie à l'Occident, les deux autres diocèses : Dacie et Macédoine à l'Orient. Il put l'obtenir assez facilement, car l'Orient, malgré la perte d'un territoire, du reste lointain et par là difficile à défendre, y trouvait un avantage. La garde de la Pannonie, assurée par l'Occident, constituait une protection très efficace pour l'autre partie de l'Illyricum, plus riche et plus proche, qui lui restait. Un tel partage n'était pas nécessaire dans la perspective, où était Théodose, de l'unité de commandement et du plein emploi des armées impériales : il le devenait dès qu'on renonçait à ces garanties de sécurité. Et c'était bien là la seule compensation qui pût satisfaire Stilicon pour son renoncement à la direction suprême de toutes les forces de l'empire. Quant aux avantages moraux indiqués ci-dessus, ils n'étaient que la contre-partie de la régence directe sur l'Orient à laquelle Stilicon était obligé de renoncer. Tels sont, à notre sens, les termes de l'accord qui procura, entre les deux cours, cette paix parfaite, malheureusement éphémère, dont Claudien s'est fait l'écho.

Ainsi s'explique, et pas autrement, la divergence des renseignements de Claudien sur le sort de l'Illyricum : l'un rattachant l'Illyricum entier à la *pars* d'Arcadius en 395, et l'autre montrant la préfecture italienne de Mallius Théodore s'étendant à l'Illyricum au début de 397. Entre les deux se place l'accord ci-dessus, qui dut être conclu à la fin de 395 ou au début de 396.

La paix ne dura guère plus d'un an. Les Goths, que la retraite de Stilicon avait laissé libres en Thessalie, descendirent en Grèce au début de 396. Ils ravagèrent successivement la Béotie, sauf Thèbes, bien défendue, l'Attique, la Mégaride, et inondèrent le Péloponèse. Pendant un an environ, ils le rançonnèrent et le pillèrent, sans que Constantinople, occupée en Asie à repousser des barbares venus du Caucase, eût rien fait ou pu rien faire pour les chasser (1). Stilicon s'attendait probablement à être appelé. Il ne le fut pas. À la faveur sans doute des bons rapports existant entre les deux cours, il crut bon de se faire donner par Honorius un ordre de mission pour secourir ces malheureuses provinces (2). Avait-il aussi l'arrière-pensée

(1) E. DEMOUGEOT, 166-168.

(2) E. DEMOUGEOT, 169-170. Il y a tout lieu de croire qu'Honorius avertit Arcadius de l'expédition, la représentant comme une aide fraternelle. La route de mer fut choisie

d'imposer ensuite sa régence à Arcadius et de supplanter Eutrope? Celui-ci l'a craint, et cela suffit à expliquer ce qui suivit. Stilicon cingla avec son armée vers la Grèce, débarqua à Corinthe, rejoignit Alaric en Arcadie, et l'enferma sur la hauteur de Pholoe. C'en était fait du roi barbare, quand, soudain, Stilicon desserra son étreinte et laissa s'écouler les bataillons ennemis (1). Que s'était-il passé? Zosime (2) parle de mœurs dissolues chez le général et d'indiscipline dans l'armée. Ce qu'il dit ici de Stilicon ne répond pas à ce qu'on connaît de lui par ailleurs (3), et quant à l'indiscipline, c'est une explication naturelle et facile quand on n'en connaît pas d'autre. Il est vrai qu'il a pu y avoir de l'indiscipline et du pillage, mais cela a dû être une conséquence plutôt que la cause de l'échec de la campagne. Zosime qui n'est pas toujours exact dans l'ordre des événements, a sans doute retenu les faits, mais les a rangés selon l'explication la plus facile. Orose (4), lui, a accusé Stilicon d'avoir trahi son devoir et les intérêts de l'empire. Quelle invraisemblance! Rien ne l'obligeait d'entreprendre cette campagne. Son inertie était profitable à Alaric. Mais transporter au loin toute une armée et renoncer à la victoire au moment de la cueillir, et donner ainsi le spectacle ou de l'impéritie ou de la trahison, voilà qui est étrange. Ce qui l'est moins, c'est qu'après la mort de Stilicon, on s'est acharné sur sa mémoire : les officiels avaient tant intérêt à faire oublier ou à dénaturer les services rendus! Comme il avait, après la bataille de Pollentia (5), pour des raisons de prudence, négocié la retraite pacifique des Goths, on a voulu voir dans cet acte une trahison, et une trahison également, par similitude, dans sa conduite en Thessalie et en Arcadie, où pourtant, ici et là, la responsabilité de la retraite du général retombait sur la cour de Constantinople. On voit donc que l'explication de la trahison est à la fois trop invraisemblable et trop intéressée pour être la vraie. La vraie raison, la seule qui mette un lien intelligible entre les événements, est la suivante, fondée sur Claudien, témoin contemporain et très proche. Eutrope, à qui une victoire de Stilicon inspirait les mêmes craintes que précédemment

pour sa rapidité, mais sans doute aussi pour grever le moins possible les populations de l'Illyricum; et cela aura dû être annoncé à Arcadius. Il y a tout lieu de croire aussi, à cause de la suite des événements, que Stilicon partit sans attendre la réponse.

(1) E. DEMOUGEOT, 170-172; S. MAZZARINO, 261-262.

(2) ZOSIME, V, 7 : Bonn, 254.

(3) CLAUDIEN, *De consulatu Stilichonis*, II, 107 et surtout 131-143, éd. BIRT, 207-208.

(4) OROSE, VII, 37 : « Taceo de Alaricho rege cum Gothis saepe victo, saepe concluso semperque dimisso ». P. L., 31, 1158 B; Zangemeister, p. 537.

(5) Voir ci-dessous, p. 39.

à Rufin, n'avait pas les mêmes moyens de provoquer sa retraite. C'était les seules légions de l'Occident que Stilicon conduisait à la victoire; et elles combattaient l'ennemi commun. Comment les en empêcher? Eutrope eut un trait d'audace : celui tout simplement de faire la paix avec cet ennemi et d'en faire un ami. Il offrit donc à Alaric des conditions fort avantageuses. Il l'engageait au service du gouvernement de Constantinople et lui faisait donner le titre, tant convoité par lui, de *magister militum* avec l'*Illyricum* pour ressort. Ainsi promu, Alaric n'était plus un ennemi de l'empire, mais un général romain aux ordres d'Arcadius. On le signifia à Stilicon. Il n'était plus possible à celui-ci de continuer la guerre sans la faire en même temps à l'empereur. Il n'avait plus qu'à se retirer (1).

Il ne le fit point sans certaines conditions. En faisant nommer Alaric *magister militum per Illyricum* (2), Eutrope n'entendait sans doute pas limiter ce titre et cette fonction à la seule partie orientale. Il comptait bien, ou tout au moins Stilicon pouvait le craindre, reprendre par ce biais l'autre partie récemment cédée à l'Occident : il avait maintenant l'armée des Goths pour en assurer la défense. Ainsi donc, le régent, non seulement aurait fait, comme deux ans plus tôt, une campagne inutile, mais encore perdrait, ou risquait de perdre, un vaste territoire. Cela, Stilicon ne pouvait absolument pas l'accepter. Un accord fut donc conclu avec Alaric, qui se superposait à celui d'Eutrope et en limitait les effets. Le roi goth, qui fut heureux de s'en tirer à si bon compte, s'engageait à ne point toucher à la partie de l'*Illyricum* qui appartenait à Honorius (3). Il est à

(1) S. MAZZARINO, 262. Cet auteur, qui nous précède ici, donne la meilleure, disons la seule valable, explication de ce dénouement de la campagne, en se fondant sur le texte de Claudien où un vieux guerrier goth, à Pollentia, conseillant à Alaric d'éviter le combat, lui rappelle les revers sanglants infligés par Stilicon dans la guerre d'Arcadie.

...scis ipse, per oras

Arçadiae quam densa rogis cumlaverit ossa,
Sanguine quam largo Graios calefecerit amnes :
Extinctusque fores, nisi te sub nomine legum
Proditio regnique favor texisset Eoi.

(*De bello Getico* (alias *Pollentino*, alias *Gothico*), 514-517 : éd. BIRT, p. 278.)

(2) Cette qualité avec les pouvoirs qu'elle comporte est attestée par Claudien, *In Eutropium*, II, 214-218; *De bello Getico*, 535-543, quoique le titre ne se trouve pas expressément sous sa plume.

(3) CLAUDIEN, *de Bello Getico*, V, 496-497 : éd. BIRT, p. 277.

Saepe quidem frustra monui, servator ut icti
Foederis Emathia tutus tellure maneres.

(Paroles du vieux guerrier goth à Alaric.)

Le traité ici signalé ne peut trouver place qu'en cette circonstance. S. Mazzarino, p. 69, le met deux ans après la bataille de Pholoe, sans indiquer d'occasion qui l'aurait motivé, sinon que les Goths auraient quitté le Péloponèse pour la Grèce du Nord en 399, et menacé ainsi la frontière du diocèse de Pannonie. Mais ce déplacement à une date si tardive ne peut

croire que les envoyés d'Eutrope connurent cet engagement et le tolérèrent pour ne point pousser à bout le régent, dont la retraite était ce qu'ils recherchaient avant tout.

Dès que Stilicon eut quitté la Grèce (1), Eutrope, pour prévenir toute intervention nouvelle, le fit déclarer par une loi *ennemi public*, πολέμιον. Zosime (2), qui nous fournit ce renseignement, n'indique pas quel grief motiva cette mesure. Ce ne peut être, comme on l'a cru (3), pour avoir laissé échapper Alaric, puisqu'il n'a cessé le combat que sur une pression venue de Constantinople, mais c'est sûrement — seul grief perceptible — pour être intervenu militairement dans la *pars Orientis* sans y être appelé et avoir ainsi menacé le gouvernement de Constantinople (4). Évincer Stilicon de l'Orient n'était pas assez pour le ministre d'Arcadius, il travaillait encore à ruiner son prestige et sa puissance en Occident même. C'est ainsi qu'il entraîna ou encouragea Gildon, comte d'Afrique, à rattacher cette région au domaine d'Arcadius (5). La manœuvre était habile. L'Afrique était pour le ravitaillement de Rome ce que l'Égypte était pour celui de Constantinople. La raréfaction des vivres, espérait-on, ne manquerait pas de retourner contre Stilicon le sénat et le peuple romain, qui l'en rendraient responsable. Le régent sut faire face à ce double péril, la perte de l'Afrique et la famine à Rome. Contre le premier, il essaya d'abord d'une ambassade à Constantinople (6).

se soutenir, car Alaric, à titre de *magister militum per Illyricum*, avait dans son ressort la Macédoine et l'Épire et certainement dut les occuper sans délai. Quant au passage de Claudien sur Alaric : *Vastator Achivae gentis* etc. (*In Eutropium*, II, 214 sq.) qui semble *troppo aspro* à S. Mazzarino pour se concilier avec l'existence d'un accord, il faut dire premièrement que le poète ne parle pas ici de lui-même, mais place le discours sur les lèvres de Bellone, la déesse de la guerre, qui vient pousser Tribigild à la révolte en montrant la différence du traitement que fait la cour de Constantinople entre Alaric et lui; et deuxièmement, que l'accord entre Alaric et Stilicon était simplement un engagement de non-agression de la part du roi goth obtenu par le régent comme condition de sa retraite à Pholoe, et non un traité d'alliance ou d'amitié, et cela peut expliquer que Claudien n'ait pas cherché à adoucir le langage de la déesse guerrière.

(1) S. MAZZARINO, 262, note 3; E. DEMOUGEOT, 172, note 285. — Il est évident qu'Eutrope attendit, par prudence, pour ne point l'exaspérer, que Stilicon se fût retiré avec son armée. Toutefois, on ne saurait appliquer ici la *tenuis mora* de Claudien (*In Rufinum*, II, praef., v. 16), car ce poème est écrit avant la seconde campagne contre Alaric, terminée à Pholoe. Claudien demande simplement à Stilicon d'accorder une courte trêve à ses grands travaux (il ne parle pas précisément de guerre : *Immensis... succedant otia curis...; nec pudeat longos interrupuisse labores*) pour écouter le chant des Muses.

(2) ZOSIME, V, 11 : Bonn, 260. Allusion dans Claudien, *De consul. Stilichonis*, I, p. 295-298 : BIRT, 200.

(3) E. DEMOUGEOT, 172.

(4) S. MAZZARINO, 262, note 4.

(5) ZOSIME, V, 11; CLAUDIEN, *In Eutropium* I, v. 399-400 : BIRT, 89; *De consul. Stilichonis*, I, 271-281 : BIRT, 199. Cf. OROSE, VII, 36 : P. L., 31, 655 AB. — S. MAZZARINO, 264-265; E. DEMOUGEOT, 177-178.

(6) CLAUDIEN, *De consul. Stilichonis*, III, v. 81-83 : BIRT, 223. — E. Demougeot, 178,

Elle n'eut aucun résultat, et il fallut recourir aux armes : la guerre fut menée promptement par Mascezel, le frère de Gildon, un frère ennemi, et se termina par un succès complet et la mort du comte révolté (1). Contre la famine, qui éprouva durement les Romains durant l'automne et l'hiver de 397-398, il prit des mesures efficaces, surtout en faisant diriger vers le Tibre les moissons de l'Espagne et de la Gaule (2). La disgrâce d'Eutrope, survenue en été 399, ramena pour un peu de temps, quelques mois à peine, la paix entre les deux cours (3).

L'accord de Stilicon et d'Alaric subsista plusieurs années. Il prit fin par le fait du gouvernement de Constantinople. Le parti nationaliste, hissé au pouvoir par la chute d'Eutrope, avait dans son programme la reconstitution d'une armée purement romaine par de nouveaux enrôlements et l'élimination de tous les éléments barbares (4). Ce fut le travail principalement du préfet du prétoire Aurelianus, ardent nationaliste, qui succédait dans cette charge à son frère Césarius, barbarophile, préfet sous Eutrope, et qui devait encore lui succéder peu après l'échec final de Gainas. Le massacre des Goths à Constantinople (12 juillet 400), les revers subséquents de leur chef et sa mort (janvier 410) délivraient la capitale et l'empire d'Orient de leur plus pressant péril (5). Ce fut un délire d'allégresse. Mais, aux yeux des nationalistes, la délivrance était loin d'être complète, et leur tâche loin d'être achevée. Restait en effet Alaric, beaucoup plus puissant, et que sa charge de *magister militum*, en accroissant ses moyens (6), avait encore rendu plus redoutable. Alaric, pourtant, avait loyalement tenu ses engagements. Il n'était pas intervenu pour apporter à ses frères de race un concours qui eût été décisif. On n'en tint pas compte. Lui aussi devait être éliminé. On attendit pour cela que la romanisation de l'armée impériale fut assez avancée pour opérer le remplacement des contingents goths dans les territoires d'Illyricum qu'ils occupaient. Il ne pouvait cependant être question de les en chasser par les armes. Les légions romaines

croit à une ambassade d'Eutrope en Italie, en pensant que les *legati* dont parle Claudien sont ceux d'Orient, mais ce sont ceux de Rome. Même confusion chez le traducteur de l'édition Panckoucke.

(1) S. MAZZARINO, 267-268; E. DEMOUGEOT, 183-185.

(2) CLAUDIEN, *In Eutropium*, I, v. 409 : BIRT, 89; *De consul. Stilichonis*, III, 91-96 : BIRT, 224.

(3) E. DEMOUGEOT, 232-233.

(4) E. DEMOUGEOT, 244, 246.

(5) A. DEMOUGEOT, 256-262.

(6) CLAUDIEN, *De bello Getico*, 535-539 : éd. BIRT, 279.

d'Orient, même réorganisées, n'étaient probablement pas en mesure de le faire, ou du moins le risque était grand : on voit en effet qu'elles ne purent ou n'osèrent pas s'opposer à son retour après son expédition italienne, quoiqu'il en soit revenu considérablement affaibli (1).

C'est donc à la diplomatie plutôt qu'à la force que l'on dut recourir. Et voici, comment, à travers les données fugitives de Claudien, l'on peut comprendre la manœuvre byzantine. Alaric était, de par la nomination d'Arcadius, *magister militum* pour tout l'Illyricum et seul un traité conclu avec Stilicon le retenait d'exercer sa charge dans les provinces occidentales. La cour de Constantinople, arguant de ses droits sur ces provinces, releva Alaric de cet engagement. Elle lui confiait l'occupation, au nom de l'empire d'Orient, de tout ce nouveau territoire, mais lui demandait la remise à l'armée régulière de toutes les places et terres qu'il détenait alors. Il est probable qu'une forte avance d'or accompagnait ces clauses. Le roi Goth, dont une des caractéristiques semble avoir été le goût de l'aventure, céda volontiers (2). C'était en novembre 401. Stilicon était alors occupé à repousser des invasions en Rhétie. Alaric s'ébranla vers le Nord, sans trouver aucune résistance. L'avance aiguisant l'appétit, il arriva jusqu'aux Alpes, vit les défilés mal défendus, les franchit et déferla sur l'Italie du Nord. Stilicon, qui entre temps avait rétabli le calme à la frontière de Rhétie, accourut en toute hâte, força le passage de l'Adda, délivra Milan assiégée, harcela Alaric qui tentait de s'ouvrir un passage vers la Gaule et lui livra le 6 avril à Pollentia une bataille mémorable chantée par Claudien. La victoire fut à Stilicon, mais, semble-t-il, de justesse (3). Il tenait du moins un gage, car il avait forcé le camp d'Alaric et s'était emparé de sa famille et de ses trésors. Le gouvernement de Constantinople, sans prévoir l'invasion de l'Italie, avait certainement escompté des rencontres sanglantes entre les Goths et les légions de Stilicon, et en espérait un considérable affai-

(1) Voir ci-dessous, p. 40.

(2) La violation de l'accord avec Stilicon est marqué par le texte cité ci-dessus, p. 36, note 3. La situation faite à Alaric comme *magister militum* était la meilleure qu'il pût souhaiter, au point qu'il se désintéressa du sort de Gainas et de Tribigild quand ils furent en difficultés. Par ailleurs, ce n'est pas devant la force qu'il céda en quittant le diocèse de Macédoine; ce ne peut donc être que par persuasion et en retour de compensations : savoir, l'Illyricum occidental, et, très probablement, une forte somme d'or. Le métal précieux semble avoir exercé un grand attrait sur le roi barbare. Claudien nous montre le Gète se riant des traités et prêt à vendre ses parjures successivement à l'une et à l'autre cour : *Foedera fallax / Ludit, et alternae perjuria venditat aulae* (*De bello getico*, 566-567 : éd. BIRT, 280. Alaric réclamera aussi de l'or quand la campagne concertée avec Stilicon en Illyricum oriental aura été décommandée.

(3) S. MAZZARINO, 272; E. DEMOUGEOT, 276.

blissement des uns et des autres, qui le laisserait, pour ainsi dire, maître du jeu. Cependant, Alaric, qui continuait à ravager l'Italie du Nord, était loin d'être abattu. Il ne pouvait l'être qu'au prix d'énormes sacrifices. Stilicon préféra traiter. Il lui rendait sa famille et obtenait de lui l'abandon pur et simple du territoire envahi. Alaric prit donc le chemin du retour, tandis que le régent veillait à ce qu'il n'en déviât point. Avant de repasser les Alpes, Alaric tenta encore une fois sa chance, et, rompant l'accord, engagea à Vérone une grande bataille où il fut complètement battu (été 401). Il trouva fermés les chemins vers le Norique et dut retourner au delà des Alpes (1). Il séjourna quelque temps en Savie (2), mais ne tarda pas à envahir l'Illyricum d'Arcadius, qu'il rançonna et pillà sans que la cour d'Orient osât ou pût faire quoi que ce soit pour l'en empêcher (3).

De tout cet épisode, Stilicon ne put manquer d'éprouver, vis-à-vis de la cour d'Orient, responsable à ses yeux du danger couru et des ravages subis, un profond ressentiment qui a dû influencer sur la direction ultérieure de sa politique orientale.

Il n'en fit d'abord rien paraître, et les rapports entre les deux cours, sans être cordiaux, restèrent corrects. Les consuls pour 403 furent proclamés de part et d'autre. Il n'en est plus de même en 404, et la rupture est d'autant plus sensible qu'en Occident, c'est Honorius lui-même qui a pris les faisceaux (4). Le poème récité par Claudien pour cette circonstance reflète indirectement cette inimitié (5). Pas la moindre allusion n'y est faite à l'autre empereur, alors qu'en célébrant les consulats précédents d'Honorius (6), le poète ne manquait jamais de chanter la concorde des deux fils de Théodose. C'est la même situation pour les consulats de 405. Entre temps, les rapports

(1) E. DEMOUGEOT, 278-281.

(2) Sozomène, VIII, 25 et IX, 4, indique la Savie comme étant la région qu'occupait Alaric au moment de son traité avec Stilicon en 406, conclu pour rattacher l'Illyricum oriental à la partie d'Honorius. Il est impossible de l'admettre (voir note suivante). Ce qu'on doit retenir de ce témoignage, c'est que pendant un certain temps, Alaric eut là son habitat; il est possible qu'il lui ait été assigné dans l'accord qui suivit la bataille de Pollentia.

(3) Cette invasion et ces ravages nous sont attestés par la lettre d'Honorius à Arcadius « *Quamvis super imagine* » (Coll. Avellana, 38 : éd. GUENTHER, p. 85, 10-13) qui rappelle une lettre précédente où Honorius se plaignait que son collègue ne l'eût pas informé *super excidio pereuntis Illyrici*. Ces plaintes n'ont été formulées qu'après une autre lettre concernant la statue d'Eudoxie et avant l'intervention en faveur de saint Jean Chrysostome, objet du document « *Quamvis super* », c'est-à-dire vers la fin de 404 ou au début de 405. Elles ne peuvent avoir pour objet que les ravages d'Alaric revenu en pillard dans le pays qu'il avait occupé comme général romain et dont par suite il connaissait bien les ressources.

(4) SEECK, *Regesten*, p. 306, 307.

(5) *De sexto consulatu Honorii* : éd. BIRT, p. 234 sq.

(6) Le troisième en 396 et le quatrième en 398. Le cinquième en 401, qui s'inaugurait en plein péril de l'invasion d'Alaric, ne fut point chanté par Claudien.

s'enveniment graduellement. C'est d'abord, à propos de la statue d'Eudoxie, l'intervention d'Honorius qui représente à son collègue le scandale que provoque partout l'érection d'une statue de femme Auguste et l'invite à y mettre fin. C'est ensuite ses plaintes de n'avoir pas été informé par lui des malheurs de l'Illyricum, qu'il n'a connu que par d'autres voies. La première de ces lettres fut envoyée vers le début, la seconde vers la fin de 404 (1). L'une et l'autre restèrent sans réponse. Les sévices subis par saint Jean Chrysostome et ses partisans fournirent à Honorius une nouvelle occasion d'intervenir (2). Une première lettre partit (3), de ton assez âpre, puis une seconde, non conservée, enfin une troisième (4), conçue en termes modérés. Même accueil de la part de Constantinople, et pour la dernière, pire. La délégation d'évêques et de prêtres qui la portait en même temps que celle du concile d'Italie fut maltraitée, puis renvoyée sans honneur (5). Tout cela, à la fois échec et affront, n'était pas fait pour améliorer les relations entre les deux cours. Mais il n'y avait encore là que des blessures d'amour-propre, et je ne pense pas qu'elles eussent suffi à allumer la guerre entre les deux moitiés de l'empire. La menace en surgissait de causes plus profondes. Nous avons vu ci-dessus Honorius se plaindre à Arcadius de n'avoir pas été informé par lui des malheurs de l'Illyricum. Sans nul doute, Stilicon, qui l'inspirait, voulait insinuer que l'impuissance ou la carence de Constantinople à les empêcher lui donnerait le droit d'intervenir. Ces malheurs sont à relier avec le retour d'Alaric et de ses Goths en Illyricum après son invasion de l'Italie. Le voisinage de ce peuple guerrier à ses frontières et sa présence au cœur de l'empire troublait la sécurité des populations et constituait un danger permanent pour l'État. Corps étranger et parasite, n'ayant point de ressources régulières, il ne pouvait vivre que de rançons et de rapines. Il y avait un remède à cela. Alaric n'était pas un pur barbare, comme Radagaise, comme Attila; il était déjà touché par le génie romain; il ne demandait pas mieux que d'être intégré dans la république, qu'il considérait comme une forme de vie supérieure. Théodose le Grand l'avait déjà employé à son service. Et Eutrope, quoiqu'il l'eût fait dans un autre but, avait, au fond, trouvé la solution la meilleure.

(1) Toutes deux ne sont connues que par la mention qu'en fait la lettre indiquée dans la note 3 de cette page.

(2) Dernier exposé détaillé dans E. DEMOUGEOT, 296-337.

(3) Lettre « Quamvis super imagine » : Coll. Avell. 38 : éd. GUENTHER, 85-88.

(4) « Τρίτον γράψω » : *Palladii dialogus*, IV : P. G., 47, col. 14-15.

(5) *Palladii dialogus*, *ibid.*, col. 15-16.

En nommant Alaric *magister militum* et en faisant de son armée une armée romaine, il lui assurait régulièrement solde et subsistance. Plus besoin désormais de piller et de rançonner. Sous ce régime, l'Illyricum avait connu plusieurs années de paix. Et, de fait, ne valait-il pas mieux, pour l'empire, discipliner et utiliser cette force redoutable, qu'on ne pouvait anéantir, plutôt que de vivre sous sa menace perpétuelle? Puisque la cour d'Orient avait renoncé à cette politique et par là causé l'invasion de l'Italie et les malheurs des populations illyriennes, pourquoi la cour d'Occident ne la reprendrait-il pas à son compte? Il y allait de sa sécurité et même de celle de l'empire entier. L'opération comportait le rattachement au domaine d'Honorius de l'Illyricum oriental. C'était là une entreprise d'une extrême gravité. Si Stilicon s'y résolut, si Honorius y consentit, ce ne peut être que pour les raisons majeures que nous venons d'indiquer. On ne peut nier toutefois qu'il ne s'y mêla, chez Stilicon, quelque sentiment de revanche. La cour de Constantinople avait voulu récemment reprendre l'Illyricum occidental en se servant des Goths d'Alaric, il n'était pas fâché d'avoir des raisons de lui rendre la pareille en s'emparant par la même voie de l'Illyricum oriental. Stilicon fit donc des propositions à Alaric. Le roi Goth devrait occuper l'Illyricum au nom du gouvernement d'Honorius exactement dans les mêmes conditions et avec le même titre dont il avait joui précédemment de la part du gouvernement de Constantinople. Alaric ne pouvait pas souhaiter mieux. Il fut convenu qu'il ferait la concentration de son armée en Épire et de là envahirait la Macédoine, tandis que Stilicon irait le rejoindre, très probablement en débarquant, comme en 397, dans un port de la Grèce. Le régent espérait ainsi n'avoir pas à verser lui-même le sang romain, mais seulement à achever par sa seule présence l'œuvre commencée par son allié (1).

Les auteurs diffèrent sur la date de cet accord (2). Certains ont voulu l'identifier avec celui qui suivit la victoire de Pollentia en 402; mais trop de temps en ce cas séparerait le plan de sa mise en train et d'ailleurs les avantages qu'il offrait à Alaric étaient trop beaux pour qu'il eût risqué leur perte par une nouvelle bataille à Vérone. On incline aujourd'hui à fixer l'accord en question en 405; E. Demougeot (3) la repousse même jusqu'en 406, après la victoire sur les

(1) Sur ce traité, ZOSIME, V, 25-26; OLYMPIODORE, fragm. 3; SOZOMÈNE, VIII, 25; IX, 4.

(2) E. DEMOUGEOT, 365-368.

(3) Ibid., 367. E. Demougeot se place dans la perspective de la situation incertaine de l'Illyricum oriental à la mort de Théodose, et part de là, en utilisant Olympiodore, pour avancer que Stilicon fit une revendication officielle. Position intenable, puisque cela équi-

hordes de Radagaise, malgré l'affirmation contraire de Zosime. Le plus vraisemblable, c'est qu'il y eut d'abord un accord préalable entre Stilicon et Alaric, qui ne devait prendre effet qu'à partir de l'adhésion d'Honorius. Avant que celle-ci intervînt, se produisit cette invasion formidable que Stilicon eut tant de peine et tant de mérite à surmonter (1). Cette longue campagne retardait le régent dans la marche de ses projets, mais l'autorité qu'il en retira lui était une compensation. Il ne dut pas manquer de faire valoir à l'empereur que le péril eût été fatal si, en même temps que Radagaise, Alaric, profitant de l'occasion, était venu fondre sur une Italie sans défense. Quand donc furent achevées les fêtes de la libération et que Stilicon eût comblé les vides de son armée avec les meilleurs éléments des hordes vaincues, tout étant prêt pour l'exécution du plan concerté, Honorius ratifia l'accord, nomma, pour l'Illyricum, Jovius préfet du prétoire, et Alaric *magister militum* (2). On était à l'automne 406. Alaric attendit en Épire l'ordre de marche avec lequel devait se combiner l'expédition de Stilicon lui-même. Elle était prête quand la nouvelle se répandit tout à coup de la mort d'Alaric. C'était un faux bruit, adroitement lancé par les partisans à la cour d'Honorius de la politique antibarbare du gouvernement de Constantinople. Stilicon s'en défia. Il ne pouvait cependant pas faire voile dans l'incertitude. Quand, après avoir envoyé chercher des informations directes, il connut la fausseté du bruit répandu, le temps favorable pour la navigation était passé, et les troupes reprirent leurs cantonnements. Lorsqu'il eut de nouveau refait ses préparatifs au printemps suivant, un autre message lui arriva, vrai celui-là : c'était l'usurpation du général de l'armée de Bretagne, Constantin, son passage en Gaule et sa marche sur l'Italie. Honorius lui-même en donnait avis à Stilicon : c'était l'inviter à tourner ses efforts d'abord de ce côté (3). Le régent se rendit aussitôt de Ravenne à Rome où se trouvait alors l'empereur. Il fallait le convaincre d'en finir d'abord avec l'affaire de l'Illyricum. Mais l'entourage d'Honorius comprenait un parti de plus en plus agissant, déterminé à empêcher à tout prix la guerre avec l'Orient : c'est de lui qu'était parti le faux bruit, juste à point nommé, de la mort d'Alaric; et lui aussi, sans nul doute, qui avait

valait à se contredire officiellement, Stilicon ayant toujours reconnu l'appartenance de cette région à Arcadius.

(1) Zosime, V, 26, ne marque pas l'invasion de Radagaise, qu'il connaît bien, V, 25, parmi les causes qui retardèrent l'exécution du traité.

(2) SOZOMÈNE, VIII, 25; IX, 4. — E. DEMOUGEOT, 370.

(3) ZOSIME, V, 27 : Bonn, 285.

inspiré, juste à point nommé également, la lettre récente d'Honorius (1). Dans le conseil de l'empereur, c'est ce parti qui l'emporta. Honorius écrivit donc à Alaric une lettre qui s'opposait à l'expédition (2). C'était durant l'été de 407. Alaric, furieux, prit la route du Nord, semant l'effroi sur son passage, alla occuper le Norique et, de là, envoya réclamer un dédommagement de 4.000 livres d'or. Le sénat s'y refusait et voulait la guerre. Stilicon, qui comptait sans doute reprendre ses projets plus tard, et en attendant utiliser le roi goth contre l'usurpateur Constantin, eut grand peine à obtenir de l'assemblée le versement de la somme exigée (3). Peu de temps après survint la mort d'Arcadius (1^{er} mai 408). Stilicon réussit à persuader à son gendre de ne point aller à Constantinople et de l'y laisser aller lui-même pour prendre les mesures nécessitées par la minorité de Théodose II (4). Il tarda à effectuer son départ, sans doute à cause de diverses affaires qu'il devait régler préalablement, en particulier l'expédition à organiser contre Constantin. Il donna ainsi le temps à ses ennemis d'ourdir un complot. Une révolte de soldats romains à Ticinum, préparée par Olympius, un grec du Pont que Stilicon avait imprudemment introduit dans le conseil impérial, massacra sous les yeux d'Honorius tous les hauts fonctionnaires, amis de Stilicon, qui se trouvaient alors à la cour. Devant cette fureur antibarbare, Honorius prit peur. Olympius le persuada qu'il n'aurait de sécurité qu'en sacrifiant Stilicon. Celui-ci, alors à Bologne, voulut d'abord aller venger l'empereur qu'il croyait mort. Mais il apprit bientôt la vérité et le changement des dispositions d'Honorius à son égard. Il eût pu facilement, avec l'armée dont il disposait, rétablir sa situation. Il recula devant la révolte contre son prince et devant la guerre civile et se rendit à Ravenne. Là vinrent des lettres de l'empereur ordonnant son arrestation. Il se livra. Presque aussitôt, il fut condamné sans jugement et exécuté. C'était le 23 août 408. Ce sang versé allait être le commencement de grands malheurs pour l'Italie (5).

Pour nous en tenir à notre propos, avec la fin tragique de Stilicon

(1) Il n'est pas probable que Stilicon ait dû attendre la lettre de l'empereur pour connaître l'insurrection de Constantin et l'approche de son armée. Mais il avait hâte, tenu par son accord avec Alaric, d'achever auparavant son programme illyricien. Cf. DEMOUGEOT, 374, note 121.

(2) SOZOMÈNE, IX, 4 : Ὁρωρίου γράμματιν ἐπιστ/εῖθῃ : P. G., 67, 1605 A.

(3) ZOSIME, V, 29 : Bonn, 287-288.

(4) ZOSIME, V, 31; SOZOMÈNE, IX, 4.

(5) Sur le déroulement de ce complot, voir E. DEMOUGEOT, 417-425.

se fixait le sort de l'Illyricum oriental : il échappait pour toujours à l'empire d'Occident.

* * *

Voici maintenant récapitulés les divers changements survenus dans la situation politique de l'Illyricum durant la période étudiée ci-dessus :

Avant 375, l'Illyricum fait partie de la préfecture d'Italie qui constitue avec la préfecture des Gaules le domaine de Valentinien I^{er}.

En 375, à la mort de cet empereur, il est constitué en préfecture spéciale, attribué à Valentinien II et régi en tutelle par Gratien.

En janvier 379, c'est la même situation d'appartenance, mais l'administration est partagée entre Gratien et Théodose, ce dernier recevant la partie orientale avec Thessalonique pour centre. La préfecture spéciale de l'Illyricum disparaît.

En septembre 380, Valentinien voit étendre son domaine à toute l'ancienne préfecture centrale. Régence de Gratien.

À la mort de Gratien en 383, et par suite de l'usurpation de Maxime, Théodose occupe par précaution tout l'Illyricum.

Par l'accord avec Maxime en 384, restitution à Valentinien II de tout l'Illyricum, compris dans la préfecture centrale, qui est alors sa part d'empire. Régence morale de Justine.

En été 387, nouvelle occupation par Théodose de l'Illyricum en raison de l'invasion de l'Italie par Maxime et de la fuite de Valentinien II.

En janvier 389, destination dans le plan tripartite à Honorius de la préfecture centrale, qui est administrée en attendant par Théodose résidant à Milan.

Vers le milieu de 391, départ de Théodose pour Constantinople et partage administratif de la préfecture centrale destinée à Honorius, Théodose gardant l'Afrique et l'Illyrie, et laissant l'Italie à Valentinien.

Après la mort de Valentinien II (15 mai 392), plan bipartite où la préfecture centrale est amputée de l'Illyricum, qui va à la *pars Orientis*.

L'usurpation d'Eugène qui trouble l'Occident s'arrête aux frontières de l'Illyricum, qui, en conséquence, ne subit aucune modification.

Après l'échec et la mort d'Eugène (394), Théodose confirme le plan bipartite, fait venir à Rome Honorius pour l'établir empereur d'Occident. L'Illyricum continue à faire partie de l'empire d'Orient.

À la fin de 395 ou au début de 396, accord de Stilicon avec la cour

d'Orient, par lequel la partie occidentale de l'Illyricum (le diocèse de Pannonie) est rattachée à l'empire d'Occident.

En 405-406, accord de Stilicon et d'Honorius avec Alarie pour y rattacher aussi l'Illyricum oriental (diocèses de Dacie et de Macédoine).

En 407, renoncement d'Honorius à ce plan.

En 408, mort de Stilicon.

Comme on le voit par ce résumé, l'Illyricum entier fut administré effectivement par Théodose, à un titre ou à un autre, depuis l'été 387 jusqu'à sa mort, mais ce n'est qu'après la mort de Valentinien II (15 mai 392) qu'il fut rattaché à la *pars Orientis*. Quant au partage de l'Illyricum lui-même en deux parties, occidentale et orientale, respectivement attribuées à Honorius et Arcadius, c'est peu après la mort de Théodose qu'il faut le placer, à la fin de 395 ou au début de 396, comme résultat de l'accord de Stilicon avec la cour d'Orient après la mort de Rufin, le ministre d'Arcadius.

V. GRUMEL.

NOTE ADDITIONNELLE. — Le léger retard de ce volume me permet de prendre connaissance durant la correction des épreuves de l'article tout récent de M. J.-R. Palanque, « *La préfecture de prétoire de l'Illyricum au IV^e siècle* » (Byzantion, t. XXXI, 1 (1951), pp. 5-14), où l'éminent professeur de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence apporte, sur un sujet qu'il connaît mieux que personne, de nouvelles corrections et précisions. En confrontant son travail avec le mien, j'ai la grande satisfaction de constater que tous deux aboutissent, malgré de légères divergences, à de semblables résultats sur des points importants. Cet accord donnera du poids, je l'espère, à celles de mes conclusions qui concernent des questions qu'il n'a point spécialement traitées.

V. G.

LE VATICANUS LATINUS 4789

HISTOIRE ET ALLIANCES DES CANTACUZÈNES

AUX XIV^e-XV^e SIÈCLES

Au cours de recherches portant sur les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, l'attention de M^{lle} Edith Brayer, attachée à l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes (Paris), s'est portée sur le Vatic. lat. 4789. Ce fut l'origine des quatre Notes que l'on va lire. La première (description des feuillets de garde) et la seconde (description des blasons) ont été préparées par M^{lle} E. Brayer. La troisième (sur le Tomos synodikos du concile palamite de 1351, et l'horismos de Matthieu Cantacuzène qui le confirme) est l'œuvre de P. Lemerle. Enfin le R. P. Laurent, prenant pour point de départ les nombreuses notices historiques et généalogiques qui font l'intérêt principal des pages de garde de ce manuscrit, a étudié en détail les alliances et filiations des Cantacuzènes au XV^e siècle.

N. D. L. R.

I. LES FEUILLES DE GARDE.

Le ms. Vatican. lat. 4789 a été décrit par Ernest Langlois (1). C'est un luxueux manuscrit du début du xv^e siècle, en parchemin de belle qualité, qui contient les *Assises de Jérusalem* et les *Lignages d'outre-mer*. De grandes dimensions (355 × 250 mm), il comprend 22 feuillets non numérotés occupés par la table des rubriques, le prologue et quatre grands blasons peints, puis 296 feuillets de texte. L'écriture est une lettre de forme haute et étroite, sur deux colonnes de 28 lignes. De grandes lettrines filigranées, des lettres à l'encre d'or, contribuent à l'ornement de ce volume soigné. Les feuilles de garde, que nous allons bientôt décrire plus en détail, sont occupées par des textes grecs et des notices en grec, en italien ou même en

(1) E. LANGLOIS, *Notices des manuscrits français et provençaux de Rome antérieurs au XVI^e siècle*: Notices et extraits des mss., XXXIII, 2, 1889, p. 265-266.

français. La reliure, en basane rouge, est frappée au dos, conformément à l'habitude des relieurs de la Bibliothèque Vaticane, aux armes du pape régnant, Pie IX (1846-1878) et à celles du cardinal-bibliothécaire en exercice, Angelo Mai (1853-1854).

L'origine du manuscrit est chypriote : le texte présente les mêmes traits dialectaux que la traduction de la *Consolation* de Boèce, due à Pierre de Paris, contenue dans le Vatic. lat. 4788, qui provient de Chypre (1). Les deux manuscrits 4788 et 4789 seraient donc une petite épave d'une collection formée en Chypre (2). Ils ne sont pas entrés au Vatican avant le ^{xvii}e siècle (3).

Les feuilles de garde, on l'a déjà dit, attirent l'attention par les notices qu'elles portent, et demandent à être décrites avec précision. Elles ne sont pas sans présenter quelques difficultés.

Gardes antérieures. Elles comprennent deux ff. de parchemin, ou plus exactement un double feuillet plié, réparé dans la pliure probablement à l'époque de la reliure (^{xix}e siècle). Cette réparation n'a modifié en rien l'état original du double feuillet, car le raccord des deux moitiés est parfait : il s'agit bien d'une feuille de parchemin pliée en deux. De petits trous de réglure se voient au bord extérieur du f. II : ce sont bien des trous de réglure et non de reliure (4). Il n'a jamais dû y avoir de feuillets intercalaires, car l'initiale rouge du f. II^r a déchargé sur le f. IV. Bref, tout indique que nous sommes en présence de la disposition originale. Actuellement ce double feuillet de garde n'est pas cousu, mais collé sur le bord intérieur du premier cahier du manuscrit (f. I : Tables des rubriques du Livre des Assises de Jérusalem). De plus, le f. I^r, qui est blanc, porte des traces de colle : il était donc autrefois contrecollé sur le plat de la reliure primitive.

F. I^r : blanc ; IV : Notices en grec (caractères latins) et en italien, d'écriture cursive (inc. : tuta ene ta horya) ; II^r : début du tomos synodikos du concile de 1351 ; II^v : grand monogramme des Cantacuzène

(1) ANTOINE THOMAS, *Notice sur le ms. latin 4788 du Vatican, contenant une traduction française avec commentaire par maître Pierre de Paris de la Consolatio Philosophiae de Boèce* : Notices et extraits des mss., XLI, 1923, p. 29-30.

(2) Une enquête de part et d'autre des numéros de ces deux manuscrits n'a pas donné de résultat. Les mss. 4780 à 4787 sont de provenance italienne et contiennent des commentaires de Dante ou des œuvres de Pétrarque. Les mss. 4790 à 4795 sont originaux de France et contiennent des textes français.

(3) La collection de Fulvio Orsini, léguée en 1600, a été enregistrée sous les nos Vatic. lat. 3195-3453.

(4) La précision n'est pas inutile, car dans l'hypothèse de trous de reliure, il aurait fallu admettre que le f. II avait été rapporté et placé à contre-sens (le verso au recto), et du même coup que les gardes antérieures étaient faites de deux ff. isolés, et non d'un double feuillet plié.

(à l'encre rouge), texte d'un horismos de Matthieu Cantacuzène, notices diverses en langue et caractères grecs (sauf une, en bas de page et d'une autre encre, en caractères latins).

Gardes postérieures. Elles comprennent quatre ff., à savoir I et IV en parchemin, II et III en papier au filigrane de l'arbalète dans un cercle (Briquet, n° 746 : marque de provenance italienne). Considérons-les séparément.

Les deux ff. intérieurs, en papier, viennent d'un seul feuillet plié en deux. Ce feuillet est cousu au reste du livre. Il est, sur les quatre faces, couvert de la même écriture cursive que nous avons trouvée à la garde antérieure IV (et au bas de II^v). — F. II^r : langue grecque et caractères latins (inc. : quir Georguios Cantacozinos); f. II^v : suite, blanc dans le dernier tiers de la page; f. III^r : grec en caractères latins, puis italien (inc. tutta ene ta horia); f. III^v : suite.

De part et d'autre de ce double feuillet de papier sont deux feuillets de parchemin, séparés (et non constitués par un double feuillet plié), et simplement collés au feuillet de papier par l'extrême bord de leur marge intérieure. De ces deux feuillets de parchemin, qui forment donc les gardes postérieures I et IV, le f. I se présente tête-bêche, c'est-à-dire qu'il faut le retourner pour lire. Puisqu'il a été ainsi renversé, sans doute par le relieur, on peut se demander s'il n'a pas été en même temps placé sens dessus dessous, le recto primitif devenant verso et inversement. C'est à première vue vraisemblable, car dans l'état actuel le f. I^r est couvert de l'écriture cursive que nous connaissons — disons tout de suite que c'est celle de Hugues de Busac, comme on le verra plus loin, tandis que le f. IV commence par un court poème en français, publié par E. Langlois, au-dessous duquel on retrouve, jusqu'au bas de la page, l'écriture de Busac. On est porté à croire que le poème français occupait primitivement le haut du recto, et que les notices se suivaient ensuite sur la fin du recto et sur tout le verso. En sorte que le f. I, pour retrouver sa place première, devrait être à la fois renversé et retourné.

Quant au f. IV, le fait que le verso en est blanc et porte des traces de colle indique qu'il occupe bien sa place primitive : il était autrefois contrecollé au plat de la reliure ancienne, comme c'était également le cas pour la première garde antérieure. Le recto porte, dans le haut, un papier collé, couvert d'un texte de onze lignes en langue et caractères grecs; puis huit lignes de l'écriture de Busac; enfin, d'une autre main, une note latine de cinq lignes, où se lit la date de 1527.

Il resterait à déterminer s'il y avait primitivement un lien entre

les f. I et IV actuellement séparés. Il faut pour cela faire intervenir la notion d'envers et d'endroit du parchemin, c'est-à-dire la distinction entre le côté chair et le côté poil. *Actuellement* le f. I est côté poil au recto, côté chair au verso : mais nous avons vu qu'il faut probablement intervertir recto et verso. Le f. IV est côté chair au recto, côté poil au verso. Si donc nous avons eu raison d'admettre que le f. I doit être retourné, il résulte du même coup que les deux feuillets ont toujours été indépendants l'un de l'autre.

L'examen matériel des gardes ne permet pas d'aller plus loin. Tout en éliminant déjà certaines hypothèses qu'on aurait pu faire, il laisse encore place, dans la reconstruction de l'arrangement et de l'ordre primitifs des feuillets, à diverses combinaisons. Seule l'étude du contenu des textes que portent ces feuillets peut donner une chance d'aboutir à des conclusions plus précises.

II. LES BLASONS.

Dans le corps du manuscrit, sur des feuillets restés blancs entre la table des rubriques et le texte même des *Assises de Jérusalem*, ont été peints quatre grands blasons qui se font face deux à deux.

I (f. 20^v). — D'azur à une aigle contournée éployée d'argent, becquée et membrée d'or, lampassée de gueules, les deux ailes et la tête sommées de trois gerbes au naturel.

Sous l'écu, on lit les mots : *Tuta ene edica mou*.

Ces armes sont celles d'Hugues de Busac, auteur des notes biographiques des pages de garde, et mari de Charlotte Cantacuzène de Flory.

II (f. 21). — Écartelé : au 1^{er} d'or au lion de gueules couronné d'or, tenant à dextre une épée d'argent la pointe en haut et à senestre un globe d'argent ; à dextre et en pointe de l'écu, un monogramme de gueules (c'est le monogramme des Cantacuzènes) ; au 4^e, fascé d'or et d'azur de six pièces ; aux 2^e et 3^e, de gueules à la croix de Malte d'or.

Ces armes sont celles de Charlotte Cantacuzène de Flory, fille de Jacques de Flory, comte de Jaffa (1), et de Zoé Cantacuzène.

III (f. 21^v). — Écartelé : au 1^{er}, d'argent à la croix potencée d'or cantonnée de quatre croisettes du même (armes du royaume de Jérusalem) ; au 2^e, fascé d'argent et d'azur de six pièces, au lion de gueules

(1) Sur cette famille, voir Louis de Mas-Latrie, *Les comtes de Jaffa et d'Ascalon du XII^e au XIX^e s.*, dans *Archivio Veneto*, t. XVIII (1879), p. 398-399. Les notes d'Hugues de Busac, étudiées ci-après par le P. Laurent, vont compléter la documentation sur ces personnages.

couronné d'or, brochant (armes des Lusignan); au 3^e, d'or au lion de gueules couronné du même (royaume d'Arménie); au 4^e, d'argent au lion de gueules couronné d'or (royaume de Chypre). Sur le tout, de gueules à la croix d'argent, l'écusson sommé d'une couronne d'or.

L'écu est sommé d'une couronne royale d'or et soutenu par les insignes de l'Ordre de l'Épée : deux épées d'argent en sautoir, la pointe en bas, à la poignée de gueules, au pommeau et à la garde d'or, autour desquelles s'enroule une banderole où on lit la devise : « Pour loiauté maintenir ».

Le blason principal, en faisant abstraction de l'écusson de Savoie, est bien connu pour être celui des rois de Chypre depuis Jacques I^{er} (1). L'Ordre de l'Épée avait été fondé par Pierre I^{er} peu de temps avant son accession au trône (1359) (2).

Le blason chargé de l'écusson de Savoie est, plus précisément, celui de Charlotte de Lusignan (reine en 1458, puis détrônée et morte en exil en 1487) et de son mari Louis de Savoie (mort en 1482) (3). On le retrouve ailleurs que dans notre manuscrit, mais avec quelques variantes. Sur un sceau conservé aux archives de Turin (4), apposé sur un acte de 1485, le blason est dépourvu de l'écusson de Savoie, mais il conserve les deux épées et la devise; la pierre tombale de la reine de Chypre présentait également le simple écartelé (5). Au contraire, deux magnifiques manuscrits grecs du Vatican, Vatic. gr. 1208 (Actes des Apôtres et Épitres, en lettres d'or) et Vatic. gr. 1158 (Évangiles), donnés par Charlotte au pape Innocent VIII, donc entre 1484 et 1487, portent sur la quatrième feuille de garde, en regard des armes pontificales, celles de la reine de Chypre, chargées du blason

(1) Voir L. de Mas-Latrie, *Notice sur les monnaies et les sceaux des rois de Chypre de la maison de Lusignan*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. V (1843-44), p. 425-426. Le blason de Jean II qui figure dans un ms. de la Chronique de Georg von Ehingen, a été décrit et reproduit par George Hill, *A history of Cyprus*, Cambridge, 1948-1949, t. III, p. 546-547 et pl. VII.

(2) L. de Mas-Latrie, *Notice sur les monnaies...*, p. 421-423; Id., *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan*, t. II, Paris, 1852, p. 250, note; t. III, 1853, p. 77, note 3 et p. 815-817; G. Hill, *op. cit.*, t. II, p. 319.

(3) G. Hill, *op. cit.*, t. III, p. 548 sq.

(4) L. de Mas-Latrie, *Notice sur les monnaies...*, p. 432-433; un dessin du sceau se trouve dans CIBRARIO E PROMIS, *Sigilli dei principi di Savoia*, Torino, 1834, p. 188 et pl. XX, n° 111.

(5) Une gravure ancienne représente cette pierre tombale, dans l'ouvrage d'ALONSO CHACON [Ciaconius], *Vitae et res gestae Pontificum Romanorum et S. R. E. Cardinalium...*, Romae, 1677, t. III, p. 123. Aujourd'hui, dans le bas-côté de la crypte de Saint-Pierre, on peut voir, en face du tombeau de Christine de Suède, la sépulture de Charlotte : CAROLA CYPRI REGINA MCDLXXXVII : mais le monument est moderne, et le fragment de dalle funéraire encadré dans le mur voisin, où l'on distingue le bas d'une robe et deux pieds, ressemble trop peu au dessin publié par Chacon pour qu'on puisse l'accepter pour un reste du tombeau de 1487. Il ne subsiste rien du blason.

de Savoie, comme dans le ms. 4789; mais l'Ordre de l'Épée manque et les lions ne sont pas couronnés (1).

IV (f. 22).— Écartelé : aux 1^{er} et 4^e, d'argent à la guivre ondoyant en pal, d'azur, engoulant un enfant de gueules (armes des Visconti); aux 2^e et 3^e, contre-écartelé : aux 1^{er} et 4^e, de gueules à la « cresta » rayonnante d'or (2); aux 2^e et 3^e : fascé ondé d'argent et d'azur. L'écu est sommé d'une croix d'or et d'un chapeau de cardinal.

Ce blason est celui d'Ascanio-Maria Sforza, fils de Francesco I Sforza et de Bianca Maria Visconti, né en 1455, promu cardinal en 1485 et mort en 1505 (3). Il figure sur le tombeau du prélat, sculpté par Sansovino, qui se trouve dans le chœur de l'église Sainte-Marie-du-Peuple, à Rome; le blason du tombeau est exactement semblable, par la disposition et le dessin des figures héraldiques, au blason du ms. 4789 (4). Les autres reproductions, données par des répertoires tels que ceux de Chacon (5) et d'Ughelli (6), présentent quelques petites divergences (7).

Il reste maintenant à déterminer pourquoi ces quatre blasons sont réunis dans le ms. 4789. Le volume devait appartenir à Hugues de Busac, puisque c'est lui qui a inscrit toutes les mentions des feuilles de garde concernant sa famille et celle de sa femme. Il est normal qu'il ait voulu perpétuer le souvenir de leurs deux blasons. Jacques

(1) Le fascé de Lusignan est de huit pièces au lieu de six. Les blasons des deux volumes ont été exécutés par le même artiste : ils sont exactement pareils et se détachent sur un médaillon entouré d'une couronne de feuillage. Il n'en existe pas de reproduction. Sur les mss. eux-mêmes, voir GIOVANNI MERCATI, *I mss. biblici greci donati da Carlotta di Lusignano ad Innocenzo VIII*, dans *Miscellanea di storia e cultura eccl.*, t. IV, 1906, p. 337-338, réimprimé dans G. Mercati, *Opere minori*, t. II, Roma, 1937; *Studi e testi*, 77, p. 480-481.

(2) Sur cet emblème, qui a souvent embarrassé, cf. Lucas Beltrami, *il castello di Milano durante il dominio dei Visconti et degli Sforza*, Milan, 1894, p. 718 : « La cresta coi raggi (capitulum episcopale) : emblema che figurava già ai funerali di Giov. Galeazzo Visconti et si vede anche sul monumento sepulchrale del cardinale Ascanio Sforza. » Nous avons conservé l'italien *cresta*, le français *crête* n'étant pas employé en héraldique.

(3) NICOLA RATTI, *Della famiglia Sforza*, Roma, 1794, t. I, p. 78-91. Dans la plupart des armoriaux, les armes des Sforza sont d'azur au lion d'or tenant un rameau de cognassier.

(4) On peut trouver des dessins (ensemble et détails) dans POMPEO LITTA, *Famiglie celebri di Italia*, Milano, 1819-1883, t. VII, parmi les planches gravées qui font suite aux tableaux généalogiques de la famille Sforza. La maison Alinari possède une reproduction photographique dans sa collection (1^{re} partie, n° 6156).

(5) Alonso Chacon, *op. cit.*, t. III, p. 86.

(6) FERDINANDO UGHELLI, *Italia sacra sive de episcopis Italiae...*, Venetiis, 1717-1722, t. IV, col. 613, n° 70 et col. 720, n° 77.

(7) Chacon : dans le contre-écartelé, les quartiers I-IV et II-III sont intervertis, I-IV étant d'argent à deux fascés ondés d'azur; comme il s'agit d'une gravure sur bois exécutée à l'envers du modèle, il est possible qu'il y ait eu intervention. Dans Ughelli I-IV sont d'argent aux fascés ondés de gueules; ici on peut supposer une confusion avec les armes d'un autre Sforza, Giovanni-Maria, fils naturel de Francesco, devenu archevêque de Gênes en 1498 et mort en 1510 ou 1513 (UGHELLI, *op. cit.*, t. IV, col. 898, n° 26).

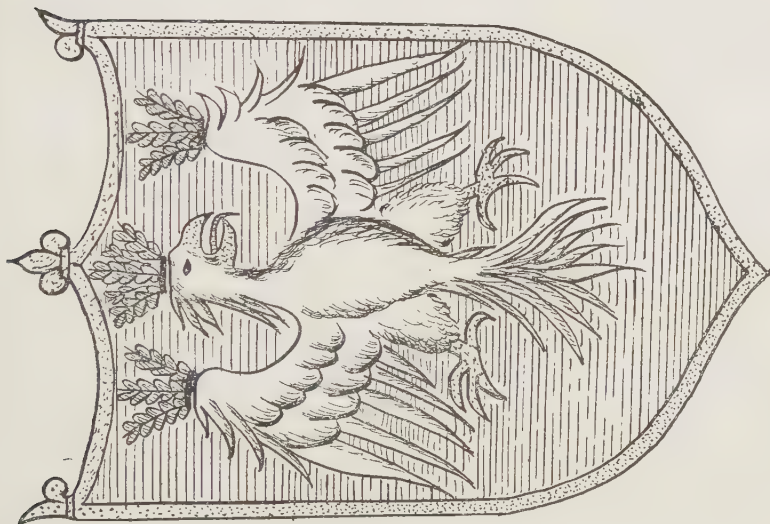


FIG. 1.
Blason de messire Hugues Busac.

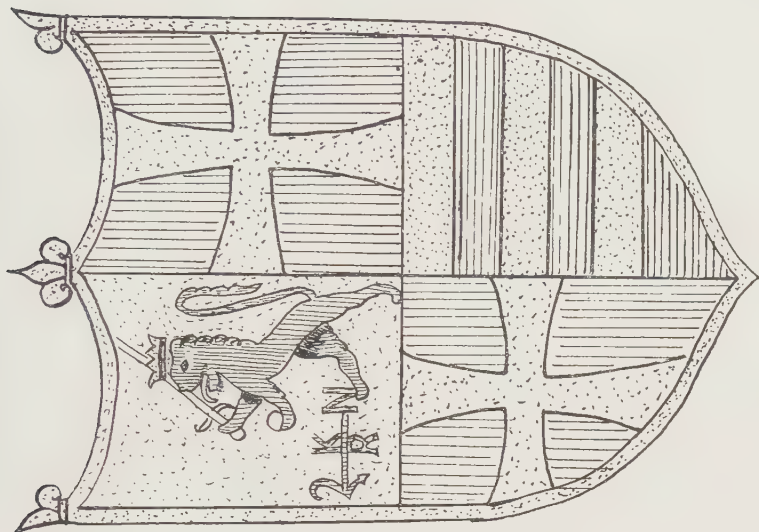


FIG. 2.
Blason des Cantacuzènes de Flory.

de Flory avait été au service de la reine Charlotte de Lusignan; son gendre et sa fille (Hugues et l'autre Charlotte) étaient restés fidèles à leur souveraine lors de la conquête de Chypre par Jacques le Bâtard, et ils l'accompagnèrent dans son exil à Rome (1). N'était-il pas juste d'honorer leur protectrice en faisant peindre aussi ses armes sur le livre?

La présence de celles du cardinal Sforza est moins explicable. Cependant rappelons que les Sforza, tout comme les Lusignan, s'étaient alliés à plusieurs reprises avec la maison de Savoie (2). La reine de Chypre et le cardinal Ascanio-Maria ont eu, chacun de son côté, une vie assez mouvementée (3), mais peut-être se sont-ils rencontrés en Italie.

Sforza fut l'un des onze cardinaux qui assistèrent aux funérailles de la reine en 1487 (4). Charlotte disparue, ses fidèles Busac reçurent alors des subsides du Saint-Siège (5). Ils ont sans doute trouvé en la personne du prélat, revenu à Rome en 1503 après la mort d'Alexandre VI, un nouveau protecteur. On verra, par les notes des feuillets de garde, que leur fille Linora (ou Lienor), mariée à Annibal Mormilo, de Naples, eut un fils appelé Ascanio-Maria; le choix de ce prénom peu courant implique sinon un lien réel de filleul à parrain, au moins un sentiment de gratitude de la part des Busac, à l'égard du cardinal. Ce n'est qu'une hypothèse, et l'on verra plus loin ce que le P. V. Laurent pense de ce problème.

Edith BRAYER.

(1) WILLIAM MILLER, *Essays on Latin Orient*, Cambridge, 1921, p. 507, prétend identifier Hugues et sa femme, parmi les suivants de la reine de Chypre, dans une fresque de l'hôpital du Saint-Esprit qui représente l'entrevue de Charlotte et de Sixte IV. La reproduction de cette peinture a été publiée par LOREDANA (= Anna Loredana Zacchia Rondinini), *Caterina Cornaro patrizia veneta, regina di Cipro*, Roma, 1938, p. 32.

(2) Outre les généalogies générales, comme celle de Stokvis, on peut consulter : LUIGI CIBRARIO, *Brevi notizie storiche e genealogiche dei reali di Savoia colle serie cronologica dei loro acquisti*, Torino, 1859; L. DE MAS-LATRIE, *Généalogie des rois de Chypre*, dans *Archivio Veneto*, t. XXI, 1881, p. 309-359 et tableau; POMPEO LITTA, *op. cit.*, t. VII, « Sforza », tabl. V. — Louis, fils d'Amédée VIII de Savoie, avait épousé Anne de Chypre; deux de leurs enfants épousèrent, Bonne, Galéas Marie Sforza, frère du cardinal, et Louis, Charlotte de Lusignan.

(3) Le récit le plus vivant des avatars de Charlotte a été écrit par W. MILLER, *op. cit.*, au chap. « Balkan exiles in Rome », p. 502-507.

(4) *Johannis Burchardi... Diarium Innocentii VIII*, Florentiae, 1895, p. 94, ou éd. L. Thuasne, *J. B... Diarium sive rerum urbanorum commentarii*, 1483-1506, Paris, 1883, t. I, p. 272-273 : 31 juillet 1487 : ...celebrata fuit missa pro exequiis bone memorie Carole Cipri regine; interfuerunt RR. DD. cardinales vicecancellarius, Mediolanensis, Portugallensis, Rechanatensis, de Comitibus, Parmensis, S. Georgii, de Sabellis, Columna, de Ursinis et Ascanius.

(5) Selon W. MILLER, *op. cit.*, p. 507.

III. LE TOMOS DU CONCILE DE 1351 ET L'HORISMOS DE MATTHIEU CANTACUZÈNE.

Nous nous occuperons ici de tout ce qui, sur les feuillets de garde antérieurs ou postérieurs du Vatic. lat. 4789, est écrit *en langue et en caractères grecs*. Ces textes sont en effet, par l'aspect, l'écriture et le contenu, nettement différents des notices historiques ou généalogiques dont le P. V. Laurent traitera plus loin.

Nous trouvons d'abord, au f. IV^r des gardes postérieures (parchemin), un papier collé qui a l'apparence d'un titre, et qui porte, réparti sur onze lignes, le texte suivant : † Τόμος ἐκτεθείς παρὰ τῆς θείας | καὶ ἱερᾶς συνόδου τῆς συγκροτηθείσης κατὰ τῶν φρονούντων τὰ | Βαρλαάμ τε καὶ Ἀκινδύνου | ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐσεβῶν καὶ | ὀρθοδόξων βασιλέων ἡμῶν Ἰωάννου | Παλαιολόγου καὶ Καντακουζηνοῦ | κ(αὶ) Παλαιολόγου : πατριάρχου ὄντος | δὲ τοῦ ἁγιοτάτου καὶ οἰκουμενικοῦ | πατριάρχου κυρίου Καλλίστου : ἰνδικτι | ὧνος ζ'.

Ce titre, avec quelques anomalies (principalement la mention de Jean Paléologue *avant* Cantacuzène, et le κ(αὶ) entre Καντακουζηνοῦ et Παλαιολόγου) et avec en plus la mention, d'ailleurs exacte, du patriarche Calliste, et celle, dont nous verrons l'origine, de la septième indiction (au lieu de la quatrième), est le titre même du Τόμος συνοδικός du concile palamite de 1351 (1).

Or la deuxième garde antérieure de notre manuscrit porte, au recto et au verso, des textes grecs. Celui du recto nous retiendra peu de temps, celui du verso davantage :

Au recto, le texte est précédé d'un titre sur deux lignes, débordant dans la marge de droite : † Τόμος ἐκτεθείς παρὰ τῆς θείας καὶ ἱερᾶς συνόδου τῆς συγκροτηθείσης | κατὰ τῶν φρονούντων τὰ Βαρλαάμ τε καὶ Ἀκινδύνου ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐσεβῶν καὶ ὀρθοδόξων βασιλέων ἡμῶν Καντακουζηνοῦ καὶ Παλαιολόγου. C'est exactement, cette fois, le titre de l'édition Migne (reprenant celle de Combefis), sauf que συνοδικός manque après τόμος. Suit, sur trente quatre lignes, le début du Tome, jusqu'à τῶν μοναχῶν κατηγορῶν. Le texte présente, par rapport à celui de Migne, un petit nombre de variantes que voici (M = Migne).

οἰκουμένην δὲ ὅλην : οἰκουμένην ὅλην M || ἐγνώκεισαν : ἐγνώκεσαν : M || ἀκριβέστατον : ἀψευδέστατον M || κατ' αὐτὸς αὐτοῦ βουλευσάμενος : αὐτὸς κατ' αὐτοῦ βουλευσάμενος M || λάφυρον τῆς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας

(1) Publié dans Combefis, *Bibliothecae graecorum patrum auctarium novissimum*, Paris, 1672, pars altera, p. 135 sq.; Migne, PG, CLI, col. 717 sq.

λαβοῦσης : λάφυρον τῆς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας M || οὐδὲν ὑγιές : μηδὲν ὑγιές M || ὁ Ἀκίνδυνος : Ἀκίνδυνος M || τὰ δεινώτατα ἐπαρώμενος : τὰ δεινότατα ἐπαράμενος M || τὰ αὐτὰ τῷ Βαρλαάμ ἢ φρονεῖν ἢ λέγειν : τὰ αὐτὰ φρονεῖν τῷ Βαρλαάμ ἢ λέγειν M.

Nous livrons ces variantes, sans nous y attarder, à celui qui fera l'histoire critique du texte de ce Tome : aussi bien, il y a peu de chose à tirer d'un passage si court. En effet, tournant le feuillet, nous trouvons au verso, non pas la suite attendue, mais le texte d'un horismos de Matthieu Cantacuzène. La chose est d'autant plus surprenante que le « papillon » collé au f. IV^r des gardes postérieures semble annoncer un exemplaire complet du Tome. La première hypothèse qui vient à l'esprit est que le feuillet, lorsqu'on l'a employé comme garde, a été retourné, le verso devenant recto, et que le texte du Tome continuait sur les feuillets suivants, perdus. Mais la description matérielle des gardes, qu'on a lue au début de cet article, interdit cette hypothèse : recto et verso n'ont pas été intervertis. On est donc contraint d'admettre que, pour une raison qui échappe, on n'avait copié que le titre et les premières lignes du Tome, autant qu'il fallait pour remplir la page, et qu'on a passé à un autre texte en tournant le feuillet.

Le verso porte en son milieu, sur presque toute la largeur et environ la moitié de la hauteur, le monogramme des Cantacuzènes, dessiné avec soin à l'encre rouge (1). Le fait attire l'attention : les notices en cursive, sur les autres feuillets de garde, concernent des Cantacuzènes, de naissance ou par alliance, et le texte même du Tome avait été signé par Jean Cantacuzène, dont le titre donne le nom. Il y a donc une unité dans les textes que portent toutes les gardes, et c'est le nom de Cantacuzène qui fait cette unité.

Revenons à notre page. Le texte qu'elle porte en occupe la première moitié, au-dessus de la branche horizontale du monogramme, de part et d'autre de la partie supérieure de la branche verticale. Il a été écrit, la disposition des lignes en fait foi, après que le monogramme eût été dessiné. Ce texte est celui-là même que Migne donne immédiatement après les signatures du Tome de 1351 : c'est l'engagement solennel pris en 1354 (indiction 7) (2) par l'empereur Matthieu Canta-

(1) Il n'y a aucun doute sur l'identification de ce monogramme, d'ailleurs bien connu : cf., par exemple, G. MILLET, *Inscriptions de Mistra*, BCH, XXIII, 1899, p. 143, et d'après des copies de Fourmont, p. 146, et ci-dessus la description du second blason; on connaît cependant aussi des monogrammes d'un type différent : par exemple, G. MILLET, *loc. cit.*, p. 142.

(2) C'est cette indiction 7 qui a trompé l'auteur de la notice aujourd'hui collée sur le recto de la dernière garde. Parlant du concile de 1351 et du Tome signé par le patriarche Calliste, il devait écrire ἑνδεκτιῶνος ε'.

cuzène, fils de Jean Cantacuzène, de respecter les décisions du concile palamite. Ce document a été édité au moins trois fois :

1^o F. COMBEFIS, *Bibliothecae graecorum patrum auctarium novissimum*, Paris, 1672, p. 171-172.

2^o [DOSITHÉE] : Τόμος ἀγάπης κατὰ Λατίνων συλλεγείς καὶ τυπωθεὶς παρὰ Δοσιθέου πατριάρχου Ἱεροσολύμων ἐπὶ τῆς ἡγεμονίας... Ἰωάννου Ἀντιόχου Κωνσταντινοῦ βοεβόδα πάσης Μολδοβλαχίας, [Iassy] 1698 : cf. *Prolegomena*, p. 84-85.

3^o MIGNE, PG, CLI, col. 764 : Migne a connu, de son propre témoignage, les deux éditions précédentes. Le texte de Migne a en outre été reproduit tel quel dans l'ouvrage suivant : PORPHYRE USPENSKIJ, *Istoriija Afona*, III, *Afon Monašeskij, Otdel. vtoroe, II Opravdanija istorii Afona*, éd. P. Syrku, Saint-Petersbourg, 1892, p. 786, note.

Mais l'histoire du texte n'a pas été faite, et ne pourra l'être qu'après une longue enquête dans les manuscrits. Il est en effet certain que de très nombreux exemplaires du Tome palamite de 1351 ont circulé. Mais il y en eut de deux sortes. Les uns furent établis aussitôt après la signature, soit d'après l'original resté à Constantinople, soit d'après les copies que les signataires durent emporter avec eux dans leurs diocèses : ils ne comportaient pas l'horismos de Matthieu Cantacuzène, qui ne fut signé qu'en février 1354, et ajouté alors à la fin de l'original. Les autres furent établis plus tard, après 1354, sur l'original ou sur des textes complétés d'après l'original : ils comportent l'horismos de Matthieu. L'examen de plusieurs manuscrits du Tome, qui nous ont été accessibles en original ou en photographie, confirme cette hypothèse (1). Voici sept manuscrits du Tome de 1351 qui ne contiennent pas le document de Matthieu : 1. Le mss. de Lavra dont déclare s'être servi Porphyre Uspenskij pour l'édition qui est donnée dans l'ouvrage indiqué ci-dessus, p. 741 sq. 2. Athous 3728 (Dionysiou 194, xiv^e siècle). 3. Vatic. gr. 721. 4. Vatic. gr. 1102. 5. Patmos 366 (cf. fol. 366^v). 6. Paris. gr. 421 (interrompu après fol. 22^v). 7. Paris. Coisl. 100 (xv^e s.) (2). Et nous n'avons jusqu'ici pu lire que deux manuscrits qui le contiennent : Vatic. gr. 705, fol. 184^v; Paris. Coisl. 101,

(1) Parmi les manuscrits dont on connaît l'existence, mais pour lesquels nous n'avons pas vérifié s'ils contenaient ou non le document de Matthieu, signalons déjà les suivants à l'intention de celui qui reprendra cette étude : Athous 2524 (Xéropotamou 191), Athous 3681 (Dionysiou 147), Vatopedinus 262, Vindob. gr. 210, Mosquensis 337.

(2) Notons en passant que le codex, après la table des matières par laquelle il commence, contient l'indication suivante : + Β:βλίον τῶν κατηγουμένων τῆς ἱερᾶς Ααύρας τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τῶν (sic) ἐν τῷ Ἀθῶ : +

fol. 283^{rv}. Ce dernier manuscrit a été copié en 1445 par Sylvestre Syropoulos.

Le texte donné par le feuillet de garde du Vatic. lat. 4789 a donc son prix, d'autant qu'une notice, écrite d'une autre main que le texte lui-même, mais sur le même feuillet, de part et d'autre de la branche inférieure du monogramme, en indique l'origine et le scribe : Ἀὐτὴ ἡ ὑπόθεσις τῆς ἀγίας συνόδου ἦν (sic) ἄνωθεν προελέχθη ἐγγράφη ἀπὸ ἐνὸς βιβλίου ἀπὸ τῆς Ῥόδου νήσου, τὸ ὁποῖον βιβλίον εἶχεν ὁ Κουκᾶς ὁ Φουρνάρης, καὶ μετέγραψεν αὐτὸ ἐν τούτῳ τῷ βιβλίῳ ὁ παπᾶς Μιχαῆλης ὁ Κλήμης, καὶ εἰσὶ ταῦτα τὰ ἄνωθεν γεγραμμένα ἤγγρα (sic : leg. ἡ | γραφή) τοῦ παπᾶ Μιχαήλ τοῦ Κλήμη. Cette notice ne se rapporte probablement qu'au document de Matthieu : elle ne doit pas concerner le Tome dont le début a été copié, car il est d'une écriture très différente. Ce détail, s'agissant de textes transcrits au recto et au verso du même feuillet, est un peu surprenant, comme est surprenant le fait que l'horismos de Cantacuzène a été manifestement rajouté sur une page qui ne lui était pas destinée et qui ne devait porter à l'origine que le grand monogramme. Faut-il penser que le début du Tome a été transcrit d'après un exemplaire qui ne contenait pas l'horismos, et que celui-ci a été copié après coup, d'après le document rhodien dont la notice fait mention? (1).

Voici le texte de notre manuscrit, suivi d'un apparat où sont consignées les variantes des manuscrits et éditions qui nous ont été accessibles :

C = Combefis

D = Dosithée

M = Migne

P = Paris. Coislin 101

V = Vatic. gr. 705

On observera que, sauf sur un point — l'indéfectible δεφέστος (l. 10) — notre texte est meilleur que celui des trois éditions CDM, qui d'ailleurs en dernière analyse se ramènent à l'édition Combefis.

Εἶχεν ἐτέραν ὑπογραφὴν ὁμοίως τὸ πρωτότυπον τοῦ ὕστερον γενομένου θειοτάτου βασιλέως ἡμῶν μετὰ καὶ προγράμματος |² τοῦδε. Ἡ βασιλεία

(1) Pour en finir avec la description du feuillet qui nous occupe, il reste à signaler qu'un texte de six lignes est inséré, au-dessous de la branche horizontale du monogramme, entre la copie de l'horismos et la notice qu'on vient de lire. Il est d'une troisième main, et est venu combler un blanc. C'est l'épithaphe grecque de Carola Cantacuzène de Flory, épouse de Hugues de Busac, c'est-à-dire de l'auteur même des nombreuses notices en caractères latins qui couvrent les gardes. Il sera étudié avec ces notices.

μου μέλλουσα ὑπογράψειν ἐν τῷ παρόντι τόμῳ, προγεγονότι παρὰ τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου μου αὐθέντου |³ καὶ βασιλέως τοῦ πατρὸς τῆς βασιλείας μου καὶ τῆς θείας καὶ ἱερᾶς συνόδου, ἐπὶ βεβαιώσει μὲν τῆς ἁγίας τοῦ Χριστοῦ καθολικῆς καὶ ἀπο|⁴στολικῆς ἐκκλησίας, ἐπὶ καθαιρέσει δὲ τῆς ἀθεωτάτης Βαρλαάμ καὶ Ἀκινδύνου αἰρέσεως, τάττει καὶ διορίζεται στέργεσθαι τοῦτον παρ' αὐ|⁵τῆς ἀμεταποίητον καὶ ἀμετακίνητον χωρὶς βασάνου καὶ δοκιμασίας τῆς οἰασδήτινος ὡς ἐκ Θεοῦ γραφέντα διὰ τῶν ἐν αὐτῷ λα|⁶λούντων ἁγίων, δεχομένης μὲν τῆς βασιλείας μου καὶ ἀσπαζομένης ἅπερ καὶ ὁ παρὼν τόμος προσίεται, ἀναθέματι δὲ παρα|⁷διδούσης ὅσα καὶ αὐτὸς τῷ ἀναθέματι παραδέδωκε, καὶ πρὸς μὲν τοὺς ἐναντιούμενους τῷ τοιούτῳ θείῳ καὶ ἱερῷ τόμῳ |⁸τάττει ἡ βασιλεία μου καὶ λόγοις καὶ ἔργοις κατ' αὐτῶν ἵστασθαι καὶ ὡς κοινούς τῆς ἐκκλησίας ἀπελύνειν |⁹ἐχθρούς, τοὺς δὲ ἐμμένοντας τούτῳ ἀποδοχῆς καὶ εὐμενείας τῆς δυνατῆς ἀξιῶν· ταῦτα δὲ τάττει |¹⁰ἡ βασιλεία μου ὡς ἐκ Θεοῦ καταστᾶσθαι διὰ τῆς αὐτοῦ χάριτος δεφέστος καὶ ἐκδικητῆς τῆς αὐτοῦ ἐκκλησίας, |¹¹ὥστε δὲ μένειν τὸν παρόντα ὀρισμὸν τῆς βασιλείας μου βέβαιον καὶ ἀκίνητον εἰς αἰῶνα τὸν ἅπαντα. |¹²καὶ ὑπογέγραπται παρ' αὐτῆς, καὶ τῷ ἁγίῳ θυσιαστηρίῳ ταῖς ἐμυτοῦ χερσὶν ὥσπερ ἱερὸν ἀνάθημα φέρων |¹³ἀνέθηκα, παρουσία τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου μου αὐθέντου καὶ βασιλέως τοῦ πατρὸς τῆς βασι|¹⁴λείας μου, καὶ τοῦ παναγιωτάτου μου δεσπότη τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριάρχου κυροῦ Φιλοθέου |¹⁵καὶ τῆς περὶ αὐτὸν θείας καὶ ἱερᾶς συνόδου, μηνὶ φεβρουαρίῳ ἰνδικτιῶνος ζ' |¹⁶+ Ματθαῖος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς |¹⁷καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων Ἀσάνης ὁ Καντακουζηνός.

1. εἶχεν... τοῦδε : εἶχε καὶ ἐτέραν ὑπογραφὴν μετὰ καὶ προγράμματος τοῦδε P : εἶχεν ὁμοίως ὑπογραφὴν τῆς βασιλικῆς καὶ θείας χειρὸς ἐτέραν μετὰ προσθήκης ταύτης V || 2-3. καὶ ἁγίου μου αὐθέντου καὶ : καὶ ἁγίου μονατοκράτορος καὶ DCM || 4. τῆς ἀθεωτάτης Βαρλαάμ : τῆς Βαρλαάμ P || 5. ἀμεταποίητον καὶ ἀμετακίνητον : ἀμετακίνητον D || 10. δεφέστος : δεφένσωρ D *recte*, δηφένσωρ CM, δεφένστωρ P, δεφέστωρ V || 11. ὀρισμὸν ... ἀκίνητον : ὀρισμὸν βέβαιον καὶ ἀκίνητον τῆς βασιλείας μου C || 13. μου αὐθέντου καὶ : μου αὐτοκράτορος καὶ DCM || 14. κυροῦ : κυρίου C || 17. αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων : αὐτοκράτωρ τῶν Ῥωμαίων DCM.

Le document, qualifié ὑπογραφὴ μετὰ προγράμματος dans le titre, et ὀρισμὸς dans le texte, avait donc été écrit à la suite des signatures du Tome de 1351, sur l'exemplaire original (πρωτότυπον) conservé à Constantinople; ce n'est pas sur cet original, mais déjà sur une copie (εἶχεν κτλ.), qu'a été copié à son tour le texte qui, avec d'autres intermédiaires peut-être, a servi de base au nôtre. L'objet de l'acte est clair. Au moment de signer le Tome établi par l'empereur son père

et par le saint synode (1), pour affermir l'Église catholique et apostolique et détruire l'hérésie impie de Barlaam et d'Akindynos, Matthieu s'engage à en maintenir et respecter toutes les dispositions, à frapper d'anathème tout ce que le Tome anathématise, à se dresser contre ceux qui le contesteraient et à les poursuivre comme ennemis de l'Église, à se montrer bienveillant au contraire pour ceux qui l'observeront. Le basileus agit ainsi parce que Dieu l'a institué protecteur et justicier de son Église. Le présent horismos, qui demeurera éternellement, a été signé par le basileus, qui de ses mains l'a déposé comme une sainte offrande sur l'autel, en présence de l'empereur son père, du patriarche œcuménique Philothée et du saint synode, en février de la septième indiction.

Ne nous arrêtons pas à une maladresse syntaxique (ὁποτέγραπται παρ' αὐτῆς καὶ... ταῖς ἑαυτοῦ χερσὶν ἀνέθηκα), ni au fait que la formule par laquelle Matthieu s'engage et se lie est, en fait, celle qui exprime l'ordre et la décision de l'empereur (τάττει καὶ διορίζεται, deux autres fois τάττει, et le terme ὀρισμός), comme si le basileus, ne pouvant souscrire une promesse, se donnait à lui-même un ordre. Mais rappelons les faits, pour replacer le document dans son contexte historique.

En 1347, Jean VI Cantacuzène, qui a constitué à son fils Matthieu une principauté indépendante en Thrace (2), lui confère en même temps une dignité qui, sans l'élever au rang de basileus, le place déjà au-dessus de celui de despote : Ματθαῖον δὲ τὸν πρεσβύτερον υἱὸν ἀξίας μὲν οὐδεμιᾶς ὀνομαστὶ ἡζίου, τιμὴν δὲ παρείχε τὴν ὑπὲρ δεσπότης, ὥς εὐθὺς εἶναι μετὰ βασιλέα, ἣν ὁ πρῶτος τῶν Παλαιολόγων βασιλέων Μιχαὴλ ἐκαινοτόμησεν ἐπὶ υἱῷ Κωνσταντίνῳ τῷ Πορφυρογεννήτῳ, ἣ ἐδώκει πλέον τι τῆς τῶν δεσποτῶν ἀξίας ἔχειν (3). Son intention est dès ce moment d'associer Matthieu à l'empire, mais le patriarche Calliste s'y oppose résolument (4).

C'est sous le patriarcat du même Calliste, en 1351, que se tient, dans le triclinium du palais des Blachernes dit Alexiakon, le concile palamite qui aboutit à l'établissement du Tome signé la même année. D'après le texte même du Tome, ce concile réunissait, en plus du patriarche, du synode et des archontes ecclésiastiques, Jean VI Cantacuzène, deux Asan (dont le sébastocrator Manuel) qui étaient

(1) Il est à peine besoin de faire remarquer que l'omission du nom de Jean V Paléologue (signataire, lui aussi, du Tome de 1351) sous la plume d'un Cantacuzène, en 1354, est normale.

(2) P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale*, Paris, 1945, p. 200 et n. 3.

(3) CANT., IV, 5 : Bonn, III, p. 33.

(4) Cf. entre autres CANT. IV, 36 : Bonn, III, p. 259.

ses ἀψάδελφοι (1), et son neveu le panhypersébaste Andronic Asan. Le co-empereur Jean V Paléologue n'est pas mentionné parmi les assistants (2) : mais il signa le Tome, διὰ ἐρυθρῶν γραμμάτων, après Jean Cantacuzène, avant le patriarche, les synodiques et les archontes (les trois Asan ne signèrent pas) (3). Un peu plus tard, le jour de l'Assomption de la même année 1351, fut célébré à Sainte-Sophie l'office solennel, au cours duquel Cantacuzène remit le Tome à l'Église. Il le raconte lui-même en ces termes : (Ὁ βασιλεὺς) πᾶσαν σκευὴν βασιλικὴν ἐνδύς, καὶ τῶν ἀδύτων ἐντὸς γενόμενος πατριάρχῃ καὶ τῇ λοιπῇ τῶν ἀρχιερέων ἐκκλησίᾳ τὸν τόμον ἐπιδέδωκεν (4). Il ne parle pas précisément de la déposition du Tome *sur l'autel*, mais ce détail nous est donné par Grégoras, selon qui les Palamites πείθουσι τὸν βασιλέα... τὰ τῆς βασιλείας ἀναδησάμενον σύμβολα, τῷ τε πατριάρχῃ καὶ τοῖς παλαμικοῖς ἐπισκόποις συλλειτουργῆσαι τε καὶ τῇ θείᾳ τραπέζῃ ταῦτ' ἐπιθεῖναι χερσὶν ἰδίαις, νέον ἀνάθημα νέας θρησκείας νέοις θεοῖς καὶ θεότησιν ἀπειράκις ἀπείροις (5).

Cependant l'hostilité de Jean V Paléologue envers les « usurpateurs » est de plus en plus manifeste. En 1352, il attaque Matthieu dans son fief d'Andrinople : il est d'ailleurs battu par Jean Cantacuzène et ses alliés tures. Mais alors Cantacuzène, qui n'a plus de ménagements à garder, décide de proclamer son fils empereur malgré l'opposition du patriarche Calliste. La proclamation *civile*, si l'on peut dire, se fait à Constantinople, dans le palais : Matthieu reçoit les chaussures de pourpre, le pilos orné de pierreries, et il est rituellement acclamé ; après quoi il repart pour Andrinople, cependant que son père reste pour régler la question du patriarche (6). Il sent en effet qu'il est nécessaire que son fils soit sacré selon la coutume : Ματθαῖον τὸν νέον βασιλέα τῷ μύρῳ χρῆσθαι κατὰ τὸ ἔθος (7). Il multiplie inutilement les démarches auprès de Calliste, qui s'obstine dans son refus et se retire au monastère de Saint-Mamas. Alors Cantacuzène se décide à déposer le patriarche, et à nommer à sa place

(1) En même temps qu'il donnait à son fils aîné Matthieu le fief et les honneurs que nous avons dits, Jean Cantacuzène avait fait sébastocrators les deux frères de sa femme, Jean et Manuel Asan.

(2) C'est évidemment le résultat d'une rature, faite sur le manuscrit qui a servi de source, aux environs des années 1353-1354.

(3) *PG.*, CLI, col. 763 ; *CANT.* IV, 23 : Bonn, III, p. 170 ; GRÉGORAS, XXI, 5 : Bonn, II, p. 1025 (lequel, intentionnellement, mentionne, parmi les signataires, le basileus, au singulier).

(4) *CANT.*, *loc. cit.*

(5) GRÉGORAS, XXI, 5 : Bonn, II, p. 1029.

(6) *CANT.*, IV, 37 : Bonn, III, p. 269 sq.

(7) *CANT.*, *loc. cit.*

Philothée Kokkinos, ancien higoumène de Lavra, métropolitite d'Héraclée, auteur du célèbre manifeste palamite qu'est le τόμος ἀγιορειτικός, — celui-là même qui quelques années plus tard devait canoniser Palamas. Dès lors, tout devient facile. Citons encore Cantacuzène : Ἐπεὶ δὲ ὁ κατὰ τὴν ἐκκλησίαν θόρυβος ἐπέπαυτο καὶ πᾶσαν εἶχε τάξιν καὶ εὐαρμοστείαν, Ματθαῖος ὁ βασιλεὺς γενόμενος ἐν Βυζαντίῳ ἅμα βασιλίδι τῇ συζύγῳ κατὰ τὸν ἐν Βλαχέρναις τῆς Θεομήτορος ναὸν ἐστέφετο κατὰ τὸ ἔθος ὑπὸ Φιλοθέου τοῦ πατριάρχου καὶ βασιλέως τοῦ πατρός· ἔστεφε δὲ καὶ αὐτὸς κατὰ τὸ ἔθος τὴν γυναῖκα (1).

C'est évidemment à l'occasion de son couronnement par Philothée, et sinon le même jour, du moins à une date très voisine, que le nouvel empereur appose sa signature, précédée du texte qu'on a lu, au bas de l'original du Tome de 1351. Ce doit être son premier acte impérial. Puis, comme l'avait fait son père, il dépose solennellement le Tome sur l'autel, en présence de Jean Cantacuzène, du patriarche et du synode. Il y a lieu de penser que cette cérémonie, comme le couronnement, eut lieu à l'église de la Vierge des Blachernes, qui était l'église du palais.

La date de ces événements est donnée par l'acte même de Matthieu : février indiction 7 = février 1354. A première vue, elle fait difficulté. En effet, dans l'édition des *Acta patriarchatus constantinopolitani* de Miklosich et Müller, sont attribués au patriarche Calliste, et non à Philothée, trois documents de mars 1354 (2). Cette indication, qui ne repose sur rien, est inexacte : comme l'avait déjà vu G. Mercati, ces trois pièces, signées du seul ménologe, doivent être rendues à Philothée (3). Il est d'ailleurs à noter que les éditeurs des *Acta*, en cet endroit comme en beaucoup d'autres, n'ont pas étudié avec assez d'attention les manuscrits de Vienne, et commettent de graves confusions. Quoi qu'il en soit, il suffit ici de confirmer que l'horismos et le sacre de Matthieu sont bien de février 1354, et qu'à cette date c'est

(1) CANT., IV, 38 : Bonn, III, p. 275.

(2) MM, I, n° 147 sq., p. 331 sq.

(3) GIOVANNI MERCATI, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Caleca et Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV*, *Studi e Testi*, 56, Città del Vaticano, 1931, p. 249, n. 2. L'auteur, d'après une notice du Laurent, 85, 6 (cf. Νεὸς Ἑλληγ, XIV, p. 403), fixe comme dates au premier patriarcat de Philothée, décembre 1353-décembre 1354 : c'est donc tout le groupe d'actes patriarcaux n°s 142 à 150 qu'il rend à Philothée. — C'est évidemment à cause de l'horismos de Matthieu, qu'il connaissait, que M. Jugie, dans le *Dict. de Théol. cathol.*, s. v. « Mathieu Cantacuzène », cl. 374, et « Palamite (controverse) », col. 1792, déclare que Philothée succéda à Calliste en février 1354. Quant à M. Gédéon, *Πατριαρχικοὶ πίνακες*, Constantinople, 1890, p. 427, il n'a pas vu la difficulté et tombe dans l'erreur courante.

Philothée, et non plus Calliste, qui occupe le trône patriarcal (1).

Il resterait à expliquer la présence de ces textes grecs soigneusement copiés sur les gardes de notre manuscrit. On croirait d'abord se trouver en présence des débris d'un manuscrit important, dépecé et déchu au rang de feuillets de garde. Je ne le pense pas. Le fait que l'on n'a transcrit que le début du Tome, la notice grecque qui accompagne l'horismos, l'écriture enfin qui convient bien aux dernières années du x^ve siècle ou aux premières années du xvi^e, orientent dans une autre direction. Je crois que le manuscrit des Assises de Jérusalem et Lignages d'outre-mer (d'origine chypriote, rappelons-le), a appartenu à Hugues de Busac, qui l'a fait munir de gardes. N'ayant pas assez de parchemin vierge, il a fait ajouter un double feuillet de papier. C'est qu'il avait besoin de place pour consigner sur ces feuillets, à l'image de beaucoup d'autres possesseurs de manuscrits précieux, des faits importants concernant sa famille. Le grand événement de la vie de notre personnage, ce fut son mariage, avec une descendante des Cantacuzènes. Son grand souci, ce fut que nul n'ignore cette flatteuse parenté. Les notes qu'il écrit de sa main le montrent avec évidence, et concernent la généalogie et l'histoire des Cantacuzènes. Le choix des textes grecs qu'il fait copier s'explique de la même façon : cela est clair pour l'horismos de Matthieu; c'est aussi parce que le nom de Jean Cantacuzène figure dans l'intitulé du Tomos synodikos que ce texte a été copié; et c'est justement parce que seul ce nom intéressait Busac, et pas du tout le contenu du Tome,

(1) Une lecture attentive de Grégoras, xxviii, 18 sq. (Bonn, III, p. 187 sq.), pouvait déjà mettre sur la voie. La tentative manquée de Jean V contre Constantinople, en 1353, est située ἀρτι τὰς ἡρινὰς τοῦ ἡλίου τροπὰς παραλλήλωντος. Elle hâte l'association de Matthieu au trône. Quant au sacre (GRÉGORAS, xxviii, 43; Bonn, III, p. 204), il est situé dans l'année 1354 par les mots suivants : ἀρτι τῆς ὥρας ἐφεστηκυῖας ἐν ᾗ ψυχὰι ζωτικαὶ πρὸς ἀναβίωσιν πίσις ἀνίσχουσι γῆς, γλῶττῃ ἐνδεδυμένα παντοδαπὴν καὶ παντοδαποῖς περιγνηθισμένην τοῖς γρόυσι. Notons seulement que cette pénible poésie, prise à la lettre, conseille de placer les événements qui nous ont occupés vers la fin de février plutôt qu'au début. — Nous manquons encore d'une monographie de Matthieu Cantacuzène. Il est vrai que les documents sont rares. Cf. la notice de R. Guiland, dans l'édition de la correspondance de Grégoras (Paris, 1927, p. 313-316), et les indications de P. Lemerle, *Philippe et la Macédoine orientale* (cf. à l'index, s. v. Cantacuzène Mathieu). Le panégyrique de Matthieu par Nicolas Cabasilas est d'une rhétorique et d'une flagornerie insupportables, et n'a pas d'intérêt historique (Cf. M. JUGIE, *EO*, XIII, 1910, p. 338-343; *IRAIK*, XV, 1911, p. 112-121). Sur la date de l'abdication de Matthieu, et le fait qu'il conserva jusqu'à sa mort le titre de basileus, cf. GEROLA, *Byz.*, VI, 1931, p. 382-383, avec les références indiquées. Sur le serment de fidélité prêté à Jean V par Matthieu lors de son abdication, et renouvelé en 1364, cf. D. A. ZAKYTHENOS, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 115 sq. — On ne sait que penser de l'indication donnée par A. Papadopoulos-Kerameus (*Ἱεροσολ.* Bibl., IV, p. 327), d'après laquelle le mss. n° 352 du métoque du Saint-Sépulcre à Jérusalem, fol. 62 sq., contiendrait un traité intitulé Ματθαίου τοῦ Καντακουζηνοῦ γένος, βίος καὶ ἔθνη., traduit du latin (ou de l'italien) en grec vulgaire par Argyros d'Athènes, sur l'initiative d'un Constantin Cantacuzène. S'agit-il bien de notre Matthieu, et cet ouvrage est-il inédit?

qu'il n'en a fait transcrire que le début. La preuve en sera bientôt faite : dans les notices autographes de Busac, que l'on va lire aux pages suivantes, on trouvera la mention précise, sinon parfaitement exacte, du synode palamite et du rôle qu'y jouèrent les deux Cantacuzènes. Tout est donc clair, sauf un point de détail : le papier portant le titre du Tome, collé au fol. IV^r, et collé là très anciennement, puisque sur le côté se lit une annotation donnant la date de 1527. Je ne m'explique pas cet emplacement. Il est possible, on l'a vu par la description matérielle des feuilles de garde, que le folio ait été déplacé à la reliure. Il se pourrait aussi que ce papier ait été découpé ailleurs et collé là par Busac, comme témoin supplémentaire de l'illustration des Cantacuzènes.

PAUL LEMERLE.

IV. — ALLIANCES ET FILIATIONS DES CANTACUZÈNES AU XV^e SIÈCLE.

De toutes les familles qui, de par le monde, ont porté depuis 1453 un nom de dynastie ayant dominé à Byzance, les Cantacuzènes, au règne très court (1347-1354) et comme épisodique, ont su, mieux que tous autres, faire valoir leurs origines impériales. Ils durent ce renouveau de fortune aux alliances matrimoniales conclues de bonne heure (1) et renouvelées depuis avec les sultans ; aux situations de premier plan qui leur échouèrent parfois au sein de l'État ottoman dès la fin du xv^e siècle avec Michel Cantacuzène dit Saitanoglu († 1578) et ses émules ; à leur nombre surtout qui leur permit de s'unir à maintes Maisons régnantes ou seigneuriales. Une série d'hommes ont ainsi marqué dans la politique et dans les lettres tant en Turquie qu'en Roumanie où ils retrouvèrent même un trône occasionnel.

Mais cette légion de Cantacuzènes, qui à l'époque moderne font plus ou moins grande figure, sont-ils tous de souche impériale ? Malgré la précaution que l'on prit très tôt de relier ces derniers aux empereurs du moyen âge, malgré les généalogies établies par les meilleurs érudits (2), on ne saurait l'affirmer. Dans son état actuel notre docu-

(1) Jean VI Cantacuzène n'hésita pas à créer, par intérêt politique, un précédent qui fit scandale ; il donna, au cours de l'hiver 1344-45, sa fille Théodora au sultan Urchan et cet exemple fut suivi à plusieurs reprises dans sa maison. Cf. G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1940, p. 374. Nous verrons ci-dessous la fille d'Irène de Serbie épouser Mourad II. Il y avait également une Cantacuzène, mariée à un pacha, dans l'entourage immédiat de Mahomet II. Voir *infra*, p. 97.

(2) Le travail qui a servi de base à toutes les recherches ultérieures reste celui de CH. DUCANGE, *Familiae augustae byzantinae*, éd. Venise, 1729, pp. 208-212. La *Genealogia Cantacuzinilor* de Michel Cantacuzène (1775), éditée dans N. IORGA, *Genealogia Cantacu-*

mentation offre de trop graves lacunes que l'on a eu parfois tort de combler à coups de fragiles hypothèses. Aucun effort n'a encore abouti à faire remonter avec certitude un groupe quelconque de Cantacuzènes plus récents à Matthieu et Jean VI Cantacuzène (1).

On ne s'en étonnera pas trop en constatant que les sources byzantines sont extrêmement avares de renseignements généalogiques. Certes, au moment de la chute de Constantinople, les Cantacuzènes étaient vraiment trop nombreux pour que leur postérité n'ait pas traversé les siècles. La même observation vaut pour les Paléologues (2). Leurs descendants existent vraisemblablement quelque part dans la nature. Mais qui sont-ils ? Là git tout le problème. Le fait de s'appeler Cantacuzène ou Paléologue ne crée même pas une vraisemblance dans un domaine où la supercherie et la bonne foi trompée ont tenté très tôt de substituer la légende à l'histoire. Et sous ce rapport les affirmations d'un Gerlach ne valent guère plus que les flatteries des courtisans (3) empressés à saluer la fortune renaissante de grands

zinilor de banul Mihai Cantacuzino, Bucarest, 1902, n'en est, pour la partie ancienne, qu'une traduction roumaine pauvrement annotée (*ibid.*, pp. 4-24). Le livre de N. IORGA, *Despre Cantacuzini*, Bucarest, 1902, sans être, pour la partie byzantine qui nous occupe principalement ici, une étude proprement généalogique, apporte quelques additions et rectifications vraiment utiles. C'est I. C. Filitti, qui a tenté, à notre époque, une refonte du travail ancien, d'abord dans son grand ouvrage *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Bucarest, 1919 (pp. VII-XX pour le moyen âge), puis dans une plaquette, *Notice sur les Cantacuzènes du XI^e au XVII^e siècle*, Bucarest, 1936. On y rencontre toutefois trop d'affirmations gratuites et un manque réel d'esprit critique. Je ne sais que penser, n'ayant pu l'atteindre, de la courte dissertation de Simon D. Katakousinos, *Οι ιστορικοί Κατακουζηνοί και η ζωή της πατρίδος*, Athènes, 1938, 46 pp. L'allure héroïque du titre donne facilement à penser. Voir d'autres indications bibliographiques dans l'épilogue qui clôt ce travail.

(1) L'affirmation de A. Papadopoulos-Kerameus, dont se prévaut Filitti, *Notice*, p. 1 et *Arhiva*, p. VII, suivant laquelle la famille des Cantacuzènes est la seule dont on puisse affirmer avec une certitude presque absolue qu'elle s'est continuée jusqu'à nos jours, est pour le moins audacieuse. D'abord les Cantacuzènes étaient nombreux avant l'accession de Jean VI au trône et les homonymes qui depuis le XVI^e siècle se sont réclamés du basileus pourraient bien, à supposer que leur lignée remonte au moyen âge, n'appartenir qu'à une branche collatérale, donc non impériale. Ensuite les Paléologues, moins favorisés par le sort depuis la ruine de leur fortune, ont eu, eux aussi, une longue descendance qu'aucun chercheur n'a encore tenté de reconstituer. Leur généalogie a sur celle des Cantacuzènes l'avantage incontestable de n'offrir aucune lacune durant le XV^e siècle.

(2) Les noms impériaux de Byzance firent incontestablement prime en Italie au lendemain de la catastrophe et l'on vit même des insulaires s'en parer et imaginer sous leur patronage jusqu'à des ordres de chevalerie. Tel ce Vincenzo Bianchi de Paleologo, descendant des empereurs de ce nom, grand (!) despote du Péloponèse et de Thessalie, maître général de la Milice de saint Georges, etc., etc., dont la criante imposture trompa jusqu'à de graves savants. Cf. E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, I, Paris, 1894, pp. 243-249. Dans la confusion du moment, il était infiniment plus aisé à un grec disert et racé de se donner la plus flatteuse ascendance.

(3) FILITTI, *Arhiva*, p. VII, donne en effet, à la suite de IORGA, *Despre Cantacuzini*, p. XXXI, un ensemble de témoignages de la fin du XVI^e siècle qui, joint à ceux de Crusius et de Gerlach, ne saurait créer, sous le rapport de l'extraction impériale des Cantacuzènes de l'époque, qu'une faible présomption.

noms byzantins au service de l'empire ottoman. Ce qu'il faut en l'occurrence, c'est non une présomption, mais une démonstration rigoureuse basée sur des preuves irréfutables.

L'intéressant dossier que nous versons aujourd'hui au débat comble partiellement cette exigence. Certes, tout n'y est pas neuf, tout n'y est pas d'une exactitude absolue, mais l'autorité du document ne saurait dans son ensemble être suspectée. Avant de l'éditer et de le commenter, il nous faut d'abord présenter l'auteur.

1. *Le texte et son auteur.*

Les feuilles de garde antérieures et postérieures portent une double série de textes, l'une constituant comme une liste de biens meubles (propriétés et maisons) possédés en Chypre par une famille noble, celle du comte de Jaffa alliée aux Cantacuzènes, et par une autre unie à elle, celle de l'auteur qui a voulu de la sorte fournir à ses enfants, exilés comme lui en Italie, le moyen de les recouvrer en cas de retour au pays; l'autre ayant trait à l'ascendance byzantine des femmes de ces deux maisons et à leurs multiples alliances. Je ne m'occupe ici que de cette seconde partie. Remis dans leur ordre normal, les feuillets qui retiendront notre attention se classent ainsi : IV (garde postérieure), I^r (item), II^r (item) et II^v (item).

L'annotateur se nomme à plusieurs reprises; il ne saurait y avoir de doute sur son identité. Il se présente, à l'image de son île d'origine, parlant et écrivant tant bien que mal trois langues, le français dont nous donnons ci-dessous un échantillon, l'italien qui sert surtout à l'énumération des biens susmentionnés, enfin le grec insulaire, en caractères latins, relatant l'histoire de la famille. Au f. IV on lit :

« *Questi sono li mei cazali de my Huguet de Busac, filiolo del manyfiguo cavalier mesyr Odet Busac que aviomon in Cipri.* »

Ailleurs (fol. II^v) (garde antérieure) il avertit ses enfants qu'ils ne sont pas les seuls à porter son nom : *.....is ton Quipron (1) ehi alus apu crazunde tu Busatu; d'ene edi qui mas; ene alon guenos* ». Mais ils ont, eux, une plus noble ascendance en raison du mariage par lui contracté avec une fille de très grande famille : il ajoute en effet en un autre endroit (fol. II^v) : « *Afti Carola (fille du comte de Jaffa) epiren emen Hugo Bounsaic.* » Comme on le voit, le bon Huguet

(1) « En Chypre, il y en a d'autres qui s'appellent de Busat. Ils ne sont pas des nôtres et forment une autre race. »

varie à plaisir la forme (1) de son nom. Il en était de même du père.

Odet Busac, Busat ou Bounsac, appelé aussi de Bossat, de Puisat ou du Puiset (2), apparait surtout comme un homme d'affaires et un négociateur. Dans un document du 19 octobre 1441, il est procureur du roi et traite en cette qualité un procès que ce dernier avait avec un Génois. Son fils nous rappelle — car nous le savions — les deux événements les plus saillants de sa vie :

« *Afti Carola epiren emen Hugo Bounsaic ious tu nobile miser Odet opios ihen pandrepsyn ii fores tin riguenan tin Carlota. Tin protin epandrepsen din m'enan ajendin Portogalezi onomati don Joan de Coimbre, adeljote con tis duquesas de Borgonyai. Potanystonda equinos estilan ton marichan tis Quiprou que ton afton mesyre Odet que feran ton igon tu duca de Savoia onomati Loizo, que eguinyn rigas is tin Quipro que estatican enan hronon. Totes estilen o soltanos ton apostole que efgalen mas olus* » (3).

Il mena donc à bien les deux mariages contractés par l'héritière du trône de Chypre, Charlotte de Lusignan. Il dut à cet effet se rendre d'abord à la cour du duc de Bourgogne Philippe le Bon auprès duquel vivait Jean de Coimbre, le petit-fils du roi de Portugal Jean I^{er}. Celui-ci se trouvait être le neveu de la duchesse Isabelle. Toute l'affaire fut conclue au cours de l'année 1455. Le nouveau souverain étant mort peu après, au cours de l'été 1457, Odet reprit, cette fois en compagnie du maréchal de Chypre de Montolif, le chemin de l'Europe. Le contrat de mariage fut signé à Chambéry le 10 octobre 1458, puis l'union célébrée à Nicosia le 7 octobre 1459. Entre temps, le demi-frère de la reine, Jacques II, ayant gagné le sultan du Caire à sa cause se faisait conduire par une flotte sarraisine dans l'île où il aborda le 18 septembre 1460. L'arrivée des Mamluks contraignit les souverains à se retrancher dans la place de Kerynia d'où ils passèrent à Rhodes en 1461. C'est de là que douze ans plus tard (1473) la reine

(1) Le fils de Hugues, Hercule, ajoutera une autre variante : de Busach. Voir ci-dessous p. 96. Nous l'appellerons Busac, qui est la forme du nom la plus fréquemment usitée ici.

(2) Le peu que l'on connait de l'histoire de cette famille est consigné dans CH. DUCANGE-E.-G. REY, *Les familles d'Outre-Mer*, Paris, 1869, pp. 96, 563, 564.

(3) Fol. II^v (garde postérieure) : *Cette Carola me prit* (comme mari) *moi, Hugues Bounsaic, fils du noble messire Odet qui épousa* (par procuration) *deux fois la reine Charlotte. Le première fois, il la maria à un prince portugais appelé don Jean de Coimbre, neveu de la duchesse de Bourgogne. Celui-ci étant venu à mourir, on envoya le maréchal de Chypre et ce même messire Odet chercher le fils du duc de Savoie nommé Louis. Ils l'amènèrent et lui devint roi de Chypre pour la durée d'un an. C'est alors que le soudan envoya sa flotte et ils nous chassèrent tous.*

Charlotte, apprenant la mort de Jacques II, enverra (1) Odet Busac avec une mission pour étudier la situation en Chypre. Après quoi, l'histoire perd la trace de notre personnage.

Son fils Hugues, notre informateur, ne semble pas avoir laissé de trace dans les sources et le peu que nous savons de lui, nous vient de lui-même. Son état de fortune et le rôle politique joué par son père lui permirent d'épouser la fille du comte de Jaffa Jacques II de Flory et d'une authentique Cantacuzène. Cette alliance lui parut donner à sa maison tant de lustre qu'il décida que ses enfants s'appelleraient, non Busac ou Bounsac, mais bien Cantacuzène de Flory comme leur mère. Cette volonté est exprimée à satiété sur nos feuillets (2) et l'építaphe qu'il composa en grec en l'honneur de sa femme marque trop bien le double apparemment et la fierté que notre Hugues en tirait pour n'avoir pas sa place ici. On lit au fol. II^v (garde antérieure) dans les cantons inférieurs d'un imposant monogramme (3) qui remplit toute la page, ce texte, cette fois en grec et caractères grecs :

Ἐπιτάφιος Κάρουλας

Κάρολα δεῦν περιφανεστάτουν οἰκίαιν

Καντακουζηνῶν τε καὶ Φλωρώντων (I. Φλωρῶν τῶν)

Ἰόπης κομητῶν γνησία ἀπόγονος, ἅμα θυγατρὶ τῇ γεν-
ναίᾳ Καντακουζηνῇ, ἐνθ' ἀναπαύεται Οὕγωνι Βονσακίῳ
τῷ φιλότατῳ συζύγῳ δι' ἀρετὴν καὶ ὁμοφροσύνην
καὶ γήρεια ποθεινὴν.

Laissons pour le moment les deux femmes (4) que nous retrouvons tout à l'heure. Remarquons seulement que si le texte funéraire (5) a réellement figuré sur leur pierre tombale, il devait y faire ou face ou suite à un autre en latin mentionnant la date du décès et l'âge des défunes.

Les remous politiques (6) qui forcèrent Charlotte de Lusignan à

(1) Précisions et dates d'après G. HILL, *A history of Cyprus*, III, Cambridge, 1948, pp. 544, 598.

(2) Voir ci-dessous, pp. 72, 76, et encore fol. II^v : *Cique ego Ougos telo in ogny modo ola mou ta pedia na crazunte Cantacoziny de Fluris que echu tas orizo; que paracalo gnati agnorizo oti afti i Car(o)la i sinviai imon Ugo ene guenos inglanbrotaton que pola efguenes-taton.*

(3) Reproduit (voir la planche ci-contre) dans le canton supérieur (à gauche) de l'écu aux armoiries de Zoé Cantacuzène de Flory. Description ci-dessus, p. 50.

(4) Il en est question ci-dessous, p. 93.

(5) L'építaphe de la seconde fille de Carola (voir ci-dessous, p. 93, 94) est en latin avec addition de deux distiques, l'un en latin et l'autre en grec.

(6) Sur les événements qui amenèrent sur le trône de Chypre l'usurpateur Jacques II et les efforts déployés par Charlotte de Lusignan pour recouvrer sa couronne, voir surtout G. HILL, *op. cit.*, II, pp. 560-611.

s'embarquer définitivement pour l'Europe, le 4 juillet 1474, provoquèrent l'exode de ses fidèles. Bien que rien ne l'indique expressément, il est hautement probable que les Busac, dévoués à la reine et chargés par elle de missions délicates, l'accompagnèrent dans son exil. Ne l'avaient-ils pas suivie dans la place forte de Kérynia d'abord, puis, dès 1463, à Rhodes, premier refuge des souverains dépossédés? Le comte de Jaffa ayant pris le même parti, c'est dès lors presque à coup sûr au brassage des conditions sociales qu'entraîne toute émigration que le fils de messire Odet dut d'obtenir la main de Carola, issue de deux très illustres maisons, comme il le souligne avec une fierté manifeste. Dans des circonstances normales, il eût pu difficilement y prétendre. Cette flatteuse union se placerait ainsi entre 1461 et 1471, date à laquelle naquit une de leurs filles (1). Je la placerais plutôt vers 1461, car l'enfant en question ne semble pas avoir été l'ainée. Naples et Rome ont dû servir à la famille d'asile. C'est dans la Ville Éternelle que mourront prématurément (2), vers 1508, une fille et une petite-fille de Hugues Busac. Mais c'est avec un napolitain que la sœur de la précédente se maria. Cette dernière alliance fut particulièrement avantageuse, mais nous ne savons quelle en fut l'incidence sur la condition des exilés. Au reste, la suite de leur histoire, si elle est connue, ne nous intéresse pas ici.

Hugues ne semble pas avoir eu du grec une connaissance très poussée, la langue qu'il écrit est en effet la langue de tous les jours, mais en dépit d'emprunts à l'italien et de quelques tours déroutants, elle ne manque pas d'une certaine correction. Seule la composition de tout le morceau laisse à désirer. La valeur documentaire de celui-ci compense heureusement ce défaut. Hugues parle en effet du grand-père de sa femme et de sa descendance immédiate. Ses sources sont évidemment orales, mais elles sont de première main, puisque sa belle-mère se trouvait, elle, être une authentique Cantacuzène du Péloponèse, parfaitement à même de le renseigner exactement sur ses nombreux parents. Sa mémoire néanmoins l'a certainement trahi (3),

(1) Elle n'est pas nommée, mais son épitaphe (voir *infra*, p. 94) nous apprend qu'elle mourut à l'âge de 36 ans et onze mois en 1508 au plus tard.

(2) Détail ci-dessous, p. 93.

(3) Le fait est certain pour les filles du despote de Serbie (*infra*, p. 87). En outre, le destin de la reine de Géorgie et des siens semble confondu avec celui de l'impératrice de Trébizonde (*infra*, pp. 85, 89). Au moment d'énumérer les cinq filles de l'ancêtre Georges, le narrateur reste court et le vide de son texte trahit son embarras (p. 72, n. 1). Enfin il n'est pas jusqu'aux noms de ses proches, par exemple de l'un de ses gendres et de la fille de celui-ci, qui ne présentent d'inquiétantes différences avec les données d'un texte particulièrement recommandable (l'épitaphe). A ce sujet voir ci-dessous. Ces erreurs ou hésitations affaiblissent la valeur de son témoignage, là surtout où il s'oppose à celui d'autres auteurs contemporains.

a eu l'intention, non point tant d'énumérer tous les membres contemporains de la famille que de marquer ses attaches de ses propres enfants avec l'ancienne dynastie impériale. C'est pourquoi il lui arrive trop souvent de taire les noms pour ne retenir que le fait d'une parenté glorieuse. D'autre part, une bonne portion des informations fournies est connue d'ailleurs. L'élément nouveau est toutefois assez abondant et précis pour que le document garde une valeur particulière. Nous l'éditions, tel qu'il se présente dans le vatican. lat. 4789 avec tous ses accidents orthographiques et le faisons suivre, pour la commodité du lecteur, d'un essai de traduction.

LES TEXTES (1)

I

Fol. Iv (garde postérieure) :

En l'an de mile et catre sens
De Crist aveuq carante et sept,
A huit de huitouvre, sans nul plet,
Jour de dimenche, plus ni moins (2),
Fu nés Manuel ici ens;
Ce fu fil Jaque de Flory
Co(m)te de Jaffe, et de Zoy
Ca(n)tacouzini, la co(m)tesse,
Une très noble dame de Gresse
Extraite de nobles parens.

Que na ene antimisi apu to iglanbrotaton guenos tous Cantacozinous, que tis Car(o)las tis Cantacozinys de Fluris, coris tou iglanbrou conti de Jafe que tecnon aftis.

Telomen anaferin apu ton papon tis ton quir Gorgui Cantacozinon, que tou megalou domesticou tis Costatinopolis tou adelfou tou que tes tris tous adelfades, gnati apo qui que opiso ihan hasin tin afendian.

(1) Je dois remercier ici tout particulièrement MM. Giannelli et Campana, *scrittori* de la Bibliothèque Vaticane, qui ont bien voulu relire ma transcription sur l'original. Ils m'ont communiqué un certain nombre de remarques qui m'auront permis d'améliorer maints détails de lecture ou que je consigne ici à la suite. Qu'ils veuillent bien agréer l'expression de ma plus vive gratitude.

(2) Ce dizain a été publié intégralement par le descripteur du manuscrit, E. Langlois, *loc. cit.*, p. 265 en note. A la ligne 4, l'éditeur lit : plus ni *moins*. Au sentiment de M. Campana, le scribe aurait commencé par écrire *ma*, mais aurait ensuite corrigé *a* en *o*.

tis poleo, gnati poli Cantacozini evasilepsan, que apo quinous tous vasilef ehi enan thamenon is ton goulan tis Monovasias is tin Odiitrian eelisian Omorfi.

Xlon (1) vasilef Cantacozinon que ion aftou opios ecamen tinsinodon ton Vorlam que Aquindinon; que ihen apotani. Que evasilepsen o ios tou que etelepsen aftin tin synodon tou anoten Varlaam. Apo qui epiran tin afendian i Paleoloi.

Que gn'anaferomen afton to iglanbron guenos tis aftis Carolas que tou papou aftis que adelfou que adelfades tou, hirnomen apu ton anoten quir Gorgui Cantacozinon.

Proton iton o quir Gorguis que megas domesticos tis Costandinopoleos adelfos aftou. Que ihan adelfades tris, toutesti iii, Γ' (2).

fol. 1^r :

Tin protin epandrepsan me ton despotin (3) tis Serviais onomati Eriny. Ecamen afti i vasilisa v pedia, iii arsinica que ii cores. Tin protin elegan Maron, tin pian epiren o megas torcos stanyo tis; que epandreftin ti(n) o papos tou Giem soldan, apu iton is tin Romin.

Tin alin edocan tou afendos tou Olihoun.

Ta iii pedia tis Servias tecna aftis tis Cantacozinys, ton enan elegan Stefanon, ton alon Gorgoran, ton alon Lazaron. Ton Stefanon que Gorgoran epiasenda o ganbros tous que etiflosenda, toutesti o megas Torcos. Stefanos epandreftin tin corin tou argvanyti, adelfyn (4) tou segnor Costandinoi. Ecamen myan cori(n), epandreftin ton marquis de Monferat que ecamen iii pedia.

O Lazaros epiren tin corin tou despoti tou Moreos tou quir Toma. Ecamen dio cores Melihan que Marian. Melihan epandreftin ton afendin ton desfotin (*sic*) tis Artas que Santa Mavras. Ecamen iii pedia, don Carlo, tin condesa de la Mirandola, que alin mian pandremenyn stin Sicilian.

Maria i aldelfi aftis tis Melihas epiren ton igon tou Scandarbec.

I ali adelfi tu aftou quir Gorgui que aftou domesticou tis poleos epandrepsan tin me ton vasilef (5) tis Trapezondas.

Tin alin adelfin epandrepsan me ton rigan tis Iverias. Epican pedia

(1) Très net dans le codex. Je n'en saurais donner d'explication satisfaisante.

(2) Ce signe nettement dessiné et bien en situation, pourrait toutefois n'être ici qu'une marque de séparation introduisant le texte latin qui vient à la suite.

(3) Le texte porte *vasilef* qui est biffé. Au-dessus de la ligne, le mot *despotin* qui est à retenir comme leçon authentique.

(4) Plutôt que : *adelfin*, mais l'y est imparfaitement tracé.

(5) Ce mot *vasilef* est inscrit, cette fois à tort, dans l'interligne au-dessus de cet autre : *despotin* biffé de deux traits (cf. *supra*, n. 3).

que ola ehatican, oti epiran ta i Torqui que den ixevri tinas tiuta eguenycan. O Teos na ta anapapsy.

Aftes i tris despoteses iton adelfades tou quir Gorgui que tou megalou domesticou Cantacozinous, guenos englanbrotaton que vasilicon. fol. II^r (garde postérieure) :

Quir Georguios Cantacozinos adelfos afton ton vasilison epan-dreftin que (e)came pedia viiii, agoria iiii que figateres v.

I protî epandrepsen me ton Ralin ton quir Gorgui (1),

I ali ton Paleologon ton quir Nycolan.

Tin alin, tin elegan Zoin Cantacoziny, estilen is tin Quipron que epandrepsen tin me ton iglanbron conte de Jafe ton myser Jacques de Foris (2). Ecamen iiii pedia. I protî legomeny Carola; agoria ij Ercoles o protos, ton alon o Jazon. Ercoles epotanen caloiros, o Jazon epetanen is tin Quipron. Tapia pedia ola o condis Santin epiren; etelisen ola na crazunde Cantacoziny de Fluris. Que etzi crazunde.

I Carola ecamen pedia iiij, ta zionsi (3) os tin simeron, Jaques Cantacozinon de Fluris (4), Ercoles Cantacozinon de Fluris. I cores leomenes i protî Cantacoziny de Fluris (5), i ali Lienor Cantacoziny de Fluris. Oti ego Ougos Bounsac ios tou axiotatou cavallari tou mesire Odet etzi (6) telo que etzi tous orizo na crazunde.

Ta agoria, choe ta pedia tou quir Gorgui tou Cantacozinou, leomena proton quir Todoro, quir Manoli, quir Toma e quir Dimytri. Apu ta pedia ta epican den eho antimysin.

(1) Hugues Busac ne désigne que trois filles sur cinq. La raison est sans doute dans ce fait qu'il ignorait le genre de mariage que les deux dernières avaient pu contracter. Le manuscrit porte en tout cas, après Gorgui, un espace blanc qui témoigne d'une hésitation manifeste.

(2) L'o, de Foris, d'un module anormal, a été tracé sur un u, la lettre l ayant été purement omise.

(3) Je dois à M. Giannelli la restitution de l'incise : ta-simeron. Il observe : *Ta zion si*, est, je crois, une forme du dialecte chypriote largement attestée. Cf. A. A. Sakellarios, « Τὰ Κυπριακά etc., II, Athènes, 1891, p. 551 (ζιονςιν, ζιονςιν). Il faut lire par conséquent : τὰ ζιονςιν et considérer cette forme comme une faute d'écriture au lieu de ζιονςιν (?) ».

(4) Au-dessus de *Fluris*, nettement écrit, Busac a ajouté d'une encre plus épaisse et d'un modèle plus petit : *epotane*, précédé d'un trait vertical qui, tiré sur la lettre l de *Fluris*, semble devoir la rayer (cf. Foris ci-dessus), mais qui sans doute n'est qu'un signe indicatif rattachant le verbe au nom.

(5) Le prénom de cette princesse est Lũ. Voir *infra*, p. 94.

(6) *Etzi*. Cette lecture est plus conforme au sens qu'aux principes de la paléographie. Voici ce qu'observe à ce sujet M. Giannelli « M. Campana est d'avis qu'il faut lire *echi* et, au point de vue paléographique, on ne peut pas lui donner tort. Mais, tout de suite après, le même mot revient et, cette fois, il serait plus facile de lire *etzi* comme vous l'avez fait et comme le sens l'exige (ἐτζί). D'ailleurs à la ligne suivante vous avez un « choe », dans lequel je crois reconnaître l'italien « cioè », ou plutôt le vénitien zoè (pron. tsoè), que le sens exige et qui postule une lecture « czoè », lecture qui semble toutefois contredite par « eho » (ἐγω) à la ligne 23, où la deuxième lettre est absolument la même que la seconde de czoè! On n'arrive pas à sortir de cette difficulté et je me contente de poser le problème. »

I cores mas i dio chœ i Cantacoziny epiren ton miser Ector Mengles igon tou axiotatou cavalari myser Joan Mengles. Epiquen corin myan; legu(n) tin Jakelan. Epetanen i cori que i mana.

I Linora epiren ton axiotaton efguenys legomenon Anybal Mormily napolitanon adelfon legitimon tou barony Mormyli que axadelfon tou conti de Consa; stecoun ta spitia tou is tin Selerian is ti(n) Napolin. Ecamen enan pedin legonta Ascanyo Maria Mormyli, [f. II^v], ton pion tou quirin (2), os gon erqueton is to spitin mas tin n(i)eta, ohi agnori-zonda ton pios iton, o Barozelos teli na ton piasi. Tutos teli na figui, sirnon que escotosan ton. O Teos na didi zoin tou igou tou que calon rizicon.

II

fol. III^r (garde postérieure) :

Touta ene ta horia tu macarismenou tou conti de Jafe tu myser Jaques de Fluris, tou quiroi tis aftis Carolas, tapia me diquion ene ton pedion mas (3) que edica tis, que eho que tin donasion tu duca tis Savoias, apou ène alitinos rigas tis Quiprou.

Opios condis estonda o rigas que emys oli apoclismeny is tin Que-rinyan apou tous Saraquinous que apu ton apostolen (4), estilan don is tous Tourcous na enbi ostagion na stilu(n) aiuto, alies que antropous. Etzi o Torcos estilen tous chœ o Caramanos.

Emys ehaticamen. O torcos ezitan ta carcha tou incirqua lxxx m(ila) ducat(os). Ohi enboronda o rigas na plerosi oude equinos, ipen don na mousoulmanisi ou vero (5) na plerosy, alios teli ton copsyn is tin mesi. Equinos den etelisen tin bistin tous hristianous tin orthodoxin n'arnyti; (o)ude ihen na plerosi. Etzi escotosan ton que ecopsan ton is tin mesy cata prosopa is tin Rodon is ton Pecho-nan (6). O Teos na ehi eleimosinyn apano tou.

(1) Lecture proposée par M. Giannelli. On doit la retenir quoiqu'elle introduise une proposition principale devant laquelle manque la conjonction *que*.

(2) A savoir le père d'Ascanyo.

(3) Le mot est écrit dans l'interligne au-dessus de l'article : *tis*, biffé d'un trait horizontal.

(4) La lecture est certaine. Je traduis *flotte*, de *stolos* (le sens d'*expédition* ne me semble pas satisfaisant), mais *apostolè* devrait être au féminin et le régime, dans le cas présent, est autre! Busac confondrait-il les genres?

(5) Le texte a sans conteste la leçon : *ou vero*, pour *ovvero* (= ou bien), observe M. Giannelli.

(6) Il ne m'a pas été possible d'identifier ce lieu.

I

TRADUCTION

Voici des informations sur la très illustre lignée des Cantacuzènes, de Carola Cantacuzène de Flory, fille de l'illustre comte de Jaffa, et de ses enfants.

Notre intention est de renseigner sur son grand-père le seigneur Georges Cantacuzène, sur le frère de celui-ci le grand domestique de Constantinople et leurs trois sœurs; pourquoi ils ont finalement (1) perdu la domination de la Ville, pourquoi (2) beaucoup (3) de Cantacuzènes ont régné et (comment) parmi ces empereurs il y en a un d'enterré dans la belle église de l'Hodighitria (4) au donjon (5) de Monembasie.

L'empereur Jean Cantacuzène avec son fils... C'est lui qui tint le synode de Barlaam et Acyndinos. Il vint à mourir et son fils régna et acheva le susdit synode de Barlaam. A partir de là les Paléologues prirent le pouvoir.

Pour parler de cette illustre race de la même Carola, de son grand-père et du frère et des sœurs de celui-ci, retournons au seigneur Georges le susnommé.

Il y eut d'abord le seigneur Georges et son frère le grand domestique de Constantinople. Ils eurent trois sœurs, à savoir iii, l'

(1) Mot à mot : à partir de ce moment et dans la suite!

(2) Le plan esquissé dans ce paragraphe laisserait aisément croire qu'une partie du texte a été sacrifiée par les relieurs modernes. Rien de précis n'est en effet dit touchant le grand domestique; aucun renseignement n'est fourni sur la chute des Cantacuzènes et l'on serait bien en peine de reconstituer la suite des nombreux « basileis » de la Maison sur la base de ce seul document. Mais il est hautement probable que l'annotateur a été victime de son inconscience.

(3) Busac, en disant *beaucoup*, a en vue, non seulement les empereurs qui ne furent jamais plus de deux (Jean VI et Mathieu), mais aussi les despotes de Morée auxquels la qualité de basileus ne convient aucunement. Plus bas, même confusion dont le narrateur s'est toutefois rendu compte, puisque, après avoir écrit *vasilef tis Serviais*, il a biffé le premier mot en écrivant au-dessus *despotis*! Ci-dessus, p. 71, n. 3 et 5.

(4) L'église de l'Hodoghitria, aujourd'hui remplacée par un édifice plus modeste dédié à la Panaghia Chrysaphytissa, était située dans la ville basse, à la pointe orientale, près des vieux murs. Voir les notations de N. Bées, dans *Πρακτικά της ἐν Ἀθήναις Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἐταιρείας*, 1932. Troisième série, I, 1933, pp. 33-44. Parmi les despotes de Morée susceptibles d'y avoir été enterrés, on songe presque exclusivement à Démétrius (cf. D. ZAKYTHINOS, *Le despotat de Morée*, Paris, 1932, pp. 117, 118), Manuel, l'élu et le chef du parti albanais dont il est question ici même (ci-dessous, p. 98) étant allé mourir en Hongrie.

(5) Sur le sens précis du mot *goulas*, qui se rencontre déjà dans la Chronique de Morée, éd. P. Kalonaros, Athènes, 1940, p. 333 v. 8223, lire les observations de D. Zakythinos dans *L'Hellénisme contemporain*, IV, 1950, pp. 304-306.

*
* * *

Ils marièrent la première, nommée Irène, au despote de Serbie. Cette reine engendra cinq enfants, trois garçons et deux filles.

On appela la première Mara. Le grand ture la prit malgré elle et le grand-père du sultan Djem (1) qui fut à Rome l'épousa.

Ils donnèrent l'autre au seigneur Ulrich.

Des trois garçons de cette même Cantacuzène de Serbie (2), l'un fut appelé Étienne, l'autre Grégoire, l'autre Lazare. Leur gendre, à savoir le grand ture, se saisit d'Étienne et de Grégoire et les priva de la vue. Étienne épousa la fille de l'Albanais (3), la sœur du seigneur Constantin. Elle engendra une fille qui épousa le marquis de Monferrat et eut trois enfants.

Lazare prit la fille du despote de Morée, le seigneur Thomas. Elle engendra deux filles, Milica et Maria. Milica épousa le despote d'Arta et de Santa Maura. Elle engendra trois enfants : don Carlo, la comtesse de la Mirandole et une autre mariée en Sicile.

Maria, la sœur de cette même Milica, prit le fils de Scandarbec.

Quant à l'autre sœur de ce même seigneur Georges et de son frère le domestique de la Ville ils la marièrent à l'empereur de Trébizonde.

Ils marièrent l'autre sœur au roi d'Ibérie. Ils procréèrent des enfants qui tous disparurent, les tures les ayant pris et on ne sait ce qu'ils sont devenus. Dieu leur donne le repos.

Ces trois princesses étaient les sœurs du seigneur Georges et du grand domestique. Race très illustre et impériale!

*
* * *

Le seigneur Georges Cantacuzène, frère de ces princesses, se maria et eut neuf enfants, quatre garçons et cinq filles.

L'ainée (des filles) se maria au seigneur Georges Rhallis,

l'autre au seigneur Nicolas Paléologue.

On envoya en Chypre l'autre qu'on appelait Zoé Cantacuzène et

(1) L'aventure, au reste bien connue, du prince Djem, est brièvement contée par un autre descendant de Georges Cantacuzène, l'historien Théodore Spandounis (en italien Spandugnino), dont il sera question ci-après. Cf. THEODORO SPANDUGNINO, *De la origine delli imperatori ottomani, ordini de la corte, forma del guerreggiare loro, religione, rito et costumi de la Natione*, édit. C. SATHAS, *Documents inédits relatifs à l'Histoire de la Grèce au Moyen Age*, IX, Paris, 1890, pp. 170-171.

(2) C'est également ainsi que l'appellent occasionnellement les documents de Raguse. Voir N. IORGA, *Notes et extraits...* II, 1899, p. 401, n. 1.

(3) Il n'est pas impossible que Bounsac ait voulu écrire : *la fille d'Arianités*, qui se trouve être le patronyme du prince en question. Mais son texte est formel.

elle y épousa l'illustre comte de Jaffa, messire Jacques de Flory. Elle engendra trois enfants. L'ainée nommée Carola et deux garçons, le premier Hercule et l'autre Jazon. Hercule mourut moine, Jazon mourut en Chypre. Tous ces enfants, le comte Santin les recueillit (1) et il décida qu'ils s'appelleraient Cantacuzènes de Flory. Et c'est ainsi qu'ils s'appellent.

Carola engendra quatre enfants, vivants jusqu'à ce jour : Jacques Cantacuzène de Flory, Hercule Cantacuzène de Flory; quant aux filles, elles s'appellent, l'ainée Cantacuzène de Flory (2), l'autre Éléonore Cantacuzène de Flory. C'est que moi, Hugues Bounsac, fils du très honorable chevalier messire Odet, je veux et décide qu'ils s'appellent ainsi.

Les garçons, c'est-à-dire les fils du seigneur Georges Cantacuzène, se nomment, d'abord, le seigneur Théodore, (puis) le seigneur Manuel, le seigneur Thomas et le seigneur Démétrius. Au sujet des enfants qu'ils eurent je n'ai aucune information.

Quant à nos deux filles, la Cantacuzène prit (comme mari) messire Hector Mengles (3), fils du très excellent chevalier Jean Mengles. Elle enfanta une fille appelée Jakela (4). La fille et la maman moururent.

Éléonore prit le nommé Anybal Mormyli, napolitain de très excellente noblesse, frère légitime du baron Mormyli et cousin du comte de Consa. Sa maison est sise à Seleria en Naples. Elle engendra un enfant nommé Ascanyo Maria Mormyli. Le père étant venu de nuit dans notre maison, Barozélos (Baroncello?), ignorant qui il était, voulut s'en saisir. Lui voulut s'enfuir. Ils l'entraînèrent et le tuèrent. Dieu donne à son fils vie et bonne descendance.

II

Voici (5) les biens de feu le comte de Jaffa messire Jacques de Flory, le père (6) de cette même Carola, biens qui, en droit, sont à nos enfants

(1) Mot à mot : *les prit*, car le bon Huguet écrit inlassablement, qu'il s'agisse de mariage ou de simple capture : *epiren!*

(2) Son prénom est *tù*, sans doute parce qu'elle s'appelait comme sa mère, Carola. Son épitaphe (voir ci-dessous, p. 93) ne fait connaître que l'initiale, mais celle-ci est précisément C!

(3) Cette leçon est, sans doute, possible, celle de notre document. Or, l'épitaphe dont nous parlons à la note précédente a une orthographe nettement différente : *Lengles!* Bounsac était-il si peu fixé sur le nom de son gendre? Langlois est en effet un bon nom franc du Levant. Voir ci-après, p. 95.

(4) Autre anomalie : Cette Jakela appelée ainsi par son grand-père Bounsac devient Catherine sur la pierre tombale! On pourrait supposer un changement de nom correspondant à un changement de lieu. Mais la petite est née et morte en exil, de sorte que cette explication est sans objet! Ou elle eut deux noms, ou Bounsac se trompe.

(5) J'omets la liste, qui suit, des biens en question. Elle est sans intérêt pour cette étude.

(6) Mot à mot, *le seigneur* (tu quiroi)!

et sa propriété à elle (Carola). J'ai aussi d'ailleurs la donation du duc de Savoie, le véritable roi de Chypre (1).

Alors que le roi et nous tous étions enfermés dans Kérynia par les Sarrasins et leur flotte, ce comte fut envoyé aux Turcs comme otage pour qu'ils nous expédient de l'aide et surtout des soldats. De fait, le Ture, à savoir le Caraman, les (2) expédia.

Ce fut notre perte. Le Ture demanda pour sa rançon environ 80 000 ducats. Ni le roi ni le comte ne pouvant payer, ils dirent à celui-ci de se faire musulman ou de payer; autrement leur dessein était de le couper en deux. Lui ne voulut pas renier la foi chrétienne orthodoxe. Comme il ne put payer, ils le tuèrent la face contre terre et le taillèrent en deux à Rhodes au (lieu dit) Pechona. Dieu l'ait en sa miséricorde.

2. *L'ascendance impériale: Georges Cantacuzène et ses frères.*

L'ancêtre du groupe généalogique ici présenté est Georges Cantacuzène. Par un heureux hasard Georges est un nom très peu porté dans la famille, ce qui écarte l'inconvénient des homonymies et les confusions qui en découlent. Cet avantage est néanmoins limité par l'absence de toute qualité associée à son nom, car les sources du temps — et le texte publié ci-dessus en est un exemple manifeste — ne désignent que très incomplètement les personnages dont elles parlent.

Georges Cantacuzène nous est surtout connu par un chroniqueur qui se dit son petit-fils. Théodore Spandounès (en italien Spandunino) écrit en effet dans son traité des origines de l'empire ottoman (3) :

«*che era etiam partito il signor Georgio Cantacusino nomato Sachatai; questo era nipote, cioè figliolo del figliolo dell imperatore Ioanne Cantacosino, principe di quella etade dotato di ogni virtù et di grande estimatione apresso li Greci si(a) per la geanologia del sangue come per la virtù sua; questo ando a visitar la sorella Helena che era imperatrice de Trappesonda, moglie di David Comgnino imperator di Trappesonda, et poi venne in Servia a visitare sua sorella Helena, moglie del Despoto Jurgo di Servia, et trovando che el Despoto havea crudelissime*

(1) La reine Charlotte avait cédé en bonne et due forme le royaume de Chypre au duc de Savoie le 25 février 1485. Cf. G. HILL, *op. cit.*, II, p. 611. Les émigrés se ralliaient naturellement à son autorité et avaient recours à elle pour faire reconnaître et établir leurs droits et titres en vue d'un retour qui ne vint jamais.

(2) A savoir les soldats et le comte qu'ils devaient supplier.

(3) Ed. C. N. SATHAS, *op. cit.*, IX, Paris, 1890, 151.

guerre con lo re de Ungheria, delibero restar in Servia, et fundo et edifico dalli fundamenti la citta fortissima di Sfenderono, et seguito questo principe gran numero de gentil huomini. »

La mention des deux sœurs Hélène et Irène (1), dont il sera bientôt question, nous permet d'identifier à coup sûr ce Georges avec le nôtre. C'est au Péloponèse qu'il vécut d'abord et se distingua : c'est là que le valeureux capitaine mérita ce surnom turc de Sachatai (2) que seuls les Albanais ou les Ottomans ont pu lui donner. Il aurait abandonné la presqu'île, après le 24 septembre 1437, quand son maître le despote Constantin Dragasès partit à Constantinople gouverner l'empire durant l'absence de Jean VIII. Mais au lieu de suivre celui-ci (3), en bon parent, il fit un tour de famille pour se fixer ensuite en Serbie.

Ce raccourci biographique est confirmé d'autre part en deux points importants. Une lettre (4) de la République de Raguse, du 16 février 1431, signale en effet la présence du *magnificus et generosus vir Georgius Paleologus Catacuzinen*, venu en ambassade de la part du despote Constantin alors à Mistra au service duquel il se trouvait donc bien. D'autre part, un colophon (5) du cod. palatin. gr. 278, daté du 31 mai 1454, nous apprend que ce manuscrit, conservé à Smenderovo (Semen-drie des Turcs, Sfenderono de notre Chroniqueur), appartenait à l'archonte Georges Cantacuzène. Le séjour de ce seigneur dans cette forteresse est donc hautement probable. La note susdite laisse entendre qu'il était encore vivant. En revanche, il ne semble pas avoir défendu

(1) Dans le texte susmentionné, tant la reine de Serbie que l'impératrice de Trébizonde s'appellent Hélène par une erreur manifeste soit de l'auteur, soit de l'éditeur lui-même. Hugues Bounsac nous livre le vrai nom, au reste connu, de la première. Hélène de Trébizonde est encore nommée ailleurs par Spandounès (*loc. cit.*, pp. 159).

(2) Spandounès donne ce surnom à Tamerlan, le vainqueur de Bajazet I^{er} (*loc. cit.*, 147). C'est ainsi qu'on appelait au x^ve siècle une tribu turque du Turkestan occidental. Cf. G. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica. II. Sprachreste der türkvolker in den byzantinischen Quellen*, Budapest, 1943, p. 261. Je ne puis croire que l'épithète désigne ici une difformité physique : Georges le Boiteux, comme le veut K. Hopf (*op. cit.*, p. 536).

(3) SPANDOUNÈS, *loc. cit.*, p. 151, dit, à la même occasion, que parmi ceux qui accompagnèrent à Byzance le despote Constantin Dragasès se trouvait un Jean Cantacuzène *capitano famosissimo di quella etade*. Il ne marque malheureusement pas le degré de parenté qui l'unissait à Georges.

(4) N. IORGA, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, II, Paris, 1899, 292, 293. On a conservé un projet de traité établi à cette occasion, le 17 février, et soumis par Georges, son auteur, à l'approbation de son maître Constantin : éd. Sp. LAMPROS, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, IV, Athènes, 1930, pp. 29, 30.

(5) Lecture rectifiée de ce petit texte dans G. MERCATI, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno*, Roma, 1926, p. 83, n. 1. Notre soldat semble avoir eu des préoccupations intellectuelles, car on retrouve sa signature sur un second codex au moins, le parisien. gr. 1345, f. 2^v. En outre, c'est sans doute lui que Cyriaque d'Ancone alla trouver, en 1435, à Kalarytha au milieu de ses livres. Cf. W. MILLER, *Ἱστορία τῆς Φραγκοκρατίας ἐν Ἑλλάδι*, trad. Sp. Lambros, II, Athènes, 1909-10, p. 128.

la place quand celle-ci tomba définitivement, le 20 juin 1459 (1), au pouvoir des Turcs. C'est son frère Thomas et un de ses gendres qui sont nommés à cette occasion (2). Une autre fois, c'est Georges qui joue (3) le rôle de chef de la garnison, mais on ne saurait dire à quelle date précise. Mourut-il entre 1454 et 1459, ou était-il, lors de la reddition de la ville, retourné au Péloponèse?

C'est cette dernière hypothèse qu'il faudrait retenir, si l'on devait accepter l'identification proposée du personnage avec un autre soldat que les sources nomment simplement Georges Paléologue. Sphrantzès nous présente ce dernier comme mésazon du despote Thomas dont il abandonna le parti pour servir le despote Démétrius lors de la guerre qui, dès le début de 1459, divisa les deux frères. Mal lui en prit car il fut blessé dans une affaire, pris et conduit à son ancien maître, Thomas Paléologue, qui le fit enfermer près de Durazzo, d'où il réussit toutefois à s'enfuir et à rejoindre le despote Démétrius (4).

Tout bien pesé, je crois, malgré l'opinion de plusieurs (5), ce Georges différent du nôtre. Pour diverses raisons : 1. Sphrantzès (6) précise en effet que Georges Paléologue, sauvé de prison, installa sa femme et ses enfants en sécurité dans la possession vénitienne de Nauplie. Or, vers 1460, date de l'événement, Georges Cantacuzène devait être un vieillard et il est difficilement croyable que, malgré leur nombre, les plus jeunes de ses enfants fussent encore en bas âge. Une de ses sœurs (7) — et lui semble avoir été son aîné — était mariée depuis 1414.

(1) Cf. C. JIRECEK, *Istoriija Srba*, éd. J. Radonic, II, Beograd, 1923, p. 174.

(2) DUCAS, *Historia Byzantina*, xxx, 30, éd. Bonn, p. 209. La place résista trois mois, puis, à court de vivres, dut se rendre. On accusa les défenseurs d'avoir vendu la citadelle. Cf. J. RADONIC, *loc. cit.*, 175, n. 1. A Raguse, Thomas Cantacuzène, l'un d'entre eux, avait une réputation de rapacité. On l'y appelait, à l'occasion, *il gabelotto*. Cf. N. IORGA, *op. cit.*, II, Paris, 1899, p. 410.

(3) SPANDOUNÈS, *op. et loc. cit.*, p. 155, 156. Détail ci-dessous.

(4) SPHRANTZÈS, *Chronicon Minus*, éd. PG., CLVI, col. 1067 BC, 1069 C-1070 A. Pour le Majus, *ibid.*, col. 969 A-970 A, 982 B-983 A. Les deux textes concordent. Sur l'ensemble des événements auxquels Georges Paléologue fut mêlé, voir D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée* (1262-1460). I. *Histoire politique*, Paris, 1932, pp. 269, 270.

(5) Identifient les deux Georges : N. IORGA, *Notes et Extraits*, II, p. 292, n. 4 et *Despre Cantacuzini*, p. XIV; AV. PAPADOPOULOS, *Versuch*, p. 94, n. 186.

(6) SPHRANTZÈS, *op. et loc. cit.*, 1070 A (Minus) : καὶ εἰς Ἀνάπλιν τὸν πλείονα καιρὸν τῆς γυναικὸς αὐτοῦ καὶ τῶν παίδων εὐρισκομένων εἰς τὰ Βενετικά.

(7) Irène, la femme du kral serbe, dont les filles se marièrent dès 1433. Voir ci-dessous. Je ne puis expliquer comment le *Chronicon Maius*, dit de Sphrantzès (éd. PG., CLVI, 816 A), peut donner en 1451 à Maria-Mara, la fille de Georges Brankovic et Irène Cantacuzène, une cinquantaine d'années : πεντηχονταετής οὖσα τῇ ἡλικίᾳ. A supposer — ce qui ne semble pas — qu'elle ait été l'aînée, elle devait être alors tout au plus dans sa trente-septième année. Ou le texte est fautif (et il faudrait lire : τετραχονταετής), ou l'on a là une nouvelle preuve d'un remaniement tardif, car le vrai Sphrantzès ne pouvait se tromper sur l'âge d'une princesse qu'il devait connaître. Constantin XI avait, lui, 47 ans. — Pour la date du mariage d'Irène avec le kral de Serbie, voir ci-dessous, p. 85, n. 4.

2. Le beglerbeg Mahmût Pasa, né d'un père grec et d'une mère serbe (1), est donné comme cousin (2) de Georges Paléologue. Il se serait donc trouvé avoir, au cas où nos deux Georges ne seraient qu'un seul et même personnage, le même degré de proche parenté avec la reine de Serbie Irène et Thomas Cantacuzène. Comment expliquer dès lors que l'historien (3), relatant l'épisode du siège et de la prise de la forteresse de Smenderovo, n'y fasse aucune allusion? C'est bien pourtant au beglerbeg que Thomas dut se rendre. 3. Georges Paléologue fut le beau-père (4) du héros albanais Manuel Bokhalis. Comment à nouveau s'expliquer que Spandounès, si attentif à marquer les liens de parenté de son grand-père maternel Georges Cantacuzène, n'en souffle mot à l'occasion? 4. Enfin pourquoi Sphrantzès (5), qui donne à Thomas son vrai nom de Cantacuzène, retiendrait-il pour Georges son frère le patronyme, à son point de vue secondaire, de Paléologue? Nos deux Georges sont donc de deux familles différentes.

L'ascendance impériale de Georges Cantacuzène est en revanche solidement fondée. Notons d'abord que Hugues Busac l'affirme à l'envie : *guenos enlanbrotaton que vasilicon* (6)! On l'eût aisément supposé en constatant que trois de ses sœurs épousèrent chacune un prince régnant. Mais c'est Spandounès qui le note avec le plus de force et de précision : Georges, à l'entendre (7), serait le petit-fils de Jean VI Cantacuzène. Petit-fils, c'est trop dire! L'écart des dates permet de voir en lui tout au plus un arrière-petit-fils de l'empereur. Bien qu'il soit actuellement impossible de déterminer à coup sûr tous les échelons supérieurs, je crois pouvoir démontrer que le grand-père de Georges fut le basileus Mathieu, d'accord, en cela, avec les généalogistes qui cependant n'en ont pas fait la preuve.

Hopf (8) donne cette suite : *Jean VI, Matthieu, Jean, Théodore, Manuel le protostrator et Georges*. Filitti (9) établit, en s'inspirant

(1) Cf. L. CHALCOCANDYLE, I. VIII, éd. Darkó, II, Budapest, 1927, p. 196. On consultera sur ce seigneur byzantin, fait turc au point de devenir l'un des plus capables et des plus puissants lieutenants de Mahomet II, ce qu'en écrit Fr. Babinger dans *Byzant. Zeitschrift*, XLIV, 1951 (Festschrift Franz Dolger), p. 18, n. 2 (avec bibliographie).

(2) SPHRANTZÈS, *op. et loc. cit.*, 982 BC, 1067 B. Plus exactement la mère du beglerbeg et Georges étaient cousins germains. Georges, dans le style byzantin, était donc *θεῖος* de Mahmoud pacha (= petit-cousin suivant nos usages).

(3) SPHRANTZÈS, *op. et loc. cit.*, 905 B (Maius).

(4) *Ibid.*, 1069 CD.

(5) *Ibid.*, 965 B (Maius), 1067 B, 1069 D (Minus).

(6) *Supra*, p. 72⁴.

(7) SPANDOUNÈS, *op. et loc. cit.*, p. 151. Voir ci-dessus. p. 77.

(8) HOPF, *op. cit.*, 536.

(9) FILITTI, *Notice*, p. 7, 8.

au reste de Ducange (1), un arrangement plus court et plus acceptable : *Jean VI, Matthieu, Démétrius et Georges*.

Inscrivons, mais avec certitude, Matthieu au second rang après Jean VI. Celui-ci eut en effet trois fils : Matthieu, empereur comme lui, le despote de Morée Manuel et Andronic mort, tout jeune, de la peste en 1348. Ce dernier est donc à éliminer. D'autre part, le despote Manuel Cantacuzène, ainsi que nous l'apprend Manuel II Paléologue dans l'oraison funèbre de son frère le despote de Morée Théodore II, mourut sans enfants mâles : οὐκ ἐπὶ παιδί τινί (2). Matthieu reste ainsi le seul ancêtre possible des Cantacuzènes de souche impériale. C'est en conséquence de lui que provient notre Georges. Mais Matthieu († 1383), marié au début de 1340 à Irène Paléologue, la petite-fille d'Andronic II (15), ne peut être le père de notre héros dont la date de naissance doit se situer vers 1390! Il y eut au moins un intermédiaire.

Jean le despote, dont G. Gerola (3) a publié naguère un beau portrait (4), a été introduit dans la série à la suite d'une méprise. Hopf a en effet pris à la lettre ce passage de la *Historia della casa Musachia*: *La madre del detto despoto di Servia fu sorella de Thoma Catacuzino che fu figlio de Giovanni*. Irène de Serbie, mère du despote Lazare, se trouve être en effet sœur de Thomas Cantacuzène et par conséquent de notre Georges. Mais Hopf n'a pas fait attention à ce propos qui suit immédiatement : *Il prefato Giovanni Catacuzino fù alcuni anni imperatore, 'che fe la guerra, in Albania et la roinó* (5). Au reste, pour se persuader que le personnage ici nommé n'est autre que Jean VI Cantacuzène, il n'est que de lire ce que le chroniqueur dit un peu plus bas (6) des rapports de ce prince avec l'Albanie. Ainsi la preuve manque qui devrait rattacher Georges Cantacuzène au despote Jean. Cette éventualité, en soi possible (7), paraît moins probable, si l'on songe que des quatre fils de Georges, aucun ne porte ce nom, tandis qu'on y trouve un Matthieu!

Le protostrator Manuel, donné par Hopf (8) comme le père de

(1) *Op. cit.*, p. 211.

(2) SP. LAMBROS, *Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά*, II, 1926, p. 37.

(3) AV. PAPADOPOULOS, *Versuch*, p. 41, n. 64.

(4) G. GEROLA, *L'effigie del despota Giovanni Cantacuzeno*, dans *Byzantion*, VI, 1931, pp. 378-387. Voir à ce sujet D. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, p. 118. n. 2.

(5) HOPF, *op. cit.*, p. 304.

(6) *Ibid.*, 320.

(7) Réserve faite toutefois du témoignage de Luccarius (*infra*, p. 82, n. 4) suivant lequel Jean serait plutôt l'oncle paternel (patruus) de Georges Cantacuzène.

(8) HOPF, *Chroniques...* p. 536, dans la table généalogique, qui, comme la plupart de celles qui la précèdent, manque de justification.

Georges, est certainement à éliminer lui aussi. S'il en avait été ainsi, Sphrantzès, parlant (1) de la protostratorissa sa femme, n'eût pu se contenter de dire (2) qu'elle était simplement parente (συγγενής) de Mara, fille de la reine de Serbie; elle en eût été la grand'mère!

Selon Filitti (3), c'est Démétrius qui serait le père de Georges. Cette affirmation, faite sans preuve ni réserve, est empruntée à Ducange (4) qui, lui, ne l'avance qu'à titre de pure supposition encore valable en l'absence de renseignement qui la contredise. Elle présente au reste un double avantage : Démétrius, comme le despote Jean, était bien fils de Matthieu; il fut de plus le dernier despote réel (5) de Morée de la lignée des Cantacuzènes. En outre, son nom est donné à l'un des fils de Georges.

Mais il y a un personnage plus obscur dont on devrait peut-être aussi tenir compte : Théodore Paléologue Cantacuzène, que Hopf est seul à nommer d'après des sources qui m'échappent (6). Je le trouve comme membre du Sénat en 1409 dans un document inédit qui lui donne en outre la qualité de *θεῖος* de l'empereur Manuel II, le même sans doute qui mourut de la peste en 1410 (7). Comme son nom est également donné à l'un des fils de Georges, il pourrait en avoir été le grand-père. Simple rapprochement toutefois qu'un document plus formel devra confirmer, d'autant qu'il n'est nulle part fait allusion à ses origines impériales, bien que son double nom (Paléologue-Cantacuzène) soit porté sans exception par les descendants de l'empereur Matthieu. En outre, la relation de parenté, parfois lointaine (8), qu'exprime le terme *θεῖος*, se comprend parfaitement dans ce cas, Irène Paléologue, sa grand'mère supposée, donnant raison du lien qu'il eut certainement avec la dynastie régnante.

(1) SPHRANTZÈS, I. III, éd. PG., CLVI, 821 B.

(2) L'observation a déjà été faite par M. LASCARIS, *Vizantiske printseze y srednevekovnoj creiji*, Beograd, 1926, p. 98, n. 4.

(3) FILITTI, *Notice*, p. 7, 8.

(4) DUCANGE, *op. cit.*, p. 211, qui met d'abord Georges au nombre des fils de Matthieu. Classement qui n'a cessé d'impressionner et de tromper historiens et généalogistes, y compris Av. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie der Palaiologen* (1259-1459), Speyer, 1938, p. 41, n. 64. En fait, Ducange se ravise et remarque que le chroniqueur Luccarius dans ses *Annales Ragusenses* donne plutôt Jean Cantacuzène comme l'oncle paternel de Georges, ce qui lui fait supposer, en dernière analyse, que ce dernier serait plutôt le fils de Démétrius.

(5) A. D. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, p. 117, 118.

(6) HOPF, *Chroniques...*, p. 536. Ce savant signale Théodore entre 1397 et 1402. C'est sans doute ce personnage, appelé *avus* (= *θεῖος*) de l'empereur Manuel II, qui, le 27 décembre 1398, est reçu citoyen de Venise de *intus et extra*. Venise, Archivio de Stato, Privileggi I, fol. 129 v. Je dois ce renseignement à l'amabilité du R. P. Loenertz.

(7) Cf. Sp. LAMBROS, *Βεργία Χρονικά*, Athènes, 1932, p. 82.

(8) Sur la portée et la signification diverse de ce terme à Byzance, voir l'étude pertinente de St. Binon dans la *Byz. Zeitschr.* XXXVIII, 1938, pp. 133-155 et 377-407.

En résumé, la lignée de Georges Cantacuzène remonte donc certainement à l'empereur Jean VI par l'empereur Matthieu. Le chaînon intermédiaire doit être de préférence le sébastocrator Démétrius. Le nom de Théodore n'est avancé ici qu'à titre d'hypothèse complémentaire.

3. *Les proches de Georges Cantacuzène: ses frères et sœurs.*

Hugues Busac connaît un frère et trois sœurs de Georges Cantacuzène. Cette énumération est malheureusement incomplète et deux noms sur quatre nous sont seulement révélés.

Le frère mentionné n'est désigné que par son titre : le grand domestique ou le grand domestique de Constantinople. Ce renseignement est bon, car il est confirmé indirectement par Sylvestre Syropoulos. L'historien du concile de Florence nous apprend en effet (1) que Jean VIII Paléologue, désirant se faire accompagner au concile oecuménique par des délégués de divers pays en communion avec Byzance, dépêcha, en 1437, auprès du kral de Serbie le grand domestique Cantacuzène. La raison de ce choix, note le chroniqueur, était que le négociateur se trouvait être le propre frère de la reine, tout comme notre Georges. L'ambassade n'aboutit pas et sans doute cet échec est-il à l'origine de l'animosité que le messenger, partisan décidé de l'union avec Rome (2), nourrit à l'occasion envers les Serbes (3). D'autre part, nous voyons un grand domestique Cantacuzène combattre vaillamment et succomber au siège de Constantinople en 1453 (4). Il n'y a là, ce me semble, qu'un seul et même personnage et on doit l'identifier avec cet Andronic Paléologue Cantacuzène, grand domestique, qui signe au lieu et place de Démétrius Paléologue Cantacuzène (le père ou un autre frère?) le traité d'avril 1448, passé entre l'empereur et Venise (5).

(1) S. SYROPOULOS, *Historia vera unionis non verae*, Hagae Comitum, 1660, p. 45.

(2) *Ibid.*, pp. 37, 39, 49, 64, 82.

(3) SPHRANTZÈS, *op. et loc. cit.*, 822 A. Le chroniqueur ajoute que Jean Cantacuzène, ce seigneur venu avec son maître Constantin Dragasès de Mistra à Byzance, partageait à cet égard les mêmes sentiments. La femme du protostrator Manuel Cantacuzène poussait au contraire l'empereur à s'allier aux Serbes en épousant la fille de Georges Brankovic, Mara, veuve du sultan Mourad II. La famille était donc très divisée.

(4) DUCAS, c. XI, éd. Bonn, p. 305, 491 (version italienne). Un de ses fils avait épousé une fille du grand-duc Luc Notaras. Les deux parents furent décapités ensemble quelques jours après la prise de la ville. L'auteur anonyme de l'*Ecthesis Chronica*, éd. Sp. Lambros, London, 1902, pp. 16, 17, semble affirmer que le grand domestique n'aurait pas succombé dans la lutte, mais aurait été décapité cinq jours après la chute de Byzance avec les autres hauts dignitaires. Ce chroniqueur confond le père avec son fils. Sur le grand domestique, voir aussi *Echos d'Orient*, XXXVII, 1938, pp. 58 et 71.

(5) Νέος Έλληνισμός, XII, 1915, p. 170; voir aussi MM III, p. 224.

Hugues Busac ne mentionne aucun autre frère. Il y en eut certainement un autre, Thomas, que des documents ragusains (1) qualifient ici de *cognado del despoti* ou *del signor* (= Georges Branković) et de *Cantacusenius de Servia*, là très expressément de *frère de la reine*. Les sources byzantines (2) le présentent comme oncle maternel des enfants de la kralaina. Ce prince se fixa très tôt auprès de sa sœur et resta au service de la Serbie à partir de 1435 au moins (3) jusqu'au 20 juin 1459, quand il livra, dans des conditions assez peu claires la place forte de Smenderovo aux Turcs. Sa carrière s'acheva à la cour de Mahomet II, son neveu par alliance (4).

Il faudrait insérer ici un quatrième nom, celui de Manuel, désigné expressément par Spandounès (5) comme *frère* (fratello) de Georges. Filitti, qui le confond avec le protostrator dont il est question ci-dessus, retient cette information (6). Ducange (7), qui exploite la même source, voit dans le personnage en question un *filis* de ce même Georges. Busac, dont ce devait être un cousin germain, confirme ce point de vue et je crois devoir m'y tenir. Il en sera donc traité dans la section suivante.

Les sœurs de nos princes ont plus particulièrement préoccupé l'annotateur chypriote. On le comprend aisément, puisque c'est par les femmes, par la mère de ses enfants, qu'il pouvait se glorifier d'une alliance aussi illustre.

Georges, Andronic et Thomas eurent donc trois sœurs. Une seule est désignée ici par son nom, Irène, la femme du despote de Serbie; des deux autres, la première épousa, nous apprend-on, l'empereur de Trébizonde, la seconde le roi d'Ibérie, soit de Géorgie.

La reine de Géorgie.

Ce dernier renseignement me paraît nouveau et bon, quoi qu'il m'ait été impossible d'en contrôler le bien fondé. Le synchronisme

(1) N. IORGA, *Notes et Extraits*, II, 1899, pp. 316, 325, 329, 401, et III, 1902, p. 273.

(2) Ainsi SPHRANTZÈS, I. IV, éd. PG., CLVI, 965 B.

(3) N. IORGA, *Notes et Extraits*, II, p. 329. D'après ces documents ragusains, Thomas était à Smenderovo dès août 1435. Il ne semblait pas alors y jouir d'une autorité discrétionnaire puisque Raguse précise à ses agents que le prince n'a pas droit aux libéralités prévues pour la bonne conduite des négociations.

(4) Il se trouve en effet être l'oncle de Mourad II, mari de sa nièce Mara, et par conséquent grand-oncle par alliance de Mahomet II, né d'une autre femme. Sur la fin de son aventure, voir SPHRANTZÈS, *op. et loc. cit.*, 965 B (Maius).

(5) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 156.

(6) FILITTI, *Notice*, p. 8.

(7) DUCANGE, *op. cit.*, p. 211.

des mariages dans la famille de Georges porterait à croire que le roi épousé fut Alexandre (1413-1442). Mais ce monarque semble avoir pris femme dans son pays (1). En cas d'épousailles tardives, on pourrait également songer à Georges VIII (1447-1469). Il serait toutefois étonnant que Sphrantzès (2), chargé en 1450-1451 de négocier avec ce prince le mariage de son maître le basileus Constantin XI, n'ait pas signalé la présence d'une princesse byzantine, mère de la fiancée! D'autre part, l'information selon laquelle le roi, la reine et leurs enfants auraient été pris par les Turcs et emmenés sans que l'on sache ce qu'ils devinrent n'est pas confirmée par les sources. Comme me le fait observer par lettre le prof. Babinger, il est exclu que Mahomet II ait fait lui-même campagne contre la Géorgie; il n'est pas non plus prouvé que l'un quelconque de ses lieutenants d'Anatolie ait poussé aussi loin. Seul, l'ennemi mortel du Conquérant, Uzun Hasan, lança contre le pays des expéditions régulières ou croisades, particulièrement en 1458, 1463, 1472, 1477. Mais aucune de ces dates ne coïncide avec la fin d'un règne. Le seul événement contemporain qui justifie l'assertion de Busac est le fait non des Turcs, mais des Mongols de Timourleng (3) qui, à l'extrême fin du xiv^e siècle, saccagèrent la Géorgie et emmenèrent en captivité ses souverains Bagrat V et sa femme Anna, un beau nom de princesse grecque. Malheureusement ce tragique épisode est trop ancien pour avoir été vécu par la sœur de Georges Cantacuzène. Je croirais volontiers que Busac a confondu deux destins, les destins de deux sœurs : celui de la reine anonyme de Géorgie avec celui de l'impératrice de Trébizonde Hélène, que nous rappellerons dans un instant.

La reine de Serbie.

Irène Cantacuzène épousa effectivement le kral de Serbie Georges Branković, cela le 26 décembre 1414 (4). Elle mourut en 1457 (5). Nos textes donnent au couple cinq enfants, trois garçons et deux filles. Une fille a été oubliée et il s'est glissé dans la distribution des alliances une confusion.

Ce qui est dit ici des enfants est amplement connu (6) d'autre

(1) Cf. M. BROSSET, *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie*, St.-Petersbourg, 1851, Quatrième rapport, p. 18 et 29.

(2) SPHRANTZÈS, *op. cit.*, 1052 G (Minus).

(3) M. BROSSET, *op. cit.*, p. 11.

(4) Discussion de cette date dans M. LASCARIS, *op. cit.*, p. 99.

(5) *Ibid.*, pp. 109, 110. La date exacte, 2 mai 1457, est donnée par SPHRANTZÈS, *op. cit.*, 1065 B. Même donnée dans le Majus, *ibid.*, 965 AB.

(6) Ainsi Spandounès donne à leurs sujet d'amples renseignements (cf. *op. cit.*, p. 151, 153, 158, 162). Voir DUCANGE, *op. cit.*, pp. 261-263. L'auteur de la *Historia della Casa Musa-*

part. Les garçons avaient effectivement nom Étienne, Grégoire et Lazare. Étienne et Grégoire furent pris, le premier à Smenderovo lors de la première occupation turque de la forteresse, le 18 août 1439 (1), le second à Andrinople où il était venu voir sa sœur, puis expédiés à Amasia en Anatolie, le 5 avril 1439 (2). Le supplice de l'aveuglement, qui leur fut infligé, le 8 mai suivant, dut être imparfait (3), car il ne mit nullement fin à la carrière mouvementée des deux victimes; il ne les empêcha surtout pas de se marier.

Étienne (4), l'aîné des trois, parvint à s'enfuir en Albanie et y épousa Angelina, la fille d'un seigneur local Georges Comnène Arianités, dit le Grand, effectivement frère du seigneur Constantin († 1531), dépossédé par les Turcs en 1461 et réfugié dans le Montferrat dont il devint le régent en 1469, à la mort du comte Boniface III que sa nièce Maria, fille d'Étienne et d'Angelina, avait épousé (5). Cette dame eut en outre deux frères, les despotes Georges et Jean, dont Busac ne parle pas.

Grégoire (6), le cadet, est tout juste nommé par notre informateur. Il réussit cependant à s'enfuir et à se réfugier en Hongrie où il serait mort sans laisser, note Spandounès (7), de fils légitimes.

Lazare (8), un turbulent et triste personnage, qui devait empoisonner sa mère Irène Cantacuzène, obtient en revanche de Busac une mention circonstanciée en raison certainement des alliances contractées par ses filles avec des maisons occidentales. Spandounès, qui s'étend

chia (éd. HOFF, *op. cit.*, p. 306) parle de trois garçons et de deux filles, mais brouille à plaisir noms et alliances, allant jusqu'à marier Hélène Cantacuzène avec Mourad II et à en faire la mère de Mahomet II (*ibid.*, p. 329).

(1) Cf. DUCAS, *op. et loc. cit.*, xx, 30, éd. Bonn, 209. Toute cette histoire et ses diverses péripéties sont racontées d'une manière romancée par Spandounès, *op. cit.*, 152 et 153. Il y est dit que les deux frères âgés respectivement de 15 et 16 ans allèrent visiter leur sœur à Andrinople. Voyant leur adresse à la chasse, Murad II en prit ombrage et, certain jour, *in luogo di pranzo li fece abacinare gli occhi!* Après quoi, il les aurait aussitôt renvoyés à leur père. Je donne ici ces détails pour faire sentir dans quel esprit fantaisiste Spandounès a rédigé sa chronique.

(2) N. IORGA, *Notes et extraits*, II, p. 368, n. 2.

(3) A Byzance même les cas ne furent pas rares où les victimes de ce supplice, une fois libérés, se mêlèrent activement à nouveau à la vie publique. Cf. Od. LAMPSIDES, *Ἡ ποινὴ τῆς τυφλώσεως παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς*, Athènes, 1949, pp. 66 suiv.

(4) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, pp. 329, 332, 333; HOFF, *op. cit.*, pp. 152, 153, 158.

(5) HOFF, *op. cit.*, p. 535. Angelina mourut en 1515.

(6) Mêmes références que ci-dessus n. 1. Raguse lui recommande les marchands de Serbie; cf. N. IORGA, *Notes et Extraits*, II, p. 363, n. 1. Défenseur de Smenderovo, *ibid.*, II, p. 377; prisonnier lors de la première prise de la ville (cf. DUCAS, *op. cit.*, éd. Bonn, p. 209).

(7) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 158 : in Ungheria, dove morse senza figlioli legitimi. Cette information en contredit une autre qui le fait se retirer au Mont Athos, à Chilandar, où il serait mort le 16 octobre 1459! Cf. FR. BABINGER, *op. et loc. cit.*, p. 14.

(8) Le personnage joua un rôle politique considérable. Cf. C. JIRECEK-J. RADONIC, *Istoriija Srba*, II, Beograd, 1923, pp. 168-175.

longuement (1) sur son compte, nous est garant qu'il n'eut pas d'enfant mâle (2). Hugues Busac ne lui connaît que deux filles; Spandounès lui en attribue trois, Maria, Milica et Irène. Nos deux auteurs s'accordent sur le cas de Milica qui épousa effectivement Léonard III Tocco, despote d'Arta et de Sainte-Maure (3). Spandounès, qui l'appelle *honestissima et sapientissima*, lui donne un fils et trois filles. Le fils fut don Carlo III († fin 1518); les filles (4) furent la comtesse de la Mirandole Rémondine, Maria, épouse de Pietro La Grua seigneur de Carini au sud-ouest de Palerme, et Éléonore dont Busac ne parle pas parce qu'elle s'était fait oublier en devenant religieuse. C'est donc à tort que Hopf fait de ces femmes les enfants d'un second lit. L'accord de Busac et de Spandounès nous autorise à les restituer à Milica, qui, pour cela même, sera morte plus tard qu'on ne l'admet († 1464) après un an seulement de mariage.

Au sujet de Maria (5), Busac et Spandounès sont en désaccord, mais c'est à ce dernier, au reste fort bien informé des aventures de la noble dame, que l'on doit, cette fois, se fier. Il nous apprend en effet qu'elle fut mariée non au fils de Scanderbeg (Busac), mais à Étienne, le fils du ban de Bosnie, Thomas. Le destin du couple fut tragique. Profitant de dissensions qui affaiblissaient la principauté, Mahomet II la fit envahir, puis vint lui-même ordonner, une fois de plus, contre les engagements les plus sacrés, la mise à mort du seigneur fait prisonnier. La femme de celui-ci, restée stérile, fut abandonnée à un courtisan qui l'épousa (6).

C'est Irène la plus jeune des trois sœurs qui échut au fils du fameux Georges Scanderbeg, Jean Castriotès, duc de San Pietro in Galatina. Ce dernier titre lui fut donné postérieurement, après qu'il eut abandonné sa seigneurie de Croia aux Vénitiens (1468). La princesse suivit son mari en Italie et ses enfants s'y établirent, sous la protection et avec la faveur du roi de Naples Ferdinand d'Aragon (7).

(1) Mêmes références que p. 86, n. 4. Ajouter HOPF, *op. cit.*, pp. 273 et 536. Ce prince épousa Hélène Paléologue, fille du despote Thomas de Morée, en décembre 1446. Cf. M. LASCARIS, *op. cit.*, pp. 101, 102, n. 1, et N. IORGA, *Notes et Extraits*, II, pp. 415, 416. Voir aussi D. ZAKYTHINOS, *op. cit.*, pp. 239, 275 et AV. PAPADOPOULOS, *Versuch*, pp. 66, 67, n. 99. — La chronique de Musachi (éd. HOPF, *loc. cit.*, p. 303) place, en gros, la date du mariage en 1447.

(2) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 158.

(3) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, pp. 159, 166. Mariée le 1^{er} mai 1463. Cf. HOPF, *op. cit.*, pp. 303, 344.

(4) HOPF, *op. cit.*, pp. 335, 539.

(5) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, pp. 159, 162 et HOPF, *op. cit.*, 333.

(6) Sur le rôle tragique que cette femme de pacha a pu jouer au sein de sa propre famille, voir ci-dessous à propos de Jacques de Flory.

(7) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 159; HOPF, *op. cit.*, p. 284 où elle est appelée *Erina Paliologa*. Elle aurait eu un certain nombre d'enfants dont deux seulement survécurent. Cf. *ibid.*, p. 533.

Georges Branković et Irène Cantacuzène eurent également deux filles (1), Maria-Mara et une autre dont Busac taît le nom.

Le grand-père du prince Djem, qualifié ici de sultan, qui comme le rappelle notre chroniqueur résida à Rome et surtout en Italie (2), est Mourad II dont l'union avec la fille des souverains serbes Mara était décidée le 15 juin 1433 (3). Elle fut stérile et la princesse retourna, à la mort de son mari (1451), chez sa mère en Serbie. C'est là que les avances (4) de Constantin XI Dragasès vinrent la trouver. Mais elle avait fait vœu de prendre le voile au cas où elle serait délivrée de la dure condition qui était la sienne au harem. Elle put d'autant plus facilement tenir parole que son beau-fils Mahomet II la dota largement (5). Elle mourut sans postérité, le 14 sept. 1487, près de Serrès (6), où devait la rejoindre la sœur dont il nous reste à parler.

Busac, qui ne la nomme pas, désigne son mari, le seigneur Olihoun. Sous cet étrange patronyme se cache le comte *Ulrich* II de Cilly, neveu par alliance de l'empereur d'Allemagne Frédéric III (7). Spandounès (8) nous apprend que sa femme s'appelait Catherine (un nom d'emprunt imposé par une cour occidentale?) et nous savons d'après un document ragusain du 15 juin 1453 que son mariage était alors sur le point de se conclure (8). Elle n'eut qu'une fille, la première femme du roi de Hongrie Mathias Corvin.

L'impératrice de Trébizonde:

L'autre sœur de Georges Cantacuzène, la femme de l'empereur de Trébizonde David II, est restée trop célèbre par ses malheurs pour que son nom, tu par notre annotateur, ne soit pas transmis d'autre

(1) DUCANGE, *op. cit.*, p. 211.

(2) Bref aperçu de l'odyssée du prince Djem en Italie, dans SPANDOUNÈS, *op. cit.*, pp. 170, 171.

(3) N. IORGA, *Notes et Extraits*, I, p. 316; Sur la famille de Cilly, voir *ibid.*, p. 325, n. 1, la bibliographie.

(4) Faites à l'instigation de Georges Sphrantzès lui-même. Cf. SPHRANTZÈS, *op. cit.*, PG., CLVI, 1053-1056 (Minus).

(5) N. IORGA, *Notes et Extraits*, II, p. 449, n. 1. Cf. FR. BABINGER, *op. et loc. cit.*, 11-20. D'après N. Iorga, *loc. cit.*, p. 375, n. 1, Maria-Mara se serait réfugiée dans un couvent près de l'Athos.

(6) Elle s'était enfuie de Serbie auprès du sultan, le 2 mai 1457, en compagnie de Grégoire et de leur oncle Thomas Cantacuzène. Cf. SPHRANTZÈS, *op. cit.*, s. a. 1457, PG. CLVI, 1065 BC. Sur le rôle joué par cette femme, voir C. JIRECEK-J. RADONIC, *op. cit.*, II, pp. 199-201.

(7) N. IORGA, *Notes et Extraits*, I, p. 316, n. 2 et 325, n. 1. Voir encore DUCANGE, *op. cit.*, 262. SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 158, dit cette princesse mariée au frère de l'empereur Frédéric di casa d'Austria. Preuve supplémentaire de son penchant à l'inexactitude! G. Musachi (éd. HOFF, *op. cit.*, p. 332) va plus loin encore et marie d'emblée la princesse à l'empereur lui-même!

(8) Voir ci-dessus, note 3.

part. On sait en effet qu'elle s'appelait Hélène (1). Prisonnière le 15 août 1461 (2) et amenée à Andrinople avec les siens, elle assista, le 1^{er} novembre 1463, au massacre de son mari et de sept de ses fils. La malheureuse ne survécut que très peu à cette tragédie (3). Deux enfants en bas âge, une fille et un garçon, furent épargnés et envoyés en présent au roi de Perse Usun Hasan. Le garçon se sauva ensuite en Géorgie, abjura l'islamisme et s'y établit. Spandounès affirme que le roi du pays Giurgiubei (4) donna sa fille en mariage au fugitif. Cette information, que je n'ai encore pu éclaircir, peut à première vue paraître étonnante, car le jeune homme dut en ce cas épouser une proche parente.

Nous n'avons compté jusqu'à présent que trois sœurs de Georges Cantacuzène : Irène de Serbie, Hélène de Trébizonde et l'anonyme de Géorgie. Busac ne semble pas s'être rappelé les noms et les alliances des deux dernières. Spandounès paraît, à première vue, devoir combler sa lacune.

Ce chroniqueur traite en effet avec une visible complaisance le susdit Georges de *mio avo, mio avo materno* (5). On en a conclu communément (6) qu'il en était le petit-fils et que sa mère serait une quatrième fille du prince. Et cette fille aurait un nom, Eudocie Cantacuzène, la femme de Mathieu Spandounès (7).

Cet arrangement ne me semble pas convenir. Il existe en effet un document officiel (8), daté du 9 décembre 1488, par lequel la comtesse de Cilly cède au mari d'Eudocie, Mathieu Spandounès, un château fort des environs de Gorizia. Or le texte dit expressément que la comtesse fit cette donation *ob amorem nepotis suae, uxoris dicti Mathaei*. En conséquence, comme la comtesse de Cilly se trouve elle-même être nièce (voir le tableau généalogique) de Georges Cantacuzène, Eudocie ne saurait en être la fille (9). En rigueur de terme, elle doit même avoir

(1) DUCANGE, *op. cit.*, p. 211.

(2) Sur la date de la prise de Trébizonde par les Turcs, consulter maintenant dans cette revue la note de Fr. Babinger. Cf. *REB*, VII, 1949, pp. 205-207.

(3) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, pp. 159, 160. Pour la date, cf. *BZ*, XXXVII, 1937, p. 359.

(4) Si ce nom est exact, il s'agirait du roi Georges VIII (1453-1469). Mais, à la mort de ce prince, le fugitif recueilli par lui accomplissait à peine ses huit ans, puisqu'il n'en avait que trois à la mort de son père! Spandounès doit ici encore se tromper et sans doute s'agit-il de Constantin III (1469-1515).

(5) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, pp. 159, 162 et HOFF, *op. cit.*, p. 333.

(6) SATHAS, *Documents inédits*, IX, p. vi suiv. ; FILITTI, *Notice*, pp. 8, 9.

(7) Un acte vénitien (texte dans SATHAS, *loc. cit.*, p. xxxviii) donne effectivement notre Eudocie Cantacuzène pour femme à l'*egregius vir Mathaeus Spandoninus*.

(8) Cité et commenté de manière erronée, *ibid.*, pp. xiii, xiv (voir particulièrement la note 1).

(9) Ceci a un inconvénient : il faudrait dans ce cas admettre que deux Spandounès aient épousé deux Cantacuzènes! Les textes sont assez formels pour que, en l'absence d'autre arrangement possible, on en envisage l'éventualité.

eu pour père ou mère soit un frère, soit une sœur de la comtesse (1). A moins de donner au mot *nepos* le sens de cousin qu'il ne saurait avoir, à moins d'admettre une erreur invraisemblable chez la donatrice, force est de conclure que notre chroniqueur Théodore et Eudocie se placent sur deux lignes différentes.

On serait tenté de suspecter comme intéressé le témoignage de Spandounès, car il s'agit, dans l'occasion, de sa propre ascendance, à une époque où les grecs émigrés n'hésitaient pas à s'anoblir eux-mêmes pour combattre plus efficacement l'infortune. Et l'incertitude grandit encore quand on songe que la Maison des Cantacuzènes, après avoir fourni trois trônes et s'être unie à la première noblesse, aurait cédé une princesse à un personnage si obscur que son nom, Spandounès, ne paraît pas une seule fois durant tout le Moyen âge. Cette anomalie doit avoir son explication dans ce phénomène, si fréquent de nos jours, qui accule les émigrés par nécessité à des mésalliances. La catastrophe de 1453 jeta dans l'aventure une partie de la noblesse byzantine qui longtemps végéta avant de s'assimiler ou de disparaître. Or Théodore, notre chroniqueur, naquit, d'après son propre dire (2), au plus tôt vers 1460 en Italie. C'est là que les jeunes gens, ses parents, durent se rencontrer et s'unirent, lui apportant au couple la sécurité matérielle, elle l'éclat d'un nom voué actuellement à la pauvreté. Au reste, selon le même historien (3), son grand-père maternel aurait fait une alliance plus illustre encore, puisqu'il

(1) C'est donc par Irène de Serbie, non par Georges son frère, qu'Eudocie remonterait jusqu'aux empereurs.

(2) Théodore déclare en effet avoir vu, dans son enfance, des prisonniers chrétiens encore aux fers. Or ils avaient été capturés à la bataille de Calamata (1460) et le narrateur laisse entendre que depuis leur détention un long temps s'est écoulé... *ho veduti alcuni di quelli che sino a quel tempo non si havevano potuto ristacare*. SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 161. Pour cela même, je doute fort, comme l'admet SATHAS, *op. cit.*, p. vi, que la naissance de notre auteur soit presque contemporaine de la prise de Constantinople (1453). En 1532, celui-ci faisait encore campagne avec l'armée turque et se trouvait avec elle sous les murs de Vienne. *Ibid.*, pp. xxiii. On sait, d'autre part, que son *Histoire des origines des Turcs* est de 1538. *Ibid.*, p. 136.

(3) *Ibid.*, pp. 164, 175. Mesih Pacha avait un autre frère également islamisé, Châss Murâd Pacha, qui se noya dans l'Euphrate (1472) lors de sa campagne contre Uzun Hasan. Fr. Babinger veut bien me dire qu'il a consacré à ce personnage un long article à paraître dans *Festschrift Richard Hartmann*. Les éléments manquent présentement pour rattacher avec quelque certitude ce trio (deux frères et une sœur) à l'un ou l'autre des cinq frères de Constantin XI. L'identification de Mesih Pacha avec Manuel Paléologue, le deuxième fils du despote de Morée Thomas Paléologue (Av. PAPADOPOULOS, *op. cit.*, p. 68, n. 101), n'est nullement fondée. Elle semble même contredite par ce que nous en apprend l'*Ecthesis chronica* (éd. Sp. Lambros, p. 23), suivant quoi ce prince, resté chrétien, quoique polygame, mena une vie retirée sur les terres que lui assigna le Conquérant et fut inhumé dans l'église d'un de ses villages, tandis que Mesih Pacha fut l'un des meilleurs généraux du sultan et se trouve enterré dans la mosquée bâtie par son frère Châss Murâd Pacha. Cf. FR. BABINGER, *op. cit.*, p. 12, n. 7.

aurait épousé une sœur de Mesih Pacha, *di casa Paleologa*, mieux selon G. Angiolello (1) : *figliuolo d'un fratello dell'Imperatore di Constantinopoli*, donc un neveu de Constantin XI! Théodore doit donc bien descendre en ligne directe, par les femmes, de Georges Cantacuzène, mais, vu l'écart des dates, ce dernier dut être son arrière-grand-père (2).

La cinquième sœur de Georges, selon le même Spandounès (3), fut unie à un dynaste bosniaque, le duc de Saint-Sabbas. Le fils du prince régnant aurait en effet épousé *una sorella di mio avo materno nomata Anna*. Le chroniqueur connaissait personnellement le couple, puisque ses parents l'accueillirent (4) à Venise lors de sa fuite devant les Turcs. On ne peut qu'enregistrer cette information dans l'espoir qu'elle sera un jour confirmée. On notera qu'un des fils de la famille se fit musulman et accéda, lui aussi, au plus haut rang, à celui de beglerbeg d'Anatolie sous le nom significatif de Chertzegoglu Pacha!

4. La famille de Georges Cantacuzène.

Elle fut nombreuse, puisqu'elle ne compta pas moins de neuf enfants, dont quatre garçons et cinq filles. Mais on ne sait malheureusement que peu de chose ou rien de chacun de ses membres.

Le nom de la mère, celui de sa famille nous sont totalement inconnus. Hugues Busac n'a pas cru devoir nous le révéler. En revanche, il nous livre de ses oncles et tantes par alliance tout ce qu'il sait et nous avertit quand il ne sait plus.

Les cinq filles.

Son énumération est incomplète en ce qui concerne les femmes. Trois sont désignées, une seule est expressément nommée.

L'ainée épousa Georges Rhallis, sans doute cet ambassadeur qui, vers l'automne 1460, fut chargé par le despote de Morée Thomas d'en arriver à un accommodement avec Mahomet II (5).

La seconde, restée également anonyme, échut à un certain Nicolas

(1) Texte aimablement communiqué par Fr. Babinger.

(2) A moins que Théodore n'ait été tard venu dans une famille nombreuse. En effet, le dernier enfant d'Hélène de Trébizonde, âgé de trois ans seulement en 1463, était donc né en 1460!

(3) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 162; HOPF., *op. cit.*, p. 333.

(4) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 170.

(5) SPHRANTZÈS, *op. cit.*, IV, 19, éd. PG., CLVI, 985 B (Minus); *ibid.*, s. a. 1460; PG., 1071 B (Minus).

Paléologue inconnu des généalogistes (1), mais qui doit être ce seigneur (2) de Monembasie qui, voyant la partie perdue avec les Turcs, vendit pour peu sa bonne ville aux Vénitiens.

Hugues nous entretient complaisamment de la troisième, sa propre belle-mère. Elle avait nom Zoé et fut mariée à un seigneur chypriote, Jacques II de Flory, comte de Jaffa, dont le père, Jacques I^{er}, avait été gouverneur du royaume insulaire (3). Depuis le 3 février 1442, jour où le roi Jean II épousa Hélène Paléologue, la fille du despote de Morée Thomas, la mode était aux princesses grecques et l'on devine que l'union du comte avec la Cantacuzène fut négociée vers la même date, sinon à la même occasion (4). Du moins Jacques de Flory ne se laissa-t-il pas influencer par sa femme, car une lettre du 25 septembre 1455 nous le montre outré de la suprématie que l'élément byzantin, appuyé sur le menu peuple, avait prise sur les affaires. Impuissant à réagir, il se retira à Famagouste (5). Dans la lutte qui opposa bientôt l'usurpateur Jacques II aux souverains légitimes, Charlotte et Louis de Savoie, le comte de Jaffa se tient aux côtés des derniers. En mai 1461, il se rend auprès de sa souveraine dans l'île de Rhodes (6). Celle-ci l'expédie en 1463 à Constantinople négocier l'aide de Mahomet II (7). Cette mission tourna mal pour le messager cruellement supplicié pour des raisons et dans des circonstances que je discuterai ailleurs (8).

Zoé resta ainsi veuve avec au moins trois enfants, ceux que nomme Busac, à savoir Hercule, Jazon et Carola. Hercule mourut moine et notre auteur, en disant que son cadet mourut dans l'île, laisserait croire que le religieux s'expatria. Mais celui-ci ne passa pas nécessairement toute sa vie au cloître et peut-être doit-on le reconnaître en cet Hercule de Flory chargé, en 1473, de mission à Naples (9).

On notera un oubli singulier. Un troisième garçon semble en effet

(1) Ce prénom, si populaire à Byzance, ne semble pas avoir eu la faveur des Paléologues. L'*Essai* de Av. Papadopoulos ne signale aucun cas d'emploi par un membre quelconque de cette Maison.

(2) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, 158 et HOFF, *op. cit.*, 332.

(3) Revue de l'Orient latin, VII, 1899, p. 40; à la date du 19 mai 1441, Gênes délivre un sauf-conduit *illustri et potenti militi Jacobo de Flori, comiti Joppensi et gubernatori regni Cypri*. Cf. HILL, *op. cit.*, II, p. 497.

(4) Il est même naturel de penser que Jacques de Flory fils fit la connaissance de sa future femme à la cour de Morée lors des tractations que son père ou lui ont bien pu conduire pour le compte de leur maître Jacques II de Lusignan.

(5) Cf. HILL, *op. cit.*, II, p. 533.

(6) *Ibid.*, 562, 580.

(7) *Ibid.*, 589. L'envoyé devait offrir le paiement annuel d'un tribut et la cession d'une ville. Mais Mahomet II avait un arrangement avec le sultan du Caire, aux termes duquel il cédait Chypre à ce dernier et se réservait Rhodes.

(8) Voir en attendant ce qui est dit ci-dessus, pp. 73, 77.

(9) HILL, *op. cit.*, pp. 670, 1159.

bien être né à ce foyer. Le dizain rimé qui sert d'exergue à notre texte (1) dit en effet expressément que, le 8 octobre 1447, Zoé mit au monde un fils, porteur d'un nom grec que le grand-père Georges Cantacuzène eût applaudi. Mourut-il trop jeune? son beau-frère, notre annotateur, a-t-il omis intentionnellement de rappeler ici son souvenir? On ne sait que penser.

Enfin voici la femme de notre auteur, Carola, fille unique, semble-t-il, du comte de Jaffa.

Notons d'abord la date de sa mort, relevée sur une autre feuille de garde (2). On y lit : *Ogi a di vii de jenaro Mxxv fu trepasata la ilustra Carola Cantacoziny mia amatisyma consorte*. L'emploi de l'italien s'explique aisément : toute la famille était, depuis la fin du xve siècle, fixée en Italie où les événements, qui suivirent la mort de Jacques II (1473), les avaient obligés de chercher refuge. Carola mourut donc le 7 janvier 1515.

Hugues et Carola eurent quatre enfants : deux filles et deux garçons.

L'aînée des filles nous est connue surtout par la longue épitaphe placée sur sa pierre tombale. Malheureusement les anciennes éditions du texte sont gravement lacuneuses et Ducange (3), qui n'a pu voir l'original, la reproduit telle qu'elle circulait de son temps. Les recueils modernes d'inscriptions romaines (4) ont par bonheur remédié à cet état de chose. Une nouvelle collation, due à mon obligé confrère le R. P. Stiernon (5), a démontré l'absolue fidélité du texte dans les récentes publications. Néanmoins, pour la commodité d'un grand nombre de lecteurs et parce que le distique grec final ne me semble pas avoir été compris (6), je redonne ici l'ensemble :

D. O. M.

C. CANTACUSINAE FLORIDI
CYPRIAE NOBILISS. PRISCIS
MATRONIS QVOVIS LAVDIS

(1) Texte formel ci-dessus en tête, p. 70.

(2) Fol. IV (garde postérieure).

(3) DUCANGE, *op. cit.*, p. 212.

(4) FORCELLA, *Iscrizioni delle chiese... di Roma*, I, 1869, p. 439, n° 1679; P. BERTHIER, *L'Église de la Minerve à Rome*, Rome, 1910, p. 363-369. Ce dernier auteur note : *Je me suis arrêté à visiter avec attention pour admirer le tombeau de la princesse chypriote Cantacuzena Floridi (sic!) et de sa fille Isabelle. C'est une petite merveille de goût et d'art grec... L'auteur a l'enthousiasme facile*.

(5) Ce confrère, que je tiens à remercier une fois de plus, a fait à Rome, tant dans les bibliothèques, particulièrement à la Vaticane, que dans les églises des recherches qui, on le voit, ne sont pas restées sans résultats appréciables.

(6) Ce distique est d'une banalité affligeante et le premier vers est au surplus irrégulier. Nonobstant quoi, le bon P. Berthier, *op. cit.*, p. 362, consent à écrire que *c'est un profond*

- 5 GENERE COMPARANDAE
 UXORI CONCORDISS. ET SVAVISS.
 VIX. ANN. XXXVI. M.XI
 ET ISABELIAE BELLAE FILIAE VNICAE
 DVLCISS. ET REVERENTISS.
- 10 SVIS DELITIIS.
 VIX. ANN. HA DOLOR. VIII. D. X.
 HECTOR LENGLES CYPRIAE
 NOBILITATIS TENUE(s) RELIQVIAE
 AMISSO VNICO EXILII
- 15 SOLAMENTO. INFOELICISS.
 ET SIBI POSVIT
 ANNO. M.D.V.III. NON. IVLII (4).

Nunc tumulo et lachrymis mox mixtis ossibus ossa
 Vosq(ue) per aethereas prosequare umbra domos.

- 20 Κούρην κάλοχον ἔσχον δὴ μόνα σπλαχν' ἐμά, σῆμα,
 κάμει δέχ' οὐχ οἷον ζῆν ἔτι βουλόμενον (2).

Il résulte de ce relevé que la défunte ne s'appelait pas *Florida Cantacuzène*, comme on l'a cru (3), mais bien C. Cantacuzène de *Flory*! En outre, la place occupée actuellement par la pierre funéraire pose un problème délicat à résoudre, celui du lieu d'inhumation de la mère et de la fille. Ducange, citant sa source, parle de l'église de l'Ara Coeli au Capitole. Or elle est actuellement dans l'église de la Minerve « in fondo alla nave sinistra ». Y aurait-il eu transfert à la suite du *Motu proprio* de Pie IV (1561) ordonnant de débarrasser l'église franciscaine de ses monuments funéraires (4)? La défunte était-elle tertiaire dominicaine? Les archives des deux couvents doivent per-

sanglot, tel qu'on en trouve dans les chœurs de Philoctète. La manière dont les mots sont découpés dans son édition, comme au reste chez Forcella, me convainc qu'il n'en saisissait pas le sens. Il faut comprendre : *O tombe, qui gardes ma fille et ma femme, mes seules amours, reçois-moi aussi, moi qui, dans l'état où je suis, n'entends plus vivre.* On ne sait si son désir d'être enterré sous la même pierre, dans le même lieu, a été exaucé. Le distique latin est d'une tout autre veine.

(1) Les anciennes éditions, celle de Ducange incluse, suppriment les lignes 7 (à partir de la date) à 11 (jusqu'à la date exclue). Comme cet arrangement faisait mourir la femme de Hector Mengles à 8 ans dix mois (au lieu de dix jours), on y a ajouté un touchant *cum ea sine lite*, donc après huit ans, dix mois de paisible mariage! C'est du madrigal pris on ne sait où! — L. 1, au lieu de l'inintelligible et inexplicable HA, il faut naturellement IN DOLOR (ibus) : douleurs de l'exil ou d'une maladie continue.

(2) L'édition de Forcella porte οὐχ que Berthier a eu raison de corriger.

(3) Berthier (*supra*, n. p. 362) et FILITTI, *Notice*, p. 9.

(4) FORCELLA, *op. cit.*, I, p. 15.

mettre de répondre à ces questions. Bornons-nous à signaler ici le désaccord de l'építaphe avec les assertions de l'annotateur Busac.

Ce dernier appelle le mari de sa fille messire Hector Mengles et cela à deux reprises. Or la pierre est formelle qui écrit Lengles! Et Lengles-Langlois est un bon nom de Chypre. Hugues (1), seigneur de Beirouth, est connu comme chancelier du royaume, mort lui aussi en émigration (août 1476, à Tivoli) : Jacques Langlois sert d'interprète à la reine Charlotte quand, le 25 février 1485, elle décide de céder ses droits sur Chypre au duc de Savoie (2). Je croirai donc que Busac a cédé une fois de plus à cette tendance qu'il avait de déformer les noms. D'ailleurs son texte nous en offre un autre exemple. Sa petite fille s'appelle, sous sa plume, Jakela, qui pourrait bien être un diminutif, qui sans doute n'est qu'une déformation de < I > sabella. Notons enfin l'âge de la dame et de la fille : trente-six ans, onze mois pour la première ; huit ans, dix mois pour la seconde. Le monument fut érigé le 7 juillet 1508 (3). Il n'est pas dit expressément que les défuntés décédèrent cette année-là, ni même si elles moururent dans le même temps. Il est seulement probable que l'une d'entre elles cessa de vivre quand le monument fut aménagé et que ce décès fut l'occasion de ce travail (4).

L'autre fille, Linora ou Éléonore, eut en partage un gentilhomme napolitain, Anybal Mormyli, cousin du comte de Consa. Il est évident que ce mariage fut la conclusion de relations faites en Italie durant l'exil. Il ne m'appartient pas de l'identifier, non plus que son fils, Ascanio Maria. Ces deux prénoms sont également ceux du cardinal Sforza († 1505) dont les armes (5) ont été peintes dans le manuscrit que nous exploitons. M. Giannelli me fait justement remarquer que cette identité de prénoms peu communs peut indiquer des liens de parenté entre la famille du prélat et celle soit de la mère, soit du père. Je penserai de préférence à une relation de parrain à filleul. Malheureusement la preuve est d'autant plus difficile à faire que l'*Enciclopedia storico-nobiliare italiana* du marquis V. Spredi, qui consacre une trop brève notice à la famille (6), ignore tout d'Ascanio Maria. Si j'interprète exactement ce que son grand-père Busac en dit, la fin

(1) G. HILL, *op. cit.*, p. 149 en note, et III, pp. 600, 603.

(2) *Ibid.*, III, p. 611.

(3) Ducange et son prototype donnent comme date : MDV VI NON IVLII. On pourrait comprendre à la rigueur : 1505, le 3 des nones de juillet (= 5 juillet 1505). Mais ceux qui ont vu la pierre lisent : 1508, aux nones de juillet, et je crois devoir les suivre.

(4) Il reste cependant possible que les deux femmes soient mortes ensemble lors d'une peste ou de quelque autre épidémie.

(5) Elles sont décrites ci-dessus, p. 52.

(6) *Op. cit.*, II, Appendice, p. 361.

du père fut tragique : il aurait été tué par méprise. Nous retrouverons au reste ci-dessous un Ascanio qui pourrait bien ne faire qu'un avec lui. Notons d'abord la date de décès de sa mère que le mari Busac a eu l'heureuse idée de consigner à part (3) dans notre codex : *Et a di xiiii de novembrie MVXVI fu trepasata la myai filiola Lienor*, soit le 18 novembre 1516. Mort prématurée ici encore, puisqu'elle suivit de peu celle de Carola.

Restent les deux garçons, Jacques et Hercule, qui, s'ils avaient respecté la volonté de leur père, se seraient appelés Cantacuzènes de Flory. En réalité, ils n'affichèrent pas cette prétention si, du moins, l'on en juge par le comportement d'Hercule. On conserve en effet encore à Rome, à l'Archivio di Stato (4), son testament : *Testamentum Magnifici Domini Herculis Cantacusini, nobilis de Busach*, en date du 22 janvier 1573. Ce document est malheureusement muet sur les relations de parenté du testataire. Une seule incidente pourrait laisser entendre qu'il avait une descendance : *ut heredem universalem instituit d. Sophium de Busach*. Que l'on lise Soph(ron)ium ou Sophiam, on songe immédiatement aux origines grecques de la famille. Les autres personnes nommées, y compris l'exécuteur testamentaire Thomas de Cavaleriis, n'ont avec celle-ci aucune affinité certaine. Il faut sans nul doute excepter cet Ascanio, noble napolitain, auquel sont cédés 46 *loca sub monte Jan(ico)lis*, quoique aucune mention de parenté ne soit faite. La chose sans doute n'importait pas, puisqu'elle n'est pas exprimée dans le cas de l'héritier universel qui tenait certainement de très près à Hugues Busac. Comme je le dis ci-dessus, il s'agit manifestement de son neveu, l'homonyme du cardinal. Ascanio aura ainsi eu une vie relativement plus longue que celle de ses parents.

La quatrième et la cinquième fille de Georges Cantacuzène n'obtiennent aucune mention de leur neveu Busac ! Si l'on devait croire des

(1) Busac consigne en effet sous cette date la mention du décès de sa femme postérieurement au reste du texte, à un moment où il avait suffisamment appris l'italien pour s'exprimer dans cette langue.

(2) La tante d'Ascanio, la femme de Menglès-Lenglès, naquit au plus tard en 1471. Il faudrait que la sœur de cette dame ait été sensiblement plus âgée qu'elle pour que son fils Ascanio fut vers 1500 en âge de se marier. Éventualité qui me semble problématique.

(3) F. IV (garde postérieure).

(4) Je dois à nouveau communication de ce document à l'intrépide persévérance du P. Stiennon qui d'abord découvrit, dans le Vatic. lat. 2549, f. 212, ce signalement : *CANTACUSINI. — 1573, 22 januarii. In Archivio Capitolino. Testamentum Magnifici Domini Herculis Cantacusini nobilis de Butach, die 22 januarii 1573. Curtius Saccocius notarius, fol. 73.* — Une enquête au Capitole ne donna rien ; rien non plus à l'Archivio storico Capitolino (palais Borromini). En revanche, l'Archivio di Stato fournit l'intéressante pièce.

chroniques un peu plus récentes (1), l'une de ces deux princesses se serait trouvée être, lors de la mission du comte de Jaffa à Constantinople (1463), femme d'un des principaux pachas de Mahomet II. Ce personnage influent qui, disent nos sources, avait épousé une Cantacuzène, sœur de la comtesse Zoé de Flory, mit son beau-frère en demeure de s'établir à Istanbul avec les siens. L'ambassadeur ayant refusé, le pacha le fit supplicier. Busac, qui, à son tour, nous narre ce sinistre épisode, le présente sous un jour différent et dans un autre cadre. Son beau-père serait bien allé négocier avec Mahomet II une aide militaire contre l'usurpateur Jacques II. Mais le turc s'en saisit et réclama une rançon exorbitante de 80.000 ducats, menaçant, si on ne versait la somme, de faire exécuter le messager à moins qu'il ne consentit à apostasier. Ni le roi ni l'infortuné comte n'ayant pu réunir pareille fortune, le prisonnier fut conduit à Rhodes et là, face aux chrétiens, dans un lieu dit Pechona, scié en deux. Dans ces conditions on admettra difficilement que la famille du martyr n'ait pas connu exactement les détails de la tragique aventure. Ce qui rend d'autant plus surprenant le silence de Busac sur les liens de proche parenté qui le liait, qui liait surtout sa belle-mère, au bourreau du comte de Jaffa. Les susdits chroniqueurs n'ont-ils pas confondu une autre parente de Zoé Cantacuzène avec sa sœur? Plusieurs princesses capturées à l'Ouest avaient été distribuées dans l'entourage du sultan et de ce nombre se trouve précisément une petite cousine de notre comtesse, Maria (2), la fille du despote Lazare, dont il est question ci-dessus. La question mérite examen et ne saurait être tranchée qu'ultérieurement.

Les quatre garçons.

Leurs noms nous sont livrés au complet : Théodore, Manuel, Thomas et Démétrius, sans doute selon l'ordre d'ancienneté. Nous ne savons malheureusement que fort peu de chose de leur histoire.

Théodore ne nous est connu que par Spandounès. Selon cet historien, le jeune prince aurait été pris par les Hongrois au cours des luttes que ceux-ci soutinrent contre les Serbes entre 1453 et 1456 (3). Relâché

(1) Celle d'Étienne de Lusignan (*Description de toute l'isle de Cypre*, fol. 177 b) achevée à Paris en 1568, et celle du noble vénitien Loredano (*Historia de' Lusignani*, éd. Giblet, Bologne, 1647, t. II, p. 278). Voir à ce sujet G. HILL, *op. cit.*, II, p. 589, n. 4, et p. 1147, 1148; RAYNALDI, *Annales ecclesiastici*, X, Lucques, 1753, p. 341, rapporte également le fait sans doute suivant ces mêmes sources.

(2) Voir ci-dessus, p. 87.

(3) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 155. L'épisode se situe après la chute de Byzance et la mort de Georges Branković († 1456).

sur sa parole d'honneur, mais n'ayant pu trouver le montant de sa rançon, il serait revenu se constituer prisonnier. Bientôt, les Hongrois, désespérant de prendre la forteresse de Smenderovo qu'ils assiégeaient, mais que défendait Georges Cantacuzène, le père (1), menacèrent de le tuer devant la forteresse si celle-ci ne se rendait pas. Le père releva stoïquement le défi et l'on ne sait ce qu'il advint de Théodore.

Manuel pose un problème complexe. Il est en effet question de lui dans ce même manuscrit (2) :

« *O quir Manolis o Cantacozinos igos tu quir Gorgi eguiny despotis is ton Morian que enotisan ton i Arvanyti. Ehi hronous lxx incirca. Iton adelfos tis condestis tis manas tis iglanbras Carlas.* »

L'assertion est formelle : Manuel, fils de Georges Cantacuzène, fut despote de Morée, quelque soixante-dix années avant l'époque où l'annotateur écrivait. Ce qui nous ramène vers le milieu du xve siècle. Et, pour qu'on ne puisse se tromper sur l'identité du personnage, Busac ajoute qu'il fut frère de la mère de sa femme, donc son oncle par alliance. On ne pouvait être mieux placé pour être bien informé. Sphrantzès (3) nous apprend de fait que, lors de leur soulèvement contre les despotes Thomas et Démétrius Paléologue, les Albanais du Péloponèse mirent à leur tête le seigneur du Magne Manuel Cantacuzène. Cela au cours de l'automne 1453. Fait et date (4) concordent donc et l'on n'aurait aucune raison de différencier nos deux personnages, si Spandounès n'affirmait que le prince moréote était non fils, mais frère de Georges : *un altro ancora gentilhuomo et signore Emanuel Cantacuzino fratello di Giorgio nomato Sachatai mio avo materno* (5). Ce chroniqueur en sait même plus long sur le compte de Manuel que son émule et cousin. Il nous apprend en effet que les Albanais changèrent les noms du nouveau despote et de sa femme en appelant celui-là Gin Cantacuzino et celle-ci Cucchia. La campagne fut bientôt à la

(1) *Ibid.* : « ditti Ungheresi condusseno alla mura d'avanti alli suoi occhi il suo figliolo il quale haveano priggione... »

(2) Fol. IV (garde postérieure).

(3) SPHRANTZÈS, *op. cit.*, éd. PG., CVI, 1064 A (Minus). Cf. aussi Bonn, p. 383 (= Maius). Même information de manière plus succincte dans L. Chalcocondyle, éd. Darkó, III, 1927, 170, et les Βραχέα χρονικά, éd. Lambros-Amantos, Athènes, 1932, p. 18, 55.

(4) Busac annota cette partie du manuscrit dans la seconde dizaine du xvi^e siècle. Certains libellés portent des dates (de 1515 à 1523). Quelque 70 ans plus tôt nous ramènent donc bien au moment de la catastrophe de 1453!

(5) SPANDOUNÈS, *op. cit.*, p. 156.

discrétion de ses troupes (1). Les villes affamées se seraient rendues, si Mahomet II ne s'était mis de la partie. Notre Manuel crut bon de négocier et se rendit à conditions. L'arrangement lui valut une pension de 25.000 ducats, mais une secrète appréhension le poussa à s'enfuir en Hongrie où il serait mort.

Malgré ces précisions supplémentaires, je suis enclin, comme il ne peut s'agir de deux personnages distincts, à voir dans le dynaste moréote le fils surnommé de Georges, qui, lors de ces événements, avait précisément l'âge et la force nécessaires aux coups audacieux. Considération fragile, mais qui, jointe au dire d'un témoin particulièrement attentif aux gloires de la famille, me paraît de quelque poids.

Les deux autres frères ne se rattachent sûrement à aucun fait historique précis. Ce n'est cependant pas qu'ils soient sans homonymes avec lesquels ils devraient être éventuellement identifiés.

Ainsi un Démétrius Cantacuzène est-il signalé (2) comme commandant un corps de réserve de 700 hommes avec Nicéphore Paléologue lors du dernier siège de Constantinople (1453). Sa bravoure rétablit un moment la situation compromise (3). Filitti (4) en fait sans raison valable un frère de Georges et l'identifie avec cet homonyme que nous voyons remplacé en 1448 par le grand domestique (5). Le même auteur signale la fuite en Hongrie d'un autre Démétrius. Certes le même sentiment, celui de venger leur patrie asservie, poussa nombre de héros à se mettre au service des puissances limitrophes de l'empire ottoman, particulièrement de Venise, de la Morée encore libre et surtout de la Hongrie. Mais je ne vois pas que ce dernier Cantacuzène ait pris le chemin du Danube, ni comment il pourrait être le fils de Manuel, le despote albanais dont nous parlons ci-dessus. De même l'identification du personnage avec le lettré qui signe à Londres, en 1474, un manuscrit et que l'on retrouve en 1479 à Cumanovo, revenu chez les Turcs, me semble fort aléatoire. Il y a là des figurants bien distincts dont on ne peut établir s'ils appartinrent ou non à la famille qui nous occupe ici. Signalons enfin un Démétrius Cantacuzène qui put faire souche en Italie, celui dont le nom figure sur la liste (6)

(1) Sur ces événements, voir D. A. ZAKYTHINOS, *Le despotat de Morée*, Paris, 1932, pp. 247, 248, 250, 253, 258, 281. On remarquera que l'auteur fait de Manuel (p. 248) le descendant direct de Jean Cantacuzène, fils aîné de l'empereur Mathieu, sans doute d'après Hopf.

(2) SPHRANTZÈS, *op. cit.*, PG., CLVI, 851 A (Maius).

(3) *Ibid.*, 874 (Maius).

(4) FILITTI, *Notice*, p. 8.

(5) Ci-dessus, p. 83.

(6) Texte de cet intéressant document dans Έλληνομνημόνων ήτοι Σύμμικτα ελληνικά,

des réfugiés qui réussirent à s'échapper sur des vaisseaux génois jusqu'à Chio et qui de là se dispersèrent dans toutes les directions. Le ou les Démétrius Cantacuzène qui apparaissent (1) vers la fin du xvi^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant au service des républiques italiennes appartiennent à une autre génération.

Quant à Thomas, le troisième fils de Georges, je n'en ai trouvé nulle part de trace certaine. S'identifie-t-il avec ce lettré qui déclare avoir lu le codex parisin. gr. 1336 (2) et posséda un lot de manuscrits? Je ne saurais le soutenir, car il me semble trop tardif.

ÉPILOGUE

Le commentaire du texte que nous éditons ci-dessus fixe un point ferme dans la généalogie des Cantacuzènes pour une époque où les données, au reste nombreuses, ne se soudent encore que difficilement. Une lignée s'ébauche dont nous avons suivi la descendance, du côté hommes, jusqu'à la quatrième génération, de Jean VI jusqu'aux quatre fils de Georges, dont il est surtout possible de marquer les nombreuses alliances, grâce aux femmes, avec les Maisons princières ou seigneuriales les plus diverses d'Occident ou d'Orient au sein du monde chrétien comme du monde musulman. Malheureusement la date extrême où cette étude nous conduit ne doit pas dépasser de beaucoup, si même elle le dépasse, le dernier quart du xv^e siècle. Comme Busac, nous ne savons pas en effet davantage, si ces fils de Georges eurent des enfants et quels ils furent. La coupure existant dans la généalogie de ces princes byzantins subsiste donc, bien que notablement réduite. Peut-on nourrir l'espoir de la voir un jour combler?

La ferveur, feinte ou sincère, que Matthieu semble avoir inspirée aux meilleurs historiens de son temps, l'intérêt que l'on portait au xv^e siècle au passé de sa famille devraient nous en donner l'assurance.

Aucune dynastie byzantine n'a en effet été exaltée aussi haut que celle des Cantacuzènes. Nicolas Cabasilas, entre autres, n'hésitait pas à écrire (3) que les ancêtres de Matthieu avaient été rois, ses aïeux

Athènes, 1843, p. 298. Un Léon Cantacuzène l'accompagnait et tous deux fuyaient avec les leurs.

(1) DUCANGE, *op. cit.*, p. 212; FILITTI, *Arhiva*, pp. xvii, xviii et *Notice*, p. 9-11; N. IORGA, *Despre Cantacusini*, p. xix suiv.

(2) Sa signature, fol. 116 v. Mais le personnage, signalé encore vers 1545, est évidemment trop tardif. Cf. *Revista istorica*, Bucarest, 1935, p. 404.

(3) Cf. M. JUGIE, *L'éloge de Mathieu Cantacuzène par Nicolas Cabasilas*, dans *Echos d'Orient*, XIII, 1910, pp. 338-343 (particulièrement p. 340). Texte grec de cette œuvre dans le Bulletin de l'Institut Archéologique russe de Constantinople, XV, Saint-Petersbourg, 1911, pp. 112-121. Le texte édité que j'ai collationné sur le cod. Météor. Barlaam 202

filis de rois et que cette chaîne glorieuse plaçait son illustre Maison au-dessus de toutes celles qui avaient régné auparavant. La légende broda sur ce thème facile et l'on croyait déjà, au temps de l'historien Ducas (1), aux origines héroïques de la famille. Quels étaient ces Héros, ceux de l'Antiquité, comme on l'a admis (2), ou ceux d'un lointain passé chrétien? Un dynaste épirote du début du xvi^e siècle, Giovanni Musachi (3), reconnaît bravement parmi eux l'un des douze pairs de France. A l'en croire, Jean VI s'en serait même prévalu avec succès dans sa lutte contre Jean V, un Paléologue dont l'ancêtre n'était qu'un parvenu, un obscur connétable italien de Viterbe (4) sur le trône de Byzance! On doit voir dans ce trait un reflet de la mesquine lutte d'influence (5) qui opposait jusque dans les misères de l'exil les deux anciennes dynasties.

L'idée de l'ascendance française sera reprise par un aventurier de l'érudition, un médecin grec qui, à ses heures creuses, jouait à l'histo-

(du xiv^e s.) n'est pas irréprochable. Voir mes notations dans *Ἑλληνικά*, IX, 1936, pp. 201, 202. Notice générale sur Matthieu Cantacuzène dans R. GUILLAND, *Nicéphore Grégoras. Correspondance*. Paris, 1927, pp. 313-316; sur son rôle comme despote de Morée (1380-1383), consulter D. ΖΑΚΥΘΙΝΟΣ, *op. cit.*, pp. 114-117.

(1) DUCAS, *op. cit.*, éd. PG., CLVII, 781 B.

(2) DUCANGE, *op. cit.*, p. 208.

(3) Éd. HOFF, *op. cit.*, p. 319. L'auteur de la trouvaille semble toutefois être Théodore Spandounès lui-même, car le passage cité de la *Historia della casa Musachia* est (cf. HOFF, *op. cit.*, p. xxxv) reproduit du *Tratto della casa d'Ottomano* offert en 1535 à Constantin Musachi par le dit Théodore. Il est seulement curieux que la recension de ce dernier ouvrage offert en 1538 au dauphin Henri de Valois, le futur Henri II, n'en souffle mot (lettre dédicatoire au prince dans SATHAS, *op. cit.*, 135-137). Un sentiment de pudeur a-t-il retenu l'auteur de confondre, sur pièces inventées, les origines de sa famille maternelle avec celle des rois de France?

(4) L'origine italienne des Paléologues n'est pas une invention des Cantacuzènes. Ce sont les intéressés eux-mêmes qui l'ont mise en circulation. Leurs rivaux en ont naturellement fait état. Il en existe diverses formes, dont la plus prétentieuse affirme que le grand ancêtre fut un sénateur romain venu avec Constantin le Grand s'établir sur le Bosphore. D'autres prennent le départ au vi^e, viii^e ou au xi^e s. La ville de Viterbe semble avoir cru au roman généalogique qu'on lui a offert sur base d'une étymologie fantaisiste : Viterbo = Vetus verbum = Παλαιολόγος! Le Palazzo Communale montre encore au visiteur une série de portraits des plus illustres représentants de la dynastie, plus celui du sénateur romain Remigius Lelius, qui, suivant la version adoptée, épousa la fille de l'empereur Artémios (= Anastase II, 713-716) et fonda la Maison des Paléologues! Sur cette rocambolesque ascendance et ses variantes qui, au début du xvii^e s., faisaient encore des dupes (cf. E. LEGRAND, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, I, Paris, 1894, pp. 243-249), on consulera l'intéressante et copieuse étude de G. E. Typaldos, *Οἱ ἀπόγονοι τῶν Παλαιολόγων μετὰ τὴν ἄλωσιν*, dans *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, VIII, Athènes, 1922, pp. 129-154 (voir p. 130 le portrait de Michel Paléologue!). L'auteur du Timarion, qui souligne les origines romaines de la famille des Ducas, fait venir les Paléologues de Phrygie. Malgré l'inquiétante référence aux Héros locaux, l'information mérite considération. Cf. *Timario sive De passionibus ejus*, éd. Hase, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Impériale*, IX², 1813, pp. 177, 178.

(5) L'histoire des Paléologues, empruntée par Musachi à Spandounès (cf. HOFF, *op. cit.*, pp. 316-330), prend par moments l'allure d'un réquisitoire tendant à démontrer que la ruine de Byzance fut surtout due à l'incapacité des princes de cette Maison.

rien, Gheorghe Saul (1). Cet intrépide chercheur combla d'aise, un jour de 1765, son seigneur le ban Michel Cantacuzène, vexé de ne pas trouver dans Ducange la preuve de son ascendance impériale. Il lui présenta une généalogie sans faille qui faisait remonter l'exigeant boyard jusqu'à Nicolas de Valois, pair de France au temps de Charlemagne, exactement en l'an 800! Vers le même temps, Rodolphe Cantacuzène faisait mieux et poussait jusqu'au temps de l'empereur Trajan.

Cet exploit littéraire avait été de peu précédé de deux essais plus modestes et, ce semble, plus discrets. En 1699, un professeur bucarestois, Jean Comnène (2), qui devait bientôt devenir métropolite de Dristra, avait offert au stolnic Constantin Cantacuzène une vie — de son cru — de l'ancêtre, l'empereur Jean VI. Simple compilation de ce que nous apprennent les chroniqueurs du xiv^e siècle; rien que n'ait connu Ducange, rien non plus d'extravagant. Le seigneur valaque fut-il mis en goût par cet hommage? Le fait est qu'un autre lettré, l'athénien Argyros, déclare avoir traduit à sa demande du latin ou de l'italien en grec vulgaire le traité intitulé : *Μαθαίου Καντακουζηνού γένος, βίος καὶ ἔθνη*. Je voudrais être bien sûr que le texte primitif a été réellement écrit en langue occidentale. Le stolnic Cantacuzène l'aura en ce cas probablement rapporté d'Italie, de Padoue où il avait fait ses études, et son dessein aura été de faire connaître un document qu'il ne devait avoir aucune peine à comprendre personnellement. L'œuvre serait-elle au surplus un factum de sa jeunesse ambitieuse stimulée par tout ce que la Péninsule offrait à sa vue de grandeur et de noblesse? Le texte étant encore inédit (3), il serait téméraire de se prononcer. Il appartient de toute façon à ce genre d'écrits mis en circulation par les grandes familles byzantines soucieuses de fixer sur leurs titres et leur rang social l'attention des milieux où elles avaient trouvé refuge. Leur valeur documentaire ne saurait avoir gagné à cette préoccupation. Il a en effet circulé, à l'époque moderne, plusieurs Vies de Jean VI et de Matthieu. Or, si j'en juge par celles que nous conserve le parisin. gr. 676 (du xviii^e s.), les historiens ne sauraient y glaner grand'chose. L'auteur de la vie

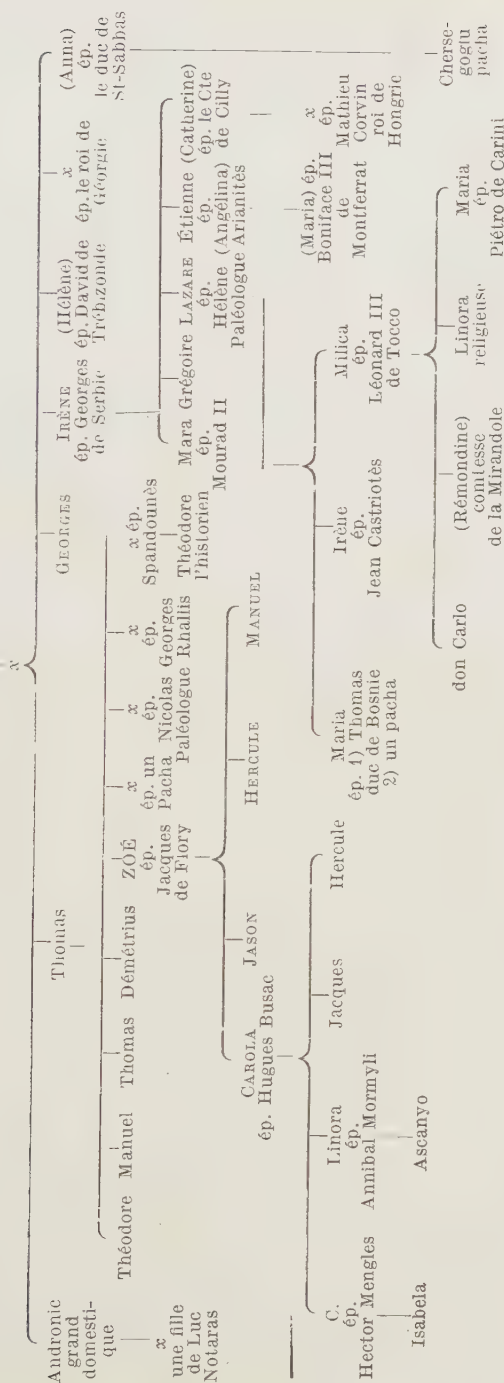
(1) Lire sur ce personnage ce qu'en écrit, non sans humour, N. IORGA, *Despre Cantacuzini*, p. x-xii. Texte de ce curieux travail dans l'œuvre de G. CANTACUZINO, *Genealogia Cantacuzinilor*, éd. N. IORGA, Bucarest, 1902, pp. 1, 2, 29-31, 35. Il est bien possible, voire probable, que Saul se soit inspiré de Spandounès.

(2) FILITTI, *Arhiva* p. viii, n. 4. Le texte est contenu dans le cod. vindobon. Suppl. grec 79.

(3) Cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱστοριογραφικὴ Βιβλιοθήκη*, IV, p. 327. Inédit dans le cod. Metoch. S. Sepulcri 352.

JEAN VI CANTACUZÈNE

Matthieu



de Jean VI (1), qui vécut certainement à une autre époque que son héros (2), met bout à bout ce que ce dernier apprend sur lui-même et ce que Grégoras en dit de favorable. Le seul passage vaillant est celui où l'on affirme que le travail fut entrepris à la requête d'un milieu intéressé au passé des empereurs Cantacuzènes, et où il est dit que cette *Vita brevior* sera à l'occasion suivie d'une autre plus longue. On y chercherait en vain le moindre renseignement généalogique inédit. Il en est de même de la Vie de Matthieu (3) où rien ne mérite attention sinon le tableau intentionnellement poussé des machinations prêtées à Jean V Paléologue pour supprimer son rival déchu, mais gênant. Si l'on en croit la suscription mise en tête de cette dernière, les deux œuvres seraient de deux plumes différentes. Elles me semblent néanmoins par la langue et le ton de plaidoyer qu'elles gardent jusqu'au bout appartenir à la période (de préférence le ^{xv}^e siècle) où la famille commença à jouer un rôle de premier plan dans l'empire ottoman.

En revanche, il exista peut-être un opusculé ancien qui, sans révolutionner nos connaissances sur la généalogie des Cantacuzènes, y ajouterait, si on le redécouvrait, plus d'un chaînon précieux. Le manuscrit qui est à la base de cette étude livre en effet ce curieux signalement, transcrit par Hugues Busac en personne (4) à l'attention de ses enfants :

« *Item pou ve digo como in la libreria de la Santità del nostro Segnor in palachio in la segunda camera in lo segundo banquo dunde stano atacati li libri, trovariti uno libro que avia fato uno Dimitrio Nygoforo, libro grego que parla de li imperatori Cantacozinei. El qual libro lo trovariti ali xii libri cho con }on} tanto fina ali xii lo trovariti, el qual parla de questi Cantacozinei parent < i > de la dita Carola vostra madre et parenti vostri.* »

Notre annotateur, qui tint essentiellement à ce que ses fils eussent une haute conscience de leurs origines grecques, en fit un comman-

(1) Simple fragment au fol. 102 r. Inc. : ... αὐτοῦ γαμβρόν, ἴσως διότι δὲν ἀνέγνωσαν ἀκριβῶς τὴν κατ'αὐτὸν ἀληθεστάτην καὶ ἀνυπόκριτον ἱστορίαν. — Desin. : ... πλατύτερον καὶ λεπτομερέστερον ἐν ἄλλοις τὰ κατ' αὐτὸν ζηγῆσομαι.

(2) La première phrase du fragment prouve en effet que certaines gens sous-estimaient à distance la gloire des Cantacuzènes (voir note précédente). D'autre part, en rapportant le témoignage du serbe Kabatzès (J. CANTACUZÈNE, *Historiarum lib.* III, 52, éd. PG., CLIII 996 CD), l'auteur dit : ἦν δὲ οὗτος καὶ ἡγεμὼν ὡς φαίνεται (suit la référence précédente).

(3) Texte intégral aux fol. 102 r-103 v, où il est suivi d'un extrait de l'*Histoire ecclésiastique* de Mélèce d'Athènes. Titre : Ματθαίου Καντακουζηνού βασιλέως τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ συγγραφεῖς παρ' ἐτέρου τινός. — Inc. : Ματθαῖος ὁ τῆς πάλαι τῶν Καντακουζηνῶν περιφανεστάτης φυλῆς.

(4) Voir notre manuscrit fol. III v (garde postérieure).

dement spécial à son aîné : « *Memoriai a voi, ajoute-t-il (1), miei filiolo Jaques Cantacozino de Fluris per veder lo dito libro que qui sota he anotata et per saper la nostra geneoliai.* »

Notre généalogie ! Il y avait donc dans cet ouvrage des informations qui dépassaient la personne de Matthieu. Son ascendance et sa descendance immédiate semblent y avoir été notées. Mais je doute que la chaîne fut continuée au delà de Zoé Cantacuzène, si même elle était tendue jusqu'à elle. En effet, Busac, à qui le volume était assez familier pour qu'il en connût la place exacte dans la bibliothèque pontificale, déclare net ne rien savoir de la postérité des fils de Georges. Le volume en question n'en soufflait donc mot, puisqu'il ne le lui avait pas appris. Il n'est au reste nullement certain que le traité s'occupât spécialement de généalogie. On y parlait des Cantacuzènes, les aïeux de Carola, peut-être exclusivement des empereurs Jean VI, Matthieu et des despotes Manuel et Démétrius ! On le croirait aisément en vérifiant la citation suivante (2) inscrite cette fois en latin : « *Queras in Platina in vita Innocentii VI in anno Cristi 1384. De Cantacuzino loquitur.* » Mais ce qui en est dit là est si peu et si général qu'on s'autorise à penser que Démétrius Nicéphore ne nous apprendrait pas, somme toute, beaucoup plus. Je me demande même si la mémoire falote de Hugues Busac ne nous sert pas ici encore de l'à peu près et si le vrai nom de l'auteur n'était pas Nicéphore Grégoras. D'une part, en effet, M. Gianelli veut bien m'assurer que Démétrius Nicéphore lui est parfaitement inconnu, à lui et à ses collègues de la Bibliothèque Vaticane, et qu'aucune mention n'en est faite dans les inventaires et catalogues du fonds manuscrit. Il resterait à établir quel ouvrage occupait au début du xvi^e siècle la douzième place sur le deuxième banc de la « *seconda camera* ». S'il y eut là, en ce moment, un exemplaire de Grégoras, la question serait tranchée. Car cet historien parle assez longuement et avec assez de pertinence des Cantacuzènes pour justifier la recommandation de Busac aux siens. Sinon, Démétrius Nicéphore, qui aurait décidément existé, serait l'ancêtre des généalogistes qui, à une époque plus récente, se sont occupés de l'ancienne famille impériale. La découverte de son ancien travail serait dans ce cas éminemment souhaitable.

V. LAURENT.

(1) *Ibid.*

(2) f. I^v (d'une main plus tardive, du xvi^e s.?).

(3) Le texte continue : et in supplimento chronicarum in eodem anno in libro xiiii ubi loquitur de Calojoanne imperatore. Cf. B. PLATINAE Cremonensis, *Opus de vitis et gestis Summorum Pontificum*, éd. 1645, p. 584. Il va sans dire que la date 1384 est un anachronisme.

LE SERMENT DE FIDÉLITÉ A L'EMPEREUR BYZANTIN ET SA SIGNIFICATION CONSTITUTIONNELLE

Un serment d'obéissance prêté par les officiers et les soldats à l'empereur, comme chef suprême de l'armée, existait déjà dans l'Empire Romain. Nous savons encore que cette pratique fut étendue aux fonctionnaires, au moins aux gouverneurs des provinces, et au peuple. Elle semble donc se présenter comme une évolution naturelle du serment *in leges*, du serment *in acta* et du *sacramentum* de l'ancien droit public romain, évolution qui continue dans l'Empire Byzantin en passant par le Bas-Empire (1). La conception de la source divine du pouvoir impérial et le passage du paganisme au christianisme conditionnèrent l'évolution du serment qui prit l'aspect d'un serment de fidélité, devint avec le temps une pratique habituelle et acquit à Byzance une signification constitutionnelle. Laisant de côté la question de la continuité du serment à l'empereur au Bas-Empire, nous nous bornerons ici au sujet indiqué dans le titre de cet article.

I

Le serment des fonctionnaires et des dignitaires.

Dès le ^{ve} siècle, un serment de fidélité est exigé des hauts fonctionnaires de la Cour et des dignitaires de l'empire après la proclamation et le couronnement d'un nouvel empereur, quand celui-ci leur confère leurs fonctions. Constantin Porphyrogénète décrivant la proclamation de Léon I^{er} après la mort de Marcien (457) ajoute : « il faut savoir que les archontes du palais prêtent serment de ne pas conspirer contre lui et l'État et l'acte de ce serment est gardé chez l'Empereur » (2).

Dans ce passage, qui semble un commentaire de la description du

(1) L. HOMO, *Les institutions politiques romaines*. Paris, 1950, p. 280-282. — L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 59. — A. D. MAS, *Le serment de fidélité et la conception du pouvoir du 1^{er} au 1^{xe} siècle*. Rev. Hist. du droit fr. et étr. 1931, p. 30-51, 289-321. (Cette étude concerne Rome et l'Occident.)

(2) CONST. PORPH., *De cerim.*, I, 91 (Bonn, p. 416). Sur les statuts des fonctionnaires en général et sur leur promotion solennelle, voir : L. BRÉHIER, *Les institutions de l'empire byzantin*, Paris, 1949, p. 157 à 159 et 161 à 165.

couronnement de Léon I^{er}, le serment de fidélité des archontes du palais se présente comme une institution déjà établie.

L'empereur Marcien, s'il n'est pas certain qu'il ait été le premier à recevoir la couronne impériale des mains du patriarche de Constantinople (1), avait pourtant déjà une conception très nette de la source divine du pouvoir impérial et il manifesta cette conception dans ses écrits et dans des pratiques significatives. Marcien est un des premiers empereurs, sinon le premier, qui dans ses lettres et ses édits parle clairement de son pouvoir divin. Son exemple fut suivi par ses successeurs et devint une tradition à Byzance (2). Ce n'est pas par hasard que c'est de son règne que date probablement le plus ancien exemple de la représentation du Christ sur les monnaies, un siècle et plus avant que cette pratique ne devienne une habitude. Un solidus de Marcien représente l'empereur et sa femme Pulchérie et entre eux le Christ qui les bénit. La monnaie porte l'inscription *Felicitet nobis* (3). Marcien, qui par son mariage avec Pulchérie avait acquis la légitimité sur le trône de Théodose, présente ainsi cette union comme dérivant de la volonté divine (4). Il paraît donc probable que ce fut sous ce même empereur que le serment des fonctionnaires et des dignitaires de la cour prit l'aspect d'un serment de fidélité, autre acte religieux qui fortifiait son autorité et qui constituait, de la part de ses sujets, une reconnaissance du caractère divin du pouvoir impérial.

Le serment de fidélité des fonctionnaires persista jusqu'à la fin de l'empire. Chaque nouveau fonctionnaire, avant de recevoir son investiture, était obligé de prêter un serment de fidélité à l'empereur. De plus, tous les fonctionnaires renouvelaient ce serment à chaque élection d'un nouvel empereur. Une novelle de Léon VI présente

(1) G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1940, p. 35, note 1. — W. ENSSLIN, *Zur Frage nach der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen und zur Bedeutung dieses Aktes im Walzeremoniell*, B. Z. 42 (1942), 101 à 115. — Id., *Gott Kaiser und Kaiser von Gottesgnaden*, Sitz. Bayer. Akad. f. Wissensch., Phil.-hist. Abt., Jahr., 1943, Heft 6, München, 1943, p. 85, n. 2.

(2) W. ENSSLIN, *Gott-Kaiser*, p. 84, Cf. Id., *Das Gottesgnadentum des autokratischen Kaiserums der Frühbyzantinischen Zeit*, Studi Bizant. e Neoell., V (1939), p. 154, sq.

(3) Le buste du Christ commence à apparaître régulièrement sur les monnaies byzantines à partir de Justin II. — HUGH GOODACRE, *A Handbook of the coinage of the byzantine Empire*, part. I, London, 1928, p. 115. — Description de la monnaie, *ibid.*, p. 37, et J. SABATIER, *Description générale des monnaies byzantines*, I, Paris-Londres, 1862, p. 124 (n° 2). Cf. BEL-LINGER, *The anonymous bizantine Bronzecoinage*, New-York, 1928, p. 2-3 (= Numism. Notes and Monograph., n° 35).

(4) Déjà Théodose I^{er} avait introduit dans les monnaies la main de Dieu couronnant l'empereur. — ALFÖLDI, *Insignien und Tracht der römischen Kaiser*, Mitt. Deutsch. Arch. Inst., Röm. Abt., 50 (1935), p. 56.

ce serment comme une institution habituelle à Byzance et appliquée à tous les fonctionnaires (1).

A l'époque des Paléologues, les sources fournissent plusieurs renseignements sur ce serment. Nous apprenons qu'il était obligatoire pour tous les fonctionnaires. De plus, après la mort d'un empereur, tous les gouverneurs des provinces démissionnaient et, rassemblés, prêtaient serment de fidélité au nouvel empereur, qui, quand il lui plaisait, leur confiait de nouveau leurs fonctions (2).

Le serment de fidélité des dignitaires et des fonctionnaires était donné par écrit et le procès-verbal (ὄρκοσκοπικόν ou ὄρκομωτικόν γράμμα) restait dans les archives du palais, enregistré dans un registre (3). Une formule du serment des fonctionnaires et des dignitaires de l'empire datant de l'époque de Justinien nous est conservée dans le ms. Par. Suppl. grec 538 (4), une autre dans le ms. P. gr. 2511, publié par C. Sathas (5). Ce texte se trouve avec d'autres formules des prostagmata impériaux, concernant la nomination des fonctionnaires et l'investiture des dignitaires (nomination d'un κατεπάνω, κεφαλῆς καστροφύλακος, τζαουσίου etc., investiture pour un officium en général, investiture de σεβαστός). A la fin vient la formule du serment que ces fonctionnaires et dignitaires prêtaient à l'empereur. (ὄρκομωτικόν εἰς βασιλέα). Tous ces textes datent de l'époque des Paléologues, comme le montre la première formule du prostagma concernant la nomination d'un κατεπάνω signé par le δούξ ἀπογραφεύς. On sait que le terme ἀπογραφεύς se présente après 1204, à la place du terme ἀναγραφεύς. Une formule plus ancienne, datant de l'époque des Comnènes, représente, semble-t-il, la partie du serment d'Andronic I^{er} Comnène, conservée par Nicétas Choniata (6).

Tout à fait différent est le serment par lequel les fonctionnaires et tout particulièrement les juges juraient qu'ils exerceraient leurs fonctions avec probité, impartialité et sans se laisser corrompre. Ce

(1) Nov. XCVII (éd. Noailles-Dain, p. 317 sq.). — Voir autres serments des fonctionnaires et des hauts dignitaires de la cour des Macédoniens. PSELLOS, I, 5 (éd. E. Renauld). Serment de Bardas. ID., II, 184. Serment de Phocas et autres dignitaires. Cf. R. GUILLAND, *Le droit divin à Byzance*, Eos, vol. XLII (1947), p. 146-147.

(2) CANTACUZ., I, 16 (Bonn), ID., II, 528.

(3) CONST. PORPH. *loc. cit.* — NICETAS CHON., p. 297 (Bonn). [= Synopsis chronica, éd. Sathas, Bibl. Med. Aevi, t. VIII, p. 309-310] : τὸ τοῦ ὄρκου βιβλίον.

(4) TH. USPENSKIJ, dans *Trudy du VI^e congr. arch. d'Odessa*, t. II (Odessa, 1888), pp. 336-339. Le même texte a été publié de nouveau par SOPHR. EUSTRATIADÈS, dans *Πρωμανὸς ὁ Μελωδός*, 1 (1932), p. 14-15.

(5) Bibl. Med. Aevi, t. VI, 652.

(6) NICETAS CHON., *loc. cit.*

serment aussi existait depuis les premiers siècles de l'empire (1) et il était la suite du serment *in leges* des fonctionnaires romains.

Serment de tous les sujets de l'empire.

D'une plus grande importance encore est le serment de fidélité prêté à l'empereur par tous les sujets de l'empire. Le plus ancien exemple que j'ai trouvé dans les sources, c'est le serment de fidélité que l'empereur Léon IV (775-780) exigea du Sénat, de l'armée et du peuple pour son fils Constantin, quand il le proclama coempereur (2). Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles ce serment fut exigé nous autorisent à supposer que c'est là le premier exemple de cette institution. Léon, en proclamant son fils cadet coempereur, après avoir écarté du trône ses deux frères Nicéphore et Christophore, et ses autres fils plus âgés, veut appliquer, dans la succession byzantine, un nouveau système basé sur le principe dynastique qui n'était pas encore solidement établi à Byzance. Comme Ostrogorsky l'a déjà remarqué, la lutte pour le pouvoir personnel (la « monocratorie ») par la restriction des droits de succession aux fils de l'empereur, commence à Byzance avec Constantin IV (668-685), et ce système avait fait de grands progrès au VIII^e siècle. Mais l'opposition était encore très grande, comme nous le montre la conspiration en faveur du César Nicéphore. C'est pourquoi Léon fut obligé de confirmer ce mode de succession par le serment (3).

Jusqu'à l'époque des Comnènes, les sources ne présentent pas comme une institution établie et continue le serment de fidélité à l'empereur par tous les sujets de l'empire (4). A l'époque des Macédoniens, un serment de fidélité fut dans certains cas exigé des princes tuteurs et des princes consorts, pour le respect des droits des empereurs légitimes mineurs. Un tel serment fut prêté par Romain Lecapène (913) (5) et par Nicéphore Phocas (963) (6). Les parents de Michel IV

(1) PROCOPE, *Hist.. Arc.* 21 : Bonn, III, 120. — JUST., Nov. 8 et 17. — G. KOLIAS, *Aemter und Würdenkauf in früh- und mittelbyzantinischen Reiche* (Athènes), 1939, p. 43 sq. — Sur le serment des juges généraux, voir : P. LEMERLE, *Le juge général des Grecs et la réforme judiciaire d'Andronic III*, Mémoires Louis Petit, Bucarest, 1948, p. 292 sq. L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 162-164.

(2) THÉOPHANE, p. 449-450 (de Boor).

(3) G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 84, 120. — ID., dans ERNST KORNEMANN, *Doppelprinzipat und Reichstellung im Imperium romanum*, Leipzig-Berlin, 1930, p. 106 sq. — Cf. FR. DÖLGER, B. Z., 33 (1933), p. 137 sq.

(4) Voir quelques exemples dans R. GUILLAND, *Le droit divin*, p. 146-47.

(5) FR. DÖLGER, *Regesten*, nos 581, 582. — THÉOPH. CONT., p. 408-412 : (De Boor), p. 408-412 : p. 393-394, (Bonn). — LUITPRAND, *Antapodosis*, M. G. H. ss. III (1839), p. 26. — Cf. L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1947, p. 158, 159.

(6) LÉON LE DIACRE, II, 12 : Bonn, p. 33-34, III, 4 : Bonn, p. 41. YAHYA D'ANTIOCHE,

prêtent le même serment à Zoé, quand ils cherchent à persuader cette dernière de proclamer empereur Michel V (1041) (1), qui lui aussi à son tour, prête le serment de fidélité à Zoé (2).

C'est à l'époque des Comnènes que le serment de fidélité prêté par tous les sujets se présente d'une façon continue.

Après la proclamation de Manuele et son couronnement, Jean Axouchos, le grand domestique, ne se contenta pas des acclamations du Sénat, de l'armée et du peuple, mais imposa un serment de fidélité (3).

Le texte de Choniates prouve sans aucun doute que c'était la première fois, après une longue interruption, que cette pratique du serment de fidélité réapparaissait à Byzance. C'est le grand domestique Axouchos qui introduisit ces usages — écrit Choniates — et qui fut l'ordonnateur de ces cérémonies dans le but de faire échouer les projets et les complots des ambitieux et de freiner leur zèle à l'égard de certains parents de l'empereur, lesquels, arguant du droit de primogéniture comme d'une vénérable institution et surfaissant leur lien de parenté avec l'empereur, se croyaient plus dignes du pouvoir (4).

D'après ce passage, on voit que le serment se présente comme une innovation d'Axouchos (εἰσῆγγητής), imposée par les besoins de la cause. Manuel avait été désigné par son père à son lit de mort, après que celui-ci eut écarté son fils aîné Isaac. Un nouvel élément concernant la succession impériale, le droit de primogéniture (πρεσβυγένεια) imposa donc le serment de fidélité pour la deuxième fois.

Depuis lors, nous rencontrons le serment de fidélité prêté à l'empereur ou à un coempereur lors de son couronnement constamment jusqu'à la fin de l'empire. Le même Manuel I^{er} Comnène exigea de la cour un serment de fidélité à sa fille Marie et à son fiancé Alexis de Hongrie, qu'il avait désignés comme ses successeurs, avant la naissance de son fils (5). Quand ce dernier naquit, un nouveau serment fut donné en son nom (6). Le serment de fidélité à l'empereur,

Chr. univ. (éd. Vasiliev, *Patr. Orient.*, XVIII, 5 (1924), 120 (788-789). Cf. L. BRÉHIER, *Vie et Mort de Byz.*, p. 193.

(1) PSELLOS, I, 87 (éd. E. Renaud).

(2) MICH. ATTALIATE, p. 11 (Bonn).

(3) NICÉTAS CHON., p. 62.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, 179.

(6) *Ibid.*, p. 220, 357. GRUMEL, *Regestes*, n° 1163. Il s'agit des tomes délivrant Andronic I^{er} Comnène et ses complices dans le meurtre d'Alexis II, du serment fait à Manuel Comnène de garder l'empire à son fils Alexis. Cf. DÖLGER, *Regesten*, n° 1551. Il s'agit de l'amnistie accordée par Alexis II aux conspirateurs contre la Régente Marie. Cette conspiration fut présentée comme une conséquence légitime du serment de fidélité que les conspirateurs avaient prêté à l'empereur et à son fils. COGNASSO (*Partiti politici et lotte dinastice in Bizanzio alla morte di Manuele Comneno*, *Memori della R. Acad. di Torino*, série II, t. 62 (1932),

prêté par tous les sujets lors de son couronnement, fut répété sous Andronic Comnène (1). A l'époque troublée de la dynastie des Anges, le serment apparaît comme une institution qui se continue (2).

Le serment de fidélité continue dans l'empire de Nicée. Tous les sujets de l'empire prêtent serment au jeune successeur de Théodore II Lascaris, Jean, et au régent Mouzalon au moment de la lecture du testament de l'empereur avant sa mort. Ce serment fut répété après la mort de Théodore II Lascaris (3). Des serments analogues, exigés par Mouzalon, furent répétés par les hauts dignitaires et les officiers, quand Mouzalon, ayant compris la réaction de la noblesse alliée à la maison des Paléologues et ayant abdiqué la régence, fut persuadé par Michel Paléologue de reprendre son poste (4). Le serment de fidélité à l'empereur au moment de son couronnement est présenté par Pachymère comme une coutume déjà établie, d'où nous comprenons que cette institution n'avait pas été interrompue depuis l'époque des Comnènes. Au moment du couronnement de Jean IV Lascaris et de Michel VIII Paléologue on ordonna à tous les habitants de l'Empire de prêter serment de fidélité aux deux empereurs *comme c'était la coutume*. (κατὰ τὸ σὺνηθες). (5) Michel VIII Paléologue ne se contente pas du serment habituel, mais, comme, avant son association au trône, il avait été obligé par le patriarche Arsène de prêter le serment qu'il respecterait les droits de Jean IV Lascaris, il exigea à son tour une promesse analogue de la part du jeune empereur, sous forme d'un serment de fidélité réciproque. De plus, il ajouta à ce serment que les sujets de l'empire devraient se révolter contre celui de deux empereurs qui aurait violé le serment de fidélité réciproque, et le tuer (6). Pachymère désapprouve cette nouvelle pratique, car il y voit, avec raison, la cause de guerres civiles (7).

Les historiens de l'époque des Paléologues parlent souvent de ce serment, qu'ils représentent comme une coutume ancienne (8).

p. 266) croit qu'il s'agit d'une conspiration contre Andronic ou contre le protosebaste en 1181. Cf. GRUMEL, *Regesten*, nos 1155 et 1156.

(1) NICÉTAS CHON., p. 456. Nic. Choniates mentionnant la flétrissure d'Andronic par la foule de Constantinople, ajoute : « ils ne se rendaient pas compte que trois jours plus tôt il était roi et couronné du diadème impérial et salué, acclamé et adoré *par tous* (ὑπὸ πάντων) et que de terribles serments lui avaient donné leur foi et leur dévouement. »

(2) *Id.*, p. 509.

(3) GRÉGORAS, I, 63 (Bonn). — EPHRAÏM, p. 371 (Bonn).

(4) GRÉGORAS, *ibid.* — ACROPOLITE, 75 : Heisenberg, p. 154.

(5) PACHYMÈRE, I, 96 (Bonn).

(6) *Ibid.*

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.* « κατὰ τὸ σὺνηθες ». — CANTACUZ., I, 396; II, 91 « ὥσπερ ἔθος ἐπὶ τελευταῖσι τοῖς βασιλεῦσι ».

Michel VIII ne se contenta pas du serment de fidélité prêté à lui-même, mais soucieux d'assurer le trône à sa descendance, il obligea ses sujets à prêter serment à son fils Andronic (1). Selon Cantacuzène, Michel VIII fut le premier à introduire cette institution du serment au fils de l'empereur. Avant Michel VIII, il n'était pas permis de prêter serment au fils de l'empereur qui n'avait même pas le droit de porter les insignes du pouvoir avant la mort de son père. Cette institution, qualifiée de nouvelle par Cantacuzène, persista pendant toute l'époque des Paléologues (2).

Nous avons pourtant remarqué qu'avant Michel VIII, le serment de fidélité était donné non seulement à l'empereur mais aussi à un coempereur du vivant de son père, au moment de son couronnement.

L'erreur de Cantacuzène s'explique par le fait que depuis l'époque des Comnènes, lorsque ce serment avait été établi, l'institution des coempereurs avait été négligée à Byzance et il n'y avait eu qu'une seule occasion où un serment de fidélité fut prêté à un fils coempereur, celle de la proclamation d'Alexis II Comnène du vivant de son père. Or, à l'époque des Paléologues, en dehors du serment prêté au fils de basileus du vivant de son père, le serment de fidélité était renouvelé après la mort d'un basileus, bien que le couronnement de son successeur ne fût plus nécessaire.

Le serment de fidélité à l'empereur et à son fils coempereur lors de son couronnement apparaît continuellement et fréquemment aux temps des Paléologues. Les querelles autour du trône et les guerres civiles y donnaient occasion. Andronic II exigea le même serment pour son fils Michel IX (3). Le même serment fut répété lors du couronnement d'Andronic III, de son fils Jean V et pendant le couronnement de Cantacuzène (4).

En dehors du serment traditionnellement donné dans les circonstances susdites, nous en trouvons dans d'autres occasions. Andronic II exigea un serment de fidélité de ses sujets en 1307, quand le peuple de Constantinople à cause des troubles des Catalans, était prêt à se révolter (5). Le même, après la fuite de son petit-fils Andronic III,

(1) GRÉGORAS, I, 109. — PACHYMÈRE, I, 319. Sur la date exacte du couronnement de Michel VIII, voir : LAURENT, *Échos d'Orient*, 36 (1937), p. 165-169. — FR. DÖLGER, B. Z., 37 (1937), 537. — G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, 319, note 1. — Sur les mesures de Michel VIII pour assurer sa dynastie, voir : FR. DÖLGER, *Die dynastische Familienpolitik des Kaisers Michel Paléologos* (1258-1282), Festschrift en honneur de E. Eichmann (1940), p. 179-190.

(2) CANTACUZ., I, 16-17, 395-6, II, 91, 161.

(3) PACHYMÈRE, II, 196.

(4) CANTACUZ., *loc. cit.*

(5) PACHYMÈRE, II, 548.

exigea de ses sujets le serment qu'ils ne reconnaîtraient plus Andronic comme empereur (1). Andronic III, malade et craignant de mourir, ordonna de prêter serment de fidélité à sa femme et à l'enfant dont elle était enceinte (2). Cantacuzène obligea ses partisans à prêter serment de fidélité à Jean V Paléologue, obligation qu'ils acceptèrent non sans protestation (3). Plus tard, ils demandèrent à Cantacuzène de les libérer de ce serment (4). Après la fuite de Cantacuzène en Serbie, les « archontes » qui restèrent à Didimotica, prêtèrent à la femme de Cantacuzène le serment de ne pas l'abandonner (5). Le même Cantacuzène exigea un serment de fidélité des dignitaires de l'État quand il était encore Grand Domestique et premier ministre (6).

A quel point le serment était chose fréquente aux temps des Paléologues, cela nous est montré par le passage de Doukas où il considère les fréquents parjures des Byzantins comme la cause principale de la chute de l'empire (7).

A cette même époque, non seulement les empereurs, mais les despotes et les seigneurs des apanages indépendants exigeaient un serment de fidélité de leurs sujets (8).

Serment du patriarche et des prélats de l'Église.

D'une signification particulière est le serment de fidélité prêté à l'empereur par le patriarche de Constantinople et les prélats de l'Église.

Quand l'empereur Michel III, à l'instigation de Bardas, demanda au patriarche de Constantinople Ignace de faire religieuse sa mère Théodora et ses sœurs, le patriarche refusa en se retranchant derrière le serment de fidélité qu'il avait prêté à l'impératrice et à la famille impériale lors de son avènement au trône patriarcal (847) (9). Ignace fut-il le premier patriarche à prêter serment de fidélité à l'empereur? Anastase le bibliothécaire se rapportant au même fait, écrit : *maxime quia his secundum morem sicut caeteris imperatoribus et imperatricibus*

(1) CANTACUZ., I, 93.

(2) GRÉGORAS, I, 440.

(3) CANTACUZ., III, 10-11.

(4) Id., III, 43 sq.

(5) Id., II, 286.

(6) Id., II, 161.

(7) DOUKAS, 25 (Bonn).

(8) Actes de Jean Calécas, Migne, P. G., 1217-18.

(9) Βίος Ἱγνατίου. Migne, P. G., 105, 505 A. — Mansi, XVI, 225 CD. Cf. HERGENRÖTHER, *Photius, Patriarch von Constantinopel*, I, Regensburg, 1867, p. 370. — A. VOGT, *Basile I^{er}*, Paris, 1908, p. 32. — GRUMEL, *Regestes*, n° 444.

juraverat non se ullo in tempore insidiaturum (1), d'où nous pouvons comprendre que le serment de fidélité du patriarche était déjà une coutume. En effet, un siècle auparavant, en 765, l'empereur Constantin V (741-771) avait obligé ses sujets à lui faire le serment qu'ils ne vénéreraient pas les images, et le patriarche Constantin dut jurer le premier à l'ambon de Sainte-Sophie (2). Léon IV, le successeur de Constantin, obligea le patriarche Paul et les archevêques à en faire autant (3). Bien que ces serments se rapportent à une question limitée, le culte des images, et n'aient pas le caractère d'un serment de fidélité à l'empereur, ce sont pourtant des actes de soumission de l'Église à l'État, représenté par la volonté impériale. Il nous paraît donc probable que ce fut à l'époque de la querelle des images que ce serment de fidélité fut imposé au patriarche et aux prélats de l'Église, mais les sources ne nous permettent pas de préciser davantage la date. Il faut pourtant remarquer que Léon IV, qui obligea le patriarche Paul et les archevêques à prêter le serment susdit, est le même qui imposa le serment de fidélité à tous ses sujets (4).

Le serment de fidélité du patriarche et des prélats fut répété à l'époque des Macédoniens. Cette fois-ci, un anathème contre le crime de lèse-majesté fut ajouté au serment. Un tome synodal fut promulgué en 1026, sous Constantin VIII (5). Un acte semblable fut répété sous le règne de Manuel I^{er} Comnène. Un tome synodal signé par le patriarche et l'empereur en 1171, nous est conservé; le patriarche et le haut clergé déclarent par écrit leur fidélité à l'empereur et condamnent les révoltes contre la majesté impériale (6).

Que cette mesure fut reprise par Manuel I^{er} Comnène, après une interruption d'un siècle, cela ressort clairement du texte même du document (7). De plus, Balsamon, dans son commentaire du troisième canon du Conseil de Gangres, nous dit que le tome signé par Constan-

(1) ANASTASE LE BIBLIOTHÉCAIRE, *Pract.in VIII conc.*, P. L. 129, 11 B. [= Mansi, XVI, 3 CD et *M. G. H.*, *ep. VII*, 404, 32-33].

(2) DÖLGER, *Regesten*, 324. — THÉOPHANE, 437 (de Boor). — L. BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 83.

(3) THÉOPHANE, 453, 454, 457 (De Boor). — GRUMEL, *Regestes*, n° 348 (texte du serment). — Il faut noter ici que l'impératrice Irène avait défendu le serment en général aux procès.

RH. POT., *Syntagma*, 5, 248-252. — DÖLGER, *Regesten*, n° 358.

(4) Voir plus haut, p. 109.

(5) GRUMEL, *Regestes*, n° 830. — DÖLGER, *Regesten*, n° 823. — A. VOGT, *The Macedonian Dynasty from 867 to 976 and from 976 to 1057*, Cambridge Med. Hist., IV (1923), p. 98.

(6) GRUMEL, *Regestes*, n° 1120. Cf. B. Z. 5. — DÖLGER, *Regesten*, n° 1538 (sans date).

(7) « Ἰσως μὲν οὐδὲ προτροπῆς ἐγγράφου τὸ ἀνηθισμένον εὐγνώμονιν ὑπηκόοις ἄξιον ἔδοξε πώποτε ». PAVLOV, *Viz. Vrem.* 2, 391. Par cette phrase nous comprenons aussi que ce fut pour la première fois qu'un serment par écrit fut exigé de l'Église.

tin VIII et le patriarche Alexis en 1026 n'était plus valide (ἀργός) (1). Balsamon qui écrit ses commentaires au Nomocanon de Photius sous l'empereur Manuel I^{er} Comnène et d'après ses ordres, comme il le dit lui-même (2), ne connaît pas encore le présent tome de 1171, puisque dans le même commentaire du concile de Gangres, il ajoute que ce n'est pas à lui de décider si les écrits de saint Jean Chrysostome ont plus de force que les décisions des conciles de Chalcédoine et de Gangres (3).

Avant l'établissement du serment du patriarche et des évêques, ceux-ci, lors de leur élection, lisaient devant l'empereur une prière spéciale (4).

Le tome de 1171 fut à son tour aboli après la mort de Manuel I^{er} Comnène. Nous ne rencontrons le serment de fidélité prêté par le patriarche et les évêques, accompagné de l'anathème contre les révoltes, que sous le règne de Michel VIII Paléologue à l'occasion du couronnement de son fils Andronic (1271) (5). L'anxiété de Michel pour l'avenir de sa dynastie et la méfiance contre ses propres frères dictèrent ces mesures (6).

Il semble que le serment prêté à l'empereur par l'Église persista jusqu'à la fin de l'Empire, mais non pas l'anathème contre les révoltés. Quand Andronic II couronna son fils Michel comme coempereur et le désigna comme son successeur, il demanda à l'Église pour son fils, en même temps que le serment de fidélité habituel, de promulguer un tome anathématisant ceux qui se révolteraient contre lui. L'Église accepta de prêter le serment, mais elle refusa catégoriquement d'ajouter

(1) J. G. R., 3, 320-321. — RH. POT., Synt., 3, 103; 3, 97. Cf. BLASTAR., P. G., 144, 980.

(2) RH. POT., I, 31-32. — Cf. GRUMEL, *Regestes*, n° 1136.

(3) RH. POT., III, 97-98. — Sur le concile de Gangres, voir : SALAVILLE, dans *Dict. de Théol. Cat.*, V (Paris, 1924), 1565 sq. (Art. *Eustathe de Sébaste et Eustathiens*). Les commentaires de Balsamon sur le concile de Gangres doivent avoir été rédigés avant 1171, puisque Balsamon, diacre et nomophylax et protos de Blachernes, où le serment solennel eut lieu, devait connaître le tome de 1171, à la rédaction duquel il aurait participé, s'il ne l'a pas rédigé entièrement comme il aurait fait pour d'autres documents (GRUMEL, *Regestes*, 1152). — Sur Balsamon, voir L. PETIT, art. *Balsamon* dans *Dict. de Théol. Catholique*, vol. I, p. 135-137.

(4) HABERT, *Ἀρχιερατικόν*, p. 497-498.

(5) Sous le règne de Isaac l'Ange, ce fut le peuple qui anathématisa Alexis Branas qui avait tenté de se révolter contre l'empereur (NICÉTAS CHON. 496). Celui-ci, après sa victoire contre les rebelles, accorda une amnistie générale et conseilla aux révoltés d'obtenir du patriarche l'absolution de l'anathème, lancé contre eux par le peuple (NICÉTAS CHON. 509).

(6) PACHYMÈRE, I, 319. — GRÉGORAS, I, 109. — Cf. PHILOTHÉE, dans HARMÉNOPOULOS, *Epimetron* 3 : HEINBACH 126. — MIGNE, P. G. 99, 897 D. — RH. POT. Synt. V, 430. — MIGNE, P. G. 154, 821 AB. — HARMÉNOPOULOS, *Epimetron* 2 : HEINBACH, 822. — Par erreur Gédéon (Πατρ. πίν., 398) date ce tome de 1283. Sur la date, voir ΠΑΠΑΔΟΥΠΟΛΟΣ-KERAMEUS, Σύμμικτα, Νέα Σιών 2 (1905), 841. RHALLIS, Ποινικόν δίκαιον τῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας, p. 309, note 7.

à ce serment des malédictions et des anathèmes, trouvant suffisantes les peines de la loi civile (1). Le patriarche Philothée, lui aussi, suivant Balsamon, considère que les trois tomes promulgués (le tome de Constantin, de Manuel Comnène et de Michel Paléologue) étaient invalides, comme étant en contradiction avec l'enseignement des Pères de l'Église et surtout de saint Jean Chrysostome (2). Pourtant, lors de la querelle entre Andronic II et son petit-fils Andronic III, le vieil empereur obtint du saint-synode un anathème contre son petit-fils et ses partisans et il ordonna que tout le peuple lui prêtât à nouveau serment de fidélité (3). Cet anathème fut révoqué après la réconciliation de deux empereurs (4).

II

SIGNIFICATION CONSTITUTIONNELLE DU SERMENT DE FIDÉLITÉ.

Le pouvoir impérial. Problèmes de succession.

Nous avons remarqué que le serment de fidélité prêté à l'empereur par tous ses sujets ne fut établi d'une façon continue qu'à partir des Comnènes. Avant cette époque, on ne le trouve qu'occasionnellement et aux moments où un principe concernant la succession au trône byzantin doit être appliqué pour la première fois. Ainsi le serment de fidélité se présente comme intimement lié avec l'idée du pouvoir impérial, de la source de sa légitimité et des principes qui règlent la succession.

Bury a déjà esquissé les grandes lignes de l'évolution de l'idée de succession à Byzance. Ostrogorsky, Dölger, récemment R. Guiland, L. Bréhier et d'autres savants ont développé ces idées et ont précisé davantage la question (5).

Le principe de la monarchie élective persista en théorie pendant toute l'époque byzantine, mais en fait très peu d'empereurs montèrent sur le trône après des élections, l'institution de coempereur étant une combinaison entre le principe de la monarchie élective

(1) PACHYMÈRE, II, 196.

(2) PHILOTHÉE, lettre à Harménopoulos (Epim. 3), *loc. cit.*

(3) GRÉGORAS, I, 319. — CANTACUZ., I, 93.

(4) CANTACUZ., I, 116.

(5) J. B. BURY, *The Constitution of the later Roman Empire*, Selected Essays, Cambridge, 1930, p. 101 sq. — G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 61 sq. — Id. *Autocrator*, 170 sq. — Id., dans KORNEMANN, *Doppelprinzipat*, p. 106 sq. — DÖLGER, B. Z. 33 (1933) 136 sq. 36, (1936), 144-145, 37 (1937), 579. — H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, 10, 1935, 763-775. — L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 17 sq. — R. GUILLAND, *Le droit divin à Byzance*, p. 145-149.

et celui de la monarchie héréditaire. Avec le temps, un sentiment dynastique se développa à Byzance et, en fait, la monarchie héréditaire devint le mode ordinaire de succession. Le principe qui permit cette transition de la monarchie élective au système des compereurs et de celui-ci au principe de la monarchie héréditaire fut l'idée que le droit au trône d'un nouvel empereur dérive non de sa naissance, mais de la volonté de son prédécesseur qui, elle, dérivait de Dieu lui-même. Cette idée fut l'idée constitutionnelle de la succession et comme un développement et une modification de l'idée élective de l'empire romain, car les éléments constitutionnels de l'Empire, le Sénat, l'armée et le peuple, avec l'élection d'un empereur, léguaient à cet élu de Dieu leurs droits électifs et le pouvoir de désigner lui-même son successeur (1).

Le principe de la monarchie élective garde encore toute sa force jusqu'au VII^e siècle et surtout pendant les deux premiers siècles (IV^e et V^e). Pourtant, dès cette époque, le nouveau principe de la volonté impériale qui crée la légitimité de la succession au trône, commence à se présenter de plus en plus nettement (2). Au VI^e siècle, ce principe est déjà bien établi. Justinien et ses trois successeurs, Justin, Tibère et Maurice, étaient déjà désignés par leurs prédécesseurs. Si, dans ce mode de succession par l'adoption qui apparaît à Byzance avec ces trois empereurs (3), nous pouvons voir une tendance vers la légitimité dynastique, il n'en signifie pas moins que c'est la volonté de l'empereur régnant qui, par l'adoption, rattache quelqu'un à sa famille et ensuite, en lui décernant le titre d'Auguste, le prépare pour le trône impérial.

La conception de la source divine du pouvoir impérial est déjà très nette au V^e siècle. Le pouvoir impérial devient indépendant et cesse de dériver des électeurs de l'empereur. L'importance du Sénat, de l'armée et du peuple, éléments constitutionnels de l'empire, commence à diminuer considérablement. Ces éléments jouent encore un rôle dans l'élection d'un empereur, mais ils se présentent comme agis-

(1) BURY, *loc. cit.*, p. 106.

(2) Depuis Théodose I^{er} jusqu'à Phocas (379-610), nous avons 6 empereurs qui ont succédé en vertu de leur droit dynastique : Théodose I^{er} (374-395), Arcadius (345-408), Théodose II (408-450), Léon II (473-474) petit-fils de Léon I^{er}, Justinien I^{er} (518-527) et Justin II (565-578), 3 empereurs liés avec la famille de leurs prédécesseurs par des mariages : Marcien, époux de Pulchérie; Zénon (474-475) époux d'Ariadne, fille de Léon I^{er}; Anastase I^{er} (491-518), second époux d'Ariadne, 2 empereurs par adoption : Tibère (578-583) adopté par Justin II; Maurice (582-602) adopté par Tibère, et 4 empereurs sans aucun lien dynastique avec leurs prédécesseurs : Léon I^{er} (457-474) proclamé par l'armée; Basiliscus (475-476), usurpateur; Justin I^{er} (518-527) proclamé par l'armée et le Sénat, et Phocas, usurpateur.

(3) L. BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 34.

sant sous la suggestion de Dieu, ils ne font qu'accomplir sa volonté (1). Donc, la volonté de l'empereur, dont la source est Dieu lui-même, est seule à créer la légitimité, même la légitimité de la succession au trône. Les exemples qui prouvent cette idée sont très nombreux. Le mariage de Marcien avec la sœur de Théodose II ne suffit pas pour lui assurer la légitimité. Théodose, à son lit de mort, le désigne comme son successeur (2). Léon I^{er} (457-475) ne désigne pas son gendre Zénon, dont l'orthodoxie était suspecte, mais son petit-fils Léon II et le couronne de ses propres mains, et c'est Léon II qui succède à Léon I^{er}. Pour que Zénon devint empereur, il fallut qu'il soit désigné par l'empereur légitime, son fils. Son mariage avec Ariadne, fille de Léon I^{er}, ne suffisait pas pour lui assurer la succession (3). Il en fut de même pour Maurice. L'adoption par Tibère, seule, ne suffisait pas pour lui assurer le trône. L'empereur le désigne comme successeur et le couronne comme tel avec sa propre couronne et l'enveloppe avec la tunique de pourpre (4).

Des exemples analogues se retrouvent pendant toute l'époque byzantine. Romain Lécapène n'assume la régence qu'après avoir reçu un ordre autographe de Constantin Porphyrogénète qui, ensuite, le crée coempereur (5). Constantin VIII reçoit le pouvoir des mains de Basile II (6). Michel V, tout en étant César et adopté par Zoé, se précipita au palais, après la mort de Michel IV, pour recevoir le pouvoir des mains de l'impératrice (7). Constantin Monomaque, à son lit de mort, voulut désigner un empereur, mais la mort devança son projet (8). Constantin Doukas fut désigné par Isaac, à son lit de mort (9). Eudoxie prit le pouvoir par la volonté de son époux, et Romain Diogène, par la volonté d'Eudoxie (10). C'est elle aussi qui fit prononcer par le Sénat la déchéance de Romain, après la défaite de Mantsikert (11). Même l'usurpateur Alexis I^{er} Comnène cherche l'apparence de la légitimité en se faisant adopter par l'impératrice Marie, désignée tutrice de son fils Constantin Doukas (12). Ainsi

(1) ENSSLIN, *Gottkaiser*, p. 83 sq. Cf. *id.*, p. 62. — L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 6.

(2) ENSSLIN, *Gottkaiser*, p. 84.

(3) NICÉPHORE CALLIST., MIGNE, P. G., 147, 84.

(4) THÉOPH. SIMOCATA, p. 32-36 (Bonn).

(5) L. BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 158-159.

(6) PSELLOS, I, 25.

(7) PSELLOS, I, 86.

(8) MICH. ATTAL., p. 51 (Bonn).

(9) PSELLOS, II, 136 sq.

(10) PSELLOS, II, 152, 156.

(11) DÖLGER, *Regesten*, n° 983.

(12) NICÉPHORE BRYENNE, 130 (Bonn). ZONARAS, 18, 9.

il put se présenter comme désigné par elle et prèta, à elle et à son fils, serment de fidélité (1). Théodore Lascaris, qui n'avait pas été proclamé empereur par son père, fut proclamé par l'armée et les nobles, parce qu'il n'y avait aucun doute que telle était la volonté de son père (2). La proclamation de Mathieu comme coempereur et la déposition de Jean V sont présentées par Cantacuzène lui-même comme une décision prise par l'empereur. Le Sénat, l'armée et les hauts dignitaires n'y jouent qu'un rôle consultatif et Cantacuzène mentionne leur proposition de proclamer son fils coempereur uniquement pour montrer qu'une partie de l'opinion publique approuvait ses décisions. C'est pour la même raison que Cantacuzène demande l'avis du patriarche (3). Dans l'idée de Cantacuzène, ce n'était pas l'approbation de cet acte par le Sénat, l'armée et les hauts dignitaires qui donnait au nouvel empereur la légitimité, comme ç'avait été le cas pour Léon IV (4). Pour Cantacuzène, l'armée et le Sénat ne sont plus des éléments constitutionnels de l'État, c'est lui seul qui peut décider de la question de sa succession. Sans la décision définitive de l'empereur, le Sénat et l'armée n'y pouvaient rien. Après avoir rejeté deux fois leurs propositions, c'est lui qui décide à la fin (ἐπιψήφισει) la proclamation de son fils (5), qui est présentée comme une désignation (χειροτονία), et la déposition de Jean V (ἀποχειροτονήσας) (6). En fait, pendant toute l'époque byzantine, de tous les empereurs légitimes de Byzance, il n'y en a qu'un seul qui ne soit pas désigné par son prédécesseur (7).

Avec Héraclius, qui associa son fils au trône, commence le nouveau système de la succession à Byzance, le système des coempereurs, qui permit la fondation des dynasties et le développement d'un sentiment dynastique, dont Fr. Dölger et G. Ostrogorsky ont déjà étudié l'évolution (8).

Il est vrai, comme le remarque Dölger, que ce sentiment trouva un appui dans le désir très naturel de chaque empereur de fonder

(1) DÖLGER, *Regesten*, n° 1064. — ANNE COMNÈNE, I, 65 sq.

(2) GRÉGORAS, I, 53. — Grégoras explique ici les raisons pour lesquelles Théodore n'était pas proclamé coempereur par son père, de son vivant, malgré que sa volonté était telle. C'est pourquoi d'ailleurs on employa, pour la proclamation de Théodore, l'ancienne coutume d'acclamer l'empereur monté sur le pavois. — Cf. ACROPOLITE, I, 111.

(3) CANTACUZ., III, 257-59.

(4) G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 120.

(5) CANTACUZ., II, 565, III, 257 sq., 269.

(6) *Id.*, III, 268.

(7) Justin II. — FR. DÖLGER, B. Z., 33 (1933), p. 139.

(8) G. OSTROGORSKY, dans KORNEMANN, *Doppel prinzipat*. — FR. DÖLGER, *Iohannes VI Kantakuzenus als dynastischer legitimist*, Annales de l'Institut Kondakov, X (1934), p. 26 sq.

une dynastie et d'assurer ainsi le trône à sa descendance, mais je ne vois pas pourquoi il faudrait supposer que ce sentiment fut introduit du dehors chez les Byzantins et que ses racines ne se trouvaient pas dans le droit byzantin (1). Je crois, au contraire, que nous pouvons trouver les origines de ce sentiment dans l'idée du pouvoir absolu de l'empereur dont la volonté seule crée la légitimité, puisque le principe dynastique n'est qu'une conséquence naturelle de cette idée par l'intermédiaire de l'institution des coempereurs.

En fait, des dynasties furent fondées bien avant qu'un sentiment dynastique devint conscient chez les Byzantins. L'accoutumance créa avec le temps ce sentiment qui se manifesta pleinement à partir du ix^e siècle. Un tournant décisif de l'évolution du système des coempereurs aboutissant au principe dynastique se laisse voir au vii^e siècle, avec la lutte pour le pouvoir personnel. L'idée nouvelle fit de grands progrès au viii^e siècle et fut solidement établie au ix^e.

Que l'idée dynastique ait progressé au viii^e siècle, cela nous est montré encore par le fait qu'Irène, dix ans après la mort de son mari, désirant assurer sa « monocratorie », n'osa demander à l'armée que le serment par lequel celle-ci ne reconnaîtrait pas son fils comme empereur de son vivant (2). Il semble que le même serment fut demandé aux dignitaires de la cour, comme nous le laisse comprendre le récit de Théophane (3). Il reste encore à remarquer l'évidente différence de ce siècle avec les siècles précédents. Tandis que pour les sept empereurs qui se succédèrent entre 695 et 717, la proclamation par l'armée fut suffisante, depuis la mort d'Irène jusqu'à 867, les empereurs qui montèrent sur le trône sans liens dynastiques avec leurs prédécesseurs (4) cherchèrent à légitimer leur pouvoir en créant des liens de parenté avec eux.

Ainsi Nicéphore I^{er}, que le peuple considérait comme un usurpateur, au point qu'il manifesta son mécontentement pendant les cérémonies du couronnement, maria son fils avec une parente de l'impératrice Irène (5). Michel I^{er} Rangabé était le mari de la fille de Nicéphore; Michel II (820-829) avait ordonné, à son lit de mort, à son fils de faire mettre à mort les meurtriers de Léon l'Arménien, pour avoir porté les mains sur l'oint du Seigneur, ordre que Théophile exécuta (6).

(1) FR. DÖLGER, *loc. cit.*, p. 26.

(2) THÉOPHANE, 464-466 (De Boor).

(3) THÉOPHANE, p. 476-477.

(4) Nicéphore I^{er} (802-811), Léon VI l'Arménien (813-820) et Michel II (820-829).

(5) THÉOPHANE, 483.

(6) THÉOPH. CONT., p. 85 (Bonn.). — GENES. III, 1 (P. G. 108, 1053). — BURY, *History* (London, 1912), p. 124-125. D'ailleurs, le développement dynastique de cette époque

Ce fait qui met en évidence l'inviolabilité de la personne de l'empereur et fortifie la doctrine de la légitimité du pouvoir impérial (1), montre clairement qu'au début du ix^e siècle le principe de la volonté impériale qui crée la légitimité était déjà développé.

Pendant la longue période du v^e au ix^e siècle, la question principale, du point de vue constitutionnel, fut la lutte entre les deux principes sur lesquels se base la légitimité du pouvoir impérial, le principe de la volonté impériale absolue, qui seul crée la légitimité, lutte qui finit par la victoire complète de ce dernier principe. Au ix^e siècle, avec la Querelle des Images, un autre facteur se présente qui revendique son ancienne indépendance envers l'État, c'est l'Église. Si, du point de vue dogmatique, la victoire des iconophiles fut complète, du point de vue constitutionnel, l'Église fut à tout jamais soumise à l'absolue dépendance de l'État (2).

Jusqu'alors, l'empereur était obligé, avant son couronnement, de prêter à l'Église le serment de garder et défendre la foi orthodoxe (3). C'est à cette époque que l'Église, à son tour, prête le serment de fidélité à l'empereur. C'est à cette époque que se forme l'idéal byzantin en ce qui concerne l'empereur et l'église, idéal qui trouve son expression juridique dans l'Épanagaté (titres II et III) (4). Ainsi, pendant toute l'époque byzantine, du point de vue juridique, c'est la volonté impériale qui règle la succession.

On pourrait même voir l'expression juridique de cette idée dans l'Épanagaté (titres II et III) et dans les actes impériaux qui concernent la succession, comme les testaments d'Héraclius (641) (5),

montre que Thomas se présenta pour revendiquer le trône de Michel II, comme Constantin VI, le fils d'Irène. — THÉOPH. CONT., 70.

(1) BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 107.

(2) HARNACK, *Dogmengeschichte*, 5^e éd. 1931, tome II, p. 490. — DIEHL-MARÇAIS, *Le monde oriental*, I, 259 sq., 306.

(3) GRUMEL, *Regestes*, n° 389. — Cf. DÖLGER, *Regesten*, n° 286, 1628. D'autres exemples du serment des empereurs à l'Église avant leur couronnement se trouvent chez HABERT, *Ἀρχιεπιστολόν*, p. 632 sq. Cf. DIEHL-MARÇAIS, *Le monde oriental*, I, 492. — BURY, *The Constitution of the later Roman Empire*, Selected Essays, p. 114. — RUNCIMAN, *La civilisation byzantine*, p. 66-67. Comme l'empereur est obligé de défendre l'orthodoxie, l'Église à son tour est obligée de défendre l'empereur et, à partir du iv^e siècle, elle introduit des canons contre le crime de lèse-majesté. (RAHALIS, *Πονηρὸν ὄνυχιον*, p. 308). Cf. diverses διατάξεις contre les factions et les conspirations : BALS. in can. 3 de Chalc. (RH. POT., II, 263) Id. in Can. 34 Trull. (RH. POT., II, 282), BLAST. *Synt. B*, 7, (MIGNE, P. G., 144, 1112). C'est pourquoi même un patriarche peut être anathématisé, comme ayant conspiré contre l'empereur, comme ce fut le cas du patriarche Nicéas (766-780) (GRUMEL, *Regestes*, n° 347. — Cf. Id. N° 830). L'empereur, sans avoir un caractère purement sacerdotal, tient dans l'Église une place privilégiée, qui le rapproche du clergé. (L. BRÉHIER, *Ἱερὰ ὄς καὶ βασιλεύς*, Memorial Louis Petit, Bucarest, 1948, p. 41-45). — R. GUILLAND, *Le droit divin*, p. 153-4.

(4) A. VOGT, *Basile I^{er}*, p. 255. — G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 168-169.

(5) FR. DÖLGER, *Regesten*, n° 216.

de Romain 1^{er}. Lécapène (944) (1); de Romain II (963) (2), de Constantin X Doukas (3), de Théodore II Lascaris (4) et surtout dans le tome de 1171, signé par l'empereur Manuel Comnène et le patriarche, bien que le caractère personnel de ces actes leur enlève la valeur générale d'une loi proprement dite.

Le tome de 1171 décrit en détail les diverses possibilités de succession. Le premier successeur est le fils de l'empereur, Alexis; en cas de minorité, la régence appartient à l'impératrice Marie, sous la condition qu'elle portera l'habit monacal. Le fils de l'empereur est considéré comme majeur après avoir accompli ses seize ans et il peut exercer le pouvoir. En cas de mort sans enfants du successeur au trône, le droit de succession est transporté à un autre fils de l'empereur régnant, même s'il n'est pas couronné, autrement dit, associé au trône (5). On voit par cette clause que, dès cette époque, l'association au trône commence à ne pas être indispensable pour assurer le droit de la succession. C'est pourquoi, comme le remarque Ostrogorsky, l'institution de coempereur avait déjà perdu son intérêt à l'époque des Comnènes, et elle cessa d'exister à Nicée. C'est seulement dans le cas de défaut de descendance impériale mâle que ce droit revient aux filles de l'empereur. A la fin, l'empereur se réserve le droit de régler selon sa volonté la succession au trône (6).

C'est dans ces mêmes documents que nous pouvons voir les origines du principe dynastique dans le droit byzantin, car si ces actes ont un caractère personnel, ils n'en sont pas moins des actes juridiques, et il ne faut pas oublier que la personne qui les dicte est l'empereur, seule source de la loi à Byzance et que les questions auxquelles ces actes se rapportent, sont des questions constitutionnelles de l'État.

Comme nous l'avons dit plus haut, au ix^e siècle, les questions fondamentales de la constitution de l'État byzantin, relations entre le pouvoir suprême et les autres éléments constitutionnels de l'empire, relation entre l'État et l'Église, sont réglées et exprimées d'une certaine façon dans le droit. L'idée que la volonté impériale seule crée la légitimité est solidement établie.

Aux tournants décisifs de cette évolution, le serment de fidélité prêté à l'empereur apparaît comme un renforcement du nouveau

(1) FR. DÖLGER, n° 645.

(2) *Ibid.*, n° 692.

(3) PSELLOS, II, 151, 152.

(4) ACROPOLITE, 75 : Heisenberg p. 154.

(5) PAVLOV, *loc. cit.*, 392.

(6) PAVLOV, *ibid.*

principe et comme un acte extérieur, un acte religieux, de même que le couronnement par le patriarche (1). Ajoutons encore l'offre de la couronne modiolus par le Sénat (2). Tous ces actes manifestent le caractère divin et absolu du pouvoir impérial, reconnu par le Sénat, l'armée, le peuple et l'Eglise.

Le sentiment dynastique, très net à partir de l'époque des Macédoniens, conséquence naturelle du principe du pouvoir absolu, finit par devenir une sorte de limite à la volonté de l'empereur qui, en fait, était obligé de se conformer au sentiment de son peuple. Mais nous avons des cas où cet accord entre la volonté impériale et le sentiment du peuple byzantin fut troublé. Jusqu'à la fin de l'époque Macédonienne, le sentiment dynastique était satisfait si un des fils de l'empereur lui succédait au trône. A partir de cette époque, ce mode de succession trouva une plus grande précision avec le droit de primogéniture (πρῆστυγένεια). Sans doute, dès avant cette époque, le droit de succession revenait d'habitude au fils aîné de l'empereur, mais dans le sentiment byzantin cette pratique n'avait rien d'obligatoire. Ainsi à Léon VI succédèrent d'abord son frère, puis son fils Constantin VII. Basile II et Constantin VIII avaient, selon Psellos, les mêmes droits sur le trône paternel (3). Zoé et Théodora exercent tantôt l'une, tantôt l'autre la monocratorie. Constantin Doukas, associé d'abord au trône son fils cadet, puis son fils aîné. Tous les deux règnent avec les mêmes droits (4). A partir des derniers temps des Macédoniens, l'idée du droit de primogéniture fit de grands progrès. Déjà Psellos appelle l'aînée, Zoé, « πρῶτην βασιλίδα » et Théodora « δεύτερον αἶμα βασιλείου » (5). Cette nouvelle idée est en plein développement au temps des Comnènes. C'est pourquoi, lorsque Jean Comnène voulut désigner au trône son fils cadet Manuel et non l'aîné Isaac, il sentit le besoin d'expliquer son acte. Son discours à l'armée et aux sénateurs est fort intéressant, car il résume toute la doctrine byzantine concernant l'empereur, son pouvoir et les principes de la succession.

(1) Sur la signification du couronnement par le patriarche, voir : SICKEL, *Das byzantinische Krönungsrecht bis zum 10 Jahrh.*, B. Z., 7 (1928), p. 517 sq. — O. TREITINGER, *Die ost-römische Kaiser-Idee nach ihrer Gestaltung im römischen Zeremonial*, Iena, 1938, p. 27-31. — Id., B. Z., 39 (1939) p. 194 sq. — DÖLGER, B. Z., 38 (1938), p. 240. — P. CHARANIS, *The imperial Crown Modiolos and its constitutional Signification*, Byzantion, XII (1937), 189 sq. — Id. Byzantion, XIII (1938), p. 377 sq. — G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, 35, note 1.

(2) CHARANIS, *loc. cit.*, Byzantion, XII (1937) p. 194-5. — DÖLGER, B. Z., 38 (1938), p. 240 et TREITINGER, B. Z., 39 (1939), p. 194 sq.

(3) PSELLOS, I, 2, « ὅτι ἐξὸν κατ' ἰσομοιρίαν τὸν πατρῶον κληῖρον καὶ ἡγεμονίαν ἐμὴ τῷ ἀδελφῷ διανεύμασθαι, ὃ δὲ τοῦ πλείονος αὐτῷ παραχωρήκει.

(4) Id., II, 148, 153.

(5) Id., I, 108, cf. Id., I, 118.

L'empereur reconnaît que, selon le droit naturel, la succession au trône appartient au premier-né, mais Dieu lui-même nous a donné des exemples différents (1). Pour imposer Manuel, l'empereur recourt à l'ancien principe de la monarchie élective, selon laquelle c'est le *ἄριστος* qui doit être élu par l'empereur. A cet effet, il énumère les qualités de Manuel et les défauts d'Isaac (2). Il est très intéressant de voir comment l'empereur lui-même évoque l'ancien principe de la monarchie élective de « *κράτιστος* » et « *ἄριστος* ». Le droit à la succession de Manuel ne dérive pas de sa naissance, mais de ses électeurs qui ne sont plus les éléments constitutionnels de l'empire. C'est à l'empereur lui-même, que le Sénat, l'armée et les hauts dignitaires de l'Empire avaient légué leurs droits. L'élection de Manuel par son père est la récompense de ses hautes qualités (3). Et l'empereur, en élisant Manuel comme successeur, ne fait qu'accomplir la volonté de Dieu (4). Manuel est donc « *θεόχριστος* », oint de Dieu et en même temps élu de son père (5).

La réaction contre la volonté impériale, lorsque celle-ci ne se conforme pas à l'habitude bien établie du droit de primogéniture (6), devint beaucoup plus vive sous les Paléologues, quand Andronic II voulut écarter du trône le successeur légitime Andronic III, et quand Jean V Paléologue désigne pour le trône son fils cadet Manuel en écartant son fils Andronic (7).

Le même principe de l'absolutisme de la volonté impériale constitue l'argument le plus fort de Cantacuzène dans son Histoire où il cherche à prouver sa légitimité par le fait que telle était la volonté de son prédécesseur (8).

L'ancien principe de la monarchie élective ne disparaît pourtant pas, du moins en théorie. Il s'oppose quelquefois au principe de la

(1) NICÉTAS CHON., 56 sq.

(2) *Id.*, p. 61.

(3) *Id.*, 58, 61.

(4) *Id.*, p. 61.

(5) *Ibid.* ὡς θεόχριστον ἄνακτα καὶ ὡς δι' ἐπιψηφίσεως ἐμῆς βασιλεύοντα. *Ibid.* ὡσεὶ κληρωτὸν εἶτε καὶ χειροτονητὸν. Cf. CINNAMUS, 27 (Bonn) ἀλλ' ἡ γνώμη τὸ πρεσβεῖον ἀποσεισμένη τὸ βέλτιον ἐχρηλατεῖ.

(6) Cf. PHILOTHÉE, Greg. Palamas, *Migne*, P. G., 151, 555, τῷ καθ' ἡλικίαν δευτέρῳ καὶ δὴ καὶ τῆς βασιλικῆς ἐξουσίας τὰ δεύτερα κεκτημένῳ.

(7) O. HALECKI, *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930 (Travaux historiques de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, vol. VIII). — E. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Einige unedierte Chrysobullen*, Mémoires de l'Acad. Impér. des Sciences de St-Petersbourg, VII^e série, tome XLI, n° 4, St-Petersbourg, 1893.

(8) Cantacuzène ne laisse passer aucune occasion pour répéter cette idée dans son histoire. — Cf. Fr. DÖLGER, *Iohannes VI Kantakuzenos*, Annales de l'Institut. Kondakov, X, 1938, p. 19-29.

volonté impériale, et les usurpateurs et les fondateurs de nouvelles dynasties, les « hommes nouveaux », font très souvent appel à ce vieux principe. Ce fut le cas de Michel Paléologue (1).

Le serment de fidélité et la place constitutionnelle de l'Église.

Le serment de fidélité à l'empereur, acte purement religieux comme le couronnement et l'onction (2) par le patriarche, pose encore un autre problème, celui des relations entre l'Église et l'État et de la place que l'Église occupait du point de vue constitutionnel.

Sickel, Dölger et Treitinger croient que le patriarche, lorsqu'il couronna l'empereur, agit non comme le représentant de l'Église, mais comme le premier citoyen, comme le représentant de trois éléments constitutionnels de l'empire, l'armée, le Sénat et le peuple (3). Ostrogorsky, et avec lui Charanis, voient dans la participation du patriarche au couronnement un acte purement religieux et ils croient que dès lors l'Église constitue déjà presque un quatrième élément constitutionnel de l'Empire (4).

Que le couronnement de l'empereur par le patriarche constitue un acte purement religieux et que le patriarche agisse non comme le premier citoyen mais en sa qualité de prêtre et de chef de la religion, je crois qu'il n'y a aucun doute là-dessus. A partir du moment où l'idée de l'origine divine du pouvoir impérial fut introduite et que l'importance des éléments constitutionnels de l'empire romain diminua, puis disparut, ce n'était plus le premier citoyen, mais le chef de la religion, le représentant du Christ qui pouvait offrir à l'empereur les insignes de son pouvoir, et le premier sénateur fut remplacé par le patriarche.

Les nouvelles institutions, couronnement par le patriarche, onction et serment de fidélité, qui accompagnent l'avènement au trône d'un empereur, ont une signification commune. Ce sont tout d'abord des actes purement religieux, qui montrent, sans doute aucun, l'importance que la religion commence à prendre à Byzance. Mais je ne crois pas que nous devions voir ici l'Église se présenter comme un quatrième élément constitutionnel de l'Empire. L'Église byzantine n'a jamais

(1) PACHYMÈRE, I, 90. — Fr. DÖLGER, *Die dynastische Familienpolitik*, p. 179-190.

(2) Sur l'onction, voir L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 13 sq.

(3) SICKEL, *loc. cit.*, p. 517 sq. — TREITINGER, *loc. cit.*, p. 27-31. — DÖLGER, B. Z., 38 (1938), p. 240. — Cf. Id., *Europas Gestaltung im Spiegel der fränkisch-byzantinischen Auseinandersetzung des 9. Jahrh.* dans *Vertrag von Verdun*, 1943, p. 211, note 13.

(4) G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 35, note 1. — P. CHARANIS, *The imperial Crown Modiolos*, Byzantion, XII (1937) p. 189 sq. — Id., Byzantion, XIII (1938) p. 377 sq.

acquis une telle place, même à l'époque des Paléologues, quand son influence atteignait son apogée. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que ces éléments constitutionnels ne sont que de simples réminiscences et leurs fonctions ne sont que symboliques, sans aucun pouvoir effectif. Ainsi Psellos, formulant la doctrine constitutionnelle, n'énumère pas l'Église parmi les facteurs constitutionnels. Selon lui, des trois éléments constitutionnels, le plus prépondérant à son époque c'était le Sénat, le parti civil, qui, depuis la mort de Basile II, assurait la succession. Pourtant, même le Sénat, n'avait qu'un rôle secondaire, car le pouvoir du basileus dérivait de Dieu. Les sénateurs se contentaient de *proférer des paroles flagorneuses et de faire quelques discours niais*, après quoi les basileus, *comme s'ils avaient une aide divine, se passaient d'un autre soutien* (1).

Remarquons-le encore. Aucun empereur n'a eu recours à l'Église pour légitimer son pouvoir, alors que nous voyons des empereurs s'appuyer sur le Sénat, l'armée et le peuple, même quand ces éléments ne gardaient plus qu'en théorie le pouvoir constitutionnel, lorsque le principe dynastique réglait la succession (2). Par contre, tandis qu'il suffisait, pour la déchéance de l'empereur, qu'un de ces électeurs, même le peuple, par ce que Monsem appelle le droit légal à la révolution (3), se prononçât, nous n'avons pas d'exemple que l'hostilité de l'Église suffise pour déposer un empereur ou le déclarer usurpateur, même quand cet empereur était excommunié par l'Église, comme ce fut le cas de Michel Paléologue.

Nous avons rappelé plus haut que l'Église byzantine fut, après la Querelle des images, définitivement soumise à l'État et nous avons remarqué que, dès cette époque, les prélats et le patriarche même prêtent le serment de fidélité à l'empereur, étant considérés comme des fonctionnaires de l'État. Ainsi le patriarche, en tant que chef de l'Église, organisation de l'État, n'est qu'un haut dignitaire qui a tous les devoirs de ses semblables. Ainsi, pour Cantacuzène, le patriarche est en même temps un prêtre et un fonctionnaire de l'État et son serment donné à l'empereur est non seulement le serment d'un prêtre mais aussi le serment habituel d'un fonctionnaire (4).

Si le patriarche, en tant que chef de l'Église, est un haut dignitaire, il est en même temps un prêtre et le chef de la religion. Ce n'est pas

(1) PSELLOS, II, 83.

(2) RUNCIMAN, *La civilisation byzantine*, Paris, 1934, p. 63 sq.

(3) Id.

(4) GRÉGORAS, II, 600 οὐ μόνον ἱερεῖσι προσήκοντα ὑμῶμοκεν ὄρκον, ἀλλὰ καὶ ὡς ἐκκλησιαστικῶν ἀνδράσιν ἐξῆσται.

comme représentant de l'armée, du Sénat, du peuple ou de l'Église organisée que le patriarche couronne l'empereur, mais en tant que chef de la religion chrétienne, comme premier prêtre de l'orthodoxie. Dans ce sens, le couronnement, l'onction et les autres actes symboliques étaient nécessaires, car ils exprimaient l'origine divine du pouvoir impérial. Les chroniqueurs de l'époque des Paléologues ont une pleine conscience de ce fait. Selon Georges Acropolite (1), l'élévation de Michel Paléologue sur le pavois n'était pas suffisante : « il fallait encore qu'il soit couronné ». Cantacuzène, lorsqu'il fit proclamer son fils Mathieu coempereur, s'efforça de s'arranger avec le patriarche de Constantinople, car il comprenait bien que le sacre était nécessaire (2). Du fait que le couronnement et l'onction étaient indispensables, nous ne pouvons pas conclure que l'Église formait, même au temps des Paléologues, un élément constitutionnel. Ces actes étaient nécessaires parce qu'ils exprimaient l'origine divine du pouvoir impérial et parce qu'ils étaient imposés par la coutume, comme étaient nécessaires les autres actes symboliques qui accompagnaient l'avènement au trône d'un empereur, les acclamations par l'armée, le Sénat et le peuple, les souliers de pourpre et les autres insignes du pouvoir impérial. Cantacuzène s'efforce de persuader le patriarche d'oindre son fils Mathieu « parce qu'il n'était pas séant qu'ayant été orné des autres insignes du pouvoir, il ne soit pas couronné selon l'ancienne coutume » (3). Mais même avant le couronnement, un empereur pouvait exercer son pouvoir. C'est la même coutume (τὸ ἀρχαῖον ἔθος) qui impose le couronnement et l'onction d'un empereur par le patriarche de Constantinople, qui était le plus qualifié pour cela comme chef de la religion. Mais dans des cas exceptionnels, les mêmes actes pouvaient être accomplis par d'autres évêques, et si Cantacuzène sent le besoin d'être couronné de nouveau par le patriarche de Constantinople, c'est pour enlever à ses ennemis tout prétexte de dire qu'il n'était pas couronné selon les anciennes coutumes et non pas parce que son premier couronnement à Didymotica était invalide (4). Il en fut de même pour Michel Paléologue, qui fut couronné une seconde fois à Constantinople. C'est le prestige de la capitale qui, dans ces deux cas, rend nécessaire le double couronnement, car Michel VIII Paléologue était déjà couronné non par un métropolitain quelconque mais par le patriarche de Constantinople Arsenius

(1) ACROPOLITE, 77 : Heisenberg, 159.

(2) CANTACUZ., III, 270.

(3) CANTACUZ., III, 271.

(4) CANTACUZ., III, 29.

résidant à Nicée, le même qui le couronna ensuite à Constantinople.

Certes, toutes ces discriminations juridiques n'étaient dans la pratique ni tellement nettes ni tellement conscientes. Il est naturel que dans la réalité vivante, elles se confondent. Les empereurs ne se sentaient solidement établis que s'ils étaient couronnés à Constantinople, la capitale de l'empire, et le sacre par le patriarche de Constantinople était en fait la seule garantie de la légitimité d'un empereur. D'autre part, le peuple byzantin ne pouvait pas discerner les deux qualités d'un patriarche, sa qualité de chef de la religion et sa qualité de fonctionnaire de l'État. L'Église organisée et religion se confondaient dans l'esprit des Byzantins et le sacre d'un empereur par le couronnement, l'onction et la consolidation sur le trône par le serment, actes religieux, étaient très naturellement considérés comme le consentement de l'Église à la proclamation d'un empereur. Si, en théorie, l'Église ne constituait pas un élément constitutionnel, sa force, surtout aux derniers temps de l'empire, était très grande et les empereurs cherchaient souvent son appui pour confirmer leur pouvoir. A plusieurs reprises l'Église joua un rôle prépondérant dans la succession au trône. Nous nous bornerons à citer quelques exemples caractéristiques : Jean Tzimiscès ne considérait pas son pouvoir comme solide tant qu'il n'était pas couronné par le patriarche (1). Non seulement l'énergique patriarche Kérularios intervient en faveur d'Isaac Comnène (2), mais encore un acte du synode permet aux prêtres de prendre parti pour l'usurpateur, Isaac Comnène (3). Un peu plus tard, Alexis Comnène sentit le besoin de s'appuyer sur l'Église pour consolider sa dynastie. Un de ses premiers actes fut la promulgation d'un décret signé par lui et par le patriarche, par lequel le droit au trône était enlevé à l'ex-empereur Michel VII, parce qu'il était coupable d'avoir trahi les intérêts de l'Empire par sa conduite avec les Normands (4). Jean Axouchos estime nécessaire d'assurer le soutien de l'Église à l'empereur Manuel I^{er} Comnène (5). Alexis l'Ange, après avoir gagné l'armée, le Sénat et le peuple à sa cause, veut aussi

(1) GRUMEL, *Regestes*, n° 794. — LÉON LE DIACRE, VI, 1. — Cf. BALŠ. in can. 12, Conc. Ancyf. (MIGNE, P. G., 137, 1156, RH. POT., III, 44). — CHOMATIANOS, CLXVIII (PITRA, *Analecta*, VI, 645-46). — L. BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 198-199.

(2) GRUMEL, *Regestes*, nos 875, 876. — Cf. *Id.*, n° 640. — Lettre du patriarche Nicolas-Mystikos à Constantin, fils du duc Andronic, l'empereur Alexandre étant sur le point de mourir, le patriarche presse Constantin de se rendre en hâte à la capitale avant qu'un autre ne se soit emparé du pouvoir.

(3) GRUMEL, *Regestes*, n° 874.

(4) GRUMEL, *Regestes*, n° 916. — Cf. P. L., 188, 519 C.

(5) NICÉTAS CHON., 66-67. — DÖLGER, *Regesten*, n° 1330.

se concilier la faveur de l'Église (1) et, pour mettre le patriarche devant un fait accompli, il paye les sacristains de l'église, qui commencèrent les acclamations pour Alexis avant que le patriarche n'ait donné son consentement. Il en fut de même pour Michel Paléologue qui demanda et obtint un tome synodal qui le déliait du serment donné à Jean Lascaris (2).

Dans les exemples que nous venons de citer, l'Église arrive à se trouver sur le même plan que le Sénat, l'armée et le peuple. Elle apparaît comme un nouvel élément, dont la force morale vient au secours de la légitimité contestée à cause du manque de la conformité aux usages en vigueur. (3). Cette conception de la place de l'Église et de ses fonctions en ce qui concerne le pouvoir impérial fut très répandue à l'époque des Paléologues. Cantacuzène considère son fils Mathieu comme un empereur légitime au même titre que Jean V, parce que tous deux avaient été couronnés par l'Église de Byzance (4). Pour Palamas, c'est l'Église qui investit l'empereur du pouvoir impérial (5). C'est pourquoi, dans les derniers temps de l'empire, des esprits rigides, comme l'écrivit L. Bréhier, ne regardaient pas Constantin Dragasès comme un véritable basileus parce qu'il n'était pas couronné par le patriarche (6).

Le serment de fidélité, lien personnel.

Dans tous les conflits entre les différents principes relatifs à la succession, le serment de fidélité se présente pour confirmer le pouvoir absolu de la volonté impériale. C'est pourquoi les adversaires de cette idée discutèrent de la légitimité même de ce serment et, dans certains cas, refusèrent de se soumettre à cette pratique en donnant divers prétextes et surtout en se retranchant derrière le précepte évan-

(1) NICÉTAS CHON. 601.

(2) ACROPOLITE, 76 : Heisenberg, 158. — Voir d'autres exemples. L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 10.

(3) Les interventions de l'Église dans des affaires purement politiques, ou de la propre initiative du patriarche ou d'autres prélats, ou par la suite d'une invitation de l'empereur qui veut donner une autorité plus grande à ses actes, sont très fréquentes à Byzance. Voir des exemples dans GRUMEL, *Regestes*, nos 615, 616, 617 (Rapport du patriarche Nicolas Mystikos au pouvoir impérial sur certaines pratiques inhumaines). — Id., n° 641. Lettre du patriarche Nicolas Mystikos au tsar des Bulgares dans laquelle il lui conseille de conclure la paix avec Byzance. — Cf. encore les nos 698, 699, 700 et 701. Lettres du même patriarche aux gouverneurs, aux prélats et aux archontes de Lombardie incitant à l'obéissance à l'empereur byzantin. — Cf. encore les nos 901, 1057, 1177.

(4) CANTACUZ., III, 314.

(5) PALAMAS, *Homélies*, Coisl. 99, f. 132^a. καὶ ταύτῃ [= τῇ Ἐκκλησίᾳ] τὸ κράτος τῆς νίκης ἐπεφύετο [= l'empereur Andronic] παρ' ἧς ἀνεῳγέσται τοῦ στέφους τὸ κράτος.

(6) L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 10-11.

gêlique qui défend le serment. C'est à l'époque des Paléologues, avec les luttes dynastiques, que la question de la légitimité du serment de fidélité et de sa validité fut suscitée du point de vue du droit canon.

Quand Andronic II changea la formule habituelle du serment de fidélité en excluant de ce serment son petit-fils Andronic III, plusieurs dignitaires de l'empire, parmi lesquels le parakoimomène Andronic Cantacuzène, refusèrent de le prêter (1). Je crois que c'est dans la même circonstance qu'un certain Matarangidès le refusa aussi et c'est à cette occasion que Manuel Moschopoulos écrivit son petit mais très intéressant traité sur le serment de fidélité.

Dans une lettre adressée à l'empereur, Moschopoulos expose ses idées sur le serment politique, c'est-à-dire sur le serment que les sujets sont obligés de prêter à l'empereur ou aux tribunaux pour les affaires de l'État ou de la société en général. Il dit ensuite qu'un certain Matarangidès refuse de donner le serment parce que : « c'est une chose contraire à sa conscience ». C'est pourquoi Matarangidès est retenu en prison. Mais l'empereur, toujours clément, consent à lui donner la liberté si quelqu'un se porte garant pour lui qu'il ne partira pas de Constantinople sans l'autorisation de l'empereur. Moschopoulos, ayant aussi l'avis du métropolite de Dyrrachion, se présente comme garant de Matarangidès. A cette lettre est joint un petit traité sur la légitimité du serment (2). Dans le Codex Marcianus,

(1) CANTACUZ., I, 17, GRÉGORAS, I, 295-296. A signaler un refus analogue de donner le serment de fidélité à l'empereur Jean V, après le compromis entre celui-ci et Cantacuzène, de la part de quelques grands seigneurs, amis de ce dernier (CANTACUZ., III, 260-1).

(2) La lettre à l'empereur et le traité sur le serment qui l'accompagne sont publiés, d'après le Cod. Marc. cl. XI, 15, par L. LEVI, *Cinque lettere inedite di Emmanuele Moscopulo*, *Studii italiani di Filologia classica*, 10 (1902), p. 64-68. — Cf. A. HEISENBERG, dans B. Z., 41, (1902), p. 581-582.

La même lettre et le traité se trouvent encore dans le Cod. Coisl. 341 ; la lettre aux f^{os} 310 v, 309 r, et le traité aux f^{os} 313 v, 310 r, 310 v. — Cette lettre et le traité ont échappé à l'attention de Mgr Devreesse (*Le fond Coisl.*, Paris, 1945, p. 325-26). La partie du codex qui contient la correspondance de Moschopoulos est soigneusement écrite avec des initiales et des titres en rouge. Mais le copiste ayant écrit son texte avec l'encre noire a oublié quelquefois d'ajouter à l'encre rouge quelques initiales et certains titres. C'est ainsi que les f^{os} 307 v, 308, 313, 310, 309 r, ne contiennent pas seulement la lettre de Moschopoulos à son oncle Nicéphore, mais deux lettres de plus. On y trouve donc : 1^o la lettre à son oncle (f^{os} 307 v, 308, 313), 2^o le traité sur le serment (f^{os} 313 v-310) et 3^o la lettre à l'empereur (f^{os} 310 v-309 r). De plus, les f^{os} du codex X 341 ont été déplacés pendant la reliure et avant la numérotation, et pour suivre l'ordre du texte, il faut rétablir la foliotation des f^{os} 305-313, comme il suit : 305, 306, 307, 308, 313, 310, 309, 311, 312.

La lettre à l'empereur seule, sans le traité, se trouve encore dans les codex Bodl. Barocc. 120 et Oxon. Miscell. 99 (Cf. KRUMBACHER, *Geschichte der Byz. Litter.*, p. 548), et la fin en est rédigée d'une façon différente de celle du Ms. Coisl. 341. Dans le codex Marc. cl. XI, 15, nous trouvons trois rédactions différentes de la fin de cette lettre (LEVI, *loc. cit.*, p. 56), dont l'une est identique à la rédaction de Coisl. 341, et l'autre à la rédaction du Cod. Barroc. 120 et Oxon. Misc. 99.

Du même Moschopoulos nous connaissons encore une lettre au philosophe Joseph (voir

la lettre que Moschopoulos adresse à l'empereur et à laquelle est joint le traité sur le serment ne porte pas de titre; elle n'a aucun titre non plus dans le codex coisl. 341, le titre n'étant pas ajouté par le copiste (1). Dans le codex Barroc. 120 et Oxon. 99, elle porte le titre suivant : « τοῦ δούλου τῆς κραταιᾶς καὶ ἁγίας βασιλείας σου Μανουῆλ τοῦ Μοσχοπούλου, τοῦ ἀνψιοῦ τοῦ χρηματίσαντος Κρήτης. » (2).

De ce titre, dans lequel le métropolite Nicéphore Moschopoulos est mentionné comme ex-métropolite de Crète (χρηματίσαντος), nous pouvons conclure que la lettre est écrite après 1316, date à laquelle Nicéphore, de retour à Constantinople, avait abandonné sa métropole de Lacédémonie et portait le titre de ex-métropolite de Crète (3).

sur ce personnage : R. GUILLAND, *Correspondance de Nicéphore Grégoras*, Paris, 1927, p. 388-342), publiée par L. LÉVI, *loc. cit.*, p. 63-64. Une lettre à un correspondant inconnu publiée elle aussi par L. LÉVI, *loc. cit.*, p. 57-58. Un autre groupe de lettres de Moschopoulos est particulièrement intéressant : 1. Une lettre adressée à son oncle Nicéphore Moschopoulos, métropolite de Crète, publiée par L. LÉVI (*loc. cit.*, p. 60-63) d'après le Cod. Marc. cl. XI, 15. La même lettre se trouve dans Coisl. 341, f^{os} 307^r, 308, 313^r-313^v.

2. Une lettre au grand logothète Constantin Acropolite, contenue dans le Coisl. 341, f^{os} 305-306^r.

3. Une lettre au logothète du Trésor le Métochite, contenue dans Coisl. 341, f^{os} 306^r-307^r.

4. Une lettre à un archonte inconnu, contenue dans Coisl. 341, f^o 307. Ces trois dernières lettres sont inédites.

5. Une promesse de Moschopoulos à l'empereur publiée par L. LÉVI (*loc. cit.*, p. 59), d'après le codex Marc. cl. XII, 15 se trouve encore dans Coisl. 341, f^o 307^v.

Ce groupe de cinq lettres se trouve encore dans le codex 1382, f^o 131-135 de Laura, au Mont-Athos (S. EUSTRADIADÈS, *Catal. des cod. de la Grande Laure*, Paris, 1925, p. 234).

Le groupe de lettres que Moschopoulos adresse à son oncle, le métropolite Nicéphore, à Acropolite, au Métochite, à l'archonte inconnu et la promesse à l'empereur se rapportent à la même affaire. Il s'agit d'un délit de Moschopoulos envers l'empereur, pour lequel il était retenu en prison. Par ces lettres, Moschopoulos supplie les personnages cités d'intervenir auprès de l'empereur en sa faveur pour lui obtenir le pardon. Quelle est l'affaire dont parle Moschopoulos et quel était le délit qui a été cause de sa disgrâce et de son emprisonnement? Cela ne ressort pas clairement de ces lettres. Une seule chose est pourtant certaine : ce groupe de lettres fut écrit après 1309 et avant 1315. Dans la lettre à son oncle Nicéphore qui était éloigné de Constantinople, et dans la lettre à Acropolite, sont mentionnés les Catalans (Σικελῶται) qui parcourent la mer et ravagent la Thessalie (LÉVI, *loc. cit.*, p. 60, 61). On sait que l'invasion des Catalans en Thessalie eut lieu en 1309 (SCHLUMBERGER, *Expédition des Almugavars en Orient*, Paris, 1924, p. 263 sq. — DIEHL-GUILLAND, *Le monde oriental*, IX, 2, p. 234 sq. — L. BRÉHIER, *Vie et Mort de Byzance*, p. 418 sq.). D'autre part, Nicéphore Moschopoulos, de 1304-5 à 1315, se trouve à Mystra. En 1316, de retour à Constantinople et à la même date, il ne porte plus le titre du métropolite de Crète (M. TREU, *Maximi monachi Planudis epistulae*, Vratislaviae, 1890, p. 208 sq. — A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Nicéphore Moschopoulos*, B. Z. 12 (1903) 215-223).

(1) Voir la note précédente.

(2) Dans le catalogue de Cod. Bodl. Barocc. 120, on lit δούλα. C'est une mauvaise lecture de l'abréviation δουλ. Le Codex Oxon. écrit clairement δούλου.

(3) Voir note 2 de la p. 130. Nous retrouvons le même titre de Nicéphore dans un Acte de 1316 « Προεδρῶντος τηλικύτα τοῦ χρηματίσαντος Κρήτης » (M. M. Acta et Diplomata, I, 52). Cf. TREU, *loc. cit.*, p. 208. M. TREU (*loc. cit.*, p. 210) avait cru que toutes les lettres de Moschopoulos qui sont contenues dans le Cod. Coisl. 341 doivent être antérieures à 1317 parce que, au f^o 391, le copiste Callinicos donne comme date de la copie du codex l'année 1317 (6825). Mais il a échappé à l'attention de Treu que le codex Coisl. 341 n'est pas écrit par le même copiste, mais il est composé des fragments des divers codex. Les lettres de Moschopoulos

Moschopoulos devait avoir un certain âge quand il écrivait cette lettre et le traité sur le serment, puisque Matarangidès le reconnaît comme maître (1). Et par la lettre que Moschopoulos écrit à son oncle Nicéphore, lettre écrite après 1309 et se rapportant aux événements qui eurent lieu entre 1309 et 1310 (2), nous savons qu'à cette époque il était jeune (3). Il me semble donc peu probable de rattacher le refus de Matarangidès à l'affaire traitée par le groupe des lettres de Moschopoulos écrites entre 1309 et 1315. Est-ce qu'il faut penser que le refus de Matarangidès de prêter serment à l'empereur se passe en 1321, quand l'empereur Andronic II exclut du serment de fidélité son petit-fils, Andronic III? Matarangidès, partisan secret d'Andronic III, refuse le nouveau serment exigé par l'empereur, comme l'avaient refusé d'autres dignitaires amis d'Andronic III.

On sait que dans cette circonstance, un puissant parti, décidé à défendre ses droits au trône, fut formé autour d'Andronic III, et qu'un complot fut préparé. Matarangidès devait être accusé d'être du parti d'Andronic III contre l'empereur et c'est pourquoi il fut condamné à la prison. On sait encore qu'Andronic III lui-même fut obligé de comparaître devant un tribunal de hauts dignitaires (5 avril 1321) par ordre de l'empereur qui, effrayé par la force du parti d'Andronic III, lui fit grâce mais refusa catégoriquement de donner des sauf-conduits à ses amis (4). Il semble qu'après le départ d'Andronic III pour Andrinople où se réfugièrent plusieurs de ses amis, Matarangidès, par l'intermédiaire du proèdre de Dyrrachion, sollicite sa liberté en promettant qu'il acceptera l'anathème que le métropolite de Dyrrachion lui a imposé dans le cas où il partirait de Constantinople sans l'autorisation de l'empereur et qu'en restant à Constantinople il sera avec le parti de l'empereur. Mais il refuse toujours de prêter le serment qu'il considère comme une chose contre sa conscience. L'empereur accepte ces conditions. Moschopoulos, avec le consentement du métropolite de Dyrrachion, se présente comme garant de son élève et ami (5). Nous comprenons bien l'atti-

ne se trouvent pas dans la partie écrite par Callinicos et, par conséquent, la date de 1317 ne se rapporte pas à la partie du codex qui contient ces lettres. Cette partie est plus récente (Cf. DEVRESSE, *loc. cit.*, p. 325).

(1) L. LÉVI, *loc. cit.*, p. 67.

(2) Voir note 2 de la page 130.

(3) L. LÉVI, *loc. cit.*, p. 61 « οἱ δ' αὖθις ἀπειρίαν ἐμοῦ καὶ δευλίαν κατέγνωσαν καὶ ἄγε δὴ ἔρασαν ἡμεῖς οἱ πολλοὶ περιτυρόντες τῷ βίῳ καὶ ἐμπειρίαν τῷ γράμῳ καὶ νοῦν συλλεξάμενοι. ὅ, τι γὰρ ὁρᾶν διασχεψόμεθα ».

(4) L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, p. 425. — DIEHL-GUILLAND, *Le monde oriental*, p. 237-238. — GRÉGORAS, VIII, 5-6. — CANTACUZ., I, 12-13.

(5) Voici la fin de la lettre de Moschopoulos, selon le Barroc. 120 et Oxon. Miscell. 99,

tude de ce courtisan. Ami secret d'Andronic III, il refuse le serment d'Andronic II en se retranchant derrière le précepte évangélique et le droit canon, et, d'autre part, il profite, pour obtenir sa liberté, des dispositions conciliatrices de l'empereur, dispositions que la peur devant la force des révoltés avait imposées à celui-ci. D'autre part, Andronic II est toujours prêt à un compromis pour faire face au danger qui le menace de la part des partisans de son petit-fils qui étaient restés dans la capitale.

Le fait que l'empereur exige de Matarangidès de ne pas partir de Constantinople sans son autorisation rend plus probable l'hypothèse que cette affaire eut lieu dans les circonstances susdites. Andronic avait peur que Matarangidès allât rejoindre l'armée des révoltés à Andrinople. Une autre preuve est l'ἐπιτίμιον du métropolite de Dyr-rachion. Nous savons qu'après le départ d'Andronic III pour Andrinople, le vieil empereur avait fait anathématiser les révoltés (1). Qui était ce Matarangidès qui refuse le serment? nous ne pouvons le dire avec certitude. Je suppose qu'il appartenait à la même famille que Matarangos, le futur juge général, mais il n'est pas certain qu'on puisse l'identifier avec ce dernier. Le fait qu'il était dans l'entourage d'Andronic III, qui plus tard crée Nicolas Matarangos juge général, en est-il une indication? Les dates ne s'y opposent pas. En 1321, Matarangidès est jeune encore, puisqu'il se nomme élève de Moschopoulos. Nicolas Matarangos, en 1375, est déjà mort puisque dans un acte de Cutlumus il est mentionné comme ἐκείνος (2).

Ainsi le traité de Moschopoulos semble être écrit en 1321. Après avoir exprimé sa foi dans le régime monarchique, bien supérieur au régime aristocratique qui implique des révoltes et des désordres, Moschopoulos présente le serment de fidélité comme une assurance et une garantie contre les conspirations. Tous les sujets sont obligés de prêter ce serment, même s'ils ne reçoivent aucun bénéfice de

fos 96 v-97 r : ἐπειδὴ ἡ τοῦ σοῦ κράτους ἀγαθότης καὶ οὕτως ἀνέχεται καὶ συμπαθεῖν αὐτῷ καταναυεῖς ἐφ' οἷς αὐτὸν ἀπήτησεν ὁ ἱερώτατος πρὸς θεὸν Δυρραχίου καὶ αὐτὸς ὑπέσχετο, τούτέστιν ἐπιτίμιον δεῦξασθαι μὴ ἀπελθεῖν αὐτὸν τῆς βασιλείας ταυτησί τῶν πόλεων παρὰ τὸ πρόσταγμα τοῦ σοῦ κράτους, μηδὲ ἐνταῦθα μένοντα κατὰ τοῦ σοῦ κράτους φρονεῖν, εἰ ἔστι χρεία ἵνα καὶ τις ἕτερος ὑπόσχεσιν περὶ δοίῃ, ἐπεὶ καὶ τοῦτο αὐτὸν ἀπήτησεν ὁ ἱερώτατος Δυρραχίου, ἰδοὺ ταύτην ἐγὼ εἶδωμι », la correspondance de Moschopoulos et les complots dynastiques sous Andronic II seront traités dans un article à part.

(1) DIEHL-GUILLAND, *Le monde oriental*, p. 238. — L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, p. 426.

(2) P. LEMERLE, *Actes de Cutlumus*, Paris, 1945, p. 128, acte 339. Autres renseignements sur Matarangidès, *Id.*, p. 127. En ce qui concerne le proèdre de Dyrrachion, je suppose qu'il s'agit de Grégoire, métropolite de Dyrrachion et proèdre, depuis 1316, de Silyvrie. — Voir GRUMEL, *Titulature des métropolites byzantins*, II, *Métropolites hypertimes*, *Mémorial Louis Petit*, p. 180.

l'empereur, autrement dit, même s'ils ne sont pas à son service. C'est leur devoir de citoyens. Ce serment est appelé par Moschopoulos *serment politique* (ἔρκος πολιτικός) (1).

L'obligation qui dérive de ce serment est celle-ci : lorsque celui qui l'a juré se trouve dans un pays étranger et que ce pays entre en guerre contre sa propre patrie, il ne doit pas livrer les secrets de son pays (2). Ainsi Moschopoulos présente le serment de fidélité donné à l'empereur par ses propres sujets comme un serment donné à la patrie elle-même.

Selon Moschopoulos, il faut distinguer de ce serment le serment de ceux qui entrent au service impérial. Si l'empereur veut avoir des gens à sa solde, ou pour sa propre sécurité, ou pour les villes et les frontières de son État ou pour d'autres buts, il peut évidemment le faire, mais sans y obliger personne. Il peut, en donnant des bénéfices, engager à son service ceux qui le désirent, comme le propriétaire d'une vigne peut prendre des salariés. Ceux-ci sont obligés de jurer qu'ils seront *les amis de ses amis et les ennemis de ses ennemis*. C'est le serment que Moschopoulos appelle *serment royal* (βασιλικὸς ἔρκος). On ne peut pas exiger ce serment sans bénéfice (3).

Ensuite, Moschopoulos défend la légitimité du serment en général et sa validité du point de vue du droit canon. Sur ce point, il reprend les arguments des juristes byzantins précédents. Le précepte évangélique défendant absolument le serment, il fallait concilier la doctrine chrétienne avec les besoins de la vie pratique. Et sur ce point, comme en plusieurs autres où la doctrine chrétienne était en désaccord avec la réalité sociale, un compromis fut trouvé (4).

La base théorique sur laquelle se fonde ce compromis est que les paroles de Jésus, sur lesquelles on s'appuie pour affirmer que le serment est interdit, ne doivent pas s'entendre dans un sens absolu. Comme plusieurs autres du Sermon sur la Montagne, elles expriment un conseil, indiquent un idéal plutôt qu'elles ne prescrivent un commandement impératif. Dans les circonstances ordinaires de la vie, il ne faut pas avoir recours au serment. Le serment ne doit intervenir

(1) L. LÉVI, *loc. cit.*, p. 65.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) JUST. Nov. 7, 8, 49; Basil., VI, III, 6; id. XIV, 8; 16, 19; Basil. VII, 6, 14. — Cod. II, 59; III, 1, 14. ZEPHOS, I. G. R., I, 280. Coll. IV. Nov. VI (Doukas 1078). — *Ibid.*, p. 292. Coll. IV, Nov. XIX (Alexis Comnène 1082), Nov. LV (1148). *Ibid.*, p. 362, Coll. IV, Nov. XLV (Alexis Comnène). — *Ibid.*, 374 sq. Nov. LV (Manuel Comnène). — RH. POT., V, 248. — DÖLGER, *Regesten*, n° 358. — ZEPHOS, I. G. R., I, 45 sq. Cf. ZACHARIAE, *Geschichte der Gr.-Röm. Rechts*, Berlin, 1892, p. 397-398.

que dans les occasions exceptionnelles, autrement dit, il ne faut pas prendre Dieu à témoin sans raison. Mais dans des choses graves et importantes, le serment est concédé (κατ' οἰκονομίαν) par l'Église (1). Cette théorie est répétée avec quelques changements dans les exemples par tous les juristes byzantins (2), et développée aussi par l'empereur Léon VI dans sa novelle XCVII (3) sur le serment politique qui concerne les fonctionnaires et spécialement les juges.

Le traité de Moschopoulos montre l'importance que le serment de fidélité prend au temps des Paléologues. En effet, si nous en considérons l'évolution dans ses grandes lignes, nous voyons que le serment de fidélité exigé d'abord des fonctionnaires et des dignitaires de l'empire, fut étendu aux dignitaires ecclésiastiques, considérés comme des fonctionnaires de l'État, pour finir par s'imposer, à partir du XI^e siècle, à tous les sujets de l'empereur. Son sens même et sa fonction évoluèrent. Sans doute, dès le début, dans le serment de fidélité des fonctionnaires et des dignitaires, le sens d'un dévouement et d'un lien personnel entre les fonctionnaires et le souverain existe (4), mais ce lien personnel est atténué par le fait que dans l'empire byzantin, jusqu'à l'époque des Comnènes, l'empereur ne représente que l'État, qu'il personnifie, un État, considéré clairement et nettement comme « la chose publique », la *respublica* des Romains et la πολιτεία des Grecs, et les fonctionnaires n'exercent leurs fonctions qu'en tant que mandataires (5). Ainsi le cas du serment de fidélité à l'empereur à cette époque offre un autre point de comparaison entre l'empire byzantin et les états mérovingiens et l'empire carolingien en ce qui concerne les conceptions sur l'État (6).

Ce sens de lien personnel va toujours en augmentant à Byzance comme en Occident. L'extension du serment de fidélité à tous les sujets en montre l'importance. L'Église, en acceptant presque à la même époque de prêter le serment de fidélité à l'empereur, en accentua le caractère personnel, car c'est à la personne de l'empereur, oint du Seigneur, que les ecclésiastiques prêtent le serment. Et pour remédier

(1) N. JUNG, dans Dict. Théol. Cath., 14¹¹ (1941), p. 1945 (art. *Serment*).

(2) Basil. XXII, titres V et VI. — BLASTARÈS, dans RH-POT., VI, 291, IV, 168; BLASTAR, *Synt.*, E. 32 (MIGNE, P. G., 144, 1320 sq.).

(3) LÉON, Nov. XCVII (éd. Noailles-Dain., p. 317 sq.).

(4) Dans le serment des dignitaires de l'époque de Justinien le lien personnel entre le fonctionnaire et le souverain existe. Celui qui prête le serment jure qu'il n'a pas donné et qu'il ne donnera pas un pareil serment à une autre personne. « ὁμνῶμι δὲ τοῦς αὐτοὺς ἄρχοντας ὡς οὐδεὶς παντελῶς οὔτε δέδωκα οὔτε δώσω... USPENSKIJ *loc. cit.*, 337. — Ῥωμαγὸς ὁ Μελωδός (1932), p. 14.

(5) Cf. R. GUILLAND, *Le droit divin*, *loc. cit.*, p. 154-157.

(6) Cf. J. CALMETTE, *Le monde féodal*, Paris, 1916, ch. II-III.

à l'antinomie d'une église soumise à un pouvoir temporel, ils arrivent jusqu'à donner à la personne de basileus un caractère presque sacerdotal, à lui donner le titre ἱερεὺς καὶ βασιλεὺς, et à le faire entrer, dans une certaine mesure, dans la hiérarchie ecclésiastique (1). Ce fut un compromis qui évita à l'Église orientale la Querelle des investitures qui troubla l'Occident. D'ailleurs, comme nous l'avons remarqué plus haut, même ce compromis ne fut pas accepté par l'Église sans une certaine résistance (2).

C'est à partir de l'époque des Comnènes qu'un changement profond s'opère dans l'esprit byzantin : l'évolution interne de la société byzantine finissait par créer des relations sociales analogues à celles de l'Occident, et le processus de féodalisation à Byzance était de plus en plus accusé. La conquête latine, si elle n'en fut pas la cause, favorisa tout au moins cette marche vers la féodalisation et elle contribua à donner une nuance féodale à l'idéologie byzantine concernant l'État. Dans l'empire de Nicée et surtout à l'époque des Paléologues, ce processus se trouve en plein développement (3). Le lien réel de la féodalité, avec l'extension du système de la πρόνοια-οἰκονομία, et ensuite, des apanages, est déjà établi à Byzance. Rien d'étonnant donc si à cette même époque les Byzantins deviennent plus conscients du lien personnel contenu dans le serment. Dans le traité de Moschopoulos, le serment se présente comme la force de cohésion de la société et de l'État, et il remplit une fonction constitutionnelle. L'importance du serment et sa signification constitutionnelle sont accusées aussi par les chroniqueurs de l'époque (4). Ainsi le serment prend le caractère du lien personnel de la féodalité et correspond à la fidélité de l'hommage occidental.

Cette prise de conscience des relations personnelles et quasi féodales entre le souverain et ses sujets, et tout particulièrement ceux qui se trouvent à son service (οἰκεῖοι) fut facilitée par l'influence de l'Occident. Les serments de fidélité, voire de vassalité, que les chefs

(1) Sur le 'caractère' presque sacerdotal de l'empereur, voir L. BRÉHIER *ἱερεὺς καὶ βασιλεὺς*, *loc. cit.*, 41-45.

(2) Voir page 121.

(3) Cf. A. VASILIEV, *On the Question of Byzantine Feudalism*, Byzantion, t. VIII (1933), p. 586. — I. SOKOLOV, *Grands et petits seigneurs en Thessalie*, Viz. Vremennik, t. XXIV (1923-1926), p. 35-44 (en russe). — A. V. SOLOVJEV, *Les archontes de Thessalie au XIV^e siècle* (Quelques traits de féodalisme dans l'organisation sociale byzantino-serbe), Byzantinoslavica, IV (1932), p. 159-174. — A. DIOMIDÈS, *Τὸ χρυσόβουλλον Κωνσταντίνου τοῦ Παλαιολόγου καὶ τὸ φεουδαλικὸν δίκαιον εἰς τὸ Βυζάντιον*, dans *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, t. XIV (1944) publiés en 1947, pp. 194-198; D. A. ZAKYTHINOS, *Processus de féodalisation*, dans *L'hellénisme contemporain*, Nov.-Déc. 1948, p. 499-514.

(4) Voir plus haut, p. 121.

de la première croisade prêtèrent à Alexis Comnène, tout particulièrement l'hommage lige de Bohémond dont le texte nous est conservé par Anne Comnène (1), rendirent évident le caractère bilatéral du serment. Dans l'hommage lige de Bohémond, dans lequel nous sommes autorisés à voir le premier acte constitutif d'un État féodal, nous trouvons — pour la première fois à Byzance — tous les éléments de la théorie concernant les relations entre le souverain et ses οἰκεῖοι, comme elle était déjà formée dans l'Occident féodal : Bohémond devient l'homme lige (ἄνθρωπος λίζιος ou οἰκέτης καὶ ὑποχέριος, comme cette expression est interprétée dans la terminologie byzantine de l'empereur, de son plein gré (μετὰ τῆς οἰκειάς προαιρέσεως), parce que l'empereur lui-même a consenti « à l'attirer sous sa main droite et a voulu le faire son homme lige ». Il jure d'être *l'ami des amis de l'empereur et l'ennemi de ses ennemis* ; il se charge encore d'obliger ses hommes, ses vassaux, à donner le même serment de fidélité à l'empereur. En échange, il reçoit de l'empereur en fief la région d'Antioche. Cet acte est plus qu'un traité de paix ordinaire, c'est un contrat féodal avec tous ses caractères essentiels : le libre consentement des contractants, l'hommage et la foi de la part de l'homme lige, desquels dérive l'obligation de l'aide — dans ce cas-là, l'aide militaire au souverain — et la contre-partie, l'investiture du fief de la part du souverain représenté ici par le χρυσόβουλλος λόγος que l'empereur donne de sa main droite. Il est à remarquer qu'Alexis venait de donner à l'institution de la πρόνοια son caractère militaire qui faisait d'elle une institution analogue au fief occidental (2), et que dans le texte du traité nous trouvons la clause suivante : si Bohémond occupait un pays ayant appartenu à l'empire byzantin, il serait obligé de remettre ce pays à la décision de l'empereur en ce qui concerne son administration (οἰκονομίαν) et l'empereur serait libre de confier ou non l'administration (ἐπιτροπεύειν) de ce pays à Bohémond en tant que son homme lige (3). Le terme οἰκονομία, employé dans les actes de concession d'une πρόνοια, nous autorise à croire que dans l'esprit des Byzantins c'était une espèce de πρόνοια que l'empereur concédait à Bohémond, mais une πρόνοια avec des prérogatives beaucoup plus grandes que les πρόνοιαι cédées aux grandes familles militaires de Byzance. Déjà dans ce document, on peut entrevoir l'équivalence de πρόνοια-οἰκονομία avec le fief, équi-

(1) *Alexiade*, XIII, XII, 1-28 (éd. B. Leib, t. III, p. 125-139).

(2) G. OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 262.

(3) *Alexiade*, XIII, XII, 8 (éd. B. Leib, t. III, p. 128).

valence que nous rencontrons souvent plus tard chez les Occidentaux.

Or, jusqu'ici, nous n'avons pas relevé dans le serment de fidélité des dignitaires byzantins cet aspect bilatéral. Le serment byzantin avait un caractère unilatéral; la foi et le dévouement étaient l'obligation des fonctionnaires et des dignitaires. Évidemment, la contrepartie existait toujours, c'était la fonction, ou l'officium, avec le bénéfice adjoint, mais nous ne trouvons ni le libre consentement, ni la conscience d'une obligation réciproque de part et d'autre. C'est plus tard, après la prise de Constantinople par les Croisés et dans l'empire de Nicée, que nous trouvons la conscience de la réciprocité dans les relations entre le souverain et ses sujets, tout particulièrement ses amis, voire ses serviteurs. C'est l'empereur Théodore II Lascaris, qui expose la nouvelle doctrine dans son très intéressant traité, jusqu'à présent inédit, intitulé : « Θεοδώρου Δούκα τοῦ Λάσκαρι, τοῦ υἱοῦ τοῦ ὑψηλοτάτου βασιλέως Κυρίου Ἰωάννου τοῦ Δούκα πρὸς τὸν Μουζόλωνα κύριον Γεώργιον ἐρωτήσαντα, ὅποιους δεῖ εἶναι τοὺς δούλους εἰς τοὺς κυρίους καὶ τοὺς κυρίους εἰς τοὺς δούλους. » (1). C'est sur un vrai contrat bilatéral dont le principe est *δὲ τω καὶ λαβέτω* que reposent ces relations. Dans ce contrat, l'empereur énumère les droits et les obligations de part et d'autre, dont l'essentiel peut être réduit à ceci : Le *οἰκεῖος*, *φίλος* ou *δοῦλος* doit la foi, l'affection et toutes sortes de services à son souverain qui, en échange, lui donne sa protection et toutes les jouissances (2). Il est aisé de reconnaître dans cette doctrine les éléments typiques de la vassalité, *auxilium et consilium* de la part du vassal, *protection et entretien* de la part du seigneur (3). Il n'est pas difficile de comprendre que l'idéologie du lien personnel avec sa réciprocité est déjà consciente chez les Byzantins.

C'est à partir de cette époque que la pratique d'un serment de

(1) L'ouvrage se trouve dans Par. Suppl. grec 37, f^{os} 33^v-40^v. — Par. Gr. 3048, f^{os} 51^r-60^v. — Par. Suppl. Gr. 472, f^{os} 61^v-79^v. On peut comprendre de la lecture de tout l'opuscule que Théodore Lascaris traite surtout des relations entre l'empereur et ses amis, c'est-à-dire ses *οἰκεῖοι*. Voir, p. ex., le passage suivant : Suppl. Gr. 37 f^o 35^v. Paris Gr. 3048, f^o 54^r : δι' ὃ καὶ οἱ τῷ φύσει καλῶ φίλως προσγεῖσθαι βουλόμενοι, τῷ ἄρῳντι τῶν καλῶν φιλικῶς τε ἑμοῦ καὶ εὐνοικῶς ἐν παντὶ πράττειν σεβαστικῶς πειθαργεῖτωσαν. D'ailleurs, de l'énumération qu'il donne plus bas, des devoirs de ses amis et de leur récompense, cette idée ressort plus clairement.

(2) *Ibid.*, διὰ τοῦτο ὁ διὰ τὸ συμφέρον ἐν τινι πράγματι συνενούμενος, φιλικῶς, φίλως ἐνούσθω τῷ δεσπότη καὶ βασιλεῖ δὲ τω ὃ καὶ λαβέτω, ἢ καὶ τὸ συμφέρον ἐλκύσῃ καὶ τὸ χειρῶδες λάβῃ καὶ παντοίως κερᾶναι πλῆθος ἀγαθουργημάτων δεσποτικῶν... Suit une longue énumération des échanges. Suppl. Gr. 37, f^o 36^r-36^v. Par. Gr. 3048, f^{os} 34^v-56^r. Extrêmement intéressant est le passage où Lascaris décrit le grand pouvoir que les *οἰκεῖοι* de l'empereur possèdent. Suppl. Grec 37 f^{os} 37^v-38^r. — Par. Gr. 3048 f^{os} 56^r-58^r.

(3) Sur ce sujet voir F. L. GANSHOF, *Qu'est-ce que la féodalité*, 2^e éd. Bruxelles, 1947. — Cf. le compte rendu de R. BOUTRUCHE, dans la Revue historique, CC (1948), p. 198-201.

garantie de la part de l'empereur à quelques-uns de ses sujets devient plus fréquente. Les exemples antérieurs sont plutôt rares (1) Michel Paléologue, pour revenir à Nicée d'Iconium où il était réfugié, reçut de l'empereur Théodore II Lascaris des garanties confirmées par un serment. Nous avons mentionné plus haut (2) le serment de fidélité réciproque entre l'empereur Jean Lascaris et le coempereur Michel VIII Paléologue, avec des sanctions contre les transgresseurs, institution nouvelle et désapprouvée par Pachymère (3).

Cette pratique fut répétée plusieurs fois à l'époque des Paléologues (4) et entre Cantacuzène et Anne de Savoie (5). La conception des Byzantins concernant les relations entre le souverain et ses sujets a tellement changé et la réciprocité féodale a pris une telle place que nous voyons des empereurs prêter à des grands seigneurs un serment par lequel ils leurs garantissent la sécurité ou l'amnistie (6). Cantacuzène prête même aux habitants de Perithéorion le serment qu'ils ne subiront aucun dommage s'ils se rangent sous son autorité (7).

Cet échange de serments entre suzerain et vassal, nous le rencontrons souvent dans les despotats et les apanages grecs du temps des Paléologues. Le duc d'Athènes, Guy II de la Roche, reçoit les serments de fidélité des seigneurs locaux et il jure à son tour qu'il respectera « leurs franchises et raisons » (8). Michel Gabriélopoulos prête serment à ses vasseaux de Phanari pour confirmer leurs privilèges (9).

Ainsi, à l'époque de l'empire de Nicée et des Paléologues, le caractère féodal du serment de fidélité devient clair. Même la terminologie employée par les chroniqueurs nous rappelle la terminologie féodale. Le *ῥρκος πίστεως* s'appelle maintenant *ῥρκος δουλείας*. C'est un vrai serment de vassalité que Théodore l'Ange prête à Lascaris avant de partir de Nicée pour se rendre en Epire (10). Presque féodaux

(1) GRUMEL, *Regestes*, N° 856. Serment de garantie au rebelle Tornikios, *ibid.* N° 894, serment d'amnistie prêté à Nikolitzès, duc de Larissa, et à ses compagnons de révolte.

(2) P. 111.

(3) Sur l'introduction dans l'empire de Nicée d'autres coutumes féodales, voir GYULA CZEBE, *Studien zum Hochverratsprozesse des Michael Paläologos in Jahre 1252*; Byz. Neugr. Jahrbücher, VIII (1931) p. 59-98.

(4) CANTACUZ., I, 82, 116, 167, Cf. *id.*, I, 237.

(5) *Id.*, II, 47.

(6) *Id.*, I, 265.

(7) *Id.*, II, 214-15.

(8) *Livre de la Conquête*, 877-878, p. 347. — A. SOLOVIEV, *loc. cit.*, p. 160 sq — ZAKYTHINOS, *loc. cit.*, p. 504.

(9) M. M. *Acta*, V, 260-261. — Cf. A. V. SOLOVIEV, *loc. cit.*, p. 163-164. — ZAKYTHINOS, *loc. cit.*, p. 505.

(10) ACROPOLITE, 24.

sont les serments de fidélité que les despotes des apanages prêtent à l'empereur, et c'est avec raison que les Occidentaux, accoutumés aux pratiques féodales, voient dans ce serment et dans les relations entre un despote et l'empereur le lien féodal de l'hommage lige. Le proto-notaire de Michel VIII, en parlant de Nicéphore d'Épire et Jean 1^{er} l'Ange de Néo-patras dit : « subditi, servi et submanales imperii, sacramentum domino meo sancto imperatori fidelitatis et ligii homagii multoties prestiterunt (1) ».

Jean l'Ange, recevant l'apanage de la Thessalie, prête à Cantacuzène un serment dans lequel il est dit que Jean a l'obligation de lui fournir des soldats et d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis (2). L'analogie avec les obligations d'un homme lige est frappante. Le serment du chef des Catalans, Burigérius Tentga, à Andronic Paléologue est un hommage plane. Burigérius reconnaît l'obligation d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que l'empereur, « comme c'était l'habitude », selon l'expression de Pachymère, mais il exempte du serment le roi Theuderige, auquel il était lié par l'hommage lige (3).

Moschopoulos, dans son Traité sur le serment, exprime d'une façon encore plus claire que Théodore II Lascaris les nouvelles conceptions concernant les relations entre le souverain et ses sujets et, en même temps, il essaie de concilier ces nouvelles théories politiques avec les conceptions traditionnelles sur l'État, considéré comme la chose publique, la *res publica*, voire la monarchie absolue qui n'avait jamais cessé d'être l'idéal byzantin.

Ceux qui entrent dans le service de l'empereur s'engagent envers lui par un lien personnel de fidélité, par le serment que Moschopoulos appelle, comme nous l'avons vu, « serment royal » (ὄρκον βασιλικόν). Ce sont les mercenaires, les fonctionnaires et les dignitaires, comme le laisse comprendre l'énumération des services rendus. Dans ce serment se trouve la formule que nous avons vue dans le serment des fonctionnaires, des dignitaires, et en général de ceux qui reconnaissent la suzeraineté de l'empereur, « τῶν φίλων αὐτοῦ φίλος καὶ τῶν ἐχθρῶν αὐτοῦ ἐχθρός ». (4).

Cet engagement personnel a le caractère bilatéral de l'engagement

(1) BUCHON, *Recherches historiques sur la principauté française de Morée*, I, 211, note 3. — Cf. SOLOVIEV, *loc. cit.*, p. 164, note 126. — D. A. ZAKYTHINOS, *loc. cit.*, p. 505.

(2) CANTACUZ., II, 320.

(3) PACHYMÈRE, II, 499.

(4) Cette phrase du Traité de Moschopoulos se trouve textuellement dans la formule du serment des fonctionnaires de l'époque des Paléologues publiée par SATHAS, *loc. cit.*, p. 652 : καὶ εἰμι τῶν φίλων αὐτοῦ φίλος καὶ τῶν ἐχθρῶν αὐτοῦ ἐχθρός. Il est encore à remarquer qu'une formule semblable se retrouve dans le serment romain. — L. HOMO, *Les institutions*, p. 281-282.

féodal. C'est un contrat que l'empereur fait avec ses serviteurs, comme le maître d'une vigne avec ses ouvriers salariés; la contre-partie des services rendus est le salaire (μισθός), le bénéfice, dirions-nous dans le langage féodal. Plus encore, le libre consentement des parties contractantes est nécessaire dans cet engagement. L'empereur n'a pas le droit d'exiger par la force un tel serment, comme un seigneur féodal n'a pas le droit d'exiger l'hommage lige d'un autre. Et précisément Mataragidès, l'homme d'Andronic III, refuse d'engager sa foi à un autre maître, comme Burigérius avait refusé au même Andronic l'hommage lige par lequel il était engagé envers Theudéerge.

Cette idéologie entrée par la force des choses dans l'esprit byzantin et antinomique aux conceptions byzantines ne pouvait pas ne pas provoquer une vive réaction. L'idéal monarchique reste vivant. A la même époque, Théodore Métochite écrit ses essais sur les divers régimes pour condamner les régimes démocratiques et aristocratiques et montrer les avantages de la monarchie (1).

Andronic II, auquel s'adresse le traité de Moschopoulos, s'indigne lorsque son petit-fils lui demande un serment réciproque pendant la guerre civile. La réciprocité entre souverains et sujets lui paraît une chose déplacée (2). Mais Andronic le jeune lui répond par l'exemple de Michel Paléologue et d'autres (3). C'est le même empereur qui refusait à sa femme Yolande de Montferrat la création d'un État de Thessalonique et déclarait qu'il était impossible d'introduire la polyarchie dans la monarchie des Romains et de laisser tomber en désuétude les usages romains établis depuis des siècles (4). Grégoras qualifie les exigences d'Irène de coutumes étrangères aux Grecs venues de l'Occident (5). Mais, malgré sa résistance, l'empereur fut obligé de céder. Le partage de l'empire, quelque provisoire qu'il fût, eut lieu et le serment réciproque fut donné. Le processus féodal continue. Peu de temps après, Jean V, cédant, à titre viager, à son fils Manuel les villes et régions de la Macédoine récupérées sur les Serbes, émet l'opinion que les empereurs peuvent donner une partie de leur pays à des élus de leur choix en récompense de leur bravoure (6).

(1) TH. MÉTOCHITE, *Miscellanea*, ch. 416, 417, 418. (éd. Müller-Kiessling, Lipsiae, 1821, p. 604-642.

(2) CANTACUZ., I, 82.

(3) *Ibid.*

(4) GRÉGORAS, I, 234 sq.

(5) *Ibid.*

(6) ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Prooemien zu Chrysobullen von Demetrius Cydones*,

En ce qui concerne la théorie, Moschopoulos essaie de concilier les deux principes. Si les serviteurs de l'empereur s'engagent envers lui par un lien personnel, avec le serment royal dont la contre-partie est le bénéfice, tous les sujets de l'empire, du seul fait qu'ils sont des citoyens, doivent à l'empereur qui personnifie l'État impersonnel, la patrie elle-même, la foi et la soumission. C'est le serment politique (ὅρκος πολιτικός) auquel tous les sujets sont obligatoirement soumis, sans aucun bénéfice, et ce serment est le véritable lien de la société et de l'empire. Ainsi la théorie, tout au moins, rétablit l'idée de la πολιτεία menacée par les tendances décentralisatrices dans la place qu'elle tenait aux premiers siècles de l'empire lorsque même les fonctionnaires et les dignitaires prêtaient le serment non seulement à la personne de l'empereur, comme à l'époque des Paléologues, mais aussi à la πολιτεία (1).

Note additionnelle. — Au sujet des dignitaires préposés à la prestation des serments nous avons à remarquer qu'au XII^e siècle, sous les Comnènes, le *logothète du drome*, d'après Nicétas (2), veille, semble-t-il, à ce que les formalités de la cérémonie de prestation des serments soient observées (τοῖς ὅρκοις ἐπιστάτῃσιν). Nicétas rapporte, en effet, que le logothète du drome d'alors avait été vexé de voir Manuel I^{er} Comnène donner à Jean Stypioles le privilège de l'établissement des documents impériaux (δοχεῖον ἐρυθροδάνου διὰ λιβον χρύσεων) et celui de présider à la cérémonie de la prestation des serments, prérogatives « ressortissant plutôt au logothète ». Comme le logothète du drome était, à partir surtout du IX^e siècle, le chef suprême, non seulement des relations extérieures, mais aussi des postes et de la police de l'État (3), c'était bien à lui que convenait la charge d'assurer la prestation des serments de fidélité à l'Empereur. On sait, par ailleurs, qu'à partir du XIII^e siècle ce fut le *grand logothète* qui non seulement assumait la charge des relations extérieures, mais qui fut le principal conseiller de l'empereur en matières d'affaires intérieures (4). Ce fait ne peut-il pas nous laisser supposer qu'à partir de la même époque la charge des serments revint aussi habituellement au grand logothète, dans les cas où des personnages influents comme le grand domestique (5) Jean Cantacuzène, premier ministre et régent, ne s'en chargeaient pas eux-mêmes, comme ce fut aussi le cas de Jean Axouch sous Manuel I^{er} Comnène? La question mériterait d'être examinée de plus près.

N. G. SVORONOS.

Sitzb. Königl. Preuss. Akademie der Wissensch., Berlin, II (1888), p. 1421. — P. LEMERLE, *Philippe et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine*, Paris, 1945, p. 214 sq. D. A. ZAKYTHINOS, *loc. cit.*, p. 511.

(1) CONST. PORPHYR., *De cerim.* I, 91 (Bonn, I, 416). Ὡς οὐκ ἐπιβουλεύουσιν αὐτῷ ἢ τῇ πολιτείᾳ. Cf. le serment de l'époque de Justinien « ὑπὲρ τῆς αὐτῶν βασιλείας καὶ πολιτείας ». USPENSKIJ, *loc. cit.*, 337. — Πρωμνὸς ὁ Μελωδός, I, 1932, 6-14.

(2) NICÉTAS CHON., 147.

(3) FR. DÖLGER, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10 und 11 Jahrhunderts*. Leipzig-Berlin, 1927, p. 22-23. — L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 120. 234, 301-303, 328.

(4) FR. DÖLGER, *Beiträge* p. 23. — L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 141, 145, 168, 277.

(5) Sur le grand domestique, voir L. BRÉHIER, *Les institutions*, p. 396-397.

LES ÉGLISES ET LES MONASTÈRES DE CONSTANTINOPLE BYZANTINE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Une étude complète de tous les sanctuaires connus de Constantinople depuis sa fondation jusqu'à la disparition de l'empire byzantin en 1453, étude qui paraîtra prochainement, nous a permis de faire un certain nombre de constatations intéressantes que nous livrons à nos lecteurs.

1. LES ÉGLISES.

On est fort mal renseigné sur l'introduction du christianisme à Byzance, comme du reste dans la plupart des villes antiques. En tout cas, on ne saurait accorder le moindre crédit à la légende tardive (fin du ^{ve} siècle ou début du ^{vi}^e), d'après laquelle l'apôtre saint André le Protoclète (Πρωτόκλητος, premier appelé) aurait évangélisé la ville et lui aurait donné son premier évêque Stachys, dont parle saint Paul (Rom., xvi, 9). Cette légende, destinée à donner à l'Église de Constantinople une origine apostolique afin de la mettre sur le même pied que Rome, commença à circuler probablement pendant le schisme d'Acace (484-519) qu'elle pouvait étayer. Mise sous le nom de Dorothée de Tyr, elle prétend donner la liste complète des évêques qui auraient gouverné la chrétienté de Byzance depuis saint André jusqu'au premier titulaire incontestable, Métrophane (306/307-314) (1). Elle ne semble pas avoir tout d'abord obtenu beaucoup de crédit, bien que l'empereur Héraclius et l'hagiographe Arcadius aient admis l'apostolicité du siège de Constantinople. Ni l'historien Socrate au ^{ve} siècle (2), ni le *Chronicon paschale* (vers 640) (3), ni le chroniqueur Théophane († 818) (4), ni Photius (ix^e siècle) (5) ne connaissent

(1) *P. G.*, XCII, 1059-1074.

(2) *H. E.*, I, 37; *P. G.*, LXVII, 173 C.

(3) Bonn, I, 522; *P. G.*, XCII, 700 A.

(4) Ed. C. de Boor, I, 13; *P. G.*, CVIII, 80 C.

(5) *Bibl.*, cod. 88 et 256; *P. G.*, CIII, 292 A; CIV, 105 B, 109 C.

d'évêques de Byzance avant Métrophane. Au début du ^{xiii}^e siècle, Nicéas Choniates est encore du même avis (1). Cependant le patriarche Nicéphore (806-815) a reproduit la liste du pseudo-Dorothee de Tyr, mais avec quelques modifications de détail qui n'en font pas disparaître les grossières erreurs dont elle fourmille (2). Cela ne l'a pas empêchée de devenir officielle dans l'Église de Constantinople pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la vérité historique.

D'après cette tradition légendaire, l'apôtre saint André aurait prêché l'évangile d'abord dans le faubourg qui s'appela plus tard Argyropolis (Findikli); il y aurait élevé un oratoire dans lequel il aurait sacré évêque de la ville Stachys, disciple de saint Paul, puis il serait parti pour Sinope, vers 38. Un des successeurs de Stachys, Athénodore ou Athénogène, aurait construit une seconde église à l'Elaia (au-dessus du moderne Galata), vers 145 : Pertinax aurait créé celle de Sainte-Irène de Sykae (Galata), vers 180, et Castinus, celle de Sainte-Euphémie du Pétrion, vers 265, c'est-à-dire bien avant la naissance de la martyre de Chalcédoine qu'elle prétendait honorer (3)! De son côté le pseudo-Codinus prétend que saint André s'établit tout d'abord à Sykae (Galata) et qu'il sacra Stachys dans l'église Sainte-Irène; il traversa ensuite la Corne d'Or, s'installa à τὰ Ἀρχαίου (entre les deux ponts modernes), puis au Néorion, dans le portique dit Κερατέμπολιν (4).

Il est probable que la prédication évangélique n'a pas commencé à Byzance avant le milieu du ⁱ^e siècle. La communauté naissante dépendit du métropolite de la province de Thrace fixé à Héraclée (Eregli) et eut probablement quelques évêques avant Métrophane. On ne connaît aucun des sanctuaires chrétiens élevés à cette époque. Jusqu'en 325 la chrétienté était peu nombreuse et il est probable que les païens formaient la majorité de la population. En conséquence, il ne devait pas y avoir beaucoup de lieux de culte et l'on ignore complètement où ils se trouvaient. Nous avons dit plus haut que les légendes postérieures ont comblé cette lacune en attribuant à saint André et à ses soi-disant successeurs la construction de plusieurs églises.

Le choix de Byzance par Constantin pour y établir sa nouvelle capitale (325) lui donna une importance sans cesse grandissante. Il n'est pas douteux que l'établissement du centre de l'État devenu

(1) *Panoplia dogmatica*, v, 6; *P. G.*, CXXXIX, 1367 AB.

(2) *P. G.*, C, 1044 AC.

(3) *Ibid.*, 1044 BC.

(4) TH. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, III, 270-271.

chrétien et l'arrivée de nouveaux habitants accourus de provinces où la nouvelle religion était florissante contribuèrent à faire construire des églises pour les besoins de la population. Il est certain que plusieurs remontent à Constantin lui-même. Quant à en donner la liste exacte, on serait bien en peine de le faire. Les patriographes lui en attribuent une trentaine, sans compter deux églises et trois monastères dont ils font honneur à sainte Hélène! Or cette princesse est morte en 327 ou 328, donc pendant que s'édifiait la capitale et elle n'eut guère le temps de fonder églises et monastères, surtout qu'il faut placer aux environs de 325 son voyage en Palestine. Quant aux monastères, on sait de façon certaine que le premier établi à Constantinople remonte à 382 seulement.

S'il faut en croire l'historien Socrate, Sainte-Irène existait avant Constantin qui se contenta de la reconstruire et de lui donner son nom de Paix (Εἰρήνη) (1). Il commença peut-être les travaux de la première Sainte-Sophie et des Saints-Apôtres. L'attribution qui lui est faite de Saint-Étienne et des Saints-Apôtres du Palais impérial, ainsi que de Saint-Ménas de l'Acropole, de Saint-Acace de l'Heptascalon, de Saint-Michel d'Anaplous dans le Bosphore et de quelques autres ne présente pas de sérieuses difficultés. Par contre, on ne saurait admettre qu'il ait construit une église en l'honneur de saint Emilien, si ce dernier a vraiment subi le martyre sous Julien l'Apostat, ni Sainte-Euphémie de l'hippodrome, dont les ruines montrent un édifice du ^{ve} siècle.

Quoi qu'il en soit des sanctuaires attribués à Constantin, il est certain que le développement rapide de la ville amena la construction d'un certain nombre d'églises nouvelles. Constance acheva Sainte-Sophie et les Saints-Apôtres; d'autres furent l'œuvre de personnages officiels ou de riches particuliers. Sous Théodose le Grand et sous son fils Arcadius, on en voit se multiplier le nombre. Toutefois l'attribution de certaines d'entre elles soulève des problèmes parfois insolubles. Vers 430, la *Descriptio urbis Constantinopolitanae* indique seulement 14 églises dans les XIV Régions de la ville; encore sont-elles inégalement distribuées entre les différents quartiers. Huit seulement sont indiquées sous leur vocable : *ecclesia antiqua* (Sainte-Irène) et *ecclesia magna* (Sainte-Sophie) dans la II^e Région, Saint-Ménas dans la IV^e, Sainte-Anastasie, Saint-Paul et Sainte-Irène dans la VII^e, l'Homonoia et Kainopolis dans la IX^e. La XIII^e (Sykai) et la XIV^e (Blachernes) possèdent chacune leur église paroissiale

(1) *H. E.*, I, 16; II, 16; *P. G.*, LXVII, 117 A, 217 A.

dont le nom n'est pas indiqué. Les quatre dernières se trouvaient donc dans les huit Régions suivantes : I^{re}, III^e, V^e, VI^e, VIII^e, X^e, XI^e et XII^e, sans qu'il soit possible de dire où elles étaient exactement. Quatre Régions auraient été ainsi privées de lieu de culte, ce qui paraît invraisemblable un siècle après l'inauguration de la ville comme capitale. On connaît cependant un certain nombre d'églises qui remontent au moins à la seconde moitié du iv^e siècle, comme l'Anastasis dont l'existence est attestée en 379, Saint-Acace de l'Heptascalon, Saint-Mocius et, dans la banlieue, Saint-Jean l'évangéliste et Saint-Jean-Baptiste de l'Hebdomon.

Le v^e siècle voit s'élever de grandes basiliques : la Théotocos des Chalcopratoeia, la Théotocos des Blachernes, Saint-Laurent, Saint-Étienne des Constantinianae, Saint-Jean-Baptiste du monastère de Studius, Saint-Polyeucte des Constantinianae, Sainte-Euphémie de τὰ Ὁλυβρίου, et peut-être les deux grandes églises dont on a découvert les restes en 1948 en construisant de nouveaux bâtiments pour l'Université d'Istanbul à l'ouest de la place de Beyazit. Les principaux constructeurs du v^e siècle sont l'impératrice Pulchérie, saint Marcien, économiste de Sainte-Sophie, et Juliana Anicia, descendante de Théodose le Grand.

Au vi^e siècle, l'empereur Justinien est un infatigable bâtisseur. L'historien Socrate énumère plus de vingt églises construites ou restaurées par lui dans la ville ou dans la banlieue européenne et il déclare ne pas les nommer toutes. Justin II continue l'œuvre de son oncle, imité par plusieurs de ses successeurs, en sorte que les édifices du culte sont très nombreux au début du vii^e siècle. Il s'opère alors un ralentissement dû aux difficultés politiques et à la persécution iconoclaste. Il faut arriver à la seconde moitié du ix^e siècle pour voir reprendre la floraison. Basile le Macédonien (867-886) y travaille tout le long de son règne. Constantin Porphyrogénète indique un grand nombre d'églises construites et restaurées par lui et il déclare, probablement avec quelque exagération, que son activité se porta sur une centaine de sanctuaires de la ville et de sa banlieue. Au xii^e siècle, les Comnènes se distinguent à leur tour, mais ils portent leur attention surtout sur les monastères. Après l'occupation latine, les Paléologues s'efforcent de donner un nouvel essor aux constructions religieuses, malgré la pénurie de plus en plus grande du Trésor, et leur action ne prend fin qu'avec l'empire.

La plupart des églises ont disparu au cours des siècles, victimes des intempéries, des incendies et des tremblements de terre. Sur les

500 environ dont on trouve mention dans la ville ou dans la banlieue européenne il n'en restait peut-être pas plus d'une cinquantaine (en dehors de celles des monastères) qui fussent encore en exercice au moment de la conquête turque (1453). La ville était d'ailleurs bien réduite comme population et présentait plutôt l'aspect d'une succession de villages, comme le disent plusieurs voyageurs de la première moitié du ^{xv}^e siècle.

Pendant le millénaire que dura l'empire byzantin le genre de construction des églises varia naturellement beaucoup. Au ^{iv}^e et au ^v^e siècle la forme basilicale, héritée de l'hellénisme, est en faveur, sauf pour les martyria qui restent traditionnellement des rotondes. Sont de forme basilicale Sainte-Irène, les deux premières Saintes-Sophies, la Théotocos des Chalkoprateia, la Théotocos des Blachernes, Saint-Laurent, Saint-Jean-Baptiste du monastère de Studius, les Saints-Apôtres, Saint-Agathonice, Saint-Acace de l'Heptascalon, Saint-Ménas de l'Acropole, Saint-Polyeucte des Constantinianae, Saint-Mocius, Saint-Jean-Baptiste d'Oxeia, Saint-Jean l'évangéliste de l'Hebdomon, etc. Au ^{vi}^e siècle apparaît la coupole empruntée à l'Orient, puis le dôme. A partir de cette époque la caractéristique de l'architecture byzantine est l'église à coupole sur pendentifs, mais le plan de l'édifice est très varié. C'est tantôt un carré, tantôt une croix grecque, tantôt un trèfle, tantôt un octogone, etc. D'anciennes basiliques reçoivent des coupoles sans que leur plan général soit modifié. Quelle que soit la forme adoptée pour l'édifice, l'intérieur est toujours richement décoré de marbres précieux formant de véritables draperies, de corniches et de chapiteaux finement sculptés, de fresques et surtout de mosaïques dont il reste de magnifiques spécimens à Sainte-Sophie, au monastère de Chora (Kariyecami), à Sainte-Irène, etc. D'autres anciennes églises en recèlent également sous le badigeon ou le plâtre dont on les a couvertes pour les livrer au culte musulman. Le pavé lui-même est souvent en marbres de couleurs variées, formant parfois une véritable mosaïque.

2. LES MONASTÈRES.

Si l'on en croyait les patriographes, la vie religieuse aurait fait son apparition à Constantinople sous Constantin le Grand. En effet, ils font remonter au règne de ce prince la fondation d'une douzaine de monastères, dont ils attribuent la construction soit à l'empereur lui-même, soit à sa mère sainte Hélène, soit à divers personnages officiels dont l'identité est peut-être douteuse. C'est la thèse que

soutenait encore à la fin du ^{xix}^e siècle un auteur généralement plus averti (1). Il faut renoncer à ces données pseudo-historiques. Le P. J. Pargoire a surabondamment prouvé qu'elles n'ont aucune valeur (2). Il est clair, du reste, que les affirmations des patriographes n'ont d'autre but que d'assurer aux monastères en question une plus haute antiquité. C'était là une habitude assez courante au moyen âge, en Orient comme en Occident : on n'y a même pas complètement renoncé de nos jours. Ces prétentions paraissent d'ailleurs tardives et ne remontent généralement pas au delà du ^{xi}^e siècle. Elles sont démenties par des documents plus rapprochés des événements et donc plus dignes de foi ; certaines portent d'ailleurs en elles-mêmes leur propre contradiction.

La vie religieuse ne se manifesta pas à Constantinople avant le second épiscopat de l'hérétique Macédonius (351-360). Nous savons que Marathonius, diacre de cet évêque et qui occupa plus tard le siège de Nicomédie, fonda de nombreux monastères d'hommes et de femmes pour répandre les erreurs de son maître : σπουδαῖος δὲ περὶ τὸ συστήσασθαι ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν μοναστήρια (3) : μοναστήριοις πολλοῖς ἃ συνεστήσατο κατὰ τὴν Κωνσταντινούπολιν (4). De ces couvents il en existait encore un au moment où écrivait Sozomène, vers 440 : συνοικίαν μοναχῶν ἐν Κωνσταντινουπόλει συνεστήσατο, ἥ καὶ ἐξ ἐκείνου εἰσέτι νῦν ταῖς διαδοχαῖς σωζομένη (5). Les novatiens eurent aussi probablement des moines dans la capitale et à la même époque. Auxanon, le principal informateur de Socrate sur les agissements de Macédonius dont il fut le témoin oculaire, semble bien avoir pratiqué la vie religieuse : ἅμα δὲ Ἀλεξάνδρῳ Παφλαγόνι συνασκοῦντι αὐτῷ (6).

Ces monastères appartenaient à des hérétiques. Le premier qui fut orthodoxe n'est pas antérieur à l'année 382. C'est celui de Dalmate, fondé alors par le Syrien saint Isaac : Ἀλλ' οὔτε ἐν τῇ φαιδρῶ Κωνσταντινουπόλει ὑπῆρχον τότε μοναστήρια εἰ μὲν μόνον τὸ τοῦ μεγάλου Ἰσαακίου (7). A son exemple d'autres maisons religieuses surgirent bientôt dans la ville et dans sa banlieue, entre autres celui de Dios. Isaac visitait ces monastères et se comportait à leur égard « comme

(1) E. MARIN, *Les moines de Constantinople antérieurs au concile de Chalcédoine*, Paris, 1897.

(2) *Les débuts du monachisme à Constantinople*, *Revue des questions historiques*, LXV, 1899, 67-146.

(3) SOCRATE, *H. E.*, II, 38; *P. G.*, LXVII, 324 B.

(4) SOZOMÈNE, *H. E.*, IV, 2; *P. G.*, LXVII, 1113 B.

(5) *Ibid.*, IV, 27; *P. G.*, LXVII, 1200 C.

(6) SOCRATE, *op. cit.*, II, 38; *P. G.*, LXVII, 325 B.

(7) *Acta SS.* Mai, VII, 252 B.

un père envers ses enfants » (1). Ainsi s'exprime la *Vita Hypatii* écrite par le moine Callinique entre 447 et 450. La Vie de saint Isaac, moins ancienne, répète à peu près textuellement la même phrase que celle de saint Hypace, à savoir qu'avant le monastère de Dalmate il n'y en avait pas d'autre d'orthodoxe à Constantinople : οὐ γὰρ ἦν ἐνταῦθα ἕχνος μοναχοῦ (2).

Cette multiplication de maisons religieuses fut telle que moins de trois quarts de siècle après la fondation de saint Isaac vingt-trois supérieurs de couvents signent la déposition d'Eutychès en novembre 448 (3). Dix-neuf de ces monastères sont nettement indiqués ou reconnaissables au nom de leur higoumène qui est connu par ailleurs. Quatre demeurent ignorés et rien ne permet d'identifier le supérieur. Soixante-dix ans plus tard, il y a au moins cinquante-trois monastères d'hommes dans la seule éparchie de Constantinople, ainsi qu'en font foi les signatures des higoumènes à la lettre collective envoyée en 518 au synode tenu dans la capitale (4). Trois seulement ne peuvent être identifiés parce qu'on ne connaît que le nom du supérieur. Il y en a soixante-treize au concile de 536 tenu sous le patriarche Ménas (5) et qui tous appartiennent sûrement à l'éparchie de Constantinople, puisque ceux de Chalcédoine, au nombre de quarante, figurent à part. Encore faut-il remarquer que la liste de 536, si abondante qu'elle soit, omet quatre monastères signalés en 448, Θεοτέκνου, Νηπίων, ἀγίου Ἑρμάου et ἀγίου Εὐλογίου, et six en 518 : ἐν τῷ Καλάμῳ, Ἰωάννου, Κυκλοπίων, Βεραντίου, Φιλίππου et Θεοτόκου πλησίον τῶν Βουκουλίων. Il est possible que plusieurs de ces couvents plus anciens eussent déjà disparu ou qu'ils eussent changé de nom. Toutefois il serait bien surprenant que ce fût le cas pour les six qui figurent sur la liste de 518 et que l'on ne retrouve plus en 536. On peut donc admettre qu'il y avait au moins quatre-vingts monastères d'hommes à Constantinople et dans sa banlieue européenne au début du règne de Justinien.

Ces trois listes sont les seules que nous possédions. A partir de 536 les monastères ne sont plus guère connus que par leur fondation ou par les faits mentionnés à leur occasion, ou seulement par les fêtes qui s'y célébraient. Ils ne paraissent plus en corps, sauf au second concile de Nicée (787) qui n'en signale d'ailleurs que quelques-uns.

(1) *Vita Hypatii*, 8.

(2) *Acta SS.*, mai. VII, 252 B.

(3) MANSI, VI, 752-753; ED. SCHWARTZ, III, 1, 146-147.

(4) MANSI, VIII, 1051 E-1055 E; ED. SCHWARTZ, III, *passim*.

(5) MANSI, VIII, *passim*; ED. SCHWARTZ, III, *passim*.

Chose étonnante, le plus grand nombre de ces maisons religieuses ne font plus parler d'elles après 536, à moins qu'elles n'aient changé de nom, ce qu'il est difficile d'admettre pour la plupart d'entre elles. Des 86 qui sont connues en 448, 518 et 536, 13 seulement sont signalées par des documents postérieurs; 6 ont peut-être duré, soit sous un nom différent, soit comme églises dans lesquelles on célébrait des synaxes, mais 67, c'est-à-dire plus des trois quarts, n'ont pas laissé de traces. Sans doute la persécution iconoclaste au ^{viii}^e et au ^{ix}^e siècle a pu en faire disparaître quelques-unes, mais on s'étonne de n'avoir plus aucun renseignement sur un tel nombre.

Autre fait à signaler. En 518 et en 536 on trouve dans la capitale une douzaine de monastères nationaux et provinciaux dont on ne sait plus rien après ces dates : 1 de Syriens, 1 de Crétois, 1 de Besses, 2 et peut-être 3 de Lycaoniens, 1 d'Égyptiens et 5 de Romains, c'est-à-dire probablement d'Occidentaux. Quand et comment ont-ils disparu? Rien ne permet de le dire. Sans doute pour certains le recrutement a pu être tari par les événements politiques et surtout par l'invasion musulmane, mais on peut croire aussi que le nationalisme assez étroit des Byzantins eut tôt fait de les peupler d'indigènes et de leur enlever ainsi tout caractère particulier. On l'a bien vu dans la suite pour un monastère des Ibères ou Géorgiens.

A partir du ^{vii}^e siècle d'autres monastères surgissent, fondés par des empereurs ou des princes et des princesses de la famille impériale, par des patriarches et par des particuliers, et cela jusqu'à la fin de l'empire. Du début à 1453 on a pu dénombrer plus de 300 monastères qui ont existé dans la capitale et dans sa banlieue européenne. Pendant les derniers siècles, certains deviennent les fiefs incontestés d'une famille et la commende exerce parfois ses ravages, surtout vers la fin de l'empire.

Les hommes ne sont pas les seuls à pratiquer la vie religieuse. Les femmes s'y vouent également de bonne heure. On est moins bien renseigné sur les monastères féminins dont il n'existe aucune liste officielle, mais il est à peu près certain qu'il s'en établit dans la capitale dès la fin du ^{iv}^e siècle.

Tous les couvents dépendaient de l'évêque, au moins pendant les premiers siècles; on ne pouvait en fonder de nouveaux qu'avec son autorisation. A partir des Comnènes, il s'en créa qui étaient soustraits à l'autorité ecclésiastique, ce qui n'allait pas sans de graves inconvénients. Il n'y avait ni Ordre ni Congrégation; chaque monastère suivait sa règle propre, rarement écrite, inspirée des conseils donnés

jadis par saint Basile et qui était à peu près partout la même. La seule forme de vie religieuse acceptée à Constantinople fut la vie cénobitique, mais on trouve quelques solitaires et même quelques stylites et un certain nombre de reclus et de recluses. Le moine et la moniale se consacrent essentiellement à la prière publique et à la pénitence dont le travail manuel n'est qu'une forme. Ils n'exercent point d'apostolat extérieur, sauf en de rares circonstances, surtout pendant les controverses théologiques ou maints parloirs voient se tenir de véritables conférences. Par contre, ils s'adonnent volontiers au soin des pauvres et des infirmes pour qui sont établis des hospices près des couvents.

Si chaque monastère a sa vie particulière, ceux de la capitale habités par des hommes sont sous la direction de l'archimandrite de celui de Dalmate, au moins jusqu'à la persécution iconoclaste. Il porte le titre d' « exarque des monastères » que lui a conféré le concile d'Ephèse (431) à cause de sa courageuse attitude dans la défense de l'orthodoxie et aussi parce qu'il est le premier fondé à Constantinople (1). Toutefois son autorité ne peut s'exercer que sur un petit nombre de cas; il sert surtout d'intermédiaire entre l'évêque et les monastères de l'éparchie.

L'État se préoccupe beaucoup des couvents qui peuvent être à l'occasion le lieu de violentes querelles religieuses, comme on le voit en Syrie, en Palestine et en Égypte au ^{vi}^e siècle au moment des troubles suscités par le monophysisme. Dans la capitale l'empereur maintient plus facilement l'ordre et la paix. C'est pour unifier la législation monastique que Justinien publia sa nouvelle 5 qui fixa la durée du noviciat à trois ans et donna aux moines et aux moniales une foule de conseils et de prescriptions (2). Les conciles et surtout celui de 691-692 appelé Quinisexte ou *in Trullo* en ajoutèrent bien d'autres dont plusieurs ne furent d'ailleurs jamais mis en pratique. A partir du ^{ix}^e siècle apparaissent les *Typika* ou Chartes de fondation qui s'inspirent le plus souvent du règlement adopté par la Laure de Saint-Sabas en Palestine. Ces typika se font des emprunts mutuels et certains deviennent finalement des modèles que l'on imite en divers pays. Ils s'occupent surtout du gouvernement du monastère, des prescriptions liturgiques, des exercices de pénitence et des obligations envers les fondateurs et les bienfaiteurs défunts. La plupart énumèrent les propriétés attribuées au monastère et qui sont parfois considérables. Il en est qui accordent au couvent la pleine indépendance vis-à-vis

(1) *Acta SS.*, I, 217 E, 220 B, 225 ABC.

(2) *Nov.* 5, 2; *P. L.*, LXXII, 926-930.

de l'autorité ecclésiastique comme de l'autorité civile, ce qui ne va pas sans inconvénients. Il en est qui fixent le nombre des moines et des moniales. Par là on se rend compte que les monastères, même quand ils étaient de fondation impériale, n'étaient généralement pas très peuplés. Si certains d'entre eux, comme celui de Saint-Jean-Baptiste de Studius, ont pu compter plusieurs centaines de moines, en moyenne ce nombre n'était pas supérieur à trente ou quarante.

Malgré les défenses portées par les conciles et surtout par le second de Nicée (787), il exista des monastères doubles jusqu'à la fin de l'empire. Sous l'autorité d'un seul supérieur, moines et moniales vivaient dans des maisons contiguës et d'une vie nettement séparée, mais sur des revenus communs. Au début du ^{xii}^e siècle, Irène Ducas, femme d'Alexis I^{er} Comnène, fonde au nord de la ville le monastère double du Christ Ami-des-hommes (Φιλάνθρωπος) et de la Théotocos Pleine-de-Grâces (Κεχαριτωμένη) (1). A la fin du ^{xiii}^e, le patriarche Athanase I^{er} en crée un autre, dont on ignore le nom, dans la région du Xérolaphos dans la partie occidentale de la ville. Vers 1310, la famille Choumnos, alliée aux Paléologues, en établit un troisième sous le nom du Christ Ami-des-hommes près de celui de Saint-Georges des Manganes (2).

On est étonné du nombre de monastères qui subsistèrent à Constantinople jusqu'à la fin de l'empire, malgré la diminution toujours plus grande de la population et aussi la disparition d'une bonne partie des revenus qui les faisaient vivre. Il faut croire aussi qu'ils se recrutaient en partie parmi les gens de la province. En 1453 il n'en existait pas moins de 18 à Constantinople, tant d'hommes que de femmes; une douzaine d'autres, qui sont signalés dans la première moitié du ^{xv}^e siècle, ont pu durer jusqu'à la prise de la ville par les Turcs.

3. LES VOCABLES DES ÉGLISES ET DES MONASTÈRES.

Si l'on connaît les vocables religieux de 485 églises, en revanche ceux de nombreux monastères, surtout de ceux qui sont signalés au ^{vi}^e siècle, ne nous sont point parvenus; beaucoup portent le nom du fondateur. En examinant la liste que l'on a pu dresser de ces vocables on arrive à la constatation qu'ils sont surtout l'expression de la piété populaire. On est étonné de voir combien les gloires de l'Église orientale sont délaissées au profit de saints dont la vie est

(1) R. JANIN, *Les deux monastères du Christ Philanthrope à Constantinople, Études Byzantines*, IV, 1946, 135-150.

(2) V. LAURENT, *Une princesse byzantine au cloître, Échos d'Orient*, XXIX, 1930, 29-60; R. JANIN, *op. cit.*, 151-162.

plus ou moins légendaire. On ne trouve qu'une seule église dédiée à saint Grégoire de Nazianze qui regroupa les catholiques de la capitale en 379, une à saint Jean Chrysostome, que son éloquence et ses vertus avaient cependant entouré d'une auréole resplendissante. Saint Basile, le grand docteur cappadocien, n'a qu'un oratoire au Palais Sacré depuis le ix^e siècle; encore le doit-il à l'empereur qui porte son nom; au siècle suivant un monastère est toutefois placé sous son vocable. Saint Athanase, le grand défenseur de l'orthodoxie contre l'arianisme, n'a point de sanctuaire; il est vrai qu'il n'appartient pas à l'Église de Constantinople.

Si l'on entre dans le détail, on voit que la Sainte Vierge, la Théotocos (Θεοτόκος, Mère de Dieu) est la patronne préférée des Byzantins. On ne trouve pas moins de 118 églises, chapelles et monastères placés sous sa protection. Le Christ lui-même n'en possède que 24 auxquels il faut ajouter Sainte-Sophie. Six sont dédiés à la Sainte-Trinité. Les saints anges sont favorisés. Outre 3 églises et monastères consacrés aux Incorporels (Ἀσώματα) et aux Neuf Chœurs célestes (Ἐννέκ Τάγματα), saint Michel, mis en vogue par Basile le Macédonien pour expier le meurtre de son prédécesseur Michel III, est honoré spécialement dans 24 églises et chapelles, et saint Gabriel dans 5 autres. Quatre sanctuaires appartiennent à l'ensemble des apôtres, mais saint Jean l'évangéliste en a 8, saint Paul 5, saint André 8, saint Thomas 2, saint Pierre 3 et il en partage 5 avec saint Paul. De tous les saints c'est le glorieux Précurseur qui est le plus favorisé, puisqu'il voit 34 églises, chapelles et monastères se réclamer de lui. Il est suivi par saint Nicolas (23). Les saints militaires ont une nombreuse clientèle : saint Théodore, 16 sanctuaires; saint Démétrius, 10; saint Georges, 8; les Quarante Martyrs de Sébaste, 8. Si sainte Anne compte 6 églises et chapelles et saint Constantin (honoré assez tardivement), 8 églises et monastères, les autres saints objets d'un culte sont surtout des martyrs : saint Étienne (10), sainte Anastasie (4), sainte Barbe (4), les saints Come et Damien (6), saint Pantéléimon (8), saint Christophe (6), saint Tryphon (6), sainte Euphémie (5), saint Procope (4), saint Thyrsé (4), saint Callinique (3), sainte Thècle (3 ou 4), saint Mamas (3). Une quinzaine en possèdent chacun 2 : saint Agathonice, saint Acace, saint Alexandre, saint Anthime, saint Clément, sainte Christine, les saints Cyr et Jean, saint Ignace, saint Jacques le Perse, les saints Macchabées, saint Ménas, saint Phocas, saint Pôlyeucte. Bien d'autres n'en ont qu'un seul qui soit connu.

R. JANIN.

MÉLANGES

I

LA DEUXIÈME MISSION DE SAINT AMBROISE AUPRÈS DE MAXIME.

La deuxième mission de saint Ambroise auprès de Maxime ne porte aucune date dans les documents contemporains qui nous la font connaître, et il faut, par suite, recourir à des inductions ou déductions pour lui en assigner une. Le désaccord entre les historiens, avant Rauschen (1), était assez minime : la date variait du milieu de 386 aux premiers mois de 387. Le savant que nous venons de nommer a renversé cette chronologie pour les raisons suivantes, ainsi résumées par Palanque (2) : « *a*) il s'agit de réclamer le corps de Gratien, ce qui serait surprenant si longtemps après sa mort; *b*) le rapport (3) parle de la première mission comme récente et ne contient aucune indication sur les événements postérieurs à 384; *c*) il y est question des évêques qui réclament la mort des hérétiques, ce qui indique que Priscillien n'est pas encore exécuté (il le sera en 385); *d*) Justine n'a pu confier cette mission à l'évêque de Milan pendant qu'elle était en conflit avec lui : c'est donc avant la crise arienne de 385. Il conclut en faveur de l'hiver 384-385 : et, depuis, cette opinion a prévalu, Seeck se contentant d'avancer le voyage au printemps de 384. »

A la première raison, Palanque répond que la demande des restes de l'empereur défunt peut n'être qu'un prétexte officiel, puisque Ambroise n'y insiste qu'après coup seulement, dans l'oraison funèbre de Valentinien, alors que dans la discussion avec Maxime reproduite par le rapport, elle n'est présentée qu'incidemment. Cette réponse est valable à la condition de montrer pourquoi cette demande n'a pas été faite, comme on s'y attendait, dès l'année qui suivit la mort de Gratien. Il faudrait pour expliquer cela regarder du côté de Justine. C'est elle qui dirigeait l'esprit de Valentinien II à peine âgé de 14 ans en 384. Elle n'avait pas d'affection spéciale pour Gratien. Celui-ci avait marqué son mécontentement quand elle eut fait, de sa propre initiative, proclamer empereur son fils Valentinien. Il devait en être resté quelque froid. C'est pourquoi l'on peut com-

(1) G. RAUSCHER, *Jahrbücher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen*, Excursus X, p. 487.

(2) J.-R. PALANQUE, *Saint Ambroise et l'empire romain*, Paris, 1933, p. 516-518.

(3) Rapport de saint Ambroise sur sa seconde ambassade en Gaule, Epist. XXIV, P. L., 1035-1038.

prendre qu'elle ne réclama pas d'abord le corps de Gratien, mais seulement lorsque cette demande put lui paraître utile.

Palanque a répondu avec assez de vraisemblance aux autres objections : à la seconde, en montrant que la relation d'Ambroise suppose entre les deux voyages un intervalle assez considérable, en rapport avec la série des événements qui y sont rappelés (1); à la troisième, en indiquant que le procès de Priscillien ne peut servir à dater le voyage d'Ambroise, mais dépend au contraire de lui pour sa chronologie; à la dernière, en rappelant que la mission confiée à Ambroise était plutôt signe de méfiance que de confiance, thème longuement développé par Palanque dans un chapitre précédent de son ouvrage auquel on ne peut ici que renvoyer. De plus, ajoute Palanque, si la lettre de Maxime à Valentinien (3), qui est certainement du Carême 386, était postérieure à cette ambassade, nous n'y lirions pas un tel éloge d'Ambroise. En fait, le texte ne parle pas spécialement du saint évêque. On ajoutera que ce pouvait être une habileté de la part de Justine d'envoyer à Maxime, qui se donnait pour le défenseur de la foi nicéenne, celui qui en était le principal champion. Elle montrerait par là que la persécution que l'on reprochait à la cour de Milan ne répondait pas à la réalité, puisque Ambroise lui-même était accrédité auprès de Maxime pour les plus délicates missions de confiance.

En tout cela, rien qui paraisse, de part et d'autre, bien décisif.

Palanque apporte encore d'autres arguments contre Rauschen. L'un est tiré de la Vie d'Ambroise par Paulin (4) : il y est parlé de « cette mission après la crise arienne et immédiatement avant la chute de Maxime, qui serait survenue en châtement providentiel pour son hostilité à Ambroise ». Je crains bien que cet argument ne soit inopérant, car d'une part la mort de Gratien, elle aussi, est mentionnée après la crise arienne, ce qui met les deux événements, cette mort et l'ambassade, dans la même condition chronologique, et d'autre part, il n'est pas indiqué que le châtement fut immédiat. Le plus simple est de dire, avec Ensslin (5), que Paulin a d'abord achevé le thème de la lutte avec les ariens avant d'en aborder un autre (celui des rapports avec Maxime).

L'autre argument est tiré de la lettre à Marcelline d'avril 386 : « L'évêque ne parle que d'une seule ambassade (*meae legationis*) : Ep. XX, 23 : c'est donc que la nouvelle est postérieure. » Là encore, je ne suis pas convaincu. Que veut dire en effet saint Ambroise. Ceci, que Maxime se plaint qu'à cause de l'ambassade de l'évêque il n'a pu passer en Italie : *qui de meae legationis objectu queritur ad Italiam non potuisse transire* (6). Or il n'y a eu qu'une ambassade qui a eu cet effet, la première. Il n'est donc pas besoin d'en mentionner une autre, mais on ne peut en déduire qu'il n'y en a pas eu une seconde pour un autre objet. Ensslin (7) va plus loin et voit dans le

(1) D'après Babut, *Priscillien et le priscillianisme*, Paris, 1909, p. 242, note 2.

(2) PALANQUE, *Saint Ambroise*, p. 168-172.

(3) Coll. Avellana, XXXIX : GUENTHER, 88-90.

(4) *Vita Ambrosii*, 12-18 et 19, P. L., XIV, 31-33.

(5) Dans RE² Wissowa, R. II, XIV, 2210.

(6) P. L., XVI, 1001 B (où on lit *maximum* au lieu de *Marimum*).

(7) Dans RE² R. II, XIV, 2210-2211.

passage cité de la lettre à Marcelline une allusion à ces paroles de Maxime qui sont dans le rapport d'Ambroise : *Quod si ego tunc temporis, quando venisti, non fuisset retentus, quis mihi restitisset et virtuti meae?* (1). Ce rapprochement est loin de s'imposer, car les plaintes de Maxime existaient avant cette ambassade comme il est évident par ces autres paroles d'Ambroise : *Propterea et ego veni, quia prima legatione, dum mihi credis, per me deceptum te esse asserebas* (2).

Ensslin (3) ne se contente pas de réfuter les arguments de Palanque; il en voit un contre lui dans l'assurance que montre Ambroise à propos du protocole. A la différence de la première ambassade où il n'avait fait aucune difficulté d'être reçu seulement en audience publique, il voulut cette fois être reçu en audience privée et se plaignit ensuite qu'on le lui eût refusé. A la question de Maxime pourquoi il n'avait pas fait semblable demande à la première ambassade, il fit cette réponse : *Parce que, alors, je demandais la paix pour un inférieur, mais maintenant c'est pour un égal. — Et grâce à qui, égal?* reprit Maxime, espérant qu'il serait nommé. — *Grâce au Dieu tout-puissant* (4), dit Ambroise. Tout cela, pour Ensslin, signifie qu'entre temps les relations avec Théodose avaient fortifié à Milan le sentiment de la sécurité, ce qui permettait une liberté de langage incompatible à un moment de péril. Nous pouvons répondre d'abord que le péril n'était pas imminent et que les accords avec Théodose étaient toujours valables, et de plus, qu'il pouvait paraître politique à Ambroise, pour donner le change, d'affecter plus d'assurance qu'il n'en avait réellement. Supplier humblement eût été un aveu de faiblesse et attiré plus sûrement la guerre. Mais surtout il ne semble pas qu'Ensslin ait compris pleinement l'opposition *tunc ut inferiori... nunc ut aequali*. Selon nous, ils signifient d'abord, c'est-à-dire sans exclure l'autre sens, la condition impériale différente où se trouvait Valentinien dans les deux cas. Au moment de la mort de Gratien et de la première ambassade, Valentinien II n'est pas encore empereur effectif. C'est un empereur en tutelle et qui se trouve tout d'un coup privé de sa tutelle. Elle revient de droit à Théodose, et de son côté Maxime la revendique. C'est cette qualité d'empereur mineur que marque le terme *inferiori*. Ce qui confirme notre explication, c'est que saint Ambroise lui-même dit un peu plus loin : *Gloriosum mihi et hoc pro salute pupilli imperatoris* (5). Au temps de la seconde ambassade Valentinien est un empereur de plein exercice, parfaitement autonome, et à ce titre absolument égal à Théodose et à plus forte raison à Maxime. C'est même lui le plus ancien empereur, et l'on comprend que saint Ambroise ait pu être alors chatouilleux sur le protocole. Même en négociant la paix, il ne pouvait l'oublier. On doit considérer le fait qu'il a fini par céder sur ce point comme un sacrifice aux intérêts qu'il voulait servir (6).

De tout ce que nous venons de rappeler ou de discuter, il ne résulte rien

(1) *P. L.*, XVI, 1036 C.

(2) *Ibid.*, 1037 A.

(3) Dans *RE*² Wissowa, *l. c.*, 2211.

(4) *P. L.*, XVI, 1036 B.

(5) *Ibid.*, 1037 A.

(6) S. AMBROISE, *Epist.* 21, n. 20; *P. L.*, XVI, 1007 A.

de bien ferme touchant le problème posé. Il faut pourtant donner une conclusion à cette critique. Je crois pouvoir en trouver le fondement dans ce passage de l'oraison funèbre de Valentinien : *Ego te suscepi parvulum, cum legatus ad hostem tuum pergerem: ego Justinæ maternis traditum manibus amplexus sum; ego iterum legatus petivi Gallias, et mihi dulce illud officium fuit pro salute tua primo, deinde pro pace atque pietate qua fraternas reliquias postulabas: nondum pro te securus, et jam pro fraternæ sepulturæ honore sollicitus* (1).

Ce texte doit être compris en ce sens que la première ambassade d'Ambroise eut pour but de sauver Valentinien du péril, *PRIMO* : *pro salute tua*, et la seconde eut pour objet la paix à établir entre les deux cours et la demande des restes de Gratien, *DEINDE* : *pro pace atque pietate*. En effet, ce n'est pas seulement la seconde ambassade qui fut un *dulce officium* pour Ambroise; c'est d'avoir rendu ce service en ces deux circonstances. Ensuite, bien que les termes *primo* et *deinde* puissent exprimer un ordre de choses, leur premier sens est d'exprimer un ordre de temps, et on ne peut l'écarter dès là qu'ils sont en relation étroite avec une suite dans les faits. En outre, il faut reconnaître qu'il y a plus d'affinité entre *pro salute tua* et *pro pace* qu'entre *pro pace* et *pro pietate*, etc..., et que s'il s'était agi d'un ordre de choses, ce sont les deux premiers termes qui eussent été mis ensemble et non les deux derniers. On ne peut donc douter que la première ambassade n'avait qu'un seul but : sauver Valentinien, empêcher qu'il n'aille rejoindre Maxime, auprès de qui on pouvait craindre qu'il n'eût le sort de son frère, empêcher en même temps que Maxime ne vienne en Italie, en lui laissant espérer, sans la promettre, cette arrivée de Valentinien qu'il réclamait. La seconde ambassade eut pour objet d'assurer la paix avec Maxime. Le péril imminent a disparu : la menace pourtant demeure et les relations restent tendues; il s'agit de les normaliser : et précisément la demande de la dépouille de Gratien est une occasion et un moyen de la faire.

Cette explication du texte était nécessaire pour nous introduire au cœur du sujet. Nous y sommes avec les paroles : *NONDUM pro te securus, et JAM pro fraternæ sepulturæ honore sollicitus*. Elles nous font voir une certaine hâte dans cette réclamation, et cela est absolument incompatible avec un délai de plusieurs années. Ce *jam* avec son corrélatif *nondum*, doit emporter la conviction : la nouvelle ambassade n'a pu avoir lieu en 386. Ajoutons que le Chronographe de 452 place précisément en cette année 384 (2) (Babut le recule en 385; à discuter ci-après) un *foedus* de Maxime avec Valentinien par crainte de Théodose, *foedus* qui est difficilement concevable sans la remise du corps de Gratien.

Il est donc incontestable que la seconde ambassade d'Ambroise doit être très sensiblement rapprochée de la première. Ce serait tout de même trop la rapprocher que de la placer, comme fait Seeck (3), au début de 384; l'assez longue série des événements rappelés dans le rapport d'Ambroise n'aurait pu se dérouler; et de plus, ce n'était pas le moment pour Valenti-

(1) S. AMBROISE, *De obitu Valentiniani*, n. 28, *P. L.*, XVI, 1368 AB.

(2) MOMMSEN, *Chronica Minora*, I, 462.

(3) O. SEECK, *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, t. V, p. 185.

nien de faire cette démarche, alors que l'on s'attendait, à Trèves comme à Milan, à une expédition armée de Théodose.

Nous venons de parler du *fœdus* entre Maxime et Valentinien. Babut (1) en recule la date en 385, mais sans raisons décisives. Il pense que les événements rapportés par Ambroise n'ont pu tenir dans l'année 384. Ce sont choses qu'il est très difficile d'apprécier. Ils nous semblent à nous, au contraire, de telle nature qu'ils ont pu se dérouler avant la fin ou même le milieu de l'été 384, surtout si, du côté de Maxime, comme il est très probable, ils ont commencé en automne 383. Un autre argument est qu'Evodius, préfet du prétoire de Maxime, a été reconnu consul pour 386 à Milan et à Constantinople, ce qui ne peut être qu'une conséquence du *fœdus*. Nous admettons cette conséquence, mais pas jusqu'au point de dire que la cause l'ait immédiatement précédé. Si, comme nous l'établissons plus loin, le *fœdus* ne peut avoir lieu qu'au milieu de l'automne 384, il était alors trop tard pour la désignation d'Evodius au consulat, les consuls étant déjà proclamés, et d'ailleurs, même indépendamment de cela, il convenait qu'après l'avènement de Valentinien au pouvoir effectif, la première désignation du consul pour l'Occident allât à un personnage de son ressort : ce fut Bauto, qui était pour ainsi dire son tuteur militaire. Rien donc n'oblige à changer la date du Chronographe pour le *fœdus* susdit.

Pour la date de la seconde ambassade d'Ambroise, il est important de savoir quelle est sa relation chronologique avec le *fœdus*. Le rapport de l'évêque contient à la fin une allusion claire à des tractations où il n'a pas de part : *esto tutior adversus hominem pacis involucro bellum tegentem* (2). Il est bien certain qu'il ne peut s'agir ici que des tractations qui ont abouti à ce *fœdus*. Et cela nous fournit un point fixe pour notre chronologie. Le *fœdus* ayant été conclu en 384, la deuxième ambassade d'Ambroise, qui l'a précédé, a donc eu lieu avant la fin de cette année.

Poursuivons. Le Chronographe de 452 nous dit que Maxime a conclu un *fœdus* par crainte de Théodose. Maxime n'a pu avoir cette crainte tant qu'il espérait prendre la tutelle du jeune empereur, car la réussite de ce plan mettrait en ses mains plus de forces que n'en avait l'empire d'Orient. Quand il vit son espoir s'évanouir, c'est-à-dire au cours du printemps 384, il devait déjà connaître ou connut bientôt les projets d'expédition de Théodose contre lui. Il lui parut difficile de lutter à la fois contre les armées d'Orient et celles d'Italie réunies. Il envoya donc une ambassade à Théodose pour négocier la paix et demander sa reconnaissance. Théodose acquiesça, et les termes de l'accord, — ceux proposés ou du moins attendus — furent sans nul doute, car c'est cette situation qu'on observe dans la suite, que Maxime cesserait de revendiquer la tutelle de Valentinien, et respecterait son territoire, tandis que Théodose qui, de son côté, avait déjà occupé l'Illyricum, observerait la même conduite (3). De ce fait, Maxime était accepté par Théodose comme empereur collègue; de ce fait aussi, Valenti-

(1) E. CH. BABUT, *Priscillien et le Priscillianisme*, p. 242, note 3, et 243.

(2) S. AMBROISE, Epist. XXIV, n. 13, *P. L.*, XVI, 1038 B.

(3) Cf. Notre article *L'Illyricum oriental...*, voir ci-dessus, p. 16.

nien était reconnu par tous deux comme empereur effectif, échappant à toute tutelle politique.

La date de cet accord peut être déterminée comme suit. La longue présence de Théodose à Héraclée de Thrace — il y date des lois du 10 juin au 25 juillet 384 — marque que c'est là qu'il concentrait l'armée qu'il devait conduire contre Maxime. Or, le 16 septembre suivant, on le voit à Constantinople où il reste désormais (1). C'est donc qu'à cette date il a déjà renoncé à son expédition et que l'accord avec Maxime est intervenu.

Il va de soi qu'un tel accord, pour avoir plein effet, devait en entraîner un autre entre Valentinien et Maxime qui, aux yeux du jeune empereur, faisait toujours figure d'usurpateur. Théodose dut communiquer à Valentinien la convention conclue en l'invitant à faire de son côté la paix avec Maxime.

On peut s'étonner de la facilité de Théodose à s'entendre avec l'usurpateur. Sans doute l'expliquera-t-on par son esprit « réaliste » ; sans compter que toute guerre comporte un risque, il aura voulu éviter à la république le trouble et la désolation qu'apporterait une guerre civile de cette ampleur. On présumera que Valentinien ne s'inspirait pas de ces vues de haute politique. Il n'était certes pas sans connaître l'expédition projetée par Théodose contre Maxime ; peut-être l'avait-il lui-même provoquée. Il dut être déçu en voyant le peu de chaleur que mettait son collègue oriental à défendre sa cause ainsi que le renfort que sa reconnaissance apportait à l'usurpateur. Par ailleurs, Maxime ne se faisait pas faute, depuis l'insuccès de ses plans, de manifester son irritation vis-à-vis de la cour de Milan, qu'il accusait de déloyauté : elle avait, selon lui, fait des promesses qu'elle n'avait pas tenues (2). Il se plaignait d'avoir été joué ; joué par Ambroise, joué par Bauto. Il se plaignait que l'entourage de Valentinien se portât plutôt du côté de Théodose (3). On comprend donc que Valentinien, même après les accords de Théodose avec Maxime, ait gardé un sentiment d'insécurité, puisque, loin d'être aidé par Théodose, il se voyait ainsi forcer la main pour faire la paix avec un ennemi dont les dispositions ne semblaient pas rassurantes. Aussi le mot de saint Ambroise convient bien ici : *nondum pro te securus*.

Tant sous l'effet de ce sentiment d'insécurité que par la position où le mettaient les accords de Théodose et de Maxime, faire la paix était une nécessité pour Valentinien. Faire la paix, cela consistait essentiellement à reconnaître Maxime comme collègue impérial, ainsi que l'avait fait Théodose. Assurément, il ne pouvait être question de lui offrir ce cadeau sans plus. Il fallait préparer et entourer cet acte de conditions psychologiques et de compensations. Conditions psychologiques : il fallait désarmer les préventions de Maxime. Compensations : Maxime rendrait le corps de Gratien. C'est à Ambroise qu'échut cette mission ; mieux que tout autre, il pourrait, ayant assumé la première ambassade, mettre les choses au point et convaincre Maxime qu'il n'y avait eu aucune tromperie à son égard et

(1) O. SEECK, *Regesten*, p. 265.

(2) S. AMBROISE, *Epist.* XXIV, n. 5, 6 et 7 ; *P. L.*, XVI, 1037 AB.

(3) *Ibid.*, n. 11 ; 1038 D-1039 A.

qu'il n'avait vraiment aucune raison valable de s'irriter. Ainsi, Maxime, apaisé, rendrait le corps de Gratien, et cet acte scellerait la réconciliation entre les deux cours : *Habeat Valentinianus imperator vel fratris exuvias pacis tue obsides* (1). De son côté, Valentinien reconnaîtrait Maxime comme collègue.

On sait comment échoua la mission d'Ambroise. Mal engagée par une question de protocole, poursuivie sur un ton qui put paraître trop vif, elle se trouva barrée par son refus de communier avec les évêques rigoristes qui entouraient Maxime. C'est pour se justifier devant l'empereur que l'évêque écrivit le rapport que nous avons sur cette ambassade.

L'échec était seulement celui d'Ambroise, récusé comme médiateur. Il ne signifiait pas une aggravation des rapports entre les deux cours. Maxime retenait que Valentinien avait fait une démarche en vue de relations pacifiques, et les arguments d'Ambroise, dont le ton avait pu irriter, étaient au fond trop justes pour n'avoir pas fait impression. C'était du reste l'intérêt de Maxime de poursuivre la conversation avec Valentinien, et d'obtenir sa reconnaissance comme il avait obtenu celle de Théodose. Il y était de plus en quelque sorte obligé par son accord avec ce dernier. Et c'est pourquoi il envoya aussitôt ses propres messagers, sans s'occuper d'Ambroise, à la cour de Milan. C'est à la suite de ces nouvelles tractations que fut conclu le *foedus* dont parle le Chronographe de 452, et auquel fait allusion Rufin par ces paroles : *simulatione oblatam pacem Maximo simulans ipse quoque libenter amplectitur* (2) ainsi que Socrate : Οὐαλεντινιανὸς δὲ καὶ ἄκων, ἀνάγκῃ τοῦ καιροῦ πεισθεὶς, τὴν Μαξιμίου βασιλείην προσδέχεται (3). C'est à l'occasion de ce *foedus* très probablement que le corps de Gratien fut envoyé à Milan.

Nous avons paru nous écarter de notre sujet. En réalité, nous n'en sommes pas sorti, puisqu'il fallait expliquer les divers textes en rapport avec l'ambassade auprès de Maxime pour en fixer plus sûrement la date.

Faisons donc maintenant le point. L'accord de Théodose et de Maxime est à placer avant le milieu de septembre 384. Le *foedus* entre Maxime et Valentinien eut lieu avant la fin de cette même année. L'ambassade d'Ambroise s'insinue entre ces deux accords. D'une part, son rapport en effet suppose le premier, car Valentinien y est désigné comme empereur effectif : *nunc ut aequali*. Ambroise connaît évidemment la convention passée entre Théodose et Maxime. Il fait allusion, d'autre part, aux tractations qui, après sa propre ambassade, ont abouti au second. Valentinien a dû être informé de l'accord de Théodose avec Maxime vers le milieu ou dans la seconde moitié d'octobre 384. On ne risque pas de se tromper en plaçant à la fin d'octobre ou dans la première moitié de novembre l'ambassade d'Ambroise, le reste de l'année devant être laissé libre pour les tractations du *foedus* dont parle, à l'année 384, le Chroniqueur de 451.

V. GRUMEL.

(1) *Ibid.*, n. 10; 1038 C.

(2) RUFIN, XI, 15.

(3) SOCRATE, V, 11; P. G., LXVII, 596 B. Cf. SOZOMÈNE, VII, 13; P. G., LXVII, 1449 C.

II

JEAN OU DENYS?

Note sur un patriarche d'Antioche

La Vie de saint Georges l'Hagiorite, dont la traduction a été publiée par le R. P. Peeters, bollandiste, au lendemain de la première guerre mondiale, nous révèle l'existence d'un patriarche d'Antioche, inconnu par ailleurs, à placer entre Pierre III et Théodose (1). Le document géorgien nomme ce patriarche Jean. Dans mon étude sur *Les patriarches d'Antioche du nom de Jean*, j'ai fait état de ce renseignement et modifié à partir de ce personnage le quantième des successeurs portant ce nom (2). C'est ainsi que l'auteur de divers ouvrages connu sous le nom de Jean IV est devenu Jean V. Ceux qui ont pu me lire ont tenu compte de cette modification. Je dois pourtant dire et je viens dire ici qu'elle ne s'impose pas. Et voici pourquoi.

La liste des patriarches d'Antioche acclamés dans le synodicon de l'Église de Rhodes publié par dom Cappuyns, peu après mon étude susmentionnée, place un nom, lui aussi nouveau venu dans nos informations, précisément à la même place que le Jean de la Vie de saint Georges l'Hagiorite. Ce nom est Denys. Tant à cause du caractère insolite de cette présence, ignorée de tous les autres synodica, qu'à cause de l'apparence de désordre qu'offre la liste où ce nom se trouve, aussitôt après la liste encore plus embrouillée des titulaires de Constantinople, l'éditeur a conclu à une méprise de copiste, que du reste il n'a point cherché à expliquer. Et je m'en suis tenu moi-même à cette impression dans mon article sur *Le patriarcat et les patriarches d'Antioche sous la seconde domination byzantine* (3). Mais, en y regardant de près, on s'aperçoit qu'en réalité la liste des patriarches d'Antioche dans le synodicon de Rhodes n'est point aussi désordonnée qu'elle le paraît au premier abord. Voici cette liste : Christophore, Théodore, Basile, Pierre, Denys, Théodose, Nicéphore et Jean, Nicolas, Élie. Seuls, Nicolas et Élie ne sont pas à leur place, du fait sans nul doute d'un apographeon antérieur, où ces noms oubliés d'abord dans la transcription (4) avaient été ensuite mis dans la marge, d'où le copiste subséquent, ne sachant leur vraie place, les a simplement rejetés en fin de liste. Mais tous les autres noms, de Théodore à Nicéphore et Jean, sont dans leur ordre véritable, et c'est dans cette série que s'insère notre Denys.

(1) Anal. Boll. XXXVI-XXXVII, 1917-1918, pp. 115-117.

(2) Echos d'Orient, XXXII, 1933, pp. 284-286.

(3) *Ibid.*, XXXIII, 1934, p. 147.

(4) Ils ont été oubliés sans doute parce que dans une recension ancienne, on est passé, à cause de la similitude du nom, directement de Théodore I^{er}, successeur de Christophore, aux successeurs de Théodore II. Les successeurs omis de Théodore I^{er} étaient Jean III, Nicolas II, et Élie II. Ils ont été rétablis, mais à la fin de la série, à l'exception de Jean III, confondu avec le Jean successeur de Nicéphore. Un autre indice de ce rejet en marge se trouve dans un autre témoin du synodicon (indépendant de celui qu'a étudié dom Cappuyns) où Jean et Nicolas ont été par le copiste indûment rattachés à la liste de Constantinople qu'ils terminent.

Ce qu'il faut souligner ici, c'est que ce nom occupe la même place que le Jean de la Vie de saint Georges l'Hagiorite. Cette circonstance porte à penser que le Denys de la liste répond à un personnage réel, et que ce personnage est le même que celui de la source géorgienne. La question se pose donc de savoir quel est le véritable nom du personnage désigné par les deux documents.

Il faut évidemment exclure toute dépendance d'un document par rapport à l'autre. C'est donc en examinant la possibilité d'erreur de transmission pour chacun d'eux qu'on peut tenter d'obtenir un résultat.

Du côté grec, on peut affirmer, sans crainte d'erreur, qu'il n'y a aucune possibilité de confusion qui permette de passer de Ἰωάννου à Διονυσίου, les éléments Δ, υ, σ, n'ayant aucun point d'attache ou de ressemblance dans le mot Ἰωάννου. Ainsi « Denys » ne peut sortir de Jean et, à s'en tenir au document grec, Denys doit être le vrai nom de notre patriarche.

Du côté géorgien, c'est un peu différent. N'étant point compétent moi-même, je me suis adressé au traducteur même de la Vie de saint Georges l'Hagiorite, le T. R. P. Peeters, qui a bien voulu m'accorder une réponse (5 mai 1950) dont je lui suis très reconnaissant (ce modeste témoignage, hélas! n'a pu l'atteindre) : « Ce n'est pas inadmissible, écrit-il, que dans un texte en alphabet hiératique (ou khutsuri) le nom de Denys, écrit en abrégé, ait induit en erreur un copiste négligent, qui aura cru y reconnaître une abréviation du nom *Ivane* (Jean) ». L'éminent bollandiste ajoute qu'il n'oserait pas « donner comme très plausible la corruption qu'il faut supposer dans le texte géorgien, si l'on ne veut pas déjuger le biographe de saint Georges, à qui l'on ne peut pas dénier la qualité d'être notre meilleur témoin (1) ». Cela revient à dire que si le texte en question sortait de la main même du biographe ou avait été écrit sous sa dictée, il faudrait y ajouter foi, quoi qu'il pût se présenter de contraire, et remettre à une cause inconnue la forme du nom que présente le synodicon de Rhodes. Mais en fait il n'en est pas ainsi.

Le texte sur lequel le R. P. Peeters a fait sa traduction est édité d'après le manuscrit 170 du Musée Archéologique de Tiflis, « copie moderne en écriture khutsuri, achevée à Tiflis en 1873 ». Dans ces conditions, la possibilité de glissement d'un nom à l'autre n'est point surprenante, et, pour ma part, en face de l'impossible transition grecque Ἰωάννου > Διονυσίου, j'inclinerais à admettre la transition géorgienne *Denys* > *Jean*. Denys serait donc, à nos yeux, le véritable nom du patriarche d'Antioche placé entre Pierre III et Théodose.

Quant à expliquer l'absence du personnage dans les autres synodica, diverses hypothèses ont été émises et demeureraient respectivement possibles, s'il fallait le considérer comme un intrus dans celui de Rhodes. En fait, la brièveté du pontificat suffit à tout expliquer. Il ne dura que quelques mois. La mémoire du patriarche Pierre III dans la lecture du synodicon eut lieu pour la dernière fois en 1157. Son successeur mourait bientôt et Théodose devenait à son tour patriarche. La nouvelle de cette nomination

(1) Lettre du 5 mai 1950.

(2) Anal. Boll, *loc. cit.*, p. 10.

survenant peu après la dernière mention de Pierre III au synodicon put donner l'impression que Théodose était le successeur immédiat de Pierre et faire qu'on oubliât d'insérer le patriarche éphémère dans la liste des acclamations.

Le fait que le synodicon de Rhodes soit le seul à la mentionner pourrait se rattacher à un souvenir local, soit que le titulaire fût originaire de l'île, soit que, ordonné dans la capitale comme tous ses prédécesseurs depuis Jean III, il ait fait escale à Rhodes en allant prendre possession de son siège : Rhodes est, en effet, à peu près à mi-chemin, par voie maritime, entre Constantinople et Antioche.

Il est certes à noter qu'un autre témoin du synodicon de Rhodes, que me signale le P. Darrouzès dans le Paris. gr. 1625, fol. 146-160 et 165^v, ne contient pas le nom de Denys, mais comme c'est une copie tardive, il est probable que le copiste, surpris par ce nom insolite, l'aura supprimé à dessein comme inauthentique.

Quoi qu'il en soit de ce problème particulier, je ne pense pas, et il est au moins douteux qu'on puisse rayer catégoriquement le nom de Denys de la liste patriarcale d'Antioche.

V. GRUMEL.

III

A PROPOS DE DOROTHÉE, MÉTROPOLITE DE MITYLÈNE († c. 1444)

Dorothée de Mitylène, dont le nom a été attaché aux soi-disant Actes du concile de Florence, n'a eu, dans les encyclopédies, l'honneur d'aucune notice valable (1). La rareté extrême des informations le concernant a sans doute découragé les chercheurs. Le but de la présente contribution est de réunir les traits essentiels de sa biographie, et d'examiner la date de la seule œuvre qui lui soit sûrement attribuable (2). Un appendice présentera un manuscrit qui fut sa propriété et dont le cadeau fait par lui au chapitre de Vérone marque une étape de son voyage en Occident.

1. *Données biographiques.*

La plus ancienne mention que les sources fassent de Dorothée remonte à juin 1422, date à laquelle — nous l'établirons tantôt — le prélat jouissait à Constantinople d'une assez grande autorité pour être chargé ou se sentir

(1) Je n'en ai trouvé qu'une, au reste trop succincte et sans précision chronologique, dans *Lexikon für Theologie und Kirche*, III, 1931, p. 426 (R. Janin). LE QUIEN, *Oriens Christianus*, I, 1740, 960BC, se borne à signaler son attitude prounioniste.

(2) Les *Acta* du concile de Florence lui sont attribués par les uns et contestés par les autres. État de la question et discussion de ce problème dans L. MOLHER, *Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann*, I, Padesborn, 1923, pp. 59-69. A signaler une monographie que je n'ai pu consulter BERTHRAM, *Ueber Dorotheos, einen ungenannten Geschichtsschreiber*, Halle, 1759. Quant aux écrits que Comnène Papadopoli (*Praenotationes mystagogicae*, R. I. Sect. 6, p. 23) place sous son nom, il y a tout à parier qu'ils n'ont jamais existé que dans l'esprit de cet insigne faussaire.

en droit de haranguer la capitale assaillie par le Turc. Ce serait donc lui, qui, en janvier 1430, participa avec neuf autres collègues, sous la présidence de Joseph II, au transfert de l'ancien évêque de Magnésie à la métropole de Stavropolis (1). Mais c'est le concile de Florence qui lui donna l'occasion de jouer dans le rapprochement des deux Églises, grecque et latine, un rôle de premier plan.

Quand ils abordèrent en Italie, les prélats grecs les plus rénitents le considéraient certainement comme des leurs, car l'historien de ces assises, Sylvestre Syropoulos, déclare expressément qu'il changea (2)! On doit cependant convenir qu'il se trouva dès le début partisan d'un rapprochement avec Rome. L'intérêt ne fut sans doute pas étranger à cette disposition. Pasteur d'un diocèse sous domination de princes catholiques, les Gattilusi de Lesbos, son action était limitée, sinon totalement contrecarrée par les revendications de l'archevêque latin résidentiel (3). Son plan semble avoir été de se faire reconnaître par le Saint Siège dans le but d'évincer ce gênant partenaire. Les événements devaient en effet s'enchaîner de manière à lui donner satisfaction.

La première attitude qu'on lui connaît au concile est significative. Le 9 avril 1438, c'est lui qui, à Ferrare, lut en grec en séance solennelle devant le pape et les Pères la bulle d'indiction du concile œcuménique (4). A l'issue d'un déjeuner où, malgré les instructions du patriarche, il avait accepté de figurer à la table du cardinal Cesarini en compagnie de Marc d'Ephèse, il joignit ses instances à celles de son hôte pour que le fougueux polémiste acceptât d'envoyer au pape une adresse de félicitations (5). Plus tard, chargé par le patriarche de notifier à l'empereur la décision du clergé de s'opposer à toute discussion sur l'aspect doctrinal du Filioque, il trahit la cause de ses mandataires et se rangea sans difficulté à l'avis du souverain qui, se découvrant un allié, rentra sa colère (6). Dans une autre circonstance, il prit l'initiative de persuader ses collègues de prêter, contrairement à l'usage byzantin, serment sur l'évangile (7). Ses interventions en faveur des latins eurent leur effet que grandirent encore les libéralités dont le pape le charge de faire aux évêques les plus nécessiteux (8). Il serait même allé jusqu'à communier de la main du pape sous les espèces du pain azyme si une fausse honte ne l'avait retenu au dernier moment (9). Il ne devait pas

(1) Mention du métropolite de Mitylène, sans indication de nom, dans l'acte d'élection conservé en original au couvent Saint-Jean de Patmos. Texte inédit dont je possède la photographie.

(2) S. SYROPOULOS, *Mémoires*, éd. R. GREYTHON, *Vera historia unionis non verae*, Hagae Comitibus, 1660, p. 194. Voir au reste (MANSI, XXXI^A, 997 A) l'aveu même de Dorothée.

(3) La succession épiscopale de ce siège est en effet compliquée, car on lui connaît, pour l'époque, deux et même trois listes parallèles de titulaires latins (voir à ce sujet, R. LOENERTZ, *La Société des Frères Pèlerins*, Rome, 1937, pp. 64-70). Il n'y eut évidemment qu'un archevêque résidentiel en plus du métropolite grec.

(4) S. SYROPOULOS, *op. cit.*, p. 110.

(5) *Ibid.*, p. 113.

(6) *Ibid.*, pp. 194, 195.

(7) *Ibid.*, pp. 230, 250.

(8) *Ibid.*, p. 283.

(9) *Ibid.*, p. 294.

moins rester un fidèle défenseur de l'union conclue (1) et en donna, sur le retour, un gage solennel en concélébrant avec les latins dans la cathédrale de l'île d'Eubée (2).

Ses émules, Bessarion et Isidore de Kiev, reçurent le cardinalat en récompense de leurs services. La destinée de Dorothee ne devait pas avoir cet éclat. Le 13 août 1439, avant même son départ de Florence, Eugène IV lui alloua une pension annuelle de 300 florins (3). On a voulu voir là, sans la moindre preuve, le prix d'un marché par lequel Dorothee se serait obligé à écrire dans un sens proromain — celui-là même que présentent les Actes anonymes — l'Histoire du concile de Florence. Si cette œuvre est vraiment de lui (4), on se figure difficilement que le pape la lui ait commandée, car l'homme avait du tempérament et n'eût pas manqué, comme c'est au reste le cas, de hausser le ton jusqu'à l'agacement.

Si dévoué qu'il fût à la cause de l'Union, le métropolite de Mitylène s'était en effet montré durant tout le concile le meilleur avocat (5) des usages et pratiques grecs en matière sacramentaire et liturgique. Le rôle que les Actes lui attribuent est celui d'un canoniste à la compétence reconnue au point d'en faire le porte-parole des grecs. C'est ainsi que toutes les objections des latins formulées à l'encontre, toutes leurs suspensions furent liquidées : *κατοικίως δὲ καὶ νομίμως πάντα ἔλυσε* (6). Si le compliment n'est pas menteur, le prélat devait passer pour particulièrement versé en droit canonique. Il le présente même, du côté grec, comme la principale autorité juridique au cours des débats conciliaires où ses nombreuses interventions (7) soulèvent en la plupart des cas quelque point de législation.

C'est précisément au nom de l'ancienne discipline, suivant laquelle le même siège ne doit avoir qu'un seul titulaire, qu'il tenta à Florence d'éliminer la hiérarchie latine des possessions franques du Levant. Ce faisant, il plaidait plus particulièrement pour lui et pour ses collègues présents de Rhodes et de Monembasie. Dans ces territoires, les évêques grecs étaient tolérés à côté des latins, à la différence de la Crète, de Corfou et autres lieux dont le séjour leur était interdit. L'empereur s'était employé précédemment sans résultat à réparer cette anomalie. Dorothee fut plus heureux. Sans lui donner entière satisfaction, le concile décida que dans les contrées intéressées il ne devrait plus y avoir qu'un seul pasteur, mais celui-ci pourrait

(1) S. SYROPOULOS, *op. cit.*, pp. 256, 282.

(2) *Ibid.*, p. 324.

(3) G. HOFMANN, *Epistolae pontificiae ad Concilium Florentinum spectantes*. Pars II, Roma 1944 (= Concilium Florentinum. Documenta et scriptores, Series A), p. 89, n. 197 (regeste seulement, texte dans TH. FROMMANN, *Kritische Beiträge zur Geschichte der Florentiner Kircheneinigung*, Halle, 1872, pp. 89, 90).

(4) Ces Actes doivent faire l'objet d'une édition critique à insérer dans la collection mentionnée sous la note précédente. Je ne sache pas que le P. Gill, chargé de ce délicat travail, se soit encore prononcé sur le problème essentiel de l'attribution. Voir ci-dessus, p. 163, n. 2.

(5) Voir particulièrement M. JUCIE, *Theologia dogmatica Christianorum Orientalium*, III, Paris, 1930, pp. 164, 190, 221.

(6) MANSI, XXXI^a, 1041 B.

(7) Voir à ce sujet les notations du P. Hofmann dans les *Orientalia Christiana Periodica*, IV, Roma, 1938, pp. 379, 381, 391, 392, 396, 399, 407.

être de l'un ou l'autre rite suivant que la mort en déciderait. Le siège resterait en effet au prélat grec ou latin qui survivrait à son collègue et serait de ce fait même acquis à son Église (1). Cette règle joua en faveur de Dorothee qui eut l'avantage d'enterrer son rival.

Il revint en effet certainement en Orient et dut jouir quelque temps seul de l'autorité pastorale dans son diocèse. C'est à son instigation que se fit, en mai 1440, la promotion au patriarcat du métropolite de Cyzique Métrophane (2). L'Histoire perd ensuite sa trace et l'on ne trouve plus qu'une double mention de sa mort. Scholarios (3) affirme qu'il eut une fin tragique et n'est pas loin d'y voir une punition d'en Haut. La bulle de provision de son successeur déclare d'autre part. :

« *Die Marcurii, Kal. Iul. s. d. n. in consistorio secreto, ad relationem domini... providit ecclesie Michiliniensi in Gretia de persona magistri Leonardi Chiensis ordinis Predicatorum, uacanti per obitum Dorothei extra Romanam curiam* (4). »

Il en découle de manière certaine que, le 1^{er} juillet 1444, Dorothee de Mitylène avait cessé de vivre. Les derniers mots (extra Romanam curiam) pourraient faire croire qu'il résidait habituellement à la Curie et que la mort le surprit lors d'une absence. En fait, cette expression constate seulement le fait de son décès hors de Rome sans rien préjuger de sa résidence habituelle.

On aura noté que, contrairement à la stipulation du concile de Florence, son successeur fut un latin, le dominicain Léonard de Chio (5). L'hostilité que rencontrait partout dans l'empire grec la réunion de l'Église grecque à l'Église romaine a dû imposer cette dérogation également appliquée à d'autres cas, ce qui fit dire à Syropoulos (6) que cette mince concession aux revendications grecques ne fut même pas respectée.

2. La date de la Didascalia lue lors d'un siège de Constantinople par les Turcs.

Chr. Loparev a naguère publié (7) un petit texte de circonstance portant la suscription suivante :

Δωροθέου μητροπολίτου Μιτυλήνης διδασκαλία λεχθεῖσα ὅτε ἡ ἔφοδος ἐγένετο τῶν ἀθέων Ἀγαρηνῶν κατὰ ταύτης τῆς βασιλίδος τῶν πόλεων κατὰ μῆναν (sic ed.) ἰούνιον, ἰνδικτιῶνος ιε'.

Le manuscrit qui nous l'a conservé se trouvant être du x^ve siècle (8),

(1) S. SYROPOULOS, *op. cit.*, pp. 302, 303.

(2) *Ibid.*, p. 334.

(3) G. SCHOLARIOS, *Œuvres complètes*; éd. Petit-Sidéridès-Jugie, III, 1930, p. 195.

(4) Archives Vaticanes, *Obligations et Solutiones*, t. 72, fol. 29 v (ancien IIIIv). Le texte dont C. EUBEL, *Hierarchia latina Medii Aevi*, II, Münster, 1901, p. 249, a déjà fait état, m'a été aimablement fourni par le R. P. R. Loenertz que je suis heureux de remercier ici.

(5) Sur le personnage et son épiscopat, voir R. LOENERTZ, *op. cit.*, pp. 66-70.

(6) *Op. cit.*, 303.

(7) CHR. LOPAREV, *Tserkovnoe slovo Dorotheja, mitropolita Mitilinskago*, dans *Viz. Vremen.*, XII, 1905, pp. 166-171.

(8) C'est un métaphraste de type mixte où la présence de notre texte semble adventice. A son sujet voir, en dernier lieu : A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der Griechischen Kirche*, III, Leipzig, 1940, p. 290, n. 4, 291.

donc contemporain de l'auteur, les éléments de chronologie (juin de la quinzième indiction) méritent la plus sérieuse considération. Comme l'année où le discours fut prononcé est nécessairement antérieur à 1453, l'éditeur avait le choix entre quatre dates 1407, 1422, 1437 et 1452, répondant toutes à une quinzième indiction. C'est cette dernière (1452) qui a eu ses préférences, cette dernière aussi que les divers savants (1) qui ont eu à en connaître ont retenue, à l'exception du seul Sp. Lambros (2) qui, on ne sait pourquoi, attribue ce morceau d'éloquence à Dorothee de Monembasie (3).

Cette assignation n'a pas manqué de donner plus de piquant et comme un accent plus tragique à ce qui serait, dans ce cas, l'un des derniers actes de foi de la conscience byzantine dans la continuité de son destin. Il faut d'abord noter que les apparences la suggéraient à première vue. Le siège de Byzance par excellence, celui qui est resté dans la mémoire des hommes, est bien celui de 1453. Or une quinzième indiction tombe précisément en cette année 1452, toute proche de la catastrophe. D'autre part, Dorothee, qui avait sans se dédire poussé à l'union avec les latins, était particulièrement qualifié pour prêcher le courage et la confiance à ses compatriotes auxquels l'Occident avait promis aide et assistance. Titulaire d'un grand siège, c'était au surplus un personnage en vue dont la compétence en matière canonique avait — nous l'avons noté — calmé jadis les suspicions des latins. Loparev a surtout basé son calcul sur l'équation : $\text{'Αμυρᾶ} = \text{'Αμουράτης}$ (Amyrata). Or Mourad II († 1451) se trouve précisément être le père de Mahomet II le Conquérant!

Mais ces considérations doivent céder devant l'évidence. Dorothee de Mitylène était mort (4) depuis près de dix ans, lors de la catastrophe définitive; il n'en put être en conséquence le témoin! Le décès du prélat doit en effet se placer avant le 1^{er} juillet 1444, jour auquel Eugène IV lui donna un successeur latin en la personne du dominicain Léonard de Chio. Or cette élection eut doublement violé les accords de Florence, si elle s'était faite du vivant et aux dépens du métropolite titulaire. Le concile avait en effet décidé, et cela à la demande de Dorothee lui-même, que, dans les pays où il y avait deux évêques, l'un latin, l'autre grec, celui-là resterait seul en charge qui survivrait à l'autre. Il est dès lors hautement invraisemblable que le Saint-Siège ait heurté Dorothee en lui suscitant un rival. N'eût-ce pas été méconnaître les services rendus à la cause catholique par un prélat qui, au témoignage de Gennade Scholarios, devait mourir (on ne sait comment de mort violente) fidèle à l'Église de Rome!

D'autre part, cette *Exhortation* n'a pas d'emploi en 1452. Pour l'orateur

(1) Cf. E. K(urtz), dans sa recension de la Byz. Zeitschr. XVI, 1907, p. 353; A. Ehrhard, dans l'ouvrage précité avec une addition qui fait tenir le discours-sermon le 15 juin 1452; Moravcsik, *Byzantinoturcica, Die Byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkenvölker*, Budapest, 1942, pp. 125, 126, qui l'assigne, on ne sait pourquoi, à l'an 1451. G. MERCATI, *Scritti d'Isidoro il cardinale ruteno*, Roma, 1926, p. 11, n. 6, réserve, sans se prononcer, la question de la date.

(2) Cf. Νέος Ἑλληνομνημίων, V, 1908, p. 267. Ce savant, qui avance la date exacte, a omis de la justifier et dès lors n'a pas été suivi.

(3) Auquel la tradition a attribué une *Chronique universelle* aux multiples éditions. Ce prélat, inconnu d'ailleurs, aurait vécu au xv^e s. Cf. G. MORAVCSIK, *op. cit.*, I, p. 246, 247.

(4) Voir ci-dessus le témoignage irrécusable du document pontifical.

le siège est en effet bien commencé; l'ennemi est là sous les murs qui risque de tout emporter. Or le dernier assaut qui livra la Ville à l'Islam ne commença que dans les premiers jours d'avril 1453. Une année plus tôt ce n'eût pu être qu'un exercice d'école, ce que par sa structure même (1) le discours se défend d'être.

On notera aussi que Loparev a eu tort de voir dans le terme : Ἀμυρᾶς un nom propre. Comme en de nombreux autres cas (2), il désigne chez les byzantins un chef arabe ou turc, ici le sultan, sans précision de nom.

Enfin, rappelant que Dieu était déjà venu au secours de la cité, Dorothee ne trouve à évoquer que la fin tragique de Bajazet, alors qu'en 1452, il eût dû exploiter le précédent immédiat de 1422 obligeant Mourad II à lâcher une proie qu'il croyait bien tenir. Je dis qu'il n'évoque que la fin tragique de Bajazet, car c'est de toute évidence à ce sultan que fait allusion la phrase : θάνατος αἰσχιστος ἐπῆλθε τῷ παρελθόντι ἀμυρᾷ τῷ πατρὶ τοῦ μιαιοῦ. On sait en effet qu'à la suite du désastre d'Angora, Bajazet mourut prisonnier de Tamerlan. La mort de Mourad I^{er} à la bataille de Kossovo (1389) ne saurait être tenue pour ignominieuse; elle ne vient du reste pas en cause. Les autres sultans eurent une mort naturelle.

Les seules dates à retenir restent donc 1422 et 1437. La seconde s'élimine aisément, puisque Byzance ne subit alors aucun siège. En revanche, l'année 1422 en vit un mémorable qui précisément commença le 8 juin (3), le mois même où fut « lue » notre Didascalia. C'est donc sans doute aucun au moins de juin 1422 qu'il faudra désormais l'assigner.

3. *Le codex parisin. gr. 91.*

Puisque l'occasion s'en offre, je rappellerai (4) que la signature autographe (5) de Dorothee de Mitylène se trouve apposée au folio 6^v du codex parisin. grec 91, un évangélaire (6) dont le prélat fit don au chapitre de Vérone, lorsque, sur le retour, il passa dans cette ville. Au folio 215^r, on lit en effet cette notice latine (7) :

(1) Les éléments de cette allocution sont en effet souvent pris mot pour mot à deux autres que Photius prononça en 860 dans une circonstance identique. Sur ces derniers, voir maintenant A. A. VASILIEV, *The Russian attack on Constantinople in 860*, Cambridge Mass. 1946, pp. 90-94.

(2) Exemples dans MORAVCSIK, *Byzantinoturcica. II. Sprachreste der Türkenvölker in den byzantinischen Quellen*, Budapest, 1943, pp. 71, 72, 170, 171.

(3) Date donnée par G. OSTROGORSKI, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München, 1940, p. 402.

(4) Elle figure en effet dans une vieille collection de fac-similés réunis par J.-B. Gall dans le *Philologus*, XVIII, 1825, Col. 102 (non numéroté).

(5) Une autre signature, plus solennelle, du prélat se trouve au bas du décret d'Union signé par tous les Pères, à l'exception de quelques grecs, à l'issue du concile de Florence. Fac-similé dans *Orientalia Christiana*, XVI³, 1929, pl. 1 et 2 (en appendice), deux signatures de type très différent.

(6) Cf. H. OMONT, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale*, I, Paris, 1898, p. 12.

(7) Le texte de cette note, sur laquelle le P. Darrouzès attire mon attention, a été publié sans commentaire, mais non sans fautes, par Am. GASTOÛÉ, *Curieuses annotations de quelques manuscrits byzantins*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, XI, 1906, p. 323.

Hoc volumen quat(t)uor evangelistarum grecis transcriptum l(itte)ris venerabilis in Christo pater d(omi)nus Dorotheus natione grecus Archiepiscopus Metellinen(sis) reliquit i(n) hac bibliotheca ad usum canonicor(um) regularium annon Dni MCCCCXXVIII : quo t(em)p(o)re Imperator constantinopolitanus et patriarcha ac reliqui orientales p(rae)lati in Italiam navigarunt sancte uniosis conficiende gratia. Divisi [e]n[im] fuerant a Romana Eccl(es)ia p(er) longissima t(em)p(o)ra detenti multis erroribus; que quidem unio Florentie feliciter fuit celebrata sub romano pontifice Eugenio p(a)p(a) IIII.

d. Timotheus Veronen(sis). [canoni]cus.
(suit une ligne grattée entièrement illisible).

Je ne sais si le vénérable chapitre de Vérone compte jamais beaucoup d'hellénistes, voire de clercs à même de supporter la lecture d'un texte grec. Le fait est que le codex a passé les monts et est venu enrichir l'ancien fonds de notre Bibliothèque Nationale. Ce n'est certes pas que le cadeau du métropolitite fut de haute qualité, car, au moment où il s'en défit, le volume n'avait pas plus d'un siècle et demi d'âge! Mais tout ce qui était grec exerçait en Italie, à l'aurore de la Renaissance, une telle attirance que l'évangéliste dut faire plaisir dans la ville qui eut l'honneur de donner à la péninsule son premier grand helléniste, Guarino († 1460). Les préférences de ce très savant homme allaient, il est vrai, à des textes d'un atticisme moins contestable. Mais pour des gens d'Église, c'était un lien naturel avec le grand mouvement de culture qui passionnait les esprits. Même muet, le volume dut, comme l'Homère de Pétrarque, en ce premier moment de fermentation intellectuelle, causer à ses nouveaux propriétaires un rien d'émotion et de fierté en leur donnant le sentiment d'être moins étrangers dans la nouvelle République des Lettres. D'autre part, si ce témoin du concile de Florence n'ajouta rien d'essentiel à la philologie (1), il constitua sans doute la pierre liminaire de la petite collection de manuscrits grecs — elle compte encore aujourd'hui 21 numéros — qui, depuis le x^ve siècle, témoigne de l'intérêt que le chapitre de Vérone (2) porta un temps à l'Humanisme.

V. LAURENT.

(1) Voir le court exposé de A. DAIN, *Le concile de Florence et la Philologie*, dans *Irénikon*, XVI, 1939, pp. 232-236.

(2) Sur le fonds grec du Chapitre de Vérone on trouvera la bibliographie nécessaire dans V. GARDTHAUSEN, *Sammlungen und Cataloge griechischer Handschriften*, Leipzig, 1903, p. 56. Notations trop rapides et trop succinctes dans H. OMONT, *Les manuscrits grecs de la Bibliothèque capitulaire et de la Bibliothèque communale de Vérone*, dans *Centralblatt für Bibliothekswesen*, VIII, 1891, pp. 495, 496. Il semble que le lot actuel de codices conservés au Chapitre soit d'acquisition plus récente. Celui qui nous intéresse ici ne resta guère plus d'un siècle là où Dorothee l'avait déposé. Il porte en effet la marque de Jean Hurault † 1572) qui dut l'acquérir lors de son ambassade à Venise. Il fut cédé à la Bibliothèque du roi en 1622 par Philippe Hurault. Cf. H. OMONT, *op. cit.*, XIX.

IV

SPHRANTZÈS ET NON PHRANTZÈS

A nouveau !

Un article récent constatait (1) que la forme de patronyme : Φραντζής, est donnée dans les sources presque exclusivement (2) à l'historien Georges et aux membres de sa propre famille. J'en ai déduit qu'elle fut obtenue par voie de simplification, par l'alignement phonétique du prototype byzantin : Σφραντζής, sur ces noms courants dans le milieu italo-grec de Corfou (3) : *Frances*, *Francesco*. L'aphérèse de l'S initial se révèle ainsi étrangère à la tradition byzantine. Et de conclure que le vrai nom, le seul que Georges ait réellement porté et qui figure au reste dans la suscription du *Minus*, son œuvre réputée authentique, dut être **Sphrantzès** !

Voici, à l'appui de cette thèse, deux nouveaux arguments qui paraîtront certainement de poids.

1^o J'avais mis au compte de l'ignorance du secrétaire de Mahomet II la graphie : Φραντζής, rencontrée dans l'édition faite par Sp. Papageorgiou (4) de la lettre écrite, le 26 décembre 1454, par le sultan aux grandes familles du Péloponèse. En tête de liste, le firman, dans cette rédaction, met en effet : 'Εν πρώτοις ἄρχων ἦν Φραντζής με ὅλλους τοῦ ἐδικούς. Cette publication, supposons-la de tous points fidèle, utilise un **parchemin** (!) conservé à l'*Archivio di Stato* de Venise. Mais un second exemplaire figurait aux Archives d'État à Vienne. Il est qualifié d'original par de Hammer qui le premier en divulgua le texte (5). Or si l'on confronte les deux éditions, force est de constater que l'exemplaire viennois est d'une qualité à laquelle le vénitien, tronqué et lacuneux, ne saurait aucunement prétendre. Et précisément ce qui, dans ce dernier, a le plus souffert c'est la forme même des noms de famille (6), transcrits dans le premier avec une louable correction par le notaire turc ou latin. Le passage précité y offre cette

(1) V. Laurent, Σφραντζής et non Φραντζής, dans *Byzant. Zeitschr.* [Festschrift Fr. Dölger], XLIV, 1951, pp. 373-378.

(2) Il ne s'est rencontré qu'un cas où le nom est attribué, sous la forme Phrantzès, à une personne de beaucoup plus ancienne au x^v s. J'ai montré (*loc. cit.*) que le personnage, d'origine franque, médiatisé bulgare puis grec, peut être l'ancêtre dont le nom, devenu Sphrantzès dès le x^{ix} s., n'a plus varié jusqu'à la fin de l'empire.

(3) On sait que c'est là que Georges se retira, écrivit sa Chronique et mourut.

(4) Sp. Papageorgios, Μωχμέτ Β' τοῦ Κατακτητοῦ ἐπιστολῶν διατάγματα. Sylloge Philologique Parnassos. Ἐπετηρίς, XIII, Athènes, 1918, pp. 195-198. L'éditeur affirme que la lettre en question fut envoyée aux grandes familles fugitives pour les inviter à réintégrer leurs foyers désertés. C'est une erreur. Ce document est une réponse à une demande faite par les notables du Péloponèse qui, prévoyant la marche prochaine des événements, offraient d'avance leur soumission au sultan. Cf. D. ZAKYTHINOS, *Le despotat grec de Morée*, Paris, 1932, p. 250.

(5) Reproduit dans MIKLOSICH et MULLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, III, Vindobonae 1865, p. 290. Une étude comparée de nos deux exemplaires s'impose absolument. Les destinataires étant nombreux, plusieurs copies ont pu être expédiées.

(6) On y a ainsi Σγουροκεφαλείς pour Σγουρομαλαίοι !

teneur plus normale : Ἐν μῦθοις ἄρχον κύρ Σφαντζῆς (1) μὲ ἄλλους τοὺς ἐδικούς του. L'anomalie que présentait ce document officiel (2) n'était donc qu'apparente et l'on ne saurait plus s'y arrêter.

2^o Je dois à la vigilante amitié du prof. Fr. Babinger le premier texte où un contemporain de Georges Sphrantzès le nomme expressément. Ubertino Poscolo, dans sa *Constantinopolis*, poème héroïque où sont retracés les derniers jours et la mort de Byzance, rapporte un discours que le ministre historien aurait tenu à Mahomet II lors d'une ambassade en 1451. Et il en introduit le texte (3) de cette manière :

II vv. 321, 322. ... erat melior qui lingua et grandior oëvo

Sphrancius alloquitur, promittitque has pectore voces.

pour conclure :

v. 344, 345. **Sphrancius** his dictis orabat : voce secuti

supplice laudabant alii, veniamque petebant.

Or cette graphie mérite attention, car l'humaniste qui la rapporte fut de ces italiens qui vécurent à Byzance dans les milieux lettrés en commerce avec les plus grands noms. Poscolo fut même pris dans la capitale en 1453 et fait prisonnier par les Turcs auxquels il échappa pour s'en revenir par Rhodes à Brescia sa patrie. Pour que le nom de l'historien ait été transcrit par lui sans altération plusieurs années après son retour dans un milieu qui eût dû le porter à l'accommoder au goût occidental, il faut que la forme en fût bien ancrée dans sa mémoire et qu'à Byzance le ministre écrivain se fût vraiment appelé **Sphrantzès** et non **Phrantzès** !

V. LAURENT.

(1) Il est impossible que Sphrantzès, qui, parti pour la Géorgie en 1449, y resta trois ans, donc jusqu'en 1452, ait pu être envoyé à Mahomet II lors de son accession au trône (1451). La mémoire de Poscolo doit le tromper, s'il ne met pas intentionnellement en scène un homme dont il admirait visiblement le talent d'orateur et la gravité (voir la citation ci-dessus dans le texte). Le futur historien remplit en revanche plusieurs missions auprès de Mourat II (cf. P. G., CLVI 757 B, 760 A, 776 B, 770 A, 807 A). La fréquence de ces ambassades qui ne pouvait lui être inconnue a dû donner à distance le change au poète pour qui l'ambassadeur qualifié pour traiter avec les turcs devait être Sphrantzès.

(2) Par lettre du 8 février dernier, M. Fr. Babinger veut bien me faire savoir que le document conservé à Vienne a été en 1868 transféré à Venise à l'Archivio di Stato. Dès lors, la question se pose de savoir si l'exemplaire utilisé par Papageorgiou n'est pas celui-là même. Les divergences qu'accusent les deux textes rendraient en ce cas impardonnable l'incurie du second éditeur !

(3) Cité d'après A. ELLISEN, *Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur*, III. *Anecdota graeco-barbara*. Leipzig 1857, Anhang p. 33. Le P. Grumel me signale l'édition plus récente d'ANT. DETHIER, *Ubertini Pusculi Briziensis, Constantinopoleos libri IV*, éd. Monumenta Hungar. Histor., XXII¹ [Budapest, sine anno], pp. 154, 155. Comme son prédécesseur, ce dernier a peine à reconnaître l'historien sous le nom qu'ils croient déformé (!) de *Sphrancius* ! L'hésitation ne saurait plus être permise.

BULLETIN CRITIQUE

Ce bulletin consacré aux catalogues de manuscrits et aux éditions de textes byzantins n'entend pas être exhaustif ni mesurer par le nombre des lignes et des pages la valeur des ouvrages recensés. J'ai mis plus de soin en particulier à rendre compte de quelques éditions parues dans les revues grecques parce qu'elles risquent de passer inaperçues ou qu'elles sont inaccessibles à beaucoup d'intéressés. On ne m'en voudra donc pas si la longueur de la recension est parfois en raison inverse de l'importance de l'ouvrage : c'est qu'il y a moins à redire à un monument tel que l'édition de Constantin Porphyrogénète, de M. le professeur Moravcsik, qu'à tel fragment publié par un amateur.

Je passerai en revue dans l'ordre suivant :

- A) les catalogues,
- B) deux travaux paléographiques,
- C) les éditions de textes.

A. LES CATALOGUES.

La série des catalogues des *Vaticani graeci* vient de s'enrichir de deux admirables volumes dus à Mgr Robert Devreesse et à M. Ciro Gianelli, qui donnent à la Bibliothèque Vaticane le premier rang, et de loin, dans le domaine assez aride de la codicologie. L'unité de méthode, la netteté des descriptions, le signalement précis du contenu représentent un effort remarquable dont nous louons et remercions les auteurs. Il y a même dans la partie rédigée par M. Gianelli une tendance à des développements exagérés pour un catalogue; un peu plus de concision ne nuirait ni à la clarté, ni à l'exécution plus rapide des volumes à suivre.

C'est l'avantage d'un catalogue bien fait que de permettre au lecteur les identifications à distance : il n'y a rien à trouver dans la description d'un manuscrit simplement qualifié de nomocanon, de psautier, suivant la coutume trop fréquente des rédacteurs grecs de catalogues. Un tel inconvénient ne se rencontre jamais dans les minutieux inventaires du Vatican grâce auxquels chacun peut contrôler le contenu des volumes, aidé en cela par des index méthodiques; les manuscrits liturgiques, les lectionnaires, les euchologes eux-mêmes ne sont pas négligés : on peut se rendre compte aisément de leur composition et de leur origine.

Mais, quelle que soit la compétence du catalogueur, l'étendue de son information et sa fidélité à une méthode parfaite, il reste toujours un travail secondaire à accomplir pour signaler des fragments inidentifiables à première vue, les éditions nouvelles ou inconnues. Chaque spécialiste devrait

parcourir avec soin ces ouvrages pour y ajouter des renseignements utiles. Les précisions que j'ai cru devoir apporter ici concernent surtout l'épistologie byzantine et les écrits ascétiques qui sont bien représentés dans les Vatic. 604-866, tandis que le volume suivant embrasse des manuscrits en grande partie d'Italie méridionale et de contenu liturgique d'un intérêt différent. Avant de présenter ces additions dans notre revue, il ne me reste qu'à exprimer à Mgr Devreesse et à M. Gianelli la gratitude et l'admiration de tous les chercheurs intéressés pour ces chefs-d'œuvre d'érudition.

1. *Codices Vaticani graeci. Codices 604-866. Recensuit Robertus DEVREESE, Bibliothecae Vaticanæ vicepraefectus*, 1950, xv + 509 p.

632. — f. 96. La lettre de Nil à son neveu Nicolas a été éditée deux fois : C. F. Mathaei, *Ποικίλα Ἑλληνικά*, Moscou, 1811, p. 246 : Sp. Lampros, *Νέος Ἑλληνομνήμων*. II (1905), 305-306.

640. — f. 286^v. Pour des actes de chancellerie il serait utile de renvoyer à l'ouvrage bibliographique par excellence : F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden*. L'acte de Léon et Alexandre y figure au N° 559.

651. — f. 236. Les lettres d'Isidore Glabas, archevêque de Thessalonique, sont éditées par Sp. Lampros, *Νέος Ἑλλην.*, IX (1902), p. 353, d'après ce manuscrit et *Ottob.* 379, *Ambros.* 1056, *Angel.* 51.

653. — f. 79^v. Groupe de sentences attribué à Evagre et édité par Muyl-dermans, dans *Le Muséon*, Louvain, 1931, p. 374-383.

f. 94^v. Les chapitres ascétiques φόβον ἔχε Θεοῦ se trouvent dans Migne, PG. 79, 1249, 25.

f. 219. Les sentences d'Antoine Mélissa sont éditées dans la Philocalie (éd. Venise, 1782), p. 11-30.

658. — f. 30. Les chapitres de Philothée le Sinaïte sont aussi dans la Philocalie, p. 515-525.

663. — f. 223. La lettre de Philothée patriarche, sur la vie monastique, contenue aussi dans le *Bodl. Miscell.* 242, f. 298, ne semble pas connue par ailleurs.

668. — f. 302. Le discours de Nicolas de Méthone contre les latins a été édité par Constantin Simonidès, dans un recueil indescriptible publié à Londres en 1858.

f. 313. Le second discours du même Nicolas concernant les azymes, reproduit par Nicétas Choniates dans sa Panoplie (cf. *Vatic.* 680, f. 463) est édité par Arsène (Ivačenkov), évêque de Novgorod, en 1897. Il semble que ce même discours se rencontre dans le *Vatic.* 579, f. 198^v, mutilé au début.

672. — Le catalogue n'a pu profiter du second volume de l'édition Kurtz-Drexl, *Michaelis Pselli scripta minora*, Milano, 1941, qui contient la correspondance de Psellos. J'indique ici l'équivalence du numéro d'ordre du manuscrit avec celui de l'édition : 12, 22, 51, 70, 72 = 186, 187, 243, 188, 189. Les lettres numérotées 15 et 20 (f. 102^v, 117^r) ne paraissent pas dans l'édition.

676. — Sur la note de donation au monastère des Manganes on peut lire dans cette même revue (VI, 1948, p. 36 sq.) l'article du professeur S.-G. Mercati : *Un testament inédit en faveur de Saint-Georges des Manganes*.

677. — f. 79. Le R. P. Loenertz a démontré que la lettre qui accompagne l'opuscule contre Bryennios (différent de Joseph?) n'est pas de Calécas, mais sans doute de Démétrius Scaranos : *Correspondance de Manuel Calécas* (Studi e Testi 152), Rome, 1950, p. 37-38, et 339.

678. — f. 28^v. Dans le même ouvrage, le R. P. Loenertz édite la lettre de Démétrius Cydonès à Caloeidas.

680. — Le Thesaurus ou Panoplie dogmatique de Nicéas Choniates devait être édité par F. Cavallera, qui en a publié une analyse dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, Toulouse, V (1913), p. 124-137. À défaut de l'édition arrêtée par la guerre de 1914, cette étude mérite encore d'être signalée, car elle contient une comparaison des quatre principaux manuscrits de cette œuvre, Paris, 1234, Bodl. Roe 22. Laurent. IX, 24 et Vaticanus.

f. 353. Le texte sur l'origine du schisme *Λεύκιος τις*, dont il existe plusieurs recensions, est édité par Hergenröther, *Monumenta graeca ad Photium... pertinentia*, p. 171-181.

f. 433. Les extraits de Théodore le Curopalate de Smyrne seraient à comparer avec *Coisl.* 192, *Vatoped.* 229, *Mosqu.* (Vladimir), 239, 240, 250.

687. — f. 245. Le récit où entre en scène Théodore le Juif a connu plusieurs recensions qui ne semblent pas avoir été étudiées. Franz Cumont a signalé celle du *Taur.* 20, aujourd'hui détruite : *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 1904 (N° 3), p. 81-96. Vasiliev (*Anecdota graeco-byzantina*, Moscou, 1893, p. 58-73) l'a édité sous le titre *Quomodo Jesus Christus sacerdos factus sit*.

698. — f. 72. Les documents concernant le schisme arsénite ont été publiés par le R. P. V. Laurent : *Les grandes crises religieuses à Byzance. La fin du schisme arsénite*, Bucarest, 1945, 89 p. (Extrait du *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, t. 30).

703. — f. 40. Les trois discours sont certainement de Syméon le Nouveau Théologien; les deux premiers correspondent aux N°s 20, 21 de la traduction de Pontanus, PG. 120, 404, 412; le troisième est le N° 61 du catalogue d'Allatius : *ibid.*, 298.

f. 92^v. Le fragment attribué à Macaire se trouve dans la *Philocalie* (Venise, 1782), p. 706.

f. 93. Les sentences ascétiques *ἀκτῆμων ἐστίν* sont de Maxime le Confesseur, 2^e centurie sur la charité, N° 88 (et suivants?), PG, 90, 1013.

f. 103. Voir l'édition récente de Westerink, Michel Psellus, *De omnifaria doctrina*, Nimègue, 1948.

f. 109. Les chapitres ascétiques *πάντων θηρίων* sont tirés d'une recension ou de scholies de saint Jean Climaque, *Scala Paradisi*: PG, 88, 1085.

f. 119^v. Attribué ici à saint Nil, à saint Grégoire de Nazianze dans le *Vatic.* 1591, ce petit discours à des moines novices est édité dans Sadjak, *Historia critica scholiastarum... Gregorii Nazianzemi*, Cracovie, 1914, p. 242-3.

706. — f. 158. La lettre Σολόμων ἐκείνος est de Théodore Hyrtacenos; N° 74 dans l'édition de La Porte du Theil, *Notices et extraits*, 5 (1798) et 6 (1800).

f. 185^v. Dans le décret impérial concernant Grégoire de Citrus, il faut bien lire Grégoire et non Georges; d'autre part, il faut corriger évidemment Τίτρον par Κίτρον.

709. — f. 189^v. Fragment de l'opuscule aux recensions diverses sur les erreurs imputées aux Latins par les Grecs. On peut rappeler surtout Hergenröther, *Monumenta graeca ad Photium...*, p. 63; Pavlov, *Kriticeskie opyty...*, Saint-Pétersbourg, 1878, p. 151-153; *Roma e l'Oriente*, 9-10 (1915) p. 201-206, 63-77 : opuscules de Mathieu Ange Panaretos.

711. — f. 98^v-100^v, 233^v-251^v. Extraits d'un résumé d'histoire sainte. Le texte se retrouve dans Vasiliev, *Analecta Graeco-byzantina*, p. 188-292; l'incipit de l'histoire de David est à la p. 280; l'histoire de l'arche (f. 251) à la p. 249; la copie du Vatican semble bien mutilée et bouleversée.

f. 117^v. L'alphabet moral Ἄνω ψυχῆς est édité par Waltz, *Arsenii Violetum*, Stuttgart, p. 514 (d'après Anastasjevic, *Die paränetischen Alphabete in der griechischen Literatur, inaugural dissertation*, München, 1905, p. 65).

712. — f. 58. Comme pour le codex 672, il faut recourir à l'édition de Kurtz-Drexler; je ne sais pour quelle raison les éditeurs ont négligé les lettres 1-20 : f. 58^v-61. Voici la correspondance des numéros du catalogue avec ceux de l'édition :

22 =	1	38 =	9	50 =	18
25 =	2	39 =	10	51 =	19
26 =	3	42 =	11	52 =	20
27 =	4	44 =	12	53 =	21
31 =	5	45 =	13	54 =	22
32 =	6	46 =	14	55 =	23
33 =	214	47 =	15	56 =	24
35 =	7	48 =	16	57 =	25
37 =	8	49 =	17	58 =	26

Le N° 43 (f. 75^v) est le N° 178 de l'édition Sathas.

f. 121. L'attribution à Nicétas Stéthatos de l'invective contre les Arméniens n'est pas douteuse.

f. 172-200^v. Le groupe des quatre documents contenus dans ce passage doit être rapproché de trois autres présentés par l'*Ambros.* 682 (Q. 76 sup.), f. 367-374^v : deux des discours sont les mêmes et le manuscrit de Milan a l'avantage d'indiquer l'auteur qui est Démétrius le Syncelle, métropolitain de Cyzique : l'indication ne vaut que pour le dernier des trois documents (le premier dans le *Vaticanus*), mais il semble bien que l'ensemble se rapporte à une même querelle, évoquée par un acte patriarcal d'Alexis Studite, en 1037 : GRUMEL, *Regestes*, N° 842. Cependant les quatre documents ne sont pas nécessairement de Démétrius et pourraient appartenir à une époque plus tardive, au temps d'Alexis Comnène. Un autre texte, dans le *Scorial.* 15 (R. 1 15), f. 24^v-47, sur la nomination et les droits des métro-

polites, évoque peut-être la même controverse. Dans les deux mss. *Vaticanus* et *Scorialensis*, le texte accompagne des actes du patriarche Alexis.

714. — Parmi les œuvres de Thomas Magistros, le récit du voyage à Thessalonique, f. 56^v, la lettre à Hiérothée, f. 207, sont édités par M. Treu, *Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogie* (suppl. Band), 27, 1902, p. 11 sq.

715. — Les discours contenus dans ce manuscrit ne sont pas de Syméon le Nouveau Théologien, mais d'un Syméon non identifié : est-ce Syméon le Pieux, studite, maître du nouveau Théologien? Ces discours sont d'ailleurs édités dans un ouvrage peu remarqué, puisque ni Papadopoulos-Kerameus (Catalogues de Smyrne et de Jérusalem), ni Ehrhard (Catalogue de Gênes) ne l'ont connu. Dyobouniotès, en 1938, dans la revue *Ἑκκλησία*, p. 201 sq., a décrit un manuscrit d'Athènes et édité le premier discours, sans référence à l'édition qui pourtant a eu lieu à Athènes, chez Nicolas Rousopoulos, mais en 1873. Voici le titre complet de l'ouvrage : Κατὰ-
 νύξεις — συγγραμματα ιερων — συντεθεν υπο — του οσιου και θεοφορου πατρος —
 Συμεων του Μεταφραστου. Ἐκδίδεται τὸ πρῶτον δαπάνῃ Παϊσίου ἱερομονάχου, ἐγκρίσει
 τῆς ἱερᾶς συνόδου τῆς ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος. Dans sa préface, l'éditeur attribue
 l'œuvre à Syméon Métaphraste, sur la foi de deux manuscrits, sur les quatre
 utilisés. L'attribution au Métaphraste ou à Syméon le Nouveau Théologien,
 dont les œuvres sont suffisamment connues, est impossible. Les copistes eux-
 mêmes l'ont remarqué : ainsi le *Parisinus* 1214, qui était à la laure de Saint-
 Sabbas porte au f. 50 une note déclarant que l'œuvre n'est pas du Méta-
 phraste mais d'un Syméon simple moine. Cette œuvre est d'ailleurs assez
 fréquente : *Paris.* 1138 et 1214, *Bodl.* 197, *Taurin.* 187, *Genov.* 30. *Smyrn.*
 B-1 (41), *Hieros. S. Crucis* 47, sans parler des bibliothèques de Grèce où
 il doit être courant sous le titre de Κατάνυξεις.

721. — Le traité du protonotaire Démétrius Gemistos n'est pas inédit. Fabricius, qui signale les manuscrits de l'œuvre, ne l'a pas reconnu dans l'édition d'Isaac Habert, *Ἀρχιερατικόν*, Parisiis, 1643. Habert n'a pas indiqué sa source; est-ce le *Paris.* 1362? Dmitrievski, *Opisanie liturgiceskich rukopisei*, II, p. 376, avait signalé dans l'édition de Habert le traité de Gemistos.

723. — On peut regretter pour une fois que la description soit trop brève, au moins pour les ff. 117-208, bien que l'œuvre de Nikon (de la Montagne Noire) soit en grande partie inédite; comme aucun de ses ouvrages ne porte ce titre : *canones et definitiones* il s'agit sans doute d'extraits, comme dans le *Vatic.* 430.

f. 212^v. La dissertation de Nicéphore Blemmyde de *vitae termino*, n'est pas signalée dans le catalogue de ses œuvres (art. Dict. Théol. Catholique).

729. — f. 128. Les 24 chapitres d'Hésychius sont un choix alphabétique tiré des centuries du même auteur.

730. — Les chapitres d'Antoine le Grand sont un extrait de ceux qui sont attribués à Antoine Mélissa (*Vatic.* 653). Le renvoi correspondant dans l'index est à modifier.

733. — f. 147. Le choix de sentences correspond à un incipit du *Nanianus* 131, f. 176.

f. 154. Ce texte a connu deux éditions, une sous le nom de saint Athanase d'Alexandrie, parmi les *Spuria: Syntagma ad politicum*; PG, 28, 1408; la deuxième, sous le nom, aussi peu autorisé, de Nicétas Stéthatos, dans le *Paradis Spirituel* (Sources Chrétiennes), p. 65 sq.

f. 199. Le discours de Syméon le Nouveau Théologien est le vingt-cinquième dans la traduction de Pontanus : PG, 120, 440.

f. 287^v. On retrouve ce traité attribué à saint Basile dans le *Vatic.* 1568, f. 247 et dans le *Paris. Suppl.* 116 (f. 88?)

f. 354^v. L'extrait du typicon de Nicéphore Blemmyde se lit dans Heisenberg, *Nicephori Blemmydae curriculum vitae et carmina*, p. 96.

735. — f. 185^v. L'histoire indienne ou éthiopienne suggère le roman de Barlaam et Joasaph; le même titre, avec le discours suivant sur la vie monastique, se trouve dans *Vat. Reg.* 48, f. 129.

f. 240. Les chapitres ascétiques se trouvent parmi les *Capita alia ex Vaticanis ms. excerpta*, ajoutés à ceux de saint Maxime : PG, 90, 1149, N° 207.

737. — f. 145^v. Ce discours, N° 70 dans le catalogue d'Allatius, est un extrait du N° 61 dans la même liste : PG, 120, 298 et 299.

f. 331-338. Les deux discours mutilés appartiennent aussi à Syméon; le second (f. 332) est le N° 23 dans la traduction de Pontanus, PG, 120, 429.

740. — f. 77-81. Ces fragments font partie du texte publié sous le nom de saint Athanase, *Syntagma ad politicum*, PG, 28, 1408; voir aussi *Vatic.* 733.

742. — f. 24. Leo Sternbach (*Curae Menandreae*, Krakau, 1892, p. 168) a analysé cet alphabet parénétique.

790. — f. 76. Extraits de Marc l'ermite; PG, 65, 906.

2. *Codices Vaticani graeci. Codices 1485-1583. Recensuit* CYRUS GIANELLI, *bybliothecae Vaticanae scriptor*, 1950, xxviii + 536 p.

1510. — Il y aura lieu d'examiner si le récit de Paul de Monembasie (cf. *Vatic.* 573, *Mosqu.* 346) n'est pas en rapport avec la vision de Macaire, PG, 34, 385.

1517. — f. 245. Il y a plusieurs Nil de Rhodes : l'un s'appelait Murta-niôtès : N. Tomadakès, *Ο Ίωσήφ Βρυέννιος*, Athènes, 1947, p. 90, not. 3 : l'autre, Diassorinos : BZ. 4 (1895) p. 370; peut-être y en a-t-il un troisième, les sources n'ayant pas fait l'objet d'étude critique et les œuvres de l'un pouvant être attribuées à l'autre; en tout cas la liste des œuvres liturgiques de Nil de Rhodes éditées par Arsenij ne compte pas de canon à saint Georges.

1523. — Je signale un article de la revue *Bibliofilia*: W.-F. Volbach, *Frammenti di una legatura bizantina* (Cod. Vatic. gr. 1523), 1941, 2 fig., 8 pp.

1546. — f. 101. Le décret de Clément VII dont Jean de Sainte-Maure a fourni une copie dans *Coisl.* 39 est édité par Isaac Habert, *Ἀρχιερατικόν*, Parisiis, 1643, préface.

1547. — f. 220. Le monastère de Saint-Nicolas *Καμινικαίας* est assez connu : fondé par Théodore Mélissenos, il devint la propriété d'un moine Callinique, qui en fit don à Chilandar. Voir *Actes de Chilandar*, Nos 64, 74, 75, etc.

1568. — f. 247. Même extrait dans le Vatic. 733.

1579. — f. 57. Michel Psellos. *De omnifaria doctrina*; voir l'édition de Westerink, Nimègue, 1948.

1603. — A propos du commentaire de Théodore Prodrome sur les canons des mélodes, il est bon de signaler l'ouvrage de Nicomède l'Hagiorite, *Εορτοδρομιον ητοι ερμηνεια εις τους ασματικους Κανονας* Venise, N. Glykys, 1836. Le commentaire pour les canons de l'Annonciation, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Dormition est l'œuvre de Nicodème lui-même; pour les autres qui correspondent à la liste du *Vatic.*, l'éditeur a reproduit un manuscrit de Xéropotamou. Comme dans toutes les éditions de Nicodème, il s'agit d'une version assez large en langue modernisée, plutôt que d'une édition proprement dite.

1632. — f. 201. Ces textes ont encore un rapport avec le *Syntagma ad politicum*, attribué à saint Athanase, PG, 28, 1408. Voir plus haut, *Vatic.* 733.

f. 202. Un texte parallèle (?) se trouve dans les centuries de saint Maxime, PG, 90, 973.

1633. — f. 66. La *Revelatio sancti Stephani*, dans la version latine, a été récemment éditée dans cette revue par S. Vanderlinden, IV (1946), p. 178 sq.

3. Περιγραφικός κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου (χειρόγραφα παναγίας Καμαριωτίσσης) par Aimilianos TSAKOPOULOS bibliothécaire du patriarcat oecuménique, dans *Orthodoksia* (Istanbul), à partir de 1949, t. XXIV, p. 369.

Le catalogue entrepris par le diacre E. Tsakopoulos s'attaque à un fonds en grande partie inconnu : la bibliothèque du patriarcat, outre ses propres manuscrits, possède depuis quelques années ceux de Halki (Panagia, Hagia Trias, Ecole théologique) dont l'introduction nous apprend le transfert au Phanar. Il est regrettable que pour ce groupe devenu assez important on se soit contenté du cadre de la revue *Orthodoksia* dont le format et le contenu habituel se prêtent assez mal à la publication d'un travail aussi technique; on a d'ailleurs adopté une disposition typographique défavorable, car la place réservée aux titres est disproportionnée par rapport à la description des manuscrits.

Des défauts plus graves déparent l'ouvrage commencé. Le fonds de la Panagia Kamariotissa avait déjà un catalogue, établi par le métropolite Athénagoras, et publié dans *Ἐπετηρίς Βυζ. Σπ.*, t. 10 (1933) et suivants. Est-ce pour se faire la main que le nouvel éditeur s'est attaqué aux mêmes manuscrits? Je le suppose, puisqu'il déclare que le travail lui a demandé deux ans : *κατόπιν διετούς ἐργασίας*; Or, à comparer le catalogue ancien avec

le nouveau, il n'y a guère de progrès à enregistrer, il n'est ni plus développé ni plus précis.

Voici par exemple quelques omissions :

N° 6. Athénagoras : δέσιμον ἐπὶ ξύλινων πλακῶν σκοληροβρώτων ἐχουσῶν δέρμα ἐρυθρόν. Tsakopoulos : δέσιμον ξύλινον παλαιόν.

Nos 3 et 50. Athénagoras avait indiqué la pagination des acolouthies et ajouté des notes sur le contenu liturgique; dans le nouveau catalogue, rien de tout cela. Il faudra donc recourir encore à l'ancien.

En réalité nous sommes en présence d'une mauvaise réédition où l'imprécision dans le signalement des textes déconcertera les chercheurs. Par exemple :

N° 2. Le contenu est défini : trente homélies de saint Jean Chrysostome sur la Genèse. Pas de pagination, pas d'incipit, pas de référence à une édition.

N° 6. Le début et la fin du manuscrit contenant un texte différent du principal, on se contente de cette formule : ξένου περιεχομένου. C'est bien peu.

N° 7. Homélies 45 à 90 de saint Jean Chrysostome sur saint Mathieu : à quoi correspond cette numération sans référence à une édition ou à un manuscrit type? Et ainsi de suite.

Un premier inventaire peut se contenter d'une indication assez vague, et il serait déjà très satisfaisant pour un fonds à peu près inconnu comme celui de la bibliothèque patriarcale. Mais à quoi bon entreprendre un catalogue général s'il ne doit pas être plus détaillé que les précédents? Je ne puis que conseiller à l'éditeur d'appliquer rigoureusement le programme de sa brève préface et de nous donner au moins une pleine et fidèle description de toutes les divisions du texte : cela n'est pas possible sans foliotation, sans incipits et sans un minimum de références, ne serait-ce qu'à la Patrologie de Migne, dont le maniement devrait être familier au moins à un bibliothécaire.

4. Κατάλογος ἀγιορειτικῶν χειρογράφων, par Euloge KOURILAS, métropolite de Korytsa, dans *Θεολογία*, XXI (1950), p. 269-291, 325-338, 506-525.

Mgr E. Kourilas a entrepris l'inventaire des manuscrits de l'Athos qui ont échappé aux catalogues plus importants de Lampros et d'Eustratiadès. Après avoir signalé dans la même revue des manuscrits de Dionysiou (t. 14, 1936), de la skite de Sainte-Anne (t. 15-16, 1937-1938), il continue, à partir de 1950, de publier le résultat de ses recherches dans les recoins de l'Athos. Le nombre des manuscrits atteint, depuis le début de la publication du catalogue, 841 numéros.

La publication actuelle décrit les manuscrits possédés par les ermitages (καλύβαι) de la grande et de la petite skite de Sainte-Anne et ceux de la nouvelle skite de Saint-Paul. Comme beaucoup de manuscrits de l'Athos, ce sont en général des copies tardives, parfois même d'imprimés, faits à l'usage des moines : nomocanons, recueils liturgiques et ascétiques. La description est sommaire et évidemment insuffisante : à part quelques exceptions, le format, la pagination, le contenu détaillé ne sont pas indiqués.

Plusieurs notes sont cependant transcrites : elles intéressent l'histoire récente de l'Athos ou signalent quelques copistes.

Dans la masse on rencontre de-ci de-là un manuscrit plus ancien : deux du ^{xv}^e siècle. Nos 520, 525. Ce ne sont pas toujours ceux-là malheureusement qui sont décrits avec le plus de complaisance.

5. ROCHEFORT Gabriel. *Une anthologie grecque du XI^e siècle : le Parisinus suppl. gr. 690*, Scriptorium, IV (1950).

Bien que consacrée à un seul manuscrit, la notice de M. Gabriel Rochefort mérite d'être signalée d'abord pour l'effort qu'elle représente et en raison même du manuscrit très important qu'elle concerne. Présentée comme diplôme d'études supérieures à la Sorbonne, cette thèse réduite aux proportions d'un article, se trouve un peu à l'étroit dans ce cadre et le style parfois trop concis donne lieu à des affirmations que ne justifient pas toujours des preuves assez précises. Par exemple, l'examen des noms de propriétaires aurait pu être accompagné d'une transcription des notes et de leur datation, car il n'est pas sans intérêt pour l'histoire du manuscrit de savoir que le patriarche Joasaph en était possesseur en 1555-1565, date pour laquelle nous avons le catalogue de la bibliothèque du patriarcat (1). De même, que le manuscrit, pour aboutir à l'Athos, soit passé par la Perse, cela demande réflexion et preuves. Une référence vaut encore mieux dans un inventaire que des définitions de ce genre : « texte d'allure stoïcienne quoique sous la forme de l'*Explication résumée de la foi orthodoxe* de saint Anastase d'Antioche ».

Voici quelques compléments concernant certains textes.

f. 20. *Gnomologium ethicum* : édité par Léo Sternbach, *Photii patriarchae opusculum paraeneticum*, Cracoviae, 1893 (seorsum impressum ex t. XX *Classis Philologiae Academiae litterarum Cracoviensis*) ; à la suite de Hergenröther, *Monumenta graeca ad Photium... pertinentia*, Ratisbonae, 1869. Les mss utilisés par les éditeurs sont le *Vatic.* 742 et le *Suppl.* 690.

f. 73^v. L'énigme de Psellos, Γυνή ζυμῆ..., est édité par Miller, dans le catalogue de l'Escorial, p. 49.

f. 75. Le premier extrait juridique est tiré de la loi géorgique, N° 7.

f. 79. « Texte initiatique à philosophie hautaine ». L'expression est bien grave pour de petites devinettes du genre Βοῦς-οὔς-ῶς.

f. 82. Les canons pour les fêtes sont accompagnés d'un commentaire qui a une certaine importance étant donnée la date du manuscrit et dont on n'a pas cherché l'auteur. Le premier canon, mutilé, est de saint Jean Damascène, PG, 96, 818.

f. 106. Le poème de Cyriaque de Chônes est édité : BZ, 16-(1907), p. 494 ; on le trouve aussi dans l'*Ambros.* 506 et le *Mosqu.* 418.

f. 117-118^v. J. Sajdak (*Spicilegium Geometreum*, tiré à part de *Eos*, 32, 1929) réédite quelques-uns des poèmes compris dans cette partie et les attribue à Jean le Géomètre d'après le *Paris. suppl.* 352.

f. 144 et 183. Avant de pousser l'édition des ces énigmes « de caractère

(1) Voir G. PRZYCHOCKI, *De Menandri... codice. Accedunt tabulae II et catalogue bibliothecae patriarchalis Constantinopolitanae*, Cracoviae, 1938 (Archivum Filologiczne, N° 13).

initiatique philosophico-mystique », M. Rochefort devra consulter plusieurs éditions et d'abord Boissonade, *Anecdota graeca*, III, 432-435, 451.

Ces quelques remarques ne diminuent en rien le mérite du beau travail de M. G. Rochefort, dont les habitués du Cabinet des manuscrits ont pu admirer pendant de longs mois l'assiduité et l'enthousiasme pour « son » manuscrit. Si les nécessités de la mise en page nous ont privés d'une bonne partie de ses recherches, ses efforts, espérons-le, serviront de modèle aux jeunes paléographes qui cherchent un sujet de dissertation.

6. A. DAIN, *Inventaire raisonné des cent manuscrits des constitutions tactiques de Léon VI le Sage*, Scriptorium, I (1946-47), p. 33-49.

Cette simple liste, résumé très condensé d'une longue expérience, est le fruit d'une méthode que l'on voudrait voir appliquée en d'autres domaines, théologie, liturgie, chroniques, où une édition partielle et hâtive est souvent préférée à une recherche minutieuse des manuscrits.

7. S. EUSTRATIADÈS, Ποιηται και ὕμνογράφοι τῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας, dans Νέα Σιών, à partir du tome 42 (1947), p. 163. Ταμεῖον ἐκκλησιαστικῆς ποιήσεως dans Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος. Alexandrie.

Rien de plus nécessaire que des répertoires hymnographiques. Ceux qui ont été entrepris par S. Eustratiadès représentent un travail considérable, mais, faute de quelques principes méthodiques, ils sont bien loin d'avoir l'utilité qu'ils auraient pu avoir. Le mode de publication, dans une revue, est tout d'abord un obstacle à leur bonne ordonnance. Dans le premier travail les mélodes sont disposés par ordre alphabétique et, pour chacun d'eux, l'auteur énumère suivant les fêtes liturgiques les œuvres qui lui sont attribuées. Dans le second, c'est l'ordre liturgique des fêtes de saints qui donne le classement des pièces poétiques des mélodes. L'auteur a dépouillé un certain nombre de manuscrits, en général de l'Athos et de Paris : c'est déjà un bon début, mais il saute aux yeux que cette synthèse repose sur une base bien étroite et ne fait que montrer l'urgence d'une analyse préliminaire des manuscrits liturgiques dans leur ensemble; les tables de ce catalogue nous auraient fourni automatiquement l'état de la tradition hymnographique. Or précisément les répertoires d'Eustratiadès ne comportent ni tables d'auteurs, ni listes d'incipits. Ces lacunes de l'information et de l'édition obligeront un nouveau chercheur à reprendre l'œuvre.

7. LORENZO TARDO, *I mss. greci di musica bizantina nella biblioteca ambrosiana di Milano*. Archivio Storico per la Calabria e la Lucania, 19 (1950), p. 13-26.

Le spécialiste bien connu de musique byzantine, moine de Grottaferrata, indique dans cet article le contenu mélodique des manuscrits suivants de l'Ambrosienne : Nos 44, 181, 476, 665, 680, 708, 722.

Des fragments de mélodies ou d'œuvres musicales se trouvent dans les mss. 133, 94, 486, 598, 1078.

Malgré leur concision, ces notes témoignent d'un effort méthodique

qu'il serait avantageux de poursuivre dans les autres collections de mss. grecs.

8. NICOLAS P. PAPADOPOULOS, "Άγνωστοι κώδικες μονής άγ. Θεοδώρων Ἀροανείας, dans *Θεολογία* 21 (1950), p. 233-238.

Les trois manuscrits signalés dans cette description ne sont pas absolument inconnus. L. Politès a publié déjà un complément au catalogue primitif de N. Bées dans *Hellenica* 11 (1939), p. 101-102. Mais la notice établie par le nouveau rédacteur est bien plus complète et détaillée; d'ailleurs ces copies du XVIII^e siècle, un nomocanon, un patericon, un exomologitarion, n'ont pas d'intérêt philologique apparent.

B. PALÉOGRAPHIE

L'ouvrage et l'article ci-dessous intéressent spécialement les catalogues et les philologues; c'est à leur intention que je les signale ici.

1. A. DAIN, *Les Manuscrits*, Paris, Les Belles Lettres, 1949, 180 p.

Dans ce volume, volontairement dépouillé de tout appareil érudit, M. Dain résume son expérience de paléographe, de critique, d'historien des textes et d'éditeur. Pour être destinées aux élèves de l'École des Hautes Études, ces leçons n'intéressent pas moins tous ceux qui s'occupent des manuscrits, de leur origine, de leur histoire et surtout de leur édition.

En signalant cet ouvrage j'accomplis tout d'abord un devoir de fidèle gratitude et de sincère admiration pour le professeur qui a sacrifié son temps et ses recherches personnelles aux études et aux progrès de ses propres élèves.

Je me contenterai de noter ici quelques aphorismes concernant le problème de l'édition. Après avoir défini les notions d'original, d'archétype, d'exemplaire translittéré, de prototype, M. Dain tire les conclusions suivantes :

« On est toujours séparé de l'original par les intermédiaires plus ou moins nombreux et de type varié...; reconnaître les états intermédiaires, passer des formes conservées aux formes perdues, tel est le travail de l'éditeur... Éditer un texte, c'est essentiellement retrouver une tradition... Il faut toujours remonter de manière à être le moins loin possible des auteurs... Mais quel que soit le type d'édition adopté, on ne devrait entreprendre d'éditer un texte sans qu'on sût parfaitement ce que représente le matériel de l'édition, c'est-à-dire la tradition manuscrite. »

Plût à Dieu que tous les éditeurs de textes méditent ces principes élémentaires que l'on trouve à chaque page de ce livre dense et limpide à la fois. S'ils paraissent trop simples au lecteur féru de citations, de notes, de références, je lui conseille de comparer cet exposé d'un humaniste avec la démonstration purement technique de *l'Histoire du texte d'Élien le Tacticien*. Seul un artisan au métier sûr pouvait nous donner cette parfaite mise au point des problèmes actuels d'histoire et de critique des textes.

2. JEAN IRIGOIN, *Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier et le problème du bombycin*, *Scriptorium*, 4 (1950), p. 194-204.

« Le papier de coton est un mythe » : telle est la conclusion nullement téméraire de cette étude qui introduit des critères nouveaux pour l'appréciation du papier des manuscrits grecs. Il y a un papier oriental et un papier occidental qui se distinguent de manière très précise, par l'épaisseur des vergeures, l'écartement des pontuseaux, le format de la feuille. Le résultat des observations de M. Irigoïn portant sur une soixantaine de manuscrits datés, grecs et arabes, est condensé en un tableau où chacun peut se rendre compte de la précision et de l'utilité de ses critères. L'auteur annonce que la suite de ses recherches portera sur la mesure des pontuseaux dans le papier oriental. Nous ne saurions trop le féliciter des résultats acquis qui doivent l'encourager dans ces recherches si avantageuses pour reconnaître l'origine et l'âge des manuscrits.

C. ÉDITIONS DE TEXTES BYZANTINS

1. ARISTOBULE CH. MOUSIKIDÈS, archimandrite, *Τὰ Ἀναδυόμενα*, dans *Νέα Σιών*, à partir du t. 42 (1947), p. 242.

L'archimandrite de Jérusalem a l'intention de faire tomber les voiles du passé qui nous cachent les beautés inédites de la Bibliothèque patriarcale. Malgré le titre suggestif les apparitions qu'il nous a ménagées ne sont pas toutes une surprise pour nous.

Le premier texte publié (*Hieros. S. Crucis* 35, f. 191^v-193^v, x^ve s.) est le récit de Prochore sur la mort de saint Jean l'Évangéliste, texte connu : cf. *Acta Sanctorum* 40 (t. I Aprilis), 816; *Lexikon für Theologie und Kirche*, VIII (1936), art. Prochorus.

Le second est un récit de pèlerinage en Palestine, œuvre de Parthénios, originaire d'Elasson : *Hieros. Bibl. Patr.* 587, écrit en 1763.

Ces éditions se réduisent à la simple reproduction du manuscrit sans notes ni commentaire. Si la série doit continuer, comme nous le souhaitons, il ne serait pas superflu de décrire avec plus de précision le manuscrit utilisé, puisque l'éditeur les a sous la main.

2. *Correspondance de Manuel Calécas*, publiée par RAYMOND J. LOENERTZ, O. P. (*Studi e Testi*, 152). Città del Vaticano, 1950, 350 p.

Si quelques œuvres de Manuel Calécas sont entrées dans la Patrologie de Migne, sa correspondance était inconnue, comme d'ailleurs sa vie. Cette lacune est comblée par le livre du R. P. Loenertz. L'autographe de la correspondance existe encore : c'est le *Vatic. gr.* 1879, découvert par S. Em. le cardinal G. Mercati. L'édition se présente donc comme une reproduction de cette copie, les variantes n'étant que des corrections d'auteur secondaires.

Aux 89 lettres de Calécas s'ajoutent en appendice :

1) une apologie de Manuel Calécas adressée à Manuel II Paléologue : *Vatic.* 1879;

- 2) une deuxième apologie adressée à des ecclésiastiques : *Vatic.* 1092.
- 3) un fragment d'une autre apologie : *Vatic.* 1092.
- 4) une lettre en latin au frère Elie Petit, P. O. (?) : *Vatic.* 1092.
- 5) la monodie pour Mélidonès. *Vatic.* 486; *Laurent.* 64-13.
- 6) Une lettre de Démétrius Cydonès à Calécas : *Urb. gr.* 80; *Vatic.* 101; Édition de Boissonade, *Anecdota nova*, 1844, p. 262.
- 7) une lettre du même à Caloidas, *Vaticani* 678, 82, 939.
- 8) une lettre de Démétrius Scaranos à un Crétois : considérée comme un envoi de D. Cydonès à Joseph Bryennios, d'après le *Marc.* 509, par les éditeurs Camelli et Tomadakès, cette lettre est probablement de D. Scaranos.

Mais la partie la plus profitable de l'ouvrage pour les lecteurs intéressés et pressés est l'introduction de 164 pages où le R. P. Loenertz affirme sa profonde connaissance du sujet et sa minutieuse érudition. Il esquisse tout d'abord la vie de Calécas, professeur de rhétorique à Constantinople (avant 1396) ses relations avec Cydonès (1391-1396); en 1396, se produit la conversion de Calécas à l'Église romaine qui l'oblige à se réfugier à Péra (1396-1399), où il compose ses apologies et ses écrits antipalamites, puis en Crète et en Italie; vers 1403 il revient à Mitylène et se consacre à Dieu dans l'ordre des Frères Prêcheurs. La correspondance classée par ordre chronologique permet de suivre et les péripéties de sa vie et l'évolution de ses sentiments intimes.

Le chapitre suivant est rempli par 17 notices sur les correspondants de Calécas : les noms de Manuel II Paléologue, de Démétrius Cydonès, de Maxime Chrysobergès, de Manuel Chrysoloras, de Joseph Bryennios parmi d'autres moins connus indiquent la place de Calécas et l'intérêt historique de sa correspondance; cependant, comme toute œuvre byzantine, elle accorde encore une grande place à la rhétorique pure : plutôt que de la traduire l'auteur s'est donc contenté de présenter un sommaire assez développé de chaque lettre. Cette solution élimine les lieux communs pénibles pour le lecteur moderne et met en valeur les données concrètes et les indices chronologiques.

En félicitant le R. P. Loenertz de cette contribution à l'histoire du xiv^e siècle byzantin, nous ne pouvons que lui souhaiter le temps et la santé nécessaires pour qu'il donne une suite à ce volume avec la correspondance de Démétrius Cydonès.

3. Ἰωσήφ Βρυεννίου ἀνέκδοτα ἔργα κρητικά, éd. N. TOMADAKÈS, Ἑπετηρίς Βυζ. Σπ., 19 (1949), p. 130-154.

Dans cet article qui complète son ouvrage sur Joseph Bryennios recensé dans cette revue, M. Tomadakès édite une réponse aux prêtres crétois qui questionnaient Bryennios sur la fin du monde, puis une lettre-discours à ses amis; celle-ci contient quelques renseignements biographiques sur l'auteur, celui-ci en particulier qu'il est né à Constantinople. Les deux textes sont édités sur copie envoyée à l'auteur par les moines de Patmos; *Patm.* 430, f. 355-359^v, 232-259.

4. *Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio, Greek text edited by G. MORAVCSIK, English translation by R. J. H. JENKINS. Budapest, 1949, 347 p.*

Cet ouvrage travaillé de longue date et par l'un des meilleurs connaisseurs de cette littérature se présente avec toutes les garanties requises. En elle-même l'édition ne présentait pas de grandes difficultés paléographiques, le Paris. gr. 2009, manuscrit de base, étant l'ancêtre connu des copies existantes. L'effort de l'éditeur s'est porté surtout sur la critique du texte : repérage des fautes de copiste, amendement des passages altérés, indication des sources utilisées par le compilateur. Le résultat de ce travail est consigné dans un double apparat : le premier indique les variantes des copies et des éditions successives; le second donne les références aux auteurs parallèles, Georges le Moine, Théophane, etc.

On pourrait s'étonner qu'un tel ouvrage ne soit pas accompagné d'un commentaire et il est peut-être dans l'intention de M. Moravcsik de l'écrire. En tout cas deux index permettent dès maintenant aux lecteurs de s'orienter dans cette nomenclature où les noms propres étrangers et les mots techniques abondent; l'auteur a pris soin, chaque fois que le mot le comportait, de faire un renvoi à ses deux volumes de *Byzantinoturcica*, qui sont, depuis leur parution en 1943, l'ouvrage classique qu'il faut consulter chaque fois que l'on étudie les sources grecques concernant les rapports de Byzance avec les peuples turcs. Ainsi, la nouvelle édition possède déjà pour une bonne partie du texte un commentaire dans ces deux volumes précédents. Ces études consacrent la maîtrise et la réputation du professeur de Budapest.

A propos de la description du Paris. 2009, je ferai remarquer au f. 1 la présence inexpiquée d'un numéro 8. L'éditeur a cru voir une allusion à la prise de Jérusalem par les Croisés dans une note finale assez obscure, écrite deux fois. Cette note reproduit un texte liturgique : *σήμερον τὸ προμητικὸν πεπλήρωται λόγιον, ἰδοὺ γὰρ προσκυνούμεν εἰς τόπον οὗ ἔστησαν* dont la deuxième partie, interprétée comme le cri des Croisés foulant la Terre Sainte, est un verset du Psaume 131 : *adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* (1). Quant à la date qui accompagne la seconde copie, elle est mal rédigée et pourrait se rapporter au séjour du mss. à Corfou, où Antoine Eparque l'a copié en 1509 (= *Palat. gr.* 126).

D'autre part, le colophon qui signale Michel Roizaitès comme copiste est d'une main différente, une main de chancellerie; celui qui a écrit ce colophon n'a pas écrit le manuscrit, ou bien il a dû adopter une tout autre écriture pour ces trois vers qui signent l'ouvrage et indiquent le possesseur.

Minuties d'ailleurs que tout cela, sans rapport avec la scrupuleuse exactitude des collations et la belle ordonnance de cette édition désormais classique.

5. M. CANDAL, S. J., *Origen ideológico del palamismo en un documento de David Disipato*, *Orientalia Christiana Periodica*, 15 (1949), p. 83-125.

Réédition avec quelques corrections de l'article publié dans *Miscelánea Comillas* en 1943. Le R. P. Candal indique en trois paragraphes les raisons

(1) Cf. TRIODION, dimanche de l'adoration de la Croix, Cathisma de la 3^e ode.

de son édition, les écrits de David, la valeur historique et doctrinale du texte. Celui-ci, édité d'après le *Monac. gr.* 508, avec les variantes de Uspenskiĭ, est accompagné d'une traduction espagnole.

6. Description du monastère de Kykkos. K. SPYRIDAKIS, 'Η περιγραφή τῆς μονῆς Κύκκου..., dans : Κυπριακὰ Σπουδὰι, Leucosie 13 (1949), p. 1-29. K. Hatzipsaltis, Τὸ ἀνέκδοτο κείμενο τοῦ Ἀλεξανδρινοῦ κώδικος 176 (366), *ibid.* 14 (1950), p. 33-69.

Le texte édité par les deux érudits chypriotes n'est pas bien ancien : la copie du premier est de la fin du xvii^e siècle et le second est daté de 1614. Il s'agit cependant d'une tradition orale ou écrite remontant au début du xve siècle. Ces récits n'apportent pas d'élément nouveau à l'histoire de Kykkos et de sa Vierge attribuée à saint Luc. Tout leur intérêt vient de ce qu'ils concernent un des sanctuaires les plus renommés de Chypre dont l'origine historique remonte au siècle des Commènes. L'introduction de M. Spyridakis met au point, autant qu'elle est soluble, la question des peintures attribuées à saint Luc.

7. Germain de Constantinople. 'Επιτομή τῆς ἐρμηνείας τῆς λειτουργίας τοῦ Γερμανοῦ Α' Κ-πόλεως, édition préparée par C. Dyobouniotès) dans *Θεολογία*, 21 (1950), p. 258-268.

C'est un résumé tardif d'un texte plusieurs fois édité et étudié, mais sur lequel il n'existe pas encore de travail définitif. La version de l'*Athen.* 1408, copiée en 1700, est d'importance minime pour l'histoire du texte.

8. Léon le Sage. Λέοντος τοῦ Σοφοῦ ὁμιλία, dans 'Εκκλησιαστικὸς Φάρος 49 (1950), p. 82-85.

Mgr Eustratiadès a légué ses nombreux papiers à la bibliothèque patriarcale d'Alexandrie. De cette masse imposante M. Théodore Moschonas a tiré cette homélie de Léon le Sage que l'infatigable copiste avait recueillie à l'Athos. On connaît plusieurs homélies de Léon le Sage et la raison pour laquelle il n'a pas copié les autres, c'est qu'il avait entre deux retrouvé l'édition signalée par L. Petit, *Echos d'Orient*, III (1899-1900), p. 245, et exécutée en 1868 par Acace, hiéromoine de l'Athos.

La même mésaventure s'est produite en 1948, pour une pièce éditée dans le *Δελτίον* (tiré à part de 'Εκκλ. Φάρος). M. Garit'e, rendant compte de cette édition dans *Scriptorium* (III, p. 336), apporte de nombreuses corrections, mais déclare : « On ne peut identifier avec certitude le « patriarche Nicolas » nommé dans le titre. » Il suffit d'ouvrir les Regestes du P. Grumel pour lire au N° 975 que cette œuvre de Nicolas III a connu au moins cinq éditions.

C'est une erreur, à mon avis, que de vouloir éditer les *κατάλοιπα* d'un érudit défunt, à moins qu'ils ne présentent un réel intérêt. Il y a parmi les papiers d'Eustratiadès des dossiers bien plus importants que ces vétilles laissées de côté par leur auteur. Je pense à ces répertoires hymnographiques que publient d'ailleurs actuellement le même Pharos et la Nêa Sion à Jérusalem ; il y a aussi la suite du Théotocarion qui, sans être une édition

critique, serait appelé à rendre de grands services. Souhaitons que l'entreprise tente l'ardeur de M. Moschonas et les capitaux d'un mécène.

9. Textes liturgiques.

M. P. Trempelas, le professeur bien connu de l'Université d'Athènes, édite dans la revue *Θεολογία* une série d'offices liturgiques dont voici les titres :

- 1) 'Η Ἀκολουθία τοῦ Εὐχελαίου : t. 19 (1948), p. 113-152, 239-279, 398-431.
- 2) Τάξεις χειροθεσιῶν καὶ χειροτονιῶν : t. 19 (1948), p. 451-465; 20 (1949), 120-139.
- 3) Ἀκολουθία τοῦ βαπτίσματος : t. 20 (1949), p. 220-244. 420-436, 615-656; 21 (1950), p. 57-79, 159-170.
- 4) Ἀκολουθία μεγάλου ἀγιασμοῦ : t. 21 (1951), 385-399, 541-546.

Les articles de M. Trempelas se présentent tous avec la même disposition : liste des manuscrits; introduction où sont examinés l'origine et le développement des prières et des cérémonies; texte critique avec un double appareil de variantes.

L'énumération des manuscrits comprend à peu près 80 numéros. Mais ce n'est qu'une liste. Il semble que l'auteur n'a eu sous les yeux que les copies de la Bibliothèque Nationale d'Athènes; pour le reste il utilise Goar, Dmitrievskij et les éditions liturgiques classiques. Or c'est là une première faiblesse. Dmitrievskij et Goar ont beau être monumentaux, ils ne dispensent pas un chercheur actuel d'un contact direct avec les sources, surtout si l'on vise à un résultat solide et définitif.

Ainsi le fameux Euchologe *Allatianus* que M. Trempelas cite assez souvent, d'après Goar, a été faussement daté de 1260. Ayant eu moi-même besoin de le consulter pour écarter cette affirmation qui fait de Germain Pesimandros un évêque d'Amathonte en 1260 (Goar, *Εὐχολόγιον*, 1647, *proemium*, p. 3), j'ai appris de S. Em. le cardinal Mercati que l'euchologe d'Allatius est actuellement le *Barberinus* 390; il est daté de 7084, ind. 4 (f. 79), soit 1576, année où l'on connaît un Germain d'Amathonte dont le titre est mentionné dans le codex au début d'un billet (f. 66). Voilà donc un manuscrit qui risque d'être surestimé si l'on se fie aux seules éditions.

Les dissertations qui suivent étudient les accroissements du rituel de l'Euchelaion (Extrême-Onction), de l'ordre, de l'imposition des mains, du baptême, de la bénédiction de l'eau, à partir des formules les plus anciennes. Le texte est dense pour ne pas dire massif; quelques titres auraient introduit un peu plus de clarté et abouti au classement des sources qui n'a pas été fait. Cette lacune s'explique puisque les manuscrits n'ont pas été étudiés pour eux-mêmes; l'origine du manuscrit, l'église où il a été employé, la filiation des divers exemplaires ne font l'objet d'aucune recherche sérieuse.

Que dire, par conséquent, de l'édition elle-même? Le texte de base reste celui des éditions liturgiques officielles autour duquel ont été groupées les simples variantes dans un premier appareil, les rubriques et les prières diverses dans un second. L'abondance des transcriptions et des références est de la plus grande utilité, mais comme l'édition manque de fil conducteur, et d'une étude préalable des manuscrits, sa base critique est très fragile.

J'ai noté en passant les détails suivants. Le rôle du patriarche Arsène dans l'ordonnance des rites de l'Euchelaion paraît s'être borné à une simple reconnaissance d'un état de choses déjà existant; l'âge du *Sinaiticus* 973 (écrit en 1153) ne permet pas d'attribuer au patriarche le canon composé par un certain Arsénios; d'autre part le même *Sinaiticus* a déjà les sept prières que l'on supposait avoir été ordonnées par lui. Il ne reste pas grand chose à l'actif d'Arsène de Constantinople.

A propos du rituel des ordinations, je dois signaler l'omission d'une édition importante d'ISAAC HABERT, *Ἀρχιερατικόν, Liber Pontificalis Ecclesiae Graecae*, Parisiis, 1643. Je sais bien que Dmitrievskij en signale le contenu, mais le texte est accompagné de notes qui n'ont pas toutes perdu leur valeur.

Le rituel de l'Hagiasmos ne semble pas avoir profité non plus de : Placido de Meester, *Rituale Benedizionale Bizantino*, Roma, 1930 (seul volume paru de la série « Studi di rito bizantino ») qui n'est pas cité.

En résumé, nous sommes en présence d'une compilation utile, non d'une édition critique.

10. CONSTANTIN G. MPONÈS, Εἰθυμίου τοῦ Μαλάκη μητροπολίτου Νέων Πατρῶν (ὑπάτης). Δύο ἐγκωμιαστικοὶ λόγοι... εἰς τὸν... Μανουὴλ Α' τὸν Κομνηνὸν (1143-1180) dans *Θεολογία*, 19 (1948), p. 513-558; 20 (1949) p. 280-300.

Les deux discours en question sont tirés du *Vindob. Phil. gr.* 321, dont l'état laisse un peu à désirer, car de nombreux crochets révèlent avec quelle patience l'éditeur a dû scruter la copie. Ce sont des œuvres rhétoriques dans le goût du temps, le premier à l'occasion du retour de l'expédition de Manuel Comnène en Asie Mineure, le second à la louange d'un discours de l'empereur. L'édition est suivie d'un abondant commentaire, historique et surtout grammatical d'un grand intérêt pour l'étude de la rhétorique byzantine.

Une remarque concernant la datation du second discours. Prononcé peu après le premier, 6 janvier 1176, il contient une allusion à la présence de trois patriarches et M. Bonis déclare, t. 20, p. 290 : « il est exclu que l'un des deux patriarches étrangers (présents à Constantinople) soit celui de Jérusalem, pour la bonne raison que les Lieux Saints subissaient alors la vexatoire occupation des Croisés et que le patriarche de Jérusalem était tenu loin de la Ville Sainte et s'était établi en Chypre. » Quoi qu'il en soit des vexations des Croisés à l'égard de Léonce, il est certain que son prédécesseur Nicéphore a passé de longues années à Constantinople : Grumel, *Regestes*, Nos 1059, 1109, 1112, 1126; il y était encore en 1173 : acte synodal sur le transfert de Michel d'Ancyre : édité par le métropolite Athénagoras, *Ὁρθοδοξία* V (1930), p. 543. Quant à Léonce, « les notices dont il est l'objet dans divers ouvrages même récents sont totalement erronées » (Dict. Théol. Cath., article *Léonce de Jérusalem* par L. Petit). La date de la mort de Nicéphore n'a pas été fixée, mais il vivait encore en 1174. Léonce, de passage à Constantinople, lui succéda. Il n'est donc pas exclu que Nicéphore ou Léonce ait assisté au discours d'Euthyme. Je m'excuse d'insister sur ce détail qui montre quelques lacunes dans la documentation de M. Bonis, mais on a le droit d'être exigeant pour une édition critique.

A propos d'Euthyme Malakès, dont M. Bonis a déjà publié les autres œuvres, je signale enfin qu'il existe une copie de ses lettres dans le *Paris. Suppl.* 249, f. 156-175, classées malheureusement par Omont sous le patronyme de Zigabène. La seule indication d'auteur est celle-ci : τέλος τῶν τοῦ ὑπερτίμου πατρὸς κυρίου Εὐθυμίου ἐπιστολῶν. Numérotées de 1 à 29, la première faisant défaut, elles correspondent aux 27 lettres de la collection de Berlin. Les deux dernières correspondent peut-être aux Nos 28 et 32, (édition Bonis) mutilées du début; incipit dans le *Paris.* : Καὶ πάλιν πρὸς τὴν σὴν ὁσιότητα. Ἐμοὶ μὲν οὐ γράφειν. Cette copie du *Suppl. grec*, ayant appartenu aux Jésuites, doit être apparentée aux mss. de Berlin et de Leningrad qui se sont enrichis, comme on le sait, des dépouilles du collège de Clermont. En tout cas certaines divergences prouvent que le texte de Malakès aurait besoin d'une révision.

11. ALEXANDRE SCHMEMANN, chargé de cours à l'Institut de Théologie orthodoxe de Paris, *Une œuvre inédite de saint Marc d'Ephèse*, Περὶ ἀναστάσεως, dans *Θεολογία* 22 (1951), p. 51-64.

L'éditeur regrette que Marc d'Ephèse ait été victime de sa célébrité de polémiste; il espère que la connaissance de ses autres œuvres, en grande partie inédites, nous fera « retrouver l'homme derrière le polémiste et reconstituer ainsi son visage réel ». Le discours sur la résurrection est tiré du *Paris.* 1292, f. 67, avec collation du codex *Ath.* [*Atheniensis* ou *Atho-nensis* ?] 2972, f. 437. Suivent quelques notes sur le sujet du discours et sa place dans le courant de la pensée byzantine. On doit avouer qu'il faudra beaucoup de pages comme celles-ci pour rehausser le prestige de Marc d'Ephèse « dans la littérature romaine » et dégager sa personnalité des images traditionnelles.

12. Μιχαὴλ τοῦ Συγγέλου, Περὶ ὀρθογραφίας éd. M. K. Karapiperis, dans *Νέα Σιών*, 45 (1950), p. 250 sq.

Michel le Syncelle est connu comme auteur de deux traités grammaticaux : περὶ συντάξεως ῥημάτων et περὶ τῆς τοῦ λόγου συντάξεως. Faut-il lui attribuer aussi l'opuscule anonyme du *Hierosol. Bibl. patriarc.* 405, f. 9-14? Voici les arguments de l'éditeur : la parenté des idées avec celles de la méthode de syntaxe, le fait que le copiste « hagiobabite » a inclus les œuvres de Michel dans un même écrit, la probabilité que le Syncelle ne s'est pas borné à une syntaxe mais a composé une grammaire complète. Ces arguments sont bien faibles; en particulier il faut noter que le copiste du manuscrit est Manuel Calécas qui n'a jamais été moine de Saint-Sabas. Le copiste ne représente donc pas une tradition de Jérusalem qui serait en faveur de Michel le Syncelle. Tout se réduit, par conséquent, à des hypothèses qui auraient besoin de preuves plus solides pour permettre une attribution aussi précise.

13. Mystère de la Passion.

AUGUST C. MAHR, *The Cyprus Passion Cycle*, Publications in Medieval Studies, The University of Notre Dame, 1947.

Le *Palatinus gr.* 367 a déjà donné lieu à deux éditions partielles. M. Mahr ne se contente pas de donner le texte complet du mystère chypriote de la

Passion, il essaie de reconstituer le scénario du jeu. Pour cela il introduit dans le texte des divisions, des titres qui font ressortir le découpage des scènes et sur ce point on ne peut que louer un travail servi par une belle présentation typographique. L'introduction présente le manuscrit, étudie le jeu de la Passion dans son origine, dans sa forme littéraire et scénique, dans sa langue.

La description du manuscrit attire quelque remarques. Tout d'abord l'auteur, constatant que Meursius, dans son *Glossarium graeco-barbarum*, cite un *Anonymus de Passione* avec quelques variantes, *κάζιν* au lieu de *κατζιν*, *σταυρώσει* au lieu de *σταυρώση*, suppose que le rédacteur du glossaire a connu un second exemplaire du Mystère. Quand on sait l'anorthographie des copistes chypriotes, les bases de cette hypothèse semblent bien fragiles et je préfère supposer que Meursius a connu directement ou indirectement le *Palat.* 367, qui se trouvait en son temps à Heidelberg.

M. Mahr ne semble pas avoir lu l'article de M. S. G. Mercati, *Macaire Caloritès et Constantin Anagnostès*. Revue de l'Orient chrétien, 22 (1920-1921), p. 162-193, qu'il connaît par une citation de Iorga (p. 9, n. 37). Il aurait vu que l'origine chypriote du manuscrit, supposée évidente par Lampros, était connue bien avant l'article de Baud-Bovy. L'opinion de M. S. G. Mercati était que Constantin Anagnostès ne devait pas être identifié avec le copiste du *Palatinus*, mais il n'a pas publié les raisons de ce doute. Une note du *Coisl.* 209, f. 7, qui fixe la date de la mort de Constantin le Secreticos (identique à Constantin Anagnostès) au 5 avril 1261, permet d'affirmer que le manuscrit a été copié par un autre personnage puisqu'il y a des textes de la même main datés de 1274. Cela ne change rien d'ailleurs à la thèse de l'origine chypriote du manuscrit et du mystère, qui ne peut être mise en doute.

14. Nicétas d'Héraclée. Νικήτα Ἡρακλείας Ἑρμηνεία εἰς τὸν λόγον περὶ φιλοπτωχείας τοῦ Γρηγορίου Ναζιανζηνοῦ. Article (posthume) de K. Dyobouniotès, *Θεολογία*, 21 (1950), p. 354-384.

C'est parfois rendre un mauvais service à la mémoire d'un érudit estimé que de vouloir publier les articles restés dans son portefeuille. Les scholiastes de saint Grégoire de Nazianze sont connus par l'ouvrage classique de I. Sajdak, *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii Nazianzeni (pars prima)*, Cracoviae, 1914. Le savant polonais cite 150 manuscrits contenant le commentaire de Nicétas; tous ne contiennent pas le discours sur l'amour des pauvres, mais il n'était pas difficile de rencontrer des manuscrits bien antérieurs à ceux qui ont servi à la présente édition. Comme le texte n'a plus guère qu'un intérêt grammatical et littéraire, il était nécessaire de recourir à d'autres copies que trois exemplaires des xvi^e et xvii^e siècles, alors que ceux du xi^e ne sont pas rares. Loin de vouloir dénigrer la louable intention d'honorer un savant défunt, je me permets de dire que l'utilité de semblables éditions est très hypothétique.

15. Néophyte le Reclus.

M. Jean P. Tsiknopoulos édite dans la revue Ἀπόστολος Βαρνάβας deux textes de Néophyte le Reclus. Le premier est le discours pour la nais-

sance du Christ, tiré du *Paris*. 1189, f. 200-209 : 'Απ. Βαρ., 11 (1950), p. 451-457). Le second, que l'éditeur intitule ἐγκύκλιος, se rencontre dans le *Marc. gr.* III. 4 (= *Nanian.* 228). Le *Burney*. 54 et *Addition*. 34060. Ce texte donne l'impression de n'être qu'un extrait et se retrouvera sans doute dans un discours ou une lettre inédite de Néophyte ('Απ. Βαρ., 12 (1951,) p. 61-64.

Le monastère de l'Enclistra prépare, dit-on, une édition des œuvres de Néophyte son fondateur. Rien de plus souhaitable, car le Reclus possède une personnalité attachante et ses écrits ont au moins cet avantage de ne rien emprunter à la froide rhétorique byzantine. Je ne signale ici ces fragments que pour émettre le vœu d'une édition complète bien plus profitable à tous égards.

16. M. CANDAL, S. J., *Fuentes palamíticas. Dialogo de Jorge Facrasi sobre el contradictorio de Palamas con Nicéforo Grégoras*, *Orientalia Christiana Periodica*, 16 (1950), p. 303-357.

La discussion de Palamas et de Grégoras était encore inédite, comme beaucoup de sources de la controverse hésychaste. L'éditeur étudie les circonstances historiques de la narration, sa date, son auteur et son contenu dont il éclaire le sens par comparaison avec le récit que Grégoras nous a laissé de l'événement. Le texte est celui du *Coisl.* 100, avec une traduction latine. Une collation de certains manuscrits eût été désirable, par exemple *Monac.* 554, *Paris. suppl. gr.* 1178, et même ceux de l'Athos qui ne sont pas tellement inaccessibles; cet effort supplémentaire aurait donné un peu plus de poids à l'édition. Comme le titre présente des variantes intéressantes, il peut en être de même pour le reste, et la formule de l'édition utile aurait pu très bien s'harmoniser à peu de frais avec celle de l'édition critique.

J. DARROUZÈS

BULLETIN DE NUMISMATIQUE BYZANTINE (1940-1949).

DIX ANNÉES DE TROUVAILLES ET D'ÉTUDES

L'intérêt porté à la Numismatique byzantine a notablement crû depuis une trentaine d'années. D'importantes découvertes n'ont pas seulement stimulé la curiosité d'heureux collectionneurs : les historiens les plus divers en ont enfin saisi la valeur complémentaire, qu'il s'agisse de reconstituer la physiologie d'une époque, de suivre à travers les siècles l'évolution de la symbolique impériale ou d'estimer la capacité économique d'un empire qui, grâce à sa position sur deux continents, exerçait encore à la veille de disparaître une influence considérable sur la marche des affaires. Ce que le dollar est devenu de nos jours, le solidus l'a été pendant près d'un millénaire et c'est pourquoi il apparaît de plus en plus que l'histoire générale du moyen âge en est inséparable.

On s'explique dès lors que les travaux consacrés à cette branche très spéciale de l'archéologie qu'est la numismatique byzantine soient très nombreux. Les dossiers que nous avons constitués auraient facilement pu être enflés de tout ce que le problème monétaire a de commun avec des domaines connexes (financier, juridique et autres). J'ai voulu, sauf infimes exceptions, m'en tenir strictement à celui-ci. Je ne suis au reste pas certain d'avoir pu atteindre toutes les publications intéressant ce bulletin. Elles se retrouvent partout même hors de leur cadre naturel, les revues de Numismatique ou d'Archéologie. Les lacunes de ce premier inventaire seront comblées dans celui qui le suivra et, à cette fin, je prierai les auteurs de m'adresser à la Direction de cette revue les tirés à part de leurs travaux. Il en est plusieurs qui n'obtiendront ci-dessous qu'une simple mention parce que leur signalement seul est venu à ma connaissance; je n'en connais maints autres que par le résumé, souvent pâle, de relevés bibliographiques. Un exposé critique de quelque ampleur sur des points discutés eût été, dans ces conditions, vaine gageure. Je ne m'y suis pas risqué sans me refuser toutefois le droit d'exprimer à l'occasion un avis, de formuler une réserve ou de marquer une préférence.

Le lecteur observera en outre que les deux termes chronologiques de ce bulletin (1940, 1949) sont quelque peu débordés dans une intention d'incorporer à cet inventaire ce qui a paru de plus important en 1939 et de plus nouveau en 1950. Il ne s'agit toutefois dans le cas que d'un choix, limité d'ailleurs par l'impossibilité d'atteindre des périodiques ou des monographies absentes même de Paris. Les auteurs que la rubrique intéresse m'obligeront en m'envoyant leurs travaux. Mon adresse : V. Laurent, 8, rue François 1^{er}, Paris 8^e.

Pour la commodité de la consultation, j'ai numéroté les publications recensées. Il est toutefois une série assez longue d'ouvrages et de revues auxquels, chemin faisant, je renvoie. Voici d'abord la liste des signes usités et leur explicitation.

Annuaire	Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, Bruxelles.
AJA	American Journal of Archaeology.
AMNAP	Annuaire du Musée National Archéologique, Plovdiv, t. I (1948) et II (1950).
Archaiologia	Matériaux et Recherches d'Archéologie de l'URSS, t. IV (1941).
BAB (Lettres)	Bulletin de la Classe des Lettres. Académie royale de Belgique.
Balcania	Balcania. Revue de l'Institut d'études et de recherches balcaniques, Bucarest.
BIAB	Bulletin de l'Institut archéologique bulgare. Sofia.
BIE	Bulletin de l'Institut d'Égypte, Le Caire,
BS	Buletin Stiințific. Bucarest 1949 suiv.
BSHAR	Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine. Bucarest.
BSNR	Bulletin de la Société Numismatique Roumaine. Bucarest.
BZ	Byzantinische Zeitschrift. Munich.
CCASE	Crónica del III Congreso arqueológico del sudeste Español. Murcia 1947. Cartagena 1948.
CNA.	Cronica numismatică și arheologică. Bucarest.
Dacia	Dacia. Recherches et Découvertes archéologiques en Roumanie. Bucarest.
DACL	Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie. Paris.
FR	Fouilles et Recherches. Sofia.
Goodacre	H. GOODACRE, <i>A Handbook of the coinage of the byzantine empire</i> . Part I-III (1928-1933).
Hellenica,	Ἑλληνικά. Athènes.
Hesperia	Hesperia. École Américaine d'Athènes.
JRST	Journal of Roman Studies. Londres.
Koukoulès, Eustathe	PH. ΚΟΥΚΟΥΛΗΣ, <i>Θεσσαλονίκης Εὐσταθίου τὰ λαογραφικά</i> , t. I-II (Athènes 1950).
MM	Magyar Museum. Budapest.
MN	Museum Notes. The American Numismatic Society. New-York.
N Chr	Numismatic Chronicle. London.
NK	Numismatikaj Közlöny. Budapest.
NL	Numismatic Literature. The American Numismatic Literature. New-York.

NNM	Numismatic Notes and Monographs. The American Numismatic Society. New-York.
Numismatica	Numismatica. Rivista bimestrale di Numismatica... Roma.
NZ	Numismatische Zeitschrift.
RABM	Revista Arch. Bibl. Museos. Madrid.
REB	Revue des études byzantines. Paris.
RHSEE	Revue Historique du Sud-Est européen, Bucarest.
RN	Revue Numismatique. Cinquième Série. Paris IV-XI (1940-1949).
Schlumberger, MA	G. SCHLUMBERGER, <i>Mélanges d'Archéologie byzantine</i> . Paris 1895.
Studii	Revue de science et de philosophie (en roumain). Bucarest, 1948 suiv.
Studii V	Études et Recherches d'Histoire ancienne (en roumain). Bucarest 1950 suiv.
Studii M	Études et Recherches d'Histoire médiévale (en roumain). Bucarest 1950 suiv.
Unitas	Unitas. Revue Internationale. Édition en langue française. Paris 1948 suiv.
Wroth. Catalogue	W. WROTH, <i>Catalogue of the imperial coins in the British Museum</i> , t. I-III, London 1908, 1911.

I. Questions générales.

La monnaie reste, plus qu'aucun autre objet de musée, liée à l'histoire des civilisations passées. Il en résulte que son étude déborde de tous côtés les limites du problème purement numismatique. Fidèle à mon propos de m'en tenir essentiellement à ce dernier, je ne peux cependant omettre de consigner en tête de ce Bulletin des aperçus généraux qui me paraissent lui être plus intimement liés : sur la circulation monétaire et le problème de l'or. Mais auparavant il me faudra jeter un coup d'œil sur le mouvement d'études et de recherches dans le domaine de la numismatique byzantine et dire un mot des rapports de celle-ci avec une discipline connexe, la Sigillographie. Voici d'abord le premier dossier bibliographique :

1. Babelon E., *Silique et solidus*, dans DACL, XV, 1950, col. 1439-1450.
2. Bertelè T., *L'imperatore alato nella Numismatica bizantina* (= Collana di Studi Numismatici, I), Roma Santamaria 1951, 114 pages et 9 pl.
3. Bolin S., *Der Solidus*, dans M. P. Nilsson... *dedicatum*, Lund 1939, pp. 144-156. Cf. BZ, XXXIX, 1939, p. 528.
4. Condurachi E., *Le prix de l'or au début du Ve siècle à propos d'un passage de Symmaque*, dans RHSEE, XIX, 1942, pp. 419-422.
5. Condurachi E., *Le problème économique et monétaire du IV^e siècle p. Chr.* (en roumain), dans CNA, XV, 1940, pp. 218-226.
6. Dölger Fr., *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges. Textband*. München [1948], 363 pages.

7. **Laurent V.**, *Sigillographie et Numismatique byzantines. Notes et documents*, dans CNA, XIII, 1938, pp. 38-60.
8. **Mattingly H.**, *Roman coinage of the early byzantine period and its problems*, dans NChr, V, 1945, pp. 11-19.
9. **Mattingly H.**, *The monetary system of the Roman empire from Diocletian to Theodosius I*, dans NChr, VI, 1946, pp. 111-120.
10. **Secăsanu C.**, *La Numismatique antique et médiévale. Les monnaies byzantines et les princes barbares* (en roumain). Bucarest 1940, 81 pages. Cf. BZ, XLI, 1941, p. 282.
11. **Secăsanu C.**, *Les monnaies anciennes, grecques et byzantines de l'URSS* (en roumain). Bucarest 1947, 12 pages.
12. **Segré A.**, *Inflation and its implications in early Byzantine times*, dans Byzantion, XV, 1941, pp. 249-280.
13. **Strauss P.**, *Remarques sur la monnaie de cuivre romaine au IV^e siècle*, dans RN, VIII, 1945, pp. 1-12.
14. **Ulrich-Bansa O.**, *Moneta Mediolanensis (352-498)*. Milano, Mario Ratto 1949, in-8° de XIII-452 pages avec de nombreuses figures et tables. Cf. RN, XI, 1949, pp. 191-194.
15. **West L. C. and Johnson A. C.**, *Currency in Roman and Byzantine Egypt*. Princeton University Press. Cf. Aegyptus 1947, pp. 227-230 et JRST, XXXVI, 1946, pp. 208-210.
16. **Zakythinou D. A.**, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII^e au XV^e siècle*. Athènes 1948, in-8° de 149 pages.

1. — Questions diverses.

Les ouvrages classiques de Sabatier, Wroth, Tolstoï et Goodacre, fondamentaux pour la connaissance, partielle ou totale, du monnayage byzantin semblent avoir clos l'ère des catalogues généraux. Les découvertes incessantes d'un abondant numéraire de toutes espèces et de toute époque, plus spécialement de celle des Paléologues, rendent éminemment souhaitables des inventaires étendus à des périodes homogènes parallèlement à des études portant sur l'activité d'un atelier déterminé, sur l'apparition, dès le XI^e siècle, de séries uniformes ou les émissions des époques de réforme. La recherche s'est engagée dans cette voie avec un succès inattendu. Il s'agit tout à la fois de reviser les classifications anciennes qui sont loin d'être inattaquables, comme l'ont brillamment prouvé MM. LAFFRANCHI et RICOTTI (NN. 49 et 53), de reconstituer, en groupant les espèces nouvellement apparues, le système monétaire de certaines périodes novatrices, enfin d'aborder le délicat problème des appellations monétaires. MM. LAFFRANCHI et RICOTTI ont brillamment démontré quelle méprise et quelle confusion l'inobservation d'un principe ou d'un simple trait peut vicier l'assignation de monnaies ou de séries de monnaies à un règne ou à un atelier déterminé. Nous devons à M. BERTELÈ la preuve que nous ne savions pour ainsi dire rien du monnayage des Paléologues auxquels l'auteur consacre une monographie (N. 2) qui est une révélation. Il reconstitue un groupe monétaire d'une

iconographie insolite, mais expressive (l'empereur ailé). Seul le nom ne s'est pas encore retrouvé. Car à Byzance comme ailleurs chaque espèce a son appellation propre dont nous donnons ci-dessous une variété qui est loin d'en épuiser la série. Malheureusement si, du ^x^e au ^{xiii}^e siècle, les termes abondent pour désigner les diverses catégories de pièces, leur nombre, de 1250 à 1453, est en rapport inverse avec la masse grandissante des variétés de type et d'espèces retrouvées. Le Corpus des monnaies des Paléologues dont M. Bertelè a entrepris la rédaction sera la première grande réalisation qui préludera à la refonte sur base ferme sinon définitive de tout ce qui a été fait précédemment. Il serait à souhaiter que l'initiative du savant diplomate italien inspire l'idée d'un projet de Recueil général auquel le prochain Congrès international de Numismatique (Paris 1953) pourrait donner le départ. Nécessaire même pour la période couverte par la publication du comte Tolstoï, interrompue en 1912 et arrêtée au règne de Michel III († 867), cette entreprise s'avère indispensable pour le Haut et le Bas Moyen âge.

Celle-ci devra toutefois être doublée par une enquête dans les sources les plus diverses. On ne connaît pas, que je sache, de traité byzantin de la monnaie. Et je me demande ce que peut bien être l'annonce, faite dans *Byzantinoslavica*, X, 1949, p. 171, d'un texte de ce genre « provenant de l'époque d'Isaac II ». Comme je n'ai pu atteindre la notule que M. Gerasimov lui consacre, il m'est impossible de me prononcer. En revanche les documents juridiques et diplomatiques foisonnent dont la lecture attentive peut, dans une large mesure, suppléer à cette regrettable carence. M. ZAKYTHINOS (N. 16), en s'appuyant surtout sur des accords et des traités grécolatins, a brossé un essai prometteur des crises monétaires qui ont ponctué l'agonie de Byzance. Le tableau pourra être élargi et sur certains points précisé par l'utilisation intégrale de nombreuses pièces d'archives éditées ou sur le point de l'être. C'est précisément l'un des nombreux mérites de la grande publication de FR. DÖLGER (N. 6) de montrer dans un saisissant commentaire combien la solution du problème monétaire est intéressée par le témoignage des chartes. La cotation des impôts s'y fait dans la monnaie du jour et ses subdivisions (follis, keration, kokkion); l'équivalence y est parfois marquée avec les monnaies étrangères à partir du ^{xiii}^e siècle; des espèces y reçoivent des qualifications (τραχέα, τεταρτηρά, etc.) dont le sens précis est encore à trouver. Enfin il n'est pas jusqu'aux sceaux qui n'offrent avec les monnaies de frappantes analogies. M. Dölger (*ibid.*, pp. 317, 318, 325) fait sous ce dernier rapport d'intéressantes observations. J'avais moi-même abordé (N. 7) dans ses grandes lignes un parallèle entre le bullaire et le médaillier byzantins et, vu la rareté de cette petite étude parue en 1938 dans une lointaine revue bucarestoise, j'en fais ici exceptionnellement mémoire.

C'est également à titre purement informatif que je signale le petit livre de C. SECASANU (N. 10) où l'auteur a tenté de résumer et, à l'occasion, de compléter les trois volumes de Wroth. Ses compatriotes ont là un guide qui, en dépit de ses insuffisances techniques et d'erreurs notoires, reste utile. La plaquette où le même (N. 11) présente sommairement le

monnayage byzantin du nord de la Mer Noire est une œuvre de vulgarisation sans portée scientifique réelle.

L'œuvre maîtresse qui doit servir de modèle pour le traitement d'un problème d'ensemble et de ses nombreux aspects a été écrite par M. ULRICH-BANSA (N. 14). Elle se présente sous la forme d'une monographie d'atelier et je le rappelle plus bas (p. 213). Je voudrais noter ici ce par quoi elle s'impose à tous ceux qui abordent l'étude du Bas-Empire. Ce qui fait sa valeur propre c'est en effet avant tout le procédé d'investigation qui, unissant les observations sur le style et la forme à celles que fournit l'évolution historique et économique, permet un classement aussi rigoureux que possible par émissions et par ateliers. Son gros livre, confronté avec les vues de M. LAFFRANCHI (N. 49), inaugure une méthode bonne à méditer.

2. — *La circulation de l'or et ses problèmes.*

Le solidus aureus, dit solidus par manière d'abréviation, créé en 312 par Constantin, resta en vigueur jusqu'à la fin de l'empire byzantin. Mais il connut durant ce millénaire une histoire mouvementée. Aucune étude nouvelle qui nous la retrace dans son ensemble, mais plusieurs travaux qui en examinent surtout le comportement et le rôle durant les deux premiers siècles (iv^e et v^e).

L'article de M. BOLIN (N. 3), tout en soulignant la tendance de l'État à la thésaurisation du métal précieux montre qu'à partir de Valentinien la pièce d'or commença à circuler avec une certaine régularité et à influencer du même coup la situation économique. Deux phénomènes caractérisent le mouvement de l'or au iv^e siècle : son abondance dont témoignent tant les textes juridiques que des situations de fait, et la hausse progressive de son prix d'achat. Cette euphorie qui permit la frappe régulière des pièces d'or et d'argent, destinées surtout aux libéralités impériales, n'alimentent qu'indirectement et dans un degré restreint la circulation courante. Le règne de Théodose normalise une situation complètement compromise, et par la frappe d'une abondante quantité de tremissis et de petites pièces d'argent « annonce le retour à une véritable monnaie » de métal précieux, comme l'établit M. PIGANOL (N. 125). Malheureusement l'inflation se mit en travers de toutes les réformes et il en résulta un imbroglio dont les inconnues sont encore nombreuses. En quelques pages substantielles M. MATTINGLY (N. 8) dégage quelques-uns des problèmes majeurs posés par le monnayage de la première époque et tente (N. 9) la présentation des systèmes monétaires en usage de Dioclétien à Théodose. Le nombre des réformes partielles qui se multiplient donne la preuve de leur inefficacité relative. La dévaluation vient qui, comme le démontre, dans un mémoire large et dense, M. SEGRÉ (12) agite ou trouble par ses implications tous les secteurs de l'économie. Le caractère le plus frappant de l'inflation qui est à l'origine se trouve être son irrégularité et ses différences suivant les régions et le moment. Le maintien pour tout l'empire du nomisma, rare parce que thésaurisé, donne au monnayage du cuivre une unité plutôt morale. Le poids et

les dimensions des pièces de bronze diminuent progressivement et simultanément partout, mais inégalement. ce qui rend extrêmement délicat leur classification et le calcul de leur valeur par rapport à l'or.

L'inflation que rien ne put enrayer ébranla l'économie monétaire, pas assez cependant pour que la faillite, qui éprouva la seule Égypte (voir ci-dessous) n'eût pu être enrayerée par le lancement sur le marché des stocks de métaux précieux jalousement gardés (Cf. A. PIGANOL, *L'empire chrétien*, 325-395, Paris 1947, pp. 294-300). Au reste, la réforme de Constantin, grâce à l'abondance des pièces émises et à la stabilisation du poids comme du titre, avait donné au mouvement des affaires une sécurité et une impulsion que ne ruinèrent pas complètement le retour partiel à l'économie naturelle et la pratique de l'*adaeratio*, ainsi que l'expose M. CONDURACHI (5). Un passage bien connu de Symmaque, commenté par ce dernier (N. 4), met en particulier relief l'un des aspects de la vie financière, la hausse de l'or au début du v^e siècle en Occident, hausse dont une série de décrets impériaux permet de suivre la marche ascendante depuis la réforme de Constantin. Il faut toutefois remarquer que cette hausse de l'or par rapport à l'argent ne fut pas régulière (cf. PIGANOL, *op. cit.*, p. 295). Les causes de ce phénomène furent multiples et sont inégalement rapportées par les auteurs précités.

La raréfaction de l'or et, dans l'ensemble, du métal précieux fit que la circulation fut alimentée par des émissions massives de pièces de cuivre, saucées ou à l'état pur, et de bronze argenté ou naturel. Les émissions d'argent trop limitées étaient accaparées à leur tour par la thésaurisation ou englouties dans des guerres incessantes (PIGANOL, *ibid.*, pp. 296-298). Pour mesurer toute l'étendue du désastre financier qui éprouva le règne de Théodose I^{er}, il faudrait écrire l'histoire de la monnaie de cuivre depuis 312. L'entreprise est délicate en raison, note M. STRAUSS (N. 13), de son apparente incohérence, de sa diversité et de son abondance. Nombreux et divers sont toutefois les textes (surtout épigraphiques et papyrologiques) et les monuments numismatiques qui autorisent une étude approfondie. Il s'agit d'abord de rendre compte de certains phénomènes, telle la réduction continue du poids et du module; il s'agit surtout, laissant de côté la thèse suivant laquelle les monnaies de cuivre ne constitueraient qu'un simple instrument de crédit, de rechercher exactement la valeur intrinsèque de chaque pièce ou de chaque variété de pièces. L'analyse des métaux est ici indispensable et son résultat, joint au témoignage des sources précitées, peut permettre de donner aux séries reconstituées l'une ou l'autre des nombreuses appellations conservées par les sources; elle permettrait aussi de calculer avec plus d'exactitude qu'il ne l'a été fait le rapport réel créé entre les divers métaux monnayés par la désorganisation économique.

La circulation monétaire dans l'Égypte byzantine et son épilogue, la stabilisation théodosienne, a retenu l'attention de chercheurs qualifiés. C'est ainsi que MM. WEST et JOHNSON (N. 15) lui consacrent une partie importante d'une monographie entière. Les auteurs partent de la supposition qu'il y eut durant tout le iv^e siècle dévaluations et revaluations continuelles et insistent particulièrement sur une hypothèse qui

leur est propre, la revaluation du cuivre sous Constantin. M. Segré (Aegyptus) conteste le bien fondé de ces postulats et ne retient pour sa part que le principe d'une dévaluation continue. Il renvoie pour plus de précisions à son article : *Some Traits of monetary inflations and in the middle ages*, paru dans la revue *Seminar*, I, 1943, pp. 20 suiv. C'est qu'en effet l'inflation égyptienne a ses caractéristiques qui la classe à part. Elle a aussi ses périodes propres : intense de 330 à 360, elle connaît alors une certaine relâche qui la porte à une stabilisation relative à la fin du ^v^e siècle. Cf. SEGRÉ N. 12, pp. 263, 264.

II. Le vocabulaire numismatique.

Les noms de monnaies à Byzance offre une variété insoupçonnée des numismates eux-mêmes. Parce que personne ne s'est aventuré à en dresser la liste et à en préciser le sens, une foule de termes circulent dans les histoires économiques et politiques sans qu'en définitive on en connaisse la vraie portée. Par bonheur, durant cette dernière décade, maints érudits y ont regardé de plus près et nous leur devons des explications pertinentes ou hasardeuses dont l'intérêt reste toujours vif. Il ne saurait toutefois être question de relever ici dans le détail les observations faites au sujet d'appellations classiques; seules les conclusions ou explications nouvelles seront recensées.

17. Bertelè T., *Constantino il Grande e S. Elena su alcune monete bizantine*, dans *Numismatica*, N. 4-6, 1948, pp. 91-106.
18. Blanchet Adr., *Les monnaies dans la Chanson de Roland*, AIBL, 1942, pp. 56-61. Cf. REB, III, 1945, pp. 254, 255 (V. Grumel).
19. Christophilopoulos A., *Ζητήματα τινὰ ἐκ τοῦ Ἐπαρχικοῦ βιβλίου*, dans *Hel-lenika*, XI, 1939, pp. 125-136.
20. Frolov A., *Les noms de monnaies dans le typicon de Pantocrator*, dans *Byzantinoslavica*, X, 1949, pp. 242-253.
21. Laurent V., *ΤΟ ΠΟΛΙΤΙΚΟΝ. Monnaie divisionnaire de l'époque des Paléologues*, dans *CNA*, XV, 1940, pp. 264-286.
22. Lopez R. S., *Byzantine Law in the VIIth century and its reception by the Germans and the Arabs*, dans *Byzantion*, XVI, 1942-43, pp. 445-461. Cf. BZ 1950, p. 244.
23. Lopez R. S., *La crise du besant au X^e siècle et la date du livre du Préfet*, dans *ALPHO*, X, 1950, 403-418.
24. Mertziot K. D., *Μνημεῖα Μακεδονικῆς ἱστορίας*, Thessalonique 1947, p. 52, n. 1 (aspre).
25. Maricq A., *Noms de monnaies ou nom de vases dans la « Nov. Just. »* 105, 2? dans *Byzantion*, XX (1950) pp. 317-326.
26. Milne J. G., *The early gold coin of Asia minor*, dans *NChr.*, VI, 1946, pp. 1-6.
27. Schindler L., *Byzantinische Münzstudien. 3. Die Stamma, eine byzantinische schüsselförmige Weisskupfermünze*, dans *NZ*, LXXIII, 1949, pp. 1-4.
28. Stein E., *Histoire du Bas-Empire, de la disparition de l'empire d'Occident à la mort de Justinien*, Desclée de Brouwer, 1949.

29. **Tod M. N.**, *Epigraphical notes on greek coinage*, dans NChr., V, 1945, pp. 108-116 et VI, 1946, pp. 47-62.

Ἀγιογεωργάτα. Frolow 249, 250. L'appellation est nouvelle en terminologie numismatique. On n'en connaissait qu'une mention, au reste exactement datée de 1136, puisqu'elle se trouve dans le Typicon du couvent de Pantocrator à Constantinople (éd. Dimitrievskij, p. 68). Un colophon relevé dans le parisin. gr. 625, d'origine chypriote (cf. REB, VIII, 1950, p. 178), en donne un signalement plus précis que j'étudie dans la RN, 1951 (sous presse). Il ressort de ces deux textes que la monnaie de ce nom fut plus probablement une création de Jean II Comnène (1118-1143), mais que sa première émission fut nettement antérieure à 1136, car à cette date elle circulait en Chypre où on la tenait pour une monnaie de bon aloi. En outre, cette espèce appartenait au genre tricéphale, comportant trois effigies, l'une — obligatoire — de saint Georges qui lui donne son nom, la deuxième de l'empereur que le saint couronne, la troisième, seule au revers, du Christ trônant. Il en fut frappé dans les divers métaux, mais les pièces retrouvées sont, sauf rares exceptions, en électron et c'est certainement en électron qu'étaient les hagiogeorgata selon les deux sources littéraires que nous signalons. M. Fr. constate que le cours de cette variété était inférieur à celui du sou d'or, mais il n'en précise pas la valeur. Sur base du colophon susmentionné, je l'ai assimilé au tricéphale (voir ci-dessous s. v.) et le crois inférieur de peu à un demi hyperpère.

ἄσπρον. Cf. DÖLGER (N. 6 p. 27^o, 63¹⁸, 146); Mertzius p. 52, n. 1. — Ce dernier rejette avec raison l'étymologie de Svoronos qui faisait venir le terme ἄσπρον du latin *asper* en raison des rugosités que présentent au toucher les pièces nouvellement frappées. Le mot est grec et veut dire : blanc, couleur de la petite monnaie qu'il qualifie. Les Turcs, en traduisant le mot par *aççe* (= blanc), l'ont bien compris ainsi (cf. Archives d'Histoire du droit oriental, III, 1948, pp. 437, n. 4). Pour l'équivalence ou les rapports de cette monnaie avec le nomisma ou l'hyperpère, le ducat vénitien ou le florin, voir ci-dessous. Les langues occidentales connaissent également une petite monnaie d'argent appelée *Blanc*, en espagnol blanco, brillante (cf. S. C. ESTOPAÑAN, *Bizancio y España. El legado della basilissa Maria y de los despotas Thomas y Esau de Joanina*, I, Barcelona 1943, p. 154). — L'aspre variait comme l'hyperpère, d'abord suivant le pays d'émission. C'est ainsi que les aspres de Trébizonde s'appelaient occasionnellement : ἄσπρα κομηνάτα. Cf. DÖLGER (N. 6), p. 74, 75.

Besants fins. Cf. BLANCHET, *Les monnaies*, pp. 47, 48. La Chanson de Roland fait par là allusion à des besants ou sous d'or de bonne qualité, par opposition aux nouveaux déjà dévalués. Cette manière d'expression est courante à Byzance, équivalement du moins. Pour diverses formes, voir LAURENT, N. 21, et FROLOW, p. 241, n. 3. Elle suppose une période de dévaluation déjà marquée, à partir du règne de Michel VII (1067-1071).

Θεοτοκίον. Cf. FROLOW, p. 250, 251. Proprement une monnaie à l'effigie

de la Vierge (Θεοτόκος). Dans le Typikon de Pantocrator, le nom désigne incontestablement une monnaie en or. L'auteur a tort de se demander si « Jean II n'aurait pas usé d'une circonlocution que ne justifie ni l'objet ni la tenue générale du texte! » Théotokion est un terme technique de même ordre que l'hagiogeôrgaton. Il revient en effet dans des actes officiels; par ex., dans les premiers jours du règne de ce même empereur (25 août 1118), il est question de χρυσᾷ διὰ χαράγματος νομίσματα θεοτοκία λίτρας δύο (MM VI 98^s), voir aussi *ibid.*, pp. 100-101.

Dans le premier cas, il s'agit certainement de pièces en or émises par Alexis I^{er}, puisqu'elles avaient cours en Crète dix jours seulement après l'avènement de son successeur. L'examen du médaillier d'Alexis ferait croire que la présentation de ses théotokia était différente de celle que l'on observe sur les émissions de son fils et que celui-ci procéda à un arrangement d'où sont sortis les tricéphales. En effet, plusieurs pièces du premier Comnène ont sur une face l'empereur et sur l'autre la Théotocos orante, le médaillon du Christ sur la poitrine (Goodacre, *Handbook III*, p. 266-269). Les monnaies correspondantes de Jean II, particulièrement nombreuses en or (Wroth, Catalogue II, pp. 555-560), ont le même dispositif que les hagiogeôrgata, à cette différence près que la Vierge est à la place de saint Georges. Nous verrons bientôt une autre série, les konstantinata, reprendre le même thème. Je crois que toutes ces monnaies ont une appellation générique : ce sont des tricéphales!

Follis. Cf. Stein, pp. 44, 205, 767, n. 1. La réforme d'Anastase en imitation de celle d'Odoacre : le follis porté de 32 à 40 nummi et la valeur marquée en chiffres sur les pièces. Variations du rapport du follis au sou d'or depuis la loi d'Honorius (396) jusqu'à sa modification par le code justinien; expédient auquel recourait l'État lorsque le cours du solidus tombait au-dessous de la cotation légale : le cuivre, comme l'or, était simplement pesé.

καυκίον. Cf. Maricq. La nouvelle 105 du code Justinien défend au consul de jeter à la foule, le jour des processions autorisées, des monnaies en or. En revanche ils ont le privilège de distribuer ἐν τε τοῖς καλουμένοις μιλιάρησις καὶ μήλοισ καὶ καυκίοις καὶ τετραγώνοις. Jusqu'ici on avait vu, sous ces termes, à cause du premier terme assez expressif, des noms de monnaies. L'auteur prouve, cette fois de manière à dissiper tout doute, qu'il s'agit de récipients de diverses formes et contenances. Mais le mot, déjà étudié par Ph. Koukoulès dans *Λεγογραφία*, VI, 1917, pp. 538-541, comporte d'autres sens dont un intéresse la numismatique, les νομίσματα καυκία étant des pièces que les courtisanes (= αἱ καῦκαι) recevaient à l'occasion de fêtes organisées pour elles. Deux autres textes inédits me semblent confirmer cette interprétation.

καυνοῦργιον (νόμισμα). Cf. Frolow 242, 243. « Plutôt qu'une monnaie de frappe nouvelle, dit l'auteur, il semble qu'il s'agisse là (= dans le Typicon du Pantocrator) d'une variété numismatique particulière, d'un cours plus bas que celui du nomisma plein ». Et, comme le terme se trouve déjà dans Théophane, de conclure que cette variété avait déjà cours depuis la période iconoclaste. En fait, l'emploi du terme est, au XII^e siècle

surtout, d'un emploi si fréquent et si divers, qu'un seul sens le justifie pleinement, celui de *nouveau* désignant la qualité, non l'espèce. Je n'en veux que des expressions comme celles-ci : νομίσματα τρικέφαλα καινούργια, (MM I 125 et VI 117, 118, 141, 156, 161, etc.), confrontées avec cette autre : νομίσματα τρικέφαλα παλαιά (MM. VI 125, 127). Les tricéphales nouveaux sont ceux de l'émission courante ou récente. Au reste, si les tricéphales sont, comme je le crois, une création des Comnènes, il s'agirait là d'une épithète sans plus.

κοκκίον. Cf. Dölger (N. 6) p. 197. C'est au Bas moyen âge le *grain*, qui concurrença l'ancien keration et valait comme ce dernier 1/24^e du nomisma. Cf. PH. ΚΟΥΚΟΥΛΗΣ, *Eustathe I*, pp. 403, 404.

κόλλυθος. Cf. Tod. Nous avons déjà un excellent travail de Th. Reinach, dans RN, XXXI, 1928, pp. 145-160, reprenant et complétant celui de Svoronos dans JIAN, 1912, pp. 123-160. Le terme, conservé de la période hellénistique, désigna, durant le moyen âge, la petite monnaie. Les agents, spécialisés dans la manipulation de celle-ci, s'appelaient : κολλυθισταί. Cf. NICET. CHONIATAE, *Chronicon*, éd. Bonn 639^e.

Κωνσταντινῶτα. Cf. Laurent, pp. 9-16, N. 118; Bertelè, pp. 91-95; Frolow, p. 249. — J'ai conclu mon étude d'antan par le refus voilé de voir dans les konstantinata autre chose que des amulettes ou des médailles pieuses. Il me faut maintenant tempérer ce jugement. M. Bertelè a en effet tiré de ses surprenantes collections une série entière de bronzes concaves à l'effigie des saints Constantin et Hélène dont le caractère monétaire est indéniable. D'autre part, de très anciens documents latins, sur lesquels M. Frolow a le mérite d'attirer, le premier, l'attention, parlent, dès le ix^e siècle déjà, de *solidi constantinati*. Puisque l'hagiogéorgaton (voir ci-dessus) est incontestablement une monnaie, rien ne s'oppose à ce que le solidus dit constantinat ou hagiocconstantinat l'ait également été, comme le furent certainement les bronzes précités. Toutefois si l'usage du terme *constantinat* est anciennement attesté sans que l'on puisse présentement rattacher son invention à l'un quelconque des empereurs Constantin dont les règnes s'échelonnent durant le premier millénaire, le composé *hagiogéorgaton* semble, lui aussi un produit de la manière précieuse des Comnènes. Et c'est bien aux souverains de cette dynastie que M. Bertelè attribue les dix exemplaires par lui décrits (p. 93), comme c'est aussi à eux qu'appartient la plus grande partie du trésor de monnaies coupées dont il est question d'autre part (infra N. 60), et, où fourmillent les pièces de types purement religieux. A mon sens, M. Bertelè émet un principe trop rigide en soutenant que l'autorité byzantine n'eût pu supporter de médailles de type monétaire. On devrait plutôt dire, vu l'identité des pièces des deux catégories, que la tentation de fabriquer ce que l'on appelle couramment dans les pays balkaniques et danubiens des constantinats devait être nulle, car pour en avoir de bon aloi il suffisait de puiser dans son escarcelle et de se conformer pour la mise au point du talisman aux prescriptions du code des magiciens. En revanche, il me semble risqué d'affirmer que la famille impériale et les gens de cour n'en auraient pas fait fabriquer tout exprès à leur usage personnel ou comme présent à leurs amis ou parents. Ces exemplaires

durent être d'un poids et d'un aloi supérieurs à ceux des émissions ordinaires, car leur valeur prophylactique ou cathartique était conditionnée par la pureté du métal. Dans le cas d'un alliage inférieur on avait soin, comme ce fut le cas pour la pièce de Michel Italikos, d'entourer la monnaie d'une monture d'or le plus authentique!

L'usage du constantinat, de la médaille-amulette, aujourd'hui si répandu dans les Balkans, vient du moyen âge. On peut dès lors imaginer le danger qu'une pareille pratique, universellement adoptée, pouvait constituer pour la circulation monétaire. C'est pourquoi, si l'on émit du bronze ou du billon aux mêmes effigies, les émissions régulières d'or durent cesser très tôt, sans que pour autant fut abolie, encore moins interdite, la frappe, à des fins non monétaires, de pièces absolument identiques.

λευκός (ἀργυρός). Cf. Milne. Étude de numismatique ancienne où apparaissent les prototypes de l'électron médiéval. Produit spécifique des cités grecques de la côte occidentale de l'Asie Mineure, son emploi ne pouvait être ignoré des romains et des byzantins.

Στάμενα. Cf. Schindler, pp. 1-4. Cet auteur identifie les monnaies de ce nom avec des pièces concaves de cuivre argenté (Kupfermünzen mit Silbersud) et fixe la période où elles eurent cours entre les règnes d'Alexis I^{er}, leur inventeur, et Andronic II Paléologue, soit entre 1081 et 1328. Il eût fallu noter que le terme circulait déjà depuis longtemps dans le vocabulaire numismatique avant d'être rattaché ou de s'appliquer à une espèce déterminée. Comme l'a bien vu M. G. Stadtmüller, *Zur gereimten Version der Geschichte von Esel, Wolf und Fuchs*, dans *Hellenica*, VII, 1934, pp. 105-107, le terme peut avoir deux sens : celui d'argent en général ou, plus précisément, celui de monnaie sans désignation d'espèce; celui d'une qualification appliquée à la monnaie. Dans ce dernier cas, le sens du terme est certainement *fixe*, comme dans les expressions : *taux fixé* ou *fixer un prix* ! Il s'opposait dans le vocabulaire technique des ateliers à cet autre : ἄστατον (cf. Cecaumeni Strategicon, éd. Wassiliewsky-Jernstedt p. 49¹). Maintes formules d'actes l'utilisent quel que soit le métal désigné. Voici un exemple entre vingt autres : χρυσίου διὰ χαράγματος νόμισμα ἐν σκυφῶτον καλόν, στάμενον καὶ ἄριστον. (Cf. F. TRINCHERA, *Syllabus graecarum membranarum*, Neapoli 1865, p. 51; voir aussi *Ἑλληνικά*, loc. cit., p. 196, n. 2), donc la valeur d'une pièce en or à régler en espèces, pièce scyphate (concave), d'un bon aloi et de titre ferme ou plein. Le document en question est de 1054. Mais la plus ancienne mention que l'on trouve de cette appellation remonte à 1030 (Acta, praesertim graeca, Rossici in monte Athos monasterii, Kiev 1873, pp. 2, 10 : στάμενα, ὁλότραχα, καλὰ τῆς χαραγῆς). L'usage proprement byzantin en fit-il le nom d'une monnaie déterminée? Les Croisés, eux, l'ont ainsi dénommée dès le premier moment, en 1147, en mettant pied sur la terre byzantine : *Hic primo cupream monetam estaminas offendimus*... Cf. Eudes de DEUIL, *La croisade de Louis VII roi de France*, éd. H. Waquet; Paris 1949, p. 35. J'y reviendrai bien-tôt dans une étude spéciale. Il existe en effet plusieurs textes essentiels dont l'auteur ne fait pas état.

Πολιτικόν. Cf. Laurent. J'ai, je crois, démontré le caractère monétaire indéniable des pièces désignées sous ce nom. De nouvelles recherches m'ont persuadé que l'étymologie la plus recevable est celle qui en fait des monnaies usuelles ou courantes parallèles à une autre catégorie encore inédite, les basilika, dont je m'occuperai ailleurs. La plupart de ces monnaies sont anonymes et, partant, d'une attribution délicate. Plusieurs exemplaires m'ont été signalés ou sont venus à ma connaissance depuis que l'étude en question a paru.

τεταρτηρόν. Cf. Frolow 251, 252; Christophilopoulos, pp. 127-129; Zakythinos, *La crise*, p. 4; Lopez, pp. 403-411. — F. Dworschak (BZ, XXIX, 1936, pp. 77-81) avait proposé de voir dans le tetarteron une monnaie en or de poids amoindri, soit un solidus diminué d'un quart de scrupule; l'expression δύο τετάρτων qui se lit sur plusieurs poids désignerait le même solidus auquel on aurait retiré deux quarts de scrupules. Le même savant précisait que ces deux espèces avaient été mises en circulation par l'empereur Nicéphore II Phocas. Christophilopoulos a formulé contre ces conclusions plusieurs objections dont deux au moins me paraissent sérieuses : 1) l'existence de nombreuses pièces, antérieures à Nicéphore II, dont le poids est sensiblement égal, voire inférieur à celui que l'on prête aux tetartera, 2) l'étrange hasard qui porte l'empereur à choisir comme base de sa réforme une unité romaine, le scrupule, depuis longtemps abolie de la pratique des ateliers! Lopez, qui semble n'avoir pas connu ces difficultés, reprend et développe la thèse du savant autrichien en partant d'une double découverte faite dans la collection privée du professeur A. Bellinger, un solidus de Phocas dont le poids (4,07 grammes, plus le frai) correspond assez bien à celui (4,266 grammes) prévu pour les tetartera, et un *duo tetartôn nomisma* de Jean Tzimiscès qui ne pèse que 3,79 grammes (contre 3,982 requis). L'opération frauduleuse (mais en est-ce bien une?) prêtée au fameux basileus est donc vraiment réelle. Mais comme les historiens qui l'en accusent ne soufflent mot du *duo tetartôn nomisma* il est clair, ajoute M. Lopez, que celui-ci fut frappé par Jean Tzimiscès. Cette démonstration est intéressante, impressionnante même par endroits, mais je puis la tenir pour dirimante. La question reste ouverte et l'article de A. Frolow a même le mérite de l'élargir. La règle du Pantocrator prévoit en effet que les aumônes à distribuer aux portes du couvent les jours de fêtes devront se faire *διὰ νομισίων ἢ τεταρτηρόν*. Il y a mieux : aux solennités de la Présentation et de la Transfiguration, le montant des gratifications à distribuer au personnel de l'hôpital sera, dans le premier cas, de 309 et dans le second, de 920 tetartera! Il s'agit donc ici de cette monnaie de bronze bien connue des croisés sous le nom de tartaron. Faut-il conclure à une chute verticale du solidus émis par Phocas? Certes, qu'il y ait eu dévaluation, la chose n'est que trop certaine, les textes sont là qui nous permettent d'en marquer les étapes, mais il y eut surtout émission de tetartera de divers métaux, or, argent et bronze, sinon billon. Ceci permet du moins de concilier les cotations très divergentes qui en sont données pour des époques rapprochées. Au temps de Tzetzés (xii^e s.), le tarteron-or ne valait plus que le tiers moins un douzième du solidus! C'était du

moins plus que ne laisse supposer les chiffres susmentionnés du Typicon de 1136. A mon sens, rien n'est tranché dans cette question du tetarteron, faute d'avoir inventorié un plus grand nombre de médailliers et surtout d'avoir interrogé tous les textes. — M. YA. SJUZJUMOV, *Kniga Eparcha*, Sverdlovsk 1949, pp. 76-79, émet des opinions que je discuterai ailleurs.

τραχύ (ἄσπρον). — Cf. Frolov 247-249. Je ne puis admettre avec l'auteur l'équivalence de formules telles que : τὸ νόμισμα τραχύ ἄσπρον, τὸ νόμισμα τραχύ, τὸ τραχύ... tout court, sauf dans un même contexte. Il dut y avoir également ici des émissions en divers métaux, celle dont parle le Typicon étudié étant de toute évidence en argent (aspron), mais d'un poids ou d'un titre fort abaissé, puisque, ne valant que la 48^e partie du nomisma, l'espèce se trouve au bas de l'échelle duodécimale usitée à Byzance. Mais, je le répète, il y eut aussi des τραχέα νομίσματα en or, comme je tenterai de le prouver en étudiant un exagion inédit récemment découvert au Cabinet des Médailles de notre Bibliothèque Nationale.

τρικέφαλον. Cf. Frolov, pp. 246, 247. Avec une légère hésitation l'auteur admet l'explication du terme par l'iconographie. Un trikephalon serait une monnaie à trois « têtes », soit trois effigies. Cette manière de voir, d'ailleurs justifiée par certains textes, me semble devoir seule convenir et l'on admettra difficilement l'étymologie proposée : trikephalai = τρεῖς + κεφαλαί, soit *tremissis*, le terme κεφαλή ayant ici le sens relevé ailleurs de *somme d'argent*. Le terme est en outre générique et désigne en chaque cas une série de type déterminé (voir à ce sujet l'étude que je publie dans la RN 1951), les théotokia (supra), les konstantinata (supra) et autres. Il est également possible que l'épithète ait été donnée de manière rétrospective à des monnaies fort anciennes, comme ces sous d'or où Héraclius figure d'un côté et ses deux fils de l'autre. Mais on en est moins certain.

ὑπέρπυρον (νόμισμα). Cf. Frolov, pp. 243-246, et Zakythinos (N. 16), pp. 1, 2. L'étymologie courante, établie par Ducange, en fait l'équivalent d'*aurum coctum* (Voir aussi Zakythinos). Frolov en propose une autre qui viserait la forme plus que le poids et la qualité de l'alliage. L'appellation, péjorative, évoquerait un accident de frappe qui aurait occasionnellement donné aux monnaies la forme des fameux scyphates que prend déjà un solidus d'Héraclius (entre 610 et 613). Le nom serait dès lors ainsi d'origine latine, forgé par les Croisés étonnés de la forme de ces pièces pour désigner quelque chose de mal formé et de defectueux (perperum)! Les Byzantins s'en seraient saisis et l'auraient transformé en un terme qui, pour une monnaie d'or, est une réclame ou une garantie de qualité (ὑπέρπυρον). Ce qui porte à l'admettre c'est que la plus ancienne mention dans la littérature grecque n'est pas antérieure à l'année 1093 et qu'on n'en trouve aucune autre trace certaine avant les Comnènes.

Cette explication me semble sujette à caution. En effet, pour que le terme eût cours dans une petite île des Sporades avant les Croisades, il faut qu'il ait circulé quelque temps ailleurs. Le manque presque complet d'archives pour l'époque est seul cause qu'on ne peut en déterminer le cheminement. Le nom latin comporte une aphérèse que l'appréhension

causée par la forme exotique des pièces et par leur titre inférieur a bien pu déterminer. Un document vénitien de 1039 en attestant l'existence dès cette date, son émission dut se placer sous le long règne de Basile II. La trop bonne monnaie en suscite aussi de moins bonnes pour la facilité des paiements.

Il est en effet incontestable que l'hyperpère ne peut se confondre avec le nomisma dont il ne peut être le nom plus récent, phénomène qui ne se vérifiera que plus tard. M. Frolow a parfaitement raison de distinguer les deux monnaies dont les valeurs respectives ont d'ailleurs été estimées à 15 fr. 43 pour le solidus et 14 fr. 60 pour l'hyperpère de bonne époque. Pour minime qu'elle paraisse, la différence devenait énorme dans les opérations à grande échelle.

Cette monnaie n'a pu être inventée qu'à une période de saines finances par un empereur soucieux de remplir les coffres de l'État sans porter tort au crédit de la monnaie. Le subterfuge se laisse aisément deviner : le public était payé de cette monnaie tandis que la rentrée des impôts se faisait sur base du sou d'or. L'astucieux empereur qui renouvela l'opération de Nicéphore Phocas suivant une formule à peine divergente me paraît avoir été le Bulgaroctone qui aura dû à cette fructueuse opération de laisser à son successeur des coffres pleins. Au moment de son lancement, la nouvelle monnaie reçut un titre assorti (ὁπέρπυρον), un nom-réclame que les latins, venus vers la fin du siècle, auront plaisamment déformé. Il serait surprenant que pour caractériser une espèce monétaire défectueuse l'idée leur soit venue de l'appeler *Perperum*!

M. Zakythinos affirme que l'emploi du mot répugnait aux écrivains byzantins et à la chancellerie impériale. Le style noble que les lettrés ont toujours affecté s'accommodait tout naturellement du mot nomisma, sans qu'il y eut pour cela aversion à l'endroit du terme concurrent et finalement synonyme. Pour les documents officiels je ne crois pas que l'observation soit justifiée, l'usage en étant constant, particulièrement au XIII^e-XIV^e siècle, pour fixer le montant des sommes dues ou remises par les particuliers ou les collectivités. On disait alors : νομίματα ὁπέρπυρα.

III. La métrologie.

Il n'y a sans doute pas en numismatique de partie plus incertaine et moins étudiée que la métrologie. Les théories émises n'ont souvent que valeur d'hypothèses et les données considérées comme certaines ne composent pas un tout si cohérent que l'on en puisse dégager une doctrine d'ensemble. Les découvertes de nouveaux étalons sont en effet rares et l'étude d'un seul poids est, sauf exception, de trop peu de conséquence pour tenter les chercheurs. La période étudiée ici présente néanmoins sous ce rapport quelque intérêt.

30. Banescu N., *Le dénéral byzantin de Sucidava*, dans BSHAR, XXVI, 1945, pp. 223, 224 et pl. Voir aussi Dacia, XI-XII, 1945-47, pp. 180, 181.
31. Beltrán A., *Las monedas suevas y godas en relacion con las romanas y bizantinas*, dans CCASE, pp. 321-326.

32. **Blanchet A.**, *Un exagium du V^e siècle*, dans *Mélanges Félix Grat*, I, Paris 1946, pp. 117-122 et fig.
33. **Blanchet A.**, *Utilisation de la monnaie en sacs, sacs de douzains*, dans *RN*, 1946, pp. XIX-XII (Procès-verbaux).
34. **Chicarro C. F.**, *La coleccion de pesas en bronce (exagia) de epoca bizantina del Museo arqueologico provincial de Sevilla*, dans *RABM*, 53 (1947), pp. 361-374.
35. **Gerasimov T.**, *Rimski eksagii ot Balgarija* (= Exagia romains de Bulgarie), dans *BIAB*, XIV, 1940-42, pp. 229-231.
36. **Ivascenko M.**, dans *Kratkie soobtchenija ist. Mat. kultur.*, XIX, 1948, pp. 43-45. Cf. *Revue des études slaves*, XIV, 1949, p. 181.
37. **Leclercq H.**, *Poids*, dans *DACL*, CLVI-CLVII, 1940, col. 1226-1242.
38. **Miles G. C.**, *Glass Weights in the Streeter Collection*, dans *Yale University School of Medicine. Report of the Historical Library*, 1948-1949, p. 16.
39. **Miles G. C.**, *A byzantine weight validated by Al-Walid*, dans *NNM*, N. 87, New-York, 1939.
40. **Miles G. C.**, *Early arabics glas weights and stamps*, dans *NNM*, N. 111, New-York, 11 pages et pl.
- 40 bis. **Tudor D.**, *Sucidava III*, dans *Dacia*, XI-XII, 1945-47, pp. 180-183 et 201-206.
41. **Schlinder L. und Kalmann G.**, *Byzantinische Studien. I. Goldmünzen unter 24 carat von Justinian I bis Constantin IV*, dans *NZ*, LXXII, 1947, pp. 107-112.

Études générales.

L'article de dom Leclercq (N. 37), seule étude d'ensemble, donne un aperçu précis et documenté pour ce qui regarde la période romaine ou du Bas-Empire : I. Poids monétaires. II. L'exagium solidi. III. Poids de pierre et de verre. IV. La livre. La Bibliographie des deux premières parties a toutefois quelques lacunes. L'exposé se limite en outre à la période d'investigation prescrite au *DACL* (I^{er}-VIII^e s.). La troisième partie, consacrée aux poids en verre, partie qui ignore les travaux essentiels de U. Monneret de Villard (1922) et de M. Jungfleisch (1932), est, de tous points, insuffisant. — Le travail d'E. Babelon (N. 4), qui examine particulièrement les problèmes posés par l'or et l'argent et leurs rapports réciproques au cours de la période qui va de Dioclétien à Justinien, est reproduite sans changement ni additions du *Journal des Savants* de février 1901, pp. 105-121. Au cours de ces cinquante dernières années, la recherche a fait de tels efforts dans « un des chapitres les plus obscurs et les plus difficiles à débrouiller de la Numismatique de l'Antiquité » comme s'exprime Babelon lui-même, qu'il eût été loyal d'en tenir compte. La Bibliographie surtout eût dû être tenue à jour.

En quelques notations rapides, M Zakythinos (N. 16, pp. 2, 3) rappelle ce principe que le poids de 4 gr. 48, assigné au nomisma d'avant 1204, est tout théorique, vu l'imperfection des moyens de pesage, vu, semble-t-il, plus encore, l'imperfection des étalons monétaires. A propos des tessères de cuivre étudiés par Svoronos, je ne crois pas que la différence

de poids qu'ils accusent se justifie par l'initiative prêtée à Manuel I^{er} restaurant le nomisma plein de 4 fr. 40. Il n'est nullement prouvé que l'exagion en question ait appartenu à cet empereur. D'autre part la multiplicité des émissions de poids inférieur, loin de supprimer, du moins sous les Commènes, celle du solidus traditionnel, la postule au contraire, le jeu de l'État faux-monnayeur consistant à se faire payer en monnaie de bon aloi, ce qui ne se pourrait s'il n'alimentait la circulation en n'y jetant que de bonnes espèces. Le nombre de celles-ci diminua toutefois progressivement. A cette condition seule, l'opération devenait rentable.

Poids en bronze.

Nous devons à M. Chicarró (N. 34) la présentation d'une collection régionale des exagia trouvés sur le territoire de la province de Séville. L'auteur passe en revue les études antérieures à la sienne, fait maintes corrections au poids des pièces et tente par endroits une nouvelle interprétation des signes. Collection d'exemplaires du type classique établi sur le modèle créé par Constantin.

Bien que les quatre monuments que fait connaître M. Gerasimov (N. 35) soient d'époque antérieure à celle qui nous occupe (II^e-III^e s.), ils méritent de figurer dans ce dossier à titre comparatif. On y relève une livre de 326 gr., une demi-livre de 150 gr. 50 avec cette grande inscription circulaire : *Examinata ad pondera Sacrae (Monetae)*; une demi-livre (six onces) munie de cette autre inscription placée de même : *Mestikentiou* et pesant 163 gr. 72; enfin un exagium d'une once accusant 26 gr. 65.

La seule pièce nouvelle, de fabrication byzantine, semble celle que présente M. Ivašenko (N. 36), pièce des IV^e-V^e siècles dont je ne connais que le signalement.

En revanche, plusieurs études soulignent l'adoption par les royaumes barbares d'Occident du système pondéral des Byzantins. L'exagium publié par M. Blanchet (N. 32), un cuivre de 75 gr. 50, fut fabriqué en Italie et plus probablement sous Théodoric. Sa légende : (*Deus*) *in nomine tuo Justitia*, l'apparente étroitement à un monument similaire étudié naguère par G. Schlumberger (MAB, 1895, p. 341) de 18 solidi ou 75 gr. Le mot *Justitia* (Δικαιο) CVNH sur l'autre pièce) est synonyme d'*Aequitas* et veut dire que la taille était loyale, quoique le poids eût été légèrement abaissé. Nous devrions en effet avoir 18 sous d'or de 4 gr. 17 l'un, ce qui est en dessous du poids régulier (4,48). Mais cette cote se trouve être encore honorable.

Les Wisigoths d'Espagne qui, à l'avènement d'Odoacre en Italie (476), reconnurent au moins nominalement la suzeraineté de Constantinople ne purent, dans l'intérêt même de leur commerce, qu'en appliquer le système pondéral qu'ils avaient au reste reçu des Romains. Ils pratiquèrent selon toute apparence le monométallisme-or, mais ne purent éviter les contre-coups des fluctuations auxquelles fut soumise la monnaie byzantine. Il y eut abaissement non seulement du titre (or blanc), mais aussi du poids. Accident exceptionnel, estime M. Beltrán (N. 31), qui ne nous dit pas si la circulation parallèle en Espagne, du miliarensis, à

côté du solidus, ne constitue pas déjà un bimétallisme de fait, et si la concurrence née de cette présence ne nécessitait pas, comme on l'admet d'ailleurs sous le roi Rechiardo (448-456), une parité de moyens de circulation, donc la frappe, fut-elle réduite, de monnaies d'argent indigènes. Du moins n'en a-t-on pas encore découvert.

Poids en verre.

Les monuments de cette classe sont relativement peu nombreux. Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'on n'en ait presque pas découvert au cours de la dernière décade.

Le dénéral du Préfet de Constantinople Flavius Gérontius (561), sous Justinien, mérite une mention particulière non point tant par sa nouveauté — on en possédait déjà d'autres exemplaires (G. Schlumberger, MA, p. 324 et BZ, VII, 1898, p. 605 n. 5) — que par le lieu de sa trouvaille (Sucidava sur le Danube). On croyait en effet que « jamais on n'en a trouvé dans les anciennes provinces européennes de l'empire d'Orient pas plus que de l'Anatolie (Leclercq, *loc. cit.*, col. 1241) ». Une question toutefois se pose : Est-ce un poids voyageur ou bien a-t-il vraiment servi sur place ? Il convient d'être circonspect et je ne saurais conclure d'emblée avec M. Tudor (N. 40 *bis*, p. 183) que « Sucidava possédait un bureau des vérifications des monnaies qui passaient ou venaient du monde barbare ». La chose peut être au reste admise indépendamment de cette découverte.

Byzance n'était pas la seule à user des poids en verre. Les arabes, qui en empruntèrent la formule à l'Égypte byzantine, en ont laissé un grand nombre dont l'étude permet de comprendre mieux la place qui fut la leur dans la métrologie du Proche-Orient durant le haut moyen âge. Le petit livre de Miles (N. 40) donne en effet, sous la signature de Fr. R. Matson, un exposé général, sur la pratique des deux mondes grec et musulman, en particulier sur les procédés usités pour la fabrication de ces petits monuments avec les indications que l'on peut tirer de la couleur et de la composition du verre. D'autre part, une pièce bilingue, également présentée par M. Miles (N. 39), vient à point souligner ce fait que les arabes n'hésitaient pas, le cas échéant, à autoriser l'emploi des poids grecs qui, munis d'un signe de validation, continuaient à servir sans doute parmi les populations hellénophones à l'époque des conquêtes. Telle me paraît du moins la pièce byzantine estampillée par le sultan al-Walid. Deux autres poids en verre, perdus au milieu d'un lot de 104 poids arabes de même matière, font songer à une même utilisation par les conquérants musulmans. Je ne sais si M. Miles, qui vient d'en faire connaître un nouveau (N. 38, d'après NL, 1950, p. 161) a envisagé cette éventualité.

L'opinion commune est que ces empreintes sur pâte de verre sont de vrais étalons pondéraux. Dans une communication faite, le 6 avril 1946, à la Société Française de Numismatique (RN, IX, 1946, pp. XXIX, XXX, Procès-verbaux), M. Guillou s'est néanmoins refusé à leur reconnaître le moindre cachet monétaire. Une étude postérieure devait nous apprendre le rôle joué selon lui par ces petits monuments. Elle semble n'avoir pas paru, sans doute à la suite des apaisements que les deux lettres

de M. Jungfleisch (*loc. cit.*, pp. x, liv. IV, V) lui prodiguèrent. Les procédés de fabrication ne permettaient en effet qu'une précision très approximative et M. J. note que « la *constance relative* du poids de ces exagia est le résultat « d'un tour de main professionnel tout à fait remarquable (p. XI) ». Cette observation, absolument fondée, explique la diversité apparemment paradoxale de ces poids étalons, diversité que présentent d'ailleurs à un degré encore plus grand les poids en bronze. Il reste à démontrer — les textes ne peuvent guère nous y aider — comment s'opéraient les pesées et s'évitait la fraude. On aura du moins soin de distinguer ces espèces d'autres poids en verre non monétaires pesant jusqu'à une livre et destinés aux usages non commerciaux.

Je signale ici que l'on trouvera deux nouveaux exemplaires de ces poids en verre dans mon catalogue actuellement sous presse de la Collection des sceaux byzantins de M. C. Orghidan. Ils ont été acquis sur le marché d'Istanbul en 1938 sans que l'on ait pu établir le lieu de leur trouvaille. Il y a seulement présomption qu'ils proviennent d'ailleurs que de l'Égypte. Nouvel indice qu'on en faisait usage en différents points de l'empire.

Balance et pesées.

L'extrême variété qu'accusent les exagia de la meilleure époque est un fait bien connu. Leur poids est toujours inférieur à ce que légalement il eût dû être, la 72^e partie de la livre, soit 4 gr. 55. M. Ulrich Bansa (N. 14, pp. 357-360), reprenant la théorie de Hultsch, attribue la différence constatée entre le poids théorique et le poids effectif, non point tant à la tolérance élargie par l'incapacité où se trouvèrent les monétaires de fabriquer des exagia irréprochables, comme je le croirais plus volontiers, qu'à un prélèvement — le *Schlagschatz* des numismates allemands — au moyen duquel l'État récupérait les « immenses frais » du monnayage. Dans les paiements à la pièce, chacun, l'État comme le particulier, y aurait gagné. La livre réelle serait ainsi ramenée de 327 gr. 45 à 322 gr. 90, et cette dernière masse, une fois débitée en 72 parties, met le solidus à 4 gr. 48! Cette explication a trouvé au moins un contradicteur, M. Lafaurie (RN, X, 1949, p. 194).

Quoi qu'il en soit, pour les gros paiements, tant pour l'or monnayé que pour les lingots, l'usage de la balance resta régulier dès le IV^e siècle (preuves juridiques dans LECLERCQ, *loc. cit.*, col. 1229) et se continua jusqu'à la fin de l'empire (pour le bas moyen âge, voir ZAKYTHINOS, (N. 16, pp. 15, 16). Certaines figures de la *Notitia Dignitatum* laisse même deviner qu'on fit usage de sacs contenant jusqu'à des pièces de bronze, usage qui paraîtra normal à qui se rappelle que *folles* signifia d'abord « sac » dans le sens de bourse. Ces sacs étaient cachetés ou scellés, comme le souligne M. Blanchet (N. 33). Mais cette précaution devint partiellement caduque le jour où le titre de la monnaie d'or ou d'argent eut à son tour été atteint.

Les équivalences.

On eut recours alors à un double expédient correctif : dès la seconde moitié du XI^e siècle, les sommes à valoir furent évaluées

dans une monnaie de compte (solidus ou hyperpère de titre plein ou d'une série déterminée agréée par les parties) et à partir du ^{xiii}^e par équivalence, en certaines monnaies étrangères réputées fortes (ducat de Venise ou florin de Florence).

Ce chapitre de la Numismatique byzantine, d'un traitement exceptionnellement délicat, n'a encore fait l'objet d'aucune enquête particulière. Quelques points ont cependant été touchés durant ces dix dernières années.

Notons d'abord que la pratique de la pesée ne fut pas totalement abolie. Mais cette opération n'intervient qu'après fixation du montant dans la monnaie choisie. Ainsi (DÖLGER, N. 6, pp. 305-307), précise un acte de 1326, cent hyperpères usités dans le commerce devront être réglés en ducats vénitiens d'un poids de cent onces. Cette combinaison obéit à la double préoccupation de remédier à l'abaissement continu de la monnaie d'or byzantine et à la diversité toujours grande du poids accusé par chaque pièce.

Le problème des équivalences acquit, surtout dans l'empire de Nicée et sous les Paléologues, une importance exceptionnelle. Certes, les croisades avaient déjà amené les Grecs à confronter leur monnaie avec celles des armées occidentales qui traversèrent son territoire, mais ce contact ne fut qu'occasionnel et il s'établit d'autre part — nous en avons donné ci-dessus un exemple suggestif — dans des conditions trop incertaines ou trop douteuses pour que les calculs puissent dans les divers cas avoir une valeur absolue. Du jour où le bon besant perdit sa suprématie internationale, elle dut se mettre à la remorque de ses heureux rivaux, le ducat de Venise et le florin de Florence. Le rapport fut dès lors continu, sinon constant et il s'établit dans les comptes un système d'équivalences dont il serait urgent de dresser le tableau pour tous les cours pratiqués.

C'est le mérite de M. Zakythinos d'avoir tenté (cf. Zakythinos, N. 16, pp. 20-29) une esquisse d'ensemble pour les deux derniers siècles. L'entreprise est des plus complexes, le nombre de cas détaillés trop restreint pour fonder des conclusions que l'auteur évite avec raison de tirer tout en faisant précéder son petit dossier de réflexions essentielles à la position du problème. On obtient ainsi néanmoins une longue suite de faits précis qui, espacés entre 1228 et 1433, illustrent la chute de l'hyperpère tombé progressivement de 10 fr. or, 10 à ne plus valoir, d'après un compte au moins, que 3 fr. 82 en 1433! Durant la même période s'accuse, avec des progrès inégaux, la croissance des diverses monnaies européennes (livres et sous tournois, marcs d'argent, esterlings et autres).

IV. Les ateliers monétaires.

Le classement des suites monétaires, tel qu'il a été établi depuis un siècle, ne laisse pas de causer aujourd'hui à de patients chercheurs de légitimes inquiétudes. De nombreux problèmes, jamais abordés ou insuffisamment approfondis, conditionnent, en effet, l'attribution de pièces ou d'émissions entières à un règne ou à un atelier déterminé. Nous enre-

gistrions avec soulagement plusieurs études qui ont largement contribué à éclaircir cette partie ardue de la Numismatique byzantine.

42. **A. R. Alföldi**, *Quelques observations sur le personnel et le fonctionnement de l'atelier monétaire romain* (en hongrois), dans NK, XLVI-XLVII, 1947-48, pp. 12-22, 63.
43. **A. S. Dimitriu**, *Faux monétaires dans l'Antiquité* (en roumain), dans BSNR, XXXVIII, 1944-47, pp. 49-58.
44. **Gerasimov T. D.**, *Un faux avec le portrait de Constantin Paléologue* (en bulgare), dans BIAB, XIV, 1940-41, pp. 232-234.
45. **Gerasimov T. D.**, *Fausse monnaie antique de l'empereur Jean Tzimiscès* (en bulgare), dans BIAB, XVII, 1950, pp. 313-315.
46. **Jungfleisch M.**, *Conjectures au sujet de certaines lettres isolées se rencontrant sur les solidi byzantins du VII^e siècle*, dans BIE, XXXI, 1948-49, pp. 108-120.
47. **Jungfleisch M.**, *Les points secrets en numismatique : une innovation due aux arabes?* dans BIE, XXVIII, 1945, pp. 101-115.
48. **Jungfleisch M.**, *A propos de moules en terre ayant servi à couler des monnaies romaines*, dans NC, 1950, pp. 249-252.
49. **Laffranchi L.**, *La numismatica di Leonzio II. Studio su un periodo della monetazione italo-bizantina*, dans Numismatica, V, 1939, pp. 6-15, et 91-92. Tiré à part de 47 pages et onze pl. (Perugia 1940).
50. **Lopez R. S.**, *Le problème des relations anglo-byzantines du VII^e au X^e siècle*, dans Byzantion, XVIII, 1946-48, pp. 139-162.
51. **Luciani S. A.**, *La monetazione bizantina nell'Italia Meridionale*, dans Archivio storico per la Calabria e la Lucania, XIV, 1945, pp. 181-184.
52. **Mayreder F.**, *Zur Silberprägung der Münzstätte Constantinopolis im 4. Jh.*, dans Mitteil. Num. Gesellschaft Wien, II (1939), pp. 101-113 et 2 fig.
53. **Ricotti Prina D.**, *La monetazione siciliana nell'epoca bizantina*, dans Numismatica, 1950. Tiré à part de 35 pages et IV pl.
54. **Schindler L.**, *Byzantinische Münstudien. 4. Die halb Folles ohne Münzstättenbezeichnung des Mauricius Tiberius*, dans NZ, LXXIII, 1949, pp. 107-114.
55. **Secăsanu C.**, *Monnaies grecques et byzantines frappées dans les idées grecques, et dispersées au nord de la Mer Noire*. Bucarest.
56. **Ulrich-Bansa O.**, *Le ultime monete della zecca di Aquileia romana*, dans Aquileia Nostra, XVIII, 1947. Tiré à part de 12 pages et 2 pl.

1. — Personnel et fonctionnement.

Enregistrons une seule grande enquête qui, tout en appartenant à la période prébyzantine, mérite d'autant plus d'être signalée ici qu'elle établit pour la première fois les règles fondamentales du fonctionnement des ateliers monétaires, telles qu'elles seront appliquées, non sans vicissitudes, jusqu'aux abords du VIII^e siècle, qu'elle définit surtout le rôle prédominant que peuvent jouer en certains cas les considérations stylistiques dans l'attribution de nombreuses pièces aux divers ateliers susceptibles de les avoir émises. L'histoire de l'atelier de Milan, tel qu'il fut de 352 à 498, illustre ce point de vue. De Constant II à Anastase, ce

centre connaît une activité très inégale, fiévreuse tant qu'y séjourne l'empereur, ralentie ou en chômage lorsque les maîtres de l'empire vont ailleurs. Le fonctionnement parallèle des autres ateliers de la Préfecture d'Italie, Rome, Aquilée et Pavie, est seulement esquissée. Ce qui caractérise l'activité de ces institutions mises en route par Dioclétien c'est le bureaucratisme, l'appareil mécanique entraînant l'homogénéité des types et des légendes; c'est aussi le contrôle sévère des émissions par l'emploi d'un système de marques à l'occasion fort complexe. L'aboutissement logique est l'étatisation de tous les ateliers impliquant la suppression de toutes les franchises municipales. Le livre dense et essentiel de M. Ulrich Bansa, N. 14, devant faire l'objet d'une recension spéciale, il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage. Notons aussi, du même, le tableau, brossé à part (N. 56), de la mort progressive d'un atelier, celui d'Aquilée. C'est également au fonctionnement et au personnel d'un autre grand atelier italien, celui de Rome, que M. Alföldi consacre (N. 42) une courte étude. Elle a valeur générale et mérite pour cela de figurer ici. La première partie étudie en effet la manière dont on fabriquait les coins monétaires au début du iv^e siècle; elle marque tout particulièrement le premier fléchissement du style, sensible plus qu'ailleurs dans l'atelier autonome de Nicomédie. C'est surtout la seconde partie qui retiendra l'attention, car elle donne un bref aperçu, à l'aide de l'épigraphie, sur la composition du personnel et sur l'administration des ateliers.

L'étude la plus importante, une étude d'ensemble qui renouvelle une méthode et comporte une leçon, est celle que M. Lafranchi (N. 49) consacre au monnayage de Léonce II (695-698) et subsidiairement à celui de ses successeurs jusqu'à 720. A partir de la stylistique trop délaissée par Sabatier et imparfaitement mise en œuvre par Wroth, l'auteur distingue, sur base de la portraiture et de particularités épigraphiques et orthographiques, cinq groupes majeurs qui sont autant d'ateliers. I. Constantinople et ses deux cycles (685-705 et 705-720); II. Ravenne et ses deux cycles (695-705 et 705-720); III. Rome et ses deux cycles (item); IV. un atelier de l'Italie méridionale qui doit être celui de Naples, en aucun cas attribuable, comme le voulait Wroth, aux ducs de Bénévent; V. Syracuse, le centre le plus important après celui de Constantinople. Il faudrait y ajouter Carthage, laissé intentionnellement hors jeu.

L'inventaire complet et simultané des émissions faites durant 35 ans permet à M. Lafranchi de restituer à Léonce II, auquel les numismates les plus récents (par ex. GOODACRE, *Catalogue* II, 1931, p. 119), tout en lui assignant un sceau à lui contesté, n'accordaient plus aucune monnaie, de restituer, dis-je, d'un coup jusqu'à cinq groupes de pièces représentant toute l'échelle monétaire, ressortissant aux ateliers de Constantinople (16 pièces), Ravenne (7 pièces), Rome (4 pièces), Naples (3 pièces), Syracuse (5 pièces), auxquelles s'ajoutent trois autres d'une attribution douteuse. Les lettres secrètes font l'objet d'un examen attentif, mais ne reçoivent pas d'explication satisfaisante. Du moins servent-elles à établir la discrimination entre les monnayages des deux empereurs Léon III, surnommé à tort l'Isaurien (717-741) et le nôtre, Léonce II qui justifie pleinement cette appellation.

C'est en s'inspirant de cette réussite, que M. Ricotti (N. 53) a entrepris une plus vaste enquête sur le monnayage sicilien d'époque byzantine. Deux ateliers, celui de Catane fonctionnant à partir du règne de Tibère Constantin (578-582) jusqu'aux premières années de Constant II (641-648), et celui de Syracuse allant de 644 environ à 878, de la triarchie civile, financière et militaire qui pendant un siècle fut le régime de l'île jusqu'à la prise de Syracuse par les arabes. Il est anormal que l'atelier se soit installé à Catane qui n'était pas le centre administratif. L'auteur découvre la raison de cette anomalie dans la préoccupation qu'eut le chef de l'administration financière, le *chartularius marinarum*, d'échapper aux ingérences possibles de ses deux autres collègues, le préteur (civil) et le duc. L'auteur groupe toutes les espèces, assez dispersées, issues de nos deux ateliers; il corrige nombre d'attributions inexactes et ajoute une petite série de pièces inconnues jusqu'à ce jour. Des tableaux clairs et larges, suivis de quatre grandes planches d'une exécution parfaite reproduisant 244 monnaies, constituent une base de travail indispensable pour l'étude du monnayage italo-byzantin. La note que M. Luciani (N. 51) consacre au même sujet étendu à toute l'Italie méridionale est sans prétention comme sans grande utilité. Je ne le donne ici que pour mémoire.

La quatrième note que M. Schindler (N. 54) consacre aux monnaies byzantines étudie les styles caractéristiques de trois ateliers : Constantinople, Nicomédie et Cyzique, dans les émissions de demi-follis faites sous le règne de Maurice Tibère. Il semble possible, grâce à d'autres observations, de restituer un certain nombre de pièces, généralement attribuées à Constantinople, à l'un ou l'autre de ces trois centres d'émission.

M. Beltrán (N. 31, pp. 331, 332) se demande s'il n'y eût pas d'atelier byzantin à Carthagène après l'occupation, en 552, de la Bétique par les impériaux. Les catalogues ne lui connaissent aucun numéraire, toutes les pièces susceptibles de lui être attribuées revenant à Carthage. Mais l'auteur réserve prudemment l'avenir et ses surprises. La théorie, suivant laquelle les solidi et les tremissis de l'époque de domination grecque en Espagne, actuellement attribués aux Wisigoths, « ne paraissent ni ne doivent être des « byzantins » de Carthagène », n'a plus à ses yeux la valeur d'un dogme absolu. Et c'est sagesse.

Le petit livre consacré par M. Secașanu (N. 55) à l'atelier de Cherson et à sa longue activité, de Justinien à Constantin X Ducas (vi^e-xi^e s.), a valeur de simple vulgarisation. Le classement et la description des types ne sont pas sans mérite, encore que la qualité des reproductions soit médiocre. Notons surtout que les problèmes fondamentaux sont comme systématiquement écartés.

Enfin M. Mayreder (N. 52) consacre une courte note à l'atelier de Constantinople et à ses émissions d'argent au iv^e siècle. Cette étude ne m'ayant pas été accessible (cf. BZ. 1940, p. 337), je ne puis qu'y renvoyer le lecteur.

2. — *Pluralité.*

La diminution progressive, à partir de Justinien et surtout d'Héraclius, du nombre des ateliers monétaires fut-elle une conséquence de leur suppression par décision souveraine de l'empereur ou l'effet très simple de l'évolution politique? La question est obscure et n'a pas encore fait l'objet d'une enquête sérieuse. Il semble cependant que les invasions barbares d'une part et l'inadaptation des centres d'émission à un état de choses éminemment précaire aient créé une situation de fait, non de droit. Les uns après les autres, les ateliers fermèrent leurs portes sous la pression des circonstances et il semble bien qu'aux abords du ^x^e siècle celui de Constantinople restait seul en fonction. La pression extérieure n'était pas au reste l'unique cause qui raréfiait le nombre des ateliers. Certains d'entre eux suspendaient, pour des raisons purement intérieures, leur activité pour de longues périodes. M. Stein, (N. 28), pp. 767, 768 souligne le cas d'Alexandrie dont l'atelier n'a laissé aucune trace entre le règne de Théodose II et celui de Justinien qui le remit en fonction. Néanmoins ces éclipses, suivies au reste de reprises, affaiblirent certes le monnayage provincial; elles ne le tuèrent pas avant l'an mille.

On ne saurait dire sous quel empereur ni dans quelles circonstances se fit l'unification, mais l'on devine aisément que celle-ci fut réalisée conjointement à une réforme de l'assiette fiscale. Quoi qu'il en soit, du ^x^e siècle à la dislocation de l'empire (1204), aucun texte, aucun fait ne permet actuellement de mettre en doute la thèse courante suivant laquelle une seule ville, la capitale, battait légalement monnaie. La réalité, telle du moins qu'elle apparaît à travers certains textes, semble commander certaine réserve. L'isolement, conséquence de la distance ou des événements, dut obliger les stratèges des thèmes frontières à se faire monnayeurs. D'après un curieux passage du *Strategicon* (éd. Wasiliewsky-Jernstedt, p. 51²²), il y avait là un moyen commode de s'enrichir à fort peu de frais. La manière dont Kékauménos en parle, lui qui devait s'y connaître, suggère l'idée qu'à côté des faussaires il y eut des fonctionnaires probes que la nécessité d'avoir assez de numéraire obligea à en fabriquer. Le firent-ils sur base d'un droit établi ou avec la simple tolérance de l'État? Je ne saurais l'affirmer. Je me contente de signaler ici le fait dont on a minimisé la signification.

La courte note que M. Gerasimov (N. 45) consacre à un trésor de monnaies de Jean Tzimiscès me semble devoir illustrer cette doctrine, selon laquelle ces ensembles surtout n'ont pas nécessairement un caractère absolument frauduleux. Quinze kilos de monnaies en cuivre ont en effet été trouvées dans le Nord-Est de la Bulgarie. Celles-ci représentent cinq ou six espèces différentes qui se caractérisent par la régularité décroissante de l'inscription dont les lettres, dans le meilleur cas, sont irrégulières, mais qui le plus souvent est figurée ici par des raies et des lettres détachées, là par un tracé purement barbare, là encore par des rangées de petits traits et de petits angles droits. Sur une dernière série, inscription et effigies sont correctes, mais les pièces sont d'épaisseur

et de poids anormal. En dépit de leur présentation défectueuse, ces pièces ont dû circuler en groupe à la même époque et dans le même lieu, puisqu'elles ont été thésaurisées. A cause de cela, je les croirai plus volontiers issues de ces ateliers occasionnels que les commandants militaires devaient se croire autorisés, s'ils ne l'étaient pas, à faire fonctionner dans les cas d'urgence. Le même phénomène s'observe en sigillographie, qui présente, signées d'un même nom de haut fonctionnaire, des bulles dont le traitement fait contraste; les effigies et les légendes présentent ici le type classique propre à l'époque de frappe, tandis qu'elles apparaissent là si frustes et si gauches que seul l'art provincial le plus rétrograde peut les avoir gravées.

Ces initiatives locales ne faisaient au reste courir à la monnaie qu'un danger fort restreint, pour la bonne raison qu'elles n'affectaient pas le métal précieux, soit que l'or et l'argent fissent défaut, soit que leur utilisation ne se justifiait point. Les faux certains ou estimés tels sont en effet, sans exception, de bronze ou de billon. L'aire forcément limitée où circulaient ces émissions parasites se situait d'autre part aux frontières dont les peuplades limitrophes en absorbaient une large portion.

De 1204 à 1453, le problème des ateliers monétaires est plein d'inconnues. Les *empires* nés de celui de Constantinople (Nicée, Trébizonde, Thessalonique) eurent leur monnayage autonome. La chose est beaucoup moins claire pour les *despotats* (Épire, Thessalie) de même souche. Le droit de monnaie étant à Byzance un des attributs de la souveraineté, il est dans la logique des événements qu'on y en ait usé, mais l'on devra attendre la publication de certaines collections et procéder à l'examen d'attributions trop hâtives avant de déterminer la fréquence et l'ampleur de ces émissions régionales. Je crains que de multiples causes d'ordre technique et psychologique n'en aient raréfié le nombre et réduit le volume. Du moins l'existence d'ateliers monétaires ou d'officines similaires ne saurait être contestée.

Le cas du despotat de Morée n'est pas séparable de celui de l'empire byzantin reconstitué. Y eut-il à Mistra ou ailleurs, en Europe comme en Asie, des ateliers travaillant simultanément avec celui de Constantinople. On admet communément, à tort selon moi, que les despotes de Morée n'ont pas battu monnaie. Le fait brutal est qu'on n'en a pas encore découvert, ce qui a porté à douter de la singulière affirmation du chroniqueur Théodore Spandounis, suivant lequel un seigneur moréote Manuel Bouchalis aurait reçu le droit de battre monnaie. Il serait en effet singulier que le despote ait accordé un privilège dont l'usage lui eût été interdit. L'avenir dira seul si cette principauté, munie de très larges franchises, n'eut pas réellement son atelier monétaire à une époque où l'on en rencontre ailleurs que dans la capitale.

Il est en effet actuellement hors de doute que Thessalonique fut un centre d'émission très actif aux ^{xiii}^e-^{xiv}^e siècles (de 1246 à 1350 environ). M. Bertelé (N. 2), pp. 12, 13) le souligne justement. N'y en eut-il point d'autres. A priori je ne puis l'admettre. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Or la raison de distance et d'isolement relatif qui favorisait la métropole macédonienne, celle-là même qui poussait

ou autorisait les stratèges de la grande époque à se faire monnayeurs. jouait amplement en faveur de cités et de régions que les événements anarchiques du ^{xiv}^e siècle coupèrent de la communauté byzantine. Je pense en tout premier lieu à Philadelphie et veux voir, à défaut de preuve plus tangible, dans l'expression : *ad sagium Philadelphie*, mieux dans cette autre de Pegolotti : *perperi di Filadelfe*, l'indice qu'on y battait monnaie. Le transport du numéraire eût été autrement exposé au pillage des bandes armées, qui, aux dires d'un évêque du lieu, Théolepte, surveillaient les routes, tandis que les corsaires turcs battaient inlassablement la mer. La frappe d'espèces locales au type impérial dut y être une nécessité. Cette raison pourrait aussi valoir pour Vicina sur le Danube, ou pour Chio, mais je dois convenir que les expressions : *ad sagium Vicinae*, *ad sagium Sii*, sont susceptibles d'autres explications, dont aucune toutefois ne me paraît pleinement satisfaisante. Le cas de Chio est au reste bien plus ancien et mériterait d'être étudié à part.

En revanche, l'existence d'un atelier dans Janina reconquise me semble certifiée historiquement. La charte de février 1319 qui fixe le statut de la nouvelle province au sein de la communauté grecque dit en effet expressément ἵνα οὐδὲν ἑτερον χάραγμα παρὰ τὸ νῦν πολιτευόμενον εἰς αὐτοὺς τεθῇ ἐκείσσι. (MM, v. p. 82). Je ne crois pas qu'il faille entendre ce passage comme le fait Zakythinos, N. 16, p. 113, dans le sens d'un engagement « de ne pas mettre en circulation dans ce pays des valeurs d'un aloi différent que celui de l'émission courante ». Si je comprends bien, les nouveaux sujets exigeaient que les émissions en cours dans le despotat nouvellement aboli ne fussent pas retirées et demandaient qu'on n'y introduisit pas d'autre espèce au type constantinopolitain, sans doute parce que les monnaies de cette catégorie se trouvait d'un titre inférieur. Dans ces conditions il est peu croyable que l'atelier local n'ait pas continué son activité au moins durant quelque temps.

3. — Coins et moules.

Les instruments servant à fabriquer ordinairement les monnaies sont les coins dont il n'a pas été retrouvé que je sache de nouvel exemplaire. En revanche, M. Jungfleisch (N. 48) étudie des moules en terre qui sont à considérer comme de vrais instruments monétaires et acquièrent de ce fait pour le numismate une égale importance.

4. — La contrefaçon : faussaires et démarqueurs.

La contrefaçon fut dès le début sévèrement réprimée. La peine (ablation d'une main) fit d'abord partie du droit coutumier du Bas-Empire; tolérée par la législation de Justinien qui ne l'a pas codifiée, elle fut introduite par Héraclius (612-641), puis incorporée à l'Eclogue de Léon l'Isaurien et finit par devenir la peine type pour ce genre de délit. M. Lopez (N. 22) en étudie l'évolution dans le droit byzantin et son adoption par les peuples germaniques ou arabes, puis plus particulièrement par les

Anglais du ^{viii}e au ^xe siècle (N. 50). Voir la mise au point partielle de Fr. Dölger dans BZ, 1950, p. 244.

La tentation de falsifier la monnaie est aussi vieille que la monnaie elle-même. A l'époque byzantine, la diversité des types et la multiplicité croissante des émissions, la quasi-impossibilité de parvenir à une exactitude absolue dans les pesées et les alliages facilitaient le jeu des fraudeurs, en tête desquels apparaît, aux époques de grande difficultés, l'État lui-même. D'où l'embarras du numismate devant certaines espèces ou séries d'aspect insolite. J'ai souligné plus haut, à propos de la découverte récente de monnaies au type de Jean Tzimiscès, le danger d'une conclusion hâtive. Tout ce qui innove, surtout dans l'empire byzantin, n'est pas œuvre de contrebande. La note consacrée par M. Gerasimov (N. 44) au médaillon de bronze conservé à Londres et attribuable au dernier empereur de Byzance, Constantin Dragasès, me semble en constituer une nouvelle preuve. Des étrangetés dans la gravure du titre, des anachronismes et le libellé insolite de la légende font penser à ce savant que la pièce est inauthentique. Ma réaction serait assez différente. Ce monument est certainement une œuvre d'époque (^{xv}e s.) et elle me semble appartenir non au basileus, mais au despote de Morée (1428-1449). Je ne vois pas d'autre part l'intérêt qu'aurait eu un faussaire à graver ce flan de bronze. Visiblement il s'agit d'une œuvre plastique d'un maître occidental (effigie de saint Luc) au dos de laquelle Constantin a bien pu apposer son timbre. Le travail a dû se faire dans le Péloponèse, lieu de croisement naturel des techniques italiennes et grecques. Au lieu de fusionner, elles se juxtaposent sur cette pièce monétiforme dans le plus saisissant contraste.

La fraude ne naît pas uniquement du désir de s'enrichir au moyen de la spéculation. Elle prolifère dans certaines conjonctures économiques, particulièrement aux époques de mauvaise gestion des finances publiques. M^{lle} Dimitriu (N. 43) fait à ce sujet des réflexions qui, surtout valables pour l'Antiquité gréco-romaine, s'appliquent dans une large mesure au Bas-Empire, voire, dans leur partie plus générale, au Moyen Âge lui-même.

5. — *Signes de récongnition: lettres isolées et points secrets.*

Une double nécessité de garantie et de contrôle a fait graver sur les solidi d'ancienne époque, en plus de l'exergue et de l'indice numéral destinés à faire connaître la ville et l'officine de frappe, deux espèces d'éléments dont l'interprétation est encore conjecturale.

M. Laffranchi (N. 49), pp. 36-38, a dressé le tableau des lettres secrètes qui, de 685 à 717, apparaissent soit dans le champ, soit à la suite de l'exergue CONOB, soit en fin de légende. L'auteur admet, à titre d'hypothèse, que la valeur de ces signes, de soi variable, exprimerait tantôt le quantième indictionnel, tantôt l'initial du nom du gouverneur local (par exemple P sur des monnaies de Syracuse désignerait Paul, le stratège de Sicile), tantôt quelque autre chose d'indéterminé. M. Jungfleisch a tenté (N. 46) une explication plus cohérente des lettres isolées se rencon-

trant sur les solidi du vi^e siècle. Une enquête plus large sur un matériel plus abondant et plus divers confirmera ou infirmera ce qui ne saurait être présentement qu'une hypothèse de travail. La seconde étude du même (N. 47) sur les points secrets marque le début de leur usage à Byzance sous le règne de Basile I^{er} (867-886) en imitation des arabes qui les utilisaient sur leurs dinars à partir de l'an 701 et finirent par leur donner un sens constant pour marquer l'initiale d'un atelier (d'après RN, X, 1948, p. 153).

V. Les ensembles monétaires.

La pièce, fut-elle du métal le plus recherché, a une valeur limitée. Elle est destinée à faire somme, à s'additionner à d'autres pour constituer une entité à portée économique ou sociale efficace. Le seigneur, le commerçant, l'homme libre avaient leurs réserves sur lesquelles chacun veillait jalousement. De cette préoccupation naquirent simultanément la thésaurisation et le trésor. Ce n'est qu'à l'époque moderne que les monnaies devinrent objet de curiosité, puis de science, et donnèrent naissance aux collections officielles et privées que des expositions périodiques mettent en valeur.

57. **Bellinger A. R.**, *The emperor Theophilus and the Lagbe hoard*, dans Berytus, VIII, Beyrouth 1944, pp. 102-106.
58. **Belov G. D.**, *Fouilles de Chersonèse Taurique* (Crimée) en 1931-1933, dans *Archaiologia*, IV, 1941, 268-274.
59. **Boyce Al. Abaecherli**, *Roman and byzantines acquisitions*, dans MN, II, 1947, pp. 15-20, et III, 1948, pp. 45-56. Cf. NL, 1950, pp. 14-15.
60. **Condurachi Em.**, *Monnaies coupées*, dans CNA, XV, 1940, pp. 227-229.
61. **Condurachi Em.**, *Les trésors monétaires de la région carpatho-danubienne et leur importance pour l'histoire des Roumains*, dans *Balcania*, VII, 1944, pp. 23-44.
62. **Condurachi Em.**, *Un nouveau trésor de monnaies byzantines* (en roumain), dans BS, I, 1949, pp. 163-167.
63. **Fuhrmann H.**, *Archäologische Grabungen und Funde in Italien und Libyen*, dans *Archäolog. Anzeiger*, LI, 1941, pp. 377, 701.
64. **Gerasimov T. D.**, *Kollektive Münzfunde*, dans BIAB, XIV. 1940-42, pp. 282-285.
65. **Gerasimov T. D.**, *Découvertes collectives de monnaies* (en bulgare), dans BIAB, XVII, 1950, pp. 316-326.
66. **Harris J. M.**, *Coins fund at Corinth. I. Report on the coins found in the excavations at Corinth during the years 1936-1939*, dans *Hesperia*, X, 1941, pp. 143-162.
67. **Harris J. M.**, *A gold hoard of Corinth*, dans AJA, XLIII, 1939, pp. 268-277.
68. **Holst H.**, *Les collections gréco-romano-byzantines du Cabinet des Médailles de l'Université d'Oslo pendant 125 ans (1817-1942)*, dans *Serta Eitremiana, Osloae* 1942, pp. 34-42.

69. **Laurent V.**, *Une prétendue numismate sur le trône de Byzance ou les dariques de l'impératrice Théodora*, dans BSHAR, XXVII, 1946, pp. 85-91.
70. **Mattingly H.**, *A byzantine hoard from Tell Atchana, North Syria*, dans NChr., XIX, pp. 179, 180.
71. **Mattingly H.**, *The Bermondsey hoard*, dans NChr., VI, 1946, pp. 167-169.
72. **Mattingly H.**, *Miscellanea. A smal Roman hoard from Winchester*, dans NChr., VI, 1946, pp.
73. **Mattingly H.**, et **Pearce J. W.**, *The Tuddenham hoard of siliquae*, dans NChr., VI, 1946, pp. 169-173.
74. **Moisil C.**, *En souvenir de Constantin Orghidan (en roumain)*, dans CNA, XVIII, 1944, pp. 257-258.
75. **Moisil C.**, *Les trésors monétaires comme sources historiques*, dans CNA, XVI, 1942, pp. 68-75.
76. **Moisil C.**, *Michel C. Soutzo*, dans Balcania, IV, 1941, pp. 479-502.
77. **Newell Ed. T.**, *The byzantine hoard of Lagbe*, dans NNM. N. 15. 1945. 22 pages et VII pl.
78. **Paucker M.**, *Monnaies anciennes et byzantines trouvées à Piuia Pietrei (en roumain)*, dans CNA, XIX, 1945, pp. 51-54.
79. **Ramos Folques A.**, *Un tesorillo bizantino en la Alcadia*, dans CCASE. 1948, pp. 510-513. Cf. NL, 1950, p. 20.
80. **Robertson Anne**, *Three Hoards of Roman coins in the Harris Museum. Preston Lancashire*, dans NChr., VIII (1948), pp. 205-218.
81. **Sauciuc-Săveanu T.**, *La collection de monnaies et d'autres objets antiques de l'Université Regele Carol II de Cernăuți. Esquisse historique et inventaire (en roumain)*, dans Codrul Cosminului, X, 1936-1939, pp. 109-157.
82. **Sjuzjumov M. Ja.**, *De l'interdiction de thésauriser à Byzance (en russe)*, dans Viz. Vremenn., I (XXVI), 1947, pp. 267-269.
83. **Stefan Gh.**, *Risultati della prima campagna di scavi*, dans Dacia. VII-VIII. 1937-1940, pp. 401-425.
84. **Stefan Gh.**, *Fouilles archéologiques de Dinogetia (en roumain)*, dans Studii II, 1949, pp. 131-139.
85. **Tsontchev D.**, *Le Musée archéologique national de la ville de Plovdiv (en bulgare)* dans AMNAP, I, 1948, p. 153-158.
86. **Tsontchev D.**, *Découvertes collectives de monnaies (en bulgare)*, dans AMNAP. II, 1950, pp. 273-274.
87. **Tudor D.**, *Sucidava. III*, dans Dacia. XI-XII, 1945-1947. pp. 198-204. 206-208 (découvertes monétaires).

1. — *Thésaurisation et trésors.*

Le livre du Préfet défend (c. IX 5 et X 4) aux membres des corporations en possession de monnaies de cuivre de les thésauriser et de procéder à leur rognure. Mickwitz (cf. BZ, XXXVI, pp. 64 suiv.) voyait dans cette prohibition un moyen pour la Banque de faire des gains en

propos de l'émission de la monnaie sauzimou (N. 52) le me. Pour lui, le principal motif du législateur était de raffiner les calices en remplaçant l'argent liquide dont elles avaient un contenu élevé et qui de multiples causes souffraient. Fr. Dölger, donnant raison au sujet du terme *sauzimou* M. Sj. pense à une opération de change entre un type d'un type complètement évincé et qui se servent peut-être également pour la fabrication de la fautive de l'or (p. 51, n. 4). Comme le marque M. Dölger et me l'a dit d'autre part M. Koukoules, la question est soumise à l'usage aux pièces d'argent illes à l'usage des Byzantins et espèces primitives, sous l'aspect de pièces neuves, en l'honneur de l'usage de l'argent plus haut (p. 205) je ne saurais bientôt sur ce sujet.

Les observations relatives par tous gens du commerce ou du négoce. L'empereur Théodore (1022-1028), dans une exégèse trop galante à son art collectionneur de monnaies antiques se présente en effet bien plutôt comme le type de l'antiquaire, remplissant ses coffres de monnaies et monnaies, comme je l'ai vu l'autre démontré (N. 49).

Après cela, les préférences de nombreux dépôts, continuellement mis à jour par le commerce de l'empire ou dans les pays limitrophes, font l'usage de monnaies étrangères. Parmi les grands trésors ne contribuent pas seulement à remplir les vides de nos collections, elles ont une double valeur, économique et politique dont M. Mion (N. 75) a souligné l'importance. Les grandes lignes l'importance perdue décline et que M. Condurachi (N. 41) étudie en l'honneur de l'histoire des populations roumaines et d'ailleurs. Les monnaies ne se valent pas en effet seulement au sud de l'Europe (27 en Bulgarie contre 1 seulement en Yougoslavie), mais au sud dans la Roumanie d'aujourd'hui, en Hongrie, mais aussi — ce que M. C. ne souligne pas assez — aux points stratégiques, comme par exemple aux bords du grand fleuve. C'est ce qui explique (voir notamment p. 211) la fréquence des trésors byzantins en Donroudja et dans le sud de l'Europe jusqu'à dans le XIV^e siècle. L'auteur donne en outre (p. 37-38) la liste des trésors découverts pour chacune des quatre périodes entre lesquelles se répartit selon lui la circulation des monnaies byzantines au Byzantin dans la région envisagée. Il eût été préférable de donner en appendice un tableau plus clair et plus systématique.

L'examen d'ensemble de ces nouvelles nous permet ensuite de noter presque à coup sûr certains phénomènes de la circulation monétaire dans une région byzantine. C'est ainsi qu'est révélée la multiplication de la monnaie byzantine au nord du Danube aux époques d'opérations militaires, c'est-à-dire plus particulièrement qu'apparaissent, comme instruments de change, des valeurs nominales précises, d'anciennes monnaies romaines ou byzantines. Ce phénomène, sensible dans l'Égypte byzantine (cf. G. M. *The currency of Egypt in the fifth century*, dans *ANR*, 1922), ne l'est pas moins au nord du Balkan. M. Condurachi (N. 41) en étudie le fait et en marque les incidences sur la vie publique jusqu'à l'époque de Justinien. Le roman dut en être la conséquence, dans les zones frontalières du numéraire, particulièrement du bronze et du

billon. On s'en procura de trois manières : en acceptant dans les opérations commerciales ou de simple troc les pièces anciennes, en en fabriquant d'autres (j'en ai touché un mot ci-dessus p. 215) par imitation avec les moyens du bord, enfin, plus tard, quand le métal fit défaut, en coupant les pièces légales en un nombre variable de fragments.

M. Condurachi (N. 60) a signalé et partiellement décrit un curieux témoin de cette dernière opération, le trésor de monnaies coupées trouvé à Balș en Roumanie (département de Romanati). Le dépôt original a été divisé par le premier vendeur en deux parts sensiblement égales (c. 800 fragments chacune), mais j'en ai rencontré d'infimes débris ailleurs. L'ensemble, dont M. C. n'a connu qu'une moitié, est maintenant réuni dans le Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine. J'espère lui consacrer une étude, beaucoup de ces fragments étant attribuables et la collection contenant un nombre anormal de types monétaires inédits ou rares, comme ceux de l'Hagiosoritissa et de saint Nicolas orant. Période d'émission : XI^e-XIII^e siècle.

La découverte en 1945 à Macin, aux bouches du Danube, d'un trésor de monnaies en or formé sous Andronic II (avant 1320) ne souligne pas seulement, comme le note M. Condurachi (N. 62), l'absence de monnaies vénitiennes ou génoises dans les trésors des XIII^e-XIV^e siècles, à une époque où les deux grandes républiques italiennes, maîtresses du commerce en Mer Noire, auraient dû imposer leur numéraire; elle ne marque pas seulement une étape de la route commerciale qui reliait Byzance aux pays du nord de l'Europe. Elles sont surtout une preuve supplémentaire de la domination politique de Byzance en ce point névralgique des échanges internationaux. C'est cette même présence dont témoignent, aux époques de grande expansion, les trouvailles de monnaies d'or comme celle de Dinogetia comprenant 106 pièces allant de Basile II à Constantin IX Monomaque, auxquelles s'ajoutent 17 pièces de bronze se répartissant de Justin I^{er} à Alexis I^{er} Comnène. Ce lot exceptionnel, trop vite dispersé, n'a jamais été publié et l'on n'en trouvera chez Gh. Stefan (N. 84) qu'une description globale et trop fragmentaire.

D'autres découvertes, de proportions moindres, sont de portée assez définie. On signale ainsi comme trouvé dans la même région un petit trésor où les pièces d'Héraclius voisinent avec celles de Nicéphore Botaniatè, des Comnènes et d'Isaac l'Ange, le tout mêlé à des deniers de Thasos et autres pièces d'époque hellénistiques. La composition de ce lot, si elle était mieux assurée, fournirait une nouvelle preuve sinon de la remise en circulation, du moins de l'emploi pour la thésaurisation des monnaies grecques et romaines. M^{me} Paucker (N. 78) qui l'a acquis n'a pu contrôler les dires du négociant de Constanța qui le lui a vendu. La présence d'une pièce, en argent, comme maintes autres, d'Isaac II l'Ange n'est sans doute pas fortuite. Comme l'a bien montré N. Banescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest 1946, pp. 110-117, cette trouvaille, rapprochée de celle d'un sceau au nom du même basileus faite dans la même région, est au moins un indice que les Byzantins, évincés du Haut Balkan par la création du second royaume bulgare, gardèrent jusqu'en 1204, grâce à leur flotte, une tête de pont en Dobroudja,

tête de pont que Michel VIII Paléologue restaura. C'est également une conclusion historique nouvelle, quoique d'époque plus ancienne, qu'autorise l'apparition dans les fouilles de Sucidava de monnaies de Maurice Tibère (582-602). Comme le souligne M. TUDOR (N. 87), la domination byzantine, attestée sous Justin II, se serait donc prolongée jusqu'à la fin du VI^e siècle en ce point du limes danubien. La Crimée ou la Chersonèse Taurique a livré un nombre élevé (c. 560 pièces) de monnaies byzantines décrites par M. G. BELOV (N. 58). De Constantin à Basile II la suite ne connaît qu'une brisure entre la fin du VII^e et le milieu du IX^e. Deux pièces plus récentes, l'une de Constantin X Ducas (1059-1067) et l'autre de Manuel I^{er} Comnène (1143-1180), n'ont apparemment aucune signification particulière. Elles doivent néanmoins être rapprochées de plusieurs inscriptions et d'un sceau grâce auxquels M. Banescu (RHSEE, XVIII, 1941, pp. 103-108 et BSHAR, XXII, 1941, pp. 57-77) a prouvé que la domination byzantine a duré au nord de la Mer Noire au delà du terme généralement admis.

Quelques trésors ne se rattachent apparemment à aucun événement déterminé. Leur présence en un point donné de l'empire soulève néanmoins parfois quelque intéressante question. Ainsi les trésors trouvés à Corinthe ne sont pas seulement autant de témoins éloquents de la prospérité du commerce local; ils soulignent d'éloquente manière par leur continuité la période de grande domination byzantine au Péloponèse depuis l'absorption du dernier élément slave jusqu'aux complications de la fin du XII^e siècle, soit de Basile I^{er} (869-879) à Manuel I^{er} Comnène (1143-1180). Entre 1936 et 1939, les fouilles américaines ont mis à jour dans la vieille cité un total de près de 18 000 monnaies de tout métal. Miss Harris (N. 66) en a fait une présentation d'ensemble. Les deux plus récents trésors offrent cette particularité de ne contenir que du numéraire des Comnènes. L'un, groupant 30 pièces en or, appartient tout entier au règne de Manuel I^{er}, et a été étudié à part par le même savant (N. 67); l'autre mêle 42 pièces de Jean II (1118-1143) à 504 (dont 400 d'un type identique) de son fils. D'un point de vue général, la circulation monétaire à Corinthe présente deux particularités. La masse inventoriée jusqu'à ce jour ne comprend d'abord pour ainsi dire pas de monnaie des Paléologues (une seule de Michel VIII). Ce phénomène ne s'explique pas seulement par la longue occupation latine ou la prédominance du ducat vénitien. Il doit tenir à la raréfaction croissante des bonnes espèces byzantines, dès lors peu propres à la thésaurisation, et à l'éloignement du centre. En second lieu, il est singulier que le règne intermédiaire de Jean II soit très faiblement représenté (393 pièces contre 4495 à Alexis I^{er} son père et 4106 à son successeur Manuel I^{er}). Je ne pense pas, comme l'admet Miss Harris, que la raison en soit l'absence de frappe au début d'un règne qui, en matière monétaire, semble avoir eu de vigoureuses initiatives, qui surtout améliora le titre et, quoique dans une moindre mesure, le poids du métal précieux. La cause de cette raréfaction doit, si elle n'est pas fortuite, être cherchée ailleurs.

Les trouvailles faites dans le reste de la Grèce ne m'étant connues que par des signalements globaux et partiels (par ex. dans BZ, 1942,

p. 358) ne gagneraient pas à être détaillées ici. J'ignore également ce que le sol de la Turquie, particulièrement de l'Anatolie, a mis au jour. En revanche en Bulgarie, où les campagnes de fouilles, judicieusement conçues et énergiquement conduites sous tous les régimes, ne cessent d'enrichir le patrimoine national, les découvertes de trésors, petits ou grands, sont de chaque campagne. M. Gerasimov (NN. 64, 65) en donne régulièrement des signalements globaux. De 1940 à 1948, les musées de Sofia et de province se sont enrichis de plusieurs milliers de pièces de toute époque et de tout métal dont l'inventaire raisonné, éminemment souhaitable, permettrait sans doute de préciser le sens d'un nombre surprenant de termes qui, dès le *x^e* siècle, envahissent le vocabulaire numismatique. Je ne note ici que quelques faits saillants ou curieux, concernant la circulation monétaire au *xii^e* siècle. Le trésor pesant un kilo et demi de Vatkyn (près Bazarcik) n'a que des pièces d'Alexis I^{er} et de Manuel II; la rareté relative des émissions de Jean II, constatée ci-dessus, semble ainsi confirmée. Mais ce n'est là qu'un accident, car deux trésors au moins donnent la suite : Jean II, Manuel II et Alexis III et l'un deux pèse 8 kilos! En outre, à Pirgovo 76 sous d'or au nom de Jean II sont sortis d'une même cachette, et 11 à Smjadovo qui, en une autre occasion, en a fait connaître, mêlés à des monnaies de Michel VIII et de ses enfants Andronic II-Michel IX, une quantité indéterminée d'autres. A la suite de cette constatation et de celles que l'on peut faire d'autre part je ne doute pas que l'on doive réformer le jugement trop vite porté sur le monnayage du second des Comnènes. Un autre point saillant de ces découvertes : la rencontre d'un très gros trésor (50 kgs de cuivre) malheureusement dispersé, mais qui, d'après les échantillons recueillis (Manuel I^{er}, Isaac II et Alexis III), se rapporte à la même époque. La dispersion de cet ensemble est vraiment regrettable. On ne saurait non plus assez déplorer l'escamotage d'une trouvaille contenant de l'or, du cuivre et une petite balance. Quelques monnaies de Justinien ont pu être rattrapées, mais l'examen de ce fonds, celui d'un petit banquier, n'eût pas manqué d'être instructif.

Ce que M. Tsontcheff (N. 86) nous fait connaître de son côté s'insère dans le même ordre d'observations. Un trésor de trois kilos de cuivre associent une fois de plus les deux Comnènes Alexis I^{er} et Manuel I^{er}, à l'exclusion, assez frappante, de Jean II. La composition d'un second lot, aux noms des empereurs Anastase I^{er}, Justin I^{er} et Justinien n'offre en revanche rien de remarquable. On regrettera seulement qu'il ne soit pas donné à son sujet plus de précisions.

Notons encore quelques trésors isolés recueillis dans des régions où les trouvailles déclarées ne sont pas fréquentes.

Un éboulement de terrain avait révélé à Lagbe en Pisidie un ensemble de 102 pièces en or, allant de Léon III (717-741) à Théophile (829-842). Le seul intérêt de la découverte, présentée avec un soin attentif par M. Newell (N. 77), est de fournir un trésor pour une période (717-832) qui en est assez dépourvue. Elle a cependant donné à M. Bellinger (N. 57) l'occasion de fixer de plus près la chronologie du monnayage de l'empereur Théophile qui est représenté par 36 exemplaires.

C'est de la Syrie du Nord, du lieu dit Atchana, que provient le lot de 83 pièces décrites par M. Mattingly (N. 70). La série va de Jean Tzimisès à Michel VII et 16 de ses pièces seraient attribuables à un atelier local, celui d'Édesse. La question du nombre des ateliers provinciaux est ainsi à nouveau posée. Mais ce n'est pas la seule, celle de l'attribution des monnaies anonymes assez fréquentes dans ce lot retenant aussi l'attention du numismate.

La trouvaille de 73 monnaies byzantines, acquise et présentée par M. Longuet (RN, VI, 1942, pp. xi, xii, Procès-verbaux), a surtout l'avantage d'enrichir nos connaissances de 24 ou 25 types entièrement nouveaux ou inédits; mais ces pièces présenteraient aussi la particularité d'être surfrappées sur des deniers tournois d'Arta au nom de Jean Orsini et d'appartenir à une période (1341-1357) encore insuffisamment connue. L'édition de ce lot serait éminemment souhaitable.

De nombreuses autres monnaies, sont signalées par unité ou par groupes restreints. On en trouvera un certain nombre à la fin de ce bulletin dans le relevé des pièces nouvelles. Le total de tout ce qui a été révélé au cours de cette dernière décade est bien supérieur à ce qui résulte du bilan que nous dressons. Les circonstances même des trouvailles sont en effet peu propices à un sauvetage intégral. Les pertes sont inévitables et rares sont les trésors qui viennent intacts entre les mains des spécialistes, des collectionneurs avertis ou des conservateurs de musées. Les renseignements qu'ils comportent n'en sont que plus précieux et il serait à désirer que l'on dressât sur base de l'ouvrage, mis à jour, de Mc. A. Mosser *A bibliography of byzantine coin hoards* (NNM, N. 67, New-York 1926) un inventaire plus circonstancié de tous les trésors récupérés et qu'on en dressât la carte. Hors de cette enquête préliminaire, les essais en cours visant à réformer le classement ancien échouera partiellement. Les éléments nouveaux de solution sont en effet plus nombreux et plus divers qu'on se l'imaginerait à première vue.

2. — *Collections publiques et privées.*

Peu de musées ont publié l'état de leurs acquisitions. Celles-ci sont évidemment abondantes, grâce au jeu des réquisitions, dans les pays successeurs de l'ancien empire byzantin. C'est ainsi que le musée de Plovdiv s'est enrichi de 1942 à 1947 de 967 pièces dont 222 en or et 258 en argent. Celui de Sofia reçoit un afflux continu de monnaies et il n'est plus de ville de province qui n'ait présentement son fonds. Cf. Tsontcheff N. 86 et Gerasimov N. 65. Les musées étrangers, même les plus réputés, croissent bien plus lentement. Ainsi la Société Américaine de Numismatique n'accuse pour 1946 qu'une entrée de 143 monnaies allant de Théodose I^{er} à Michel VII. L'année suivante le chiffre est encore plus modeste, moins de cent! Le tout acquis par dons, surtout de M. Bell. Cf. Boyce N. 59. De 1936 à 1939, l'Université, alors roumaine, de Cernauti n'ajouta que quelques spécimens à ses collections. Cf. Sauciuc-Săveanu N. 81. Le Cabinet des Médailles de l'Université d'Oslo possède un nombre intéressant, quoique indéterminé, de monnaies byzantines;

l'accroissement de ce petit fonds depuis les 125 dernières années est esquissé par Holst N. 68, dans un mémoire surtout utile par ce qu'il nous apprend des trouvailles faites en Norvège même. — Le Cabinet Numismatique de l'Académie Roumaine doit à la seule libéralité d'un patriote éclairé, l'ingénieur C. Orghidan, de posséder depuis 1944 l'une des collections les plus nombreuses et les plus précieuses de monnaies en or (quelque 800 numéros). Cf. CN A, XVIII, 1944, pp. 291, 292. Il faut y ajouter un imposant lot d'aspres de Trébizonde décrits naguère par M. Mattingly. Cf. N. 150 *bis*.

3. — *Expositions et reproductions groupées.*

La chronique numismatique ne saurait ignorer les manifestations qui contribuent à mieux faire connaître les monnaies byzantines. Il n'y a plus d'exposition où ne figure une vitrine qui lui soit consacrée. Mentionnons à titre d'exemple, pour leur intérêt particulier, celles qui ont fait l'objet d'une publication partielle.

La dernière manifestation en date, la plus réussie peut-être aussi, fut l'exposition-concours de Numismatique organisée au Musée de la Monnaie de Paris. Les byzantines étaient tirées de la riche collection de M. Longuet; peu nombreuse et assez modeste au regard des autres vitrines, cette dernière avait du moins l'avantage de ne présenter presque que des types inédits des ^{xiii}^e-^{xv}^e siècle. Sous le rapport documentaire, ce lot me paraît avoir été le plus important. Voir le Catalogue, avril-mai 1951, pp. 111-113.

Le Walters Art Gallery (Baltimore 194), fit également une place méritée au monnayage byzantin de toute époque dans son exposition d'art chrétien ancien et médiéval. Reproduction d'un choix de types dans le catalogue de cette exposition, Baltimore, 194.

4. — *Les collectionneurs.*

Deux noms doivent prendre ici place comme étant étroitement liés à l'avancement de l'étude de la Numismatique byzantine : ceux de Michel Soutzo et de l'ingénieur Orghidan. M. Moisil (NN. 74, 76) nous dit ce qu'ils furent, l'un collectionneur et numismate de renommée mondiale, l'autre collectionneur aussi avisé que passionné. Nous devons à celui-là de solides études sur la métrologie, à celui-ci l'un des plus beaux ensembles de monnaies en or de l'empire d'Orient.

VI. Le rôle historique de la monnaie byzantine.

Jusqu'en 1204 et au delà, la monnaie byzantine a exercé sur le commerce international une influence régulatrice, souveraine depuis la réforme de Constantin jusqu'au milieu du ^{xi}^e siècle, décroissante mais encore réelle depuis. Sous les Paléologues même, le marché de Constantinople, situé au centre du mouvement d'affaires Europe-Asie, garde

une importance exceptionnelle malgré la disparition progressive de l'or. L'hyperpère, devenu ou peu s'en faut une monnaie de compte, joue un rôle qui paraîtra paradoxal, mais que mettra en relief la publication, actuellement préparée sous l'impulsion énergique de M. T. Bertelè (cf. BZ, XLIII, 1950, p. 506) du registre de Giacomo Badoer, banquier vénitien qui y a consigné tout le mouvement d'affaires traitées par sa Maison dans les années 1436-1440. De nombreuses études ont, ces dix dernières années, mis en relief la fonction historique de ce que M. Lopez nous présentera bientôt (cf. Annuaire, X, 1950, p. 412 en note) comme le dollar du Moyen Age! En voici d'abord la liste :

88. **Alföldi A. R.**, *Jupiter Conservator et le signe de la Croix. Nouvelle contribution à l'histoire de la conversion de Constantin* (en hongrois), dans NK, XLIV-XLV, 1945-1946, pp. 12-16 et 35-37.
89. **Alföldi A. R.**, *Die Kontorniaten, ein verkanntes Propagandamittel der stadtrömischen Aristokratie in ihrem Kampfe gegen das christliche Kaisertum*. Budapest, Magyar Numismatikai Tarsulat, 1943.
90. **Alföldi A. R.**, *On the foundation of Constantinople. A few notes*, dans JRSt, XXXVII, 1947, pp. 3-16.
91. **Arne T. J.**, *Grave No 632 at Birka and a coin of emperor Theophilos*, dans Forvänneren, XLI, 1946, pp. 216-232.
92. **Babelon J.**, *Le portrait dans l'Antiquité d'après les monnaies*, Paris, Payot, 1942, 207 pages et 32 pl.
93. **Bellinger A. R.**, *The gold coins of Justinian II*, dans Archaeology, III, 1950, pp. 107-111. Cf. NL, 1951, p. 247.
94. **Bertelè T.**, *Un riflesso numismatico dello scisma d'Oriente*, dans EPANOS. Raccolta di scritti in onore del prof. Casimiro Adami, Verona 1941, pp. 218-221. Cf. BZ, XLII, 1942, p. 361.
95. **Biro B.**, *Une amulette byzantine en bronze* (en hongrois), dans Közlemények az Erdélyi Nemzeti Museum, II, 1942, pp. 246-257.
96. **Blake R. P.**, *The monetary reform of Anastasios and its economic implications (491-518)*. Studies on the history of the Humanities, dedicated to W. G. Lelanj, Menasha, Wisconsin, 343 pages.
97. **Blanchet Ad.**, *L'influence artistique de Constantin Porphyrogénète*, dans IIAN-KAPITEIA. Mélanges Henri Grégoire (= Annuaire, IX, 1949, pp. 97-104). Cf. NL, 1951, p. 248.
98. **Bonner C.**, *Byzantine amulet-medal*, dans American Philosoph. Society Proceedings, LXXXV, 1942, pp. 467-471.
99. **Bonner C.**, *Studies in magical amulets, chiefly graeco-egyptian*. The University of Michigan Press, 1950, 334 pages et 25 pl.
100. **Castelfranco G.**, *Momenti stilistici dell'arte della moneta del IV secolo* dans Studi bizantini e neoellenici, VI, 1940, pp. 69-72 et 2 pl.
101. **Cesano S. L.**, *Un nuovo medaglione aureo di Teodosio I e la figura di Constantinopoli*, dans BCNM, I, 1940, pp. 69-82.
102. **Comte Zeininger H. C.**, *Feuerstahl oder Buchstabe?*, dans Der Herold, II, 1942, pp. 88-100. Cf. BZ, XLI, 1941, p. 283.

103. **Condurachi Em.**, *Quelques aspects prémédiévaux de la circulation monétaire dans la région danubienne*, dans *Balkanica*, VII, 1944, pp. 56-62.
104. **F(lorescu) G.**, *Les fouilles archéologiques de Capidava*, dans *Studii*, IV, 1949, pp. 130, 131.
105. **Frolow A.**, *Numismatique byzantine et archéologie des Lieux Saints*, dans *Mémorial Louis Petit*, Paris, 1948, pp. 242-253.
106. **Golescu M.**, *Des vieux Traités de Peinture* (en roumain), dans *CNA*, XIX, 1945, pp. 14-15.
107. **Jakimovoicz R.**, *Die Hortfunde römischer Denare in Polen und ihre Datierung*. Actes du VI^e Congrès d'Archéologie, Berlin, 1940, pp. 583-584.
108. **Jungfleisch M.**, *La trouvaille du cimetière de Sainte-Barbe à Babylone d'Égypte*, dans *RN*, XI, 1949, pp. 165-169.
109. **Kennepohl K.**, *Goldzahlungen in Westfalen im 11. bis 13. Jahrhundert*, dans *Hamburger Beiträge zur Numismatik*, N^o 3, 1949, pp. 15-20. Cf. *NL*, 1950, p. 60.
110. **Kerenyi A.**, *Une découverte à Ersekújvár* (en hongrois), dans *NK*, XLIV-XLV, 1945-1946, pp. 16-20 et 35-37.
111. **Kerényi A.**, *Une trouvaille de monnaies byzantines dans le voisinage de Sarkad* (en hongrois), dans *NK*, XLVIII-XLIX, 1949-1950, pp. 21-24.
112. **Knapke W.**, *Aurei- und Solidi Vorkommen an der Südküste der Ostsee und ihre Zusammenhänge mit der umliegenden Fundwelt*, dans *Acta Archaeologica* II. Kopenhagen, Munksgaard, 1941, pp. 79-118.
113. **Kusik M.**, *Trouvaille d'un aureus de l'empereur Théodose II à Hostre près Topociansky* (en tchèque) dans *Historica Slovaca*, I-II, 1940-1941, pp. 298-299 et fig.
114. **Laffranchi L.**, *Appunti di critica Numismatica. La data finale della personificazione di Constantinopoli ed i medaglioni del tempo teodosiano*, dans *Numismatica*, 1941, pp.
115. **Laffranchi L.**, *Appunti di critica Numismatica. VI. Le origini del mito di san Giorgio nella monetazione imperiale romana*, dans *Numismatica*, XIII, 1947, pp. 21-22.
116. **Lange K.**, *Münzkunst des Mittelalters*. Leipzig 1942, pp. 51-52, 59 et fig. sur les pl. 4 et 15.
117. **Laurent V.**, *Le gant à Byzance, symbole monétaire et instrument du droit public*, dans *CNA*, XIV, 1939, pp. 111-124.
118. **Laurent V.**, *Numismatique et folklore dans la tradition byzantine*, dans *CNA*, XV, 1940, pp. 250-263.
119. **Laurent V.**, *Βασιλεὺς Ρωμαίων. L'histoire d'un titre et le témoignage de la Numismatique*, dans *CNA*, XV, 1940, pp. 198-217.
- 119 bis. **Laurent V.**, *Le briquet, emblème monétaire des Paléologues*, dans *CNA*, XVII, 1943, pp. 134-148.
120. **Laurent V.**, *Le titre d'empereur orthodoxe et le sens de son emploi en Numismatique byzantine*, dans *CNA*, XIX, 1945, pp. 34-41.
121. **Leeds E. T.**, *A hoard of Roman folles from Diocletian's reform (A. D. 296) to Constantine Caesar, found at Tyfield, Berks*. Oxford, 1946, 63 pages et 8 pl.

122. **Mateu y Llopis F.**, *La moneta bizantina en España*, dans CCASE, 1947, pp. 310-320. Cf. RN, XI, 1949, p. 178.
123. **Mateu y Llopis F.**, *Monedas de Mauritania. Contribución al estudio de la Numismática de la Hispania Ulterior Tingitana, según el Monetario del Museo Arqueológico de Tetuán*. Madrid 1949, 56 pages et 31 pl. Cf. NL, 1950, p. 17 et RN, XI, 1949, pp. 175-176.
124. **Moisil C.**, *Une monnaie curieuse : la costanda* (en roumain), dans CNA, XIX, 1945, pp. 8-14.
125. **Piganiol A.**, *Le problème de l'or au IV^e siècle*, dans Annales d'Histoire sociale, I, 1945, pp. 47-53.
126. **Rosanov S. A.**, *Les « lobantchiki » d'or*, dans Trud otдела Numizmatiki, I, Leningrad 1945, pp. 146-147 et 1 pl.
127. **Tourneur V.**, *Les médaillons contorniates, la nouvelle année à Rome et le mystérieux monogramme PE*, dans BAB (Lettres) 1947, pp. 328-342.
128. **Toynbee J. M. C.**, *Roma and Constantinopolis in late-antique art*, from 312 to 365, dans JRS, XXXVII, 1947, pp. 135-144.
129. **Volbach F.**, *Un medaglione d'oro con l'immagine di S. Teodoro del Museo di Reggio Calabria*, dans ASCL, XIII, 1943-1944, pp. 65-72 et 3 pl.
130. **Von Elmenau**, *Der Uebergang von der Antike zum Mittelalter im Licht der Numismatik*, dans Deutsche Münzblätter, LXII, 1911-1942, pp. 381-387. Cf. BZ, XLII, 1942, p. 328.
131. **Werner J.**, *Zu den auf Öland und Gotland gefundenen byzantinischen Goldmünzen*, dans Farwänneren 1949, pp. 257-286. Cf. BZ, XLIII, 1950, p. 490, et NL, 1951, p. 104.
132. **Wulzinger K.**, *Gebäudedarstellungen auf Mittelalterlichen Münzen*, dans Deutsches Jahrbuch für Numismatik, II, 1939, pp. 117-127.
133. **Zograph A.**, *Monnaies provenant des fouilles de Tyritaké et de Myrmékion en 1932-1934* (en russe), dans MABCCT, IV, 1941, pp. 158, 170 n. 20.

1. — *La monnaie témoin de l'expansion économique.*

L'embargo sur les exportations d'or a duré à Byzance autant que l'empire. Mais la législation répressive n'a jamais été aussi stricte qu'aux époques de plus grande prospérité. Et néanmoins le courant des affaires atteint, dès le haut moyen âge, les points les plus reculés de l'Europe, portant partout, jusqu'aux îles adjacentes, le bon besant et son crédit. La monnaie byzantine n'a jamais été assez abondante à l'étranger, du moins au loin, pour y avoir servi ordinairement à la thésaurisation. Sa présence en maints endroits très distants du Bosphore permet en revanche de fixer les limites extrêmes atteintes par le commerce grec, tandis que des trouvailles faites dans des pays intermédiaires permettent de déterminer dans une certaine mesure la route empruntée par les marchands.

Ainsi, il a été découvert à Birka, centre commercial actif de la Suède au Moyen Âge, mêlée à des ornements en argent de Khazarie, une monnaie de même métal à l'effigie de Théophile. M. Arne (N. 91) remarque justement qu'il y a là d'abord un indice positif des relations d'affaires

entre la Suède et la Russie Méridionale alors sujette à Byzance, ensuite une présomption que le précieux trésor fut apporté par l'ambassade suédoise qui, en 839, accompagna les apocrisiaires byzantins à Ingelsheim à la cour de Louis le Débonnaire.

Deux îles de la côte orientale de cette même Suède, Oland et Gotland, ont rendu au jour plusieurs trésors de solidi. La raison de leur présence dans ces régions serait différente. En Öland, le numéraire aurait été apporté par des mercenaires nordiques qui, après avoir servi dans les armées de l'empire romain d'Occident, rentrèrent chez eux avec leur pécule; la date de l'enfouissement serait celle de la catastrophe de 480/90. A Gotland, la cachette serait postérieure (peu après 550). Le tiers au moins des pièces trouvées dans cette île est de provenance italienne. Le tout a dû parvenir en Scandinavie par la voie du commerce qui passait par Sirmium, pointe extrême de l'empire des Ostrogoths, et remontait de là vers la nord. Comme, d'autre part, toutes les espèces retrouvées sont antérieures à l'époque de Justinien, M. Werner (N. 131) conclut que l'interruption brusque de l'apport, continu jusque-là, de la monnaie byzantine est une conséquence du refoulement des Lombards et de la création de l'empire avar (568). M. Knapke (N. 112) doit avoir traité du même problème dans un cadre plus général. Son article ne m'a pas été accessible.

Le problème de la diffusion de la monnaie byzantine à une autre extrémité de l'Europe, en Espagne, sa signification culturelle et sa portée économique ont retenu l'attention de M. Mateu y Llopis (N. 122) qui en marque l'extension dans le temps et dans l'espace, dénombre les trouvailles faites et évoque les rapports, réels ou probables, qu'elles permettent d'établir entre la Péninsule ibérique et l'Orient. Exposé trop succinct d'une question qui mériterait une étude approfondie.

En Espagne également, à Alcudia, sur la côte sud-est, les fouilles ont mis à jour un trésor d'ornements et trois pièces en or, deux solidi d'Honorius et un semissis d'Arcadius, toutes trois de l'atelier de Constantinople selon M. Ramos Foulques (N. 79). Mais cette attribution est contestée par le chroniqueur du NL, 1950, p. 20. Seul le demi-sou serait d'origine proprement byzantine, les sous pleins appartenant l'un à l'atelier de Ravenne, l'autre à celui de Milan. Un groupe d'autres monnaies, datables des années 408-410, n'a pas encore été étudié. Dans les deux cas, il doit s'agir soit d'un présent, soit de moyens d'échange.

Les raisons de la présence de monnaies byzantines en maintes trouvailles faites dans l'actuel Maroc espagnol, détaillées par M. Mateu y Llopis (N. 123), sont difficiles à définir. Les monnaies n'y sont au reste pas nombreuses et semblent plutôt provenir de la péninsule ibérique.

La note de M. Jungfleisch (N. 108) nous porte au sud de la Méditerranée, en Égypte où une monnaie byzantine en or a été trouvée perdue dans un trésor de monnaies islamiques de même métal. Le commerçant ou le changeur, propriétaire du dépôt précieux, était-il ou non musulman? On ne saurait, je crois, en décider sur cette seule base. En revanche, on en peut conclure que le solidus servait au Caire à la thésaurisation

vers le milieu du ix^e siècle. Comme d'autre part l'exemplaire retrouvé est de peu antérieur à cette date — il est des empereurs Nicéphore I^{er} et Stauracius associés (803-811) — il a bien pu y venir par la voie du commerce.

De la presqu'île de Crimée, où l'atelier de Cherson ne cessa guère son activité du vi^e au xi^e siècle, on aurait pu admettre que la monnaie byzantine conquît la steppe et rayonna vers le nord. S'il faut en croire M. Zograph (N. 133), la pénétration de la monnaie byzantine n'aurait pas dépassé les régions avoisinantes. L'affirmation paraîtra osée, d'autant que, bien après la chute de Constantinople, les princes de Kiev et de Moscou montreront, au xvi^e siècle, tant d'estime pour le solidus byzantin qu'ils en adopteront, nous apprend M. Rozanov (N. 126), certains types et copieront sous forme de ducats les sous d'or de Constantin X et — je l'ajoute — de Michel VII *Ducas*.

Mais c'est surtout au nord même du Danube, chez ses voisins que l'apparition de la monnaie grecque désigne de manière plus continue la route du négoce. Ainsi la découverte faite à Ersekujávri en Hongrie, découverte publiée par M. Kerényi (N. 110), et comprenant des monnaies des iv^e et v^e siècles, met en relief l'expansion du commerce byzantin, qui, remontant à la fin du v^e siècle, le grand fleuve, se rattachait par ses affluents à la ligne Vistule-Oder. Lors de la visite que je fis à Gniesno en 1933, on me montra des fragments d'étoffe byzantine du x^e siècle, récemment découverts, qui sans aucun doute avaient emprunté cette voie. Mais c'est avec la Hongrie même que les grecs trafiquaient le plus intensément. Aussi ne peut-on être surpris qu'à une époque assez tardive, au xiii^e siècle, la monnaie byzantine de cuivre elle-même y servit à la thésaurisation. M. Kerényi (N. 111) publie en effet un lot de 277 pièces frappées de 1143 à 1204 et représentant 13 types différents déjà connus. L'occasion pousse l'auteur à esquisser les relations qui unirent alors l'empire avec le royaume de Saint-Étienne, relations d'autant plus intenses que les deux pays avaient des frontières communes.

Ce n'est pas sans un vif intérêt que l'on rencontre en Westphalie, à une époque tardive, dans des trésors constitués du xi^e au xiii^e siècles, des sous d'or byzantins qui, s'il faut en croire les documents de l'époque, ne servaient pas seulement à la thésaurisation. Il y a là une constatation nouvelle dans l'article de M. Kennepohl (N. 109), constatation d'une particulière portée pour la Numismatique comparée du Moyen Âge.

On a trouvé en Tchécoslovaquie un aureus de Théodose II. Je ne sais — n'ayant pu voir son travail — quelles conclusions en tire M. Kusik (N. 113), mais on aurait tort d'exagérer la portée de la trouvaille, les pièces isolées voyageant à toute époque.

Enfin retenons, pour conclure, le tableau d'ensemble, où M. Condurachi (N. 103) étudie la diffusion de la monnaie byzantine dans la région carpatho-danubienne. Les points extrêmes de cette aire géographique, marqués par la présence de trésors, sont la Tisa à l'Ouest et le Pruth au Nord. La fréquence, incomparablement plus grande qu'ailleurs, des trouvailles dans cet espace doit s'expliquer selon moi par ce fait que la monnaie byzantine dut être longtemps seule à y circuler.

2. — *La monnaie, témoin de la vie byzantine.*

La monnaie n'a que très exceptionnellement reflété dans son imagerie les événements publics. Les allusions aux faits contemporains, à la situation générale ou à une conjoncture particulière se rencontrent néanmoins de loin en loin, comme j'ai tenté de le montrer (N. 118). En revanche, comme il ressort de cette étude rapide, la monnaie occupe dans les manifestations du folklore une place exceptionnelle. Une espèce, les *konstantinata*, portant l'effigie réelle ou supposée des saints Constantin et Hélène, s'est imposée partout comme talisman. J'ai émis l'hypothèse que cette pièce n'avait de la monnaie que la forme. M. Bertelè (N. 17, pp. 91-94), constatant qu'il a été frappé des pièces de bronze au type susdit — il en publie dix variétés tirées de ses collections — conclut qu'il y en eut également en or. L'éventualité peut en être admise. Quoi qu'il en soit, ce nouveau motif, sous cette forme précise (à distinguer (p. 102, n. 2) des *solidi constantiniani* signalés déjà au x^e s.), semble une innovation des Comnènes, peut-être de Manuel I^{er} (1143-1180). J'ai trouvé trace d'une variété de bronze dans un trésor encore inédit (cf. N. 60 et ci-dessus p. 222). Ces *hagiokonstantinata*, comme on les nommait couramment, tout en étant monnaies, servirent aussi de talismans, à ce point que leur emploi, généralisé dès le moyen âge, est encore aujourd'hui répandu dans tous les Balkans et le bassin danubien. On connaît ainsi, sous le nom de *constantinat*, une monnaie divisionnaire répandue dans les Principautés roumaines du xv^e au xviii^e siècle, comme le montre M. Moisil (N. 124). Y eut-il à Byzance parallèlement des *hagioelenata*, correspondants aux *santelene* italiens du xv^e siècle? M^{lle} Golescu (N. 106) le suggère et je n'y contredirai pas, quoiqu'on n'ait encore rencontré nulle part de pièce où la mère de Constantin figure seule.

A ce groupe se rattachent les flans monétiformes utilisés comme amulettes. Plusieurs exemplaires ont été étudiés, telle cette amulette en bronze présentée par M. Biró (N. 95), datée des x^e-xi^e siècles, et portant l'effigie de saint Georges, ou cette autre succinctement décrite par C. Bonner (N. 98). Un médaillon en or à l'effigie de saint Théodore, édité par F. Volbach (N. 129) mérite une mention particulière. Trouvé en Calabre et conservé au musée de Reggio, ce petit monument vient en effet grossir un lot d'amulettes également en or trouvé dans la même province. En outre, il représente, sous le rapport stylistique, le type intermédiaire entre le type primitif du saint cavalier dont il rapproche le plus et celui de saint Théodore combattant le dragon. On sait que saint Georges surtout est représenté dans cette dernière attitude perçant de sa lance un serpent à tête humaine, symbole chrétien du mal. M. Laffranchi (N. 115) recherche l'origine de cette imagerie dans le monnayage du Bas-Empire. — Le livre entier que C. Bonner (N. 99) consacre aux amulettes ne fait qu'effleurer le matériel d'époque byzantine (nn. 323-327, 331). Ces dernières pièces sont monétiformes, mais se classent à part soit par la nature de leur illustration, soit par l'addition de bélière qui en définit clairement l'affectation. C'est grâce à ce même appendice que l'on peut classer parmi les médailles un petit lot de pièces appar-

tenant à l'époque des Paléologues. Présentation par M. Bertelè N. 17, p. 101. Je dis *médaillles*, car on aurait tort de voir partout des amulettes ou des talismans, bien que le populaire fit difficilement le départ entre la pitié et la superstition. Et cette remarque pose le problème des monnaies à sujet purement religieux. Comme le souligne encore justement M. Bertelè (*ibid.*, p. 94), pendant un siècle, une pratique des ateliers, inaugurée sous Jean Tzimiscès et continuée jusqu'à Constantin X Ducas, mit en circulation une quantité énorme de pièces anonymes en bronze dont l'attribution est l'une des tâches les plus délicates des numismates (voir ci-dessous p. 244), dont l'apparition soudaine et continue n'a pas encore trouvé l'explication satisfaisante. Mais le problème de base reste la discrimination entre médailles et monnaies, ces pièces pouvant extérieurement être confondues. Je ne sais si l'État était à ce point soucieux d'éviter que les unes ne puissent être prises pour les autres. Un fait nouveau souligné par l'auteur est l'apparition toujours plus nombreuse, dans les Collections et sur le marché, de monnaies anonymes de type religieux attribuables à l'époque des Comnènes. Le trésor de Balı, signalé ci-dessus (p. 222), en conserve à lui seul une impressionnante variété de types, parmi lesquels plusieurs identiques à ceux des saints Constantin et Hélène (pp. 92-94).

Les événements publics, je le dis plus haut, ne se reflètent que partiellement dans l'imagerie monétaire. On peut même constater que l'intérêt qu'on leur prêta dans les ateliers alla décroissant jusqu'en 1204 pour reprendre sous les Paléologues. En 324 comme en 1261, c'est le thème de la Ville qui apporte à l'iconographie l'élément nouveau. La fondation de Constantinople a laissé une large trace sur le numéraire comme le montrent d'une part M. Alföldi (N. 90), qui étudie les figurations de la cité sur les émissions faites entre 324 et 330, et d'autre part Miss Toynbee (N. 128) dans une enquête sur les représentations plastiques des deux Rome, celle du Tibre et celle du Bosphore, réalisées entre 312 et 365. C'est la date finale de la personnification de Constantinople que M. Laffranchi (N. 114) tente de déterminer sur base des médaillons d'or de l'époque théodosienne, sujet que S. L. Cesano (N. 101) avait déjà abordé en publiant un nouveau médaillon d'or de Théodose I^{er}. On sait par Pachymère que l'émission de Michel VIII et de ses successeurs représentant les murs de la capitale commémore l'événement décisif de 1261. M. Bertelè (N. 17, p. 99, n. 18 et p. 101) fait apparaître le même motif sur une amulette aux effigies d'Andronic II et Michel IX.

La Numismatique a fourni des arguments décisifs à l'un des sujets qui, depuis une vingtaine d'année, a retenu l'attention des historiens, les origines du christianisme officiel. M. Alföldi (N. 88) montre par un exemple — l'apposition en 324 d'une croix au dessous de l'image de Jupiter sur une monnaie de Licinius — les changements d'orientation imposés par la conversion de Constantin à l'imagerie monétaire. Dans une autre étude, le même auteur (N. 89) voit dans les médaillons contorniates émis de 364 à 472 un instrument insoupçonné mis en œuvre par l'aristocratie païenne pour combattre la nouvelle religion d'empire. M. Tourneur (N. 127) récuse cette thèse, les contorniates ne présentant

nulle part de profession expresse de paganisme. Le débat reste ouvert.

Le passage de l'Antiquité au Moyen Age fut caractérisé selon H. Pirenne par une opposition accusée entre l'époque mérovingienne et l'époque carolingienne, la première maintenant à son économie une base monétaire, la deuxième y substituant, sous la pression de la conquête par les arabes de la Méditerranée, le système des échanges en nature. C'est cette thèse, aujourd'hui combattue (voir *Speculum*, XVIII, 1943, pp. 14-38), que V. Elmenau (N. 130) tente de justifier en étudiant les monuments numismatiques.

Plusieurs savants ont retrouvé sur les monnaies l'évocation d'événements particuliers. M. Frolov (N. 105) a cru découvrir sur une monnaie qu'il restitue à la femme de Théodose II, Eudocie, le souvenir de la croix enrichie de pierreries élevée sur le Golgotha en 420 et détruit en 614 par les Perses. L'hypothèse n'est pas sans soulever une objection que présente M. Blanchet (cf. RN, XI, 1949, p. 155) : le revers de la monnaie porte une figure tenant une croix, non une croix seule! Selon M. Blanchet (N. 97), c'est la remise, en 944, aux byzantins par les habitants d'Édesse du prétendu portrait du Christ envoyé par le Christ lui-même au roi Abgar que rappellerait un sou d'or de Constantin VII (Wroth, *Catalogue*, pl. LIII, n. 7 (et non 8); au même événement que se rattacherait la frappe d'un autre solidus à l'effigie de Léon VI (Wroth, *Catalogue*, pl. LI, n. 8), frappe qui ne serait pas de ce prince, mais du Porphyrogénète associant la mémoire de son père à la déposition, aux Blachernes, de la célèbre image. Il y aurait ici un cas, unique je le crains, « d'une pièce de « Restitution » analogue à celles du Haut Empire ».

Le schisme de 1054 est pour nous l'un des plus graves événements de l'histoire byzantine. Il est admis actuellement que pour la masse d'alors il passa inaperçu. Néanmoins M. Bertelè (N. 94) a cru reconnaître un reflet de l'état d'esprit créé par la séparation des Églises dans l'emploi du terme orthodoxe gravé sur une monnaie d'argent attribuée à Michel VI (1056-1057). J'ai contesté (N. 120) cette interprétation et vu plutôt dans cette manière d'épithète une sorte de rappel, à l'adresse de Michel Cérulaire, selon quoi le basileus n'est pas seulement orthodoxe, mais l'Orthodoxie personnifiée à un moment où l'ambitieux patriarche songeait à l'évincer. L'idée de schisme, à supposer qu'elle ait marqué ici, ne peut être que sous-jacente.

Le R. P. Lathoud et M. Bertelè (N. 116 *bis*) ont voulu voir dans la figuration de clefs aux mains de saint Pierre, sur une monnaie de Jean III Batatzès (1222-1254), l'évocation des tentatives d'union des Églises que cet empereur eut avec Rome. Ce motif se rencontre également sur quelques fragments du trésor de Bals ci-dessus mentionné, mais j'hésiterais pour ma part à donner à cette imagerie de rencontre une aussi grave signification.

J'ai essayé (N. 119) de marquer d'après les légendes des monnaies et des sceaux l'évolution du titre impérial : Βασιλεὺς Ῥωμαίων. Ce titre, apparu pour la première fois sur une bulle de Constant II (641-668), eut une existence officielle plus tôt qu'on ne l'admet d'ordinaire. D'autre part, son emploi fut inspiré davantage par les prétentions de l'impéria-

lisme byzantin en lutte avec les Perses qu'en manière de protestation contre les usurpations protocolaires de Charlemagne. Quoi qu'il en soit, je dois renvoyer le lecteur à une étude plus complète que M. Classen, de Hambourg, vient de faire paraître.

Après les faits particuliers, les problèmes généraux ! Certaines formes du culte public se reflètent en effet dans l'imagerie ou le vocabulaire monétaire. Ainsi, selon M. Babelon (N. 92), l'effigie impériale, qui ne réussit pas à faire portrait, reste éminemment ce qu'elle prétend être, un emblème et un symbole ordonnés, moins certainement, comme le veut l'auteur, à mettre en relief la fonction sacerdotale que le caractère transcendant du divin basileus, comme je l'ai exposé ailleurs (N. 119, pp. 4-6). Un nouveau chapitre, quelque peu révolutionnaire, de la symbolique impériale, nous est présenté par M. Bertelè dans son nouveau livre sur l'empereur ailé (N. 2), thème imaginé, semble-t-il, par les empereurs de Thessalonique, mais repris et largement exploité par les Paléologues pour présenter le monarque, dans une époque de grandes espérances, celle de la reconquête, comme l'élu de Dieu, le lieutenant du Christ, le surhomme qualifié pour assurer sous sa protection (ses ailes) le salut des Romains ! Si les émissions de ce type, exceptionnellement nombreuses et variées, devaient se limiter aux règnes de Michel VIII et d'Andronic II, je serais assez porté à voir à l'origine une préoccupation dynastique. Il y a en tout cas dans cette profusion de motifs nouveaux qui renouvellent, sous l'influence d'un courant venu d'Europe centrale, l'imagerie traditionnelle une intention publicitaire manifeste. J'y reviendrai ailleurs. J'ai eu tort jadis de voir un gant (N. 117) dans ce symbole aux formes variées qui figure dans le champ sur certaines pièces au nom d'un empereur Jean, qui, comme le souligne M. Bertelè (N. 2, p. 28), doit être Jean III Batatzès. C'est ici déjà une aile, preuve que ce symbole devait avoir à Thessalonique originairement une signification particulière et pouvait passer pour l'emblème du souverain local. M. Bertelè attribue au reste les pièces en question à l'atelier de la métropole macédonienne. Le symbole y est donc né, sans doute, d'un jeu de mots (*ἄγγελος* = *ange*), a rayonné sur le plan régional avant de voir son emploi et sa signification élargis par Michel VIII. Toutefois quelque usage qu'ils aient fait de l'aile, les Paléologues ont adopté comme emblème de l'empire restauré un ensemble composé essentiellement d'une croix cantonnée de quatre B. Ce dispositif se retrouve sur toute une catégorie de monnaies dont le plus ancien exemplaire connu est encore dû à Michel VIII, mais dont une forme simplifiée, ne comportant que deux BB confrontés, date de l'empire de Nicée. J'ai formulé (N. 119 *bis*) la thèse que ces espèces avaient été émises d'abord par Théodore II Lascaris dans un dessein de propagande en vue de la reprise de Byzance (B = Βυζάντιον) et que le symbole cruciforme, imaginé par le premier Paléologue, après avoir été celui de la capitale reconquise (1261), était devenu celui de tout l'empire. Plus tard, en plein xiv^e siècle, sous l'influence latine, les quatre B figurèrent autant de briquets. C'est très exactement l'histoire de la Croix de Lorraine adoptée par la France Libre en vue de la Libération de la province frontière et mise à dessein sur le drapeau français. La seule différence

est que, le but atteint, ce dernier emblème a disparu. — Ma thèse combat celle de M. Comte Zeininger (N. 102), chez qui les briquets (*πυρεχθόλων*) deviennent des rayons (*πυρεχθόλων*) et pour qui l'emblème dont parle le Pseudo-Codinos (éd. Bonn, p. 28) est une croix rayonnante, non, comme je le crois toujours, une croix cantonnée de quatre B, assimilés dans la suite à des fusils-briquets. L'article de ce dernier auteur est, pour tout ce qui concerne l'Occident, à compléter par la luxueuse publication du baron STALINS, *Origine et histoire de la famille Stalins de Flandre depuis le XII^e siècle et du briquet héraldique de Bourgogne ou fusil de la Toison d'Or*, Grand-Paris, 1939, 254 pages. La Numismatique a fourni depuis à la controverse quelques nouveaux éléments qui seront discutés ailleurs.

Faut-il voir la devise de l'empire d'Orient dans la formule d'invocation : *Adiuta Deus*, gravée au revers d'un miliaresion de l'empereur Héraclius? M. Blanchet (cf. *Mélanges dédiés à la mémoire de Félix Grat*, I, Paris 1946, p. 209) le déclare et l'on doit admettre que pareille formule était parfaitement en situation au moment où les arabes menaçaient l'intégrité de l'empire. Il faut toutefois constater que son usage était popularisé alors déjà, au point de paraître sur de très nombreux sceaux des VI^e-VII^e siècles.

3. — *La monnaie et l'expression artistique.*

Les monuments de l'Antiquité prouvent jusqu'à l'évidence que la monnaie se prête, malgré son module extrêmement réduit, aux plus belles réalisations artistiques. Au IV^e siècle encore, malgré une nette régression, les graveurs, comme le note brièvement M. Castelfranco (N. 100), savaient faire preuve de goût et d'habileté. Malheureusement l'ensemble du monnayage byzantin est sous ce rapport d'une affligeante médiocrité. Il y eut cependant des efforts pour sortir de la banalité conventionnelle. Le double règne de Justinien II (685-695 et 705-711) marque en effet une première renaissance de l'art monétaire. M. Bellinger (N. 93) en signale la qualité, en étudie la technique et donne de ce renouveau quelques explications plausibles. Mais le plus remarquable effort, non le premier à ce qu'on semble admettre, est celui de Constantin VII dont M. Blanchet (N. 97, pp. 98-101) nous présente « une fort belle création, comparable à quelques chefs-d'œuvre de l'art monétaire », le sou d'or signalé plus haut. La tendance à l'impersonnalité qui est la marque de la glyptique byzantine l'emporta et le seul effet durable de cette performance occasionnelle fut le maintien du buste du Christ comme type principal au revers du solidus, et sa diffusion sur les grands bronzes de Jean Tzimiscès. Ce n'est cependant pas que ces innombrables effigies soient toujours sans mérite. M. Lange (N. 116), dans une étude générale consacrée à l'art monétaire du Moyen Âge, montre l'effort méritoire de certains graveurs, ceux en particulier de Justinien II et de Romain III, vers une insaisissable perfection, dans une présentation inédite du Christ et de la Vierge. Mais c'est dans le traitement des effigies impériales que se remarque le plus nettement le triomphe de la technique linéaire sur le modelé, du figé des physionomies de convention sur les

traits individuels. Comme le remarque fort justement M. Babelon (N. 92, pp. 156-177), cette standardisation finale du portrait monétaire est l'aboutissant d'une évolution, de la stylisation constantinienne au symbolisme hiératique, commandée, voire imposée par cette mystique qui voulait que le monarque parût, sur le numéraire aussi bien qu'à l'hippodrome, comme un symbole et un emblème. Les Commènes nous ont laissé de cette manière les monuments les mieux réussis et les plus suggestifs. Après eux, la technique déchoit subitement mais retrouve du coup quelque préférence pour le détail caractéristique d'une physiognomie (les barbes bifides d'Andronic I^{er} et de Jean III, le visage imberbe de Jean de Thessalonique, etc.). Malheureusement cette concession au réalisme tourne court avec l'avènement des Paléologues, dont les graveurs perdent pour la plupart tout sens de l'esthétique et de la proportion. Je me demande même si ce n'est pas ce sentiment d'incapacité où ils se voyaient de rendre comme leurs devanciers tangible le sentiment de la majesté impériale qui les poussa à multiplier autour d'elle les emblèmes parlants, en tout premier lieu l'aile dont il a été question ci-dessus. L'emploi de celle-ci présente une telle fréquence et une variété si capricieuse qu'il ne peut s'expliquer par la seule influence étrangère. M. Bertelè, à qui (N. 2, p. 51) cette constatation n'a pu échapper, fait connaître (*ibid.*, pp. 39-41) plusieurs autres symboles qui, tout en n'étant pas aussi directement ordonnés à magnifier la Majesté de l'autocrator, évoquent naturellement l'idée de transcendance, tels l'étoile (p. 43) et la croix de proportions inusitées tenue en main par le souverain (*ibid.*), telle encore la fleur de lis (*ibid.*, pp. 42, 43, 114), qui remplit même le revers d'un type de Michel VIII. Ce dernier emblème, quoi qu'il en soit de la théorie selon laquelle l'Occident l'aurait emprunté aux byzantins (cf. M. Dieudonné, dans RN, V, 1941, p. ix des Procès-verbaux), me semble adopté à l'époque précise où nous le voyons tout envahir en France. Il n'est pas jusqu'aux représentations plastiques, de signification apparemment neutre, dont la formule ne paraisse devoir servir à rehausser la majesté impériale. Je pense à ces figurations de murs tourelés au-dessus desquels apparaît l'image de l'empereur ailé (Bertelè, *ibid.*, p. 41) ou à ces arcades qui encadrent sa personne (*ibid.*, pp. 41, 42). Selon l'auteur toutes les pièces présentant ces motifs inédits auraient été frappées dans l'atelier de Thessalonique. C'est admettre implicitement l'influence occidentale. Aussi ne saurait-il être hors propos de signaler ici les réflexions et observations faites par K. Wulzinger (N. 132) sur la manière dont les édifices et les monuments sont gravés sur les monnaies du moyen âge. Ce travail qui ne s'occupe pas de la tradition byzantine a des vues générales qui l'imposent à tout numismate soucieux de s'expliquer la présence de motifs similaires peu ou point pratiqués jusqu'à une époque déterminée.

VII. Nouveaux matériaux : découvertes et recherches.

Le coup d'œil que nous avons jeté sur les ensembles monétaires, particulièrement sur les trésors, nous a déjà fourni une idée des enrichisse-

ments considérables du médaillier byzantin durant cette dernière décade. Malheureusement, comme l'observation en a été faite ci-dessus, peu d'inventaires détaillés ont été publiés. Souhaitons qu'ils ne restent pas aussi complètement perdus pour la science dans les musées où ils sont entrés qu'ils l'étaient dans les cachettes d'où on les a sortis.

A côté d'apports massifs, il a été trouvé une série d'autres pièces intéressantes que leurs propriétaires ou des spécialistes ont fait connaître par unité ou petits groupes. Ces monnaies se sont rencontrées méconnues dans des collections déjà constituées, perdues au milieu de séries d'un autre âge ou isolées à même le sol. Notre intention est moins de dresser ici un dossier complet jusqu'au dernier signalement que de recenser les pièces nouvelles étudiées et classées. On y a joint les pièces déjà connues mais dont un examen plus attentif a changé l'attribution.

134. Alföldi A. R., *Constantin's gold coin of a new type*, dans MM, II, 1946, pp. 16-19 et 42.
135. Bertelè T., *New byzantine coin*, dans NC, 1948, col. 161-163.
136. Elagin Wl., *A new byzantine coin*, dans NC, 1947, col. 542. Cf. Ibid., 1948, p. 161.
137. Forrer L., dans NC, 1948 et 1949, p. 411.
138. Gerasimov T. D., *Monnaies inédites des Paléologues* (en bulgare), dans FR, IV, Sofia, 1949, pp. 23-44 avec 14 fig.
139. Goodacre H., *A bronze coin of Andronicus II and III*, dans NChr., V, 1945, p. 147.
140. Goodacre H., *Notes on some byzantine coins*, dans NChr., V, 1945, pp. 35-40.
141. Goodacre H., *Irene Dukaina*, dans NC, XIX, 1939, pp. 105-111.
142. Goodacre H., *Justinian and Constantine*, dans NChr., I, 1941, pp. 48-53.
143. Grierson Ph., *Three unpublished coins of Zeno (464-491)*, dans NChr., VIII, 1948, pp. 223-226. Cf. NL, 1950, p. 147.
144. Haines G. C., *Some rare roman and byzantine coins*, dans NChr., VI, 1946, pp. 28-35 avec 2 pl.
145. Hill Ph. V., *Two fourth century overstrikes*, dans NChr., VI, 1945, pp. 166, 167.
146. Laurent V., *Bulle et monnaies inédites de Jean Ducas Comnène, empereur de Thessalonique, 1240-1244*, dans CNA, XVII, 1943, pp. 83-94 et 1 pl.
147. Longuet H., *Une monnaie de Jean V Paléologue et de Jean VI Cantacuzène*, dans RN, VI, 1942, pp. 111-116.
148. Longuet H., *Deux monnaies de Manuel l'Ange Comnène Ducas, empereur de Trébizonde*, dans RN, VII, 1943, 137-144.
149. Longuet H., *Bronze byzantin attribué à Jean III*, dans RN, 1945, p. xix (Procès-verbaux).
150. Longuet H., *Follis posthume d'Anastase d'Antioche*, dans RN, VII, 1943, pp. v et vi (Procès-verbaux).

- 150 bis. Mattingly H., *The Platana Hoard of Aspers of Trebizond*, dans NChr., XIX, 1939, pp. 120-127.
151. Oman Ch., *A gold solidus of A. D. 578. A reattribution*, dans NChr., II, 1942, pp. 104, 105.
152. Pearce J. W., *Gold coinage of the reign of Theodosius I. Addendum*, dans NChr., XIX, 1945, pp. 167, 168.
153. Pearce J. W., *Some unpublished roman coins*, dans NChr., XX, 1946, pp. 167-168.
154. Pearce J. W., *Concordia solidi struck at Constantinople by Theodosius I*, dans NChr., XIX, 1939, pp. 199-205.
155. Ricotti D. P., *Bronze coins of the byzantine emperor Theodosius III*, dans NC, VIII-IX, 1949, pp. 411-412. Cf. NL, 1950, p. 103.
156. Ricotti D. P., *Byzantine solidi in the VIIth Century*, dans NC, *ibid.*, pp. 669-670.
157. Strauss P., *Un sou d'or inédit de Constantin II Auguste*, dans RN, X, 1947-1948, pp. 127-131.
158. Thompson M., *Some unpublished bronze money of the early eight Century* dans Hesperia, IX, 1940, pp. 358-380. Voir aussi *ibid.*, X, 1941, pp. 143.
159. Ulrich-Bansa O., *Note sulle monete dell'imperatore Leone II (473 e 474)*, dans Numismatica, VIII, 1942, pp. 8-20 et 2 pl.
160. Ulrich-Bansa O., *Monete d'oro del V e VI secolo rinvenute a Sebatum*, dans Notizie Scavi di Antichità, LXIV, 1940, pp. 150-164.
161. W(hitting) P. D., *An unusual Pentennummia of Tiberius II*, dans NC, VII, 1949, col. 348.
162. W(hitting) P. D., *An XIth Century Solidus*, dans NC, VII, 1949, col. 217-218. Cf. NL, 1950, p. 103.
163. Whitting P. D., and Piper C. R., *The anonymous byzantine Bronze*, dans Seaby's Coin and Medal Bulletin, N° 374 (juillet 1948), pp. 328-329.

1. — Monnaies nouvelles.

Comme l'on s'en rend aisément compte, toutes les époques sont représentées dans notre tableau qui reflète au surplus par la présence de monnaies de Thessalonique, de Trébizonde et de Nicée les vicissitudes de l'empire à son déclin.

Comme il se doit, c'est le médaillier de Constantin et fils qui fournit la pièce la plus ancienne, une monnaie en or du type nouveau de César Constance, frappée à Thessalonique, probablement en 325, à l'occasion des decennalia de ce prince. La ressemblance qu'elle présente avec une autre pièce de Sirmium (MAURICE, *Numismatique Constantinienne II*, pl. XI, fig. 11) s'explique par le transfert à Thessalonique de ce dernier atelier, comme l'établit M. Alföldi (N. 134). Dans la petite série d'inédits que présente M. Pearce (N. 153) apparaît une pièce au nom de ce même César qui signe, en qualité d'auguste, un sou d'or dont M. Strauss (N. 157)

publie un nouvel exemplaire frappé à Antioche, au plus tôt en septembre 337. L'étude de cette dernière pièce où le monarque porte la couronne de laurier est suivi du catalogue des solidi d'Antioche appartenant à ce prince et marqués du signe LXXII. — M. Pearce avait tenté, dans les Actes internationaux du Congrès de Numismatique de 1936 (parus en 1938, pp. 229-239), de déterminer dans une large esquisse ce que le monnayage de Théodose le Grand apporte à la connaissance de son règne. Il est revenu deux fois sur le même sujet, une première fois pour compléter son exposé du monnayage or de cet empereur (N. 152), une seconde fois (N. 154) pour en étudier de plus près un type particulier, les *Concordia solidi* frappés à Constantinople. — Quelque abondant que soit le monnayage des empereurs du ^v^e siècle, M. Grierson (N. 148) prouve qu'il est encore susceptible d'enrichissement en étudiant et décrivant une silique et deux bronzes de Zénon (464-491). La silique et le plus grand des deux bronzes (20 mm contre 10 au second) continuent la tradition de types adoptés sur la monnaie d'argent par Marcien, sur l'autre par Léon I^{er}. Le petit bronze, qui porte au revers l'effigie de l'empereur semble de fabrication italienne.

Les ateliers de province eurent-ils parfois tendance à prolonger au delà du terme de leur règne le monnayage de certains monarques? M. Longuet (N. 150) produit un témoin impressionnant de cette pratique ou de ce laisser-aller administratif, un follis d'Anastase († 518) portant en exergue l'indice Θεούπολις, donc gravé au plus tôt en novembre 528, soit une dizaine d'années après la mort de l'empereur. — Ce cas, si l'on en devait croire M. Goodacre (N. 142), ne serait pas isolé. Le British Museum acquit en effet naguère un solidus de poids réduit aux noms de Justinien et de Constantin. Or l'étude des légendes et surtout de l'illustration de cette pièce conduit l'auteur presque à l'évidence que sa frappe doit se placer quasi sûrement sous Maurice Tibère ou sous Phocas, donc entre 528 et 610. C'est ici et dans les cas semblables qu'est sensible l'urgence d'un vrai Corpus rassemblant et classant toutes les monnaies actuellement retrouvées et disséminées en d'innombrables collections. Comme l'observe justement M. Goodacre, à propos d'un semissis signé des mêmes noms et attribué faussement à Justinien II et Constantin IV, l'état actuel de la documentation n'autorise aucune conclusion satisfaisante. M. Oman (N. 151) semble cependant avoir donné une solution acceptable du problème précédent. Selon cet auteur le solidus en question reviendrait à Justin II et Tibère Constantin associés. Or comme ce dernier reçut le sceptre le 26 septembre 578 et que Justin mourut le 5 octobre suivant, la frappe de la pièce se trouve datée avec une précision inattendue. Les explications de l'auteur concernant certaines anomalies (absence de l'indice TIB et emploi au revers d'un motif du règne de Justinien) me semblent assez plausibles. — Le règne très court de ce même Tibère II (578-582) a laissé sur les monnaies maintes empreintes originales. M. Whitting (N. 161) signale brièvement une curieuse innovation, une variété de la pièce de cinq nummi qui, sous le rapport de la facture, de la disposition des légendes et de l'encadrement, diffère absolument du type usité.

M. Forrer (N. 137) avait cru ajouter au monnayage de Théodose III (715-717) un unicum, une pièce de 20 nummi frappée à Constantinople. M. Ricotti (N. 155) enrichit son médaillier de deux nouvelles pièces (un 40 nummi également de l'atelier de Constantinople et un follis de proportions réduites et de forme irrégulière frappée à Syracuse) et rappelle l'existence, restée inaperçue, d'une quatrième, elle aussi de 40 nummi, naguère publiée par Lafranchi (N. 49, pl. X, nn. 49 et 50) et attribuée à Syracuse.

Le XI^e siècle n'a excité que peu la curiosité des numismates. M. Whitting (N. 162) consacre cependant une note à une variété d'électron déjà signalée mais non publiée par Goodacre, *Catalogue*, p. 255. L'auteur relève les ressemblances que la pièce offre avec celles de Romain IV et Eudocie. Mais comme le remarque l'annotateur de NL, 1950, p. 103, il eût dû avec plus de raison en souligner l'étroite parenté avec les types de Michel VII et Maria (Goodacre, *ibid.*, 258).

M. Goodacre (N. 141) publie et décrit deux nouvelles pièces, l'une en or, l'autre en billon, où l'impératrice Irène Ducas est représentée aux côtés de son mari Alexis I^{er}, tandis que le revers montre le Christ bénissant leur fils Jean II. Sabatier, qui fit don au British Museum d'un exemplaire pareil, attribuait ce type à une émission de Jean II. La figuration du revers complétée par la légende : KEROHΘ, porterait à l'admettre, si la figure imberbe du second Comnène ne nous reportait bien avant la mort du père. J'imaginerai volontiers que cette série a dû être frappée avec une arrière-pensée de propagande dynastique à l'occasion du couronnement en 1092 du fils d'Alexis I^{er} l'usurpateur.

Les Comnènes dont les initiatives financières ont nécessité de nombreuses émissions n'ont eu la faveur d'aucune publication de monnaie, si l'on excepte celle que M. Bertelè (N. 17) a consacrée à un lot de pièces des saints Constantin et Hélène dont il est question ci-dessus (p. 232). Ce n'est pas que le matériel manque et il est à souhaiter qu'on lui prête l'attention qu'il mérite.

En revanche, les Paléologues ont été favorisés de plusieurs mémoires. Le plus neuf et le plus considérable se trouve être de loin l'ouvrage plusieurs fois mentionné de M. Bertelè (N. 2) sur l'empereur ailé. Ce n'est pas, en effet, seulement une étude, au reste fort bien menée, d'un type monétaire déterminé; c'est d'abord une édition, dans le sens le plus exigeant du mot, de 62 variétés de pièces distribuées en de nombreux types, allant de Jean l'empereur de Thessalonique à Andronic II et Michel IX Paléologues et peut-être, car il y a une brochette de pièces non attribuées, quelque peu au delà. Tout l'ensemble provient de l'atelier de Thessalonique et y fut frappé antérieurement à l'invasion serbe d'Étienne Douchan, car bon nombre d'entre elles ont été trouvées dans des régions qui, arrachées à l'empire à cette occasion, ne lui ont jamais plus fait retour. Mais toutes ces pièces ne sont qu'une partie de deux très importants trésors découverts en Macédoine, l'un appartenant à l'auteur lui-même (et c'est le plus important), l'autre au Dr Longuet de Mulhouse. Seule une publication intégrale permettrait de garnir enfin les dossiers désespérément squelettiques des Paléologues. Il ne fait plus aucun doute

que le monnayage de cette dynastie paraîtra un jour aussi abondant que fantaisiste.

Cette étonnante variété, dont témoigne l'étude précédente, est également soulignée par la publication plus réduite de M. Gerasimov (N. 138). Celle-ci ne fait pas seulement connaître de nouvelles monnaies de séries courantes; elle révèle des types insolites ou totalement inusités; l'aigle dicéphale, le prophète Achias mis à la place réservée d'habitude à Andronic III, le martyr de saint Démétrius, etc. La douzaine d'exemplaires décrits et publiés va d'Andronic II à Manuel II et mériterait une étude plus poussée. Mais ici encore, il serait indispensable de repérer au préalable tous les types similaires conservés d'autre part. A propos du numéro 3, je ne crois pas, comme M. Dölger l'a déjà observé (BZ, XLIII, 1950, p. 493), que les légendes des deux faces doivent être unies. En outre, l'exemplaire bucarestois que j'ai vainement recherché sur place n'a jamais fait partie de la collection Severeanu aujourd'hui au Musée Municipal de la capitale roumaine. Regrettons à l'occasion la qualité médiocre des reproductions, d'autant plus déplorable qu'il s'agit d'un matériel rare ou inédit d'un intérêt multiple.

Un autre groupe restreint de monnaies des Paléologues nous est présenté par M. Bertelè (N. 135). A vrai dire, la plupart sont connues et font ici l'objet de nouvelles attributions — nous les retrouverons au paragraphe suivant. Notons cependant comme pièce inédite une monnaie au nom d'un empereur Jean (Jean V ou Jean VIII, l'auteur se réserve de se prononcer plus tard) et deux autres anonymes mais de la même époque tardive. Ces pièces, comme une autre conservée en un certain nombre d'exemplaires, ont cette particularité de présenter au revers le même motif : deux personnages, homme et femme, tenant entre eux une longue croix recroisetée (de biais) à la partie inférieure. L'ensemble des numismates y ont vu la figuration de la femme de Manuel II, Hélène et de leur neveu Jean VII. M. Bertelè les identifie de manière, je crois, convaincante avec les saints Constantin et Hélène.

M. Longuet (N. 147) édite et décrit une monnaie aux noms de deux empereurs Jean, en qui il reconnaît Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène. Ce genre de pièces a certainement pu exister dans les courtes périodes où les deux monarques régnèrent en paix simultanément. Toute la question est de savoir si celle-ci leur est assignable. L'iconographie, selon l'auteur, ne saurait fournir d'argument décisif; le dessin est en effet grossier et la reproduction insuffisante finit d'en brouiller les traits. C'est à des considérations historiques que M. L. demande sa preuve et la raison de la date par lui assignée à la frappe (entre 1347 et 1351) de ce petit monument dont l'intérêt est accru par le motif insolite du revers : Vierge au trône tenant l'Enfant sur son bras gauche. Seule une étude d'ensemble du monnayage des empereurs du ^{xiv}^e siècle fournira l'argument décisif.

L'empire de Thessalonique.

En publiant un sceau inédit de l'empereur de Thessalonique Jean Comnène Ducas (c. 1237-1244), j'ai fait connaître (N. 147) deux mon-

naies certainement attribuables à ce prince. M. Bertelè, qui me les avait aimablement communiquées, m'apprend (N. 17) qu'il en possède encore plus d'une dizaine d'autres et qu'il se dispose à leur consacrer une étude séparée dont la publication ne manquera pas d'être décisive pour l'étude du monnayage salonicien avant la conquête de Jean III Batatzès. Nous trouvons un échantillon du lot, au type de l'empereur ailé, dans N. 2, p. 19, dont il est présentement le plus ancien témoin sous cette forme explicite.

C'est à l'oncle du précédent, au règne très court, à Manuel (1230-1232), que M. Longuet (N. 148, pp. 142, 143) attribue un bronze concave inédit dont le droit présente une longue croix tenue d'un côté par l'empereur et de l'autre par saint Constantin; au revers, saint Michel en buste, ailé et tenant dans sa droite une épée nue. Malgré les raisons données, je ne crois pas, pour ma part, cette assignation définitivement fondée, bien qu'elle ne manque pas de vraisemblance, surtout si on la rapproche de l'autre monnaie déjà connue, dont on nous présente (*ibid.*, pp. 137-142) un bel exemplaire qui ne saurait avoir appartenu à un autre. Notons aussi que l'influence slave, signalé par M. L. sur le monnayage de Manuel de Thessalonique (prince assis), a été contestée par M. Bertelè (N. 2, p. 109). La question serait à étudier de près, une origine germanique ne paraissant pas exclue.

L'empire de Trébizonde.

De tous les monnayages byzantins, celui de Trébizonde est le moins fréquenté par les numismates malgré ses proportions toujours croissantes. Le recueil de O. Retowski (Moscou 1910) aurait dû donner le départ à des recherches plus suivies. Ce travail, qui avait lui-même développé et perfectionné celui de Pfaffenhoffen (Paris 1847), sera à refondre lorsque certains ensembles particuliers, comme ceux de l'ingénieur C. Orghidan actuellement à l'Académie de Bucarest et lot de 150 pièces de provenance diverse ramassés sur place par le R. P. Léonard, capucin, auront pu être inventoriés. En attendant, relevons la présentation globale par M. Mattingly (N. 159 *bis*) d'une partie du trésor trouvé à Platana, faubourg de Trébizonde. Le tout appartient au XIII^e siècle et fut émis sous les règnes de Jean I^{er} (1235-1238), de Manuel I^{er} (1238-1263) et de Jean II (1280-1297). Quelques variétés inédites. — Je ne crois pas que l'on retienne, comme appartenant à l'empire de Trébizonde, un bronze que M. Longuet (N. 149) a cru devoir attribuer à Jean III (1342-1344). Comme je l'ai déjà fait remarquer (BZ, XLIII, 1950, p. 492), cette attribution est incertaine. M. Bertelè (N. 2, p. 95) est plus catégorique et y reconnaît le travail d'un atelier balcanique. La pièce appartient en effet à un groupe (dispersé) bien caractérisé.

2. — *Le problème des restitutions.*

Les découvertes de monnaies byzantines, comme on l'a vu ci-dessus, sont continues. L'abondance des trouvailles, en multipliant les points

de comparaison, a permis et permet toujours la révision de maintes attributions faites au premier jugé ou sur base insuffisante. Les cas ne sont pas non plus rares où, faute d'arguments décisifs, les opinions se partagent, où surtout même un préjugé, une routine perpétue des assignations qu'un examen attentif ruine sans effort.

La plus belle illustration de ce dernier propos nous est fournie par Laffranchi (N. 49); sa critique incisive a recréé un médaillier dont les pièces ont été généreusement données à un quasi homonyme. Les catalogues ne signalent en effet le règne de Léonce (je n'ai pu m'expliquer pourquoi M. L. l'appelle Léonce II) que pour déclarer qu'aucune monnaie à son effigie n'a encore été trouvée! C'est que 38 types classés en cinq groupes ont passé dans le dossier de Léon III (717-741). Pour le détail voir ci-dessus.

Les monnaies anonymes divertiront longtemps la chronique numismatique. M. A. R. Bellinger a jadis (New-York 1928) consacré au problème une enquête avertie pour la période allant de Jean Tzimiscès à Alexis I^{er} Comnène. Au cours de ces dernières années un nouveau fait est apparu : l'émission sous les règnes postérieurs, sous les Comnènes comme sous les Paléologues, d'un monnayage similaire, caractérisé par son abondance et la richesse étonnante de ses types. Nous avons eu ci-dessus l'occasion d'en signaler plusieurs groupes (N. 233). Relevons ici la courte note de MM. Whitting et Piper (N. 163) confirmant la méthode codifiée par M. Bellinger et décrivant une monnaie de bronze au nom de Constantin VII surfrappée deux fois, d'abord par Nicéphore Phocas et ensuite par un empereur anonyme que les auteurs identifient avec Jean Tzimiscès.

Toute une série de solidi sont signés du nom d'une augusta Eudoxie (avec variante Eudocie). S'agit-il de la femme d'Arcadius ou de la belle-fille de celui-ci, l'épouse de Théodose II? Sabatier et ses prédécesseurs ont attribué le lot à cette dernière, tandis que Tolstoï et, à sa suite, Goodacre en ont attribué une partie à la belle-mère de cette princesse. Il semble que ces derniers savants aient basé leur classement sur la variante du nom (Eudoxie-Eudocie). M. Frolow (N. 105) montre que la raison ne vaut pas, ces deux formes étant interchangeables. Et de restituer cet ensemble monétaire à l'époque de Théodose II.

Dans un travail où il présente d'autre part des exemplaires nouveaux ou des variétés de pièces déjà connues, exemplaires appartenant à une période étendue (IV^e-XIII^e s.), M. Goodacre (N. 140) discute quelques attributions anciennes. Il attribue ainsi (pp. 37, 38) à Constantin IV Pogonat un curieux solidus présentant au droit le buste de cet empereur modelé sur le type antérieur de son père avec, en exergue, la légende usitée par ce dernier après qu'il eut associé son fils à l'empire! La raison donnée pour cette assignation me paraît pertinente. Le procédé montre en tout cas que les ateliers étaient plus soucieux de tenir à jour l'iconographie de leurs pièces que de rajuster, dans les moments de presse ou de surprise, les légendes explicatives. Noter encore que l'incohérence ou le laisser-aller peuvent être à l'origine de ces combinaisons qui nous surprennent! Le second cas nous met en présence d'une petite monnaie jadis décrite

par l'auteur dans son *Catalogue* p. 341 et attribué à Jean V Paléologue. La légende ne comporte que trois éléments : $\omega\sigma\nu$. On voudrait être sûr que ce dernier signe n'est pas en réalité un N déformé ou mal interprété, les jambages pouvant en être écartelés. Bien que M. G. maintienne son ancienne opinion — il n'y a pas de fait évidence — l'avis de M. Bertelè qui a depuis publié (N. 2, p. 29) une pièce où un empereur Jean tient comme ici une bannière me semble plus certaine. Il doit s'agir de l'empereur de Thessalonique Jean Comnène Ducas.

M. Ricotti (N. 156) nous ramène au VII^e siècle, en étudiant un lot de solidi attribuables à Phocas et divers types que se partagent Héraclius et Constant II.

Pour l'époque des Paléologues, deux études dignes de mention ! L'une où M. Elagin (N. 136) se demande si certaine pièce en argent, assignée au XIV^e siècle, ne serait pas attribuable au dernier empereur de Byzance. On sait que les numismates sont d'avis (voir par ex. Goodacre, *Catalogue*, p. 355) que ce monarque n'a pas frappé de monnaies ! J'en suis pour ma part beaucoup moins sûr. A mon avis, du moment que Constantin XI se donne sur ses bulles les attributs et les titres réservés au basileus, on ne voit pas pourquoi il aurait répugné à les faire figurer sur des monnaies qui, aussi officielles que les sceaux, tenaient moins directement à sa personne. Il faut tenir en outre compte des initiatives locales de certains ateliers dans les régions non encore occupées par les turcs. Je le répète ! Il est difficilement admissible qu'en cette phase critique de la dislocation de l'empire, la Morée tout au moins n'ait pas battu monnaie. Quoi qu'il en soit, on trouvera chez M. Bertelè (N. 135, pp. 164-165) d'autres raisons de croire au monnayage du dernier souverain de Byzance. Au risque de sembler victime d'une idée fixe, je serai assez porté à me demander si la pièce publiée (fig. 4) par le savant italien est bien un faux ! N'est-ce pas au contraire une création plus ou moins légale de quelque atelier né des circonstances dans une partie de l'empire encore libre et proche de la Serbie ! Les sièges successifs et prolongés qui enserrèrent la capitale introduisirent des troubles certains dans l'alimentation en numéraire de la province non encore asservie. Avant de rejeter ces parasites du médaillier, il me semble prudent d'attendre. Du moins avons-nous dans cette pièce, authentique ou non, un témoignage que l'on croyait, à l'époque de fabrication, aux émissions de Constantin XI. Quant à celle de M. Elagin, M. Bertelè observe qu'elle appartient à tout un groupe de monnaies dites religieuses (voir ci-dessus) dont il donne plusieurs variétés pour conclure qu'elles ne peuvent avoir appartenu à Constantin XI.

Mentionnons enfin une autre monnaie des Paléologues sur laquelle Sabatier, *Catalogue*, p. 256 et pl. LXVI, n. 2, reconnaissait les effigies d'Andronic II, de sa femme Irène et de leur fils aîné Michel IX. Goodacre (N. 139) y voit avec plus de raison les portraits d'Andronic II et d'Andronic III.

VIII. L'imitation étrangères.

La très grande diffusion de la monnaie byzantine eut comme conséquence naturelle l'imitation de ses types chez tous les peuples qui eurent, reçurent ou s'arrogèrent le droit de battre monnaie. Le phénomène est sensible sur toute la surface de l'Europe et de l'Afrique à partir des invasions. Je borne intentionnellement le relevé suivant aux seules nations constituées hors de l'empire byzantin, et non issues de lui. Je ne crois pas en effet que l'on puisse parler, sauf incidemment, d'imitation par les bulgares, les serbes, les russes (sauf pour ces derniers à l'époque tardive) et les autres peuples dont les institutions sont nées et ont évolué sous l'influence directe de Constantinople. Le monnayage de ces vassaux ou rivaux de Byzance devrait constituer un chapitre à part, en raison de son importance exceptionnelle et de sa très étroite dépendance à l'égard de celui de la capitale de l'empire. En revanche, cette revue devrait comprendre les influences exercées au sein des états constitués plus récemment par les arabes, les turcs, les hongrois, les croisés, les germaniques et les scandinaves.

Les études publiées sur l'ensemble du problème ainsi délimité sont trop peu nombreuses et trop disparates pour permettre de dresser un tableau d'ensemble. Je me bornerai donc à dresser la liste des articles parus, quitte à souligner au préalable l'importance exceptionnelle de la synthèse que le regretté P. Le Gentilhomme a donnée (N. 171) en juin 1942 sous forme de conférences au Collège de France. Ce numismate-historien explique excellemment comment la stabilité du poids et du titre du sou d'or sauvegarda dans une bonne mesure l'unité économique de l'empire après son partage entre Orient et Occident, comment aussi l'adoption des types constantinopolitains à Rome par Anthémios lui donna valeur d'étalon. C'est lui que les barbares thésaurisèrent et entreprirent d'imiter dès la fin du iv^e siècle. Wisigoths et Suèves d'Espagne au sujet desquels on consultera spécialement les travaux de M. Mateu y Llopis (NN. 122, 183), Anglo-Saxons, ce semble dès la fin du v^e siècle (voir les nn. 185, 187); puis, entre 476 et 578, Vandales et Ostrogoths, Burgondes et Francs copient avec plus ou moins de bonheur le type byzantin de la Victoire qu'ils laissent, pour adopter en 578, sous Tibère Constantin, celui de la croix montée sur plusieurs degrés et reprennent passagèrement sous Maurice Tibère et Phocas. C'est au cours de cette seconde période que le monnayage national s'écarte en France comme en Italie et en Espagne (dès 711), entre 578 et 870, progressivement du modèle byzantin. Les réformes carolingiennes et l'invasion arabe provoquent la disparition de la monnaie d'or trop avilie au profit du denier d'argent importé par le commerce anglo-frison. Le solidus n'a pas pour autant terminé sa carrière en Occident, mais on n'y recourt plus que pour les grandes transactions commerciales. Son imagerie n'en impose plus même à la routine des ateliers.

164. **Anzani A.**, *Le monete dei Re di Aksum. Studi supplementari*, dans Rivista italiana di Numismatica e Scienze affini, XLIII, 1941, pp. 49-73, 81-99, 113-

- 129 et 2 tables. Influences byzantines sur le monnayage éthiopien. Cf. BZ, 1950, p. 234.
165. **Arciehovskij A. V.**, dans *Izvestija Akadem. Nauk*, 1^{re} Série Historique et Philos., V, 1948, pp. 99-106. Etudie la représentation du thème de la Sophia sur les monnaies de Novgorod. Cf. *Revue des études grecques*, XXV, 1949, p. 185.
166. **Cahen Cl.**, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la Principauté franque d'Antioche*. Paris 1940, pp. 465-471. — De ces quelques pages consacrées aux finances et à la monnaie de la Principauté il ressort : 1) que la monnaie d'Antioche est très mal connue et n'a jamais eu d'importance; 2) que la frappe de l'or est attestée en 1177 et la monnaie d'argent dès 1162. Le parallélisme des types latin et byzantin est à peine évoqué.
167. **Goubert P.**, *Note sur le triens viennois frappé au nom de Maurice*, dans *Echos d'Orient*, XXXIX, 1940-1941, pp. 453-457.
168. **Kerenyi A.**, *A Barbarian silver coin of the fourth century*, dans *Magyar Museum*, III, 1947, pp. 12, 42. — Imitation sarmate d'une monnaie de Constantin II.
169. **Le Gentilhomme P.**, *Aperçu sur quelques aspects du monnayage des peuples barbares*, dans RN, IV, 1940, pp. 21-37.
170. **Le Gentilhomme P.**, *La trouvaille de la Vineuse et la circulation monétaire dans la Gaule romaine après la réforme d'Aurélien*, dans RN, VI, 1942, pp. 23-102.
171. **Le Gentilhomme P.**, *Le monnayage et la circulation monétaire dans les royaume barbares en Occident (V^e-VIII^e s.)*. — Quatre conférences faites au Collège de France. — I. La monnaie des derniers empereurs d'Occident et son imitation par les Wisigoths et les Suèves, dans RN, VII, 1943, pp. 45-82. — II. Les monnaies pseudo-impériales de 476 à 578, *Ibid.*, pp. 83-112. — III. Le monnayage national de l'or chez les Wisigoths et les Francs de 578 à 711 et chez les Lombards de 578 à 870, *Ibid.*, VIII, 1945, pp. 13-44. — IV. Substitution de la frappe de l'argent à celle de l'or, sceattas anglo-frisons et deniers mérovingiens (680 à 752 environ), *Ibid.*, pp. 45-64.
181. **Longuet H.**, *Un triens de Marseille à l'effigie de Justin II*, dans RN, VII, 1943, pp. XV (Procès-verbaux). — Pièce rare connue en un double exemplaire seulement.
182. **Mateu y Llopis F.**, *Las formulas y los simbolos cristianos en los tipos monetales visigodos*, dans *Analecta Sacra Tarragonensia*, XIV, 1942, pp. 75-96. — Le monnayage de l'Espagne wisigothique, de proportions modestes, offre une très grande variété de signes et de marques destinés à distinguer les émissions et à orner les pièces. L'influence byzantine qui s'y fait déjà sentir est si totale en ce qui concerne les types monétaires proprement dits que l'auteur peut affirmer (p. 90) : *La servitude des thèmes monétaires wisigothiques par rapport aux byzantins apparaît plus grande à mesure qu'on l'étudie*. C'est ce qu'en effet démontre clairement cette enquête qui s'étend à la période allant de la création d'un monnayage nettement national jusqu'à la fin du royaume barbare soit du début du VI^e siècle à 711. L'imitation, servile jusque dans sa gaucherie pour les thèmes iconographiques, inspire directement le formulaire des légendes (titulature impériale, formules pieuses) et s'étend jusqu'au domaine épigraphique par l'emploi de lettres grecques Δ et Θ et celui plus occasionnel des lettres apocalyptiques Α et ω.

183. **Mateu y Llopis**, *El arte monetario visigodo, las monedas como monumentos (un ensayo de interpretación)*, dans *Archivio español de Arqueología*, 1943, pp. 172-193.
184. **Mateu y Llopis F.**, *La ceca visigoda de Barcelona*, dans *Analecta Sacra Tarraconensia*, XVI, 1943, pp. 45-56. — Après que le roi Léovigilde (573-586) eut introduit un type national, l'imitation des monnaies byzantines n'est plus qu'épisodique : elle disparaît avec le susdit monarque, mais sera repris par Ervigio (610-687) et ses successeurs. Elle introduit dans la numismatique un élément nouveau, le monogramme si fréquent sur les sceaux et les chapiteaux grecs de même époque.
185. **Mattingly H.**, *Coinage of the dark age in Britain*, dans *Antiquity*, XVII, 1943, pp. 162-166.
186. **Molinero A.**, *La necropolis Visigoda de Duraton (Segovia), materiales de tipo bizantino*, dans *CCASE*, pp. 497-505 et 4 pl. — Rapport sur les fouilles faites à Duraton depuis 1942; découvertes de trois sous d'or imitant les monnaies d'Anastase (491-518), mais d'une attribution difficile. Cf. *NL*, 1950, p. 19, 20.
187. **O'Neil B. H.**, *Some Minimissimi Found at Canterbury and their Significance*, dans *NChr.*, 1948, pp. 226-229. — Découvertes de 261 monnaies dans un bain romain dont un certain nombre de Constantin (330 et suiv.), une de Théodose, et, mêlées à ces espèces impériales régulières, trois séries d'imitations (normales, minimi, minimissimi). Ces dernières seraient postérieures à 410. Cf. *NL*, 1950, p. 145.
188. **Reinhart W.**, *Die früheste Munzprägung im Reiche der Merowinger*, dans *Deutsches Jahrbuch für Numismatik*, II, 1939, pp. 37-56. Une série entière de triens gravés au nom de l'empereur Anastase et de ses successeurs (jusqu'à Justinien) sans marque d'officines ni d'ateliers étaient communément attribués aux Wisigoths. L'auteur s'efforce de démontrer que ce monnayage, postérieur à la défaite d'Alaric (Vouillé 507), appartient aux Francs, comme le prouve l'examen du style, de la facture et le lieu des trouvailles.
189. **Schäfer K. H.**, *Das Mainzer Rad und Konstantins Reichsstandarte*, dans *Der Herold*, II, 1941, pp. 57-81. — On s'accorde à faire dériver la roue qui, au ^{xvi}^e siècle, figurait dans les armes de l'évêque de Mayence de l'emblème constantinien représentant le chrisme dans une couronne. Comme ce dernier connut un emploi multiple, l'imitation, en l'occurrence, ne fut pas nécessairement d'origine monétaire.

IX. Les médaillons d'époque chrétienne et byzantine.

Plusieurs de ces monuments, d'un caractère éminemment numismatique, ont déjà été présentés occasionnellement ci-dessus (Voir les Nos 89, 101, 127, 129). Je transcris à la suite le signalement de ceux qui sont venus à ma connaissance, laissant aux spécialistes le soin et le plaisir d'apprécier les conclusions ou les attributions faites par les divers éditeurs. Une seule exception pour le livre de M. Toynbee (N. 195) qui, tout en ne prétendant être qu'une étude préliminaire à un *Corpus des Médaillons*, de tous les Médaillons, offre une somme intelligente et claire de nos connaissances en une délicate matière. C'est à partir de Constantin que les centres d'émissions de ces pièces, jadis réservées au seul atelier romain, atteignent la dizaine, formant une chaîne qui va de Trèves à Antioche. Cette multiplication devrait rendre plus fréquente la découverte de ces

intéressants monuments. Or, quoiqu'il s'en découvre toujours quelque spécimen, les trouvailles de médaillons du Bas-Empire sont plutôt rares. La courte liste qui termine ce Bulletin en sera la meilleure preuve.

190. **Breitenstein N.**, *En Heraclius-medaille fundet i Holsten* 1818, dans *Nordisk Numismatik Arsskrift*, 1948, pp. 85-100 avec fig. — Réplique en bronze du fameux médaillon d'Héraclius portant au droit le buste de l'empereur et au revers le char triomphal ramenant la vraie Croix reprise aux Perses en 629. L'objet, trouvé en 1818, doit être l'œuvre d'un fondeur bourguignon travaillant sur le médaillon en or de la collection du duc Jean de Berry, entre 1403 et 1414. Cf. NL, 1950, p. 117.
- 190 bis. **Cesano S. L.**, *Un medaglione aureo di Libio Severo e l'ultima moneta di Roma imperiale*, dans *Studi di Numismatica*, I, 1940, pp. 83-98.
191. **Gerasimov T.**, *Deux médaillons du Bas-Empire trouvés en Bulgarie* (en bulgare), dans *BIAB*, XIII, 1939 (Sofia 1941), pp. 337-339. — Un médaillon d'argent de Constance II au Musée de Sofia, et un médaillon en or de Théodose II d'une collection privée.
192. **Gerasimov T.**, *Ein Goldmedaillon des Theodosius II*, dans les *Actes du Congrès International d'Archéologie de Berlin*, 1940, pp. 596-597 et pl. 68.
193. **Lafaurie J.**, *Une série de médaillons d'argent de Constantin I^{er} et Constantin II*, dans *RN*, XI, 1949, pp. 35-48. — Comme le déclare le sous-titre, c'est une « restitution à Constantin le Grand et à Constantin II César de médaillons précédemment attribués à Constance II et Constance Galla ». Douze pièces datées et réattribuées. Cf. NL, 1950, p. 144.
194. **Möbius H.**, *Frühbyzantinisches Bleimedaillon*, dans *Archeologisch. Anzeiger*, LVI, 1941, pp. 251, 252 et 1 fig. — Il s'agit de l'amulette de plomb acquise et décrite par Schlumberger, *MA*, p. 123, 124. Je ne sais par quelle subtile exégèse l'auteur peut y voir un médaillon.
- 194 bis. **Schultze I.**, *Deux médaillons en or de Constance II* (en russe), dans *Vestnik drevnej istorii*, I, (XXXV), 1951, pp. 156-158 et 1 pl.
195. **Toynbee J. M. C.**, *Roman Medaillions*. Numismatic studies de la Société Américaine de Numismatique, N° 5. New-York 1944, in-4° de 268 pages et 49 pl. Cf. *RN*, IX, 1946, pp. 271-274.
196. **Toynbee J. M. C.**, *A new gold medallion of Constantine II*, dans *NChr.*, XIX 1939, pp. 143-145.
197. **Toynbee J. M. C.**, *Two new gold medallions of the later Roman Empire*, dans *NChr.*, XX, 1940, pp. 9-23.
198. **Wielandt F.**, *Ein römisches Goldmedaillon Constantius II*, dans *Bonner Jahrbücher*, CXLIX, 1949, pp. 309-311 et 1 pl. — Pièce frappée à Rome et trouvée à Münchhof (Bade).

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

- Alföldi A. R. 42, 88, 89, 90, 134. Ivascenko M. 36.
 Anzani A. 164. Jakimowicz R. 107.
 Arcichovskij A. V. 165. Jungfleisch M. 46, 47, 48, 108.
 Arne T. G. 91. Kennepohl K. 109.
 Babelon E. 1. Kerenyi A. 110, 111, 168.
 Babelon J. 92. Knapke W. 112.
 Banescu N. 30. Ku-ik M. 113.
 Bellinger A. R. 57, 93. Lafaurie J. 193.
 Belov G. D. 58. Laffranchi L. 49, 114, 115.
 Beltrán A. 31. Lange K. 116.
 Bertelè T. 2, 17, 94, 135. Lathoud D.-Bertelè T. 116 *bis*.
 Biró B. 95. Laurent V. 7, 21, 69, 117-120, 146.
 Blake R. P. 96. Leclercq H. 37.
 Blanchet Ad. 18, 32, 33, 97. Leeds E. 121.
 Bolin S. 3. Le Gentilhomme P. 169, 170, 171.
 Bonner C. 98, 99. Longuet H. 147-150, 181.
 Boyce Al. 59. Lopez R. S. 22, 23, 50.
 Breitenstein N. 190. Luciani S. A. 51.
 Cahen Cl. 166. Maricq A. 25.
 Chicarró C. F. 34. Mateu y Llopis F. 122, 123, 182-184.
 Castelfranco G. 100. Mayreder F. 52.
 Cesano S. L. 101, 190 *bis*. Mattingly H. 8, 9, 70-73, 185.
 Christophilopoulos A. 19. Mertziós K. D. 24.
 Comte Zeininger H. C. 102. Miles G. C. 38, 39, 40.
 Condurachi Em. 4, 5, 60, 61, 62, 103. Milne J. G. 26.
 Dimitriu A. 43. Möbius H. 194.
 Dölger Fr. 6. Moisil C. 74-76, 124.
 Elagin Wl. 136. Molinero A. 186.
 Forrer L. 137. Oman Ch. 151.
 Frolow A. 20, 105. O'Neil B. H. 187.
 Fuhrmann H. 63. Paucker M. 78.
 Gerasimov T. 35, 44, 64, 65, 138, 191, 192. Pearce J. W. 152-154.
 Golescu M. 106. Piganiol A. 125.
 Goubert P. 167. Ramos Folques A. 79.
 Goodacre H. 139-142. Reinhart W. 188.
 Grierson P. 143. Ricotti P. D. 53, 155, 156.
 Haines G. C. 144. Robertson A. 80.
 Harris J. M. 66, 67. Rozanov S. 126.
 Hill Ph. V. 145.

- | | |
|--------------------------------|-----------------------------------|
| Sauciuc-Săveanu T. 81. | Tsontchev D. 85, 86. |
| Schäfer K. H. 189. | Tudor D. 87. |
| Schindler L. 27, 41, 54. | |
| Schultze I. 194 <i>bis</i> . | Ulrich-Bansa O. 14, 56, 159, 160. |
| Secasanu C. 10, 11, 55. | |
| Segré A. 12. | Volbach F. 129. |
| Sjuzjumov M. 82. | |
| Stein E. 28. | Werner J. 131. |
| Stefan Gh. 83, 84. | West L. C. et Johnson A. C. 15. |
| Strauss P. 13, 157. | Whitting A. D. 161-163. |
| | Wielandt F. 198. |
| Thompson M. 158. | Wulzinger K. 132. |
| Tod M. N. 29. | |
| Tourneur V. 127. | Zakythinos D. 16. |
| Toynbee J. M. C. 128, 195-197. | Zograph A. 133. |

SOMMAIRE

- I. — Questions générales.
- II. — Le vocabulaire numismatique.
- III. — La métrologie.
- IV. — Les ateliers monétaires.
- V. — Les ensembles monétaires.
- VI. — Le rôle historique de la monnaie byzantine.
- VII. — Nouveaux matériaux : découvertes et recherches.
- VIII. — L'imitation étrangère.
- IX. — Les médaillons d'époque chrétienne et byzantine.

V. LAURENT.

UN NOUVEAU RÉPERTOIRE DES CATALOGUES DE MANUSCRITS GRECS

Additions et Corrections.

RICHARD Marcel, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs.* (= Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, 1), Paris 1948, in-8° de xv-132 pages.

La première guerre mondiale, en bouleversant la carte des Balkans, et ses suites, en liquidant l'hellénisme d'Asie Mineure, avaient profondément changé la répartition des bibliothèques grecques de l'ancien empire ottoman. Le désir de faire le point en offrant aux savants un répertoire plus pratique que celui, au reste déjà ancien (1903), de Gardthausen, avait déterminé le regretté O. Schissel, à compiler ses *Kataloge griechischer Handschriften* (Graz 1924). C'est ce travail de longue patience, partiellement amélioré par Weinberger (1930), que l'abbé Richard a complètement refondu et mené à un degré de précision d'autant plus méritoire que les circonstances ont parfois contrarié son effort.

Le but du présent ouvrage, essentiellement pratique, vise avant tout à l'information et à l'orientation. Quatre parties d'inégale étendue le composent. Sont présentées successivement : I. La Bibliographie générale comprenant sous chaque rubrique le signalement des recensions apportant une contribution vraiment positive. II. Les catalogues spécialisés autres que ceux d'une seule bibliothèque ou des bibliothèques d'une même ville, ces derniers ayant leur place naturelle dans la dernière classe. — III. Les catalogues régionaux s'étendant à tout un pays ou à une vaste contrée. — IV. Enfin et surtout, selon l'ordre alphabétique, les catalogues des fonds d'une même ville, soit que les bibliothèques se trouvent dans ces villes mêmes, soit à proximité, comme c'est souvent le cas pour les Balkans et le Proche-Orient. Cette dernière section donne au livre son ampleur et sa véritable importance. Je ne crois pas que cette ordonnance, qui est celle de Schissel, eût gagné à être modifiée au profit d'un groupement par pays. C'est en effet par le nom d'une localité (cité, village, couvent) que les diverses collections sont d'abord connues et c'est ce nom que l'on cherche d'instinct dans les répertoires de ce genre. Tout au plus peut-on regretter qu'en certains cas on ait omis d'indiquer à côté de la localité le pays d'appartenance, d'autant que les multiples traités de paix ou les usurpations territoriales de ce demi-siècle ont capricieusement déplacé les frontières. Les philologues ne sont pas nécessairement des géographes nés !

Le mérite du présent répertoire, qui naturellement doit beaucoup à ses devanciers, me paraît double. Il donne d'abord des informations précieuses sur le destin de certains fonds dispersés par les deux derniers conflits mondiaux ; tel est le cas, par exemple, de la collection de Kosinitsa (nn. 204-207). Il nous informe en outre des regroupements ou des transferts de certains fonds en des centres plus accessibles, à Athènes et à Istanbul. Le plus grand service que cet inventaire rendra semble néanmoins d'avoir, par exemple pour les bibliothèques anglaises, dont les

catalogues mêlent les codices sans distinction de langues, relevé soigneusement les numéros afférents aux grecs. D'autre part, dans un légitime souci d'être aussi complet que possible, M. R. n'a pas cédé à la suggestion singulière de Weinberger (voir p. XIII) d'omettre les groupes de moins de cinq manuscrits. Le petit nombre n'y fait en effet rien, la qualité de ces groupes minuscules, voire d'un seul manuscrit errant, pouvant être très grande. Je sais des codices, partis à la dérive, comme cet Halk. Panaghia 175, dont je voudrais bien connaître le détenteur actuel! L'auteur a également et fort justement laissé de côté les papyri, les pièces d'archives. Sur ce dernier point, il ne semble cependant pas avoir donné assez d'attention aux codices de divers évêchés qui se présentent sous forme de volumes et dont le nombre est bien supérieur à celui que suggère son relevé. Quant aux collations de manuscrits, aux copies de textes imprimés qui, dues à des érudits modernes, sont venues grossir certains fonds depuis la Renaissance, il me semble qu'elles font corps avec les fonds dans lesquels elles ont été versées. Si l'on appliquait la règle de discrimination préconisée p. XII aux bibliothèques balkaniques, ce que l'on devrait en retenir serait parfois bien peu de chose! Plusieurs de celles-ci ne conservent-elles pas des copies toutes récentes, du début même de ce siècle, et n'y rencontre-t-on pas des copies d'imprimés, comme je l'ai constaté encore récemment pour les Mémoires florentins de S. Syropoulos? Si le manuscrit est en grec, quelles que soient sa date et sa forme, on ne saurait sans arbitraire le séparer de l'ensemble auquel il est adjoint. En agir autrement serait adopter la formule du catalogue spécialisé, comme on l'a pratiqué à Cambridge pour les manuscrits d'humanistes.

L'auteur est conscient des lacunes que des circonstances défavorables ne lui ont pas toujours permis de combler. Les remarques qui suivent, loin de prétendre formuler un reproche d'imperfection, veulent uniquement contribuer au perfectionnement d'un instrument de travail destiné à rendre des services qui nécessiteront certainement de futures éditions. Mes observations ne porteront toutefois, sauf exceptions, que sur les bibliothèques orientales ou balkaniques de loin les moins connues. L'ordre suivi est, d'autre part, l'ordre même de l'ouvrage recensé.

Sigles employés :

BCMI	Buletinul Comisiunii monumentelor istorice, Bucarest.
DIEE	Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας, Athènes.
CL	Convorbiri Literare, Bucarest.
EA	Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, Istanbul.
Ecclesia	Ἐκκλησία, Athènes.
EEBS	Ἐπετηρὶς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, Athènes.
EP	Ἐπετηρὶς Παρνασσῶ.
EPH	Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, Alexandrie.
HA	Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς.
HChr	Ἡπειρωτικὰ χρονικά.
HME	Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος, Athènes.
KSp	Κυπριακαὶ Σπουδαί, Leucosie. (Chypre)
NE	Νέος Ἑλληνομνήμων, Athènes.
Nea Hestia	Νέα Ἑστία, Athènes.
NEE	Νεολόγου ἑβδομαδιαῖα ἐπιθεώρησις, Istanbul.
NP	Νέος Ποιμὴν,
Pandora	Πανδώρα,
REB	Revue des études byzantines, Paris.
Theologia	Θεολογία, Athènes.
Parnassos	Πάρνασσος.

II. — *Catalogues spécialisés.*

L'auteur ne donne ici qu'un choix. Je crains que celui-ci n'ait été arbitraire, parce que limité aux seuls grands ensembles (Ancien et Nouveau Testament, Chaines, hagiographie, astrologie, alchimie et liturgie). Ne conviendrait-il pas de leur adjoindre les catalogues de manuscrits d'une œuvre ou d'un auteur particulier? La matière est évidemment vaste, mais je ne vois pas la raison d'une discrimination et je ne donnerai que quelques exemples :

1. *The manuscripts of Sophocles* de A. Turyn, dans *Traditio*, New-York, 1944, pp. 1-41.

2. *Liste des manuscrits des lettres de saint Grégoire de Nazianze*, dans *Revue des études grecques*, LVII, 1944, pp. 106-124.

3. *Inventaire raisonné de cent manuscrits des Constitutions tactiques de Léon le Sage*, dans *Scriptorium*, I, 1946/47, pp. 33-49.

4. Les *Manuels de peinture byzantine* (en roumain), dans *Candela*, L-LII, Cernaui 1939/41, pp. 489-515.

A la différence des travaux qui étudient la tradition manuscrite de certaines œuvres ou groupes d'œuvres — travaux qui se sont multipliés ces dernières années — ceux qui précèdent sont essentiellement des listes dont la consultation importe tout autant et parfois plus que celles des catalogues proprement dits.

III. — *Catalogues régionaux.*

P. 8, sous la rubrique *Grèce* ajouter, entre autres :

1. Chatzigiannis D., 'Από τῶν θεσσαλικῶν Κώδικας, dans le journal 'Η Καθημερινή des 20, 27 mai et 3, 10, 17 juin 1940.

IV. — *Villes.*

N. 54. Alexandrie. — Première tentative de catalogue par G.-P. Charitakis dans *EPh*, XVII, 1918, pp. 342-365. Trois manuscrits datés. Un autre manuscrit décrit dans *DIEE*, III, 1889, p. 460-462.

N. 57. Almyros (Halmyros viendrait mieux). — Ajouter un 57 bis : Ath. I. Spyridakis, 'Ανέκδοτα χειρόγραφα τῆς 'Εταιρείας "Οθρυος, *EP*, V, 1901, pp. 151-156.

N. 58. Amorgos. — Signalement d'un autre catalogue (resté inédit?) par I.-K. Bogiadzidis, dans *EP*, XII, 1916, p. 211. — Description et analyse d'un codex, *ibid.*, pp. 210-259.

N. 64. Andros. — Signalement du catalogue de Miliarakis, dans son livre sur les Cyclades. Cf. *Parnassos*, XII, 1888, p. 134.

N. 70-71. Ankara. — Ajouter sous la rubrique *Métropole* le signalement d'un lot de 30 mss. brûlés le 31 août 1916. Cf. *NP*, I, 1919, 570.

N. 83. — Ajouter : *Les reliques d'un monde disparu. Fonds des Communautés échangeables* par le professeur Arvanitakis, Athènes 1930.

N. 87. — L'un des 3 manuscrits offerts par Dyovouniotis est décrit tout au long par G.-J. Konidaris, dans *EPh*, XXIX, 1930, pp. 438-448.

N. 97. — Athènes. Le Pirée. — Un manuscrit signalé en 1932 chez un libraire du Pirée et décrit en détail dans *EPh*, XXXI, 1932, pp. 291-295.

N. 108. Augsburg. — Ajouter : *Index manuscriptorum bibliothecae Augustanae cum appendice duplici praemissus historiae litterariae et librariae ejusdem* a M.-A. Reiserio, MDCLXXV. Ces manuscrits sont aujourd'hui à Munich.

- N. 129. Bucarest. — Ajouter : 1) Bârnea I., *Un manuscrit grec à miniatures* (non coté) de la *Bibliothèque de l'Académie Roumaine*, dans BCMI, XXXVI, 1943, pp. 102-108. Cf. REB, VI, 1948, p. 252 n. 54. 2) *Le manuscrit de 1654 prétendument perdu des Recommandations de Neagoe Bessarab*, dans CL, LXXII, 1939, 1851-1865. 3) BRATULESCU, *Miniatures et manuscrits du Musée d'art religieux*, Bucarest 1939. Cf. REB, *ibid.*, p. 250 n. 11 et V, 1947, pp. 261, 262; BZ, XL, 1940, p. 330.
- N. 135. Cambridge, Corpus Christi College. — N.-TH. JAMES, *A descriptive catalogue of the western manuscripts in the Library of Christ-College*, Cambridge 1905, nos 9 et 10 (deux codices).
- N. 164-168. Halki. — D'après la remarque du N. 168, il semblerait que seul le fonds dit τῆς Ἀγίας Τριάδος (les deux autres avaient nom Halki τῆς Παναγίας pour l'École Commerciale, et Halki τῆς Σχολῆς pour l'École Théologique), aurait été transféré au siège du Patriarcat au Phanar. En fait, les trois fonds y ont été abrités simultanément en 1936. Ils y forment encore trois séries distinctes auxquelles s'ajoute l'ancienne collection patriarcale. On sait que l'actuel bibliothécaire, Émilien Tzakopoulos, en a commencé, d'après des principes au reste fort contestables, une description systématique. Commencé dans le numéro d'octobre-décembre 1949 de la revue Ὁρθοδοξία, pp. 369-380, ce catalogue, qui débute par la description du fonds τῆς Παναγίας, présente péniblement aujourd'hui (*Ibid.*, juin 1951, pp. 246-250) le soixante-deuxième manuscrit de cette première collection! — N. 168. L'etc., par quoi ce clôt l'énumération des références, pourrait donner le change. On pourrait croire, selon cet indice, que le catalogue amorcé au t. II continue dans le suivant. En fait, la suite est formée de notations sur des manuscrits ayant appartenu à Halki (même fonds), mais émigrés depuis à l'Athos (à Iviron, selon NP, III, 1921, pp. 400-403). Le reste de l'article, intéressant pour l'histoire de la bibliothèque du monastère, donne un aperçu sur les donateurs.
- N. 175-179. Chypre. — N. 176 (non 167) ajouter Chr. Papadopoulos, Περὶ τινῶν χειρογράφων τῆς ἁγίας ἀποτεφρωθείσης μονῆς τῆς Μαχαίρας ἐν Κύπρῳ, dans NEE I, 1892, pp. 830, 831 (brûlés au début d'octobre 1892), six manuscrits brièvement décrits. D'autre part, compléter la référence à Ménardos, pp. 165-168 (et non 165 seulement). Noter aussi que cet auteur décrit non 17 manuscrits, mais 6 seulement, y compris la Diataxis, le reste (mss. musicaux) n'étant que mentionné. — N. 177. Compléter les références à la revue Σωτήρ, en intercalant à sa place : 314-320.
- N. 181. Constantinople. — Le catalogue du Metochion du Saint Sépulcre a été commencé et poursuivi un temps dans Σωτήρ, XIII, 1890, pp. 100, 257-266, 321-324; XIV, 1891, pp. 120-124, 140-144. Autre ancien catalogue dans EK, II, Athènes 1870, pp. 501-510, et III, 1871, pp. 455-464. En 1890, on y comptait 490 mss. (Soter, XIII, p. 324).
- N. 186. Istanbul, Sérail. — Ajouter la description d'un évangélaire et un aperçu ancien sur l'ensemble de la collection dans EA, IV, 1884, pp. 294-296. Notes sur un lot de 32 codices cédés à Charles-Quint! Travail également inséré dans HA, 1884, pp. 224-230.
- N. 182. — Constantinople, Patriarcat grec. — Le fonds a été décrit de manière plus sommaire, mais plus précise dans EA, IV, 1884, pp. 567. — Pour un manuscrit de la collection, voir la description détaillée d'Anthime d'Amasée, dans EA, XXII, 1902, pp. 260-261.
- N. 189. Constantinople, église Saint-Georges. — Description plus récente et plus détaillée de ces deux évangélares dans EA, XIX, 1899-1900, pp. 365-367.

- N. 201. Didymoteichos. — Un manuscrit contenant les œuvres polémiques de Mélèce le Confesseur, décrit et partiellement édité dans EA, XXIII, 1903, pp. 28-32 et 53-56.
- N. 212. Ellassona. — Ce n'est pas 9 mais 11 mss (cf. NP, II, 1920, pp. 23-25) qu'il faut marquer. Ces codices ont été transférés à Halki en 1854. En 1898, Mystakidis trouva, ce semble, à Ellassona (NP, II, 1920, pp. 150-152) un commentaire de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu, commentaire qui semble avoir disparu. — Il eût fallu noter le signalement d'un fonds de plus de 500 manuscrits et la description spéciale de l'un d'entre eux (HME, 1936, pp. 113-142) et mentionner le pillage du fonds par les troupes d'occupation (Byzantion, XVIII, 1948, p. 258).
- N. 229. Ganos (mont). — Le Couvent de Saint-Georges ἐν Κερασσιᾷ possédait en 1896 3 manuscrits. EA, XXXII, 1912, p. 291. L'auteur de cette information, M. Gédéon, laisse penser (ibid., 299) que la Métropole de Ganos avait également un lot de codices.
- N. 252. Jassy. — Biblioth. Universitaire. Il y avait à l'Université Cuza Voda 79 et non 42 mss. cf. Scriptum, I, Bucarest, 1943, p. 26. Voir pour le lectionnaire (Évangiles) conservé dans cette même ville l'étude particulière de V. Gheorghiu (Studii si Cercetari), n. 41 (in-8° de 90 pages) de l'Académie Roumaine. REB, VI, 1948, p. 250 n. 14.
- N. 264. Kalymnos (Dodécanèse). — Un manuscrit de Nicolas Cabasilas y est signalé. Cf. Actes du III^e Congrès international des études byzantines, Athènes 1933, p. 130.
- N. 280. Leipzig. — Un manuscrit fut en vente à la Librairie Hiersemann vers 1906. C.-G. Mercati, Opere minori, III, 1937, p. 100.
- N. 290. Léontopolis. — Pourquoi assigner à l'indice Léontopolis les manuscrits ayant appartenu à feu M^{sr} Eustratiadès? Je voudrais être bien sûr que les trois volumes signalés ont bien péri dans l'incendie de Salonique (1917). Il semble, entre autres, que le codex de Marie Paléologue ait passé en d'autres mains. Quant au fameux codex autographe de Nicolas Karatzas, le grand logothète, on en peut voir une longue et minutieuse description dans Eph, VI, 1910, pp. 81-111.
- N. 293. Lesbos. — Le couvent de Leimôn s'est enrichi d'un manuscrit depuis la description de son catalogue, d'un Horologion du XIII^e siècle. Description dans EA, XXIII, 1903, pp. 380-382.
- N. 296. Chypre, archevêché. — Le n° 13 de la collection est minutieusement décrit dans la feuille locale Πίστις du 24 mai 1913 (Signalement dans NE, X, 1913, p. 234). — Catalogue plus récent de ce fonds par P.-J. Chirmitzi, dans KSp, III, 1939, pp. 145-154.
- N. 354. Meleai (Thessalie). — Il y avait aussi des manuscrits dans le trésor de l'église. Cf. EP, V, 1901, pp. 231 n. 1, et EA, XXXII, 1912, p. 297.
- N. 356. Messine. Ajouter les Mélanges Lampros, Athènes 1935, pp. 170-176.
- N. 363 (après) Molyvdoskepastos (couvent). — Un évangile décrit par J.-Th. Kelit-zaris dans HChr., XV, 1940, pp. 159-173.
- N. 372. Myriophyton. — Le codex de la métropole est décrit par M. Gédéon, dans EA, XXXII, 1912, pp. 298, 299.
- N. 373 (après). Myrtia (couvent en Acarnanie). — Un codex, faux apocalypse, du XIV^e siècle, dans Theologia, III, 1925, pp. 217-223.

- N. 387. Odessa. — Trois mss seulement dont un est décrit par le détail dans EA, IV, 1887, pp. 370-374.
- N. 396. Palaia Phokaia. — Signalement de 24 mss, dans le Bulletin de Correspondance Hellénique, I, 1877, pp. 258-260.
- N. 409-410. Patmos. — Ancien essai de catalogue dans Pandora, XIX, 1868-69, pp. 339 suiv., 374-377, 436-438, 457-459.
- N. 410 (après). Patmos. — Le couvent de femmes de la Zoodochos Pighi a un évangélaire longuement décrit dans EPh, XXIX, 1930, pp. 438-451 et arbitrairement ajouté au catalogue du couvent d'hommes (Saint-Jean), sous le n. 891.
- N. 416. Philippopoli. — Il s'agit de vrais codices de la métropole, c'est-à-dire des volumes dans lesquels furent transcrits au fur et à mesure de leurs émissions les décisions du synode métropolitain.
- N. 416. Philippopoli. — Ajouter un manuscrit d'Aristote décrit dans Parnassos, X, 1886, pp. 332-337. Propriété privée d'un grec qui en avait hérité avec plusieurs autres déjà égarés à la date susmentionnée.
- N. 420/21. Rodosto. — Informations plus récentes et plus précises dans EA, XXVII, 1907, pp. 638-640. Signalons d'autre part que la mise au point de l'article de Bratke est plus accessible dans EA, X, 1890, pp. 158, 159, où elle a d'abord paru.
- N. 461. Smyrne. — Des renseignements sur l'ancien fonds de mss de cette ville par Argyropoulos M. Χειρόγραφα Σμύρνης, dans Bibliophilos, II, Athènes 1948, pp. 3-5. — A signaler particulièrement un tétraévangile rencontré en 1869 chez un libraire. Cf. EA, I², 1881, pp. 87, 88. Décrit dans Amaltheia, N^o 1873/74.
- N. 470. Symé. — Un manuscrit du couvent Saint-Michel décrit dans EP, XII, 1916, pp. 198-209.
- N. 463 (après). Sozopolis. — Notes sur quelques manuscrits de la Πετρίνιος Βιβλιοθήκη, dans EA, V, 1885, p. 47.
- N. 492. Valona (p. 108). — Un ancien évangélaire du couvent de la Panaghia τοῦ Σβεργέτζ, décrit par Anthime Alexoudis dans EA, XXII, 1902, pp. 492-494.

Il faut ajouter une liste de manuscrits possédés par des particuliers et qui de ce fait se rattachent difficilement à un nom de localité. J'ai noté :

1. C. Zervos, Περιγραφή χειρογράφου, dans Ecclesia, XIX, 1941, pp. 69, 70.
2. A. N. Papazoglou, Ἐνα ἑλληνοτουρκικὸ χειρόγραφο τῆς Βιβλιοθήκης τῆς Ἀγίας Σοφίας, dans Nea Hestia, XXV, 1939, pp. 389-391.
3. Nouveau manuscrit du *Manuel de la Peinture* appartenant à un épirote, étudié et décrit minutieusement par Ev. Savramis, dans EPh, XXXIV, 1935, pp. 108-135.
4. J'ai eu entre les mains et ai partiellement photographié un précieux manuscrit, quoique du XVIII^e siècle, alors en possession du regretté M^{gr} Athénagoras, ancien métropolite de Paramythia-Parga.
5. Un codex errant d'astrologie signalé et décrit dans EEBS, XVII, 1941, pp. 185-194.
6. G. Potamianos posséda un manuscrit de 105 pages (Ecclesia, XIX, 1941, pp. 29, 30). Le second feuillet reproduit en entier donne la table des matières.
7. Denisoff E. signale un manuscrit grec recherché dans Scriptorium, I, 1946-47, p. 161.
8. L'évêché gréco-catholique d'Istanbul (Hamal Başı) possédait jadis un inté-

ressant codex canonique d'époque récente dont notre Institut possède quelques photographies.

Le but du présent répertoire est essentiellement de faire connaître le catalogue le plus récent ou le plus complet des fonds d'une bibliothèque déterminée. Il a été largement atteint et l'ouvrage épargnera beaucoup de temps aux chercheurs. Cependant, dans cet ordre, il ne saurait encore satisfaire toutes les exigences de l'érudition. Il y a en effet lieu de distinguer entre les Bibliothèques dont les catalogues, comme ceux de la Vaticane, sont exhaustifs et ceux qui n'offrent que des inventaires sommaires. Ces derniers sont de loin les plus nombreux. On devrait dès lors signaler tous les catalogues qui en existent dans la mesure où ils se complètent mutuellement. Bien plus, il y aurait lieu de relever toutes les études particulières qui décrivent un ou plusieurs volumes. C'est ainsi, pour ne donner qu'un exemple, que l'on trouve dans Eph, XVII, 1918, pp. 351-365 et dans EEBS, IV, 1927, 109-204 des observations et des compléments au N. 53. Les travaux consacrés à l'examen d'un seul codex sont de plus en plus nombreux. Pour certaines grandes bibliothèques la série est même imposante. Il serait souhaitable qu'une future édition de ce répertoire en dresse la nomenclature, quitte à les présenter à part sous chaque rubrique au moyen d'un artifice typographique (caractères plus petits). Une section spéciale devrait être consacrée aux catalogues anciens d'époque byzantine ou moderne. L'histoire des manuscrits y gagnerait beaucoup. Ainsi pour la Bibliothèque du Patriarcat grec de Constantinople nous possédons une longue énumération de 174 manuscrits brièvement décrits au xvi^e siècle, surtout présentée par G. Przychocki, *De Menandri comici codice in Patriarchali Bibliotheca Constantinopolitana olim asservato*. Cracovie 1938, pp. 34-42. Cette revue a reconstitué (REB, VI, 1948, pp. 46, 47) une petite bibliothèque privée de proportions restreintes. Un bon nombre d'autres ont été publiées dont la connaissance importe essentiellement à l'Histoire des collections à mon sens trop sacrifiées par ce répertoire. Il est en effet des lots qui ont d'abord existé à part et ne sont venus que postérieurement grossir les grands fonds. Or quelques-uns d'entre eux ont été étudiés et ce qu'on nous en dit est parfois plus instructif sous tous rapports, que les descriptions hâtives des catalogues existants. Je ne donne pour exemple que le petit mémoire sur le fonds du couvent de Saint-Jean de Sozopolis versé depuis à Halki, dans Viz. Vremennik, VII, 1902, pp. 661-694. Un groupe, plus homogène, les 12 manuscrits renfermant les œuvres autographes de Chrysanthè Notaras, sont succinctement analysés dans EA, XXII, 1902, pp. 484, 485. Et il en y existe bien d'autres.

On peut tenir pour close l'ère des grandes acquisitions qui, dans les bibliothèques les plus renommées, ne se comptent plus que par unités. Seules les donations de particuliers ou les réquisitions officielles pourront à l'avenir grossir sensiblement les collections acquises. Cette stabilité relative devrait permettre d'envi-

1. Quelques imperfections à corriger dans la prochaine édition. N. 48, lire 1886, non 1866. — N. 65. Le titre, incomplètement relevé, laisse croire que, sous cette référence, deux fonds sont seulement inventoriés, il y en a un troisième, celui de l'école Κοπθίου. — N. 53, lire VII, 80-90 (non 75-85) et 353-358 (non 321-337) et ajouter p. 469. Voir NE, VII, 1910, pp. 75-85, 321-337, 469 483, ainsi que XI, 1914, 471-487. — N. 91, ajouter à la fin XVII, 1923, 82-91 et 112-119, compléter pp. 23, 24 et 39, 40. — N. 269, lire 1900 et non 1908. — N. 272, les t. I-III sont en réalité trois cahiers de pagination con'inue. — N. 292, lire 188-199. — N. 293, t. XV (1884) pp. α-κ' (α-κ' = préface qui parle de tout ce que l'auteur a vu à Lesbos.... y compris les manuscrits). Tirage à part : Constantinople 1888 (l'exemplaire de notre Bibliothèque porte 1884). — N. 334 (lire Londres 1812, non 1912). — N. 296, décrit 43, non 45 mss. — N. 451, troisième ligne, lire II (1920) 196 (non 193). — N. 450, (5-23 non 22). — N. 410, lire XVI, 1917, 460 (non 466). — N. 518, lire 243-252 (non 251).

sager, en collaboration internationale, une description systématique des fonds de manuscrits grecs dispersés de par le monde, suivant le vœu formulé récemment par M. Gerstinger au Congrès de Palerme. Comme je l'ai souligné à cette occasion au sein du Comité chargé d'en examiner l'opportunité, un premier inventaire devrait être entrepris qui, partant du présent Répertoire, compilerait l'énorme littérature intéressant à la fois la description et l'histoire des fonds de manuscrits grecs. L'une et l'autre sont en effet inséparables. On ne saurait reprocher à M. Richard de ne l'avoir pas tenté. Ce programme débordait largement son propos ordonné uniquement à doter la Recherche d'un guide pratique, bien à jour et d'un maniement commode. La critique ne peut que lui délivrer acquit de sa par-faite réussite.

V. LAURENT.

BIBLIOGRAPHIE

Campbell BONNER, *Studies in magical Amulets* (University of Michigan Studies, Humanistic Series, vol. XLIX). Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1950, in-4° de xxiv-334 pages et 25 pl. Prix : 12 doll. 50.

Les amulettes, si nombreuses dans les Musées et les collections particulières, sont les parents pauvres de l'Archéologie. Elles y constituent rarement des séries à part, rangées qu'elles sont parmi d'autres objets, pierres gravées ou sceaux. Cette injustice a plusieurs causes. La valeur artistique de ces objets est nulle, leur imagerie, intentionnellement tourmentée, d'une interprétation ardue et presque toujours hypothétique, leurs légendes chargées de mots étranges gravés d'une main intentionnellement gauche et inexperte. L'ancienne recherche, retenant seulement les pièces d'un déchiffrement aisé, les avait classées sous l'étiquette facile d'amulettes gnostiques, non sans tirer de cette estimation des conclusions bien définies.

Une saine réaction s'est heureusement produite durant les cinquante dernières années qui permit de reconnaître dans la majorité des pièces des monuments de l'ancienne magie gréco-égyptienne. Cette découverte, revalorisant l'ensemble aux yeux des plus prévenus, a provoqué de nombreuses études de détail disséminées dans une foule impressionnante de revues ou de brochures. Le moment était vraiment venu de réaliser une première somme des résultats acquis dans un domaine où le principal reste encore à faire. L'idée aguichante d'un Corpus n'étant pas réalisable hors d'une hypothétique collaboration de nombreux spécialistes, M. Bonner s'est justement et prudemment borné à réunir les riches séries acquises par l'Amérique, maintes autres conservées en Angleterre, particulièrement un fort beau lot d'inédits du British Museum et les pièces les plus caractéristiques prises ailleurs, surtout aux collections de MM. Newell et Seyrig.

L'ouvrage comprend deux parties essentielles : 1) le classement (chap. II à XV) de tous les matériaux susdits, 2) la présentation, dans un catalogue descriptif (pp. 249-323) et sur 25 planches d'une exécution parfaite, de 398 pièces représentant toutes les catégories, étudiées et choisies selon deux critères, pour leur intérêt d'inédit ou leur importance iconographique.

Douze classes se partagent ces petits objets suivant leur origine et leur destination ou suivant les motifs et les légendes dont ils sont porteurs. Bien que l'on se défende de compiler un Manuel ou de condenser la doctrine d'une spécialité encore neuve et trop peu explorée, les larges commentaires qui accompagnent le traitement de chaque catégorie posent et résolvent dans une bonne mesure les multiples problèmes soulevés. On ne saurait assez louer et la science de l'auteur et, ce sans quoi celle-ci en l'occurrence marquerait facilement le pas, la sage ingé-

niosité qui lui permet de formuler des explications rarement discutables et toujours plausibles.

La presque totalité des matériaux mis en œuvre dans ce volume intéressent les religions anciennes et n'ont avec le christianisme qu'un lien fortuit et ténu. Là où le rapport est admis (pp. 112, 224) entre un fait donné de la religion nouvelle et telle figuration magique, on pourrait légitimement en discuter. Les monuments nettement chrétiens appartiennent à la tradition byzantine et plusieurs d'entre eux sont à mon avis nettement postérieurs à la période (avant le 6^e s.) qu'on semble leur assigner.

Dans l'ensemble le formulaire verbal ou iconographique des pièces évolue à l'écart des grands courants spirituels. Leur inspiration est courte et la fantaisie comme l'irraison semble plutôt inspirer le choix des légendes et de l'illustration destinées à contenter une clientèle généralement peu évoluée. L'image ou le signe avait pour celle-ci une importance majeure et tout l'art des magiciens a, la plupart du temps, consisté à en combiner les traits. Ceci explique le divorce presque complet que l'on constate entre les textes des amulettes d'une part et ceux des papyri et grimoires magiques de l'autre. Des énoncés courts et directs suffisaient là où l'imagerie surtout parlait. Au reste, le port de l'amulette n'était sans doute dans beaucoup de cas que le dernier acte d'une liturgie au cours duquel le magicien prononçait sur le patient des formules qui de ce fait n'avaient plus à figurer sur le métal ou la pierre. Pour n'avoir pas été exprimé, le rapport entre les textes gravés et les longues formules incantatoires me paraît certain, mais il reste à définir.

Bien que M. Bonner ait mis comme limites à son enquête deux termes qui la conduisent de l'an 100 avant à l'an 500 après notre ère, son livre — je l'ai dit plus haut — produit plusieurs monuments d'époque proprement byzantine et c'est surtout par là qu'il intéressera nos lecteurs. On ne saurait user de trop de circonspection pour dater ces pièces qui semblent appartenir à tous les âges. Mais il y a sur les pl. XVI, XVII et XVIII des spécimens d'exécutions certainement postérieurs au VI^e siècle. D'autre part, doit-on tenir pour des amulettes les nn. 277, 278, 321 A et B, et 331? Ne sont-ils pas à ranger plutôt parmi les médailles de dévotion? Les mêmes figurations, parfois accompagnées des mêmes invocations reviennent sur les sceaux et je n'ai jamais eu pour ma part la tentation de les chasser du Bullaire! Il y a en effet un usage sacré ou magique du sceau auquel l'auteur (pp. 209, 210) ne fait qu'une trop rapide allusion.

Le seul reproche sérieux que l'on soit en droit de faire à cette publication c'est que l'abondante et précieuse littérature compilée pp. XXIX-XXXIX ignore totalement les revues byzantines et quelques autres, grecques ou slaves, où plusieurs points de cette monographie sont abondamment commentés et illustrés. Le thème du saint cavalier (p. 210 suiv.) a eu une longue carrière et il n'y a rien de plus familier à ceux qui s'occupent du Moyen Age grec; on peut même voir sous le N° 115 de mon Bulletin Numismatique que l'imagerie monétaire s'en est saisie! J'ai publié naguère (*Byzantinische Zeitschrift*, XXXVI, 1936, pp. 300-315) un magnifique héliotrope et plusieurs autres amulettes plus modestes au type de la Méduse. En confrontant les légendes de nos pièces avec celles qui sont relevées (p. 90, 91) on conviendra aisément qu'il y a danger à imiter l'étude de certaines séries archéologiques à une période restreinte. D'autre part, la consultation de l'ancienne série de notre revue *Échos d'Orient* aurait permis à l'auteur de définir mieux qu'il ne le fait les rapports du formulaire magique avec les textes liturgiques. Je signale plus particulièrement les études de L. Arnaud dans le tome XVI, 1913 : *L'exorcisme par le « Grand Nom » dans l'Euchologe grec* (pp. 123-133) et *L'exorcisme κατά τῆς ἄβρας attribué à saint Grégoire* (pp. 292-304). Parmi le groupe d'amulettes qu'a fait connaître le regretté P.-S. Rabois-Bousquet, je

n'en citerai qu'une (EO, VIII, 1905, pp. 88-90) parce que judéo-chrétienne. — Parmi les nombreux travaux qui avaient leur place dans la Bibliographie, j'en note au moins deux d'un repérage difficile : 1) Bohdan Janusz, *Pierres magiques et talismans*, dans *Wiadomosci Numismat.* Archéolog., 1912, pp. 122-124, 138-141, 153-156 et 167-171; 2) l'étude de W. Ahrens sur les *Carrés magiques et amulettes planétaires*, dans *Naturwissenschaftliche Wochenschrift*, Berlin, N° 30 du 25 juillet 1920. — Ce ne sont là que quelques unités. Il serait indispensable qu'en vue d'un futur Corpus un dépouillement systématique de toute la littérature soit entrepris. Le classement et l'interprétation de ces objets, d'une intelligence toujours délicate, en dépend essentiellement.

Menues corrections : N. 270, lire : Παρηγορίου ὄγλα. N. — 273, une autre lecture : Εῴθε(=η)μῶν, semble s'imposer. — N. 277, ne faut-il pas lire : Ἰούστῳ en tenant l'épsilon pour un oméga renversé?

V. LAURENT.

AUBRETON P., *Démétrius Triclinius et les recensions médiévales de Sophocle* (= Collection d'études anciennes). Paris, Les Belles-Lettres 1949, in-8° de 289 pages.

Le règne des deux premiers Paléologues (1261-1328) a été marqué à Byzance par de nombreux et remarquables travaux sur les classiques grecs, particulièrement sur les tragiques. Les recherches de la philologie polonaise, particulièrement de M. Turyn aujourd'hui aux États-Unis, ont montré l'absolue nécessité d'une enquête patiente et exhaustive sur l'effort de ces maîtres pour retrouver et expliquer les textes anciens. M. Aubreton s'est donné la tâche d'étudier la part qui revient à l'un de ces érudits, Démétrius Triclinius, dans la tradition de l'œuvre de Sophocle. Il existe en effet une recension du texte appelée triclinienne par les éditeurs et des scholies qui tantôt l'accompagnent, mêlées ou jointes à celles de Thomas Magister et de Manuel Moschopoulos, tantôt données séparément. C'est cette partie de la tradition de Sophocle (texte et scholies) qu'étudie la présente monographie.

L'auteur marque nettement ses divisions : I. Le problème triclinien relatif à Sophocle. Deux questions : A quoi se reconnaît un manuscrit de Triclinius dont le principal témoin est le parisin. gr. 2711, et comment distinguer les scholies du même de celles de ses émules Magister, Moschopoulos et Planude? — II. L'œuvre triclinienne sur Sophocle. Cette partie recherche d'abord la tradition de Sophocle que Triclinius possédait, définit les principes critiques qui le guidèrent soit pour emprunter ailleurs maintes leçons, ou en avancer de personnelles, soit pour résoudre les difficultés métriques suivant la nature des textes lyriques, dialogués ou mélodramatiques. Suit l'examen de la colométrie de notre auteur et le bilan de sa contribution au commentaire de Sophocle. — III. Les destinées du travail triclinien sur Sophocle. Revenant quelque peu sur la question du début, M. A. pose avec plus de rigueur le problème du vrai manuscrit triclinien. Des codices présumés tels sont à écarter et l'on doit en définitive constater que le nombre des authentiques est restreint. Mais l'influence n'en est pas moins considérable et, pour finir, son histoire nous est présentée depuis l'édition de Turnèbe (1552-53) jusqu'à celle de Brunck (1786) et au delà.

La conclusion, partant de ce fait que l'œuvre de Triclinius constitua, en France surtout, pendant deux siècles, la vulgate du texte de Sophocle, met d'abord en évidence le but voulu par l'érudit byzantin : faire comprendre la poésie et le rythme de Sophocle. Pour y tendre plus sûrement, il a cherché à se rapprocher le plus possible des sources. Les différences que présente la tradition du texte le persuada

en effet que celui-ci est corrompu et qu'il faut le restaurer. Son erreur — toute son erreur nous confie M. A. — fut de s'être mis pour cela à l'école d'Héphestion et d'avoir voulu modeler le mètre classique sur la technique du 1^{er} siècle. Triclinius s'attache en effet surtout à préciser la nature du mètre employé et sa méthode connaîtra un assez grand succès pour que ses commentaires soient transcrits dans la suite à part pour leur valeur propre. Il faut toutefois remarquer qu'une partie de ces scholies sont empruntées à son maître, salonicien comme lui, Thomas Magister. C'est sur ce fond d'un enseignement reçu que Triclinius a bâti son œuvre dont on connaît trois recensions en progression continue.

Les points de contact que le commentaire de Triclinius a avec ceux de ses contemporains amènent M. Aubreton à tenter ce qu'il appelle justement un essai sur Sophocle au Moyen Age, particulièrement à relater l'histoire des recensions dues à Thomas Magister et à Manuel Moschopoulos. Pour ce qui touche à ce dernier auteur, il y aura lieu de confronter ses conclusions avec celles de M. Turyñ qui vient de consacrer au problème un travail signalé ci-après. Dans l'ensemble, nous avons donc une large fresque d'histoire littéraire dont les hautes qualités de clarté et de précision non moins que de science font le plus grand honneur à son auteur, mais aussi au maître des études de paléologie grecque en France, à M. Dain, l'inspirateur et le guide de cette importante monographie.

Quelques menues observations! Pp. 20 et 280. On écrit Chandrésos, certainement pour Chandrénos, nom d'une famille byzantine bien connue. En revanche, l'adjectif thomanien-thomanienne me semble moins heureux et moins correct que l'eût été thomasien-thomasienne! P. 20. Thomas Magister est mort bien après 1325, puisque son œuvre comprend une oraison funèbre de Théodore le Métochite († 1332)! — P. 64 note 4. Les fiançailles (non le mariage) de Lithopyrgites sont datées du 1^{er} octobre (non septembre) 1290. La répétition du nom de Moschopoulos dans le lemme transcrit n'est nullement due à une erreur de copiste (n. 2). Un élément (selon toute vraisemblance : Νυκηφόρου ἀνεψιού), a simplement été omis avant σχόλια. Théodore Athénaios dut copier ou posséder une assez grande bibliothèque. Il nous l'apprend lui-même en tête du cod. Bratislav. 270, daté par les descripteurs des XII^e-XIII^e siècles, ce qui plaide à tout le moins contre l'hypothèse selon laquelle ce lettré — je n'en connais pas d'autre de ce nom — aurait vécu dans la seconde moitié du siècle suivant. Cf. *Ἑπετηρίς Παρνασσού*, VI, 1902, pp. 170, 171. D'autre part, voici une preuve certaine qu'on ne saurait, le cas échéant, être trop prudent dans la datation des manuscrits d'après les filigranes. Le Vatic. gr. 47 est signé par un certain Manuel qu'on veut être Moschopoulos. Or les filigranes indiquent les approches de l'année 1370! Mais le scribe Manuel signe et date un autre codex, le vatic. gr. 863 (Cf. Devresse, III, pp. 430, 431), de l'an 1300-01! Un autre volume au moins, le vatic. gr. 820, également de sa main, est estimé du XIV^es., sans plus de précision. (Devresse, III, 357). S'agit-il de Manuel Moschopoulos? l'examen des écritures peut seule nous l'assurer. — P. 73. Si Maxime Planude, qui était mort en 1305 comme le P. Dondaine vient de nous l'apprendre, naquit sous Michel Paléologue, ce ne peut être avant 1258! — P. 18. Le traité sur les Carrés magiques de Moschopoulos n'est nullement inédit. Il a paru d'abord chez Teubner en 1876. Cet opuscule a en outre donné jadis à P. Tannery l'occasion d'observations peu flatteuses pour la science de son auteur. Cf. P. TANNERY, *Mémoires scientifiques, IV. Sciences exactes chez les Byzantins*, Paris 1920, pp. 1-5. Ce même savant l'a ensuite réédité. *Ibid.*, pp. 32-60 (avec traduction française) et commenté.

TURYN AL., *The Sophocles recension of Manuel Moschopoulos*. Extrait des Transactions of the American Philological Association, LXXX, 1949, pp. 94-173.

Les éditions byzantines des poètes classiques se distinguent, non seulement par une révision particulière du texte, mais aussi par tout un jeu de gloses interlinéaires et de commentaires marginaux. Or l'élément distinctif de ces recensions est d'emblée le commentaire et c'est celui-ci que M. T. prend comme critère pour reconstituer les groupes de manuscrits d'une même édition ou pour reconnaître et apprécier l'œuvre personnelle des maîtres byzantins qui ont travaillé sur Sophocle entre 1290 et 1328. Le présent mémoire s'en inspire pour traiter le cas de Manuel Moschopoulos.

En guise d'introduction il nous est d'abord donné un tableau analytique des éditions imprimées des scholies sophocléennes depuis Ianus Lascaris (1518). Nous sommes informés de leurs caractéristiques, de leur valeur et, occasionnellement, de leur interdépendance. L'ensemble se répartit en deux familles baptisées Romaine et Laurentienne. Suit — matière plus délicate et où la confrontation avec le livre de M. Aubreton serait nécessaire — l'identification des principales recensions. Une enquête détaillée rend à chacun des quatre principaux auteurs de scholies ce qui lui revient et établit l'ordre des éditions comme suit : Moschopoulos-Magister-Triclinius, la part de leur maître commun Planude restant incertaine quoique réelle. Les trois dernières parties du mémoire s'occupent de l'œuvre de Moschopoulos. Il est d'abord traité de la recension moschopouléenne du texte de Sophocle. Celle-ci est représentée par une tradition subdivisée en deux familles, l'une où tout vient de Moschopoulos, l'autre où intervient aussi la part de Planude interprétée par son élève. Des leçons caractéristiques permettent de délimiter les deux groupes. C'est au second d'entre eux qu'appartiennent le Paris. gr. 2712 et la Marc. gr. 467, son jumeau, auxquels l'auteur accorde une attention particulière en raison de la controverse à laquelle leur texte a donné lieu. L'enquête se clôt enfin par la longue liste des manuscrits du texte de Sophocle dans l'édition de Moschopoulos. Les mérites de cet érudit médiéval paraissent insignes à M. Turyn, qui le proclame le plus grand des commentateurs byzantins de Sophocle, le plus habile, celui dont la critique moderne a entériné maintes corrections, le plus applaudi comme le prouve la diffusion inattendue de son œuvre de scholiaste. Ce jugement n'en souligne que plus la nécessité d'études approfondies comme celles que nous présentons pour mieux connaître et goûter les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. — L'auteur parle de *Suda* comme d'une personne, auteur du fameux Dictionnaire naguère réédité par M^{me} Adler! — P. 153-154. Georges Dishypatos Galésiôtès, connu d'autre part comme écrivain, vécut avant 1350 à Thessalonique où il exerçait à la métropole la charge de protekdikos. Il fut copiste à ses heures, puisque l'on a de lui un manuscrit de 1326. Notice (incomplète) sur le personnage dans W. Lameere *La tradition manuscrite de la correspondance de Georges de Chypre*, Bruxelles, 1937, p. 38, 46-48. — P. 158. La signature de Démétrius Trachaniôtès (variante de Tarchaniôtès) se trouve aussi dans le vatic. gr. 1029. Cf. G. MERCATI, *Isidore il cardinale ruteno*, Roma, p. 86.

V. LAURENT

SETTON, M. Kenneth, *Catalan domination of Athens, 1311-1388*. The Mediaeval Academy of America, Cambridge 1948, in-8° de XIII-323 pages.

Normalement, une fois terminée la victorieuse campagne qui délivra Philadelphie (1304), les routiers catalans, engagés par l'empire, eussent dû créer en

Anatolie un État tampon destiné à contenir l'avance turque vers le Bosphore. Le massacre de Roger de Flor (1305) les jeta sur les provinces d'Europe où ils s'établirent successivement à Gallipoli (1305-1307), dans la presqu'île de Chalcidique (1307-1309), pour occuper enfin le despotat grec de la Grande Valachie. Le duc d'Athènes Gautier V de Brienne les installa en 1310 en Béotie, mais dut bientôt les combattre. Le désastre de Copais (1311) où il périt marqua la fin de la domination franque en Achaïe comme en Attique et inaugura celle de ses vainqueurs qui fondèrent une sorte de République militaire bientôt agrandie d'une bonne partie du despotat de Thessalie qu'ils avaient quitté. Le duché reprit son existence sous le gouvernement immédiat du représentant du roi de Sicile Frédéric II reconnu maître et seigneur. Bien que le nouvel État fût fort, sa durée fut courte. Trois quarts de siècle suffirent à épuiser l'énergie d'une colonie dont l'Occident se désintéressa et qui, faute d'avoir pu rajeunir ses cadres, s'abâtardit et dégénéra. C'est l'histoire de cette fortune et de cette décadence non moins rapide que M. Setton retrace dans ce livre qu'il nous dit avoir écrit d'enthousiasme à la vue de cette rencontre subite de la Catalogne et d'Athènes. Cette exaltation romantique n'a pas nui à son érudition et nous lui devons un exposé complet auprès duquel ce que Hopf, Gregorovius et Miller ont écrit apparaît vraiment « épisodique et fragmentaire ». Seule l'œuvre de Rubio y Lluch, auquel est rendu l'hommage qu'il se doit, lui reste dans son ensemble supérieure, bien que vieillie et moins précise sous le regard de l'appareil scientifique. Le présent volume a cependant le grand avantage de pouvoir mettre à profit une masse nouvelle de documents ou de recherches, de donner à cette saisissante histoire plus de cohésion et de la compléter par son épilogue naturel, l'intrusion florentine qui aboutira à l'éviction des aventuriers espagnols.

Les débuts des Catalans en Grèce furent difficiles. Ils étaient faits pour conquérir non pour gouverner. En outre, ils rencontrèrent l'opposition des papes d'Avignon et la rivalité de Venise présente à Négropont. Leur position n'était pas consolidée que Gautier VI de Brienne, dépossédé par leur conquête, essaya de reprendre ses domaines avec l'appui de l'Église. Le danger extérieur conjuré, ce fut une crise intérieure de quelque dix années suivie bientôt de l'invasion navarraise qui enleva la Béotie. Le duché affaibli par cette perte finit par succomber non à la force mais à l'astuce et à la finance d'une entreprenante Maison florentine, celle des Acciaiuoli.

Le chapitre x, consacré à Athènes sous les Florentins et les Vénitiens qui vinrent après, semblera hors propos, car il conduit le lecteur à travers 40 pages fort denses jusqu'à la conquête turque (1456), bien au delà des dates inscrites dans le titre. La même exagération se trouve dans le chapitre suivant, de tous le plus neuf et le plus intéressant, où sont esquissées les destinées de la langue et de la culture gréco-catalanes. L'auteur conclut qu'Athènes n'a rien reçu de durable de ses maîtres d'un jour et que ceux-ci ne lui ont laissé que le souvenir de leur cruauté. Le jugement est sommaire et je serais étonné qu'il fût justifié. On appréciera le chapitre final (pp. 261-301), qui passe en revue l'abondante littérature et la masse des sources intéressant le sujet traité. Toutefois maints jugements sont sujets à caution, la matière eût gagné à être présentée dans un ordre plus systématique, certains dossiers allégés ou complétés. L'essentiel de ce qui est avancé à cet endroit au sujet des historiens byzantins figure déjà dans le corps même de l'ouvrage. Je ne donnerai de chacun de ces griefs qu'un cas typique. 1) M. Setton, qui semble faire sien (p. 268) le reproche de « französische nonchalance » adressé par Hopf à Buchon, n'a que fleurs pour le savant allemand. Or il faut pour en agir ainsi vraiment n'avoir jamais fréquenté cet érudit dont la science massive vous tient continuellement en arrêt par ses imprécisions, ses erreurs et ses affirmations à l'emporte-pièce. 2) les relations des Catalans avec les moines de l'Athos n'obtiennent, p. 5,

qu'une légère allusion. Or il y aurait tout un chapitre à écrire sur le comportement des routiers envers la Sainte-Montagne et ses conséquences, en particulier la formation de la légende qui attribue aujourd'hui encore à Michel VIII les pires sévices contre ce centre monastique. J'ajoute que le rôle culturel joué par les Dominicains en Grèce durant cette période ne paraît nulle part. 3) En outre une déficience plus grave me paraît être l'absence de tout exposé sur les relations du duché catalan d'Athènes avec l'empire byzantin d'une part et les turcs anatoliotes d'autre part. Ces derniers font en effet à l'époque en Europe des courses incessantes et l'on eut voulu savoir comment le nouvel État envisagea la nécessité d'un front commun de toutes les forces continentales contre l'Infidèle.

Malgré ces lacunes et quelque disproportion dans ses parties, ce livre devra désormais servir de base aux historiens et chercheurs attirés par cet épilogue inattendu d'une étonnante équipée que fut la constitution du duché catalan d'Athènes. Ils pourront le compléter ou le rectifier sur maints détails; ils en dépendront longtemps.

V. LAURENT.

SPULER B., *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland, 1223-1502*. Leipzig 1943, in-8° de xvi-556 pages avec 2 cartes hors texte.

Depuis l'époque des Huns, les steppes asiatiques n'ont cessé de déverser sur l'Europe leurs hordes indisciplinées. Il est remarquable que la nuée de peuplades dont celles-ci sortaient périodiquement ne connurent d'organisation politique que sous la main vigoureuse de Gengis khan (1206-1227). Les Mongols établirent alors pour des siècles leur domination sur la Chine et sur la Perse. Ils firent aussi irruption en Europe et c'est un des épilogues de cette poussée vers l'ouest, l'établissement des Mongols en Russie, que M. Spuler étudie dans son livre magistral. Pour la première fois, les grandes migrations, dont les masses avaient jusque là fondu ou avaient disparu au contact des nations conquises, réussirent à constituer un État à cheval sur l'Eurasie, connu de l'histoire sous le nom de khanat de Kiptchak et de la Horde d'Or. Son fondateur fut un des petits-fils du grand conquérant Batu (1227-1255), dont la domination s'étendit au nord de la Mer Noire, dans le bassin de l'Oural, sur tous les grands fleuves russes, le Caucase et le Kouban, le long des frontières en déplacement perpétuel suivant la fortune des guerres interminables entreprises ou subies. Pendant près de trois siècles le nouvel empire exerça sur l'évolution des événements une influence qui, longtemps décisive, s'effaça progressivement à mesure que grandirent les puissances ottomane et moscovite pour disparaître enfin à la suite d'une grave crise intérieure.

M. Spuler nous retrace d'abord (10-208) l'histoire des règnes, de leurs entreprises militaires et des incidences que celles-ci eurent sur les conflits qui divisaient l'Europe centrale d'une part, et le monde méditerranéen de l'autre, surtout sur le gigantesque duel qui opposa bientôt l'Égypte et la Perse. Il ne fait pas de doute que si Berkè et Nogai n'avaient pas épousé la cause des soudans du Caire, le cours des événements en eût été modifié. Il est certain aussi que la fortune de Toqtamish réunissant pour la première fois la Horde Blanche à la sienne, aurait pesé lourdement sur les poussées slaves et ottomanes en pleine croissance à la fin du xiv^e siècle si ce prince n'avait pas choisi de se mesurer avec Tamerlan. A plusieurs autres moments où l'histoire paraît arrivée à un tournant, le facteur mongol est sur le point de la plier à ses lois ou à son caprice. Le tableau de cette puissance toujours en mouvement, contenue comme par miracle dans son aire primitive, a été maintes fois évoqué, principalement par Hammer et Grekov dans son ensemble et par Barthold en plusieurs de ses parties essentielles. Mais personne encore

n'avait poussé jusqu'à ses dernières conséquences l'analyse des sources aussi variées de langue que délicates d'interprétation. Les chercheurs ont ici un sommaire extrêmement dense et critique des faits qu'on y trouve, de l'enchaînement qu'on leur a donné et des correctifs qui s'imposent à une critique plus attentive et mieux outillée.

Mais ce que le lecteur appréciera davantage c'est le corps même du livre où est retracée (pp. 209-446) la vie religieuse, sociale, culturelle, économique de la Horde d'Or, où ses institutions les plus diverses sont examinées dans le détail. La position du khan au sein de la Horde, ses attributs et prérogatives, la composition de son gouvernement au centre et dans les provinces, le jeu multiple de sa chancellerie, les bases juridiques de l'État et d'une société embryonnaire sont étudiées avec minutie. Ces parties essentielles intéressent au premier chef les orientalistes, et il me suffira d'en signaler la valeur.

Les études byzantines tireront profit d'abord des exposés généraux où sont présentés sous l'angle oriental les situations mouvantes créées par la diplomatie ou les guerres autour de la Mer Noire, en Perse et en Anatolie. L'empire grec s'est trouvé, du jour de sa restauration (1261), en dépendre étroitement. On sait avec quelle habileté Michel VIII Paléologue sut jouer de la rivalité qui opposait Hulagu et Baïbars, quel atout mit dans sa main retorse le mariage de ses filles illégitimes avec Nogai, un simple mais puissant émire danubien, et le redoutable Abaga. Ces mésalliances permirent à la dynastie des Paléologues d'asseoir son pouvoir et de conjurer les périls mortels qui le menaçaient d'est en ouest. Les interventions de Nogai dans les Balkans continrent les Bulgares; sa bienveillance permit aux grecs de s'installer et de demeurer longtemps dans une position-clé à l'embouchure du Danube, comme je l'ai montré dans une étude que M. Sp. ne pouvait connaître (cf. REB, VI, 1948, p. 259 n. 166). L'histoire de ces relations capitales entre le Kiptchak et Constantinople est largement retracée sur base des plus récents travaux (pp. 44-64). Certes cette entente des deux États ne fut pas sans heurts comme le prouve la reprise violente de Vicina par les tartares vers 1335 (voir un autre de mes articles également plus récent que ce livre, signalé ici même, *ibid.*, p. 259 n. 173). Mais la présence de princesses byzantines au sein de la Horde, jusque dans le sérail du khan, normalisa longtemps les rapports entre grecs et mongols et valut une tranquillité relative à la frontière balkanique de l'empire. Elle influença surtout — ce point n'est pas suffisamment noté — le comportement du pouvoir islamisé envers les communautés chrétiennes des contrées qui avaient été longtemps sous la domination de Constantinople. La hiérarchie byzantine put s'y maintenir en succession régulière jusqu'à l'époque moderne. L'auteur que d'autres travaux ont familiarisé avec le passé et le présent des confessions orthodoxes applique avec raison son attention à la question religieuse (pp. 223-241), au statut et à l'activité du clergé byzantin comme à la naissance et au déploiement des missions catholiques. Sur ce dernier point, il lui a manqué de connaître et d'utiliser le volume du P. R. Loenertz, *La Société des Frères Pérégrinants*, Rome 1937, pp. 100-134. On pourrait aussi grossir de quelques unités la liste épiscopale de Sarai (p. 231, n. 56) ou en rectifier la chronologie. Mais l'ensemble de ce chapitre est d'une précision et d'une clarté exemplaires et ce ne sera pas le moindre avantage de ce livre que d'offrir un tableau aussi complet que possible de la situation complexe créée autour de la Mer Noire par l'installation inattendue, au XIII^e siècle, de ces Mongols devenus accidentellement musulmans et restés perméables au Christianisme jusqu'au XV^e siècle finissant. L'histoire du bas moyen âge, même l'histoire ecclésiastique, ne saurait ignorer ce livre fondamental.

Georg STADTMÜLLER, *Geschichte Südosteuropas*. Mit 23 Karten und mit einem Anhang. Un fort volume relié de 527 pages. Verlag von R. Oldenbourg, München 1950.

L'histoire de l'Europe centrale a toujours été un domaine ingrat pour l'historien. Cette marquetterie de peuples divers, changeant de configuration à tout le moins à chaque siècle est bien faite pour attirer l'attention des chercheurs. Mais la complexité du sujet rend singulièrement difficile la tâche de l'historien : à défaut d'une histoire générale, il existe une abondante littérature dispersée géographiquement et dont l'utilisation exige la connaissance d'une douzaine de langues réputées secondaires. M. le Professeur Stadtmüller s'est comme joué de toutes ces difficultés : il a réussi du premier coup ce que nul n'avait encore tenté. Son histoire de l'Europe du Sud-Est porte la marque des livres durables. On ne peut qu'être étonné de ce qu'en 400 pages l'auteur ait réussi à condenser plus de deux mille ans d'histoire de tant de peuples et d'empires. Matériellement on trouve dans son ouvrage tout ce qui concerne le passé historique des pays qui s'appellent aujourd'hui Turquie d'Europe, Grèce, Roumanie, Bulgarie, Albanie, Yougoslavie, Hongrie, Tchécoslovaquie. L'auteur fait naturellement abstraction de la géographie actuelle de ces pays : elle ne fut à aucun moment un facteur décisif de leur évolution historique. Les Balkans, en effet, sont constitués par un agrégat de régions sans unité profonde : seules deux formations géographiques secondaires y apparaissent, le bassin bordé par la Mer Égée (Grèce) et le bassin du Danube moyen (Hongrie), qui devaient assurer à ces deux états une stabilité relative. L'ordre suivi par l'auteur est celui des grands mouvements ethniques. M. Stadtmüller excelle à raconter la vie de ces peuples divers depuis leurs origines jusqu'à leur apparition dans l'histoire. Il est à la fois historien, ethnologue, linguiste. Ces divers points de vue enrichissent le coloris des fresques chatoyantes et grandioses qui décrivent la situation des Balkans à l'aube des temps historiques, l'apparition des Goths, la ruée des Huns, celle des Avars, entraînant avec eux les Slaves, l'invasion des Protobulgares, des Magiars. Les migrations eurasiennes eurent un caractère épisodique parce que ces tribus nomades ne constituaient qu'une couche supérieure charriant avec elle ou trouvant sur place une couche inférieure allogène. Seule la conversion au christianisme pouvait leur donner une certaine stabilité. Ce fut le cas de la Bulgarie lorsque le Kniaz Boris se convertit en 866 : les premiers Bulgares furent alors résorbés par les Slaves. Ce fut encore le cas de la Hongrie, par la conversion du duc Géza et l'action civilisatrice du roi saint Étienne I^{er}. Les différentes tribus slaves furent bien davantage un élément de stabilité dans la carte des peuples de l'Europe centrale ; de même les résidus de l'ancienne colonisation romaine, bergers vlaques et albanais, retirés dans les montagnes au moment des invasions avares et slaves, mais repeuplant le pays du XI^e au XIV^e siècle. Une autre influence permanente est à situer dans l'action civilisatrice des Germains. L'auteur s'applique avec une sympathie non déguisée à décrire la geste du paysan bavarois qui, après la victoire des armées de Charlemagne sur les Avars, s'en va défricher les forêts de l'Europe centrale, tandis que le missionnaire allemand apporte la civilisation occidentale en Hongrie, Bohême et Moravie. Les invasions et l'établissement des Magiars ont rendu cette première colonisation précaire. Il y eut au cours du XIII^e siècle une nouvelle infiltration allemande, avant et après la grande invasion tatare (1241) ; elle atteignit la Silésie, les Sudètes, la Slovaquie, la Hongrie et la Transylvanie. Il est vrai, les villes fondées par les colons allemands furent insensiblement peuplées par les autochtones qui y étaient attirés par la supériorité de la culture occidentale. L'élément allemand, mis en minorité, fut absorbé par les Hongrois ou les Slaves. Les établissements des campagnes purent se maintenir beaucoup plus longtemps, mais par suite

de leur isolement, ces colonies furent privées d'un développement culturel original. La sympathie que met l'auteur à décrire la pénétration allemande en Europe centrale n'est jamais partiale. L'historien d'un grand pays juge avec sérénité les problèmes où les petites nationalités intéressées sont souvent victimes de leur complexe d'infériorité et d'insécurité. L'auteur ne ménage jamais son admiration à ce qui est grand aux yeux de l'histoire, comme le développement de la puissance de Venise, les derniers efforts de l'Empire byzantin condamné à mourir, les invasions foudroyantes des Ottomans. Ces Eurasiens, à la différence de leurs prédécesseurs, se fixèrent en Europe centrale. La vaillance native de ces guerriers, leur système de recrutement, l'administration militaire des pays conquis, le principe de l'absolutisme monarchique, furent chez eux autant de facteurs de durée.

Vers 1500, ce mouvement incessant de peuples se stabilise insensiblement : il y aura encore des changements historiques, mais l'aire des nationalités est à peu près délimitée. Les peuples fixés géographiquement commencent à présent un travail de réflexion sur eux-mêmes. Le xvi^e siècle coïncide avec l'éveil des nationalités et le grand mouvement de la Réforme. L'auteur étudie le sentiment national chez les peuples centraux : d'abord sentiment de consistance ethnique, puis conscience nationale, enfin au xix^e siècle, nationalisme. Réforme et Contre-réforme, luttes de l'Europe contre les Turcs, politique de l'Autriche-Hongrie, rivalités des Grandes Puissances et formation des Petites Nations au cours du xix^e forment les grandes lignes du développement historique, arrêté brusquement par l'auteur à la déclaration de la première guerre mondiale. Un dernier mouvement de peuple se situe dans cette période moderne : les défaites turques au xvii^e siècle laissèrent désolées les terres de la Hongrie orientale, le Banat, le duché de Transylvanie. Il y eut alors une colonisation économique : paysans et artisans allemands du Sud (Constance, Palatinat Rhénan, Moselle) affluèrent une nouvelle fois en Europe Centrale pour exploiter la terre et servir de main-d'œuvre aux Habsbourg : les « Souabes » du Danube moyen et inférieur étaient un million et demi en 1914.

Ces lignes sont trop pâles pour donner une idée adéquate de ce grand ouvrage. M. le Professeur Stadtmüller s'y est révélé comme un des maîtres contemporains de l'histoire universelle. On pourrait ici et là lui reprocher des aperçus trop rapides, un manque de charpente historique pour ce qui est des faits concrets, l'absence de références. Ce dernier fait, imposé par les nécessités de l'édition sera moins regretté du lecteur ami de l'histoire que de l'historien de profession, auquel manque ainsi non seulement le moyen de contrôle, mais surtout la possibilité d'étendre ses recherches dans le sens des suggestions que l'auteur prodigue tout au long de son récit. L'auteur remédie partiellement à cet inconvénient majeur par un riche appendice : histoire du développement des sciences historiques concernant l'Europe du Sud-Est, sous forme de notices biographiques ; bibliographie spéciale ; onze tableaux dynastiques : Byzance, Empire latin de Constantinople, Grèce, Venise, Turcs, Tatars, Slaves des Balkans, Roumains, Hongrie, Slaves des Sudètes, Slaves de l'Est. Ce qui est partout visible dans ce livre, c'est la réflexion sur le phénomène historique, c'est l'intelligence de la vie de l'histoire, la saisie de la vie humaine dans l'histoire. Historien, ethnologue, linguiste, M. Stadtmüller nous donne moins l'histoire des pays que l'histoire des peuples. Il nous raconte ce devenir vivant sans passion, mais non sans âme. Son histoire de l'Europe du Sud-Est est une grande fresque de l'histoire universelle, dessiné avec art et vérité.

A. WENGER.

J. de GHELLINCK, S. J., *Patristique et Moyen Age*. Études d'histoire littéraire et doctrinale. Tome I : Les recherches sur les origines du symbole

des Apôtres (Museum Lessianum — Section historique n° 6) un volume x-278 pages. Tome II : Introduction et compléments à l'étude de la patristique (Museum Lessianum n° 7) un volume xi-416 pages. Éditions J. Duculot, Gembloux 1946 et 1947.

Ces lignes qui paraissent avec un certain retard, dû aux difficultés présentes de l'édition, seront à leur modeste manière un éloge du maître disparu. Après une carrière professorale, longue de quarante ans, le P. de Ghellinck s'était recueilli à la faveur d'une retraite et des loisirs forcés imposés par la guerre. Il élaborait la synthèse d'études de détail ou de questions plus générales. Après avoir professé longtemps la patrologie, il était à même d'esquisser une histoire de la patrologie ou de certains problèmes, objets de longues controverses. Telle apparaît l'histoire du symbole des Apôtres. Tous les manuels de patrologie enseignent aujourd'hui les trois étapes de la constitution du symbole : la formule actuelle (*textus receptus*) a été précédée d'une formule plus courte (*forma antiquior, romana*) à laquelle manquait notamment les articles de la descente aux enfers et de la communion des saints. Des recherches nouvelles entreprises dans le domaine liturgique et selon la méthode comparative ont révélé avec assez de certitude la teneur primitive de la formule, *forma antiquissima*, comprenant au plus neuf articles et moins encore au début. Cette formule primitive, d'énoncé trinitaire, permet de situer beaucoup plus haut, jusque dans les temps apostoliques, l'origine du symbole. Le développement de cette formule primitive est dû à l'inclusion d'une formule christologique, de caractère historique et sotériologique. L'auteur en faisant l'histoire des polémiques, controverses et recherches qui ont permis d'établir avec sûreté les conclusions que nous venons de rappeler, distingue trois périodes. La première phase couvre quatre siècles de polémique, depuis le concile de Florence jusqu'au milieu du xix^e siècle. Les négations timides des humanistes (Valla, Erasme), les controverses avec les Protestants, respectueux d'abord envers le symbole, mais bientôt plus critiques, posent le problème de l'origine. La deuxième phase va de 1866 (J. P. Caspari, *Ungedruckte, unbeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel*, Christiania) jusqu'à la guerre de 1914. Elle se caractérise par un effort de classement des témoins et l'étude des relations de la forme récente avec la forme ancienne, d'ailleurs découverte au cours de la première période par Ussher et Isaac Vos, mais non exploitée jusque-là. Puis c'est la période qui arrive à conclure en retrouvant la trace des deux formules indépendantes, trinitaire et christologique, dont la fusion s'est opérée entre 190 et 220. De cette longue histoire, simplifiée ici à l'extrême, le P. de Ghellinck ne nous laisse rien ignorer. Pour la période moderne, il a ajouté à son travail un appendice bibliographique des plus utiles comprenant le relevé chronologique des publications concernant le symbole depuis 1842. Il suffira pour avoir une vue complète d'y ajouter P. Nautin, *Je crois à l'Esprit-Saint dans la sainte Église, pour la résurrection de la chair*. Étude sur l'histoire et la théologie du symbole (Unam Sanctam, Paris 1947) et le commentaire par Dom Capelle du papyrus de Der-Balizeh, complété et réédité par C.-H. Roberts (Bibliothèque du Muséon, Louvain 1949). Il faut, après l'étude de Dom Capelle, renoncer à voir dans ce papyrus un témoin en faveur de la récitation du symbole pendant la liturgie, comme le pensait encore l'auteur, p. 187.

Le P. de Ghellinck excellait dans les études analytiques comme dans les travaux de synthèse. Son deuxième tome, *Introduction et compléments à l'étude de la patristique*, est une grande vue d'ensemble sur les problèmes scientifiques que pose la Patrologie. On pourrait appeler ce travail une méthodologie de la patristique, en faisant remarquer toutefois que l'auteur ne procède pas à priori en énumérant

des principes de recherche, de classification ou d'édition. Il dégage de l'histoire de la patrologie les tendances que ce développement comporte, analyse le progrès contemporain, en étudie les causes et les tendances. Cet aperçu historique fait l'objet d'une première étude : *Progrès et tendances des études patristiques depuis quinze siècles*. Après avoir constaté l'ignorance des médiévaux à l'endroit de la patristique grecque — l'Occident ne semble avoir rien connu depuis le Pseudo-Denys au VIII^e siècle jusqu'à saint Jean Damascène (*de Fide orthodoxa*) au XIII^e — l'auteur esquisse l'histoire du développement des éditions et des études patristiques depuis la Renaissance jusqu'à nos jours en signalant toujours les tendances de ces publications ou de ces travaux. Bien loin de n'être qu'une liste à la manière d'un catalogue, cette énumération comporte des jugements toujours motivés où l'auteur avec une objectivité dont la note humaine n'est pas absente, rend un hommage mérité aux grandes entreprises de publication d'hier et d'aujourd'hui. Les études contemporaines comparées à celles du passé révèlent un double progrès : un enrichissement de textes, surtout pour les anténicéens et les apocryphes (l'auteur signale parmi ceux-ci un *transitus* édité par Wilmart; le P. Jugie a prouvé qu'il n'était qu'un arrangement latin de Jean de Thessalonique); une amélioration des éditions : précisions d'authenticité et de chronologie, études de vocabulaire et reconstitution du milieu littéraire et culturel, contrôle de toute la tradition manuscrite sont aujourd'hui des conditions indispensables pour une édition critique. Cet effort critique favorise surtout les anténicéens (catholiques et hérétiques); on commence aussi à exploiter les nombreuses traductions orientales (syriaques, coptes, arméniennes) qui contiennent bon nombre de textes dont l'original grec s'est perdu ou représentent du moins, dans nombre de cas, un témoin plus primitif. En ce domaine, nous croyons que les traductions latines ne sont pas assez exploitées. Si elles sont souvent moins anciennes que les traductions orientales, elles offrent, par contre, un champ de recherche plus abordable : les vieilles bibliothèques du Vatican, de Paris, du Mont-Cassin, de Saint-Gall, de Reichenau et d'ailleurs contiennent des traductions d'ouvrages grecs perdus. Le livre du P. Albert Siegmund, *Die Überlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert* (Voir le compte-rendu, R. E. B. VII (1949), p. 254) rendra en ce domaine de grands services. Il servira bien souvent de complément à ce que dit notre auteur, notamment pour ce qui concerne la diffusion des textes originaux par des traductions.

Le progrès constaté dans les secteurs importants de la patrologie est dû en grande partie au rôle grandissant de la philologie. D'abord indifférente aux écrits patristiques, elle devait bientôt en faire son domaine préféré parce que le champ était vaste et non défriché. Mais de même que dans le domaine de la littérature profane, les philologues finissent souvent par devenir linguistes et historiens de l'humanité; dans le champ des écrits religieux, les philologues se sont donné bien souvent un brevet d'historien des religions. La science patristique a été sécularisée. De la communauté d'expression on a bien souvent conclu à la communauté d'idée, niant ainsi la transcendance du christianisme et le caractère propre de sa littérature, pour en faire le témoin d'un héliénisme renouvelé au contact des courants sémites et orientaux. La patrologie, sous cet aspect, devient insensiblement une histoire des genres religieux. On connaît les méfaits de cette école dans le domaine des écrits néotestamentaires. La patristique n'en a pas été préservée, mais il faut signaler le courant contraire qui se manifeste actuellement et dont les ouvrages du P. de Lubac (*Histoire et Esprit. L'intelligence de l'Écriture d'après Origène*), du P. Camelot (*Foi et gnose. Introduction à l'étude de la connaissance mystique chez Clément d'Alexandrie*), du P. Daniélou (*Platonisme et théologie mystique. Essai sur la doctrine spirituelle de saint Grégoire de Nysse*) sont des témoins significatifs.

Le dernier chapitre de cette étude signale les problèmes toujours pendants : *Patrologie ou histoire de la littérature chrétienne antique*? L'auteur préconise une synthèse harmonieuse des diverses tendances : la patrologie ne doit pas être un recueil de notices par auteurs, juxtaposées selon l'ordre chronologique, elle ne doit pas non plus devenir une classification de documents à signification religieuse. En fait, trop de problèmes restent ouverts pour qu'on puisse dès maintenant écrire une histoire littéraire des écrits de l'antiquité chrétienne. L'auteur accumule pp. 168-171 une série de questions non résolues que posent les écrits des Pères, étudiés selon la langue et les genres littéraires. Les jeunes travailleurs trouveront dans ces suggestions des orientations précieuses. Pour ce qui est des limites de l'ère patristique, le P. de Ghellinck se défend de vouloir confondre patristique et pensée gréco-romaine. Il sait bien qu'aux origines, il y a un courant sémite qui apporte à la pensée grecque (dans le domaine littéraire) trois genres nouveaux : les épîtres, les évangiles, les apocalypses. Il sait aussi que la patrologie déborde aux origines l'aire gréco-romaine : malgré le caractère d'imitation que présentent les littératures chrétiennes orientales, on ne peut leur refuser un élément d'originalité. Il est pourtant commode de clore l'ère patristique avec Grégoire le Grand en Occident et avec Jean Damascène en Orient : après eux commence, au point de vue littéraire, le moyen âge latin et l'hellénisme byzantin.

Après cette première étude qui est comme un vaste essai de définition de la science patristique, le R. P. aborde certaines questions techniques dans une deuxième étude : *Diffusion et transmission des écrits patristiques* (pp. 181-377). C'est un récit vivant, plein d'aperçus originaux sur l'origine, la diffusion, la conservation et la découverte des textes. S'il donne toujours la prédominance aux textes chrétiens, l'auteur déborde cependant largement ce cadre et esquisse l'histoire du livre et de la bibliothèque antique. Rien n'est plus concret que cette histoire des collections de lettres, des recueils d'homélies, des éditions, des faux littéraires, du rôle des traductions. Dans la diffusion des écrits, les guides de lectures, dans le genre du *De viris illustribus* ou du *De scriptoribus ecclesiasticis* de saint Jérôme, ont joué un rôle essentiel ainsi que les bibliothèques anciennes. Bien que l'auteur se défende d'écrire l'histoire des bibliothèques chrétiennes, on trouve chez lui l'essentiel sur l'origine et le développement des premières bibliothèques d'écrits patristiques et sur leur influence dans la diffusion de ces écrits. Mais en ce dernier domaine bien des mystères subsistent car il arrive que des bibliothèques réputées n'ont eu qu'un rôle minime dans la diffusion des écrits, celle du Sinâï en Orient, celle de Vivarium en Occident. Un chapitre spécial est consacré à la transcription et diffusion par les papyrus. Il est dû à la collaboration du P. W. Derouau, professeur aux Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur. Il constitue une excellente initiation à la science papyrologique et un sommaire à la fois analytique et systématique des découvertes dans le domaine de la patrologie. Riches surtout en textes scripturaires, les papyrus comportent aussi bon nombre d'écrits gnostiques et manichéens ; mais les dernières découvertes ont surtout favorisé la patrologie proprement dite : les papyrus trouvés à Toura près du Caire en 1941 contiennent des écrits de Didyme l'Aveugle et nous restituent des œuvres inédites d'Origène, tel cet *Entretien d'Origène avec Héraclide et les évêques ses collègues sur le Père, le Fils et l'Ame*. Les conclusions qui se dégagent de cette histoire de la transmission des textes sont condensées dans un dernier chapitre : *Valeur de cette transmission : les Pseudépigraphes et les ouvrages perdus. Perspectives d'avenir*. De Gh. explique la perte d'un si grand nombre d'écrits anténicéens. Harnack voyait dans cette disparition l'effet d'une volonté consciente de l'Église postnicéenne. La disparition de ces écrits s'explique naturellement par le peu d'intérêt dogmatique que présentait cette littérature pour une Église sûre de son existence et possédant une théologie moins rudimentaire. D'ailleurs,

même en ce secteur la proportion des écrits chrétiens conservés est bien meilleure que celle des écrits profanes. Au reste la science moderne a circonscrit avec une sûreté suffisante les textes perdus : certaines pertes semblent irrémédiables. D'autres peuvent être réparées par d'heureux hasards ou par de patientes et intelligentes recherches. Des découvertes comme celles de Toura autorisent tous les espoirs.

Ces quelques aperçus permettent d'entrevoir la grande richesse d'un livre où les problèmes fondamentaux de la patristique sont examinés et résolus par un maître qui a su intégrer à son exposé les résultats de cinquante années de recherches. Ce livre est ainsi une méthodologie de la patristique. Il nous apparaît maintenant comme le testament du maître disparu et comme une parole d'espérance léguée aux disciples formés à son école.

A. WENGER.

NONNUS de NISIBE, *Traité apologétique*. Étude, texte et traduction par A. VAN ROEY (Bibliothèque du Muséon, volume 21) XII-60-72 pages, Louvain, 1948.

L'Institut orientaliste de l'Université de Louvain poursuit inlassablement son œuvre d'initiation aux littératures de l'Orient. M. Van Roey s'est proposé un objectif limité : dans l'œuvre assez considérable de Nonnus il a choisi le *Traité apologétique*, qui a le double avantage de constituer un tout au point de vue théologique, et d'être, par son aspect apologétique, ouvert sur le milieu où vivait l'auteur. Van Roey aborde son étude par la biographie de l'écrivain qui, malgré le rôle important qu'il a joué dans l'histoire de l'Eglise monophysite d'Arménie au IX^e siècle, est resté presque inconnu jusqu'à nos jours. Avec méthode et clarté, l'auteur passe en revue les sources concernant Nonnus dans les différentes littératures, arabe, syriaque, arménienne et géorgienne. Il en dégage les éléments biographiques qui sont suffisants pour nous donner une idée assez juste de la vie et de l'activité littéraire de Nonnus. Celui-ci est né à Nisibe vers la fin du VIII^e siècle. Il parlait l'arabe, était fort érudit en littérature syriaque, ignorait sans doute l'arménien, professait le monophysisme, qui était la confession dominante en Perse et en Arménie. Or, au début du IX^e siècle, vers 815, Abû-Qurra, quittant son siège de Harran en Mésopotamie, entreprit auprès des différents milieux monophysites une louable croisade en faveur de la foi de Chalcédoine. C'est ainsi qu'il vint auprès du prince Ašot d'Arménie. Celui-ci fit appel à l'évêque de Takrît pour réfuter Abû-Qurra, le « philosophe ». Comme l'évêque se trouvait alors dans les geôles des Arabes, il envoya au prince, son parent, le diacre Nonnus. Nonnus réussit sans doute à triompher des argumentations d'Abû-Qurra, puisque après cette entrevue, il resta en Arménie et composa en arabe le commentaire de l'Évangile de saint Jean, qui ne subsiste qu'en version arménienne, éditée en 1920 par le P. Crakhean. Des troubles politiques donnèrent au calife sassanide Jafar l'occasion d'intervenir en Arménie : un grand nombre de princes et de clercs furent emprisonnés. Nonnus fut du nombre. Sa détention fut longue : de 851 jusqu'après 856, peut être jusqu'en 862. Nonnus s'est trouvé là avec des Nestoriens et l'on comprend aisément que ces adversaires irréductibles en soient venus à d'insolubles discussions théologiques. Le traité contre Thomas de Marga représente un témoignage littéraire de ces controverses. Le traité apologétique est un autre écrit de la captivité. Nonnus l'adresse à un destinataire inconnu qui lui avait posé trois questions : Comment les chrétiens montrent-ils par la raison qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que Dieu subsiste en trois personnes et que le Verbe s'est incarné d'une façon qui convient à Dieu? Van Roey décrit brièvement le milieu que suppose

l'apologie de Nonnus : polythéistes, mages (Mazdéens) et manichéens subsistaient toujours en Mésopotamie ; les Juifs, malgré leur état pitoyable, restaient nombreux ; les Musulmans, naturellement, dominaient. L'analyse de la doctrine de Nonnus est rapide, mais l'auteur a eu raison de pas résumer dans son introduction le texte qu'il a édité avec une traduction latine. L'édition est faite d'après l'unique manuscrit du British Museum, Additional 14.594, qui est un des 250 volumes apportés en 932 par Moïse de Nisibe au monastère de Sainte-Marie, Mère de Dieu, en Égypte. Des notes abondantes accompagnent la traduction latine qui fait suite au texte. Elles nous familiarisent avec les autres écrits de Nonnus et ceux de ses précurseurs ou contemporains syriens. Le mérite de Van Roey est certain : à l'intérêt inhérent à l'œuvre inédite d'un théologien notoire, l'éditeur a ajouté le mérite d'une étude remarquable par la rigueur de la méthode et la clarté de l'exposé.

A. WENGER.

C.-H. ROBERTS and Dom B. CAPELLE, *An early Euchologium : The Dêr-Balizeh papyrus enlarged and reedited* (Bibliothèque du Muséon, volume 23). 72 pages et 6 planches, Louvain, 1949.

En 1909, dom de Puniet publiait pour la première fois les trois fragments liturgiques du papyrus de Dêr-Balizeh. « En dehors des trois feuillets que je publie, remarquait-il, il existe, il est vrai, quelques fragments minuscules qui appartenaient au même document, mais qu'il n'a pas été possible de réunir ; ils ne pourraient, en tout cas modifier de façon appréciable, la présente édition ». (*Revue Bénédictine* 1909, p. 34). M. le Prof. Roberts s'est précisément livré à ce jeu de patience et de sagacité : il a parfaitement réussi ce que le grand Bénédictin avait cru impossible : le premier fragment a été doublé, le deuxième a été augmenté de 17 lignes au recto et de 18 au verso, le troisième a pu être corrigé. La découverte était importante et pour le texte et pour les interprétations communément reçues. M. Roberts a établi une édition diplomatique, avec un appareil critique complet. Dom Capelle a juxtaposé au texte les lieux parallèles reproduits en grec ou traduits en latin quand il s'agissait de sources coptes ou éthiopiennes. Le même auteur a donné un commentaire du texte qui nous oblige à reviser et à rejeter en grande partie les explications données jusqu'à présent. Le premier fragment, que l'on regardait communément comme une partie de l'*oratio fidelium*, précédant l'anaphore, apparaît plutôt, à cause de l'indétermination des trois oraisons qui le composent, comme une partie d'un recueil de prières. Le fragment II, recto, restitue 12 lignes au texte de l'anaphore. C'est une prière d'épiclese consécatoire précédant l'anamnèse, ce qui l'apparente à l'anaphore copte publiée par M. Lefort, *Coptica Iovaniensia* n° 27 (Muséon 1940, pp. 22-24). Au verso, le texte restitué révèle la citation classique de la Didachè sur le symbolisme des éléments eucharistiques. Elle existe chez Sérapion ; Dêr-Balizeh se rapproche de celui-ci plutôt que de la Didachè. La dépendance vis-à-vis de Sérapion n'est cependant pas certaine, car le texte du papyrus comporte un embolisme qui l'apparente aux prières de la liturgie copte de Saint-Grégoire. L'anaphore de Dêr-Balizeh apparaît ainsi comme un tout hétérogène, ayant gardé des éléments très anciens, mais qui témoigne par son ensemble de l'époque où fut écrit le papyrus, c'est-à-dire de la fin du VI^e siècle. Il faut en conclure qu'à cette époque régnait encore, du moins en Égypte, une grande liberté dans la rédaction des prières essentielles de la messe. Le troisième fragment comporte au recto une épiclese de communion, terminant l'anaphore. Elle est plus longue que celles que l'on possède, mais cette prolixité semble conforme à la manière du recueil. Au verso on lit une profesnio

de foi qui accompagne le baptême. On s'est demandé ce que venait faire cette profession de foi après l'anaphore et la communion. Aucune liturgie, sans excepter la messe des nouveaux baptisés, ne comporte la récitation du symbole au moment de la communion. Le réponse que Dom Capelle donne à ce problème est parfaitement satisfaisante : les trois textes du papyrus ne forment pas un tout homogène ; ce sont trois fragments d'un euchologue : le premier contient des prières, le deuxième une anaphore, le troisième une partie de la liturgie baptismale. Les trois fragments s'accordent d'ailleurs par le caractère concordant de leurs traits particuliers, qui dénotent tous une origine égyptienne. Dom Capelle donne à toutes ses conclusions une telle richesse de preuves qu'il emporte toujours la conviction. M. Roberts et Dom Capelle ont rendu un grand service à la science de la liturgie en publiant, cette fois d'une manière définitive, le papyrus de Dér-Balzeh.

A. WENGR.

BENZ Ernst, *Wittenberg und Byzanz. Zur Begegnung und Auseinandersetzung der Reformation und der östlich-orthodoxen Kirche*. Elwert-Gräfe und Unzer Verlag, Marburg an der Lahn, 1949, in-8° de 288 pages avec 10 planches. D. M. 16.

L'histoire des relations de la Réforme naissante avec l'Église orientale n'est pas encore écrite. L'on prétend même souvent que la Réforme n'a pas eu à l'origine le caractère œcuménique qui aurait pu l'intéresser au salut des Églises orthodoxes. M. Benz, professeur à Marbourg de l'Histoire de l'Église s'est appliqué dans une série de monographies à établir les points de contact entre la Réforme et l'Orthodoxie. Ces contacts se situent aux origines mêmes de la Réforme, dans les cercles de Mélanchton. On relève parmi les correspondants de ce dernier des Grecs comme Antoine Eparchos, Jacques Basilicos Héraclides, le diacre Démétrios. Par Démétrios, l'auteur fut amené dans le cercle des activités de traduction et d'édition entreprises par Ungnad, promoteur de la Réforme chez les Slaves du sud. Enfin le gendre même de Mélanchton le médecin Peucer, wende de naissance, se trouvait être par le fait de son origine, l'intermédiaire naturel entre le mouvement religieux des Frères Bohèmes et la Réforme. Les savantes dissertations de l'auteur nous apprennent dès lors cette activité de la Réforme, lançant des pointes avancées tantôt d'une manière, tantôt d'une autre pour faire connaître la « vraie religion » au milieu de l'Orthodoxie.

I. *Mélanchton et Antoine Eparchos de Corfou* (pp. 4-33). De Venise, l'humaniste grec Eparchos lance un appel à l'union des chrétiens dans une lettre adressée à Mélanchton (1543). Benz traduit intégralement le texte de la lettre dont le grec se trouve dans la *Turcograecia* de Crusius. Il étudie l'effet produit sur Mélanchton à travers la correspondance si riche du réformateur. En 1544 Eparchos récidive en adressant à Mélanchton son élégie sur les malheurs de la Grèce. Mélanchton fut loin de considérer la menace turque comme illusoire. Mais il ne voulut à aucun prix compromettre la cause de la Réforme pour une fin politique. La division des états chrétiens est à son avis le résultat de machinations politiques. Par ailleurs la paix religieuse n'est possible que dans la Vérité, c'est-à-dire pour Mélanchton, dans la Réforme. Si les Turcs s'emparent de l'Europe, Dieu se choisira un « reste » qui gardera la foi et la vraie religion.

II. *Mélanchton et Jacques Héraclides Despota. La Réforme en Moldavie* (pp. 34-58). E. Legrand (Deux vies de Jacques Basilicos, Paris 1889) et N. Jorga (Nouveaux matériaux pour servir à l'histoire de Jacques Basilicos l'Héraclide, Bucarest

1900) ont attiré l'attention des historiens sur cette curieuse figure d'aventurier. Benz met en lumière son action religieuse en faveur de la Réforme, telle qu'elle ressort des deux vies et aussi de la correspondance de divers personnages protestants.

Lorsque le 18 novembre 1561, l'Héraclide, vainqueur d'Alexandre Lapucheanu, se fut emparé de la Moldavie, il s'efforça d'y introduire l'Humanisme et la Réforme. D'Allemagne, de Pologne et d'ailleurs l'usurpateur fit venir les agents de la réforme. Cette attitude très peu politique provoqua une insurrection populaire qui coûta la vie au despote, assassiné par Stéphane Tomsa le 5 ou 6 novembre 1563. Benz s'efforce d'en faire un martyr. On pourrait aussi bien considérer Basilicos comme victime de son aventure politique. En fait, la question religieuse et la question nationale sont alors à tel point liées qu'on ne peut les distinguer. L'auteur ignore par ailleurs l'étude de Constantin Marinescu : *A propos d'une biographie de Jacques Basilicos l'Héraclide, récemment découverte* parue dans *Mélanges d'Histoire générale* (Université royale « Ferdinand I^{er} » de Cluj. Publications de l'Institut d'Histoire générale, tome II) pp. 381-422. Si cette troisième vie découverte par Constantin Radu à Pérouse et rééditée par Marinescu raconte surtout les dernières aventures militaires du Despote, elle contient aussi divers éléments religieux que M. le Prof. Benz aurait pu utiliser avec profit.

III. *Mélancthon et le Serbe Démétrios* (pp. 59-93). Avec le diacre Démétrios, l'on entre au cœur du sujet. Il ne s'agit plus avec lui d'acointances littéraires (les relations avec Eparchos, sont elles autre chose?) ou politiques (car c'est ainsi que nous jugeons plutôt l'activité de Basilicos), mais vraiment de contacts religieux. Démétrios, ayant séjourné plusieurs années à Constantinople comme diacre, s'en fut auprès de Mélancthon à Wittenberg et y demeura de mai à septembre 1559. On fut assez surpris à Wittenberg d'apprendre de lui que la foi avait survécu sous le joug turc et qu'il y avait toujours des Églises chrétiennes. Mélancthon songea alors à entrer en relation avec le patriarche : il traduit à son intention la Confession d'Augsbourg et remet une lettre au diacre Démétrios. Celui-ci quitte l'Allemagne pour la Valachie, est sollicité à faire des traductions slaves pour le compte de Hans Ungnad, manifeste le désir de pénétrer en Moscovie pour y implanter la « vraie doctrine » et finalement lie son sort à la victoire de son ami Jacques Basilicos. La triste fin de celui-ci le fait enfin se souvenir du mandat que lui avait confié Mélancthon en 1559. Démétrios écrit à ce sujet au patriarche Joasaph. Dans ce diacre gyrovague, Benz voit un véritable précurseur du mouvement œcuménique. Sur les bases de la lettre de Mélancthon de 1559, il cherchait à réaliser l'union de l'Église évangélique et de l'Église orthodoxe. Ses plans ont échoué soit qu'ils fussent trop ambitieux (réforme en Russie, union de Constantinople et de Wittenberg), soit qu'ils fussent liés à des efforts politiques eux-mêmes caducs, comme l'aventure politique de Basilicos en Moldavie.

IV. *La traduction grecque de la Confession d'Augsbourg de 1559* (pp. 94-128). En septembre 1559, Mélancthon remettait au diacre Démétrios une traduction grecque de la Confession d'Augsbourg. Quel est l'auteur de cette traduction et quels sont les rapports littéraires précis du texte grec et du texte latin? La solution de cette deuxième question inclut la réponse à la première. Benz établit avec un grand soin les rapports des deux textes. Le texte latin traduit en grec n'est pas celui de 1530, mais l'édition de 1531 avec les variantes introduites par Mélancthon. Mais en beaucoup d'endroits, le texte latin n'est ni celui de 1531 ni celui d'aucune autre édition. De plus, le texte grec présente par rapport au texte latin qu'il traduit d'assez grandes libertés. Les divergences portent sur des termes qui demandaient une explication historique ou sémantique pour un lecteur oriental. Elles concernent aussi d'une manière générale le coloris de l'expression. La Confession latine est une pensée dialectique en style scolastique. La Confession grecque a

le revêtement de la langue liturgique de l'Église orientale. Il y a enfin des atténuations dogmatiques sur le point de la justification et de la Cène. Benz explique ces dernières uniquement par l'absence d'une théologie du mérite et de la justification dans l'Église grecque. Le désir d'un compromis doctrinal avec Constantinople explique tout aussi bien ces atténuations. Ces divers faits révèlent une collaboration entre le traducteur et un orthodoxe. Le traducteur est Mélanchton, le conseiller, Démétrios. Reste à expliquer pourquoi cette traduction grecque est attribuée à un certain Dolsciuss de Plauen. Benz qui soulève le problème, n'est pas encore à même de le résoudre.

V. *Les relations slaves de Caspar Peucer. Les rapports des Frères Bohèmes avec la Réforme* (pp. 129-140). — Peucer, gendre de Mélanchton, est né à Bautzen en 1524. On parlait dans cette région le « wende », dialecte slave apparenté au tchèque. Peucer qui connaissait le wende pouvait aussi comprendre les autres langues slaves. Il se trouvait être par là un intermédiaire naturel entre la Réforme et les mouvements similaires des pays slaves avoisinants. Benz étudie à travers la correspondance des réformateurs les relations de Peucer avec Jean Blasholav (1523-1571), traducteur du Nouveau Testament en tchèque d'après l'original grec, et personnage important du mouvement des Frères Bohèmes. On sait que Luther avait aux origines approuvé ce mouvement. Mais bien vite les Bohèmes furent en proie à des vexations de la part des protestants. Pour justifier de leur orthodoxie, ils firent traduire en allemand leur confession de foi. Grâce à l'appui de Peucer, cette traduction put paraître à Wittenberg en 1573. Mais les milieux protestants n'osèrent donner une approbation doctrinale à une confession en somme bien différente du luthéranisme.

VI. *Hans von Ungnad et la Réforme parmi les Slaves du Sud* (pp. 141-208). — Le Saint-Empire comptait parmi ses sujets de nombreuses populations slaves, surtout dans le sud. Elles furent assez vite touchées par la Réforme. Mais celle-ci ne pouvait s'implanter dans le peuple que par une prédication dans la langue populaire. Hans von Ungnad et Primus Trübar, gagnés à la Réforme, se firent les apôtres de cette œuvre. Ils recrutèrent des traducteurs, jusque parmi les moines slaves, fondèrent une imprimerie à Urach-Tübingue, recueillirent des fonds auprès des Cours protestantes et réalisèrent de la sorte une pénétration profonde parmi les Slaves. La Russie, aussi bien la Moscovie que l'Ukraine, la Pologne, la Lithuanie, les tribus slaves établies sur le Danube, furent atteintes par les écrits de la Réforme, Confession d'Augsbourg et Catéchisme de Luther. L'auteur accumule ici les témoignages des correspondances. On est quelquefois perdu dans le dédale d'une démonstration. Ungnad était animé d'un désir d'apostolat : cela ressort de ses lettres. Était-il nécessaire dès lors de citer des pages entières de Luther sur le rôle des traductions en langues vulgaires, ou la longue préface de Georges le Dalmate à sa traduction slave de la Bible (Wittenberg, 1583), ou enfin la traduction d'une poésie de Jacques de Saroug, cette dernière, sur trois pages?

VII. *La plus ancienne édition cyrillique des imprimeries Ungnad à Urach* (pp. 209-212). — Benz décrit et reproduit une épreuve d'imprimerie découverte par lui dans les Archives de Prusse, qui est un *unicum* contenant cinq types d'alphabet cyrillique, le Notre Père en croate et le psaume 116 : *Laudate Dominum omnes gentes*.

VIII. *La correspondance entre Hans von Ungnad et le Landgrave Philippe de Hesse. Inédits concernant les origines de la littérature réformiste parmi les Slaves du Sud* (pp. 213-246). — L'auteur a découvert dans les archives de Marbourg (Archives politiques de Philippe de Hesse, n° 1423) une riche correspondance inédite entre le Landgrave et Hans von Ungnad, qui s'étend des années 1530 à 1565. Il publie dix lettres qui concernent les éditions slaves d'Ungnad et qui apportent des renseignements précieux sur la nature et le tirage des livres imprimés.

Les notes, la bibliographie, les index et dix planches concernant tout le volume sont rejetés à la fin de l'ouvrage.

Ainsi, donc de Wittenberg, avec Mélanchton et Peucer, de Tübingue avec Ungnad, la Réforme est en contact avec Venise et Constantinople, avec la Moldavie, avec les Slaves du Sud et du Centre. Partout s'affirme un effort d'implanter la Réforme au moyen de la Parole, traduite dans toutes les langues. M. Benz par l'abondance de sa documentation, souvent inédite, entraîne notre conviction quant aux faits qu'il établit. Nous ne le suivons pas dans toutes les interprétations qu'il en propose. Il a souvent aussi donné aux faits l'importance et le succès que leurs auteurs auraient voulu donner à leur entreprise. En réalité ces premiers efforts missionnaires de la Réforme en pays slaves et orthodoxe eurent peu de succès, sauf peut-être en Lithuanie.

A. WENGER.

Octavianus BARLEA, *De confessione orthodoxa Petri Mohilae*. Verlag Josef Knecht, Frankfurt am Main, 1948. Un volume broché xiv-225 pages.

La vie et l'œuvre de Pierre Moghila ont toujours attiré l'attention des chercheurs. Les dernières années qui ont ramené le troisième centenaire de la Confession (1643) et de la mort de Moghila (1645) ont donné occasion à des études d'inspiration diverse. Le travail de Barlea est une thèse consciencieuse de théologie orientale catholique. Le livre comporte les qualités et les défauts inhérents à ces sortes de travaux : accumulation exhaustive des sources et des études antérieures, où l'on ne fait pas toujours la part de ce qui est bon et de ce qui ne l'est pas ; clarté de l'exposition et des divisions, quelquefois même trop apparente et d'ordre plutôt formel ; enfin un désir de tout dire qui oblige à noyer dans une série de vérités reçues les conclusions nouvelles auxquelles la thèse aboutit.

Matériellement, le livre comprend trois grandes parties : étude du milieu historique dans lequel la Confession prend naissance ; genèse de la Confession, et histoire de ses transformations et éditions successives ; enfin aspect théologique de la Confession. Nous louons sans réserve l'auteur pour sa première partie : servi par une bonne connaissance des langues roumaine, slaves et occidentales, il a minutieusement décrit la situation religieuse de ce carrefour de peuples et de religions que fut la Roumanie à la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle. Cette situation se caractérise par des affrontements successifs entre protestants, catholiques et orthodoxes d'où résulte après un demi-siècle de succès et de revers, de chaque côté une situation fort confuse : sur ce point le livre de Barlea est un tissu organique de faits précis et fourmille de références.

La deuxième partie de l'ouvrage, bonne en soi, nous paraît moins originale : les PP. Viller et Malvy nous ont jadis dit l'essentiel sur la genèse de la confession. L'auteur insiste beaucoup sur la dépendance de la confession par rapport aux catéchismes latins : il procède par juxtaposition de textes : il n'est pas toujours probant. Mais la dépendance fondamentale par rapport au Catéchisme romain, à ceux de Pierre Canisius et de Bellarmin est fermement prouvée. Retenons aussi les conclusions de l'auteur qui rejette résolument une influence de Laurent Zizanj. Le catéchisme de ce dernier, paru à Moscou en 1626, fut retiré dès l'année suivante par ordre du synode de Moscou, précisément parce qu'il n'était pas indemne d'un certain esprit protestant qui avait pénétré en Moscovie par la Lithuanie et les Suédois. Signalons cette autre conclusion neuve de l'auteur : la langue originale de la confession serait le polonais, langue littéraire de Kiev, dans laquelle fut d'ailleurs composé le Petit Catéchisme avant d'être vulgarisé en ruthène. Le texte polonais fut traduit en latin après avoir été examiné par le synode de Kiev.

Du latin il fut traduit en grec par Méléce Syrigos, avec les altérations doctrinales que l'on sait.

On discutera sans doute toujours pour savoir dans quels desseins Pierre Moghila a composé la Confession. Les vues de Barlea paraissent parfaitement obvies : dans sa teneur primitive la Confession est une œuvre irénique, inspirée par les besoins spirituels de l'heure. En l'absence d'une doctrine clairement énoncée, l'Orthodoxie avait subi de surnoises infiltrations d'esprit protestant. Pour barrer la route à ces déviations *intérieures*, Pierre Moghila composa le Grand Catéchisme. La Confession fut donc rédigée contre un esprit protestant qui régnait à l'intérieur même de l'Orthodoxie et dont la Confession de Cyrille Lucaris peut passer pour une manifestation extrême. A cette intention première, doit s'ajouter le désir du prélat de laver l'enseignement orthodoxe des accusations exagérées dont il était l'objet de la part des catholiques et des uniates.

Cependant, dans sa teneur actuelle, avec les corrections de Méléce Syrigos, la Confession est manifestement dirigée contre les catholiques. Les points litigieux comme le *Filioque*, le Purgatoire, la Primauté romaine sont tous résolus dans le sens d'une polémique anti-latine. Mais dans sa profondeur, la Confession établit avec une fermeté non dissimulée la doctrine de l'Orthodoxie sur les sacrements, l'état de l'homme, le caractère visible de l'Église, la trinité des personnes en Dieu. Ces points visent le protestantisme et les négations extrémistes des Sociniens.

Parlant de l'autorité doctrinale de la Confession, l'auteur se range parmi les théologiens de plus en plus nombreux qui ne lui reconnaissent pas une autorité définitive en matière de foi, malgré les nombreuses approbations officielles qu'elle reçut des patriarches ou des synodes. Cette querelle est devenue inutile aujourd'hui : catholiques et orthodoxes s'entendent sur ce point : l'Église orthodoxe ne reconnaît aucune autorité infaillible en dehors des sept conciles œcuméniques. Une bonne bibliographie accompagne le travail. Nous y relevons toutefois une omission sérieuse. L'auteur a ignoré la thèse faite par un de ses compatriotes sur le même sujet : *La vie et l'œuvre de Pierre Movila, métropolite de Kiev*, thèse présentée à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, le 20 juin 1944, par l'archimandrite Teofil Ionesco (un volume de 257 pages, Imprimerie Nidot, Paris, 1944). Ce travail, inspiré par une théologie très libérale révèle davantage les vues œcuménistes de l'auteur qu'un examen objectif et personnel du sujet. Nous avons dit plus haut que O. Barlea croyait pouvoir prouver d'une manière certaine la dépendance de la Confession par rapport aux Catéchismes latins. La position de l'archimandrite Ionesco est sur ce point (comme sur bon nombre d'autres) absolument opposée : « Comme Movila écrivait pour les orthodoxes, il a eu recours aux seules œuvres orthodoxes homologuées par l'Église : aucun catholique d'Occident, pas même Tertullien, Jérôme ou Augustin, n'a été mis à contribution pour cimenter son édifice et pourtant ces auteurs sont plus célèbres que Pierre Canisius » (Ionesco, p. 190). On voit par ces thèses contradictoires que la vie et l'œuvre de Pierre Moghila continuent à être diversement interprétées selon les options religieuses des auteurs.

A. WENGER.

BEHR-SIGEL (E.). *Prière et Sainteté dans l'Église russe* (Russie et Chrétienté, 5).

Un volume in-8°, 180 pages, Éditions du Cerf, Paris, 1950.

L'hagiographie russe est traitée en parente pauvre dans la science occidentale. L'ouvrage de Behr-Sigel peut servir d'introduction à une connaissance plus spéciale de la sainteté dans l'Église russe. A dire vrai, le titre du livre prête à équivoque. Il est en effet très peu question de *prière* dans ce livre. L'auteur a traité

ce sujet dans *Dieu Vivant*, numéro 8 (Voir notre bulletin de Spiritualité byzantine, R. E. B. VII (1949), pp. 242-243). Le présent ouvrage est comme un cours d'hagiologie russe. Le premier chapitre traite des critères de la sainteté dans l'Église russe. Ce sont l'exploit spirituel, les miracles et d'une manière générale mais non nécessaire, l'incorruption du corps. Parlant de la procédure de canonisation, l'auteur minimise le rôle de la hiérarchie ou des conciles dans l'établissement des catalogues de saints. On voit affleurer ici les théories modernes de Boulgakov sur la *sobornost*, intuition ecclésiale de la Vérité, conscience de l'Orthodoxie. « Selon la tradition orthodoxe, c'est le peuple chrétien qui intuitivement « sent » la sainteté... La canonisation officielle ne doit être dans l'Église orthodoxe que la confirmation de la canonisation populaire, du culte spontanément rendu au mort par le peuple chrétien ». (p. 33).

L'histoire des grandes figures de saints est retracée avec une concision qui n'exclut pas le charme et inspirée par une foi vive qui ne méconnaît pas les exigences de la critique. Les portraits de Théodose, fondateur des Cryptes, de Serge de Radonège, patriarche du monachisme en Moscovie, de Nil Sorskij, réplique russe des hésychastes athonites, sont peints avec délicatesse. Ils contrastent avec la rude figure de Joseph de Volokolamsk qui inaugure dans le monastère fondé par lui un communisme de vertu et de sainteté, où les moines sont divisés en trois catégories sociales, agriculteurs, administrateurs, commerçants. Il y a dans la sainteté de Joseph un trait nouveau, qui est une dureté allant jusqu'à la cruauté envers les moines pécheurs ou les hérétiques. L'école monastique de Volokolamsk fut une pépinière d'évêques. Ce fait peut expliquer en partie l'attitude trop sévère de l'Église officielle envers les hérétiques. Quelques exemples de fols pour le Christ, de pères spirituels, la grande figure de Séraphim de Sarov achèvent ce catalogue des saints.

Dans la variété des individus, l'auteur retrouve trois types de saints, le « souffrant » (strastoterpets), le fol pour le Christ (yourodivi) et le moine (starets). Le premier type est spécifiquement russe et ne doit pas être confondu avec le martyr. Car le souffrant n'est pas seulement le chrétien qui meurt en témoignage de sa foi, c'est aussi « celui qui souffre une passion comme le Christ, en lui ressemblant spirituellement par la douceur, la soumission, la victoire sur l'amour de la vie et du monde au nom de l'amour de Dieu et de ses frères » (p. 46). Les fols pour le Christ se rencontrent dans la sainteté byzantine et occidentale. En Russie ils sont plus nombreux et présentent de ce fait une variété plus grande du type. Quant à la sainteté monastique, elle reproduit dans les traits généraux le type syro-byzantin, avec toutefois une note intellectualiste moins accusée. Les rapprochements ou les oppositions que l'auteur fait dans cette description des types ne s'inspirent pas d'un esprit de système. Ils sont faits pour éclairer et montrer comment la piété russe reflète la sainteté « catholique ». Telle apparaît notamment la physionomie de Séraphim de Sarov. Lors d'une liturgie de vendredi saint, le saint eut la vision du Christ, sous les traits du Fils de l'Homme souffrant. Par ailleurs le moine se tint debout sur un rocher pendant mille nuits, ne connaissant d'autre prière que l'invocation à Jésus, « Seigneur aie pitié de moi qui suis un pécheur ». Ainsi se trouvent réunies chez un même personnage ces deux formes de piété que l'on s'est plu si souvent à opposer.

L'ouvrage contient un appendice d'une vingtaine de pages : *Essai sur le rôle du monachisme dans la vie spirituelle du peuple russe*. Ce titre même rappelle le chapitre de Dostoïevski dans les *Frères Karamazov* : *Quelques mots sur le moine russe et sur son rôle possible*. Les deux essais ont ceci de commun qu'ils voient dans le monachisme le salut futur du peuple russe après la tourmente de l'athéisme. Les moines « jeûneurs et silencieux » (Dostoïevski) sauveront une nouvelle fois la Russie.

M^{me} Behr-Sigel parle de son sujet avec piété et en connaissance de cause. On sent dans son livre le contact immédiat avec les textes hagiographiques et les leçons de maîtres authentiques. Parmi ces derniers, il faut citer G. P. Fédotov, qui fut longtemps professeur d'hagiologie à l'Institut orthodoxe de Paris. Le Père G. Florovski, historien de la théologie et de la spiritualité russes reproche à Fédotov de minimiser les influences byzantines dans la spiritualité et la sainteté russes. Ces tendances se retrouvent un peu dans l'ouvrage de Behr-Sigel.

A. WENGER.

DELENDAS (J. Ch.), *Οἱ καθολικοὶ τῆς Σαντορίνης*, in-12, 259 pages, 5 pl. et 1 carte, Athènes, 1949. Sans indication de prix.

Le nom de Santorin donné à l'antique Théra des Grecs (Θήρα) est une corruption de Sant'-Irini à cause d'une chapelle sous le vocable de sainte Irène. Depuis le début du XIII^e siècle, l'île possède une petite communauté catholique, dont l'auteur, qui est d'origine santoriniote, retrace l'histoire. Il ne se contente d'ailleurs pas de cela, puisqu'il donne aussi de nombreux renseignements sur l'île elle-même et son long passé. En 1207 les Barozzi deviennent seigneurs de Santorin au nom du duc de Naxos, lui-même soumis à Venise; ils sont remplacés par les Sanudo, puis par les Crispi. Toutes les îles du duché de Naxos tombent au pouvoir de Soliman en 1537, y compris Santorin. Pendant toute la durée de la domination franque, qui fut d'ailleurs libérale, les rapports se maintinrent généralement excellents entre les latins et les orthodoxes, sauf en quelques circonstances. Il en alla de même pendant le régime turc. Le manque de prêtres instruits et les mariages mixtes furent cause, vers la fin du XVI^e siècle, qu'un certain nombre de familles passèrent à l'orthodoxie tout en conservant leurs noms d'origine latine. L'île eut un évêque depuis le XIII^e siècle, mais on n'en connaît les titulaires que depuis le début du XV^e. En 1596, l'un d'entre eux y établit un monastère de dominicaines; en 1616 eut lieu entre grecs et latins le partage des immeubles ecclésiastiques et certains sanctuaires restèrent longtemps indivis, les deux cultes s'y célébrant; en 1542 les jésuites furent appelés; ils ouvrirent une école et prêchèrent jusque dans les églises orthodoxes avec l'assentiment de plusieurs patriarches. Les jésuites furent remplacés par les lazaristes qui appelèrent les Filles de la Charité pour s'occuper des œuvres de bienfaisance. Le nombre des fidèles a naturellement évolué avec le temps : 350 en 1593, 700 en 1652, 689 en 1757 et seulement 245 en 1934 à cause de l'émigration. M. Delenda a écrit son livre en un grec très simple mais avec un ardent amour pour sa petite patrie.

R. JANIN.

AMANTOS (C. I.), *Εἰσαγωγή εἰς τὴν βυζαντινὴν ἱστορίαν. Τὸ τέλος τοῦ ἀρχαίου κόσμου καὶ ἡ ἀρχὴ τοῦ μεσαίωνα*, 2^e éd., in-8°, 194 pages, Athènes, 1950. Sans indication de prix.

A parcourir la table des matières de cette œuvre destinée aux étudiants de la Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes, le lecteur trouvera sans doute que l'auteur commence un peu loin son introduction à l'histoire byzantine, puisque le premier chapitre traite des Grecs avant Alexandre le Grand. Il sera moins étonné quand il connaîtra mieux l'idée maîtresse qui a guidé M. Amantos. Pour lui l'empire byzantin n'a pu se former et durer que par l'hellénisation de la presqu'île balkanique et de l'Asie Mineure, hellénisation qui a unifié, quoique incom-

plètement, cet empire aux provinces disparates. Par ailleurs le christianisme ayant fait de rapides progrès en Orient a permis de passer sans secousses violentes du monde ancien à une civilisation nouvelle empreinte de charité. Or c'est l'hellénisme qui a été le principal soutien de la religion chrétienne en Orient et c'est par lui qu'elle s'est répandue.

En neuf chapitres M. Amantos retrace l'histoire du peuple grec depuis la venue des premières tribus des environs du Danube sur les bords de la mer Égée jusqu'à la mort de Théodose le Grand qui marque pour lui le commencement du moyen âge et de l'empire byzantin. C'est évidemment une fresque à grands traits qui montre d'abord l'installation des Grecs dans le bassin de la mer Égée, puis leur expansion rapide en Méditerranée et en Asie Mineure. En adoptant la langue et la civilisation grecques, Alexandre le Grand les fait pénétrer en des régions lointaines. Ses successeurs les introduisent en Syrie et en Égypte. Rome subjuguée peu à peu les contrées d'expansion grecque, les pille d'abord, les presse ensuite et renforce le système des grandes propriétés qui réduit le menu peuple à la misère. Cependant l'hellénisme prend sa revanche en pénétrant la société romaine et en la transformant peu à peu. Le chaos religieux, issu du mélange des divers cultes en honneur dans le vaste empire romain entraîne la désaffection de plus en plus grande des diverses classes de la société et fait la fortune du christianisme qui apportait une conception nouvelle, basée sur l'égalité devant Dieu et la loi de charité seule capable de lutter contre l'asservissement général. C'est pourquoi il fut violemment persécuté par le gouvernement de Rome dont il contredisait les principes. Quant à dire que le christianisme fut une insurrection contre Rome, il y a là une erreur d'optique. Sans doute la religion nouvelle apportait maintes conceptions qui étaient l'antithèse de celles que suivait l'État romain, mais elle prêchait en même temps l'obéissance aux autorités établies et, malgré les persécutions, on ne peut citer aucun cas de rébellion de la part des chrétiens. Le but que cherchait à réaliser le christianisme était de transformer peu à peu les idées et les mœurs et l'on doit reconnaître qu'il y réussit en grande partie. Chemin faisant, M. Amantos signale brièvement le mouvement des idées et les principaux auteurs grecs qui se sont distingués en divers pays. Les deux derniers chapitres sont consacrés aux empereurs qui se sont succédé à partir de Dioclétien jusqu'à la mort de Théodose le Grand et qui ont vu le triomphe du Christianisme. C'est l'époque décisive de l'opposition entre celui-ci et le vieil empire romain, l'époque où se prépare directement la civilisation byzantine.

Ce vaste aperçu, dont chaque partie ne peut être que brièvement exposée, mériterait plus d'une correction de détail, mais tel qu'il se présente, il donne une idée très nette du but que s'est assigné l'auteur. Celui-ci appuie d'ailleurs ses dires sur les travaux les plus modernes qui ont modifié sur plus d'un point les conclusions admises à une époque encore récente.

R. JANIN.

TOMADAKÈS (N. B.), *Οἱ Ἕλληνες καὶ αἱ φιλολογικαὶ βυζαντινὰ σπουδαί. Λόγος Ἐναρκτήριος*, in-8°, 40 pages, Athènes, 1950. Tiré à part de la revue *Ἀθῆνα*, LIV, 1950.

Dans son discours inaugural des cours de Littérature byzantine à l'Université d'Athènes, prononcé le 3 mars 1950, M. Tōmadakēs se devait de donner à ses auditeurs un aperçu de ce que leurs compatriotes ont fait pour la connaissance de la littérature byzantine. Ce discours ne pouvait être qu'un rapide aperçu de l'œuvre que les savants grecs ont accomplie depuis la conquête de Constantinople par les Turcs dans tous les domaines de cette discipline : publication de textes, études

concernant l'histoire, le glossaire, les institutions, l'hagiographie, etc. L'orateur aurait pu faire une place à la théologie, ne serait-ce que pour l'édition des anciens auteurs, car les études proprement théologiques sont plutôt rares. Au début de son énumération M. Tômadakès a fait une place de choix aux deux premiers Grecs qui furent les vrais initiateurs de la littérature byzantine aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, Marc Mousouros (1470-1516) et Léon Allatius (1586-1669), tous deux catholiques et tous deux fermement attachés à leur patrie. Nous ne pouvons évidemment énumérer tous les auteurs qu'il passe en revue avec une brève indication de leur activité, que des notes complètent d'ailleurs utilement. Notons qu'il a rendu justice aux grands services que la *Bibliographie hellénique* d'E. Le-grand a rendus à la littérature byzantine, car ses devanciers ont été loin d'en faire autant. Notons encore une allusion aux *Échos d'Orient*, revue des assomptionistes, à laquelle collaborèrent plusieurs savants grecs.

En somme, ce rapide aperçu aura donné aux étudiants de l'Université d'Athènes une vue d'ensemble sur l'œuvre accomplie chez eux jusqu'à ce jour. Le chaud appel que l'orateur leur adressait en terminant son discours pour leur recommander d'étudier la période byzantine de leur histoire qui est la préparation de l'hellénisme nouveau n'aura pu que les encourager à s'informer exactement d'un passé sans doute révolu mais qui a fortement marqué le présent.

R. JANIN.

PHYTRAKÈS (André I.), Οἱ μοναχοὶ ὡς κοινωνικοὶ διδάσκαλοι καὶ ἐργάται ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἀνατολικῇ Ἐκκλησίᾳ (Βιβλιοθήκη Ἀποστολικῆς Διακονίας, N° 31), in-8°, 99 pages, Athènes, 1950. Sans indication de prix.

Le « Service apostolique » institué par l'Église orthodoxe de Grèce pour renforcer la vie religieuse du peuple, publie de temps en temps des études susceptibles d'inspirer aux fidèles une meilleure compréhension du christianisme. Au nombre de ces écrits il faut citer celui de M. André Phytakès, maître de conférences à l'Université d'Athènes, sur le rôle social des moines dans l'ancienne Église d'Orient. Se basant sur les principes émis par les initiateurs et les maîtres de la vie monastique, les Antoine, les Pachôme, les Basile, les Nil, les Jean Climaque, etc... il montre que l'idéal des moines n'était pas seulement la sanctification personnelle en dehors du monde, mais aussi la charité chrétienne envers les déshérités de la nature, l'aumône, le service des pauvres et des malades, en un mot les œuvres sociales. Et c'est pourquoi les monastères faisaient des distributions de vivres et de vêtements aux indigents, construisaient dans leurs dépendances et desservaient des asiles pour les étrangers, pour les malades, pour les vieillards, pour les orphelins, en même temps qu'ils donnaient l'instruction. Les exemples abondent en effet de cette bienfaisance des couvents, non seulement aux ^{iv}^e et ^v^e siècles, mais encore durant toute la période byzantine et même après la conquête turque. Ce n'est pas sans une certaine mélancolie que l'auteur constate que de nos jours les monastères grecs dépérissent de plus en plus, par la faute de l'État qui les a dépouillés de la plus grande partie de leurs biens, par celle de l'Église qui a négligé de les réorganiser pour les mettre en harmonie avec les conditions de la vie moderne, par celle aussi de la société qui les considère de plus en plus comme des ruines nationales dont les habitants sont impropres à l'aider de façon pratique. Aussi recommande-t-il que l'on revienne aux principes qui ont fait la grandeur de la vie religieuse dans le passé et que les monastères s'adonnent comme jadis aux œuvres sociales pour venir en aide aux malheureux. Nous ne pouvons que souscrire à ce programme sans nous faire d'illusion sur son application.

R. JANIN.

CONSTANTINIDÈS (HIÉRONYME), Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Ἑγγύς Ἀνατολῆς. Ἀνέκδοτα ἐπίσημα ἔγγραφα καὶ κείμενα Ἀλεξάνδρου Μαυρογένους, 2 vol. in-8°, 167-364-XXXVIII, Stamboul, 1950. Prix : 10 livres turques.

La famille Mavroyéni est bien connue depuis la monographie que lui a consacrée Th. Blancard, *Les Mavroyéni*, 2 vol., Paris, 1909-1910, suivie d'un supplément : *Quelques détails additionnels à la monographie des Mavroyéni*, Marseille, 1921. C'est pour compléter ces renseignements que l'archimandrite Hiéronyme Constantinidès, directeur des archives du Phanar, vient de faire paraître deux volumes sur le dernier membre important de cette famille, Alexandre Mavroyéni. Il donne tout d'abord les détails essentiels qui concernent la famille depuis Nicolas Mavroyéni (1738-1790), qui fut interprète de l'amiral Hassan pacha Djezaerli, devint hospodar de Valachie en 1786 et fut décapité quatre ans plus tard à la suite de la défaite des armées turques par les Autrichiens à Calafat (1790), puis il passe à son héros.

Alexandre Mavroyéni remplit dans l'empire ottoman des fonctions importantes et fut mêlé aux grands événements qui changèrent la physionomie de la Turquie à partir de 1908. Après avoir vainement essayé sa chance dans le commerce, il fut attaché au Secrétariat du sultan Abdul-Hamid, entra dans la diplomatie comme secrétaire, puis conseiller d'ambassade à Belgrade et à Madrid, et fut ensuite ministre à Washington pendant neuf ans (1887-1896). Revenu à Constantinople, il devint membre de la section civile du Conseil d'État. En 1902, il fut nommé prince de Samos, mais il donna sa démission au bout de deux ans, dégoûté des intrigues ourdies contre lui par des coteries locales. En 1908 il devint sénateur inamovible et se trouva témoin des événements qui marquèrent la révolution turque et la déposition d'Abdul-Hamid (1908-1909). Le gouvernement l'envoya à Vienne, comme ambassadeur, mais le rappela au bout d'un an, et il reprit ses fonctions de sénateur. Il mourut en 1929 à l'âge de 74 ans.

Une vie si bien remplie et à une époque si riche en événements politiques de toute nature lui permit de voir par lui-même bien des choses. Aussi l'archimandrite Hiéronyme Constantinidès a-t-il eu raison de publier les documents qu'il a laissés et qui comprennent sa correspondance avec le gouvernement turc comme prince de Samos et comme ambassadeur à Vienne, ainsi que ses discours au sénat et surtout ses *Notes et souvenirs*. La plus grande partie de ces œuvres est écrites en français et le reste en grec. On y trouvera maints détails peu connus sur les personnes et sur les événements, ainsi que des jugements nuancés qui montrent qu'Alexandre Mavroyéni savait voir et juger par lui-même, sans esprit de parti. C'est pourquoi il faut être reconnaissant à l'archimandrite Hiéronyme Constantinidès d'avoir publié ces documents qui jettent une lumière nouvelle sur l'évolution du Proche-Orient pendant le premier quart du xx^e siècle.

R. JANIN.

ARMAO (Ermanno), *In giro per il mar Egeo con Vincenzo Coronelli. Note di topografia, toponomastica e storia medievale, dinasti e famiglie italiane in Levante*, grand in-8°, VIII-426, 40 planches hors-texte, Florence, 1951. Prix : 3 000 liras.

L'Italie a tenu à fêter le troisième centenaire de la naissance du P. Vincent Coronelli (1650-1718), religieux mineur conventuel de Venise, auteur de nombreuses cartes justement renommées, fondateur et animateur de l'Académie des Argonautes, professeur de géographie à l'Université de Venise et cosmographe

officiel de la Sérénissime République. M. Ermano Armao s'est fait le propagateur infatigable de cette idée. Après avoir publié en 1944 une Vie de son héros, *Vincenzo Coronelli*, 326 pages, Florence, 1944, il a fait connaître les principales cartes éditées par lui, *Le grandi carte geografiche di Vincenzo Coronelli*, dans la *Revista Geografica italiana*, LVII^e année, fasc. 3, septembre 1950. Enfin il a consacré un ouvrage important aux îles de la mer Égée en se basant sur les travaux de Coronelli. Né à Smyrne, fonctionnaire dans le Dodécanèse, connaissant à fond la langue grecque, il était tout préparé à cette besogne qui demandait une vaste érudition, car il fallait tenir compte de tous les éléments fournis par de multiples travaux antérieurs et les mettre au point pour présenter un tableau d'ensemble aussi complet que possible. On se rendra compte en lisant cet ouvrage qu'il lui a demandé de longues études et une connaissance approfondie d'une matière aussi variée.

Après avoir indiqué dans l'introduction les données essentielles sur les cartes de Coronelli relatives aux îles de la mer Égée, sur leur toponomastique, leur groupement, leur population, leur histoire, etc., il les étudie successivement en 32 chapitres. Partant de la Chalcidique et du mont Athos, il suit les côtes de la Thrace, descend vers les Dardanelles en s'occupant des îles qu'il rencontre en chemin, passe à la mer de Marmara et au Bosphore pour revenir à la côte d'Asie Mineure par l'île de Ténédos et rejoint la mer Égée proprement dite dont les îles sont étudiées les unes après les autres sans négliger les villes les plus importantes du rivage turc. Par le Dodécanèse et la Crète, il remonte jusqu'à Salonique en décrivant le Péloponèse, l'Attique et la Thessalie ainsi que les îles dont ces côtes sont entourées. Vincent Coronelli lui sert de guide, mais il note les noms anciens, indique brièvement l'histoire, surtout ce qui regarde les possessions vénitiennes. Une abondante bibliographie, des index, enfin un atlas de 40 cartes complètent cet ouvrage que l'on consultera avec fruit. On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir réuni dans cette étude des renseignements épars en de nombreux ouvrages et publications d'un accès parfois difficile.

R. JANIN.

PALAZZO (BENEDETTO), O. P., *Deux anciennes églises dominicaines à Stamboul. Odalar Djami et Kefeli Mesdjidi*, in-8°, VIII-64 p., 7 pl., 1 carte, Istanbul, 1951. Prix : 350 piastres turques.

On savait de façon certaine que les chrétiens déportés de Caffa après la prise de la ville par Mahomet II en 1475 avaient été établis à Constantinople dans un quartier qui s'appela de ce fait Kefeli Mahalle (quartier des gens de Caffa) et que les catholiques y possédaient deux églises, Sainte-Marie de Constantinople et Saint-Nicolas. Par contre, on n'était pas d'accord sur la localisation de ces deux sanctuaires, bien que l'on eût tendance à les reconnaître dans Odalar Djami et Kefeli Mesdjidi. Le P. Palazzo, déjà connu par son étude sur *L'Arap Djami ou Église Saint-Paul à Galata* (cf. la revue, VI, 1948, p. 142), s'est penché sur ce nouveau problème et il croit en avoir trouvé la solution.

Odalar Djami se trouve dans le quartier de Salmatumruk. Elle a été étudiée en 1935 par P. Schazmann (*Archäologischer Anzeiger*, 1935. p.5 11 sq. *Des fresques byzantines découvertes par l'auteur à Odalar Camii, Istanbul* dans *Atti del V Congresso internazionale di studii bizantini* (20-26 settembre 1936), Rome, t. II, p. 372-386). Elle se compose de trois églises superposées, l'une plus profonde, probablement du VII^e siècle, les deux autres du XII^e et du début du XIII^e.

L'auteur donne d'abord du terme Odalar Djami une étymologie nouvelle qui

paraît bien la bonne. Tandis qu'on le faisait venir des chambres sépulcrales que renferme l'église intermédiaire, on lit en effet dans la *Hakikat-ul-Djevami*, t. I, p. 40, qu'il désignait les casernes (*odalar*) des janissaires mariés, établies de part et d'autre de l'église lorsqu'elle fut transformée en mosquée. Pour le P. Palazzo l'identité d'Odalar Djami avec Sainte-Marie de Constantinople ne fait pas de doute et il en donne des preuves nouvelles tirées des documents latins relatifs aux établissements des dominicains à Stamboul, preuves qui sont en effet convaincantes. Par contre, il propose deux identifications qui le sont peut-être moins. Il dit que l'église la plus profonde n'est autre que celle de la Théotocos de Pétra « dont on n'a plus de mention après le neuvième siècle », p. 25. La Théotocos de Pétra est cependant signalée par des synaxaires plus tardifs que le IX^e siècle. Sans doute ils reproduisent le texte des anciens, mais cela ne suffit pas à affirmer que l'église ait disparu à cette époque. Disons toutefois que cette identification avait déjà été proposée par M. Gédéon, il y a plus d'un demi-siècle (cf. *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον*, p. 171). Le P. Palazzo affirme encore que les deux parties plus récentes de l'édifice appartenaient au monastère féminin de la Théotocos Kécharitôméné. Il y a lieu d'en douter. En effet, Irène Ducas, la fondatrice, dit dans son *typicon* que cette maison religieuse n'ayant pas assez de place pour la sépulture des religieuses, elle avait obtenu du patriarche Nicolas III Grammaticos (1084-1111) le monastère de la Kellaraia pour y ensevelir ses moniales. Or les 18 chambres souterraines qui constituent l'église intermédiaire ont servi de sépulture et il est difficile d'admettre que la communauté, composée de vingt-cinq religieuses d'après le *typicon*, les ait remplies en quelques années. L'identification du P. Palazzo semble donc hypothétique. On serait plutôt porté à croire que c'est l'église funéraire du monastère de la Kellaraia.

Quant à l'église Saint-Nicolas, il ne semble pas que sa localisation à Kefeli Mesdjidi, dont le nom est intimement lié à celui de Caffa (Kefeli, de Caffa), présente de sérieuses difficultés. Jusqu'à preuve du contraire on peut donc admettre cette identification. On a pensé que cet édifice était le réfectoire du monastère byzantin du Prodrome de Pétra. Il faut noter toutefois que cette hypothèse se heurte au fait que le monastère du Prodrome était encore en exercice un siècle après 1475, au témoignage d'Étienne Gerlach. La distance d'« une cinquantaine de mètres », indiquée par l'auteur entre Kefeli Mesdjidi et la chapelle de Bogdan-Sérail, p. 29, est en réalité trois fois plus grande, ce qui ne suffit pas à mettre en doute l'opinion généralement reçue que ces deux édifices appartenaient au monastère du Prodrome de Pétra. On sait en effet que cet établissement était très vaste.

Quoi qu'il en soit de nos remarques, il faut être reconnaissant au P. Palazzo d'avoir contribué efficacement à la solution d'un problème qui se posait depuis longtemps. Les preuves nouvelles qu'il apporte entraîneront sans doute l'adhésion des lecteurs au courant de la topographie de Constantinople byzantine.

R. JANIN.

XANALATOS (Diogène), *Οἱ Ἕλληνες καὶ οἱ Βούλγαροι εἰς τὴν Μακεδονίαν καὶ Θράκην*, t. I, in-12, 107-128 pages, 2 cartes, Athènes, 1944. Sans indication de prix.

Cet ouvrage est destiné à soutenir les intérêts de la nation grecque contre les prétentions des Bulgares sur la Macédoine et la Thrace et à combattre le projet d'une indépendance de la première. Le tome I^{er} retrace à grands traits l'histoire des relations entre Grecs et Bulgares depuis le VI^e siècle et jusqu'en 1261, après quoi il examine la question des frontières entre les deux États jusqu'en 1453. Une bibliographie copieuse et des notes fort nombreuses sont destinées à convaincre

le lecteur de la justesse des jugements de l'auteur. Enfin deux cartes indiquent l'évolution de la frontière. Nous n'avons point à prendre parti dans ce débat toujours ouvert, mais il nous paraît utile de faire quelques remarques.

Il y a longtemps que dure la polémique entre Grecs et Bulgares sur leurs droits respectifs à revendiquer la Macédoine et la Thrace. Des deux côtés on a accumulé les études pour soutenir la thèse nationale et, dans le feu de la discussion, on ne s'est pas toujours tenu dans les limites d'une saine critique. Il ne faut pas se dissimuler en effet que ces deux provinces ont subi au cours des siècles un brassage de populations qui rend pratiquement impossible la délimitation exacte des nationalités. Il est certain que des indigènes ont été hellénisés ou bulgarisés sans qu'on puisse affirmer qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre peuple. La méthode historique est donc la seule qui permette de se faire une idée suffisante des zones sur lesquelles s'est exercée l'influence grecque ou bulgare. Il n'est pas douteux que l'empire byzantin a réussi à helléniser la majeure partie des populations qui lui sont restées après les conquêtes arabes du ^{vi}^e siècle et que ces populations avaient conscience d'appartenir à un État unifié par le pouvoir central et par la religion et que l'on peut parler d'un patriotisme réel. M. Xanalatos affirme que ce fut un patriotisme « grec » et non « byzantin » (p. 86). Il nous permettra d'en douter en compagnie de bons auteurs, d'autant que les Byzantins eux-mêmes se qualifiaient de Romains (Ῥωμαῖοι) et que cette dénomination n'a pas encore disparu du monde grec d'aujourd'hui. De même il prétend que les Valaques sont des « Grecs latinisés » (p. 32), alors qu'il faudrait plutôt dire qu'ils sont les descendants d'indigènes latinisés, tandis que les autres subissaient l'influence grecque.

Nous pourrions multiplier ces remarques, mais on sera reconnaissant à l'auteur d'avoir accumulé à l'appui de sa thèse tant de renseignements dont les notes forment le quart de l'étude. Seulement il aurait gagné à se défier du ton de polémique qui indispose le lecteur impartial et nuit à la valeur de l'ouvrage. Disons à la décharge de M. Xanalatos que ce ton s'explique par les circonstances dans lesquelles il écrivait (1944). La Grèce était alors sérieusement menacée dans ses provinces du nord par les menées des communistes que les Bulgares soutenaient ouvertement.

R. JANIN.

XANALATOS (D.), Βυζαντινὰ μελετήματα. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ βυζαντινοῦ λαοῦ (Collection *Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie* des *Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher*), in-8°, 98 pages, Athènes, 1940. Sans indication de prix.

Avant de se lancer dans la polémique contre les Bulgares, M. Xanalatos a donné une étude plus scientifique sur les insurrections dans l'empire byzantin. C'est un travail très consciencieux, appuyé sur des textes auxquels on n'a pas l'habitude de recourir, bien qu'ils aient une portée considérable si l'on veut comprendre l'évolution de l'empire d'Orient.

L'auteur examine successivement le droit de révolte (droit écrit et droit naturel) : refus par le peuple des empereurs hérétiques, conduite de leur part opposée à la loi divine et menaçant la vie même de l'État. Il se réfère avec raison aux nouvelles de Justinien et d'autres souverains indiquant les motifs pour lesquels le peuple avait le droit de manifester son mécontentement. Il passe ensuite en revue les révoltes pour causes d'injustice (impôts trop lourds et mal répartis, tyrannie des fonctionnaires, corruption des juges, etc.). Une autre raison des révolutions était l'impuissance de l'armée, négligée par l'État, à repousser les invasions, laissant ainsi des provinces entières à la merci des envahisseurs.

Le peuple, surtout celui de Constantinople, ne restait pas indifférent aux rébellions. Tantôt il y prenait une part active et se livrait alors à des excès, surtout au pillage, et tantôt il se montrait hostile aux rebelles ou refusait de les aider; parfois même il les combattait. Toutes ces différentes attitudes sont démontrées par les faits historiques auxquels se réfère constamment M. Xanatalos. Le pouvoir impérial dépendit d'abord du choix fait par l'armée, le sénat et le peuple. Peu à peu, surtout à partir de Justinien, il devint héréditaire et l'on vit les Byzantins fidèles aux descendants des basileis qui avaient fait preuve d'un véritable esprit de gouvernement, même si les descendants se montraient médiocres ou mauvais. Par contre il prenait volontiers fait et cause pour les prétendants qu'il jugeait capables de mieux gouverner que le basileus du moment.

Sur tous ces points M. Xanatalos a pu fournir des preuves abondantes qu'il en fut bien ainsi. Son travail mérite donc l'attention des historiens de Byzance, car il éclaire d'un jour plus éclatant la question des révoltes et des coups d'État qui ont agité l'empire pendant les mille ans de son existence.

R. JANIN.

Maria. Études sur la Sainte Vierge. Sous la direction d'Hubert du MANOIR, S. J., professeur à l'Institut catholique de Paris. Tome I, Paris, Beauchesne, 1949, in-8°, 920 pages.

Les études mariales ont pris un tel développement de nos jours qu'il a semblé utile de présenter au public cultivé une sorte de somme qui fit le point de leur état actuel et servît à la fois de manuel de consultation et de guide pour les travaux futurs. C'est ce qu'a entrepris le R. P. Hubert du Manoir, S. J., en faisant appel à la collaboration d'auteurs choisis pour leur compétence en leur domaine respectif; et c'est ce qu'il a commencé d'exécuter avec le volume ici annoncé. Ce volume, le premier d'une trilogie ample et harmonieuse, est particulièrement important, puisqu'il concerne les fondements mêmes de la théologie et de la piété mariales. Il comprend quatre livres : I. Marie dans la Sainte Écriture et la Littérature patristique; II. Marie dans la Liturgie; III. Marie dans le dogme et la théologie; IV. Spiritualité et apostolat. Il ne peut être question ici d'analyser ou de résumer chacun des articles, une vingtaine, qui composent le recueil. Il convient toutefois que nous attirions l'attention sur certains d'entre eux plus en rapport avec l'objet de notre revue.

D'abord, celui du chanoine G. Jouassard, doyen de la Faculté de Théologie de Lyon : *Marie à travers la Patristique: Maternité divine, Virginité, Sainteté* (l'auteur laisse à d'autres collaborateurs le soin de traiter de la Médiation universelle et de l'Assomption). Cette esquisse, dont on appréciera la densité et la clarté, est découpée en quatre tranches pour répondre à la succession des événements : 1) de la période apostolique jusque vers 190 environ; 2) de 190 environ à 325; 3) du concile de Nicée aux prodromes de celui d'Éphèse (325-428); 4) du concile d'Éphèse à la fin de l'âge patristique. On y voit le lent développement de la pensée théologique au sujet de Marie, l'Orient et l'Occident ne marchant pas du même pas, tantôt l'un, tantôt l'autre marquant une avance. Des noms d'auteurs ou d'événements émergent, dont l'influence est spécialement entraînante : Irénée, Épiphane, Ambroise, Augustin, le concile d'Éphèse, André de Crète. Pour la Virginité perpétuelle de Marie, il y aurait lieu de remonter plus haut que ne le fait la note 15 de la p. 139; cette doctrine est en effet incorporée au dogme officiel au moins à partir de 533, cf. Cod. Just. I, 1, 6. Les quelques lignes consacrées à saint Jean Damascène nous paraissent insuffisantes. Pourquoi n'a-t-on pas fait état du texte si explicite sur l'Immaculée-Conception de PG., XCVI, 664 B;

cf. *Échos d'Orient*, XX XVI, 1937, 386? Puisque j'en suis à ce mystère, je comprends difficilement que dans le présent recueil il n'y ait pas d'article qui lui soit consacré, comme il y en a un pour l'Assomption.

Un autre chapitre qui intéresse nos lecteurs est celui du R. P. S. Salaville, ancien directeur de notre Institut et consultant de la S. Congrégation pour l'Église orientale : *Marie dans la liturgie byzantine ou gréco-slave*. La matière y est clairement distribuée : 1° l'année mariale byzantine; 2° le mois marial (le mois d'août); 3° la journée mariale; 4° dévotions locales et populaires; 5° offices votifs. Sous le n. 3, on trouvera, entre autres, la litanie mariale des monuments de Byzance.

On ne s'étonnera pas que l'article sur l'Assomption de la Sainte Vierge ait été confié au R. P. Jugie, professeur aux Athénées du Latran et de la Propagande. Ceux que ferait reculer l'ampleur du volume qu'il a écrit sur ce sujet, en auront là une synthèse, pleine et harmonieuse. La notion préconisée par le P. Jugie du mystère de l'Assomption en ce qui la constitue essentiellement, à savoir la *glorification de Marie Mère de Dieu immaculée dans sa conception, en son corps et en son âme depuis son départ de cette terre*, indépendamment de sa mort, est celle qui a été retenue pour la définition du dogme. Le R. P. fait, en résumant son propre livre, l'histoire de la tradition chrétienne, tant en Orient qu'en Occident, sur la fin terrestre de Marie.

Nous ne pouvons enfin omettre de mentionner ici le monumental article du R. P. Druwé, S. J., la *Médiation universelle de Marie*, p. 418-572, le plus important du recueil. Il comprend deux parties, qui concernent les deux composantes de la notion : Marie Corédemptrice du genre humain et Marie dispensatrice de toutes les grâces. Pour l'une comme pour l'autre, l'auteur fait largement appel aux docteurs orientaux comme à ceux d'Occident. Il termine par une conclusion sur la définibilité, qu'il estime certaine, de cette prérogative.

Dans le volume, quelques distractions ou fautes typographiques : p. 86, n. 35, lire *P. G.*, 86-1 au lieu de 86-2; p. 209, lire *suxisti* au lieu de *succisti*; p. 306, 1 lire *Pantocrator* au lieu de *pantocraton*; p. 885, 11, au lieu de Ciscri, lire Ciseri; p. 142, vérifier si c'est bien le P. Vailhé que concerne la note 28.

V. GRUMEL.

PAPAMICHAEL (Gr.), Μάξιμος ὁ Γραικός. Athènes, 1951, in-8°, 654 pages.

L'auteur tient ici, exemple d'une belle ténacité, une promesse faite il y a près de quarante ans. Ce long délai a été mis à profit pour une étude exhaustive des sources et des recherches déjà faites sur le personnage. Aussi l'ouvrage est-il, mis à part ce qui a paru en Russie, ce qu'il y a de plus ample et de mieux documenté concernant la vie, l'activité, la doctrine de celui que les Russes appellent leur illuminateur.

Quatre grands chapitres divisent la matière. Le premier est intitulé : *D'Arta à Moscou*, c'est-à-dire du lieu de sa naissance à celui de sa grande activité. Il y est traité principalement, d'après les écrits de Maxime lui-même, de son séjour dans l'Italie de la Renaissance, des souvenirs qu'il en a retirés, de sa vie de moine à l'Athos, puis en Russie où, ayant appris le slave et le russe, il travailla à des traductions et à la correction des livres liturgiques. Les écrits de Maxime servent aussi à G. P. à tracer le tableau de l'état religieux et social de la Russie à l'époque de son héros. On est ainsi conduit au second chapitre : *Le premier illuminateur de la Russie*. G. P. passe ici en revue les diverses activités pour lesquelles ce titre lui a été décerné. D'abord, sa lutte contre les vices et les abus régnant alors en Russie : formalisme, cupidité, littérature apocryphe; astrologie, dureté et injustices des gouverneurs, cruauté des puissants : à quoi s'ajoute le relâchement de

la vie monastique. A celui-ci il oppose le monachisme latin dont il a été témoin en Italie — surtout en la personne de Savonarole — et qu'il présente comme un modèle où sont réalisés les deux éléments inséparables à ses yeux de la vraie vie du moine, le combat pour la perfection personnelle, et le travail pour le bien commun. Vient ensuite la lutte contre les religions étrangères : judaïsme, paganisme, islamisme, et contre les hétérodoxes : latins et arméniens. Les latins retiennent longtemps l'attention de G. P., comme ils ont occupé celle de son héros : il expose longuement, évidemment d'un point de vue grec-orthodoxe, les conséquences du concile de Florence, les influences latines, les rapports de la cour de Russie avec Rome. Un troisième paragraphe décrit la grande querelle qui divise alors les moines russes au sujet de la propriété monastique, et la part qu'y prend Maxime, en se rangeant du côté de ceux qui prônent la pauvreté évangélique. Le troisième chapitre : *Le martyre de l'idéologue* retrace les persécutions dont il fut l'objet sous divers prétextes et dont les véritables causes furent son zèle réformateur et son opposition à la tendance séparatiste de l'Église russe prétendant succéder à l'Église de Constantinople.

L'ouvrage de G. Papamichael était achevé avec ces trois chapitres quand l'auteur apprit l'existence du livre de G. Denissoff : *Maxime le Grec et l'Occident*. Il ne pouvait se dispenser d'enrichir le sien des nouvelles découvertes du savant russe. Il y ajouta donc un quatrième chapitre sous le titre : *La personnalité de Maxime* où, après avoir reproduit les données de Denissoff sur l'identité du personnage, il présente son héros comme écrivain et comme grand réformateur des Russes. Suit une bibliographie très riche et des notes abondantes. Un répertoire alphabétique de 30 colonnes facilite la consultation. L'ouvrage sera fort utile tant pour la connaissance complète du personnage et de son influence que pour l'étude du pays et de l'époque où s'est exercée sa multiple activité.

V. GRUMEL.

Beatus Innocentius PP. V (Petrus de Tarantasia), Studia et documenta, Romae ad S. Sabinae, 1943.

A ce pape qui fut mêlé de près à l'union des Églises, d'abord comme archevêque de Lyon, lieu du célèbre concile, puis sur la chaire de saint Pierre, le P. M. H. Laurent, O. P., a consacré un volumineux ouvrage (Cf. *R. E. B.*, 1948, 272-274). Le présent travail, paru antérieurement, consiste en un recueil dû à plusieurs auteurs qui traitent différentes questions concernant la vie et l'activité du pontife. L'article liminaire de M^{gr} A. P. Frutaz, *Patria e famiglia del beato Innocenzo V*, étudie la question controversée de l'origine du bienheureux. Un examen détaillé de tous les témoignages le conduit à situer en Tarentaise de Savoie le lieu de sa naissance, contrairement à la tradition récente qui le place dans la vallée d'Aoste. Il ne nous semble pas que la position ultérieure de M. H. Laurent qui propose une solution tierce ait ébranlé ses arguments. Mais ce n'est pas le lieu ici d'ouvrir une discussion qui nous entraînerait trop loin. Il est d'ailleurs probable que M^{gr} Frutaz reprendra la plume, s'il ne l'a déjà fait. Les autres contributions sont : R. Creyten, *Pierre de Tarentaise, professeur à Paris* ; M. H. Laurent, *Aperçus sur le pontificat d'Innocent V* ; H. P. Simonin, *Les écrits de Pierre de Tarentaise* ; I. M. Vosté, *Beatus Petrus de Tarantasia S. Pauli interpres* ; M.-H. Laurent, *Catalogue des actes imprimés concernant le B. Innocent V* (1254-1316). Les deux travaux du P. M.-H. Laurent ont passé dans son gros ouvrage. Il reste donc que la pièce principale du recueil est l'étude documentaire, très ample, du P. Simonin sur les écrits de Pierre de Tarentaise. Il en ressort que ce théologien jouissait dans les écoles d'une autorité égale à celle de saint Thomas

et de saint Bonaventure, que sur plus d'un point il a devancé l'Ange de l'École, s'il ne l'a même influencé. La manière dont il est cité et le nombre des manuscrits répandus dans toute l'Europe, de l'Angleterre à l'Italie, de l'Espagne à la Pologne, témoignent de cette autorité. L'oubli où il est tombé depuis le ^{xvii}^e siècle tient à ce seul fait qu'il n'a point été imprimé. Il a cessé dès lors d'être lu. Rares ceux, tel Louis Thomassin, qui s'astreignaient à l'étudier dans les manuscrits, si bien qu'il ne fut guère connu qu'au moyen des citations d'auteurs plus favorisés. Ce n'est que depuis le renouveau des études médiévales que l'attention — on le rencontrait si souvent sur son chemin — a été portée sur lui, donnant occasion à plusieurs monographies. En sortira-t-il une édition de ses œuvres? Nous n'osons l'espérer.

V. GRUMEL.

Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 2, 2. A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, tome II. *La dynastie macédonienne* (867-959). Édition française préparée par H. GRÉGOIRE et Marius CANARD. Deuxième partie. *Extraits des sources arabes*, traduits par Marius Canard, Bruxelles, 1950, x-440 pages. Prix : 300 francs belges.

Les temps difficiles que nous traversons ne sont pas propices à la marche rapide des grandes entreprises. Celle du *Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae* s'en ressent comme les autres. Aussi toute nouvelle avance mérite-t-elle d'autant plus d'être saluée par les *Fachgenossen*. Aujourd'hui, c'est une partie de la refonte de *Byzance et les Arabes* que nous présentons. On sait que cette œuvre se divise en trois parties. Tome I. La dynastie d'Amorium. Tome II. La dynastie macédonienne. Tome III. Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von 363 bis 1071. Les tomes I et III ont paru avant la dernière grande guerre. Le tome II est scindé pour paraître en deux volumes en raison de l'accroissement considérable qu'a reçu la partie « textes » comparativement à ce que contenait l'édition russe de Vasiliev. C'est cette partie qui paraît la première, étant la première prête. On se réjouira qu'elle ait été confiée à M. Canard, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger.

L'accroissement de la matière s'explique par le fait qu'aux auteurs arabes cités par Vasiliev et dont plusieurs ont donné lieu à d'importantes additions, M. Canard en a ajouté pas moins de onze. En outre, sous le titre : « Auteurs divers », « Poètes », « Géographes », qui sont des témoins eux aussi d'une tradition, il nous a livré une foule de textes du plus haut intérêt. De tous les auteurs présentés et traduits, historiens et autres, on trouvera la liste avec leurs dates, à la table des matières. Il importe de noter que M. Canard a procédé à une traduction nouvelle faite directement sur le texte arabe, partout où il a pu l'atteindre. L'exception est rare et concerne les textes que Vasiliev avait atteints directement dans les manuscrits, à savoir cinq ou six auteurs nommés dans l'introduction, et pour lesquels il fallut traduire la version russe. Je suis étonné de ne voir point figurer parmi les auteurs arabes traduits dans ce volume, l'historien al-Makîn (= Elmacinus). Il y a sans doute à cela des raisons que des profanes comme moi auraient certainement profit à connaître.

En tête des extraits de chaque auteur se trouve une notice qui le situe et en marque les caractéristiques. De plus, assez souvent, surtout dans les cas embarrassants, des notes au bas des pages commentent le témoignage allégué. On désirerait parfois plus de renvois aux auteurs byzantins. Ainsi pour la conversion des Alains, on aurait pu noter ce que l'on en connaît par les sources grecques.

Ce volume qui apporte un considérable enrichissement à la documentation

des historiens de Byzance aura tout son prix quand aura paru la première partie, qui ne saurait tarder, puisque la préface l'annonce dans quelques mois. On y trouvera en particulier la table des noms propres dont on ressent ici vivement la privation.

V. GRUMEL.

SESTON (William), *Dioclétien et la Tétrarchie. I. Guerres et Réformes* (284-300), Paris, de Boccard, 1946, in-8°, 328 pages.

Qui n'a éprouvé au cours de ses recherches de voir la matière s'étendre à mesure qu'il la travaille et le plan se modifier au cours de l'exécution? Heureux quand cela se produit non par le seul jeu de la rédaction, mais parce que de nouveaux problèmes, de nouvelles solutions surgissent à l'examen des sources, commencé et poursuivi en dehors de l'influence des « théories » reçues. C'est le cas de M. William Seston, qui, ayant entrepris de dérouler en un volume l'histoire de Dioclétien, s'est vu conduit à exposer en deux l'histoire de ses institutions. C'est qu'au sujet du personnage lui-même, il s'est assez vite rendu compte que si un demi-siècle après lui, on avait d'amples renseignements, il ne nous reste plus, à nous, que « les ruines d'une tradition », et qu'au contraire, son œuvre politique, en particulier, la Tétrarchie, qui marque un tournant décisif dans l'évolution de l'empire romain, pouvait recevoir un éclairage nouveau par la convergence de multiples témoignages contemporains. Ces témoignages, l'auteur les a cherchés et trouvés dans les domaines les plus variés : textes épigraphiques, papyrus, monuments archéologiques, principalement l'arc de Galère à Salonique, les monnaies au langage si parlant. Il n'a eu garde de négliger les panégyriques et les invectives dont le témoignage est précieux, non certes pour ce qu'ils veulent dire, mais en ce qu'ils présupposent ou sous-entendent ou taisent, ou dans leurs traits indifférents. Il a fait concurremment son profit de tout ce que contiennent de positif et de bien établi les travaux de ses devanciers, et le soubassement de ses pages le montre abondamment informé de toute la littérature afférente au sujet.

Grâce à cette diligence, grâce à un esprit lucide et logique, W. S. est en train de nous donner une œuvre qui marquera. Qu'il s'agisse de l'origine et de la genèse de la tétrarchie, qu'il ne faut plus désormais considérer comme un système établi à l'avance et dès le début par un esprit géométrique, mais comme une suite de solutions partielles improvisées par les circonstances et dont l'ensemble n'est achevé qu'après la guerre de Perse; qu'il s'agisse de la nature même de la tétrarchie, qu'il ne faut prendre comme un partage de l'empire ou même du pouvoir, Dioclétien étant en réalité le seul chef, et du fondement religieux qui est à la base du pouvoir impérial, ou enfin des réformes fiscales, militaires, administratives, dues à Dioclétien, on trouvera dans ce livre un ensemble de solutions neuves, dont devront faire état tous ceux qui après W. S. se pencheront sur ces mêmes problèmes.

Deux cartes accompagnent l'ouvrage. Ce sont des cartes de détail concernant le *limes* du désert de Syrie et celui du désert d'Afrique, où Dioclétien a opéré des modifications de provinces. Elles font vivement désirer une carte qui marque l'ensemble des modifications apportées dans tout l'empire par Dioclétien.

L'auteur a bien fait de ne pas attendre le second volume pour nous donner une table détaillée du contenu du premier. Ce second volume devra traiter entre autres de la persécution du christianisme. On pressent déjà le rattachement de ce problème à l'aspect religieux de la tétrarchie et le fait qu'elle a éclaté si tardivement confirme à sa manière la date abaissée du « système » tétrarchique. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter le prompt achèvement de l'ouvrage du savant professeur.

V. GRUMEL.

Ph. I. KOUKOULÈS, Θεσσαλονίκη Εὐσταθίου τὰ λαογραφικά (Société d'Études Macédoniennes. Mémoires scientifiques. Série philologique et théologique, 6). 2 vol., Athènes 1950, de 493 pl. et de 437 pages avec 2 pl.

Le XV^e Congrès des Orientalistes (Athènes 1911) avait émis le vœu que l'on recueillît toutes les informations éparses à travers la littérature byzantine, intéressant les us et coutumes des anciens grecs. On sait avec quel succès M. Koukoulès a, à lui seul, rempli cet ambitieux programme dans cette encyclopédie du folkore au moyen âge qu'est la série : *Vie et Civilisation byzantines*, dont 6 volumes ont déjà paru.

En préparant ce monumental ouvrage, le savant Hellène a été frappé par l'importance particulière que présentait sous ce rapport l'œuvre d'un prélat lettré de la seconde moitié du XII^e siècle, le métropolite de Thessalonique Eustathe († c. 1194). Et de remarquer que si les écrivains byzantins nous avaient laissé pour leur époque respective le tiers seulement des renseignements que cet évêque nous donne sur la sienne, la vie quotidienne dans l'Empire d'Orient n'aurait aujourd'hui aucun secret pour l'historien. L'abondance de l'information, le parallélisme constant établi entre le présent et le passé, une préoccupation à la fois touchante et soutenue de montrer dans la manière de vivre le miracle de la continuité hellénique depuis la plus haute Antiquité ont déterminé l'auteur à lui consacrer un large inventaire dont les pièces remplissent deux gros volumes.

J'ai parlé d'inventaire. Le mot qualifie exactement le procédé employé. Autour d'une idée centrale (v. g. la maison, les ustensiles ménagers, les repas, la vie rurale, etc.) M. K. cite d'abord le texte d'Eustathe où se trouve un mot-type ou une expression faisant tableau et dans lequel se reflète un des innombrables aspects de la civilisation byzantine. Il le commente ensuite en faisant recours à sa vaste connaissance du lexique populaire difficilement intelligible pour ceux qui n'ont fréquenté que les documents littéraires. Bien qu'Eustathe partage la prévention des intellectuels de son temps contre le parler vulgaire, il lui arrive de rapporter dans ses commentaires homériques un nombre élevé de termes qui furent, au moyen âge, ceux de la vie courante et tout l'art de M. K. consiste à leur rendre figure et vie.

Certes, l'auteur ne pouvait, sans courir le danger d'élargir imprudemment ses tableaux, refaire à propos d'un usage ou d'un rite domestique, son histoire sous tous les aspects et à toutes les époques. Bien qu'il remonte à l'occasion le cours du temps pour marquer l'origine d'une coutume ou souligner l'époque de sa plus grande vogue, son dessein, heureusement ramassé autour du commentaire d'Eustathe, se limite à nous faire connaître essentiellement le XII^e siècle. En revanche, les contemporains ont été interrogés et tout ce qui pouvait compléter, éclaircir, amender les dires du prélat a été versé au dossier. Les proverbes surtout ont été utilisés. Nous avons ainsi dans ces deux forts volumes, étiquetées et sérieuses, les innombrables pièces détachées d'une fresque composée de la vie quotidienne des Byzantins au XII^e siècle. C'est sur la base de pareille entreprise, renouvelée pour chaque époque, et sur elle seule, que pourra être écrite l'histoire authentique de la civilisation byzantine. Celle-ci devra à l'œuvre imposante de M. Koukoulès plus d'ampleur et de solidité.

M. K. se devait, aux termes d'une enquête de cette dimension, de faire revivre la figure d'Eustathe. Il en esquisse d'abord la biographie dont les données majeures (date de naissance et de mort, nom de famille, *cursus honorum*) sont loin d'être connues avec toute la précision souhaitable. C'est en familier de son génie que l'auteur en discute et les historiens de la littérature devront prendre son avis. Les quelques pages consacrées au folkloriste et au sociologue ne

paraissent plus évocatrices d'un tempérament qui déclarait tout de go faire fi de la science desséchante qui n'a pas de contact avec la vie et ses réalités. Eustathe, qu'on ne saurait évidemment pas donner pour un spécialiste du folklore, manifeste un attrait si vif pour les diverses manifestations de l'existence quotidienne qu'il s'attarde à en fixer les gestes essentiels et à en esquisser le vocabulaire. Certes sa curiosité est commandée et guidée par le texte homérique qu'il commente. Du moins à chaque trait de mœurs, à chaque geste de ses héros, il interroge autour de lui et compare; bien plus, quand il le peut, il cherche dans l'actualité jusque chez les voisins de Byzance des éléments de comparaison.

Il y avait en effet lieu de penser qu'élevé à Constantinople et fixé plus tard à Thessalonique, Eustathe nous eût retracé presque exclusivement les us et coutumes de ces deux grandes métropoles. Par une sorte de paradoxe, les milieux qu'il dut le mieux connaître sont ceux qui lui ont fourni le moins de matière. Son champ de prospection, dont les nombreux points sont scrupuleusement notés, s'étend à tout l'empire. S'il a peu voyagé, comme nous l'assure son collègue et panégyriste Euthyme Malakès, il a beaucoup interrogé les voyageurs, ses élèves, la foule bigarrée et cosmopolite qui de tous temps s'est pressée dans les rues et sur les marchés de la capitale.

Largelement informé, Eustathe reste cependant un auteur difficile. Il n'est pas toujours avisé de faire le départ entre les usages anciens et ceux de son temps. Ses formules laissent souvent dans l'embarras. Sa manie atticisante le pousse souvent à écarter le mot populaire, voire à en avancer qui ne semblent pas avoir eu cours avec l'acception qu'il leur donne. Il flotte aussi parfois une certaine indétermination autour de la nature de certains rites ou attitudes sociales. Par contre, lorsque Eustathe affirme expressément que telle coutume existait de son temps, il doit être cru sauf preuve du contraire. En un mot, le riche matériel disséminé dans son commentaire d'Homère et ses œuvres mineures devait être passé au crible d'une érudition avertie de tous les problèmes connexes. M. Koukoulès était le seul qualifié pour mener à bien cette délicate entreprise et l'on ne peut que lui donner acquit de sa parfaite réussite.

V. LAURENT.

Oscar ULRICH-BANSA, *Moneta Mediolanensis* (352-498). Officine grafiche Carlo Ferrari, Venezia 1949. In-8°, xiv+452 pages avec 6 planches dans le texte et 28 hors-texte (reproductions de monnaies).

C'est la première fois qu'est abordée et conduite d'une manière aussi étendue, aussi détaillée, aussi complète, l'étude d'un atelier monétaire de l'empire romain. Et cet atelier est particulièrement important, puisque Milan a été pendant plusieurs décades une capitale résidentielle de l'empire. Du fait que la numismatique impériale est intimement liée à la politique des souverains dont elle est le principal moyen de publicité, on conçoit les grands services que son étude peut rendre à l'histoire, comme aussi ceux qu'elle en peut attendre. La numismatique présente des témoins directs et, pour ainsi dire, officiels, tout comme les textes législatifs, et ils ont l'avantage de se trouver dans leur état originel. Mais ils sont des témoins muets si l'histoire ne les fait parler. C'est pourquoi tout numismate doit se doubler d'un historien. M. Ulrich-Bansa ne l'ignore pas, et c'est un de ses grands mérites que d'avoir constamment fait valoir, les uns par les autres, les données de l'une et l'autre science.

L'étude d'un atelier monétaire, quand on la veut aussi approfondie, aussi complète que M. U.-B., exige nécessairement l'examen et la confrontation des monnaies émises parallèlement ailleurs, et c'est ce qui nous vaut que cet ouvrage, intitulé *Moneta Mediolanensis*, traite aussi, autour de ce sujet principal, des autres ateliers monétaires contemporains. C'est grâce à une telle confrontation,

appuyée sur l'histoire, que notre auteur a pu, d'après les conve gences et les divergences des types, des styles, des lieux d'émission, des noms d'Augustes, des légendes, des exergues, établir les séries monétaires dans leur ordre chronologique et leur conjoncture historique.

Après une introduction où sont résumés les travaux de Lafranchi sur le monnayage milanais avant Constance II, M. Ulrich-Bansa commence son étude avec cet empereur et l'achève avec Anastase I^{er} avant sa réforme monétaire.

Elle comprend deux parties : 1) de Constance II (352) à la mort d'Honorius (423), ch.-I-X. 2) de Valentinien III (425) à Anastase (498). Suivent deux appendices : 1) Notes de métrologie monétaire, pp. 359-379. 2) Catalogue de toutes les monnaies frappées à Milan de 352 à 498. Ensuite plusieurs *indici* : 1) bibliographie détaillée. 2) index des noms propres de personnes, des ateliers monétaires, des lieux. Viennent enfin : une carte de l'empire romain à la fin du iv^e siècle avec indication des ateliers monétaires, trois tableaux dont l'un donne la généalogie de la dynastie valentino-théodosienne et les deux autres présentent fort ingénieusement la succession impériale, y compris l'insertion des usurpateurs, depuis Valentinien I^{er} (365) jusqu'à Anastase I^{er} (495).

Mentionnons aussi les nombreux tableaux synoptiques, qui, au cours des chapitres, éclairent l'exposé et permettent la confrontation. Enfin, élément essentiel de toute publication numismatique sérieuse, la reproduction des monnaies en une trentaine de planches. Elles sont divisées en deux séries : l'une de I à XV, réservées aux monnaies milanaïses, l'autre de A à O, pour les monnaies d'autres ateliers.

Tout ce que nous venons d'énumérer montre quel soin l'auteur a apporté à son ouvrage pour le munir des éléments d'une facile et rapide utilisation.

Les deux premiers chapitres, l'un, concernant Constant II, et l'autre le règne de Valentinien I^{er} et de Valens n'offrent point de difficultés. A noter la correction que l'auteur apporte à l'interprétation de Froehner touchant le sesquisolidus de Constant II; il n'y a pas d'erreur de gravure, comme pense Froehner, qui croit que l'artiste a oublié de mettre la lance dans la main de l'empereur pour percer le serpent, car le bras est étendu, et la main est ouverte, ce qui est un geste de pacificateur après l'écrasement de la révolte. Ajoutons qu'on voit du reste le corps de la bête transpercé d'un trait. Quant aux solidi à la légende *Vota publica* aux noms de Valentinien et de Valens, M. U.-B. a raison de les placer en 365 plutôt qu'en 368, comme le veulent d'autres auteurs, car le nom de Gratien, nommé Auguste en 367 en est absent et les *vota* conviennent bien au début d'un règne.

A ce propos, M. U.-B. fait une remarque de la plus grande importance, à savoir que l'étude des monnaies de la seconde moitié du iv^e siècle et du début du v^e révèle que le principe de l'*unanimitas* entre les souverains que l'on constate dans les lois règne aussi dans la frappe des monnaies, depuis les multiples du solidus jusqu'aux plus petites monnaies de cuivre et depuis la monnaie à grande circulation jusqu'aux monnaies simplement commémoratives. Chaque émission était étendue aux souverains corégnants. Principe bien précieux pour l'ordonnance des séries monétaires et pour l'appréciation des rapports entre les souverains légitimes et les usurpateurs. C'est avec ces derniers que les problèmes deviennent plus difficiles, à partir du ch. III.

Après 365, avènement de Valentinien I^{er} et de Valens, il faut attendre plus de quinze ans pour voir apparaître à Milan une nouvelle activité monétaire, mais alors commence sa période de plus grande abondance jusqu'à l'établissement de la cour impériale à Ravenne sous Honorius.

C'est la fixation de Gratien à Milan qui ouvre cette période. Milan succède alors à Trèves. L'auteur croit que Gratien et Valentinien II se sont établis

à Milan vers la fin de 382, par suite, pense-t-il, des menaces que faisait peser sur lui Maxime. Ce n'est pas exact. Pour Valentinien II, il n'a pas quitté Milan depuis qu'avec Justine, il a abandonné Sirmium après le désastre d'Andrinople (378). Quant à Gratien, on le voit établi à Milan au moins dès Pâques 381 (cf. *Saint Ambroise et l'empire romain*, pp. 77-80) et non point par crainte de Maxime, dont l'insurrection a été un coup de surprise. Il faudra donc élargir l'aire chronologique des monnaies dans les tableaux des pp. 38 et 39.

C'est à cette époque qu'apparaît pour la première fois sur les monnaies d'or la marque de garantie OB (*ryzon*), accolée à celle de l'atelier MDOB, TROB etc., en conséquence de la loi Th. XII 6, 12 portée en 367. Elle fera place un moment à la marque COM (*es auri*), pour se combiner ensuite avec elle en Occident : COMOB, tandis que Constantinople gardera jusqu'au VIII^e siècle le complexe CNOB.

Dans les tableaux des suites monétaires, M. U.-B. place des monnaies posthumes aux noms de Valens et de Gratien. J'avoue n'avoir trouvé dans l'ouvrage aucune justification de ces particularités.

Quant aux monnaies au type VICTOR IAAGG avec la marque COMOB et les lettres S/M dans le champ, elles ont été jusqu'à maintenant comprises (Alföldi, Pearce, Piganiol) comme une émission faite à l'étape de Sirmium par Théodose avant d'aller attaquer l'armée d'Eugène, mais U.-B. interprète les lettres S/M comme étant les initiales de *Sacra Moneta* et rattache cette frappe de monnaies à l'atelier de Thessalonique. Je doute qu'il soit suivi. Outre qu'il faudrait montrer d'autres exemples ou S (*acra*) M (*oneta*) ait occupé le champ, elle apparaît ici, du fait de la présence de COMOB, une sorte de doublet inutile et comme une superfétation. La solution par S(ir) M(ium) est beaucoup plus normale, car c'est la place ordinairement réservée à l'indication de la ville.

Certains points historiques seraient à revoir. Ainsi les rapports de Maxime et de Théodose ne sont pas assez nettement définis. L'auteur semble ignorer que la première attitude de Théodose fut hostile; il prépara contre l'usurpateur une expédition, que retint une ambassade de celui-ci. Il fit ensuite avec lui une paix complète en 384, qui fut suivie peu après de la paix entre Maxime et Valentinien II. Cet état dura jusqu'à l'invasion brusquée de l'usurpateur au printemps de 387.

L'ambassade de Domnin auprès de Maxime ne peut être placée qu'à la fin de 386 ou au début de 387 et non pas en août 387. A cette date, Valentinien était déjà à Thessalonique.

L'auteur croit encore au partage définitif de l'Illyricum à l'avènement de Théodose, et cette perspective fausse certains de ses développements. La question est beaucoup plus complexe. Voir mon article ci-dessus.

Dans son appendice : *Notes de métrologie monétaire*, si précieux à tous égards, et rendu encore plus précieux par un tableau qui le résume lumineusement, M. U.-B. prend résolument parti, au sujet du poids de la livre romaine, pour la théorie d'Hultsch dite *Schlagschatz* (prélèvement des frais de monnayage), qu'il applique aussi à la monnaie d'argent. Je le signale à titre indicatif, mais le problème est si difficile, en l'absence de tout texte législatif, qu'il ne faudra pas s'étonner si la position prise par U.-B. n'emporte pas l'adhésion générale.

Je m'arrête, mais non sans dire mon admiration devant cet ouvrage si remarquable pour l'érudition dont il est plein, pour l'ordre de la composition, pour la clarté de l'exposé et l'extrême facilité de la consultation. Il ne manquera pas d'être le livre de chevet de tous ceux qui ont à étudier la numismatique de l'empire romain aux IV^e et V^e siècles.

NÉCROLOGIE

LE P. PAUL PEETERS, S. J. (1870-1950).

Moins de dix ans après la mort du P. Delehaye, c'est une autre perte, aussi douloureuse pour le moins, que vient de subir (18 août 1950) la Société des Bollandistes, et, avec elle, le monde savant.

Le R. P. Paul Peeters naquit à Tournai le 20 septembre 1870 d'une famille dont la ligne paternelle comptait des ancêtres français. Après de brillantes études au collège des Jésuites de Tournai, il entra en 1887 dans la célèbre Compagnie. Ses trois années de philosophie achevées, il fut attaché au juvénat de Tronchiennes comme professeur de ses jeunes confrères, durant cinq ans : étape éminemment féconde pour la maturation de son esprit et la formation de cet humanisme, dans le sens plénier du mot, qui, comme saint Paul le dit de la piété, est utile à tout.

Le jeune scholastique avait rêvé de missions lointaines : c'est entre les murs d'une bibliothèque, à une table de travail, qu'il passera toute sa vie : rarement l'obéissance religieuse n'aura mieux servi une vocation inscrite dans le tempérament et les riches dons de la nature autant que dans les préparations qui précèdent l'âge mûr.

Ordonné prêtre le 18 août 1901, il donnait, en 1902, son premier article aux *Analecta Bollandiana* et, après un séjour d'un an à Beyrouth, où il apprit l'arabe, il était agrégé officiellement aux Bollandistes le 31 juillet 1904. Dès lors il ne paraîtra aucun volume de la Revue auquel il n'ait abondamment collaboré, à l'exception des tomes de 1949 et 1950, qui lui furent offerts en hommage pour ses 80 ans.

Son champ de travail, encore vierge, fut l'hagiographie orientale. Il en fut le pionnier infatigable et vite le maître écouté.

Quatre énormes in-folio des *Acta Sanctorum* portent son nom à côté de ceux de ses confrères. Il est difficile de discerner sa part dans le Propylée de Décembre où rien ne marque le labeur de chacun ; mais dans tous les autres volumes, ce sont les initiales P. P. qui accompagnent tous les commentaires d'hagiographie orientale. En outre, il rédigea, inventaire inappréciable, la *Bibliographica hagiographica orientalis* sur le modèle du volume rédigé par le P. Delehaye pour l'hagiographie grecque. Un ouvrage, auquel il mettait la dernière main avant de mourir et qui vient de paraître : *Orient et Byzance. Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, est à signaler particulièrement parce qu'il marque l'aboutissement d'une évolution et l'expression d'une précieuse découverte. C'était un dogme fermement établi que l'origine grecque de toute l'hagiographie orientale. Le jeune bollandiste ne pouvait s'y soustraire. Peu à peu, ses recherches minutieuses, son sens critique firent germer le doute qui s'accrut jusqu'à ce qu'enfin l'évidence contraire lui apparût, à savoir l'existence d'une hagiographie orientale originale, de laquelle l'hagiographie byzantine est tributaire.

Entre temps, je veux dire en tout temps, il donnait tout son soin aux *Analecta Bollandiana*. Il s'est, pour ainsi dire, identifié avec cette publication. Outre les articles proprement dits dont il l'enrichissait, il faut mentionner les comptes rendus critiques où durant un demi-siècle il a donné sur un nombre considérable d'ouvrages le jugement le plus compétent et le plus instructif, au point que certains estiment que c'est là son œuvre la plus importante.

Il n'est pas inutile d'ajouter que l'auteur emploie une langue très pure et quant à la propriété des termes et quant à la tournure syntaxique, ployée avec effort sur la courbe de la pensée. Style sans redondance ni relâche, précis et nerveux, relevé parfois d'une pointe de malice ou d'humour, ou encore d'impatience devant la suffisance ou l'injustice.

Les mérites scientifiques du P. Peeters ont été reconnus dans sa patrie et à l'étranger. Il fut Consulteur de la Sacrée Congrégation des Rites dans la Section historique dès la fondation de celle-ci en 1930, membre de l'Académie de Belgique, Président de la Société belge d'Études orientales, membre de l'Académie Romaine Pontificale d'Archéologie, docteur *honoris causa* des Universités de Strasbourg et de Louvain, Associé étranger (élu à l'unanimité) de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

L'interdépendance des hagiographies byzantine et orientale, la connaissance parfaite que le P. Peeters avait de l'histoire byzantine font que les byzantinistes et entre tous notre Institut, à qui il voulait bien marquer son estime et sa bienveillance, ont une raison spéciale de déplorer sa disparition et de porter sur sa tombe, avec le suffrage de leurs prières, l'hommage de leur admiration et de leur reconnaissance.

V. GRUMEL.

M. LOUIS BRÉHIER,
décédé le 13 octobre 1951.

Une notice lui sera consacrée ultérieurement.

NOTES ET INFORMATIONS

1. — MÉLANGES ET MÉMORIAUX.

Le fait dominant de l'actualité est une véritable floraison de recueils publiés pour commémorer ou honorer l'activité de savants disparus ou jubilaires. La science byzantine moderne est déjà centenaire, si du moins l'on en marque le départ à l'apparition de la Byzantine de Bonn, bientôt suivie des éditions de Migne. Ses premières vedettes — phénomène assez curieux — ont à quelques exceptions près (Krumbacher, Heisenberg), connu une enviable longévité. Une dizaine d'entre eux sont morts plus qu'octogénaires! Une pléiade de vivants marchent avec assurance sur leurs traces et leurs cadets leur ont rendu, à l'occasion de leurs 60, 70, voir 80 ans — l'âge jubilaire n'est pas encore codifié — un juste hommage. Nous avons ainsi eu, ces deux dernières années, les *Mélanges Paul Pecters* (2 vol.), les *Mélanges Henri Grégoire* (2 volumes parus, un 3^e sous presse), la *Festschrift Franz Dölger* (1951); dans des domaines voisins, trop rapprochés du nôtre pour que nous n'en saluions pas l'apparition, les *Serta Monacensia* dédiés au Professeur Fr. Babinger (1951), les *Mélanges Lebreton* (1950), les *Mélanges L. Halphen* (1950) et le volume consacré par le Byzantine Institute de Boston-Paris à la mémoire de W. Crum (1950).

Un bulletin spécial présentera cet ensemble dans notre prochaine livraison.

2. — REVUES NOUVELLES.

Signalons d'abord une résurrection. Un communiqué annonce en effet la reprise, par les soins des professeurs de Thessalonique St. Kyriakidis et L. Politis, du périodique 'Ελληνικά, jadis publié sous la direction de MM. Amantos et Koughéas. Le programme reste le même à cette différence qu'on le restreindra aux exposés composant des ensembles ou soulignant une découverte inédite. La nouvelle série accepte, comme l'ancienne, la collaboration étrangère avec utilisation des principales langues européennes. La parution du prochain fascicule est annoncée comme imminente.

L'Afrique byzantine obtient une part importante dans le programme des *Cahiers de Byrsa*, édités par le Musée Lavignerie de Carthage sous la direction du R. P. J. Féron. Le premier volume (Paris 1951), luxueusement imprimé, donne un acompte prometteur (*Chapiteaux byzantins de Numidie actuellement au Musée de Carthage*, de Maurice Pinard). Le volume sous presse s'annonce comme devant intéresser spécialement l'épigraphie et l'archéologie byzantines de Tunisie.

Autre initiative des Pères Blancs! Le corps professoral du Séminaire Sainte-Anne de Jérusalem a commencé à faire paraître un organe propre : *Proche-Orient Chrétien*, dont le programme, étendu à toutes les époques, englobe naturellement Byzance et ses survivances dans les contrées (Syrie et Palestine) qui furent longtemps sous sa domination.

Enfin il nous faut signaler dans un ordre plus général, l'Annuaire pour l'Histoire universelle, *Saeculum*, édité par le professeur G. Stadtmüller, dont deux volumes ont déjà paru et qui annonce, sous la rubrique *Byzanz und Osteuropa*, une riche série d'études sur l'évolution spirituelle du christianisme gréco-slave au moyen âge.

3. — NOMINATIONS, DISTINCTIONS.

Ont été nommés au courant de l'année :

M. Fr. Babinger, membre correspondant de l'Académie de Göttingen.

M. Fr. Dölger, membre correspondant de la Bristih Academy.

M. H. Grégoire, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Munich.

V. L.

COMMUNIQUÉ

POSSIBILITÉS DE SÉJOUR A L'ÉTRANGER

A) CONVENTIONS D'ÉCHANGES DU C. N. R. S.

Il existe entre le Centre National de la Recherche Scientifique et les organismes ci-après : des conventions d'échanges de chercheurs. Conditions : nationalité française, connaissance de la langue, aptitude scientifique.

La Recherche Scientifique Belge, le British Council, le Conseil de la Recherche Scientifique Italienne, l'Organisation Néerlandaise pour la Recherche Scientifique, accueillent des spécialistes de toutes disciplines, l'Université de Londres et l'Ecole Polytechnique Fédérale de Zurich, pour les sciences exactes et expérimentales seulement, le Medical Research Council pour les sciences biologiques et médicales seulement.

B) ATTRIBUTION D'ALLOCATIONS PAR LE C. N. R. S.

Le C. N. R. S. accorde directement des subventions pour frais de voyage (sauf USA) et séjour pour tous pays et toutes disciplines.

Renseignements pour § A et B : C. N. R. S. 4^e bureau.

Dates limites pour les demandes : 1^{er} mars pour séjours d'un an, 1^{er} mars et 15 septembre pour séjours plus brefs.

C) ATTRIBUTION DE BOURSES PAR D'AUTRES ORGANISMES.

1. U. N. E. S. C. O.

Le Service d'Échange de personnes de l'U. N. E. S. C. O. 19, Avenue Kléber, Paris, possède et diffuse une documentation précise et complète sur toutes les possibilités de séjour à l'étranger.

2. GRANDE-BRETAGNE.

Le British Council accorde directement des bourses (10 mois et séjours plus brefs).

Renseignements et demandes : British Council, 28, Champs Élysées, Paris (8^e).

3. ÉTATS-UNIS :

a) Les professeurs de l'Enseignement Supérieur, de l'Enseignement du Second Degré, les chercheurs du C. N. R. S., les docteurs en médecine, les ingénieurs et les étudiants avancés (Diplôme d'Études Supérieures ou Doctorat) peuvent obtenir des bourses d'une année pour les États-Unis (Séjour versé par : la Direction Générale des Relations culturelles, Bourses Smith-Mundt, Fondation A. et B. Meyer. Voyage couvert par bourse Fulbright).

Renseignements et demandes : Commission franco-américaine d'échanges universitaires, 9, rue Chardin, Paris (16^e).

b) Les ingénieurs sortant d'une grande école âgés de moins de 35 ans peuvent être invités par les étudiants du Massachusetts Institute of Technology pour 4 mois (Juin-Septembre), séjours et voyages payés.

Demandes : par l'intermédiaire de l'école ayant délivré le diplôme, en novembre.

Renseignements : M. J. Combrisson, 6 rue Mizon, Paris (15^e).

TABLE DES MATIÈRES

I. — AUTEURS

	Pages.
I. V. GRUMEL, L'Illyricum de la mort de Valentinien I ^{er} (375) à la mort de Stilicon (408).....	5
II. EDITH BRAYER, P. LEMERLE, V. LAURENT. Le Vaticanus latinus 4789 : histoire et alliances des Cantacuzènes aux xiv ^e -xv ^e siècles.....	47
III. SVORONOS, Le serment de fidélité à l'empereur byzantin et sa signification constitutionnelle.....	106
IV. R. JANIN, Les églises et monastères de Constantinople byzantine	143
V. MÉLANGES : 1. La deuxième mission de saint Ambroise auprès de Maxime, par V. GRUMEL; 2. Jean ou Denys? Note sur un patriarche d'Antioche, par V. GRUMEL; 3. A propos de Doro-thée, métropolite de Mitylène († c. 1444), par V. LAURENT; 4. Sphrantzès et non Phrantzès : à nouveau, par V. LAURENT.	154
VI. J. DARROUZÈS, Bulletin critique.....	172
VII. V. LAURENT, Bulletin de numismatique byzantine (1940-1949). Dix années de trouvailles et d'études.....	192
VIII. V. LAURENT, Un nouveau répertoire des catalogues de manus-crits grecs. Additions et corrections.....	252
IX. Bibliographie	260
X. Notice nécrol gique : Le R. P. Peeters, par V. GRUMEL.....	297
XI. Notes et informations.....	298
Communiqué : Possibilités de séjour à l'étranger.....	300

II. — BIBLIOGRAPHIE

AMANTOS K. I., Εισαγωγή εις την Βυζαντινήν ιστορίαν.....	281
ARMAO E., <i>In giro per il Mare Egeo con Vincenzo Coronelli</i>	284
AUBRETON P., <i>Démétrius Triclinios et les recensions médiévales de So-phocle</i>	262
BARLEA O., <i>De confessione orthodoxa Petri Moghila</i>	278
<i>Beatus Innocentius V (Petrus de Tarantasia). Studia et documenta</i>	290
BEHR-SIEGEL E., <i>Prière et sainteté dans l'Église russe</i>	279
BENZ E., <i>Wittenberg und Byzanz</i>	275
BONNER C., <i>Studies in magical Amulets</i>	260

CANARD M., voir VASILIEV.	
CANDAL M., <i>Fuentes palamíticas. Dialogo di Jorge Facrasi</i>	192
— <i>Origen ideologico del palamismo en un documento de David Disipato</i>	185
CAPELLE B., voir ROBERTS.	
CONSTANTINIDÈS HIER., Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ἐγγυὲς Ἀνατολῆς.	284
DAIN A., <i>Inventaire raisonné des cent manuscrits des nouvelles de Léon VI le Sage</i>	181
— <i>Les Manuscrits</i>	182
DAVID DISHYPATOS, voir CANDAL.	
DELENDAS J. CH., Οἱ καθολικοὶ τῆς Σαντορίνης.....	281
DEVRESSE R., <i>Codices Vaticani graeci. Codices 604-866</i>	173
DYOBOUNIOTÈS K., Νικήτα Ἡρακλείας Ἑρμηνεία.....	190
EUSTRATIADÈS S., Ποιηταὶ καὶ ὑμνογράφοι.....	181
GERMAIN de Constantinople, Ἐπιτομή τῆς ἐρμηνείας τῆς λειτουργίας.....	186
GHELLINCK J. de, <i>Patristique et moyen âge</i>	269
GIANELLI C., <i>Codices Vaticani graeci. Codices 1485-1583</i>	177
GRÉGOIRE H., voir VASILIEV.	
IRIGOIN J., <i>Les premiers manuscrits grecs écrits sur papier et le problème du bombycin</i>	183
JENKINS R. J. H., voir MORAVCSIK.	
KARAPIPERIS M. K., voir MIGHEL LE SYNCHELLE.	
KOUKOULÈS PH. I., Θεσσαλονίκης Εὐσταθίου τὰ λαογραφικά.....	293
KOURILAS E., Κατάλογος ἀγιορειτικῶν χειρογράφων.....	179
LÉON LE SAGE, Λέοντος τοῦ σοφοῦ ὁμιλία.....	186
LOENERTZ R. J., <i>Correspondance de Manuel Calécas</i>	183
MAHR A. C., <i>The Cyprus Passion</i>	189
MALAKÈS E., voir MPONÈS.	
MANOIR H. DU, <i>Maria. Études sur la Sainte Vierge</i>	288
MARC D'ÉPHÈSE, voir SCHMEMMANN.	
MICHEL LE SYNCHELLE, Περὶ ὀρθογραφίας, ed. M. K. KARAPIPÉRIS.....	188
MORAVCSIK G., CONSTANTINE PORPHYROGENITUS, <i>De administrando imperio, Greek Text. English translation by R. J. JENKINS</i> ..	185
MOUSIDIKÈS CH. A., Τὰ Ἀναδυόμενα.....	183
MPONÈS C. G., Εὐθυμίου τοῦ Μαλάκῃ μητροπολίτου Νεῶν Πατρῶν δύο λόγοι.	188
NÉOPHYTE LE RECLUS (deux textes édités par J. P. TSIKNOPOULOS)...	191
NONNUS DE NISIBE, <i>Traité apologétique. Étude, texte, traduction par A. VAN ROEY</i>	273
PALAZZO B., <i>Deux anciennes églises dominicaines à Istanbul</i>	285
PAPADOPOULOS N. P., Ἀγνώστοι κώδικες μονῆς ἁγ. Θεοδώρων.....	182

PAPAMIKHAIL GR., Μάξιμος ὁ Γραικός.....	Pages. 289
PHAKRASÈS, voir CANDAL.	
PHYTRAKÈS A. I., Οἱ μοναχοὶ ὡς κοινωνικοὶ διδάσκαλοι.....	283
ROBERTS C. B., CAPELLE B., <i>An early Euchologium</i>	274
ROCHEFORT G., <i>Une anthologie grecque du XI^e siècle : le Paris suppl. gr. 680</i>	180
SCHMEMANN A., <i>Une œuvre inédite de saint Marc d'Éphèse</i>	189
SESTON W., <i>Dioclétien et la Tétrarchie</i>	292
SETTON M. K., <i>Catalan Domination of Athens</i>	264
SPIRIDAKÈS K., 'Η περιγραφή τῆς μονῆς Κύκκου.....	186
SPULER B., <i>Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland 1223-1502</i> ..	266
STADTMÜLLER G., <i>Geschichte Südosteuropas</i>	268
TARDO L., <i>I mss. greci di musica bizantina nella biblioteca ambrosiana di Milano</i>	181
TOMADKAÈS N., 'Ιωσήφ Βρυεννίου ἀνέκδοτα ἔργα κρητικά.....	184-282
TREMPELAS M. B., (Diverses acolouthies liturgiques).....	187
TSIKNOPOULOS I. P., voir Né. phyte le Rec'us.	
TURYN, The Sophocles recension of Moschopoulos.....	264
TSAKOPOULOS AIM., Περιγραφικὸς κατ'ἀλογὸς τῆς βιβλιοθήκης τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου.....	178
VASILIEV A. A., <i>Byzance et les Arabes</i> , t. II. Édition française préparée par H. GRÉGOIRE et MARIUS CANARD : 2 ^e partie : <i>Extraits des sources arabes</i>	291
VAN ROEY A., voir Nonnus de Nisibe.	
ULRICH-BANSA O., <i>Moneta Mediolanensis</i>	294
XANALATOS D., Οἱ Ἕλληνες καὶ οἱ Βούλγαροι εἰς τὴν Μακεδονίαν καὶ Θράκην.....	286
— Βυζαντινὰ μελετήματα εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ Βυζαντινοῦ λαοῦ.....	287

